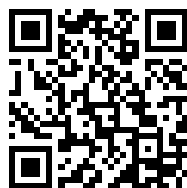

This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

GoogleTM books

<https://books.google.com>





A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

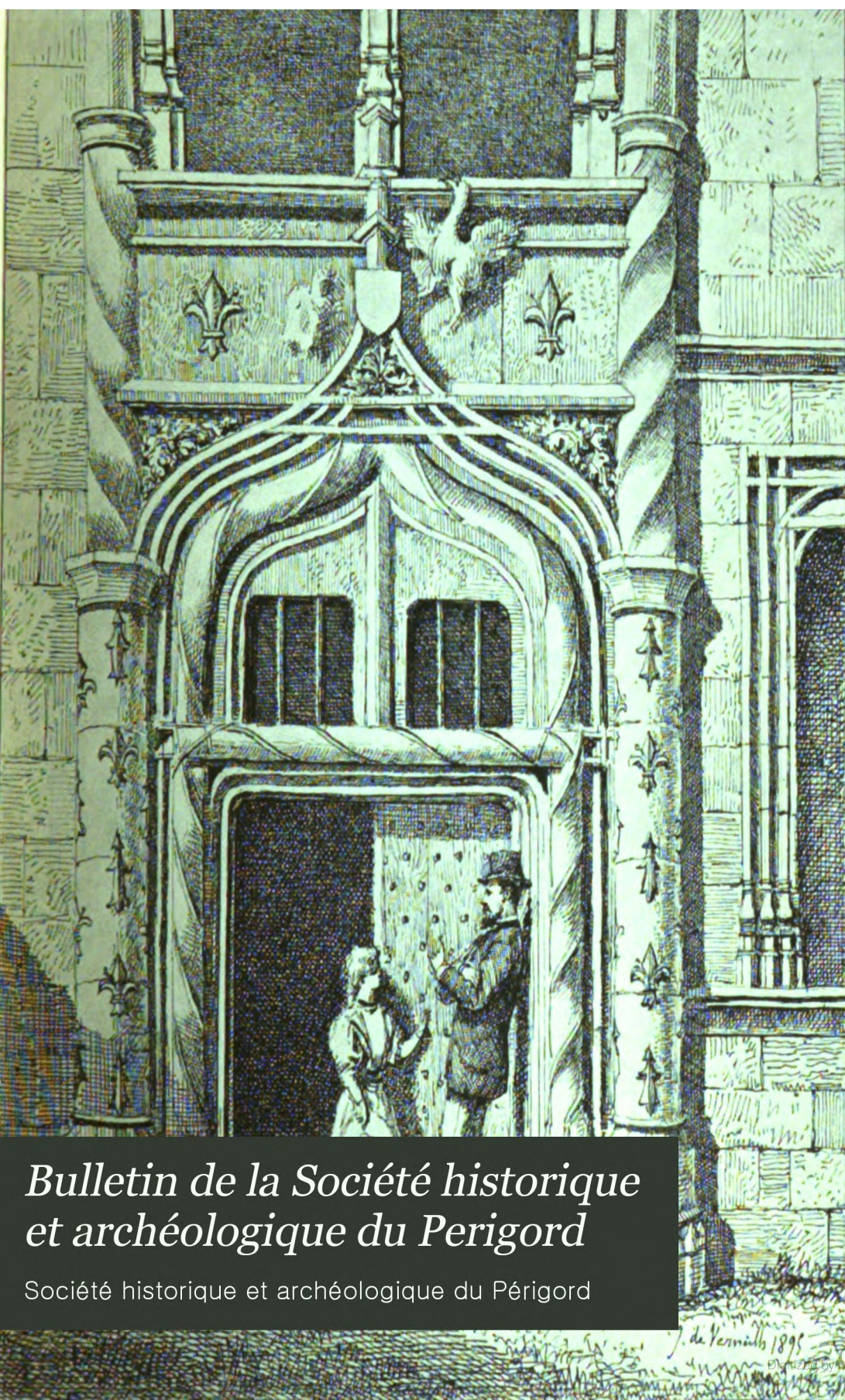
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

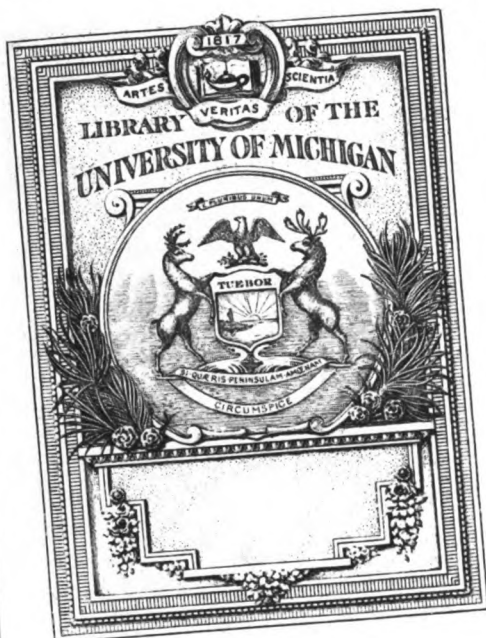
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



*Bulletin de la Société historique
et archéologique du Périgord*

Société historique et archéologique du Périgord



D
C
P
S

BULLETIN
DE
LA SOCIÉTÉ HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE
DU PÉRIGORD.

FROM THE
LIBRARY OF THE
BIBLIOTHEQUE NATIONALE
DE FRANCE

BULLETIN

DE LA SOCIÉTÉ

HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE DU PÉRIGORD.

TOME XXIII



PÉRIGUEUX

IMPRIMERIE DE LA DORDOGNE (ANC. DUPONT ET C^{ie}).

1896

21

DC
611
P441
S67

BULLETIN

DE LA SOCIÉTÉ

HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE DU PÉRIGORD.



TOME XXIII. — PREMIÈRE LIVRAISON.



PÉRIGUEUX

IMPRIMERIE DE LA DORDOGNE (ANG. DUPONT ET C^o), RUE TAILLEFER.

Janvier-Février 1896.

SOMMAIRE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS LA 1^{re} LIVRAISON.

	Pages.
Statuts de la Société.....	5
Liste des membres de la Société.....	9
Séance mensuelle du jeudi 5 décembre 1895.....	31
— du jeudi 2 janvier 1896.....	40
Compte de gestion du Trésorier. (Exercice 1895.) (M. F. DE SAINT-PIERRE).....	50
Le plan d'une abbatale de religieux Augustins en Sarladais (M. J. MANDIN).....	52
Testament de Géraud de Malayoles (1272) (M. Ferd. VILLEPELET).....	56
Soumission des Croquants. (Septembre 1595.) (M. A. DUJARRIC-DESCOMBES).....	64
Régiments périgourdins (M. le marquis DE SAINT-ASTIER DES BORIES).....	66
Lettre de Du Pré de Saint-Maur, intendant de Guienne, à Joly de Fleury, ministre des finances, relativement aux inondations de 1783, en Périgord (M. Paul HUET). ..	76
VARIA. — Passage du roi Charles IX en Périgord (1565) (M. le V ^{ie} DU RIEU DE MAYNADIÉ).....	79
Nécrologie. — M. le marquis de Casteras-Seignan (M. Amédée GRENIER).....	82

General
Cont.
117-11
6-8-48
62597

STATUTS

DE

LA SOCIÉTÉ HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE DU PÉRIGORD,

RECONNUE COMME ÉTABLISSEMENT D'UTILITÉ PUBLIQUE

Par décret du 10 Avril 1886.

ARTICLE PREMIER.

La *Société historique et archéologique du Périgord* a pour but : la recherche, l'étude et la conservation des documents et des monuments anciens, de tous les âges, qui intéressent l'histoire de notre province et l'histoire générale du pays.

ART. 2.

Le siège de la Société est fixé à Périgueux.

ART. 3.

La Société se compose :

- 1° De Membres Titulaires ;
- 2° De Membres Associés ;
- 3° De Membres Honoraires ;
- 4° De Membres Correspondants.

Le nombre des Membres de ces différentes catégories n'est pas limité.

ART. 4.

Les Membres Titulaires et Associés ne sont admis que s'ils en font la demande par écrit au Président et s'ils sont présentés par deux Membres Titulaires ou Associés.

ART. 5.

Les Membres Honoraires et les Membres Correspondants sont nommés en assemblée générale sur la présentation du Bureau; lorsqu'ils assisteront aux séances, ils pourront siéger avec les administrateurs de la Société.

ART. 6.

Les Membres Titulaires et Associés doivent, annuellement, une cotisation de dix francs, et les Membres Titulaires seuls, le jour de leur réception, un *Droit de Diplôme* de dix francs.

ART. 7.

La Société est administrée par un Bureau composé de dix Membres :

Un Président ;
Cinq Vice-Présidents (un par arrondissement) ;
Un Secrétaire-Général ;
Deux Secrétares-Adjoints ;
Un Trésorier.

ART. 8.

Le Bureau est nommé pour un an, en *Assemblée générale*, au scrutin de liste, et il doit être renouvelé chaque année, le 27 mai, le lendemain de la fête dite de la St-Mémoire. Les mêmes administrateurs sont rééligibles. Le Bureau ne peut prendre de décision qu'en présence de cinq de ses Membres, le président, deux vice-présidents, le secrétaire général et le trésorier. Les procès-verbaux des séances sont rédigés par le secrétaire général, signés de lui et du président.

ART. 9.

Le Président propose les questions à résoudre, qui sont adoptées ou rejetées à la majorité des votes des Membres Titulaires ou Associés présents. Mais, pour qu'une décision soit valable,

il sera nécessaire que quatorze de ces Membres assistent à la séance. En cas de partage égal des votes, la voix du Président est prépondérante.

ART. 10.

Le Trésorier est dépositaire des fonds de la Société ; il est chargé du recouvrement des cotisations et de toutes les sommes dues ou données ; il débat tous marchés, revise les mémoires de fournitures et de travaux faits pour le compte de la Société ; il acquitte, après contrôle du Bureau et approbation du Président, les dépenses votées en assemblée générale ou en séance mensuelle. Chaque année, dans la séance du premier jeudi de janvier, il rend compte de sa gestion.

ART. 11.

Le Trésorier représente la Société en justice et dans les actes de la vie civile.

ART. 12.

Les ressources de la Société se composent : 1° des cotisations annuelles des Membres Titulaires et des Membres Associés ; 2° des dons et legs ; 3° des subventions qui peuvent lui être allouées ; 4° et du revenu de ses biens et valeurs de toute nature.

ART. 13.

Les délibérations relatives à l'acceptation des dons et legs, aux acquisitions, aliénations ou échanges d'immeubles, seront soumises à l'approbation du Gouvernement.

ART. 14.

Les excédents de recettes, qui ne sont pas indispensables aux besoins ou au développement de la Société, seront placés en fonds publics français, en actions de la Banque de France, en obligations du Crédit foncier de France, ou en obligations de chemins de fer français, émises par des compagnies auxquelles un minimum d'intérêt est garanti par l'Etat.

ART. 15.

La Société se réunit dans une des salles du Musée archéologique du département : 1° en *Séance mensuelle*, tous les premiers jeudis du mois ; 2° en *Assemblée générale*, le 27 mai, le lendemain de la fête de la Saint-Mémoire.

ART. 16.

Un règlement intérieur, adopté par l'Assemblée générale et approuvé par le Préfet, déterminera les dispositions accessoires propres à assurer l'exécution des présents Statuts ; il pourra être modifié dans la même forme.

ART. 17.

En cas de dissolution de la Société, la dévolution et l'emploi de son avoir, tant mobilier qu'immobilier, feront l'objet d'une délibération prise en Assemblée générale, qui sera soumise à l'approbation du Gouvernement. L'Assemblée générale doit compter vingt-cinq Membres Titulaires ou Associés au moins pour que ses décisions soient valables.

ART. 18.

Les présents Statuts ne pourront être modifiés qu'en vertu d'une délibération de l'Assemblée générale et de l'approbation du Gouvernement. L'Assemblée générale, saisie du projet de modification par le Bureau ou par vingt-cinq de ses Membres, ne peut prononcer qu'à la majorité des deux tiers des Membres présents. Cette même Assemblée doit être formée du quart au moins des Membres en exercice.

Périgueux, le 4 Mars 1886.

LISTE DES MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ.

BUREAU.

Présidents d'honneur.

M. BARDI DE FOURTOU,  I, ancien ministre, ancien député de la Dordogne.

M^{sr} DABERT,  , évêque de Périgueux et de Sarlat.

Président.

M. DE ROUMEJOUX, inspecteur de la Société française d'Archéologie.

Vice-Présidents.

M. Philippe DE BOSREDON, C  , ancien conseiller d'Etat.

M. DUJARRIC-DESCOMBES,  I.

M. le marquis DE FAYOLLE.

M. Élie GONTIER MAINE DE BIRAN,  I.

M. le baron DE VERNEILH-PUYRASEAU.

Secrétaire-Général.

M. VILLEPELET,  I, archiviste du département.

Secrétaires-Adjoints.

M. l'abbé BRUGIÈRE.

M. l'abbé PRIEUR.

Trésorier.

M. DE SAINT-PIERRE.

MEMBRES TITULAIRES.

MM.

ARCHEZ-BIRAN (Louis), propriétaire, à Sainte-Alvère.

Le comte D'ARLOT DE SAINT SAUD, au château de la Valouze, par La Roche-Chalais.

AUBLANT (Charles), dessinateur à la C^{ie} du chemin de fer d'Orléans, rue de Strasbourg, 26, à Périgueux.

AUDEMARD (Gérald), ancien juge de paix, à Montanceix, par Razac-sur-l'Isle.

DE BAILLET (Henri), au château de Sireygeol, par Mouleydier.

Le docteur BARBANCEY, lauréat de la Faculté et des hôpitaux de Paris, à Montpon-sur-l'Isle.

BARDI DE FOURTOU (Oscar), ~~M~~ I, ancien ministre, ancien député de la Dordogne, à Ribérac, et boulevard de Courcelles, 32, à Paris.

BAREAU (Anatole), pharmacien, à Excideuil.

BARRAILLIER, *, procureur général à la Cour d'appel, à Agen (Lot-et-Garonne).

BARRIÈRE (Hubert), pharmacien, à Belvès.

BEAU-VERDENÉY (Alexis), boulevard Montparnasse, 13, à Paris.

L'abbé E. BEAU DE VERDENÉY, missionnaire apostolique, supérieur du collège Saint-Joseph, à Sarlat.

Le comte Georges DE BEAUMONT, sous-lieutenant de réserve au 10^e régiment de dragons, à Saint-Cyprien.

Le comte Soffrey DE BEAUMONT, au château de la Roque, par Saint-Cyprien.

DE BELLUSSIÈRE (Fernand), rue de Paris, 25, à Périgueux.

BESSE (Léon), maire de Saint-Méard de Drôme, par Tocane-Saint-Apre.

BIBLIOTHÈQUE DES ARCHIVES DÉPARTEMENTALES, à Périgueux.

BIBLIOTHÈQUE DU LYCÉE, à Périgueux. (Abonnement.)

BIBLIOTHÈQUE POPULAIRE, à Périgueux.

BIBLIOTHÈQUE DE LA VILLE, à Périgueux.

BOISSERIE DE MASMONTET (E.), au château de Fayolle, par Gardonne.

BONNARD (Julien), contrôleur des contributions directes, à Montastruc (Haute-Garonne).

Bos (Émile), notaire, à Villefranche-de-Longchapt.

DE BOSREDON (Philippe), C *, ancien conseiller d'Etat, ancien conseiller général de la Dordogne, rue Verte, 8, à Montretout, près Saint-Cloud (Seine-et Oise).

DE BOSREDON (Alexandre), *, ancien sénateur, ancien conseiller général de la Dordogne, à la Fauconnie, par Terrasson.

Le comte Henri BOUDET, ancien conseiller général de la Dordogne, à Lamonzie-Saint-Martin.

BOULLE (E.), photographe, rue Bourdeilles, à Périgueux.

Le comte DE BOURDEILLE (Henri), membre titulaire du Conseil héraldique de France, rue de Grenelle, 148, à Paris.

Le R. P. BOUSCAILLOU, prêtre de l'Oratoire, à Juilly (Seine-et-Marne).

BOYER (Fernand), étudiant en droit, à Ribérac.

Le général DE BOYSSON (Bernard), O *, commandant la 6^e division de cavalerie, à Lyon.

DE BOYSSON (Richard), chevalier de l'ordre de Malte, ancien receveur particulier, à Cénac, près Domme.

DE BOYSSON (Bernard), rue des Remparts d'Ainay, 17, à Lyon.

DE BRACHET DE LA MENUSE (Joseph), à Château-l'Evêque.

L'abbé BROCAS, professeur au Petit-Séminaire, à Bergerac.

Le docteur BROU DE LAURIÈRE (Paulin), ~~Q~~ A, conseiller municipal, rue Louis-Mie, 25, à Périgueux.

L'abbé BRUGIÈRE, chanoine titulaire de la cathédrale, rue de la Nation, 4, à Périgueux.

BUSSIÈRE (Georges), conseiller à la Cour d'appel, rue d'Issoudun, 55, à Bourges (Cher).

CANTILLON DE TRAMONT (Adrien), inspecteur des contributions directes, rue Victor-Hugo, 4, à Périgueux.

DE CARBONNIER DE MARZAC (Guy), ancien juge de paix, à Saint-Cyprien.

Le marquis DE CARBONNIER-MARZAC, commandeur de l'ordre de Saint-Grégoire le Grand, au château de Puymartin, par Sarlat.

DE CARDENAL, docteur en droit, ancien magistrat, avocat, à Villeneuve-sur-Lot (Lot-et-Garonne).

L'abbé CARRIER, curé de Saint-Amand-de-Coly, par Montignac.

CARVÈS (Élie), propriétaire, à Bézenac, par Saint-Cyprien.

M^{me} la marquise DE CASTERAS-SEIGNAN, au château de Seignan, par Saint-Girons (Ariège).

CAZALAS (Eutrope), capitaine du génie, à Ribérac.

CÉNAC (Emile), notaire, à Montanceix, par Razac-sur-l'Isle.

CERCLE DE LA PHILOGIE, à Périgueux. (Abonnement.)

M^{me} la comtesse DE CHABANS, au château de La Chapelle-Faucher, par Saint-Pierre-de-Côle.

Le vicomte DE CHALUP, licencié en droit, au château Darricaud, par Landiras (Gironde).

CHAMBON (Tony), banquier, à Sarlat.

Le marquis DE CHANTÉRAC (Audoin), *, ancien maître des requêtes au Conseil d'Etat, rue du Bac, 40, à Paris.

M^{me} la comtesse DE CHANTÉRAC, au château de Chantérac, par Saint-Vincent-de-Connezac.

CHARBONNEL (Augustin), rue des Remparts, 50, à Bordeaux.

CHARRIER (Gustave), conservateur des archives municipales, quai de l'Alba, à Bergerac.

L'abbé CHASTAING, curé de Bourniquel, par Lalinde.

CHATAIGNON (Emile), négociant, rue des Chaines, 10, à Périgueux.

Le docteur CHAUME, rue Victor-Hugo, à Périgueux.

CHAVOIX (Pierre-Ernest), propriétaire, rue Saint-Thomas, à Excideuil.

CLÉDAT (Jules), juge au tribunal de commerce, banquier, rue de Paris, 5, à Périgueux.

CLÉDAT (Léon),  I, chevalier du Mérite agricole, ancien élève de l'Ecole des Chartes, ancien membre de l'Ecole française de Rome, lauréat de l'Académie française, professeur à la Faculté des lettres, membre du conseil général des Facultés, rue Molière, 29, à Lyon (Rhône).

CLUGNIAC DU REPAIRE, propriétaire, à Lavit, près Saint-Pierre-de-Côle.

L'abbé **COMBE**, aumônier des Frères, rue Chanzy, 31, à Périgueux.

Le comte **DE CONSTANTIN**, à Beaumont-du-Périgord, et rue Pasquier, 4, à Paris.

CORNEILHAN,  A, ancien conseiller de préfecture, place du Palais, 16, à Périgueux.

Le marquis **DE COSSÉ-BRISSAC** (Antoine), au château de la Chabrierie, par Château-l'Evêque.

COULOMBEIX, docteur en droit, ancien juge de paix, rue du Plantier, 24, à Périgueux.

COURTEY (Gabriel), propriétaire, rue Victor-Hugo, 6, à Périgueux.

COURTEY (Léon), licencié en droit, notaire, à Nontron.

COUSSET (Achille), pharmacien, à Eymet.

COYRAL-LAPRADELIE (Jean-Louis-Bertrand-Augustin), capitaine au 20^e régiment d'artillerie, à Poitiers (Vienne).

CRÉDOT (Julien), chevalier de la Couronne d'Italie, chevalier de l'ordre pontifical de St-Grégoire-le-Grand, licencié en droit, à Pomiers, près Périgueux.

Le prince **Louis DE CROÏ**, au château de Paluel, par Carsac.

Le marquis **DE CUMOND**, au château de Cumond, par Saint-Privat.

M^{me} la marquise **DE CUMONT**, née **DE DAMAS**, au château de la Roussière, par Coulonges-sur-l'Autize (Deux-Sèvres).

M^r **DABERT**,  , évêque de Périgueux et de Sarlat.

DAURIAC (Ludovic), percepteur, rue de Paris, 21, à Périgueux.

DEBETS DE LACROUSILLE (Armand), docteur en médecine, directeur de la vaccination, président de la Société de géographie commerciale, à Périgueux.

DECoux-LAGOUTTE (Edouard),  A, ancien magistrat, maire de Trélissac, rue Bourdeilles, 9, à Périgueux.

DELSUC (Paul), banquier, cours Tourny, 3, à Périgueux.

DÉLUGIN (Antony), ancien pharmacien, rue La Boétie, 22, à Périgueux, et au château de Maroite, commune du Grand-Brassac, par Montagnier.

DEMARTIAL (Alfred), C , contrôleur général de 1^{re} classe de l'administration de l'armée, rue La Boétie, 23, à Périgueux.

DENIS DE RIVOYRE, , ancien officier de cavalerie, ancien sous-préfet, au château de Prats, par Villefranche du Périgord.

DENNERI (Maxime), architecte, rue des Mobiles de Coulmiers, 10, à Périgueux.

DESCHAMPS (Antoine),  I, directeur de l'école Saint-Martin, membre du conseil départemental de l'enseignement primaire, conseiller d'arrondissement, maire de Boulazac, rue Louis-Blanc, à Périgueux.

DESCHAMPS (Ivan), directeur de l'école Montaigne (ancien lycée), à Bordeaux.

DETHAN (Georges), chevalier du Mérite agricole, docteur en droit, conseiller d'arrondissement, maire de Biras, rue du Sommerard, 35, à Paris, et au château de la Côte, par Bourdeilles.

DORSÈNE, photographe, cours Tourny, 12, à Périgueux.

DOSÉ,  A, ancien élève de l'Ecole des Beaux-Arts, ancien professeur de dessin au lycée, rue Kléber, à Périgueux.

DOURSOUT (Maurice), bâtonnier de l'ordre des avocats, place Bugeaud, à Périgueux.

DOURSOUT (Edmond), négociant, rue du Palais-Gallien, 84, à Bordeaux.

DROUAULT (Roger), receveur de l'enregistrement, à Saint-Pardoux-la-Rivière.

DUBET (Auguste), architecte de la Banque de France, rue Bourdeilles, à Périgueux.

DUDOIGNON-VALADE (Louis), avocat, place du Palais, 10, à Périgueux.

M^{sr} DUFOURGT, protonotaire apostolique, vicaire-général du diocèse, rue du Palais, 35, à Périgueux.

DUJARRIC-DESCOMBES (Albert), **Q** I, correspondant du Ministère de l'Instruction publique, licencié en droit, ancien notaire, rue de Paris, 9, à Périgueux.

Le docteur Albert DUMONT, place du Palais, 14, à Périgueux.

DUPONT (Paul), imprimeur, rue du Bouloi, 4, à Paris.

DUPUIS (Jean), licencié en droit, ancien notaire, rue Montaigne, à Périgueux.

L'abbé DURAND (Mathieu), curé de Tayac, près les Eyzies.

DURAND (Charles), conducteur des ponts et chaussées, rue Carnot, 22, à Périgueux.

DURAND DE RAMEFORT, avoué-licencié, rue Bourdeilles, 6, à Périgueux.

DUVERGIER DE HAURANNE (Emmanuel), *****, conseiller général du Cher, au château d'Herry (Cher).

DUVERNEUIL (Alcide), instituteur public, à Saint-Michel de Montaigne, par La Mothe-Montravel.

D'ESCATHA (Ferdinand), propriétaire, au château de Boisset, commune de Saint-Aquilin, par Saint-Astier.

D'ESCODECA DE BOISSE, receveur des postes et télégraphes, à Ribérac.

EYSSALET aîné, propriétaire, place des Prisons, à Périgueux.

Le docteur Charles FAGUET, ancien chef de clinique chirurgicale, rue du Palais, 8, à Périgueux.

FARGAUDIE, **C** *****, inspecteur général des ponts et chaussées en retraite, au château de Corail, par Bergerac.

FARGEOT (Camille), avocat, à Ribérac.

FARGIS (Alexandre), **Q** A, professeur de dessin au lycée, rue Salinière, à Périgueux.

FAURE (Paul), négociant, rue de la République, à Périgueux.

Le docteur FAURE-MURET, rue du Quatre-Septembre, 6, à Périgueux.

Le marquis DE FAYOLLE, licencié en droit, attaché honoraire à la Direction des musées nationaux, associé correspondant de la Société nationale des Antiquaires de France,

conservateur du Musée du Périgord, au château de Fayolle, par Tocane-Saint-Apre.

FÉAUX (Maurice), * A, attaché à la conservation du Musée du Périgord, agent-voyer, boulevard des Arènes, à Périgueux.

Le comte FERAY BUGAUD D'ISLY, *, ancien officier, rue de Penthièvre, 9, à Paris.

Le comte DE FLEURIEU, au château de Marzac, par les Eyzies.

FOURNIER (Élie), agent comptable de la C^{ie} des Forges et Chantiers de la Méditerranée, villa Placide, 11, rue Raibaud, à Marseille (Bouches-du-Rhône).

FRENET (Ernest), * I, licencié en droit, chef de division à la préfecture, boulevard de Vésone, à Périgueux.

M^{lle} Elia DE FROIDFOND DE BOULAZAC, rue de Paris, 9, à Périgueux.

Le docteur GADAUD, *, ancien ministre, sénateur, conseiller général de la Dordogne, avenue de l'Observatoire, 5, à Paris.

Le docteur GAILLARDON, au château de la Molle, par Montpon.

Le comte Roger DE GALARD-BÉARN, ancien secrétaire d'ambassade, rue du Plantier, 19, à Périgueux.

GAUTHIER (François), propriétaire, rue Puébla, 11, à Périgueux.

GENDRAUD (Pierre), notaire, à Verteillac.

GENEBRIAS DE BOISSE (Philippe), propriétaire, rue Candillac, 33, à Bergerac.

DE GÉNIS (Joseph), au château de Veyrignac, par Calviac.

Le comte René DE GÉRARD DU BARRY, ancien officier de cavalerie, au château de Giverzac, par Domme.

Le vicomte Gaston DE GÉRARD DU BARRY, docteur en droit, avenue d'Antin, 16, à Paris, et rue de Paris, 10, à Rennes (Ille-et-Vilaine).

GILLES-LAGRANGE (Fernand), *, notaire, à Périgueux.

DE GIMEL (Charles-Maurice), *, rue Madame, 1, à Paris.

GIRARD DE LANGLADE (Cyprien), au château d'Eyliac, par Saint-Pierre-de-Chignac.

GISCLARD, chevalier de l'ordre de Saint-Grégoire-le-Grand, ancien conseiller de préfecture, avocat, à Périgueux.

Le comte Théodore DE GONTAUT-BIRON, rue de Varennes, 45, à Paris.

GONTIER DU SOULAS (Adalbert), membre du Conseil héraldique de France, au château du Soulas, par Lalinde.

GONTIER MAINE DE BIRAN (Elie), **¶ I**, sous-chef de bureau au Ministère de l'Intérieur, rue Mozart, 21, à Passy-Paris.

L'abbé GOULARD, professeur de sciences au Petit Séminaire, à Bergerac.

Le comte Henri DE GOURCY, au château de Chaltrait, par Montmort (Marne).

Le comte Henri DE GOURGUE, ancien officier, au château de Lanquais, par Couze-Saint-Front.

L'abbé GOUSTAT, curé de Pontours, par Lalinde.

Le docteur GOUYOU-BEAUCHAMPS (Adrien), conseiller général de la Dordogne, à Pontours, par Lalinde.

L'abbé GOYHENÈCHE, **¶ A**, docteur en théologie, chanoine honoraire de Saint-Front et de la cathédrale d'Auch; curé de Bourgnac, par Mussidan.

L'abbé GRANGER, curé de Château-l'Evêque.

Le docteur GRELLETY, commandeur de l'ordre du Montenegro, secrétaire de la Société de thérapeutique, boulevard Malesherbes, 83, à Paris.

GRENIER, ancien notaire, villa Barbeyrolle, près du Fleix.

GROS DE BÉLER (Albéric), capitaine adjudant-major au 114^e régiment d'infanterie, à Saint-Maixent (Deux-Sèvres).

Le colonel baron DES HAUTSCHAMPS, **C ***, au château de Griffoul, par Carsac.

DE GUIGNARD, vicomte **DE SAINT-PRIEST** (Henri), au château du Roukal, près Sarlat.

HERMANN (Gustave), **¶ I**, ancien sous-prétet, à Excideuil.

HOARAU DE LA SOURCE, ancien conseiller général de la Dordogne, maire de Rouquette, au château de Pouthet, près Eymet.

JAUVINAUD, propriétaire, à Léguilhac-de-l'Auche, par Razac-sur-l'Isle.

JOUANEL (André), avocat, à Sarlat.

Le baron René DE LA BASTIDE-PARCOUL, chevalier de Malte, maire de Parcoult, au château de Parcoult, par La Roche-Chalais.

DE LABONNE (Martial), au château de Montbrun, par Dournazac (Haute-Vienne).

L'abbé LABORIE-FÉNELON (Jean), curé de Pressignac, par Lalinde.

Le baron Roger DE LA BORIE DE LA BATUT,  A, chevalier de l'ordre de Charles III, ancien secrétaire-général, avenue du Roule, 36, à Neuilly-sur-Seine.

Le docteur DE LABROUSSE, ancien conseiller général de la Dordogne, à Mussidan.

LABROUSSE (Maurice), pharmacien, à Montmoreau (Charente).

LABUTHIE, licencié en droit, rue de Turin, 28, à Paris.

LACOMBE (Maurice), boulevard Malesherbes, 20, à Paris.

LACROIX (Emile), notaire, à Sarlat.

Le docteur LADEVI-ROCHE, journaliste, au château de Saint-Germain, par Neuvic-sur-l'Isle.

LAFARGUE (Jules), chevalier de l'ordre de Saint-Grégoire-le-Grand, propriétaire, cours Montaigne, 23, à Périgueux.

LAFON (Gabriel), licencié en droit, notaire, à Terrasson.

LAFOSSE, greffier honoraire du tribunal civil, à Bergerac.

Le marquis DE LAGARDE SAINT-ANGEL,  *, conseiller d'arrondissement, au château de Lapouyade, par Nontron.

Le marquis DE LAMBERTYE ET DE CONS-LA-GRANDVILLE, au château de Cons-la-Grandville (Meurthe-et-Moselle).

DE LAMOTHE (Alexandre),  A, correspondant du Ministère de l'Instruction publique, membre de la Société des gens de lettres, rue Sainte-Praxède, à Avignon (Vaucluse).

LAMOTHE-PRADELLE (Emile),  A, notaire, à St-Pierre-de-Chignac.

Le baron LAPEYRE DE LA PAGÉGIE, à Saint-Lazare, par Condat-sur-Vézère.

LAPEYRE (Fernand), avocat, à La Roche-Chalais.

L'abbé LARGE, curé de Ribagnac, par Bouniagues.

LARGUERIE (Calixte), propriétaire, rue Victor-Hugo, à Périgueux.

DE LARIGAUDIE (Philippe), ancien préfet, rue Saint-Dominique, 27, à Paris, et au château de Blessel, par Aire-sur-la-Lys (Pas-de-Calais).

Le docteur LAROCHE, à Montignac-le-Comte.

LAROCHE (Léo), ancien conseiller d'arrondissement, au château de Labesse, par Saint-Pierre-de-Chignac.

DE LA SALLE DU MAIGNAUX, au Maignaux, par Thiviers.

DE LASSERVE (Maurice), au château d'Issac.

Le marquis DU LAU D'ALLEMANS, *, rue Neuve-des-Petits-Champs, 99, à Paris.

LAVIGNÉ, instituteur public, à Monsac, par Beaumont-du-Périgord.

LAVY (François-Gustave), propriétaire, à Brantôme.

LÉONARDON (Léon), ancien juge de paix, notaire et maire à Vanxains, par Ribérac.

Le docteur LE ROUX (Émile), rue Victor Hugo, 21, à Périgueux.

LESPINAS (Edmond), avocat, ancien magistrat, boulevard de Vésone, 35, à Périgueux.

Le comte DE LESTRADE DE CONTI, chevalier de l'ordre de St-Grégoire-le-Grand, président de la Société d'horticulture de la Dordogne, avocat, rue Romaine, à la Cité, à Périgueux.

L'abbé LIFFORT, professeur à l'institution Saint-Joseph, à Périgueux.

MAGNE (Charles), officier du Nicham Iftikar, chevalier de l'ordre Jerusalemite du Saint-Sépulcre, géomètre, secrétaire général du Comité historique et archéologique de la montagne Sainte-Geneviève et de ses abords, membre correspondant des Sociétés historiques et archéologiques de Toulouse, de Dunkerque et de Melun, rue Lebrun, 37, à Paris.

MAGUEUR (Georges), pharmacien, à Sainte-Livrade (Lot-et-Garonne).

Le marquis DE MAILLARD-LAFAYE, conseiller général de la Dordogne, maire de Saint-Sulpice-de-Mareuil, au château de Lafaye, par Mareuil-sur-Belle, et rue Goëthe, 6, à Paris.

MAISONNEUFVE-LACOSTE (André), à Thiviers.

Le marquis DE MALET, *, lieutenant-colonel, chef d'état-major de l'artillerie de la place et des forts de Paris, rue de

Varennès, 63 bis, à Paris, et au château de Puycharnaud, par Bussière-Badil.

Le marquis DE MALEVILLE, au château de Caudon, par Domme.

MANDIN (Jules), architecte, place Saint-Martin, 2, à Périgueux.

DE MANTHÉ (Raoul), rue Lagrange, 9, à Paris, et à Sainte-Croix de Monestier, par Gardonne.

Le comte André DE MARCHILAC, au château de Mellet, commune de Beauregard, par Condat-sur-Vézère.

MARÉCHAL (Alexis), ancien député, conseiller général de la Dordogne, au château de Puyferrat, près Saint-Astier, et rue Balzac, 21, à Paris.

MARMIER (Gaston), *, ancien conseiller général de la Dordogne, colonel du génie, rue de Noailles, 5, à Versailles.

MÈGE-LAVIGNOTTE, avoué-licencié, à Ribérac.

MÉNIEL fils (Joseph), négociant, à Sainte-Foy-la-Grande (Gironde).

L'abbé MERRIEN, licencié ès-lettres, vicaire de Saint-Lambert de Vaugirard et aumônier du lycée Buffon, rue Bausset, 10, à Paris.

L'abbé MESTAÏEZ, curé-doyen, à Savignac-les-Eglises.

Le docteur Georges MILLET-LACOMBE, ancien conseiller général de la Dordogne, maire, à Mialet.

MILLET-LACOMBE (Ferdinand), ancien conseiller général de la Dordogne, avocat, à Saint-Saud.

Le vicomte Edouard DE MIRANDOL, *, capitaine en retraite, à Terrasson.

L'abbé MONMONT, chanoine honoraire de l'église métropolitaine d'Auch, curé d'Azerat, par Thenon.

DE MONTAIGUT (Joseph), agent principal de la C^e d'assurances *La Nationale*, rue Paul-Louis-Courier, 10, à Périgueux.

DE MONTARDY (Gaston), propriétaire, rue Sirey, 1, à Périgueux.

DE MONTARDY (Elie), propriétaire, rue Victor-Hugo, à Périgueux.

Le baron P. DE MONTCHÉUIL, avocat, au château de Montcheuil, par Nontron.

DE MONTÉGUT (Henri), correspondant honoraire du Ministère de l'Instruction publique, associé correspondant de la Société nationale des Antiquaires de France, ancien magistrat, au château des Ombrais, par La Rochefoucauld (Charente).

DE MONTEIL (Xavier), licencié en droit, au château du Bourbet, par Verteillac.

L'abbé MONTER (Charles-Emile), missionnaire apostolique, rue de Verneuil, 11, à Paris.

Le comte Hugues DE MONTEYNARD, rue de Martignac, 16, à Paris.

Le marquis DE MONTFERRAND, au château de Montréal, par Issac.

Le comte Charles DE MONTFERRAND, *, ancien inspecteur des finances, quai d'Orsay, 11, à Paris.

Le marquis DE NATTES, O *, ancien lieutenant-colonel du 93^e régiment de l'armée territoriale, au château du Mas-de-Montet, par Ribérac, et rue de Marignan, 21, à Paris.

Le comte DE NATTES, au château du Mas-de-Montet, par Ribérac.

Le baron Henri DE NERVAUX, licencié en droit, rue du Plantier, 14, à Périgueux.

OBERKAMPFF DE DABRUN, au château de Sauvebœuf, par Montignac sur-Vézère.

PALUT (P.-P.), tonnelier, rue Valette, 10, à Bergerac.

PARADOL (Raoul), A, avocat, place Francheville, à Périgueux.

L'abbé PARROT (Ernest), chanoine honoraire, curé doyen, à Montpon.

Le R. P. DE PASCAL, rue de Commaille, 4, à Paris.

PASSEMARD (Georges), avocat, ancien conseiller d'arrondissement, au Jarry, par La Bachellerie.

Du PAVILLON (Léon), vice-président de la Société d'agriculture, sciences et arts, maire de Sarliac, rue Féletz, 24, à Périgueux.

Du PAVILLON (Xavier), au château de Larigaudie, par Villamblard.

PÉCOU (Gabriel), négociant, rue Louis-Blanc, 13, à Périgueux.

L'abbé PERGOT, chanoine honoraire, curé doyen, à Terrasson.

PERIER (Maurice-Casimir), juge suppléant au tribunal civil, rue Saint-Simon, à Périgueux.

DE PEYRONNY (Raoul), aux Gendres, commune de Ribagnac, par Bouliagues.

PICHON-VENDEUIL (Émile), ~~Q~~ A, conseiller général de la Dordogne, maire de St-Martial-d'Albarède, à Excideuil.

DE POURQUERY DE BOISSERIN, ancien président du tribunal de commerce, négociant, à Bergerac.

POURQUIÉ, avoué-licencié, rue Louis-Mie, 30, à Périgueux.

POUYAUD (Aubin), *, ancien président du tribunal de commerce, maire de Mayac, au Dognon, par Savignac-les-Eglises.

POUYAUD (Henri), juge suppléant au tribunal de commerce, pharmacien, place du Coderc, à Périgueux.

Le docteur Samuel Pozzi, O*, ~~Q~~ I, ancien conseiller général de la Dordogne, professeur agrégé à la Faculté de médecine, chirurgien de l'hôpital Broca, place Vendôme, 10, à Paris.

L'abbé PRAMIL, chanoine honoraire, curé doyen, à Eymet.

PRAT-DUMAS (Edmond), industriel, à Couze.

DE L'PRESLE, ancien conseiller d'arrondissement, à Saint-Martial-Laborie, par Cherveix.

L'abbé PRIEUR, curé de Boulazac, près Périgueux.

PRIVAT (J.), attaché à la C^{ie} du chemin de fer d'Orléans, rue Gambetta, 80, à Périgueux.

Le docteur PUYGAUTHIER, conseiller général de la Dordogne, à Tocane-Saint-Apre.

L'abbé REBIÈRE, chanoine honoraire, curé de la Cité, à Périgueux.

DU REPAIRE (Maurice), propriétaire, au château de Brochard, commune de St-Front-d'Alemps, par Agonac.

REVERDIT, garde-magasin comptable à la Manufacture des tabacs, à Tonneins (Lot-et-Garonne).

REYNAL, chevalier du Mérite agricole, maire de Coulounieix,

à Plancheix, près Périgueux, et boulevard Voltaire, 16, à Paris.

RIBETTE, chef de section de la C^e du chemin de fer d'Orléans, rue du Plantier, 17, à Périgueux.

DE RICARD (Raoul), avocat, à Bergerac.

L'abbé RICHARD, membre correspondant de la Société de Borda, curé de Pomponne-Lagny (Seine-et-Marne).

Le vicomte DU RIEU DE MAYNADIÉ, au chalet de Cocagne, à Bergerac.

Le comte DE ROCHEFORT, rue Newton, 4, à Paris.

Le comte Martial DE ROFFIGNAC, au Castel-Fadèze, près Périgueux.

DE ROUMEJOUX (Anatole), inspecteur de la Société française d'Archéologie, au château de Rossignol, par Bordas.

ROUSSELET (J.), expert en immeubles, place du Palais, 12, à Périgueux.

Le docteur ROUSSELOT-BEAULIEU, rue Maleville, à Périgueux.

ROUX (Eugène), rédacteur en chef du *Journal de la Dordogne*, à Périgueux.

Le comte DE ROYÈRE, lieutenant au 15^e régiment de dragons, à Libourne.

Le marquis DE SAINTE-AULAIRE, ✱, ancien député, à Périgueux.

Le comte DE SAINT-LÉGIER, maire de St-Crépin, au château de Richemont, par Brantôme.

DE SAINT-MARTIN (Albert), au château de Puyfateau, par Nontron.

SAINTMARTIN (André), licencié en droit, propriétaire, place Francheville, 22, à Périgueux.

DE SAINT-PAUL (Maurice), rue de Saint-Denis, 10, à Montmorency (Seine-et-Oise).

M^{me} la marquise DE SANZILLON, au château du Lieu-Dieu, près Périgueux.

Le marquis DE SANZILLON DE MENSIGNAC, au château de Mensignac.

SARLANDE (Albert), ancien député, rue de Monceau, 64 bis, à Paris.

SARLANDIE DES RIEUX (Arthur), O A, chevalier de l'ordre

de Saint-Grégoire-le-Grand, ancien chef de division à la préfecture de la Dordogne, à Périgueux.

SARLAT (Ludovic), chevalier de l'ordre de Saint-Grégoire le Grand, homme de lettres, greffier du tribunal civil, à Sarlat.

SAUVO-DESVERSANNES (Louis), propriétaire, maire de Bussière-Badil.

Le général SAVIN DE LARCLAUZE, G. O. *,  I, à Saint-Martin la Rivière, par Chauvigny (Vienne).

SCHOEFFER (Paul), chevalier de l'ordre de Saint-Grégoire-le-Grand, ancien sous-préfet, avocat, rue La Boétie, 28, à Périgueux.

Le général SERMENSAN, C *,  I, à Excideuil.

SINSOU (Augustin), *, ancien agent voyer en chef du département de la Dordogne, rue Nicole, 22, à Paris.

DE SIORAC (Armand), *, ancien inspecteur divisionnaire des lignes télégraphiques, aux Maurilloux, près Périgueux.

L'abbé STRAUDEAU, au collège de l'ancienne rue des Postes, rue Lhomond, à Paris.

SORBIER (Théodore), propriétaire, ancien conseiller général, à Montignac-sur-Vézère.

SORBIER (Georges), licencié en droit, à Montignac-sur-Vézère.

TAILLEFER (Oswald), *, ancien officier de marine, ancien député et ancien conseiller général de la Dordogne, à Costecalve, près Domme.

DE TARDE (Gabriel), *, chef de la Statistique criminelle au Ministère de la Justice, professeur à l'Ecole des Sciences politiques, rue Saint-Placide, 62, à Paris.

M^{lle} TERREIN, professeur d'anglais à l'École normale de filles, à Angers (Maine-et-Loire).

Le docteur Léo TESTUT, *,  I, correspondant national de l'Académie de médecine, professeur d'anatomie à la Faculté de médecine, avenue de l'Archevêché, 3, à Lyon.

L'abbé TEYSSANDIER, curé d'Allemans, par Ribérac.

DE TEYSSIÈRE (Edouard), capitaine breveté attaché à l'état-major de la 24^e division, rue Louis Mie, 41, à Périgueux.

THIRION-MONTAUBAN, *, ancien député de la Dordogne,

boulevard Magellan, 12, à Paris, et au château de Michel de Montaigne, par Lamothe-Montravel.

DE THOMASSON DE SAINT-PIERRE (Ferdinand), archiviste-adjoint du département, membre titulaire du Conseil héraldique de France, maison Daumesnil, à Périgueux.

Le baron DE LA TOMBELLE,  I, commandeur de l'ordre de Saint-Grégoire-le-Grand, vice-président de la Société des Beaux-Arts de la Dordogne, au château de Feyrac, par Domme, et rue Newton, 6, à Paris.

VACQUAND (Charles), propriétaire, rue de Bordeaux, 14, à Périgueux.

DE VALBRUNE (Ivan), chevalier du Mérite agricole, propriétaire, ancien conseiller d'arrondissement, au château de La Batut, près Saint-Astier.

VALETTE (Théodore), pharmacien, à Lesparre (Gironde).

Le baron DE VERNEILH-PUYRASEAU, correspondant honoraire du Ministère de l'Instruction publique, membre de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Bordeaux, au château de Puyraseau, par Piégut-Pluviers, et rue Beaubadat, 10, à Bordeaux.

VIEILLEMARD père, imprimeur-lithographe, rue de la Glacière, 16, à Paris.

VILLEPELET (Ferdinand),  I, archiviste du département de la Dordogne, correspondant du Ministère de l'Instruction publique, boulevard Lakanal, 21, à Périgueux.

VILLEPELET (Robert), archiviste-paléographe, licencié en droit, rue des Carmes, 5, à Paris.

WATELIN (Louis), artiste peintre, boulevard Pereire, 59, à Paris, et au château de Campagnac, par Sarlat.

MEMBRES ASSOCIÉS.

MM.

ASHER, libraire, Unter den Linden, 5, à Berlin (Allemagne).

Le comte Charles DE BEAUMONT, au château de Châtigny, par Fondettes (Indre-et-Loire).

BEAUNE (Joseph), ancien magistrat, au château de Bistauzac, par Gontaud (Lot-et Garonne).

BOURGEADE (Éloi), propriétaire, aux Planchettes, par Riom-ès-Montagnes (Cantal).

Le chanoine DE CARSLADE DU PONT, ☞ A, archiviste du diocèse d'Auch, hôtel de l'archevêché, à Auch (Gers).

Le marquis DE COUSTIN DU MASNADAUD, au château de Sazeirat, par Bénévent l'Abbaye (Creuse).

DULAU, libraire, Soho square, 37, à Londres.

Le comte DE FERRAND, au château de Mouton-Armailhac, par Pauillac (Gironde).

Le vicomte Louis DE GIRONDE, O ✱, ancien capitaine de frégate, au château de La Mothe-Ferrensac, par Castillonès (Lot-et-Garonne).

GRELLET-BALGUERIE (Charles), ☞ I, ancien magistrat, associé correspondant de la Société nationale des Antiquaires de France, rue du Lycée, 56, au Havre (Seine-Inférieure).

HUET (Paul), rue de Vaugirard, 23, à Paris.

Le baron DE LANAUZE-MOLINES, au château de Lescaut, par Lauzun (Lot-et-Garonne).

Le comte Albert DE LAVAUZ DE SAINTE-FORTUNADE, à Sainte-Fortunade (Corrèze).

MELLER (Pierre), rue Ferrère, 20, à Bordeaux.

SAINT-LAURENT (D. DE BODIN DE), au château de Bart, par Saint-André de Cubzac (Gironde).

TENANT DE LA TOUR (Albert), à l'abbaye du Chalard, par Ladignac (Haute-Vienne).

MEMBRES CORRESPONDANTS.

MM.

ALLMER, ✱, correspondant de l'Institut de France, quai Claude Bernard, 47, à Lyon.

Le chanoine ARBELLOT, ☞ I, correspondant honoraire du Comité des travaux historiques, président de la Société archéologique et historique du Limousin, à Limoges (Haute-Vienne).

M^{sr} BARBIER DE MONTAULT, ☞ I, prélat de la maison de Sa Sainteté, correspondant du Ministère de l'Instruction publique, rue Saint-Denis, 37, à Poitiers (Vienne).

DE BARTHÉLEMY (Anatole), *, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, membre honoraire de la Société nationale des Antiquaires de France, rue d'Anjou-Saint-Honoré, 9, à Paris.

BERTRAND (Alexandre), *, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, conservateur du Musée de Saint-Germain-en-Laye, au château de St-Germain (Seine-et-Oise).

BULLIOT (J.-G.), *, membre non résidant du Comité des travaux historiques, président de la Société Éduenne, à Autun (Saône-et-Loire).

Le marquis **DE CASTELNAU D'ESSENAULT**, A, membre de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Bordeaux, au château de Paillet, par Rions (Gironde).

CHABANEAU (Camille), *, I, correspondant de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, professeur de philologie romane à la Faculté des lettres, à Montpellier (Hérault).

CHABUILLET, O *, vice-président du Comité des travaux historiques, conservateur honoraire du département des médailles et antiques, à la Bibliothèque nationale, rue Colbert, 12, à Paris.

CHAMPEVAL (J.-B.), avocat, à Corrèze (Corrèze).

Le comte Alexis **DE CHASTEIGNER**, ancien officier des haras, membre de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Bordeaux, rue de Grassi, 7, à Bordeaux.

DE CHODZKO (Vitold), docteur en droit, au château de Lacôte, par Aixe (Haute-Vienne).

DE CROZALS, A, professeur d'histoire à la Faculté des lettres, boulevard de Bonne, 1, à Grenoble (Isère).

DELISLE (Léopold), G. O. *, membre de l'Institut, administrateur général, directeur de la Bibliothèque nationale, à Paris.

DEZEIMERIS (Reinhold), *, A, correspondant de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, au château de Loupiac, par Cadillac (Gironde), et rue Vital Carle, 11, à Bordeaux.

DROUYN (Leo), *, I, correspondant honoraire du Ministère de l'Instruction publique, membre de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Bordeaux, rue Desfourniel, 30, à Bordeaux.

DUCROCO, O *, correspondant de l'Institut de France, membre du Comité des travaux historiques et scientifiques, professeur de droit administratif à la Faculté de droit, rue Stanislas, 12, à Paris.

ESPÉRANDIEU (Émile),  I, correspondant du Ministère de l'Instruction publique, capitaine au 61^e régiment d'infanterie, 12, rue Lafon (place de Rome), à Marseille.

FAGE (René),  I, correspondant du Ministère de l'Instruction publique, avocat, boulevard Gambetta, 25, à Limoges.

GUIBERT (Louis),  I, correspondant du Ministère de l'Instruction publique, vice-président de la Société archéologique et historique du Limousin, rue Jeanty-Sarre, 8, à Limoges.

LALANNE (Ludovic), bibliothécaire de l'Institut, au palais de l'Institut, à Paris.

LARTET (Louis), professeur à la Faculté des sciences, à Toulouse (Haute-Garonne).

Le comte DE LASTEYRIE, *,  I, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, professeur à l'École des Chartes, député de la Corrèze, secrétaire du Comité des Travaux historiques, rue du Pré-aux-Clercs, 10 bis, à Paris.

LE BLANT (Edmond), O *,  I, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, directeur honoraire de l'École française d'Archéologie de Rome, rue Leroux, 7, à Passy-Paris.

MASSÉNAT,  A, paléontologiste, à Brive (Corrèze).

RUPIN (Ernest),  I, correspondant du Ministère de l'Instruction publique, président de la Société scientifique, historique et archéologique de la Corrèze, à Brive.

TAMIZEY DE LARROQUE (Philippe), *,  A, correspondant de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, au Pavillon Peiresc, par Gontaud (Lot-et-Garonne).

SOCIÉTÉS CORRESPONDANTES.

Ministère de l'Instruction publique.

- *Journal des Savants.*
- *Bulletin du Comité des travaux historiques et scientifiques.*
- *Bulletin et Mémoires de la Société de l'Histoire de Paris et de l'Île de France.*
- *Bibliothèque de l'École des chartes.*
- *Bibliothèque de l'Université de France, à la Sorbonne.*

- lpea. *Société d'Études, à Gap.*
- as. *Académie nationale des sciences, arts et belles-lettres, rue Élie de Beaumont, 5, à Caen.*
- te. *Société historique et archéologique de la Charente, à Angoulême.*
- triers *Société des Archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis, cours National, 89 ter, à Saintes.*
Société des Antiquaires du centre, à Bourges.
- se. *Société scientifique, historique et archéologique de la Corrèze, à Brive.*
Société des lettres, sciences et arts de la Corrèze, à Tulle.
- a. *Société départementale d'archéologie et de statistique de la Drôme, à Valence.*
Bulletin d'histoire ecclésiastique et d'archéologie religieuse du diocèse de Valence, à Romans.
- vane. *Société archéologique du Midi de la France, place Saint-Sernin, 7, à Toulouse.*
- le. *Société archéologique de la Gironde, à Bordeaux.*
- il. *Société pour l'étude des langues romanes, rue de l'Ancien-Courrier, 3, à Montpellier.*
Société archéologique de Montpellier.
- aine. *Société archéologique d'Ille-et-Vilaine, à Rennes.*
- a. *Société de Borda, à Dax.*
- iers. *Société archéologique de Nantes et de la Loire-Inférieure, à Nantes.*
- . *Société archéologique et historique de l'Orléanais, à Orléans.*

Lot.	<i>Société des Études littéraires, scientifiques et artistiques du Lot, à Cahors.</i>
Lot-et-Garonne.	<i>Société d'agriculture, sciences et arts d'Agen, à Agen.</i>
Nièvre.	<i>Société Nivernaise des lettres, sciences et arts, à Nevers.</i>
Oise.	<i>Société française d'Archéologie, à Compiègne.</i>
Basses-Pyrénées	<i>Société des sciences, belles-lettres et arts, à Pau.</i>
Rhône.	<i>Société littéraire, historique et archéologique, à Lyon.</i>
Saône-et-Loire.	<i>Société Éduenne, hôtel Rolin, à Autun.</i>
Sarthe.	<i>Société historique et archéologique du Maine, Grande-Rue, 11, au Mans.</i>
Savoie.	<i>Académie des sciences, belles-lettres et arts, à Chambéry.</i>
Seine.	<i>Société nationale des Antiquaires de France, au palais du Louvre, à Paris.</i>
Somme.	<i>Société des Antiquaires de la Picardie, au Musée de Picardie à Amiens.</i>
Tarn-et-Garonne.	<i>Société archéologique de Tarn-et-Garonne, faubourg du Moustier, 59, à Montauban.</i>
Vienne.	<i>Société des Antiquaires de l'Ouest, rue des Grandes-Ecoles, à Poitiers.</i>
Haute-Vienne.	<i>Société archéologique et historique du Limousin, à Limoges.</i>

SOCIÉTÉS ÉTRANGÈRES.

Belgique.	<i>Académie d'archéologie de Belgique, longue rue Lozane, 22, à Anvers.</i>
Etats-Unis de l'Amérique du Nord	<i>Smithsonian Institution, à Washington.</i>
Suède.	<i>Académie royale des Belles-Lettres, d'Histoire et des Antiquités, à Stockholm.</i>



SÉANCES MENSUELLES

DE LA

SOCIÉTÉ HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE DU PÉRIGORD

Séance du jeudi 5 Décembre 1895.

Présidence de M. le marquis DE FAYOLLE,
vice-président.

La séance est ouverte à midi et demi dans la salle de notre bibliothèque.

Sont présents : MM. le chanoine Brugière, Antony Délugin, Dujarric-Descombes, Charles Durand, le marquis de Fayolle, Maurice Féaux, le docteur Ladevi-Roche, Mandin et Villepelet.

Le procès-verbal de la précédente réunion est lu et adopté.

M. DE ROUMEJOUX s'excuse par lettre, en raison d'un deuil récent, de ne pouvoir venir présider la séance.

Notre bibliothèque a reçu, dans le courant du mois dernier, les ouvrages suivants :

De la Smithsonian Institution, *Chinook texts* by Franz Boas, brochure in-8°, avec portraits, Washington, government printing office, 1894 ;

Archeologic investigations in James and Potomac valleys by Gerard Fowke, brochure in-8°, avec figures dans le texte, Washington, government printing office, 1894 ;

The Siouan tribes of the East by James Mooney, brochure in-8° avec une carte, Washington, government printing office, 1894 ;

Le *Journal des Savants*, cahiers de septembre et d'octobre 1895, deux fascicules in-4°, Paris, Imprimerie nationale, 1895 ;

La *Revue Archéologique*, troisième série, tome XXVI, septembre-octobre 1895, in-8°, Paris, Ernest Leroux, éditeur (abonnement) ;

Le compte rendu de la *Réunion des Sociétés des Beaux-Arts des départements*, dix-neuvième session, ouvrage orné de 44 planches, gros volume broché in-8°, Paris, typographie de Plon, Nourrit et C^{ie}, 1895, contenant, page 455, la *Notice sur un autel en bois sculpté existant à Périgueux*, par M. Bertolletti, secrétaire général de la Société des Beaux-Arts ;

Le *Bulletin du Comité des Travaux historiques et scientifiques*, Section des sciences économiques et sociales, Congrès des Sociétés savantes de 1895, un volume in-8° broché, Paris, Imprimerie nationale, 1895 ;

La *Revue de Saintonge et d'Aunis*, bulletin de la Société des Archives historiques, XV^e volume, 6^e livraison, 1^{er} novembre 1895, in-8°, Saintes, M^{me} Mortreuil, libraire ;

Le fascicule du troisième trimestre de la *Société de Borda, Dax (Landes)*, 20^e année, 1895, in 8°, Dax, imprimerie reliure Hazaël Labèque ;

De M. Soyez, membre de la Société des Antiquaires de Picardie, une brochure in-8° où est analysé le compte du *Voyage de l'évêque d'Amiens, Robert de Fouilloy*, envoyé par le roi Louis X en Périgord et en Quercy durant l'année 1316, pour la réformation du pays, Amiens, imprimerie Yvert et Tellier, 1895. Ce compte a été publié par notre laborieux vice-président M. Philippe de Bosredon, en 1893, dans le *Bulletin* (t. XX, pp. 215-222) ;

Et de M. Georges Bussière, un exemplaire de la conférence qu'il a faite à Brantôme, le 28 septembre dernier, à l'*Inauguration du monument élevé à Pierre de Bourdeille, abbé de Brantôme*, brochure in-16, avec portrait, Périgueux, imprimerie Joucla, 1895.

Des remerciements sont votés aux donateurs.

M. Eugène Charavay fils nous envoie la *Revue des auto-*

graphes, de novembre 1895, où figurent quelques pièces signées de noms périgourdins :

1° Six lettres autographes, datées de Londres, 1841-42, et écrites au baron Mounier par Louis-Clair de Beaupoil comte de Sainte-Aulaire, célèbre diplomate, ambassadeur à Rome, membre de l'Académie française, né en Périgord en 1778, mort en 1854. « Importante correspondance diplomatique écrite pendant son ambassade à Londres » ;

2° Une lettre historique signée du grand diplomate Charles-Maurice, prince de Talleyrand, au citoyen Bignon, envoyé près de la République Cisalpine, et datée de Paris, le 4 mesidor an VII, où il annonce que « les membres du gouvernement de la République Cisalpine, obligés d'abandonner l'Italie à cause des victoires de Souvarow, seront reçus à Grenoble avec les égards dus à leur rang ».

M. l'abbé LARGE et M. Charles MAGNE, élus membres titulaires à la séance précédente, adressent leurs remerciements à la Société.

M. le Ministre de l'Instruction publique, des Beaux-Arts et des Cultes, informe LE PRÉSIDENT que l'ouverture de la 20^e session des Sociétés des Beaux-Arts des départements est toujours fixée au mardi 7 avril 1896.

« Les manuscrits, poursuit-il, seront reçus à la Direction des Beaux-Arts, rue de Valois, n° 3, jusqu'au *31 janvier 1896 inclusivement*. Passé ce délai, aucun travail ne pourra être soumis à l'examen du Comité. J'ajoute que les travaux comportant des pièces justificatives, qui seraient adressés dans le délai prescrit, sans que les pièces en question fussent jointes au mémoire proprement dit ne seraient pas soumis au Comité. Certains auteurs ont estimé pouvoir retarder l'envoi des annexes ou appendices à leur texte. Le Comité a jugé que cette façon de procéder constituait un abus qu'il importe de faire cesser. C'est donc la copie intégrale des mémoires proposés par leurs auteurs qui doit être parvenue à la Direction des Beaux-Arts le 31 janvier 1896 au plus tard.

» Les auteurs sont également prévenus que, désormais, les copies de pièces inédites jointes aux mémoires soumis à l'examen du Comité devront être authentiquées, soit par les directeurs des dépôts d'archives, soit par les notaires, soit par les propriétaires des papiers communiqués.

» Le grand nombre des communications m'oblige à rappeler aux auteurs qu'il leur est accordé vingt minutes au plus pour lire ou résumer leurs travaux. *Les mémoires qui, à l'impression, exigeraient plus de vingt pages du format du compte rendu, devraient être l'objet de suppressions qui seraient demandées aux auteurs avant la mise sous presse.* »

L'assemblée, invitée à choisir ses délégués, renvoie cette élection à la séance du 2 janvier.

M. HOBAU DE LA SOURCE nous annonce l'envoi d'une caisse d'ossements trouvés dans une carrière d'argile, aux environs d'Eymet, et analogues à ceux qu'il avait adressés au docteur Galy, au mois d'avril 1879 (*Bulletin*, t. VI, p. 185). Ils ont été découverts à une profondeur d'environ 7 mètres, dans une argile qui était recouverte elle-même d'une couche de roches calcaires de 1^m à 1^m30 d'épaisseur. Notre honorable confrère croit y voir des fragments de crâne d'animaux. Il joint à son envoi des morceaux de terre cuite, trouvés à Pouthet, dans un foyer qui lui a paru dater de l'époque romaine.

Ces objets arriveront avant la prochaine séance et seront mis alors sous les yeux de la Société.

M. FÉAUX nous présente, de la part de notre confrère M. Deschamps, une hache néolithique, trouvée par celui-ci dans sa propriété du Ponteix, commune de Boulazac, le 3 novembre dernier.

Cette hache est bien complète et en parfait état; elle mesure 139 millimètres de long et est relativement assez épaisse. La surface en est devenue très rugueuse par suite de la décomposition partielle de la roche, qui paraît être une roche éruptive, probablement un trachyte d'Auvergne, ce qui donne à cet objet un intérêt particulier.

M. Charles DURAND a signalé ces jours-ci au Président une motte bien conservée, entourée encore d'un fossé, au lieu de Bagnac, près Atur, et semblable à celle de Notre-Dame-de-Sanilhac ; elle a environ 20 mètres de diamètre. Notre zélé confrère a indiqué sur une carte quelques unes de ces mottes, auxquelles le Président en a ajouté d'autres, avec le dessein de faire de toutes l'objet d'une communication prochaine.

M. FÉAUX nous signale également trois pierres sculptées intéressantes qui sont encastrées dans le mur de la maison Pressaq, au coin du boulevard, et qu'il espère obtenir du propriétaire actuel, M. Labasse, pour le Musée archéologique.

M. LE PRÉSIDENT ajoute que ces pierres, en effet, avec leurs entrelacs antérieurs au ^x^e siècle, offrent de l'intérêt et qu'elles proviennent de l'ancienne église Saint-Silain, démolie à la fin du siècle dernier, d'après ce que rapporte la tradition. Il nous signale aussi des pierres intéressantes, portant des marques de tâcherons, et encastrées dans le mur de l'enclos de Sainte-Ursule, à Périgueux.

On lui a tout récemment appris une découverte faite dans un champ, au lieu dit Les Tombeaux, près du bourg de Siorac-de-Ribérac, de nombreux tombeaux en pierres plates, du moyen âge, qu'il se propose d'aller visiter.

M. DE VERNEILH nous annonce le prochain envoi, pour le *Bulletin*, de deux nouveaux dessins à la plume, la cheminée de Rognac et la porte du château de Bannes, très jolie et jamais publiée. « J'espère, écrit-il à M. de Roumejoux, que nos collègues en seront satisfaits; ils sont plus importants et plus grands que ceux envoyés précédemment. Tant que j'aurai des yeux et des doigts, et qu'il ne fera pas trop froid, je travaillerai toujours avec un vrai plaisir pour notre chère Société, à laquelle, par prudence, je ferai ainsi une petite provision de dessins. »

M. de Verneilh prépare également, pour expliquer son beau dessin de l'église de Saint-Astier, une note plutôt pitto-

resque et artistique. De son côté, M. DE ROUMEJOUX essaiera, dans un mémoire qui paraîtra en même temps, de faire la description archéologique du monument, ce qui ne sera pas chose facile à cause des nombreuses et successives réparations, s'enchevêtrant les unes dans les autres, que cette église collégiale a subies. Il désire accompagner son travail d'un plan par terre que M. Durand sera prié de lever.

En attendant, M. Charles DURAND fait hommage à la Société de deux photographies représentant : l'une, le côté extérieur de l'église de Saint-Astier que M. de Verneilh a dessiné à la plume, et l'autre, le panneau d'une porte de bahut du XVIII^e siècle. L'assemblée le remercie.

Notre jeune confrère M. DROVAULT nous envoie une importante étude sur les cloches de la partie nord et nord-ouest du Périgord qu'il intitule : *Vieux sints périgourdins*. Il nous présente, dans le préambule, ces *sintiers*, « ces curieux ouvriers d'art qui, chaque année, le printemps venu, partaient du pays lorrain pour se répandre à travers l'Europe occidentale, emportant avec eux, comme le philosophe de l'antiquité, toute leur fortune : sur leur dos, bouclés dans un sac ou plus simplement noués dans un mouchoir, les quelques instruments nécessaires à leur profession, un compas, une réglette qu'ils nomment *brochette*, des matrices pour l'ornementation et la composition des inscriptions ; dans leur tête les secrets religieusement transmis de père en fils qui faisaient de leur art un métier fermé. Quelques-uns, plus lettrés, les avaient consignés sur un carnet où ils notaient en outre les événements survenus en cours de route, composant ainsi pour nous de précieux livres de raison. »

Aussitôt arrivé dans le pays, notre érudit confrère s'est occupé de recueillir autour de lui tout ce qui pouvait se rattacher à l'histoire des cloches. C'est le résultat de ces recherches qu'il nous donne aujourd'hui dans sa notice. Les documents sont placés dans l'ordre chronologique, tels que notre confrère les a recueillis sur ses carnets d'excursion, sans commentaires historiques, mais avec remarques épi-

graphiques ou paléographiques. Ils font connaître plus de 80 cloches, des ^{xvi}^e, ^{xvii}^e, ^{xviii}^e et ^{xix}^e siècles et nous apprennent les noms d'un certain nombre de fondeurs sur lesquels la notice nous fournira des détails biographiques.

Ce travail d'archéologie campanaire sera publié dans le *Bulletin* de l'année prochaine.

M. LE SECRÉTAIRE GÉNÉRAL dit ensuite que, dans sa biographie de Jean Rey, du Bugue, publiée récemment, notre honorable confrère M. Gabriel Lafon nous apprenait peu de chose sur l'origine et la famille de son personnage, faute de documents. Il lui apporte aujourd'hui deux pièces, trouvées dans le fonds judiciaire de la sénéchaussée de Sarlat, dont l'une surtout, du 19 août 1611, concernant la filiation de Jean Rey, méritera d'être imprimée *in extenso* dans l'appendice du tirage à part de M. Lafon. L'autre, du 22 janvier 1631, qui est un procès verbal de saisie et de vente à l'encan des biens de François Archambaud, situés au village de la Dière, paroisse du Coux, n'éclaire pas la question; mais le premier nous révèle suffisamment la parenté du chimiste du Bugue. C'est une sentence arbitrale contenant accord entre M^e Jean Rey l'ainé, d'une part, autre M^e Jean Rey, médecin, d'autre part; et M^e Pierre Pradoux, leur cousin et tuteur du médecin, aussi d'autre part. Elle porte au fond quittance pour ledit Pradoux de 87 livres 5 sols 3 deniers, après règlement de compte.

Cette sentence intervient « sur l'appel de M^e Jean Rey, » docteur en médecine, appelant de certaine clôture de » comptes faite devant le juge ordinaire de Limeuil et de- » mandeur en entérinement de certaines lettres royaux de- » vant le sénéchal de Périgueux, d'une part, et M^e Pierre » Pradoux, appelé et défendeur aux dites lettres, et autre- » ment demandeur en indemnité contre Jean Rey, sieur de » la Perroutasse et de la forge de Laborye, d'autre, et ledit » sieur Rey, défendeur à ladite indemnité et autrement de- » mandeur contre ledit Rey, médecin, d'autre; et ledit Rey, » médecin, défendeur aux prétentions dudit Rey vieux, son » frère, d'autre. »

Il résulte de ce compte que les frères Rey avaient à Tou-

louse le revenu du greffe de la Rigueur, dont ils règlent les intérêts depuis le décès de leur mère, Perrine Yssartier, survenu à la fin de l'année 1592.

Dans les pièces visées par les arbitres, sont le contrat de mariage des défunts Jean Rey et Perrine Yssartier, père et mère des parties; le testament de feu Rey, du 8 septembre 1590, reçu par Cabrilhiac, notaire; le codicille du même, du 14 septembre audit an; le testament de ladite feue Perrine Yssartier, du 12 septembre 1592; l'écrit et la convention faite entre lesdits Rey frères, du 3 mars 1603.

M^e Pradoux exerce la tutelle de 1592 à 1594, et Rey le vieux, frère aîné, le remplace comme tuteur. Il administre même depuis 1593 jusqu'à 1611 le revenu du greffe de la Rigueur de Toulouse. De ce chef et d'autres fruits, tant en principal qu'en intérêts, les arbitres condamnent ledit Rey vieux à payer à son frère le médecin, comme reliquat de compte, la somme de 2,000 livres.

Lesdits Rey frères seront tenus de poursuivre à frais communs le procès pendant au Parlement de Toulouse contre les hoirs de feu Jean Rey, ci-devant fermier du revenu du greffe de la Rigueur et ses fidéjusseurs.

Rey vieux, le frère aîné, avait reçu un legs de feu Gabriel Yssartier (probablement son oncle maternel) de 200 écus à la charge de payer certaines dettes.

La même sentence indique le nom de deux autres frères qui ont reçu des biens antérieurement : « Pareilhiement » led. Rey vieux luy rendra ensemancés les biens qui luy » restent autres que les biens donnés à Jacques Rey, leur » frère, tout ainsin qu'ilz estoient lors du décès de leur commune mère et l'aquicterà de la rente, sy faict n'a esté, et » arreyrages d'iceux puis ledict décès jusques en l'an 1610, » desquelz biens commungs entre lesdites parties et des rachapts par ledict Rey vieux de Pierre Rey, leur frère, sera » faict entre eux division et partage par troys espertz desquelz » ils conviendront..... »

Au pied de la pièce sur papier, dont les bas de pages sont malheureusement fort endommagés par l'humidité, est une quittance autographe de la main de Jean Rey à son cousin

Précieux et à laquelle on ne trouve à peu près seule la signature.
(*Inventaire des Archives de la Dordogne*, série B. 1152 et 1153.)

M. Lafon pourra donc rechercher encore la trace de son personnage dans les minutes, du commencement du **xvii^e** siècle, de Daussel, notaire et tabellion royal à Sarlat; de Lassalles, notaire de la même ville, et dans les sentences de la Chambre des requêtes du Palais du Parlement de Toulouse. Il pourrait aussi consulter, s'il les trouve, les minutes du notaire Cabrilhac, qui a reçu les testaments des père et mère. Les sources ne lui manquent plus.

M. DUJARRIC DESCOMBES fait ensuite hommage à la Société, de la part de **M^{me} veuve Paul Galy**, du dossier relatif à la publication par le docteur Galy, son beau père, des poésies inédites de Brantôme dans le tome X des *Œuvres complètes* du chroniqueur éditées par la Société de l'Histoire de France. Il comprend :

1^o Six cahiers contenant la copie faite par M. Galy du manuscrit qu'il possédait et qui, après sa mort, a été enlevé au Périgord ;

2^o Et diverses lettres, dont quinze sont écrites par M. Ludovic Lalanne et deux par M. Desnoyers, de l'Institut. Cette correspondance nous initie à tous les détails de la publication du manuscrit du docteur Galy, dont le savant éditeur de Brantôme a parfois de la peine à calmer l'enthousiasme méridional. « Il y a bien par ci par là, lui écrit-il, dans une lettre du 1^{er} novembre 1880, quelques effervescences de style qui ne surprennent pas quand on songe quel bon soleil vous avez sur votre tête, et quelles belles truffes vous avez sous les pieds. Eteignez un peu vos flammes, s'il se peut. »

Il s'y trouve également une lettre de Benjamin Fillon, datée de Fontenay-Vendée, le 4 juin 1872 et relative au portrait de Brantôme, acquis depuis par le Musée de Périgueux : « Cette image, dit-il, est une œuvre médiocre. Elle n'a de mérite réel que de donner la figure du célèbre hâbleur. Conservée depuis trois siècles dans la famille de Chasteigner,

allée à celle de Bourdeille par les Vivonne, elle a donc tous les caractères d'authenticité. »

La Société vote des remerciements à M^{me} Paul Galy.

La séance est levée à trois heures moins un quart.

Le Secrétaire général,
Ferd. VILLEPELET.

Le Président,
Marquis DE FAYOLLE.

Séance du jeudi 2 Janvier 1896.

Présidence de M. DE ROUMEJOUX,
président.

La séance est ouverte à midi et demi dans la salle ordinaire.

Sont présents : MM. le chanoine Brugière, Dujarric-Descombes, Charles Durand, le docteur Ladevi-Roche, Mandin, de Roumejoux, de Saint-Pierre et Villepelet.

Le procès-verbal de la précédente réunion est lu et adopté.

M. LE PRÉSIDENT nous annonce la mort de notre confrère, M. le marquis de Casteras-Seignan, chevalier de la Légion d'Honneur, ancien préfet, devenu Périgourdin par son mariage et entré des premiers dans notre compagnie. Issu d'une vieille famille de l'Ariège, il était fils et petit-fils de sous-préfets ; il fut lui-même sous-préfet de Ribérac de 1861 à 1870, et là il s'occupa avec persévérance du dessèchement des étangs de la Double et de la construction des routes agricoles. Après avoir quitté la carrière administrative, il s'était retiré à Ménesplet, où il continuait à faire le bien autour de lui.

Suivant une pieuse coutume, une notice sera consacrée à sa mémoire.

Des témoignages de sympathie accueillent cette triste communication.

M. le marquis DE FAYOLLE, retenu à la campagne par une indisposition, s'excuse par lettre de ne pouvoir assister à la séance.

Notre bibliothèque a reçu dans le courant du mois dernier les ouvrages suivants :

La Revue des Etudes grecques, tome VIII, n° 31, juillet-septembre 1895, cahier in-8° broché, Paris, Ernest Leroux, éditeur ;

Le Bulletin archéologique du Comité des travaux historiques et scientifiques, année 1894, 2° livraison, in-8°, Paris, Imprimerie nationale ; Ernest Leroux, éditeur ; contenant, p. 430-431, une *Note sur deux inscriptions romaines de la Narbonnaise* par notre correspondant M. le capitaine Espérandieu ;

La Bibliothèque de l'Ecole des Chartes, tome LVI, cinquième livraison, septembre-octobre 1895, un fascicule in 8°, Paris, librairie d'Alphonse Picard et fils ;

L'Art international, numéro du 7 décembre 1895, un fascicule, grand in-8° de 16 pages, Paris, administration et rédaction, rue de Châteaudun, 36 ; contenant, page 3, un article de notre compatriote Emile Goudeau, intitulé : *Richesse. — Art. — Science* ;

Les trois premiers fascicules du tome XIX de la *Société archéologique de Bordeaux*, in-8°, Bordeaux, Feret et fils, libraires-éditeurs, veuve Cadoret, imprimeur, 1894 ; le premier de ces fascicules contient, page XXXVI, le mémoire contre lequel M. René de Manthé a mis le lecteur en garde, dans un de nos précédents procès verbaux, *Considérations sur quelques mesures agraires usitées en Périgord, en Bordelais, en Agenais et en Bazadais, au moment de la Révolution*, et page XLVII, *Réponse* de M. Brutails, archiviste de la Gironde ;

Le Bulletin de la Société archéologique du Midi de la France, série in-8°, numéro 16, séances du 19 mars 1895 au 16 juillet 1895 inclus, Toulouse, Edouard Privat, libraire-éditeur, contenant, p. 190, le testament, daté du 5 mars 1369, de Pierre de Montrevel, évêque de Lectoure, qui fonde à Toulouse un nouveau collège universitaire, resté jusqu'à présent inconnu.

Suivant M. Antoine Thomas (*Annales du Midi*, numéro de janvier 1896, p. 96), cet évêque serait originaire de La Chaise-Dieu (Haute-Loire) et non du Périgord ; il s'appuie sur les termes mêmes du testament déclarant que les bourses du collège devront être données en premier lieu « à » quatre écoliers de sa famille ; à leur défaut, à des écoliers » de La Chaise-Dieu, ou de deux lieux appelés *Aulurna* et » *Velapcho* (lisez *de Alvernia* aut *de Velaycho*) ; et à défaut de » tous écoliers de ces maisons et lieux, à des écoliers de la » sénéchaussée de Toulouse » ;

Le *Bulletin de la Société archéologique, scientifique et littéraire de Béziers* (Hérault), troisième série, tome I, première livraison, un fascicule in-8°, Béziers, imprimerie générale, J. Sapte, 1895 ;

De M. Pierre Meller, secrétaire de la Société des Archives historiques de la Gironde, *Les anciennes familles dans la Gironde*, tome I^{er}, in-8° broché, Bordeaux, imprimerie générale Grugy, veuve Riffaud, successeur, 1895 ;

De M. le comte Charles de Beaumont, membre de la Société archéologique de Touraine, sa brochure sur *Une tapisserie flamande du seizième siècle*, in-8° avec une planche, Paris, typographie de Plon, Nourrit et C^{ie}, 1895 ;

Le *Monde moderne*, revue mensuelle illustrée, n° du 1^{er} décembre 1895-janvier 1896, in-8° de 8 pages, Quantin, éditeur, 5, rue Saint-Benoît, Paris.

Des remerciements sont votés aux donateurs.

M. Eugène Charavay fils nous envoie sa *Revue des autographes*, de décembre 1895, où sont mentionnées une pièce signée de Jacques Nompar, duc de Caumont La Force, maréchal de France, célèbre capitaine protestant, et datée du camp de Vir le 23 décembre 1630 ; et une pièce originale sur vélin, datée d'Angoulême le 2 juin 1347, qui contient la réception, par Eudes de Boutenay, sénéchal d'Angoulême, pour la reine de Navarre (Jeanne de France, fille de Louis X le Hutin), de l'hommage de Pierre de la Cour, chevalier, pour une maison sise au château de la Tour-Blanche (Dordogne), acquise de Guillaume Espocat.

M. Etienne Charavay nous envoie également un catalogue, de décembre 1895, de *Lettres, autographes et documents historiques* à vendre, dans lequel sont indiquées, d'une part, cinq curieuses lettres de Thomas-Robert Bugeaud, duc d'Isly, maréchal de France, adressées à Ambroise et à Patrice de la Piconnerie et datées d'Excideuil et de Grenoble, 1821-1831. Dans plusieurs de ces lettres, le maréchal Bugeaud parle de Napoléon. En apprenant sa mort, il s'écrie : « Bona- » parte est donc mort !... J'en suis, bien aise pour lui, mais » j'ai été affecté pendant plusieurs jours ! Que de réflexions » cet événement m'a fait faire sur le néant des choses hu- » maines ». Plus loin, il raille les ultras qui trouvent dans le prénom Léon un diminutif de Napoléon. Il donne des conseils à un jeune homme qui se destine à la carrière militaire, etc. D'autre part, une lettre du même au colonel de La Granville, datée de Lyon le 17 mai 1849 : il lui donne l'ordre d'enlever les drapeaux rouges et de saisir les mutins qui voudraient les défendre.

M. le comte Charles DE BEAUMONT, élu membre associé dans une de nos précédentes réunions, adresse ses remerciements à la Société. « Bien que n'habitant le Périgord que peu de temps chaque année, je m'efforcerai de participer, dans la mesure du possible, à ses érudits travaux. »

L'assemblée est heureuse d'envoyer ses sincères félicitations à ses savants correspondants qui viennent de recevoir des distinctions honorifiques à l'occasion du centenaire de l'Institut : son compatriote, M. Chabaneau, chargé du cours de langue romane à la Faculté des lettres de Montpellier, qui est nommé chevalier de la Légion-d'Honneur ; M. Ducrocq, professeur de droit administratif à la Faculté de Paris, promu officier, et M. Léopold Delisle, administrateur général, directeur de la Bibliothèque nationale, promu grand-officier.

M. LE TRÉSORIER a ensuite la parole pour lire son compte de gestion de l'exercice 1895. Il résulte de son exposé que les recettes se sont élevées à 4,877 fr. 50 et les dépenses à

5,056 fr. 40. Il y a par conséquent un déficit de 178 fr. 90 qu'il attribue à deux dépenses extraordinaires qui ne se renouvelleront pas l'an prochain, la souscription à la statue du général Beaupuy, de Mussidan, et les frais d'impression des tables analytiques des mémoires et des procès-verbaux. Cette somme sera prise sur le capital social.

M. LE PRÉSIDENT remercie le trésorier du soin prudent avec lequel il administre nos finances.

M. le Ministre de l'Instruction publique, des Beaux-Arts et des Cultes, informe le Président que l'ouverture du Congrès des Sociétés savantes aura toujours lieu à la Sorbonne, le mardi 7 avril prochain, à 2 heures précises, et que ses travaux se poursuivront durant les journées des mercredi 8, jeudi 9 et vendredi 10. Le samedi 11 avril, il présidera la séance générale de clôture, dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne.

« La circulaire du 8 juin dernier, ajoute-t-il, que je rappelle à toute votre attention, vous a fait connaître le programme des questions qui seront discutées dans ces réunions et les conditions imposées pour y prendre part. Les travaux étrangers au programme pourront aussi être présentés au Congrès, s'ils ont été *approuvés par la Société savante dont ils émanent*.

» Vous voudrez bien, Monsieur le Président, me désigner, *pour le 15 janvier, dernier délai*, les délégués qui se seront inscrits et me signaler leurs communications écrites ou verbales. Il est indispensable que je reçoive, *avant cette même date* (1^{er} bureau du Secrétariat et de la Comptabilité), le manuscrit *in extenso* des mémoires historiques, philologiques ou archéologiques proposés par MM. les délégués de votre Société, et seulement l'analyse détaillée du sujet dont ils désirent entretenir le Congrès, s'il s'agit d'une communication verbale.

« Les sections des sciences économiques et sociales, des sciences et de géographie historique et descriptive accueilleront, vous le savez, à défaut du texte complet, un résumé permettant toutefois de se rendre compte du travail et des développements qu'il comporte. Mais il demeure bien entendu que les auteurs désireux de bénéficier d'une insertion totale ou partielle dans l'un des Bulletins du Comité devront remettre leur manuscrit *ne varietur* à leur Président de séance. »

M. LE SECRÉTAIRE GÉNÉRAL rappelle à l'assemblée qu'elle doit élire dans la présente séance ses délégués à la réunion des Beaux-Arts et au Congrès des Sociétés savantes.

Sont choisis pour les Beaux-Arts : MM. de La Tombelle, Fargis et le docteur Ladevi-Roche.

Pour les Sociétés savantes : MM. le marquis de Chantérac, le vicomte Gaston de Gérard, Lespinas, de Rivoire et le comte de Saint Saud.

Ce dernier a le dessein d'y lire, à la Section d'histoire et de philologie, son mémoire sur *Un moine périgourdin*, aumônier du Cid Campéador, et peut-être, à la Section de géographie historique et descriptive, une étude intitulée *De l'état de la cartographie dans les Pyrénées espagnoles et dans le nord de l'Espagne en 1895*.

Tous ces noms seront transmis à la Direction des Beaux-Arts et au Ministère de l'Instruction publique avec le mémoire de M. de Saint Saud.

Les échantillons paléontologiques trouvés par notre honoré confrère M. HOARAU DE LA SOURCE, aux environs d'Eymet, dans la carrière d'argile marneuse où, en 1879, fut découverte l'extrémité du maxillaire inférieur d'un *Acerotherium incisivum* (Rhinocéros sans cornes), sont mis sous les yeux de l'assemblée. Ils nous sont arrivés en bon état.

Ces échantillons, nous dit M. DURAND, sont d'âge tertiaire et proviennent de l'Eocène. Ils sont très fragmentés et, à l'exception d'un petit nombre, ne peuvent que difficilement être identifiés. Ils comprennent notamment :

1° La base de l'arrière-crâne d'un pachyderme : le *Palæotherium crassum*, avec partie des deux maxillaires supérieurs munis de quelques molaires et prémolaires.

2° Partie du maxillaire supérieur d'un ruminant : le *Xiphodon gracilis*, muni de cinq molaires ou prémolaires.

3° Partie du mandibule droit d'un carnivore qui nous paraît devoir être assimilé au *Cynohyænodon Cayluxi*, — aliàs *Proviverra*, — des phosphorites du Quercy. Cette partie de mandibule est munie d'une canine et de quatre prémolaires.

4° Enfin, une série d'ossements, la plupart en menus

fragments, paraissant avoir appartenu aux animaux ci-dessus dénommés.

M. Hoarau de la Source, à ses échantillons paléontologiques, joint un fragment de terre cuite, — tuile ou brique, — trouvé au Pouthet. Ce fragment paraît d'origine romaine mais, — en raison de sa petitesse et de sa forme indéterminée, — on ne peut en reconnaître l'exacte destination.

M. Claude Amouroux, propriétaire à Nadalie, commune de Bouzic, par Daglan, écrit au SECRÉTAIRE GÉNÉRAL pour l'informer qu'il a en sa possession plusieurs objets à vendre et lui en demander la valeur : 1° des assignats de 10 et de 5 livres pour une somme totale de 135 livres ; 2° un pot ancien du poids de 2 kilog, qu'on lui a dit être en argent allié à un autre métal ; 3° un plat en ancienne faïence, avec une fleur au milieu, et 4° divers objets trouvés dans les ruines de l'ancien château dit Lastournerie, dont il a été parlé dans une réunion précédente.

Les assignats sont d'une minime valeur ; quant aux autres objets, il faudrait les voir pour juger de leur état de conservation, de leur intérêt, et les estimer.

Le SECRÉTAIRE GÉNÉRAL transmettra cette lettre à M. de Fayolle, conservateur du Musée du Périgord, qui lui donnera une suite, s'il y a lieu.

Il lui signalera en même temps une collection de faïences du Périgord, formée par M. Félix Léal, originaire de Bergerac, ancien critique d'art au journal la *Gironde*, ancien juge de paix de Montpazier, Créon, Libourne, et qui vient de mourir juge de paix de St-Pons (Hérault). « C'est même dans une de ces courses de collectionneur qu'il a contracté, paraît-il, la fluxion de poitrine dont il est mort à l'âge de soixante-deux ou trois ans. Jusqu'à son dernier jour, il a pu conserver sa collection de faïences du Périgord, à laquelle il tenait comme à ses yeux, et sur laquelle il avait réuni des notes historiques qui seront peut-être publiées ». (La *Petite Gironde*, n° du 30 décembre 1895.)

Le conservateur du Musée jugera s'il est utile de faire une démarche auprès des héritiers de M. Léal.

M. le baron DE VERNEILH nous envoie les deux beaux dessins à la plume précédemment annoncés, de la cheminée du château de Rognac et de la porte du château de Bannes, qui seront reproduits dans le courant de l'année.

M. DURAND fait hommage à la Société d'une photographie reproduisant une quittance autographe du docteur Jean Rey, du Bugue, placée à la fin d'un compte arrêté en 1611 entre lui, son frère aîné et son cousin Pradoux. (Archives de la Dordogne, sénéchaussée de Sarlat, série B. 1152).

L'assemblée le remercie.

M. Roger DROUAULT nous envoie également une empreinte d'un sceau rond, de petite dimension, portant la couronne et les armes du roi, qu'il a trouvé plaqué sur d'anciennes minutes de notaires de Saint-Pardoux la-Rivière, et pour légende :

SCÈL D . ACTES D . S . PARDOUX

ED	IT
16	96

M. DE SAINT SAUD écrit au Secrétaire général qu'il a lu avec grand plaisir les notes que notre jeune confrère M. Jouanel a consacrées dans le *Bulletin* de novembre-décembre 1895 à Saint Cyprien et à Fages. « Je m'y intéresse d'autant plus, lui dit-il, qu'une branche de ma famille a possédé par héritage la baronnie de Fages. Jacques d'Arlot de Frugie, comte de La Roque, baron de Fages, lieutenant-général des armées, grand-croix de Saint Louis, — celui dont on retrouve parfois des lettres curieuses à propos de la formation du département de la Dordogne en 1790, — eut des démêlés conjointement avec le prieur de Saint-Cyprien, avec les habitants de cette ville et avec l'archevêque de Bordeaux, au sujet de la co seigneurie en basse justice. Les difficultés n'étaient pas nouvelles : dès le 8 août 1304, une transaction était intervenue entre l'archevêque, le prieur, les chevaliers et damoiseaux seigneurs de Fages, du Bousquet, de Puy-

martin, de la Roque, du Touron. En 1533, nouvelle transaction concédant au prieur la haute justice jusqu'à 60 sols pour procès entre familles du prieuré, y compris l'enclos du four et du moulin ; puis est unie au seigneur de Fages la basse justice jusqu'à 7 sols, s'étendant à Falcon, Reignac, La Chapelle-St-Laurent, avec la police du bourg. Les archevêques sont en vérité cause de toutes ces difficultés ; s'ils n'avaient point engagé, en 1565, aux barons de Fages, la terre de Saint-Cyprien, pour la reprendre en 1611, la leur recéder en 1613 et la reprendre encore en 1660, ces derniers n'eussent pas empiété sur des droits mal définis en somme ; et le comte de La Roque, comme seigneur de Fages et co-seigneur en justice de Saint-Cyprien, ne se serait point opposé en 1784 à ce que les consuls de la ville fussent nommés contre son gré. »

M. DUJARRIC-DESCOMBES communique ensuite une lettre écrite de Périgueux le 4 juillet 1741 par M. de Mèredieu d'Ambois à M. Chevalier de Cablanc, alors à Bordeaux, pour prier ce dernier de lui faire emplette d'un tableau destiné à orner sa chambre.

M. de Cablanc, l'ami de Lagrange-Chancel, était très considéré par ses concitoyens : on le consultait de toutes parts comme un homme de goût et de bon conseil. Il n'est point surprenant que le futur maire de Périgueux se soit adressé à lui pour le choix d'une peinture mythologique alors à la mode.

Voici en quels termes il le charge de cette délicate commission :

« Trouvés bon, Monsieur, que je m'adresse à vous pour achever de meubler ma chambre. Il me manque un tablau pour metre sur la porte ; il faut qu'il soit de trois pieds huit pouces de haut et trois pieds sept pouces de large, y compris la bordure dorée. Celui qui est sur la cheminée représente l'enlèvement d'Europe. Il paroît convenir que celui que je vous demande soit aussi tiré de la fable ; cependant je m'en raporte à vous, en bannisant toutefois les représentations pieuses. Pour ce qui est de l'envoy, il sera roulé ou sourmonté dans une caisse, comme vous jugeres le mieux. J'attandray à

vous en rembourser le prix icy ou vous le feray rembourser à Bordeaux...

« Je ne vous parle point, Monsieur, du prix du tableau ; je ne veux ny du Michel-Ange ny du barbouillage : vous avés vu celui qui est sur ma cheminée, et vous avés du goût. »

La maison de M. de Méredieu d'Ambois, ajoute M. Dujarric, aujourd'hui propriété de la famille Fournier-Laurière, porte le n° 2 de la rue de la Nation. Dans ce vieil édifice, dont on remarque encore la porte sculptée, on trouve bien quelques peintures ; mais le tableau qui représentait l'enlèvement d'Europe a disparu. Le seul qui réponde aux proportions indiquées dans la lettre ci-dessus domine la cheminée d'une chambre du deuxième étage : c'est une scène de bergers dans le goût du XVIII^e siècle. Serait-ce celui que dut acheter à Bordeaux M. de Cablanç ?

M. Welvert, rédacteur au Ministère de l'Instruction publique, qui avait demandé autrefois et redemandé dans ces derniers temps au SECRÉTAIRE GÉNÉRAL des renseignements sur l'origine prétendue périgourdine du conventionnel Panis, le remercie des indications qu'il lui a fournies. M. Villepelet l'avait engagé à se reporter à l'acte de décès de Panis dressé le 22 août 1822 sur le registre de l'état-civil de Marly-le-Roi. Cet acte dit, en effet, que Etienne-Jean Panis est né à Paris le 7 février 1757 : il n'appartient donc pas au Périgord.

Enfin, il est procédé à l'élection de deux candidats qui demandent à entrer dans notre compagnie.

Après deux votes à mains levées, M. LE PRÉSIDENT déclare admis dans la Société historique et archéologique du Périgord,

Membre titulaire :

M. le docteur Le Roux, rue Victor-Hugo, 21, à Périgueux, présenté par M. le comte de Lestrade et M. de Roumejoux ;

Membre associé :

M. Joseph Beaune, ancien magistrat, au château de Bis-

tauzac, par Gontaud (Lot-et-Garonne), présenté par M. le
marquis de Bourdeille et M. le comte de Saint Saud.

La séance est levée à deux heures.

Le Secrétaire général,
Ferd. VILLEPELET.

Le Président,
A. DE ROUMEJOUX.

COMPTE DE GESTION DU TRÉSORIER.

(Exercice 1895.)

Messieurs,

Conformément à l'article 10 de nos statuts, j'ai l'honneur
de présenter à votre approbation mon compte de gestion
pour l'exercice de 1895.

Recettes.

Cotisations de 1895.....	3,050 ^r »
Cotisations arriérées.....	20 »
Diplômes.....	140 »
Subvention du Conseil général....	1,000 »
Intérêts du capital.....	564 »
Vente de livraisons du <i>Bulletin</i>	98 »
— d'un exemplaire des <i>Inscriptions antiques</i> <i>du Musée de Périgueux</i> , par le capitaine Espérandieu.....	4 »
— de l' <i>Inventaire de la Collection Périgord à la</i> <i>Bibliothèque nationale</i> , par M. de Bosredon.	1 50
TOTAL des recettes.....	4,877 ^r 50

Dépenses.

Compté à l'imprimerie de la Dordogne pour l'im- pression : 1 ^o du <i>Bulletin</i>	1,902 50
2 ^o des tables analytiques de MM. Dujarric et de Saint Saud.....	910 50
— à MM. Berthaud frères, à Paris.....	248 05
A reporter.....	3,061 05

<i>Report</i>	3,061 ^f 05
— à M. Bellotti, à St-Etienne.....	326 45
— à MM. Rontoux et Bonhur.....	12 »
Achat de papiers administratifs venant de M. Mas-	
soubre.....	2 »
— de balances.....	20 »
Abonnement à la <i>Revue archéologique</i>	32 »
Déboursés de M. de Bosredon pour la <i>Bibliographie</i>	
<i>du Périgord</i>	217 »
— de M. Durand pour plaques photogra-	
phiques.....	23 45
Souscription pour la statue du général Beaupuy...	200 »
Affranchissement du <i>Bulletin</i>	134 35
Payé à M ^{re} de Froidefond le loyer de notre ap-	
partement.....	300 »
— à M. de Montaigut la prime d'assurance	
de 1896 à la <i>Nationale</i>	10 25
— à M. Sudret pour le remontage du pupitre	
des dessins.....	5 »
Frais de bureau du Secrétaire-général.....	300 »
— du Trésorier.....	200 »
Traitement du concierge de la salle.....	60 »
Timbres-poste, colis postaux, ports, confection	
des diplômes, éclairage de la salle à la séance	
du 27 mai, étrennes, etc.....	122 85
TOTAL des dépenses	5,056^f 40

Récapitulation.

Dépenses.....	5,056 ^f 40
Recettes.....	4,877 50
Déficit.....	178 ^f 90 ^c
Actif de la Société au 31 décembre 1894.....	18,239 ^f 55 ^c
Déduction faite du déficit.....	178 90
L'actif de la Société au 31 décembre 1895 reste à.	18,060 ^f 65 ^c

Cette somme est représentée par :

1° Un certificat nominatif n° 44,349 de 30 obligations du Crédit foncier de 1883, achetées.....	11,218 20
2° Un autre certificat n° 52,510 de 5 obligations du même emprunt, achetées.....	1,935 ⁶ »
3° Un titre de rente de 60 francs 3 %, n° 12,121, vol. 7, acheté.....	1,942 50
4° Argent placé à la Caisse d'épargne.....	2,000 »
5° Argent en caisse.....	964 85
TOTAL égal.. ..	18,060 ⁶ 65 ⁶

Je n'ai pas le plaisir, comme habituellement, de vous annoncer, Messieurs, un excédent de recettes.

La cause du léger déficit que je viens de vous signaler est purement accidentelle et provient de deux dépenses extraordinaires : la souscription à la statue de Beaupuy et l'impression des deux tables, des mémoires et des procès-verbaux qu'ont entreprises avec tant de dévouement MM. Dujarric et de Saint Saud.

Nous n'avons pas à regretter cette dépense, car il est incontestable que le travail de nos zélés confrères nous rendra les plus grands services.

Le Trésorier,
F. DE SAINT-PIERRE.

LE PLAN

D'UNE ABBATIALE DE RELIGIEUX AUGUSTINS

EN SARLADAIS.

Saint-Amand-de Coly, dont la population actuelle, répartie entre plusieurs villages, est de 822 habitants, est assis au fond d'un entonnoir, placé à peu près à égale distance des deux jolies petites villes de Montignac et de Terrasson.

Le site, d'un aspect sévère, devait plaire à des chrétiens qui fuyaient les excès et les malheurs auxquels la société, au

DORDOGNE .

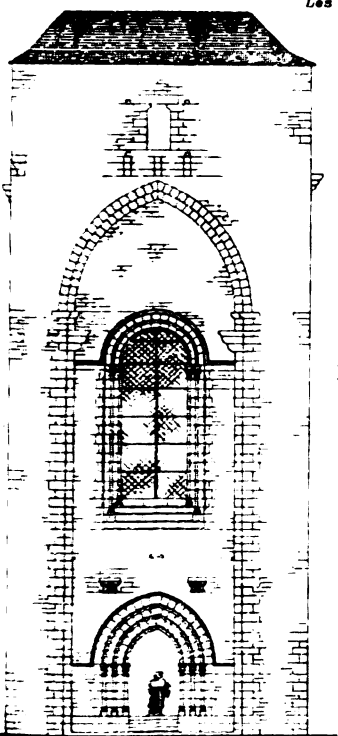
S^t AMAND-DE-COLY .

SARLADAIS .

ÉGLISE PAROISSIALE. (Classée)

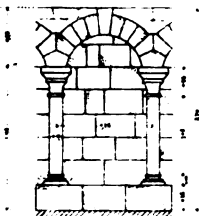
ABBAYIALE DES MOYENS ÂGES.

Les ensembles sont à l'échelle de 0^m01 par mètre.



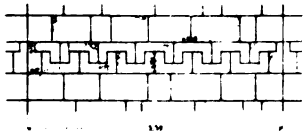
Elevation de l'entrée.

TRANSSEPT SUD

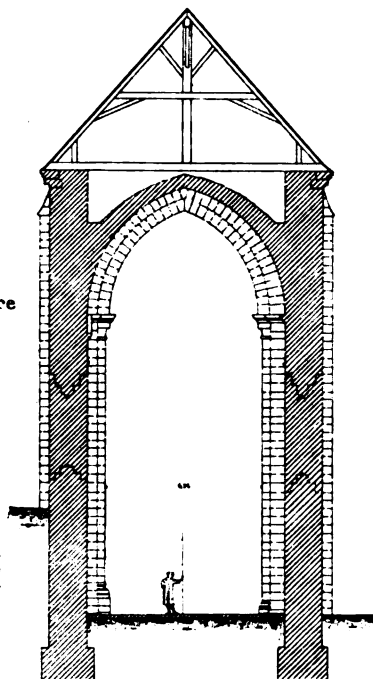


Fragment de la galerie ambulatoire

TRANSSEPT NORD

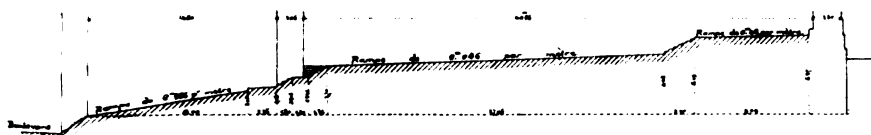


Groque extérieure.



Coupe transversale sur la nef.

Les détails sont à l'échelle de 0^m03 par mètre.



Profil sur l'axe longitudinal de l'Eglise.

Echelle de 0^m005 par mètre.

Relevé par l'Architecte.
Inventeur du tombeau
de S^t Martin de Gours.

S^t Amand de Coly, le 18 Septembre 1895

Phototypie Bouchard Paris

moyen âge, était alors en butte. Aussi l'ordre des Frères ermites de Saint-Augustin vint-il habiter ce désert et commencer, au milieu du ^{xii}^e siècle, la construction, sur un coteau allant du couchant vers le levant, d'une église dont il a été si souvent parlé dans le *Bulletin* de la Société historique et archéologique du Périgord.

C'est le plan de cette église, classée comme monument historique, que, libre, désormais, de tout souci administratif, un des membres titulaires de la première heure de votre Compagnie est heureux de mettre sous vos yeux, après complet investissement et mensuration de l'édifice.

L'antique monument, entouré d'épaisses murailles formant un quadrilatère irrégulier, est placé sur la gauche en regardant le levant. Il affecte la forme d'une croix latine, et le développement des bras de la croix est considérable, contrairement à la règle qui voulait que les églises des Frères mendiants fussent d'une grande simplicité, et composées d'une seule nef sans transept.

Ce transept, la partie la plus ancienne de l'église, a été établi suivant les traditions des grandes églises de la Provence, car il comporte deux chapelles absidales à peu près de même grandeur qui sont à pans coupés.

Les angles extérieurs de celle du sud sont protégés par des colonnes. Seule, une grecque placée extérieurement à la naissance de la voûte en arc de cloître qui recouvre chacune des deux chapelles, rompt par son ordonnance la majestueuse simplicité des murailles de la chapelle nord, éveillant tout un monde de lointains souvenirs de l'époque latine.

Le plein cintre domine dans cette partie de l'édifice, dont le pignon nord est ajouré d'une belle baie à riche archivolte quintilobée. Les bases des colonnes qui supportent les arcs doubleaux sont toutes couvertes d'ornements variés, dont la plupart rappellent encore le faire du bas-empire ; mais, par contre, les chapiteaux sont simplement ébauchés et de la plus grande simplicité ; on dirait l'expression d'un regret. On ne peut quitter le transept sud sans que l'attention soit éveillée par la juxtaposition, sur le mur goutterot ouest et sur le mur du pignon sud, d'une série de onze

petites arcatures cintrées, supportées par des colonnettes jumelles, formant une galerie ambulatoire de 0^m64 de largeur, à 2^m70 au-dessus du dallage, dont la destination était, sans doute, de faciliter l'accès aux religieux, habitant l'étage supérieur, de la porte d'entrée d'un escalier en vis de St-Gilles, établi dans le massif sud-est, à 1^m10 au dessus de cette galerie et à 3^m80 par conséquent du dallage du transept. Les quatre arcs doubleaux de l'intertransept sont de forme franchement ogivale et réunis par des pendentifs surmontés d'un cordon mouluré, sur lequel s'élance une coupole semi-sphérique de 6^m60 de diamètre intérieur, dont le sommet de l'intrados est à 19^m64 au-dessus du dallage. On ne remarque dans les combles au-dessus de cette coupole, ni pierres d'attente, ni arrachements faisant supposer la pensée de la construction d'un clocher central d'une grande importance, vu la large base qu'il devait emprunter, ce qui aurait été, du reste, en complet désaccord avec la règle de l'ordre.

La nef, un peu moins ancienne que le transept, lui a été juxtaposée. Elle est précédée d'une tour ou clocher sur plan barlong de 28^m60 de hauteur totale. La façade principale de cette tour est élégie d'un grand arc ogival formeret de 6^m00 de largeur dans œuvre, sur 2^m80 de profondeur. Sa grande hauteur de 21^m20 sous l'intrados lui donne un air d'étrange grandeur que viennent encore augmenter les hourds qui ceignent sur trois faces sa tête couverte en pierres plates. Conçue dans un caractère de simplicité primitive, suivant les règles naissantes du treizième siècle, cette nef procure, par ses heureuses proportions, l'impression d'une saisissante harmonie. Elle est voûtée en berceau de forme ogivale, d'une seule venue, ainsi que les bras du transept. Elle repose sur un cordon d'imposte mouluré, formant un décroché sur le mur goutterot nord, accusant ainsi ou un repentir ou une mal-façon. Tout porte donc à croire que ces voûtes, dont les intrados sont à peu près à la même hauteur, ont été construites à la même époque. La hauteur de la voûte de la nef, du dallage à l'intrados, à l'entrée de l'église, est de 17^m00.

L'avant-chœur et le chœur sur plan carré, annoncent par

DORDOGNE .

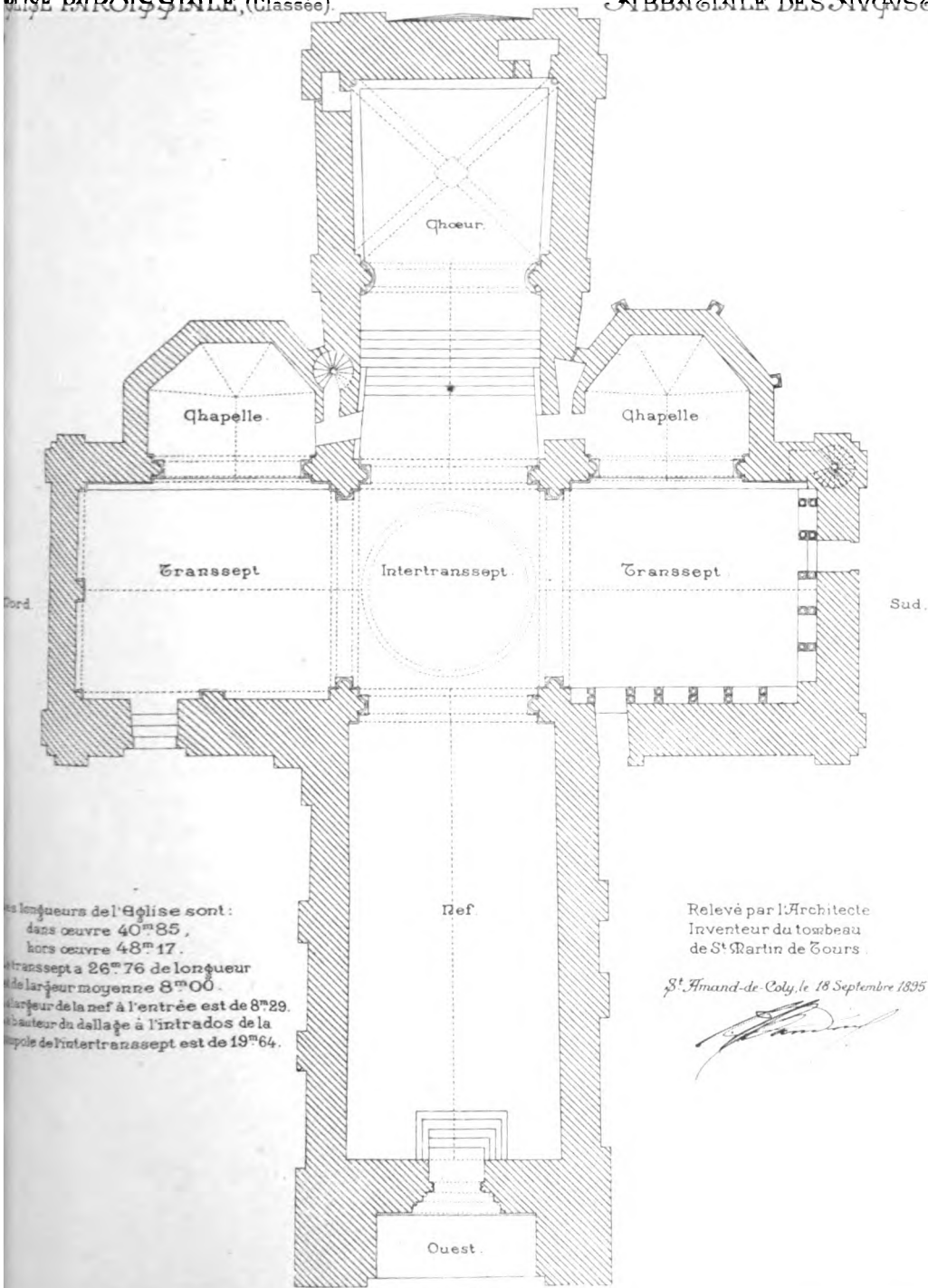
ST AMAND-DE-COLY .

SARLADANIS .

ÉGLISE PAROISSIALE (Classée)

Est.

ABBAYE DES AIGLES



Les longueurs de l'église sont :
 dans œuvre 40^m 85 ,
 hors œuvre 48^m 17 .
 Le transept a 26^m 76 de longueur
 et de largeur moyenne 8^m 00 .
 La largeur de la nef à l'entrée est de 8^m 29 .
 La hauteur du dallage à l'intrados de la
 coupole de l'intertranssept est de 19^m 64 .

Relevé par l'Architecte
 Inventeur du tombeau
 de St Martin de Tours

St Amand-de-Coly, le 18 Septembre 1895

[Signature]

Echelle de 0^m 01 par mètre

Phototypie Berthaud Paris.



l'irrégularité de leurs murs, qu'ils ont dû subir, après le treizième siècle, bien des transformations que signalent le groupement des colonnes engagées et les nervures de la voûte. Des bancs en pierre de taille, destinés au service des religieux, entourent le chœur. Au-dessus de ces bancs, dans le mur goutterot nord et dans le mur du chevet, s'ouvrent des portes donnant accès dans des réduits éclairés par d'étroites meurtrières ; l'une d'elles vise directement l'entrée principale de l'église qu'elle semble commander.

Cette partie de l'église est largement éclairée par sept baies et une rosace. Les trois baies du fond de l'abside rappellent celles de l'abside des églises de Cherval et de Saint-Etienne de la Cité, à Périgueux. Trois baies éclairent chacune des chapelles absidales. Les murs goutterots de la nef sont ajourés de chacun deux grandes baies, et au-dessus de la porte d'entrée s'épanouit une baie de 2^m35 de largeur sur 7^m00 de hauteur. Toutes ces baies sont en demi plein-cintre et leurs tableaux étaient ornés de minces colonnettes, dont la plupart ont disparu. L'appareil des murs est irrégulier comme épaisseur. Les joints sont nuls.

Le dallage n'offre rien de particulier si n'était une différence de niveau de l'entrée de la nef au fond du sanctuaire de 2^m665. La rampe, sur le parcours de la nef, est de 0^m04 par mètre. Huit marches conduisent de l'avant-chœur au chœur. Au sommet des murs de la nef et du transept sont établis sept hourds qui servaient à la défense de l'édifice.

Une galerie ambulatoire, posée sur corbelets, dont quelques uns offrent des motifs sculptés, règne le long de tous les murs à l'intérieur du sanctuaire et du transept. Un entablement mouluré couronne à niveau tous les murs de l'église ; il est également supporté par des corbelets, dont la plupart sont sans ornementation.

La toiture est formée de fermes chevronnées, espacées de mètre en mètre. Le faitage du transept est au-dessus de celui de la nef de 1^m50. Elle est en mauvais état, et il a fallu refaire plusieurs fermes adjacentes au clocher.

La couverture, comme toutes les couvertures des bâtiments du Sarladais, est en pierres plates qui pèsent beaucoup, mais

qui donnent aux constructions un bon et grand air indéniable. Mais il n'en est pas ainsi de la partie refaite sur les fermes nouvelles par l'administration chargée de l'entretien des églises classées, qui a cru devoir prescrire l'emploi de tuiles mécaniques très légères, gélives comme presque toutes ces tuiles et d'une intensité de couleur qui se marie mal avec celle de la toiture ancienne. C'est en invoquant l'économie, le système de la concurrence à outrance qui peut, dans certains cas, présenter des avantages, mais qui a certainement de graves inconvénients, que cette réparation a été faite. On pourrait être en droit de se demander si c'est là un bon moyen de répondre à des usages locaux très anciens et d'améliorer la situation morale de l'ouvrier.

Le plan de l'antique abbatale était fini, la nuit arrivait splendide comme une nuit provençale, les remparts étaient déjà dans l'ombre, mais le clocher, semblable à une sentinelle avancée, les dominait ; resplendissant de tous les feux du soleil couchant, il semblait regarder par dessus les coteaux du côté de Cadouin, Beaumont, Saint-Avit Sénieur, et dire à nos petits soldats, nos enfants qui faisaient les manœuvres automnales : Courage, nous combattons en plein jour pour la vérité, pour tout ce qui est grand, pour tout ce qui est beau.

J. MANDIN.

Périgueux, le 21 septembre 1895.

TESTAMENT

DE GÉRAUD DE MALAYOLES

(1272).

La chartre dont je mets une copie sous les yeux des lecteurs du *Bulletin* est intéressante en ce qu'elle nous révèle des noms d'églises et de chapelles du diocèse de Périgueux actuellement disparues ou peu connues. Elle est écrite sur un fragment de parchemin de 205 millimètres de large sur

175 millimètres de haut, non coupé droit, et se trouve à la Bibliothèque de Périgueux, dans le fonds des papiers du marquis de Saint-Astier. Au bas de la pièce sont sept doubles bandelettes de parchemin privées de leurs sceaux.

Géraud de Malayoles, auteur du testament ci-dessous, était d'une famille féodale qui avait de grandes possessions autour de Montpon et de Montagrier (1). Par cet acte de dernière volonté, il dispose d'une partie de ses biens en faveur d'églises et de monastères situés dans son voisinage. Deux autres testaments de membres de cette vieille famille, de 1312 et 1334, publiés dans le *Bulletin* de la Société historique du Périgord (tome XI, p. 309, et tome XIV, p. 226) contiennent des libéralités analogues (2). Mais celui-ci offre l'intérêt plus particulier que j'indiquais tout à l'heure.

De ce même Géraud de Malayoles je ne connais qu'un autre acte : une lettre qu'il écrit en 1247, de concert avec Itier de Périgueux et Guy de Teyssière, aux envoyés du roi saint Louis, pour leur mander qu'il se porte garant solidaire de l'exécution d'une transaction passée entre le comte de Périgord et la ville de Périgueux, et que chacun des co-fidéjusseurs est prêt à payer au roi les amendes prévues, si le comte se révolte ou ne tient pas ses engagements (3).

Par le présent testament, il nous apprend qu'il est marié à Bertrande et que de son mariage sont issus deux fils, Etienne l'aîné et Pierre ; il a un frère nommé Hélié qu'il institue son exécuteur testamentaire, et c'est tout ce qu'il nous fait savoir de la parenté de son nom.

Qu'était-il aux testateurs de 1312 et de 1334 ? Il pouvait

(1) Montpon et Montagrier sont aujourd'hui deux chefs-lieux de canton de l'arrondissement de Ribérac, situés l'un sur les bords de l'Ille, et l'autre, sur ceux de la Drôme.

(2) Ces deux testaments ont été publiés par notre regretté confrère, le marquis d'Abzac de La Douze, qui les avait dans ses archives particulières et dans la famille duquel les Malayoles se sont éteints ou fondus, croit-on, à la fin du xiv^e siècle.

(3) Cette lettre a été publiée par M. le marquis de Fayolle dans le tome XIV du *Bulletin* de la Société historique du Périgord, p. 319.

parfaitement être le père d'Etienne qui teste le mercredi après la fête de saint Barthélemy de l'année 1312, mais il me paraît moins possible que le testateur du lundi après la fête de l'Assomption 1334, Hélié, fils de feu Guillaume, soit son arrière-petit-fils, quoiqu'ils soient tous de la paroisse de Ménestérol. Ce dernier (1) était-il d'une branche collatérale ? Je l'ignore.

Comment cette famille considérable, ayant de grandes terres, s'est-elle éteinte ou fondue dans celle des d'Abzac, comme on le croit, dans la seconde moitié du xiv^e siècle ? Par suite de quelle alliance ou de quelle substitution ? Je ne le sais pas davantage. « La maison et seigneurie de Malayoles, dit La Coste dans les *Antiquités de la maison d'Abzac*, ou Maze-rolles, est et a été une bonne maison, bien ancienne, à présent démolie et réduite à néant et en ruine depuis les guerres d'entre le Roy et les Anglois, par lesquelles tout le pays a été détruit. La dicte maison de Malayoles est située en la terre et honneur de Montpaon, en la paroisse de Ménestérol... » (2).

Cette maison a donné au siège de Sarlat (1341-1345) un évêque, Itier de Malayoles, dont les auteurs du *Gallia christiana* ont altéré le nom en l'appelant de Mayroles, s'appuyant peut-être sur une charte de 1300, où le nom est ainsi écrit, et dont ils ont confondu le prénom avec celui de son prédécesseur et celui de son successeur (3). Il avait commencé par être recteur de l'église de Monesteyrol, prieur

(1) Sa veuve Pétronille Lambert rend hommage, le 9 décembre 1336, sous le devoir d'un marbotin d'or, à l'archevêque de Bordeaux, Pierre de Luc, pour divers tènements et mainements qu'elle tient de lui en fief, sis dans les paroisses de Saint-Privat, Festalemp¹, Chassaignes, le Petit-Bersac, Saint-Séverin, Mirand, paroisses du diocèse de Périgueux, situées en Périgord et en Angoumois. (*Archives départementales de la Gironde*, G. 104). Cette pièce a été publiée par M. le comte de Saint Saud dans le tome XXIX des *Archives historiques de la Gironde*.

(2) *Bibliothèque nationale*, Mss. fonds Périgord, CXV, 52 v^o.

(3) Voir à ce sujet une petite dissertation intéressante dans les *Notes finales* de M. le vicomte Gaston de Gérard, jointes aux *Chroniques de Jean Tarde*, pages 352 et suivantes. Paris, Oudin, 1887, un vol. in-4^o.

de Porchères (4) le 26 septembre 1319, archidiacre de Bergerac dans l'église Saint-Etienne de Périgueux, et enfin il devint évêque de Sarlat. Cette maison avait fourni d'autres membres à l'Eglise : l'évêque avait un frère Hélié, recteur de l'église de Loupchac (2); un autre frère, Etienne, moine de la Grande-Sauve (3), plus tard prieur de St-Privat (4), et une sœur Béatrix, religieuse à Pont-Eyraud.

Les documents originaux concernant cette grande maison féodale se trouvent aujourd'hui dans les archives domestiques des d'Abzac de La Douze. Quelques pièces sont aussi dans le volume 79 du fonds Lespine à la Bibliothèque nationale; les autres, en très petit nombre, sont disséminées aux Archives municipales de Périgueux (série II 9/2), à la Bibliothèque de la ville et aux Archives de la Gironde.

Voici le texte du testament :

In nomine Patris et Filii et Spiritu sancti. Amen. Noveritis universi et singuli quod ego G. de Malayolas, miles, sane consciencie, ductus spontanea animi voluntate, salutis anime mee non immemor, in hunc modum meum facio testamentum. Relinquo in primis ecclesie de Vernodio (5) II solidos renduales et quatuor solidos et unum denarium pro septimo vigilia et tercenario. Relinquo cuilibet sacerdotum ibidem commorantium XII denarios. Relinquo, do et lego ad ornamenta ipsius ecclesie XX solidos. Ecclesie de Parducio (6) relinquo

(1) Commune du canton de Coutras (Gironde).

(2) Commune de Villefranche-de-Longchapt, chef-lieu de canton de l'arrondissement de Bergerac.

(3) Célèbre abbaye de l'ordre de Saint-Benoît, aujourd'hui commune du canton de Créon (Gironde).

(4) Commune du canton de Ste-Aulaye (Dordogne). Ancien prieuré conventuel de l'ordre de Saint-Benoît. (*Dictionnaire topographique de la Dordogne*, par le vicomte de Gourgues).

(5) Vernode, commune de Tocane, canton de Montagnier. Il ne reste actuellement aucune trace de l'église dont le collateur était le chapitre de Saint-Astier auquel cette église fut donnée en 1122. (Lespine, vol. 30, et *Dictionnaire topographique de la Dordogne*.)

(6) Cette église devait être celle de Tocane (*Sancta Maria de Perdugio*) qui a été détruite vers 1854. (Voir un article de M. l'architecte Vauthier dans le tome I^{er} du *Chroniqueur du Périgord et du Limousin*, 1853, p. 240).

II solidos censuales, XL solidos ad ornamenta ejusdem ecclesie, et quatuor solidos pro septimo vigilia et tercenario. Cuilibet sacerdotum ibidem commorantium relinquo XII denarios. Milicie Templi (1) relinquo XII denarios censuales, hospitali (2) XII denarios renduales. Abbati et conventui de Petrosa (3) relinquo XX solidos pro pitancia. Abbati et conventui de Cancellata (4) XX solidos pro pitancia. Abbatisse et conventui de Ligurio (5) relinquo solam procuracionem. Priorisse et conventui de Ponte Eyraudi (6) relinquo unam procuracionem. Priorisse et conventui de Fontanis (7) XX solidos pro pitancia. Universis ecclesiis conventualibus Petragorensis diocesis cuilibet XII denarios. Ecclesie de Dopchac (8) X solidos. Ecclesie de Bruc (9) X solidos. Ecclesie de Camposecreti (10) X solidos. Fratribus Minorum (11) relinquo et lego V solidos censuales vel C solidos de quibus adquirant eos. Fratribus Predicatorum (12) relinquo et lego

(1) Probablement Chantegeline, commune de Mensignac, canton de Saint-Astier, qui se trouve, en effet, dans le voisinage des lieux précités. Annexe d'Andrivaux, ayant appartenu aux Templiers. (*Histoire du grand prieuré de Toulouse*, par du Bourg, p. 524.)

(2) Est-ce l'hôpital de Chantegeline ? ou l'un des trois communes voisines, Celles, Segonzac (canton de Montagnier), Chantérac (canton de Neuvic), qui étaient sur le grand chemin de Saint-Jacques ?

(3) Peyrouse, abbaye de l'ordre de Cîteaux, située dans la commune de St-Saud, canton de St-Pardoux-la-Rivière.

(4) Chancelade, commune du canton de Périgueux. Ancienne abbaye de l'ordre de Saint-Augustin.

(5) Ligeux, commune du canton de Savignac, où était une abbaye royale de Bénédictines de la congrégation de Cluny.

(6) Ponteyraud, commune du canton de Sainte-Aulaye, arrondissement de Ribérac. Ancien prieuré de femmes dépendant de l'abbaye de Ligeux.

(7) Fontaines était un prieuré de femmes dépendant de l'abbaye de Fontevrault. Cette ancienne paroisse est actuellement réunie à la commune de Champagne, canton de Verteillac, arrondissement de Ribérac.

(8) Douchapt, commune du canton de Montagnier, arrondissement de Ribérac.

(9) Bruc, section de la commune de Grignols, où est située l'église de la paroisse, canton de Saint-Astier, arrondissement de Périgueux.

(10) Campsegret, commune du canton de Villambard, arrondissement de Bergerac.

(11) Les Cordeliers de Périgueux.

(12) Les Frères Prêcheurs de la même ville

V solidos renduales vel C solidos de quibus adquirant eos. Fratribus de Boysseto (1) unam procuracionem. Priorisse de Veyrinis (2) V solidos. Priorisse de Bruneyssart (3) V solidos. Priorisse Trium-Sororum (4) X solidos ; cuilibet ecclesiarum que sunt in castellaniis de Petragoris (5), de Seneliaco (6), de Vernio (7), de Reliaco (8), de Granolio sancti Asterii (9), de Moyssidano (10), de

(1) Le Grand-Boisset (commune de Saint-Aquilin, canton de Neuvic, arrondissement de Ribérac) était un prieuré de l'ordre de Grandmont, qui fut réuni à celui de La Faye de Jumilhac. Il en reste des traces.

(2) Le prieuré de Veyrinis était situé dans la commune de La Chapelle-Gonaguet (canton de Saint-Astier, arrondissement de Périgueux) et dépendait de l'abbaye de Ligueux. (*Dict. topogr. de la Dordogne*).

(3) M. le chanoine Brugière, qui connaît bien l'histoire ecclésiastique du Périgord et auquel je suis reconnaissant des renseignements qu'il a bien voulu me communiquer, est embarrassé, comme moi, pour identifier ce nom de prieuré cité dans une bulle de 1245, d'Innocent IV pour Ligueux. M. de Gourgues l'indique comme dépendant de l'abbaye de Ligueux. M. l'abbé Brugière est porté à l'identifier avec Pronchères (commune de Manzac, canton de Saint-Astier), prieuré où il y avait un pèlerinage à sainte Quitterie et dépendant de Ligueux ; suivant lui, l'auteur du *Dictionnaire topographique* aurait fait double emploi en inscrivant les deux noms dans la liste des biens de Ligueux.

(4) Le prieuré des Trois-Sœurs ou de Saint-Thomas-de-Treysseroux dépendait de l'abbaye de Ligueux et était situé près des Lèches (commune du canton de Laforce), sur le bord de la route actuelle de Mussidan à Bergerac. M. le chanoine Brugière nous dit qu'il en reste une église fort ancienne et remarquable, mais en ruines.

(5) Châtellenie de Périgueux ; elle comprenait dix-neuf paroisses au quatorzième siècle.

(6) Sanillac, aujourd'hui commune de Notre-Dame-des-Vertus, canton de Saint-Pierre-de-Chignac.

(7) Vern, Vergt, chef-lieu de canton de l'arrondissement de Périgueux ; la châtellenie se composait de huit paroisses.

(8) Châtellenie de Reillac dans le voisinage de La Douze, comprenant au quatorzième siècle les paroisses de Saint-Sernin et de Saint-Félix, aujourd'hui du canton du Bugue.

(9) Grignol, commune du canton de Saint-Astier. La châtellenie se composait, au quatorzième siècle, de dix paroisses.

(10) Mussidan, chef-lieu de canton de l'arrondissement de Ribérac. De la châtellenie dépendaient huit paroisses.

Montepavonis (1), de Ribayriaco (2) et de Montagrier (3), constitute relinquo unum lumen sex denariorum ; ecclesie de Solac (4) I lumen VI denariorum ; ecclesie de Podio Sancte Marie (5) unum lumen sex denariorum ; domino episcopo (6) VII solidos ; ecclesie Sancti Stephani (7) Petragorensis XII denarios ; ecclesie Santi Frontonis (8) Petragorensis XII denarios. Bertrande uxori mee do et relinquo C solidos renduales vel quinquaginta libros monete currentis. Ecclesie de Monesteriolo (9) do et lego XII denarios censuales. Ecclesie Sancti Micahelis de Duppla XII denarios renduales (10). Do etiam et lego prioratui de Valas (11) et domui de Gallorostit (12) cuili-

(1) Montpon, chef-lieu de canton de l'arrondissement de Ribérac ; l'ancienne châteltenie comprenait dix-huit paroisses.

(2) Ribérac (Dordogne) ; la châteltenie avait dix-sept paroisses.

(3) Montagrier, chef-lieu de canton de l'arrondissement de Ribérac ; la châteltenie se composait de trois paroisses.

(4) Je n'ai pu retrouver cette localité. M. l'abbé Brugière incline à penser que ce nom désigne Siorac (commune d'Annesse-et-Beaulieu, canton de Saint-Astier), où il y avait anciennement un prieuré dépendant de Ligeux et dont il ne reste aucune trace.

(5) L'église du Puy-Sainte-Marie ou Notre-Dame, serait, suivant M. l'abbé Brugière, Beaupouyet, commune du canton de Mussidan. (*Sancta Maria de Belpojet*, 1197, *Cartulaire de La Sauve*). Ce cartulaire indique dans la paroisse un prieuré du nom de *Sanctus Saturninus de Puteo*. Guillaume de Montberon, évêque de Périgueux au onzième siècle, donna l'église de Beaupouyet à l'abbaye de La Sauve, mais la charte n'a pas de date précise.

(6) L'évêque de Périgueux était alors Hélié de Pelet, successeur du vénéré Pierre de Saint-Astier.

(7) L'église Saint-Etienne était la cathédrale de Périgueux.

(8) Saint-Front, église abbatiale.

(9) Aujourd'hui Ménéstérol, commune du canton de Montpon. De Gourgues lui conserve son ancien nom de Monestérol.

(10) Saint-Michel-de-Double, commune du même canton, arrondissement de Ribérac.

(11) Vaux (commune de Montignac-Ménéstérol) était, dit de Gourgues, un prieuré conventuel dépendant de l'abbaye de Baigne (Charente), qui fut remplacé par la Chartreuse de Vauclair en 1323. Il est mentionné dans le testament d'Archambaud III, de 1295, *domus de Vals juxta Montepavonis*.

(12) Gal-Rostit, aujourd'hui village de Jarrouty (commune de St-Martial-d'Artensec, canton de Montpon), situé à deux kilomètres environ de Montpon, sur la route de Saint-Méard-de-Gurçon, était un bénéfice dépendant de Chancelade, selon de Gourgues. M. l'abbé Brugière nous apprend que les Chanceladais et les Chartreux s'en disputèrent longtemps la possession. Ces derniers

bet XII denarios renduales. Item Petro de Malayolas, filio meo, do, relinquo etiam et concedo C solidos renduales de terris et redditibus meis propriis, ad me jure hereditario pertinentibus, et de conquestis meis eidem medietatem dono per integrum et concedo. Volo etiam et concedo quod dictus Petrus de terris, redditibus, juribus et proventibus Bertrande, matris sue, uxoris mee, integre medietatem habeat et percipiat, contradiccione aliqua non obstante. Residuum vero dono, relinquo etiam et dimitto Stephano de Malayolas, filio meo primogenito et ejus heredibus. Exequutores etiam dicti testamenti mei facio et constituo dominum Guillelmum de Boycheto, militem, et dominum G. de Chasanhol, rectorem ecclesie de Dopchac, et G. de Chasanhol, donzellum, nepotem meum, et rectorem ecclesie de Monesteriolo ; conservatores, coadjutores et defensores hujus testamenti meo facio et constituo venerabilem officialem Petragorensem et nobilem virum comitem Petragorensem (1), dominum meum. Discretionem eorum deprecans precibus quantis possum quantinus eis placeat quod amore Dei dictum testamentum meum teneri et custodiri faciant bona fide. In cujus rey noticiam et munimen presenti scripto apponi rogavi sigilla venerabilis officialis Petragorensis et domini comitis Petragorensis et gardiani Fratrum Minorum Petragorensium et prioris Predicatorum, prioris etiam de Gallorostit et cappellani de Dopchac, et meum etiam apposui sigillum ad majoris roboris firmitatem. Nos vero officialis Petragorensis et Arcambaudus, comes Petragorensis, et nos omnes alii in presenti scripto seu presentibus litteris nominati ad preces et instanciam dicti domini G. de Malayolas, militis, sigilla nostra presentibus litteris apposuimus in testimonium premissorum. Actum et datum mense junii, anno Domini M^o CC^o septuagesimo secundo. Item cum predictis aliis exequutoribus hujus testamenti Heliam de Malayolas, dilectissimum fratrem meum, ego predictus G. de Malayolas, miles, exequutorem sepedicti testamenti meo facio et constituo. Datum item ut supra. Ego vero supradicta Bertranda, uxor domini G. de Malayolas antedicti, premissa omnia et singula concedo, volo et consentio, et datum ut supra.

Ferd. VILLEPELET.

le possédaient à la Révolution, époque à laquelle il fut vendu comme bien national.

M. de Gourgues identifie donc, à tort, je crois, le nom de Gal-Rostit avec Jalmoutier, hameau de la commune de Saint-Vincent (canton de Ste-Aulaye). La première identification me paraît devoir être adoptée de préférence. Le lieu de Gal-Rostit, voisin de Vaux, est dans la région surtout favorisée par le testateur.

(1) Archambaud III.

SOUMISSION DES CROQUANTS

(SEPTEMBRE 1595).

M. de Roumejoux a publié, en 1884 (1), l'extrait de l'ancien *Livre Noir* de l'hôtel-de-ville de Périgueux relatif à la première révolte des Croquants en Périgord. C'est le document le plus complet qu'il soit donné de consulter sur ce soulèvement qui dura deux ans et aurait infailliblement dégénéré en une guerre sociale si l'on n'avait eu recours à d'énergiques mesures de répression.

Le greffier du consulat et, après lui, Chevalier de Cablanc, qui a suivi sa version, ont prétendu que la déroute subie par les Croquants le 21 août 1595, près du bourg de Saint-Crépin-d'Auberoche, avait été le dernier fait d'armes de la campagne dirigée contre eux avec autant de vigueur que de talent militaire par le sénéchal Henri de Bourdeille.

» Ce fut, dit le premier, la fin de ce grand soulèvement qui avoit fait voir aux champs plus de quinze mille hommes. »

« On ne trouva plus après cela de résistance, — écrit de son côté le maire-historien de Périgueux, — et ainsi finit ce grand soulèvement qui avoit mis 15 à 20,000 hommes de cette canaille sous les armes ».

Le mémorialiste consulaire ajoute cependant que le sieur de Bourdeille résolut de suivre les paroisses pour les désarmer ; mais que sur un ordre reçu à La Douze, huit jours après le combat de Saint-Crépin, il licencia ses troupes.

Une lettre que nous avons découverte dans le fonds Saint-Astier à la bibliothèque de Périgueux, donne sur la soumission des Croquants des détails ignorés qui prouvent que l'apaisement fut plus long à se produire, et qu'Henri de

(1) *Bulletin de la Société historique et archéologique du Périgord*, tome XI, p.p. 487-493.

Bourdeille, loin de congédier ses troupes à la fin d'août, dut les employer encore le mois suivant contre les révoltés du Sarladais. Le dernier échec ne les avait point entièrement refroidis ni ruinés, et ils n'en étaient point retournés au « laborage », comme Tarde paraît aussi le croire.

Car le 4 septembre, il fallut encore faire le siège de Condat-sur-Vézère, qui fut emporté d'assaut : ce qui décida les chefs des Croquans à obéir définitivement aux sommations du sénéchal.

La lettre dont il s'agit fut écrite, deux jours après cet heureux événement, du château de Lardimalie, au sieur Guybert, receveur de la terre des Bories, par Marguerite de Saint-Astier, épouse de Jean de Foucauld, seigneur de Lardimalie, baron d'Auberoche, gentilhomme de la chambre du roi de Navarre, gouverneur des comté de Périgord et vicomté de Limoges.

Voici le texte de cette lettre, qui vient ajouter une page intéressante à nos annales périgourdines :

« *A Guybert, receveur aux Bories.*

« ... Je vous puis asseurer que mon nepveu (1) et mon fils (2) ce portent grâces à Dieu très bien ; nous an eumes yer des nouvelles et Drole vient dever heux, qui les lessa à Condat, près Montignac, que Monsieur de Bourdellye print de force avant yer, tant le fort que l'esglize. M. Dembleville (3) sauva la vye à ceux qui estoit dedans, qui avoit desjà la corde au col. Sabmedy dernier, tous les couronnels et aultres chefs des Croquans de delà la Dourdougne, ensemble ceux de la vile de St-Sibre, de Limeuil et autres anvyrons, sasemblarent à Siorac résolus et sinnarent de randre les harmes, anseignes et tembour, dans

(1) Henri de Saint-Astier, seigneur des Bories, gentilhomme ordinaire de la chambre du roi de Navarre.

(2) Henri de Foucauld, qui épousa sa cousine-germaine, Lucrèce de Saint-Astier.

(3) François de Jussac, comte d'Ambleville, gouverneur de Cognac, marié à Isabeau de Bourdeille, sœur du sénéchal.

trois jours après la publication de la déclaration de mondit sieur de Bourdellye ; laquelle publication eux mesmes firent fere partout lundi dernier, qui estoit avant hier. Et le mesme jcur, Monsieur de Boursoles (1), qui, à leur prière, avoit assisté à ceste résolution, partit et mena avec soy leurs députés portans ledit arrêté insin singné de mondit sieur de Bourdellye, lequel, puis que cela est expédié, nara affere sinon par desà ; et tres sages seront seus qui, randant les armes es mains des offissiers de leurs segneurs, comme porte la dite déclaration, empecheront qu'il ne retourne les visiter, et estant sa délibération de ne separer ses forces jusques à ce que partout aurent obey...

» Priant Dieu qu'il vous ayt en sa tres sainte garde.

» De Lardymalye, ce vj^e septembre 1595.

» Vostre bonne amye,

» M. DES BORIES. »

A. DUJARRIC-DESCOMBES.

RÉGIMENTS PÉRIGOURDINS.

RÉGIMENTS LEVÉS EN PÉRIGORD SOUS L'ANCIENNE MONARCHIE ET COMMANDÉS PAR DES PÉRIGOURDINS.

PILES, protestant. Levé en octobre 1567 par Arnaud de Clermont, baron de Piles (2), et formé de vieux soldats périgourdins et gascons. Joint le prince de Condé après la bataille de Saint Denis, accompagnue, en 1568, la reine de Navarre à La Rochelle. Siège de Chartres en 1568. Bataille de Jarnac, combat de La Roche-l'Abeille, siège de Poitiers, bataille de Moncontour, belle défense de Saint Jean-d'Angély, en 1569. Licencié le 8 août 1570.

(1) François de Coustin, seigneur de Bourzoles, gouverneur de Limeuil, Montfort et Lanquais pour le duc de Bouillon.

(2) « Ce jeune gentilhomme estoit le premier qui avoit levé des troupes pour la religion pretendue ». (Chevalier de Cablanç, II.)

PARDAILLAN, protestant. Levé en octobre 1567 en Guyenne, par Jacques de Ségur, baron de Pardailan. Joint l'armée après la bataille de Saint-Denis. Siège de Chartres en 1568. Licencié le 8 août 1570.

SALIGNAC. Organisé en juin 1569 pour Armand de Salignac, avec dix compagnies du régiment de Monluc. Prise de Mont-de-Marsan et de Rabasteins. Licencié en Languedoc, le 8 août 1570.

BRANTÔME. Levé le 1^{er} mars 1574, en Angoumois, par Pierre de Bourdeille de Brantôme. Mis en garnison à Poitiers. Licencié après la campagne de 1575.

LA ROQUE-BESNAC, protestant. Levé en 1577 par L. de La Roque-Besnac. Prise de Marmande et de Villefranche. Licencié le 17 septembre 1577.

PUYFERRAT. Levé en mai 1585 par N. de Puyferrat. Sert en Guyenne. Prise de Castillon en 1586. Devient ligueur en 1587. Sert en Angoumois en 1589. Disparaît à partir de cette année.

SARLIAC. Levé en mai 1585 par N. de Sarliac. Sert en Guyenne sous MM. de Mayenne et de Matignon. Licencié la même année.

SALIGNAC, protestant. Levé en juin 1585 par Jean de Gontaut, baron de Salignac. Bataille de Coutras en 1587. Licencié cette année.

NEUVIC, protestant. Levé en juin 1585 par Bertrand de Mellet de Fayolle de Neuvic. Défense de Marans en 1586. Bataille de Coutras en 1587. Prise de Villebois en 1588. Le mestre de camp y est tué et est remplacé par Hector de Preaux. Reprise de Marans. Défense de Montaigu. Prise de Niort, de Maillezais et de Châtellerault en 1588. Mis en garnison à Châtellerault. Licencié en 1590 (1).

(1) Saint-Allais dit que, le 1^{er} janvier 1586, le roi de Navarre donna à Bertrand de Mellet la commission de dresser un régiment de plusieurs compagnies de gens de pied, avec lequel il se trouva à Coutras; et qu'en 1589, il mit sur pied un autre régiment, avec lequel il tint la campagne cinq ou six mois, jusqu'au moment où il fut tué au siège de Villebois, en 1589. — D.

BORIES, protestant. Levé en avril 1587 par N. des Bories. Siège de Fontenay, combat de la Mothe-Saint-Heraye. Bataille de Coutras, en 1587. Reprise de Marans en 1588. Mis en garnison à Saint-Maixent et licencié la même année (1).

AUBETERRE. Levé en 1588, en Guyenne, par David Bouchard, vicomte d'Aubeterre. Licencié la même année.

PILES. Levé le 1^{er} janvier 1592 par N. de Clermont, baron de Piles. Siège de Rouen. Licencié la même année.

PARDAILLAN. Levé en janvier 1592 par Pierre d'Escodeca, baron de Boisse-Pardaillan. Siège de Rouen. Incorporé dans Navarre en mars 1594.

SAUVEBOEUF. Levé le 30 octobre 1615 par Jean de Ferrières, baron de Sauveboeuf. Licencié le 6 mai 1616.

BRASSAC. Levé le 7 juillet 1621 par N. de Brassac. Siège de Saint Jean-d'Angély et blocus de La Rochelle. Réformé le 14 février 1623. Rétabli le 6 juillet 1632. Conquête de la Lorraine. Donné en 1635 à N. de Brassac du Repaire. Le mestre de camp est tué, en 1638, devant le château d'Autrey, en Bourgogne, et le régiment se disperse.

LA DOUZE. Levé le 7 juillet 1621 par Charles d'Abzac, marquis de La Douze. Sièges de Montauban et Monheurt en 1621. Sièges de Royan, Saint-Antonin en 1622. Montpellier en 1622. Réformé le 14 février 1623. Rétabli le 31 juillet 1639. Armée d'Italie. Combat de La Route. Siège de Turin, en 1640. Armée de Roussillon en 1641. Siège d'Elne. Sièges de Collioure et Perpignan en 1642. Retourne à l'armée d'Italie. Licencié en 1648 (2).

(1) Jean de Saint-Astier, seigneur des Bories, s'étant jeté dans le parti protestant, lève un régiment, composé de 2,000 hommes de pied, avec lequel il se trouva à la bataille de Coutras, en 1587, se rendit ensuite dans la Marche; de là prit et força les villes de La Trimouille, de Buzançais, La Gastenrie et l'Isle-Jourdain; enfin, étant à Angers, où il commandait son régiment, il fut assassiné l'année suivante. — D.

(2) Courcelles assigne la date du 16 juillet 1621 à la levée que le marquis de La Douze fit du régiment d'infanterie de son nom, qu'il commanda aux

RIBÉRAC. Levé le 7 juillet 1621 par N. de Ribérac (1). Siège de Monheurt. Sièges de Tonneins et Sainte-Foy en 1622. Blocus et siège de La Rochelle de 1623 à 1628. Campagne de Piémont en 1629. Licencié en 1630.

BOURDEILLE. Levé le 3 mars 1622 par N. marquis de Bourdeille. Siège de Tonneins. Licencié le 14 février 1623 (2).

LA FORCE. Levé le 17 janvier 1625 par Jacques Nompar de Caumont, duc de La Force. Prend les noms de Castelmoron en 1631, Orval en 1646, Cugnac en 1647, Duras ou Montgomery en 1651, Lorges en 1661, Rauzan en 1665, duc d'Anjou en 1670 et le titre d'Aquitaine en 1753.

TONNEINS. Levé le 27 mars 1630 par Jean-Jacob de Caumont La Force, marquis de Tonneins. Réformé le 11 janvier 1631. Rétabli le 8 juillet 1631. Sert en Languedoc en 1632. Siège de Nancy et d'Epinal en 1633. Prise d'Haguenau, Saverne, Lunéville, La Mothe et Bitche en 1634. Combat de Freische et prise de Spire en 1635. Siège de Dôle en 1636. Sert en Guyenne en 1637. Siège de Fontarabie en 1638. Armée de Roussillon en 1639. Prise et défense de Salces, siège d'Elne et campagne de Catalogne en 1641. Siège et bataille de Lérída en 1642. Donné, le 15 avril 1644, à Armand de Caumont La Force, marquis de Montpouillan. Siège de Roses et bataille de Llorens en 1645. Sièges de Lérída en 1646 et 1647.

deux premiers sièges. Louis XIII lui manifesta, le 30 novembre suivant, sa satisfaction de ce qu'il avait « levé quelques compagnies de gens de pied pour assister le sieur de Rambures, et l'aider à maintenir Bergerac. » — D.

(1) Le marquis de Saint-Astier veut désigner sans doute Armand d'Aydie, comte de Ribérac, vicomte d'Epeluche et de Caylus, mestre de camp d'un régiment d'infanterie, mort au siège de La Rochelle en 1628. L'un des fils de celui-ci, Jacques-Louis d'Aydie, vicomte de Ribérac, qui fut aussi mestre de camp, fut tué à la défense de Casal, l'année suivante. — D.

(2) Le sénéchal Henri de Bourdeille se trouvait, à la fin de janvier 1623, au siège de La Force avec son régiment, composé de dix compagnies d'environ cent hommes chacune, que commandait Grand du Pouzet. Nous avons, en 1886, fait connaître la mâle figure de ce capitaine, dont l'héroïque attitude assura au duc d'Elbeuf le succès de la campagne. — D.

Siège de Tortose en 1648. Rentre de Catalogne en 1651 et devient frondeur. Le mestre de camp destitué le 24 mars 1653, est rétabli le 31 dans sa propriété. Sert en Flandre sous Turenne. Siège de Landrecies en 1655. Licencié le 20 juillet 1660.

MONTMÈGE. Levé le 22 août 1634 par Jean de Souillac, marquis de Montmège. Armée de Picardie. Bataille d'Avein, prise de Tirlemont et Louvain en 1635. Prise de Landrecies, Maubeuge et La Capelle en 1637. Siège de Saint-Omer en 1638. Secours de Mouzon, reprise d'Ivoy en 1639. Siège d'Arras en 1640. Donné en mai 1644 à N. de La Chabrouillaye. Siège de Dieuze en 1642. Licencié après la campagne.

CUGNAC. Levé le 20 mars 1635 par Pierre de Caumont La Force, marquis de Cugnac. Siège de Vaudemont. Licencié le 22 juin 1636.

PÉRIGORD. Levé sous ce titre, le 8 juillet 1635, par N., marquis de Biron. Siège de Corbie en 1636. Donné le 20 décembre 1636 à Charles marquis de Rasily. Sièges de Landrecies, Maubeuge et La Capelle en 1637. Prise de Saint-Omer et Renti en 1638. Siège et bataille de Thionville en 1639. En garnison à Haguenau de 1639 à 1647. Armée de Catalogne en 1647. Armée de Picardie en 1648. Bataille de Lens. Armée de Guyenne en 1652. Armée de Picardie en 1654. Licencié en décembre 1658 (1).

AUBETERRE. Levé en mars 1635 par François d'Esparbès de Lussan, comte d'Aubeterre. Prise de Saint-Mihiel. Reprise de Corbie en 1636. Siège de Saint-Omer en 1638. Siège et bataille de Thionville en 1639. Siège d'Arras en 1640. Sièges d'Aire, La Bassée et Bapaume en 1641. Bataille de Honne-court en 1642. Bataille de Rocroy et prise de Thionville en

(1) Il ne faut pas confondre ce régiment de Périgord avec le régiment royal créé le 30 août 1684 au nom de notre province, dont M. de Chamarande fut le premier colonel. — D.

1643. Bataille de Fribourg en 1644. Il y est détruit. Rétabli le 14 mars 1645 par Louis d'Esparbès de Lussan, comte de La Serre, Aubeterre. Batailles de Mariendhal et Nordlingen, prise d'Heilbronn et de Trèves. Rentre en France en 1648. Armée de Catalogne de 1652 à 1658. Licencié le 12 décembre 1659.

LA CHAPELLE-BIRON. Levé le 20 mars 1635 par N. de La Chapelle-Biron. Secours de Mayence. Licencié après la campagne.

VERTEILLAC. Levé en octobre 1635 par N. de La Brousse de Verteillac. Prise de Porentruy. Secours de Leucate en 1637. Licencié en 1637.

SAUVEBŒUF. Levé le 5 août 1637 par Antoine-Charles de Ferrières, marquis de Sauvebœuf. Siège de Damvilliers. Sièges d'Arbois et Brissach en 1638. Sièges de Pontarlier et Thann en 1639. Secours de Bingen en 1640. Bataille de Wolfenbüttel en 1641. Bataille de Kampen. Secours de Leipzig en 1642. Sièges de Thionville et de Rothweil en 1643. Bataille de Fribourg, conquête du Palatinat en 1644. Batailles de Mariendhal et de Nordlingen en 1645. Sièges d'Augsbourg en 1646. Prise de Virton en 1647. Siège de Worms, combat de Zusmarhausen en 1648. Licencié en 1649.

GRIGNOLS. Levé en février 1642 par N. de Grignols. Sert en Catalogne. Licencié le 8 octobre 1643 (1).

MONTPOUILLAN. Siège de Roses et bataille de Llorens en 1645. Sièges de Lérida en 1646 et 1647. Siège de Tortose en 1648. Rentre de Catalogne en 1651 et devient frondeur. Le

(1) Le marquis de Saint-Astier ne paraît pas avoir eu en vue le régiment de 20 compagnies de 100 hommes dont la commission de colonel fut donnée, en 1640, par Louis XIII à André de Talleyrand-Périgord, comte de Grignols. Bien qu'un coup de feu reçu au combat de Montanceyx l'eût empêché de continuer ses services, la reine-mère conserva à M. de Grignols son régiment tant qu'il vécut et il ne fut réformé qu'à sa mort. Un de ses arrière-petits-fils, Jean-Georges vicomte de Talleyrand, devait être mestre de camp d'un régiment de cavalerie de son nom. — D.

mestre de camp, destitué le 24 mars 1653, est rétabli le 31 dans sa propriété. Sert en Flandre sous Turenne. Siège de Landrecies en 1655. Licencié le 20 juillet 1660.

OLERON. Levé sous ce titre, le 6 juin 1648, par Louis de Foucaud, comte du Daugnon, pour tenir garnison à l'île d'Oleron. Frondeur en 1650. Licencié en décembre 1651.

DU DAUGNON. Levé le 6 juin 1648, par Louis de Foucaud comte du Daugnon, pour tenir garnison à La Rochelle. Frondeur en 1650. Prend le titre d'Aunis. Défense des tours de La Rochelle en 1651. Licencié en décembre 1651.

PÉRIGUEUX. Levé sous ce titre, le 25 juin 1650. Armée de Guyenne. Licencié après la campagne.

HAUTEFORT. Levé le 4 août 1650, par Jacques-François, marquis d'Hautefort. Sert en Guyenne. Licencié en 1650.

BOURDEILLE. Levé le 24 septembre 1651, sur le pied de douze compagnies, par François-Sicaire, marquis de Bourdeille. Siège de Cognac, licencié le 28 décembre 1651.

BIRON. Levé le 26 décembre 1651, par François de Gontaut, marquis de Biron. Sert en Guyenne. Licencié en 1652 (1).

FÉNÉLON. Levé le 18 mars 1652 par Antoine de Salignac, marquis de La Mothe Fénélon. Licencié en 1653.

BONIVATEL. Formé le 1^{er} janvier 1689 des milices de Périgord par N. de Bonivatel. Sert sur les Alpes. Licencié le 16 mai 1698.

LOSTANGES. Formé le 1^{er} janvier 1689 des milices de Tulle par N. de Lostanges. Sert sur les Alpes et sur la Meuse.

PÉRIGUEUX. Formé le 6 décembre 1690 des milices de Périgueux par Louis Du Bouchet de Sourches, comte de Montsorreau. Armée de Flandre. Donné le 24 février 1692 à François de Briquerville, marquis de La Luzerne. Bataille de

(1) Courcelles dit que le marquis de Biron leva à la même date un régiment d'infanterie et un de cavalerie de son nom, et qu'il fut employé en 1655 à l'armée d'Italie. — D.

Nerwinden. Donné le 12 décembre 1693 à François-Louis d'Hautefort, comte de Marqueyssac. Siège d'Ath en 1697. Licencié le 30 décembre 1698 (1).

HAUTEFORT. Créé le 8 novembre 1695, et formé le 23 décembre du bataillon de Lecomte du régiment d'Anjou, pour Jean-Louis, comte d'Hautefort-Bosen. Armée de Flandre. Incorporé le 23 décembre 1698 dans La Couronne.

LOSTANGES. Levé le 16 novembre 1695 par Jacques Blanchet de Pierre-Buffière, marquis de Lostanges. Réformé le 19 juillet 1698.

LA FORCE. Levé le 25 décembre 1695 par N. de Caumont de La Force. Armée d'Italie en 1696. Armée de la Meuse en 1697. Licencié le 30 décembre 1698.

SAINT-AULAIRE. Levé le 22 mars 1702 par N. de Beaupoil de Saint-Aulaire. Armée de Flandre. Donné le 4 août 1706, à Louis Desmarets de Maillebois, baron de Chateauneuf. Bataille de Malplaquet en 1709. Donné le 1^{er} octobre 1709 à Jacques de Vassal, marquis de Montviel. Attaque d'Arleux en 1711. Bataille de Denain. Sièges de Douai, du Quesnoy et de Bouchain en 1712. Sièges de Landau et Fribourg en 1713. Licencié le 13 décembre 1713.

LOSTANGES. Levé le 25 juillet 1702 par Jacques Blanchet de Pierre-Buffière, marquis de Lostanges. Armée de Flandre, combat d'Ekeren en 1703. Bataille de Ramillies et défense d'Ostende en 1706. Donné en juin 1707 à N. de Rasily. Sert dans les garnisons jusqu'à la paix. Licencié en 1714.

Régiment de PÉRIGUEUX. Formé en 1771 des bataillons des milices de Périgueux et de Bergerac. Colonel, le chevalier de Talleyrand, remplacé en 1773 par le marquis de La Roche-

(1) Ce fut sous la seconde mairie de Chevalier de Cablanc que fut levé ce régiment d'infanterie. La ville offrit au roi une somme de 15,000 fr. pour l'organisation des dix compagnies qui le composèrent. Mais le mode de souscription d'abord employé ayant été insuffisant, tous les habitants furent portés au rôle de capitation : Jean Chevalier, troisième fils du maire-historien, fut capitaine dans ce régiment. — D.

Aymond. Les compagnies de grenadiers des milices du Périgord furent incorporées dans les grenadiers royaux de Guienne à la fin de 1771. Le comte de Pardaillan, colonel, marquis du Crest en 1778, marquis d'Escayrac de Lauture en 1789.

En 1778, le bataillon de Milice de Périgueux devint le bataillon de garnison attaché au régiment de Forez, et celui de Bergerac fut attaché de la même manière au régiment de Bresse. Les troupes provinciales furent licenciées le 30 septembre 1789.

Le chiffre de toutes ces troupes n'a jamais existé que sur le papier. La majeure partie ayant déserté avant de quitter le département. Quant aux compagnies franches, composées généralement de gens sans aveu, elles ne tardèrent pas à se fondre dans les autres bataillons. En 1795, le Comité de Salut Public licencia les bataillons de volontaires et les versa dans les anciens régiments, qui prirent alors la dénomination de demi-brigades.

RÈGNE DE NAPOLÉON I^{er}.

Vers 1809, il fut décrété qu'une compagnie composée de 58 sous-officiers et soldats, plus deux officiers, serait préposée à la garde des préfets. Le premier magistrat du département en était le colonel.

Dubreuil, capitaine.

Aubertin, lieutenant

pour la compagnie de la Dordogne.

Licenciée en 1814.

RESTAURATION.

En 1815, on forme des Légions départementales composées d'hommes des pays dont la légion porte le nom.

La Légion de la Dordogne portait le N° 22. L'uniforme était habit blanc, collet blanc, passepoil écarlate, revers et parements écarlate, passepoil blanc, pattes de parements blanches, passepoil écarlate, boutons jaunes.

Il y avait deux bataillons de huit compagnies.

Colonel Magnin.

Lieutenant-colonel Hunault de La Chevalerie qui n'étaient pas du pays, ainsi que cela se pratiquait dans les états-majors des légions.

Les officiers périgourdiens étaient : Gruard, major ; de Chabans de Richemont, de Machat-Pompadour, Fourgeaud, de Mandavy, Bayle, Armand, Tallerie, de Saulnier, Jay de Beaufort, capitaines.

Lieutenants : Villedary, Forestier, Amouroux, Fontanille, de Lamorelie, Crémoux.

Sous-lieutenants : Gorse, La Ferrière, Beler (Gros), Trélissat, Fayot, Bréjou, Marès.

La Légion de la Dordogne, licenciée en novembre 1820, prit le nom de 13^e régiment d'infanterie de ligne et se recruta dès lors de gens de tous pays. On forma un troisième bataillon.

GOUVERNEMENT DE JUILLET.

En octobre 1830, le gouvernement ordonna la création d'une compagnie de soldats vétérans dans chaque département. La compagnie de la Dordogne ne compta jamais plus de 80 hommes présents sous les armes.

Officiers : Fayot, capitaine ; Monreny, lieutenant ; Cournerie, sous-lieutenant ; Simon-Dumaine, sous-lieutenant ; sous-officiers : Bardet, sergent-major ; Lanxade, sergent.

Cette troupe fut licenciée en 1834.

Marquis DE SAINT-ASTIER DES BORIES.

LETTRE DE DU PRÉ DE SAINT-MAUR,
INTENDANT DE GUIENNE,
A JOLY DE FLEURY ⁽¹⁾, MINISTRE DES FINANCES,
RELATIVEMENT AUX INONDATIONS DE 1783, EN PÉRIGORD.

Les *Bulletins* de la Société ont déjà parlé (tome XVII, pages 265, 423 et 445) de l'inondation de 1783 qui causa tant de dégâts en Périgord. L'intendant de Guienne, Du Pré de Saint-Maur, crut devoir se déplacer pour visiter les parties de la province éprouvées par le fléau, ce qu'il ne faisait que dans de graves circonstances. La lettre ci-dessous, dont nous possédons l'original, donne le compte-rendu de cet émouvant voyage.

On trouve aux Archives départementales de la Gironde dans les registres d'inscription de la correspondance (série C. 204) que le ministre des finances Joly de Fleury répondit par retour du courrier pour accuser réception de cette lettre.

Plusieurs demandes de secours ou en réduction de taxes furent adressées au ministre d'Ormesson parmi lesquelles nous pouvons citer la réclamation de M. de Boysseuilh, accompagnée d'un long mémoire sur les dégâts causés par les eaux à une forge possédée par sa mère sur les bords de l'Isle, et la représentation envoyée à l'Intendant le 21 juillet au sujet du pont de Bergerac et de la route qui va de Périgueux à Libourne.

« A Bordeaux, ce 25 Mars 1783.

» Monsieur,

» La tournée que je viens de faire en Périgord, ainsi que j'avois eu l'honneur de vous l'annoncer, a été également pénible pour moi, tant

(1) Jean-François Joly de Fleury, né en 1718, mort en 1802, succéda, en 1781, à Necker comme ministre des finances. C'est au sujet des impôts créés par lui que les mécontents firent ce refrain :

Si c'est *Fleuri*,
Ce n'est pas du *Joli*.

Il ne resta pas longtemps dans ses fonctions, car la même année 1783, il était remplacé par Henri-François de Paule Lefebvre d'Ormesson d'Amboille.

par les obstacles que j'ai rencontrés dans ma route, que par les tristes objets qui ont passés sous mes yeux. Les chemins dégradés à un point dont on n'a pas d'idée, la majeure partie des ponts ou ponceaux détruite, les levées qui traversent les vallons coupées ou emportées, et moiennant ce, presque toutes les communications interceptées, suffisoient d'abord pour présenter à un administrateur de fâcheux tableaux. Mais le spectacle des désastres particuliers que le débordement des rivières et même des ruisseaux, a fait éprouver à une multitude de propriétaires ou de colons, est peut-être pour le moment plus affligeant encore. J'ai donné les ordres nécessaires pour rouvrir promptement les communications, en établissant, suivant que le local le comporte, des bacs, des bateaux, ou des pontceaux en bois. Dans quelques endroits, l'établissement de ces bacs excite des contestations à raison des prétentions que des seigneurs, ou même de simples propriétaires s'avisent de former. Le point principal étant de rendre les passages libres, et ces discussions pouvant être renvoyées à un autre temps, il m'a paru convenable de charger par préférence les officiers municipaux, jurats ou syndics, de tout ce qu'il y avoit à faire de provisoire, et ce sous la direction des ingénieurs, sauf à les faire rembourser dans le temps par les seigneurs qui se trouveroient avoir un véritable droit sur ces bacs ou passages.

• La chute du pont de Bergerac interrompt presque entièrement la navigation de la Dordogne. Me trouvant avec l'ingénieur en chef de la province sur une des culées de ce pont, pour examiner le parti qu'il y avoit à prendre à l'effet d'enlever ces débris, j'ai eu le chagrin de voir périr un bateau chargé de merrein qui vouloit franchir le passage. De trois hommes qui le montoient, un a été noyé ; nous sommes parvenus avec bien de la peine à procurer du secours aux deux autres. Dès que les eaux seront suffisamment baissées, on verra à débarrasser l'arche qui servoit principalement à la navigation, et qui est entièrement obstruée. L'ouvrage ne laisse pas d'être assés difficile. Dans quelqu'endroit que ce pont puisse être un jour reconstruit, il seroit à désirer que l'on format un quai pour y aborder plus commodément de tous les points de la ville et l'on devroit peut-être à cet effet deffendre à présent la reconstruction ou réparation de quelques maisons qui donnent immédiatement sur la rivière, et qui ont été fortement endommagées.

• La destruction du pont de Ponbonne sur la route de Bergerac à Périgueux, anéantit presque le commerce du Limousin avec une partie de la Guienne. On va tacher de le rétablir en plaçant quelques poutres sur les piles et culées de ce pont.

» La ville de Périgueux a plus souffert que toute autre.

» Un de ses fauxbourgs est pour ainsi dire totalement détruit, d'autant que les murs de la plupart de ses maisons n'étant liés qu'avec des mortiers faits de terre grasse, tout ce qui n'étoit bâti qu'en moëlon a croulé ou menace ruine, les eaux aiant détrem্পé ces mortiers à la hauteur de dix à douze pieds. Je ne sçais si, en bonne police, il ne faudroit pas empêcher la reconstruction de ces maisons qui sont d'ailleurs situées dans un local très malsain, ou ne permettre de les réédifier qu'à la condition de se servir pour cet effet de pierre de taille qui est très commune, ou au moins de mortier de chaux et sable. Quelques maisons ont également croulé dans la basse ville. Sept personnes ont péri sous les ruines. Le mobilier de tous ceux qui habitoient ces maisons détruites, ou seulement inondées, a été perdu ou abimé, de sorte qu'un nombre considérable de ces malheureux n'ont presque conservé que ce qu'ils avoient sur eux. J'ai cru devoir leur faire donner une somme de cent pistoles, en priant les officiers municipaux et ceux de l'élection de se concerter avec mon subdélégué pour en faire la répartition. J'ai promis aussi aux officiers municipaux un millier d'écus de fonds d'atelier de charité qui, en fournissant aux pauvres un moien de gagner leur vie, mettra ces officiers à même d'arranger les abords d'un bac que l'on va établir, d'y faire un chemin provisionel, et d'enlever une partie des sables qui couvrent les prairies des environs de la ville. Les herbes étant prêtes à pousser, il n'y a pas un moment à perdre pour cela. Près de la moitié du pont a été emportée. Je crois qu'il seroit possible d'y suppléer par quelques travées en bois moiennant lesquelles on profitera de ce qui reste sur pied, et l'on procurera au public un passage plus commode. La dépense ne sera pas même fort considérable ; j'ai ordonné à l'ingénieur du département d'en faire les devis.

» Ma lettre deviendroit trop longue, Monsieur, si je me permettois d'entrer dans une foule de petits détails relatifs à ces divers objets et à beaucoup d'autres dont j'ai été, à cette occasion, dans le cas de m'occuper. Je vous prie de croire que si je n'ai pas fait pour le mieux, j'y ai fait du moins tout ce qui dépendoit de moi.

» Je suis avec respect,

Monsieur,

Votre très humble et très obléissant serviteur.

(Signé) DU PRÉ DE S^r MAUR ».

Paul HUET.

V A R I A .

PASSAGE DU ROI CHARLES IX EN PÉRIGORD.

(1565).

L'édit de pacification d'Amboise (1563) ayant suspendu pour un temps les hostilités entre catholiques et protestants, la reine Catherine de Médicis crut de bonne politique de faire voyager le roi, son fils, dans les provinces les plus reculées du royaume, désirant mettre en rapports plus directs le monarque et ses sujets, et terminer, dans une entrevue qui eut lieu à Bayonne, diverses affaires avec la cour d'Espagne.

Le roi partit en janvier 1564, accompagné des princes du sang et de plusieurs hauts dignitaires de la couronne (1), visita successivement la Champagne, la Bourgogne, le Dauphiné, la Provence, le Languedoc, la Gascogne, le Périgord, etc., etc.

L'itinéraire de ce voyage a été écrit par Abel Jouan qui s'intitule : « *serviteur du Roy* », ce qui laisserait à penser qu'il suivait la cour en qualité d'historiographe. Du reste, la minutie et la précision des détails qu'il enregistre autorisent à supposer qu'il en fut ainsi (2).

(1) Aucun des personnages de la suite du roi n'est nommé dans la relation du voyage de Charles IX par Abel Jouan, — relation dont nous parlons plus loin ; toutefois, il est à présumer que parmi ces personnages figurent les suivants indiqués par de Thou comme envoyés par le roi pour former l'escorte d'honneur de la princesse Elisabeth, sa sœur, reine d'Espagne, lors de l'entrevue de Bayonne : François de Bourbon, fils du duc de Montpensier ; Henri de Lorraine, duc de Guise ; Eléonor d'Orléans, duc de Longueville ; Damville, maréchal de France, fils du connétable Anne de Montmorency ; Honorat de Savoie, comte de Villars ; Philippe Rheingrave ; François Just de Tournon ; Timoléon Cossé de Brissac ; Charles et Guillaume de Montmorency ; François de Carnavalet ; René de Villequier ; Jacques de Balaguier de Monsalez, etc., et peut-être le duc d'Anjou (depuis Henri III).

La relation de l'entrée du roi à Bergerac n'indique de ces personnages que la reine-mère, M. d'Orléans et le connétable ; elle y ajoute le prince de Navarre (depuis Henri IV) et le chancelier de Lhopital,

(2) Le bienveillant bibliothécaire de Périgueux a consulté pour nous l'édition des *Pièces fugitives pour servir à l'Histoire de France*, du marquis d'Aubais

Nous allons puiser dans cet ouvrage les quelques renseignements, un peu trop laconiques, qui regardent le passage du roi en Périgord :

Mercredi 8 août 1565. Le roi partit de Lauzun, où il avait séjourné quatre jours (1), « pour aller, dit Abel Jouan, passer la rivière de la Dordonne par dessus un pont de bois tout couvert de belle toile blanche, et en passant le dict pont, fait son entrée, disna » et soupa à Bergerac, qui est une belle et bonne petite ville et première ville du Périgort. »

Il entrerait dans le plan de cette étude de faire figurer ici le compte-rendu, fait par un contemporain, de l'entrée du roi Charles IX à Bergerac, mais cette pièce, tirée des archives de l'hôtel de ville, a été reproduite bien des fois (2) et à ce titre ne peut être publiée dans le *Bulletin*. Nous nous contenterons de la résumer ainsi que ce qu'il pourra y avoir d'intéressant dans le détail des frais faits à cette occasion.

Les consuls de Bergerac ne négligèrent rien pour reconnaître l'honneur qui leur était fait. On avait élevé une chapelle de verdure au bourg de la Madeleine, le roi s'y arrêta un instant pour voir défiler les corporations toutes en costume d'apparat. Charles IX, après avoir traversé le bourg et le pont, fut reçu à l'entrée de la ville par les consuls. Il y avait à cet endroit un superbe arc-de-triomphe qui ne coûta pas moins de 200 écus, œuvre de Léonard Limousin, peintre émailleur (3). Le roi fut conduit à son logis, chez le sieur Daix, médecin. Les rues étaient tapissées de riches tentures, le sol couvert de sable fin ; la font Peyre coula du vin (4). L'allégresse était très grande. La

que possède la bibliothèque de Périgueux, et qui renferme, au tome I^{er}, le voyage de Charles IX cité plus haut. Cet ouvrage porte la date de 1768. M. Cailliac ajoute, d'après le P. Lelong, que le travail d'Abel Jouan avait été imprimé à part, format in-8^o, en 1566, simultanément à Paris, chez Bonfons, et à Lyon, chez Rigaud.

(1) On chante encore, au temps des moissons, dans nos campagnes du Bergeracois et du Sarladais, une chanson qui relate le passage du roi à Lauzun.

(2) Notamment dans les *Annales* de la ville de Bergerac, page 133.

(3) Ce Léonard Limousin pouvait être le fils du célèbre peintre émailleur du même nom à qui François I^{er} confia la direction de la manufacture de Limoges et qui mourut en 1550.

(4) Cette fontaine est située à l'angle de la rue Saint-James et de la rue des Fontaines.

L'usage des fontaines de vin était très répandu dans les fêtes populaires. Froissard en parle à l'occasion des réjouissances faites à l'entrée d'Isabeau de Bavière à Paris. Sans aller si loin, nous dirons que, lorsque Louis XIII vint à Bergerac, en 1624, pour recevoir la soumission de la ville, il put admirer

cour alla jouer à la butte au terrier des Carmes (aujourd'hui jardin public), et le lendemain le roi, après avoir entendu la messe au couvent des Frères Prêcheurs, partit de Bergerac avec toute sa suite.

Reprenons la relation d'Abel Jouan :

• Le jeudi 9^e jour du dict mois, disner et coucher à Laugat qui est un petit chasteau dans un bois (1). Pour ce jour..... 4 lieues. »

Longa appartenait à la famille de Lur, représentée à l'époque par Jeanne de Cardaillac, veuve de Bertrand II de Lur, chevalier, seigneur de Longa, etc., et par son fils Michel de Lur, chevalier, seigneur de Longa, Barrière de la vicomté de Roussille et de la Sauvetat-Grasset, gentilhomme de la chambre du roi et chambellan du roi de Navarre, qui épousa, en 1572, Anne Raquier, dame d'Esternay (2).

• Et le vendredi 10^e jour du dict mois, le roy alla en passant faire son entrée à Mensidan (Mussidan) qui est une belle petite ville. Au sortir d'icelle passa la rivière de l'Isle, et alla disner et coucher à Ribera, qui est un beau et grand village et chasteau sur montaigne. Pour ce jour..... 4 lieues. »

C'est à tort, on le voit, que de Thou fait passer Charles IX à Périgueux.

• Et le samedi 11^e jour du dict mois, disner et coucher à Rochebeaucour, petite ville et beau chasteau. Pour ce jour..... 4 lieues.

• Et le dimanche 12 tout le jour au dict lieu. »

Le roi se dirigea le 13 vers Angoulême, en allant dîner à la Tour-Garnier.

Sauf pour Bergerac, nous n'avons trouvé aucune tradition écrite du passage de Charles IX dans nos contrées ; nous le regrettons, car la relation d'Abel Jouan n'a, par elle-même, que fort peu d'intérêt. Nous serions heureux que ce petit travail donnât lieu à de nouvelles recherches, surtout en ce qui concerne le passage du roi à Mussidan.

V^{te} DU RIEU DE MAYNADIÉ.

« un rocher fait de mousse, ou il sourdoit plusieurs fontaines artificielles, les unes jettant par petits tuyaux de leau, les autres vin blanc et autres vin rouge... » (*L'entrée royale et magnifique du Roy en sa ville de Bergerac, etc., etc.*, à Paris, chez Estienne de l'Oreille, rue Fleurette en Université. M. D. CXXI.)

Lorsque les Bourbons rentrèrent en France, en 1815, Bergerac partagea la joie universelle : la fontaine des Mazeaux coula du vin et les bourgeois jetèrent des *canoles* (sorte de gâteau) à la foule qui encombrait les rues. (Renseignement de M. Charrier.)

(1) Il est question de Longa, hameau, commune de Saint-Médard de Mussidan. *Mol. de Longa* (Cart. de Chancelade). Anc. repaire noble. (De Gourgues. *Dict. topographique*.)

(2) Fonds Périgord, vol. 150, f^o 88 verso. (*Bibl. nat.*)

NÉCROLOGIE.

M. LE MARQUIS DE CASTERAS-SEIGNAN.

Avec la fin de l'année, une noble et utile existence, tout entière consacrée au bien, vient de s'éteindre le 16 décembre dernier. La Société historique et archéologique du Périgord vient de faire une nouvelle perte dans l'un de ses membres des plus aimables, d'un commerce exquis, d'une irréprochable courtoisie. M. le marquis Ernest-Raphaël-Lizier de Casteras-Seignan, propriétaire, ancien préfet, chevalier de la Légion-d'Honneur, habitant, quand vivait, à Ménesplet, canton de Montpon, est mort, à l'âge de soixante ans, dans son château de Seignan, près de Saint-Girons (Ariège), où les infirmités de la vieillesse de sa mère, M^{me} la marquise douairière, l'avaient appelé.

Par sa famille il appartenait à la noblesse de vieille roche du Couserans. L'un de ses ancêtres combattit aux côtés de Montluc, d'autres figurèrent dans les assemblées de gentilshommes du 25 avril 1789 de la sénéchaussée du Couserans, et son bisaïeul, de Casteras de Seignan, adhéra aux supplications de la noblesse de Toulouse, le 12 août 1788. Son grand-père comme son père remplirent les fonctions de sous-préfet.

Les armes de cette branche sont : écartelé, aux 1 et 4 de gueules : à la tour d'argent, maçonnée, ouverte et ajourée de sable ; au 2 et 3 d'or au lion de gueules.

Après avoir obtenu ses diplômes de droit, M. de Casteras devint le secrétaire de M. de Saint-Paul ; c'est à l'école de cet homme d'Etat qu'il débuta dans la carrière politique et administrative. Elève et disciple de cet incomparable éducateur, il garda pendant toute sa vie, vis-à-vis de son maître, cette confiance absolue qui prend sa source au cœur profondément bon, uni à la raison la mieux éclairée. D'autres amitiés également précieuses, parmi les personnages éminents de notre époque, ont honoré, de leur côté M. de Casteras d'un inaltérable attachement.

Appelé à Montauban comme conseiller de préfecture et ensuite à Marseille, il montre les qualités qui font l'homme du monde accompli et le bon administrateur ; on s'aperçoit de la hauteur de ses vues, de la solidité et de l'indépendance de son caractère.

Peu après, nommé sous-préfet de Ribérac, il devient, depuis ce moment, notre véritable compatriote. C'est dans ces fonctions qu'il déploie les germes de toute l'énergie dont il est capable ; il s'initie

aux moindres détails de son arrondissement, mais c'est surtout la Double qui appelle toutes ses sympathies, faisant apprécier ainsi chaque jour davantage la souplesse et la fertilité d'un esprit merveilleusement adapté aux choses administratives. Pays couvert de bois, d'étangs, d'innombrables marais aux méphitiques abords, dépourvu de toutes routes, où les fièvres paludéennes vivent à l'état permanent, il entreprend, avec les hommes de l'époque, les Jouffrey, Léonardon, Piotay, d'Arlot de Saint Saud et bien d'autres, c'est le cas de le dire, la véritable colonisation de ces quarante mille hectares. En quelques années, les marais ont disparu; des rubans de route sillonnent le pays dans tous les sens. C'est le bien-être, c'est la fortune pour cette Double autrefois si déshéritée; et pour lui, comme prix et juste hommage de ses services, la croix de chevalier de la Légion-d'Honneur.

Obligé de se retirer après le 4 septembre 1870, M. de Casteras rentre chez lui à Saint-Girons. La France entière est en armes, on appelle les dernières ressources humaines pour arrêter l'envahissement des barbares du nord. Nommé par le vote capitaine-commandant de sa compagnie, il en impose de suite à ses soldats, son influence s'exerce sur eux tant il a su trouver le tempérament qu'il faut garder avec les hommes. La paix fut signée avant même d'avoir fait le coup de feu, et cependant il s'était acquis, sans chercher la renommée, une légitime réputation d'honneur.

C'est alors, en 1871, qu'il se maria avec M^{me} Marie-Gabrielle Lautrette de Lasserre, veuve de M. le vicomte Georges Boudet. Il continue, dans ses propriétés de Ménesplet, l'œuvre culturelle qu'il avait déjà entreprise comme sous-préfet par la création de prairies et de vignobles. Il fait partie de toutes les œuvres locales philanthropiques, agricoles et savantes, soit comme membre, soit comme président. S'il ne se rendait pas assidûment aux réunions de notre Société, il suivait toujours avec beaucoup d'intérêt ses travaux et ses progrès. Il savait encourager les humbles chercheurs; personnellement, je dois à sa gratitude divers objets et en particulier une lettre de Châteaubriand adressée à sa tante, M^{me} la marquise de Casteras, dame d'honneur de Son Altesse Sérénissime la princesse douairière d'Orléans Penthièvre.

M. de Casteras avait été un sous-préfet de trop grand mérite pour que le gouvernement du Seize-Mai ne jetât bien ses vues sur lui; M. de Fourtou, ministre de l'Intérieur, de Ribérac même, connaissait sa réputation d'administrateur, son esprit large, son commerce facile. Il fut nommé préfet du Gers. Les quelques mois qu'il administra ce département furent suffisants pour qu'il y laissât de son pas-

sage un inaltérable souvenir. Les derniers cataclysmes politiques avaient fini de mûrir cet homme ; il se montra le chef méthodique d'une droiture parfaite, tel qu'on doit être, sans aucun excès d'indulgence, mais aussi sans compromission coupable. A son départ d'Auch, pour les signalés services qu'il avait rendus au département, un vote de confiance et de remerciement du Conseil général en sa faveur, témoigne hautement de ses qualités.

Sincèrement attaché à la dynastie impériale, il est toujours resté partisan de l'Appel au peuple. Rentré pour toujours à Ménesplet, ayant abandonné définitivement la politique, il s'adonna aux travaux des champs et à la reconstruction sur de nouveaux systèmes de son important moulin, où il applique les derniers travaux scientifiques du progrès.

Il n'y a guère d'œuvres auxquelles il reste étranger ; aussi sa perte a été tellement ressentie à Ménesplet même, qu' aussitôt la fatale dépêche connue, une souscription spontanée se forme pour envoyer à ses obsèques une magnifique couronne. Pendant que les chants funèbres retentissent dans les montagnes de l'Ariège, la population de Ménesplet et tous les pauvres de la contrée, réunis dans leur église, s'associent à la douleur de sa famille et prient pour le repos de l'âme de leur bienfaiteur, de leur ami.

Homme de devoir avant tout, il est décédé en pleine possession de ses facultés ; il est mort avec la résignation et l'espérance d'un véritable chrétien, entouré de sa vieille mère, de sa chère épouse, de ses amis désolés. Ce qui domine tous les souvenirs de sa vie a été la dernière œuvre que, de concert avec sa veuve, il venait de créer à Seignan.

Il n'entre pas dans les limites de cette humble nécrologie de raconter toutes les vertus de M. de Casteras ; c'est un devoir respectueux de bien sincère amitié qui me fait écrire ces lignes, uni au respect d'une famille en deuil dont la délicatesse souffrirait d'un plus grand concert de louanges.

Amédée GRENIER.

Deux planches accompagnent cette livraison : la 1^{re} représente la façade et les transepts de l'Eglise de St-Amand-de-Coly ; — et la 2^e, le Plan intérieur de ladite église.

Le Gérant responsable : J. BOUNET.

Perigueux. Imp. de la Dordogne.

BULLETIN

DE LA SOCIÉTÉ

HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE

DU PÉRIGORD.

TOME XXIII. — DEUXIÈME LIVRAISON.



PÉRIGUEUX

IMPRIMERIE DE LA DORDOGNE (ANC. DUPONT ET C^e), RUE TAILLEFER.

Mars-Avril 1896.

SOMMAIRE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS LA 2^e LIVRAISON.

	Pages.
Séance mensuelle du jeudi 6 février 1896.....	85
— du jeudi 5 mars.....	96
Vente, par Pierre Regnaud à Hélié, son frère aîné, d'une borderie appelée Larnaudie (M. le marquis d'ABZAC DE LA DOUZE).....	106
La collégiale de Saint-Astier (M. A. DE ROUMEJOUX).....	108
Causerie archéologique. — Eglise de Saint-Astier. — Châ- teau de La Roque (M. le B ^{on} DE VERNEILH).....	113
Vieux <i>Sints</i> périgourdins (M. Roger DROUAULT).....	121
Prise de possession de l'évêché de Sarlat par Mgr de Montesquiou (M. Louis CARVÈS).....	163
VARIA. — Correspondance bibliographique et archéologique (Lettres de MM. LÉON LAPEYRE, DE MERLHIAC et MORTEYROL).....	172
Nécrologie. — M. Jean Dufour.....	172
— M. Grellet-Balguerie (M. D.-D.).....	174

SÉANCES MENSUELLES

DE LA

SOCIÉTÉ HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE DU PÉRIGORD

Séance du jeudi 6 Février 1896.

Présidence de M. le marquis DE FAYOLLE,
vice-président.

La séance est ouverte à midi et demi dans la salle de notre bibliothèque.

Sont présents : MM. le chanoine Brugière, Dujarric-Descombes, Charles Durand, le marquis de Fayolle, le docteur Ladevi-Roche, Lespinas, Mandin, le comte de Saint Saud et Villepelet.

Le procès-verbal de la précédente réunion est lu et adopté.

M. DE ROUMEJOUX, obligé de faire un voyage, s'excuse par écrit de ne pouvoir venir présider la séance.

M. LE PRÉSIDENT nous annonce la mort de deux de nos confrères, l'un, archéologue normand, devenu Périgourdin par son mariage, M. Charles Vasseur-Bordeaux, décédé au château de Siorac-de-Belvès, dans sa soixante-cinquième année, auteur de nombreuses publications d'histoire et d'archéologie sur la Normandie ; l'autre, industriel fort connu et estimé à Périgueux, M. Jean Dufour aîné, nommé chevalier de la Légion-d'Honneur en 1868, après avoir remporté de nombreux succès dans plusieurs expositions pour la belle fabrication de ses voitures.

Des notices seront consacrées à la mémoire de nos deux confrères.

L'assemblée exprime d'unanimes regrets.

Notre bibliothèque a reçu pendant le mois dernier les ouvrages suivants :

Le Bulletin de l'Académie d'archéologie de Belgique, 4^e série des Annales, deuxième partie, fascicules XXIV et XXV, in-8°, Anvers, imprimerie veuve de Backer, 1896 ;

Le Journal des Savants, cahiers de novembre et de décembre 1895, deux fascicules in-4°, Paris, Imprimerie nationale ;

La Revue Archéologique, troisième série, tome XXVII, novembre-décembre 1895, in-8°, Paris, Ernest Leroux, éditeur (abonnement) ;

Les Bulletins de la Société des Antiquaires de l'Ouest, 2^e série, tome VII, troisième trimestre de 1895, juillet-août-septembre, in-8°, Poitiers, Druinaud et Bonamy, libraires-éditeurs ;

Le Recueil de la Commission des Arts et Monuments historiques de la Charente-Inférieure et Société d'Archéologie de Saintes, 4^e série, tome III (3^e livraison, tome XIII de la collection), janvier 1896, in-8°, Saintes, imprimerie Hus, contenant, pages 232 et suivantes, dans un mémoire du docteur Merle sur *La commune de Soubran* de nombreuses informations sur la famille de La Rochebeaucourt ; et page 258, dans le *Rapport sur l'excursion de 1895* par M. Dangibeaud, ce passage : « L'église » abbatiale de Sablonceaux, malgré la perte de son portail de » deux travées de la nef, est encore aujourd'hui un type fort » curieux d'église à coupole, le mieux conservé existant dans » la Charente-Inférieure, le seul qui, avec Saint-Pierre de » Saintes, atteste l'influence de l'école périgourdine en Saintonge. Cette rareté n'aurait-elle pas dû être un titre suffisant au classement de Notre-Dame de Sablonceaux parmi » les monuments historiques ? »

La Revue de Saintonge et d'Aunis, bulletin de la Société des Archives historiques, XVI^e volume, 1^{re} livraison, 1^{er} janvier 1896, in-8°, Saintes, M^{me} Mortreuil, libraire ;

Le Bulletin de la Société scientifique, historique et archéologique de la Corrèze, siège à Brive, tome XVII, 4^e livraison, octobre-décembre 1895, in-8°, Brive, Marcel Roche, imprimeur, contenant, page 491, dans un article de M. Paul Ducourtieux sur *Les imprimeurs de Brive*, l'indication d'une pla-

quette de 24 pages, in-4°, imprimée à Brive chez Antoine Alvitre et intitulée : « Conferance faite par rencontre dans la » ville de Bergerac, et maison de Monsieur Chilhaud, conseiller du roy en tous ses conseils, et lieutenant-général » de ladite ville, en sa présence, et de M^e Jacques Prioreau, » conseiller procureur du roy, et du sieur Ceyrolle, prestre, » curé de lad. ville, et autres soubssignez, entre Mons^r de La » Motte de Roffignac, prestre, docteur en theologie, etc., et » le sieur Darbussy, ministre de lad. ville de Bergerac, le » 1^{er} d'avril 1662 » ; — et, pages 655 et suivantes, le récit palpitant de MM. Martel et Rupin, *Un naufrage à cent mètres sous terre*, dans la rivière de Padirac ;

Le *Bulletin de la Société des lettres, sciences et arts de la Corrèze*, 4^e livraison 1895, octobre-novembre-décembre, in-8°, Tulle, imprimerie Crauffon, contenant la suite du mémoire de notre confrère M. Decoux Lagoutte sur les *Hommes illustres de Treignac* ;

Les publications de la Société archéologique de Montpellier, 2^e série, n^o 2, un volume broché, in-8° ;

La *Revue des langues romanes*, 4^e série, tome IX, numéro 1, janvier 1896, in 8°, Montpellier et Paris, Pedone-Lauriel, libraire éditeur, où, page 48, dans une courte notice nécrologique consacrée à la mémoire de M^{me} Chabaneau mère, se trouvent ces lignes que nous sommes heureux de reproduire. « Le deuil de notre maître, de notre ami, nous empêche de nous réjouir comme nous l'aurions voulu, de sa nomination au grade de chevalier de la Légion d'honneur. » Bien qu'elle ne soit que la juste récompense de son enseignement si autorisé et de ses travaux si originaux et si personnels, les membres de la Société des Langues romanes se sentent honorés par la distinction dont viennent d'être l'objet les études qui leur sont chères, et celui qui, presque depuis l'origine, est l'âme, — et l'honneur — de leur Société » ;

Le *Bulletin de la Société d'Etudes des Hautes-Alpes*, quatorzième année, deuxième série, numéro 16, 4^e trimestre 1895, in 8°, Gap, imprimerie Eugène Jouglard ;

De M. Barr Ferree, de New-York, *The Architectural Record*,

vol. 5, numéro 3, un fascicule in-8° illustré, New-York, 14-16, Vesey street ;

De M. Ivan de Valbrune, *Le cantique des cantiques de Salomon*, traduit en vers français par J.-B. V. de Villegouge, ancien élève au collège royal de Bordeaux, petit in-8° de 42 pages, Périgueux, imprimerie Dupont, 1840 ;

De M. Piette, *Hiatus et lacune*, vestiges de la période de transition dans la grotte du Mas-d'Azil, extrait des *Bulletins de la Société d'Anthropologie de Paris*, brochure in-8°, Beaugency, imprimerie Laffray, 1895 ;

De M. de Roumejoux, *Fouilles de la tour de Vésone*, avril 1894, extrait du *Bulletin de la Société*, brochure in-8°, de huit pages, et *L'autel de la crypte de Saint-Astier*, tiré à part, extrait aussi du *Bulletin*, in-8°, de huit pages, Périgueux, imprimerie de la Dordogne, 1895 ;

De M. le docteur Puyjoli de Meyjounissas, conseiller général, maire de Brantôme, la conférence et les discours prononcés le 29 septembre 1895 à l'*Inauguration du buste de Pierre de Bourdeille, abbé de Brantôme*, élégante brochure avec couverture illustrée, grand in-8° carré de 36 pages, Périgueux, imprimerie Joucla, 1895 ;

De M. de Saint Saud, un index autographié des *Noms périgourdins cités dans les Inventaires-sommaires des Archives départementales* de la Gironde (séries C et G), de la Haute-Vienne (série C), de la Charente-Inférieure (séries C et E), in-8° de 26 pages, tiré à 40 exemplaires ;

De M. Charrier, le tome V des *Jurades de la ville de Bergerac*, extrait des registres de l'hôtel-de-ville, 1598-1613, un volume petit in-8° de 386 pages, Bergerac, imprimerie générale du Sud-Ouest, 1895 ;

Et de M. Dujarric Descombes, le numéro du 20 janvier 1896 du *Journal de la Dordogne*, où est publié son article sur *Les premiers canons en Périgord*.

Des remerciements sont votés aux donateurs.

M. Etienne Charavay nous envoie son *Bulletin d'autographes à prix marqués*, n° 268, janvier 1896, où figure une fable

autographe signée du fabuliste Pierre Lachambeaudie, *Le rouge gorge*, écrite au fort de Bicêtre, dans la nuit du 19 au 20 décembre 1851.

M. le docteur Emile LE ROUX et M. BEAUNE, élus dans une précédente réunion, l'un membre titulaire, l'autre membre associé, adressent leurs remerciements à la Société.

M. le Ministre de l'Instruction publique nous accuse réception du mémoire de M. de Saint Saud sur l'Aumônier du Cid, présenté au prochain Congrès des Sociétés savantes et nous annonce que ce document sera soumis à l'examen du Comité des Travaux historiques et scientifiques. Aussitôt que la Section compétente lui aura fait connaître son avis, il s'empres sera de nous le communiquer.

A cette occasion, M. DUJARRIC-DESCOMBES dit que cette très intéressante notice de notre confrère M. de Saint Saud sur *Jérôme Visquio ou de Périgueux, évêque de Valence, Zamora et Salamanque*, témoigne des rapports qui liaient les races du nord de l'Espagne à celles du midi de la France.

Si, au XII^e siècle par ce moine de Cluny, qui devait être l'aumônier du Cid, le Périgord a contribué à la réforme religieuse de la péninsule, au siècle suivant par quelques autres de ses enfants, il a pris part aux expéditions militaires qui devaient la transformer dans l'ordre matériel et dans l'ordre politique.

Au nombre des Français accourus sous l'étendard de Jacques I^{er} le Conquérant, roi d'Aragon, pour une croisade contre les Maures, se trouvaient des Périgourdins, dont les noms sont conservés dans des registres des archives de Barcelone intitulés *Libros de repartimiento*.

Le roi d'Aragon distribua à ses compagnons d'armes les terres conquises, l'île de Majorque et le territoire de la ville de Valence. Dans la liste des chefs qui bénéficièrent de quelque maison ou terre de Valence ou des environs, figure notamment un *Almeric*, dont le nom est suivi du mot *Petragericensis* et qui est qualifié *magister*.

M. Dujarric se demande si, comme pour l'évêque de

Zamora, on ne se trouverait point en présence d'un membre de l'ancienne famille dite de Périgueux.

Voilà une double question que M. de Saint Saud aura à élucider.

M. DE SAINT SAUD répond qu'il lui serait fort agréable de pouvoir élucider cette intéressante question ; il est en relations avec Don José Maria Quadrado, qui vient de prendre sa retraite d'archiviste des Archives du royaume des Baléares, après cinquante ans de services. Notre érudit confrère signale un fait inverse, celui de l'arrivée en Périgord, où il a fait souche, d'un Majorquain Pons-Jérôme de Gérard, né vers 1480, auteur de cette maison sarladaise, et qui épousa, le 31 janvier 1510, Catherine de Carbonnières de Jayac.

L'assemblée a appris avec plaisir qu'à l'occasion du 1^{er} janvier notre confrère M. FRETET, chef de division à la préfecture, a été promu officier de l'Instruction publique ; elle lui adresse de sincères félicitations. Le Ministre a justement récompensé le lettré délicat en même temps que le rédacteur administratif émérite.

La Société des Sciences naturelles de Saône-et-Loire, de Châlon-sur-Saône, récemment réorganisée, nous propose l'échange de ses publications avec les nôtres.

M. LE SECRÉTAIRE GÉNÉRAL répondra que bien que cette proposition nous flatte, la Société a l'usage de n'échanger ses *Bulletins* qu'avec ceux des Sociétés s'occupant comme elle d'histoire et d'archéologie.

M. DE ROUMEJOUX nous transmet de Cahors la note suivante sur une visite qu'il fit à la Cité, à l'issue de la séance du 2 janvier dernier, en compagnie de M. Mandin et du docteur Ladevi-Roche :

Notre confrère M. le comte de Lestrade nous ayant prévenu que dans la maison qu'il vient d'acquérir de M^{me} de Larmandie, à la Cité, il avait fait des fouilles qui lui paraissaient avoir de l'intérêt, nous nous sommes transportés sur les lieux avec MM. Mandin et Ladevi-Roche. La façade de cette maison, exposée au midi, est construite sur le mur

d'enceinte de la Cité, élevé lors des invasions barbares, vers la fin du iv^e siècle, avec les débris des monuments de Vésone ; et plus on l'étudie, plus on le retrouve, plus on est étonné de la quantité extraordinaire d'énormes pierres d'appareil, de blocs sculptés, de fûts de colonnes, de fragments plus ou moins mutilés qui ont servi à l'édifier ; il faut que les monuments de la cité romaine fussent très nombreux et très considérables pour fournir autant de pierres de toute espèce, énormes ou petites, travaillées de toute façon, moulurées ou sculptées. Ce mur se reliait d'un côté à la courtine qui supporte le château de Barrière ; de l'autre, vers le levant, avec une légère inflexion, à la porte romaine. Un mur qui se lie exactement à angle droit à la muraille principale pourrait être le côté d'une tour carrée défendant les approches de la porte ; à l'ouest de ce mur, à l'intérieur de la place, on a trouvé une construction circulaire, voûtée en forme de cône. Cette construction d'un petit diamètre est intéressante : c'est une succession d'assises assez irrégulières qui, à une certaine hauteur, se terminent en se rétrécissant comme une coupole de forme conique, ainsi qu'un œuf coupé en deux portions inégales, la plus longue du côté le plus pointu. Je prie nos confrères de me pardonner cette comparaison qui est la plus juste que l'on puisse faire. A une certaine hauteur que nous ne pouvons pas évaluer, on aperçoit une ouverture carrée formée par le gros appareil du mur, du côté de la campagne. Était-ce une baie prenant jour à l'extérieur, ou bien un passage dans l'intérieur du mur accédait-il à cette ouverture ? Nous l'ignorons. Les fouilles n'étaient pas assez complètes pour que nous puissions nous prononcer : on n'est pas arrivé au sol primitif, et l'extérieur de cette sorte de tourelle ou guérite n'a pas été déblayé. Comme hauteur, nous ne croyons pas que le sommet dépassât la muraille, et comme destination nous ne voyons pas, trop quelle elle pouvait être, sinon de servir de dépôt d'armes ou de munitions. Nous n'avons rien trouvé d'analogue dans les descriptions de remparts romains que nous avons lues. Nous prions nos confrères de revoir cette intéressante découverte et de solliciter M. de Lestrade pour qu'il autorise une petite fouille supplémentaire s'il en est encore temps, ou le levé d'un plan sommaire.

M. le marquis DE FAYOLLE entretient ensuite l'assemblée de la découverte de deux nouveaux cluseaux dans la commune de Saint-Aquilin, l'un à la Merlerie, l'autre près du village de Fenêtre-Basse, qui lui ont été signalés par notre confrère M. d'Escatha avec lequel il les a récemment visités

et dont il montre les plans. Le cluseau de Fenêtre Basse, malheureusement détruit dans sa partie antérieure par le propriétaire qui a voulu en faire une étable, offre un grand intérêt par son système de défense qui le rapproche de celui du château de Fayolle. L'entrée était située à flanc de coteau. Presqu'immédiatement après, une fosse taillée dans toute la largeur du couloir, précédait une fermeture indiquée par des rainures, taillées dans le sol du couloir et dans ses parois verticales. Cette fermeture était en outre défendue par d'étroites meurtrières rondes, percées dans le rocher et faisant communiquer le couloir avec une petite chambre qui servait de corps de garde. Au delà, une chambre plus grande pourvue d'un puits d'aération. Un second couloir également défendu par le corps de garde n'est pas entièrement déblayé et devait probablement conduire à une entrée située à un niveau plus élevé.

Le cluseau de la Merlerie est en moins bon état et son plan est moins intéressant. Il se compose d'une chambre circulaire dans laquelle on devait descendre par un escalier taillé dans le rocher et dont l'entrée est pourvue de rainures. Une seconde chambre plus petite et moins élevée communique avec la première par une ouverture située à 0^m40 au-dessus du sol, ce qui permettait d'en défendre facilement l'accès contre un assaillant gêné par la difficulté de s'y introduire. Le même système de défense a été signalé par M. Hardy dans le cluseau découvert au Change, chez M. de Teyssière.

M. de Fayolle se propose de publier sur ces cluseaux et sur celui de Saint-Victor, qu'il a précédemment signalé, une note détaillée et accompagnée de plans.

Par une lettre du 19 janvier dernier, notre confrère M. BAREAU a prié M. de Roumejoux d'aller voir les débris qu'un incendie récent a laissés de la vieille église des Cordeliers d'Excideuil avant que ses restes ne soient entièrement démolis. Notre président s'est rendu aussitôt à son invitation ; il a pu constater, en effet, la ruine à peu près complète de ce bâtiment livré depuis longtemps à des industries diverses. Il ne peut actuellement rédiger ses notes à ce sujet

qui ont besoin d'être complétées sur les origines et l'histoire du monument pour fournir aux lecteurs du *Bulletin* des dates et des faits précis autant que le permet l'absence d'archives ecclésiastiques.

De son côté, M. HERMANN écrit aussi à M. de Roumejoux pour lui rappeler qu'il y a quelques années, dans l'église paroissiale de Saint-Thomas d'Excideuil, en creusant le tombeau de l'abbé Dardé, à côté d'un tombeau déjà existant, on a trouvé une plaque de plomb sur laquelle avaient été tracés des signes, caractères et dessins, paraissant remonter à une époque très reculée, peut-être au sixième siècle, ce qui nous ramènerait à la date du premier établissement religieux fondé à Excideuil.

« Cette plaque était donc fort intéressante, tout au moins pour nous, ajoute M. Hermann, et peut-être même au point de vue plus général de l'épigraphie chrétienne. Il semble que nous devrions la retrouver, soit aux archives de la commune, soit à celles de la fabrique, mais elle ne s'y trouve pas. L'ouvrier qui l'a rencontrée sous sa pioche se l'est appropriée et l'a vendue à quelqu'un qui lui-même l'a revendue à M. Hardy. »

La plaque est, en effet, depuis six ou sept ans au Musée, dit LE SECRÉTAIRE GÉNÉRAL, qui croit se souvenir qu'un estampe ou une copie du dessin a été dans le temps communiqué au maître de l'épigraphie chrétienne, notre savant correspondant M. Edmond Le Blant, de l'Institut. Elle est présentement emballée avec les vitrines jusqu'à la réouverture du Musée.

M. le baron OBERKAMPFF DE DABRUN nous envoie deux jolis dessins à la plume qu'il a faits en 1894 du château de Losse et du château de La Filolie, près Montignac. Le premier a déjà été reproduit dans le *Bulletin*, mais le second pourra y être publié. Ce monument à façade sévère, flanquée de deux grosses tours carrées avec mâchicoulis, aux pignons pointus, présente tous les caractères d'une construction du xv^e siècle, où les préoccupations de la défense jouent un

grand rôle. L'ensemble des bâtiments forme un vaste quadrilatère avec cour intérieure, chapelle et dépendances. Ce château est situé dans la commune de Saint-Amand-de-Coly.

Notre nouveau confrère, M. Joseph BEAUNE, nous envoie un très long mémoire de 32 pages in-folio qu'il intitule : *Les Gontaut-Biron et les Réformés de Salignac*, dans lequel il y a certainement des faits intéressants, mais qui gagneraient à être condensés. Il n'entre dans son sujet principal qui est le procès jugé au Parlement de Bordeaux entre les habitants de la terre de Salignac et leur seigneur, relativement à l'exercice de la religion réformée qu'à la page 18 ; les dix-sept premières seraient mieux placées dans des généalogies de famille et ne rentrent pas dans le cadre plus large de nos études. Notre honorable confrère ignore également qu'aux termes de nos statuts, nous ne pouvons publier que des informations inédites et non des extraits ou de longues citations d'ouvrages publiés. Un mémoire destiné, d'ailleurs, à un *Bulletin* doit être aussi concis que possible.

Après avoir entendu la lecture des premières pages, l'assemblée pense que l'auteur voudra bien opérer quelques élagages avant la publication.

De son côté, M. CHARRIER, conservateur des archives municipales de Bergerac, nous envoie la copie d'une série de pièces du *xvii^e* et du *xviii^e* siècle concernant une confrérie et deux communautés religieuses de Montpazier, les Récollets, les Pénitents blancs, la collégiale et l'hôpital ou maison de charité. Ces documents, tirés du fonds de Pourquery de Boisserin, seront insérés au *Bulletin*.

Enfin, M. LE SECRÉTAIRE GÉNÉRAL entretient l'assemblée de l'état d'avancement de la Bibliographie générale du Périgord. Les détails bibliographiques inscrits sur les fiches sont à cette heure à peu près complets pour tout l'ouvrage qui formera trois ou quatre volumes, et les éditeurs ont le dessein d'en commencer l'impression d'ici à deux mois. Ce qui les arrête actuellement dans leur travail, c'est l'absence

de renseignements biographiques sur les auteurs cités auxquels ils voudraient consacrer quelques lignes, comme l'a fait M. Andrieu dans sa Bibliographie de l'Agenais, qui nous a servi de modèle ; mais celui-ci n'a cité que les écrivains qui ont publié des ouvrages en librairie, tandis que nous ajoutons tous ceux qui ont publié des articles dans le *Bulletin* de la Société, dans les *Annales agricoles*, dans le *Chroniqueur*, et en général dans toutes les revues, dans tous les recueils que nous avons pu consulter. « Notre tâche est donc beaucoup plus vaste et beaucoup plus difficile, écrit ce matin M. de Bosredon, et on comprend que, pour un grand nombre d'écrivains obscurs ou même inconnus, nous ne puissions pas arriver à la précision désirable en ce qui concerne les origines, la carrière, les dates, etc. Cela ne doit pas nous arrêter ni suspendre notre œuvre, car il faudrait des années et des moyens d'information que nous n'avons point. Il y aura dans notre bibliographie des lacunes, des imperfections, des erreurs ; je tiens néanmoins pour certain qu'elle sera extrêmement utile et qu'elle présentera un ensemble de renseignements très précieux. »

L'ouvrage, de format in-8°, s'imprimera sur deux colonnes et sera tiré à un nombre suffisant d'exemplaires pour que chaque membre titulaire ou associé puisse en recevoir un.

L'assemblée approuve ces dispositions.

A propos de bibliographie, ajoute LE SECRÉTAIRE GÉNÉRAL, M. Adolphe Jullien nous apprend, dans son récent article sur *Le romantisme et l'éditeur Renduel* (*Revue des Deux Mondes* du 1^{er} février 1896, p. 602), qu'au plus beau moment de l'époque romantique, Gérard de Nerval et Théophile Gautier, qui ne se quittaient pas et n'avaient pas un sou vaillant, imaginèrent de travailler ensemble et d'offrir à Renduel de composer tout exprès pour lui un roman « magnifique et truculent. » Un traité intervient entre les trois parties : il est signé le 22 juillet 1836. De Nerval et Gautier vendaient à Renduel un ouvrage intitulé : *Confessions galantes de deux gentilshommes périgourdiens*, devant former deux volumes in-8°, de 25 feuilles d'impression chacun. Après

avoir empoché 500 francs, les gais compagnons envoyèrent bien à Renduel les premiers feuillets, puis s'occupèrent d'autre chose, et jamais le libraire ne put rien tirer de plus.

Il reste à procéder à l'élection de deux candidats qui demandent à entrer dans notre compagnie.

Après deux votes à mains levées, M. LE PRÉSIDENT déclare admis dans la Société historique et archéologique du Périgord,

Membre titulaire :

M^{me} la marquise de Casteras-Seignan, au château de Seignan, par Saint-Girons (Ariège), présentée par M. Maurice de Lasserre et M. Amédée Grenier ;

Membre associé :

M. le vicomte Louis de Gironde, ancien capitaine de frégate, au château de La Mothe-Ferrensac, par Castillonès (Lot-et-Garonne), présenté par M. de Saint Saud et M. Henri de Baillet.

La séance est levée à trois heures.

Le Secrétaire-général,
Ferd. VILLEPELET.

Le Président,
Marquis DE FAYOLLE.

Séance du jeudi 5 Mars 1896.

Présidence de M. DE ROUMEJOUX,
président.

La séance est ouverte à midi et demi dans la salle ordinaire.

Sont présents : MM. le chanoine Brugière, le marquis de Cumond, Antony Délugin, Roger Drouault, Dujarric-Descombes, Charles Durand, le docteur Ladevi-Roche, le docteur Le Roux, Jules Mandin, de Roumejoux et Villepelet.

MM. le marquis de Fayolle et le comte de Saint Saud s'excusent par écrit de ne pouvoir assister à la séance.

Le procès-verbal de la précédente réunion est lu et adopté.

M. LE PRÉSIDENT nous annonce la mort de deux de nos confrères, de M. le marquis de Bourdeille, décédé subitement à Paris, le 11 février dernier, dans sa 73^e année, et dont le goût pour les études généalogiques et les beaux livres nous était connu ; — et celle de M. Louis-Charles Grellet-Balguerie, officier de l'Instruction publique, ancien magistrat, associé correspondant de la Société nationale des Antiquaires de France, décédé au Havre, où il était venu habiter après avoir quitté Londres à la fin de janvier. Il a publié dans notre *Bulletin*, comme on sait, plusieurs mémoires sur Ramnulf, évêque de Périgueux, sur la date de l'édification de Saint-Front, sur les chemins gaulois et les voies romaines en Périgord, etc.

L'assemblée accueille cette triste communication avec d'unanimes regrets.

Notre bibliothèque a reçu dans le courant du mois dernier les ouvrages suivants :

Le *Bulletin de la Société des Antiquaires de Picardie*, année 1895, numéros 2 et 3, deux fascicules in-8°, Amiens, imprimerie Yvert et Teillet, le premier contenant, p. 97, l'étude de M. Soyez sur le *Voyage de l'évêque d'Amiens, Robert de Fouilloy*, envoyé par le roi Louis X en Périgord et en Quercy durant l'année 1316, pour la réformation du pays, dont un exemplaire tiré à part nous a été précédemment offert ;

La *Revue des Etudes grecques*, tome VIII, n° 32, octobre-décembre 1895, cahier trimestriel in 8°, Paris, Ernest Leroux, éditeur ;

Le *Bulletin historique et philologique du Comité des travaux historiques et scientifiques*, année 1895, numéros 1 et 2, un volume broché in-8°, Paris, Imprimerie nationale, 1895, contenant, p. 293, un rapport de quelques lignes de M. Léopold Delisle sur deux petits opuscules gothiques, sortis, au com-

mencement du xvi^e siècle, de l'atelier de deux imprimeurs périgourdins de Jean et de François Texier, et donnés par M. Dujarric-Descombes à la Bibliothèque nationale ;

La *Bibliothèque de l'École des Chartes*, tome LVI, sixième livraison, novembre-décembre 1895, in-8°, Paris, librairie d'Alphonse Picard et fils ;

Le *Bulletin de la Société de l'Histoire de Paris et de l'Ile-de-France*, 22^e année, 1895, un volume broché, in-8°, à Paris, chez Champion, libraire ;

Les *Mémoires de la Société de l'Histoire de Paris et de l'Ile-de-France*, tome XXII (1895), un volume broché, in-8°, à Paris, chez Champion, libraire ;

Le *Polyptique de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés*, rédigé au temps de l'abbé Irminon et publié par Auguste Longnon, tome I et tome II (2^e partie), in-8°, à Paris, chez Champion, libraire, 1886-1895 ;

Les *Mémoires de la Société archéologique et historique de l'Orléanais*, tome XXVI, un volume, in-8°, broché, Orléans, Herluison, libraire, 1895, contenant une étude sur les ponts au moyen âge par M. Collin, inspecteur général des ponts et chaussées, et sur *Le pont des Tourelles à Orléans (1120-1760)*, et l'*Atlas* comprenant VII planches qui accompagne le volume ; plus, la *Table des Mémoires et Bulletins*, 1848-1894, in 8°, Orléans, Herluison, libraire, 1895 ;

La *Revue historique et archéologique du Maine*, t. XXXVIII, année 1895, second semestre, un volume in-8° broché, Mamers, Fleury et Dangin, imprimeurs, Le Mans, Pellechat, libraire ;

Le *Bulletin de la Société archéologique et historique du Limousin*, tome XLIII (t. XXI de la deuxième série), un volume broché in-8°, Limoges, imprimerie et librairie limousine veuve Ducourtieux, 1895, et un fascicule du tome XLIV, deuxième livraison (t. XXII de la deuxième série), in-8°, Limoges, imprimerie et librairie veuve Ducourtieux, 1896 ; le premier de ces volumes contient : p. 61, un mémoire, avec planche, de notre honoré vice président le baron de Verneilh sur de *Vieilles maisons limousines* de Limoges, de Saint-Léonard, de Saint-Junien et de Saint-Yrieix, portant des

sculptures parfois remarquables et offrant quelques rapports avec certains palais de Venise ; — p. 520 et suivantes, dans un *Catalogue de portraits limousins et marchois*, l'indication de onze portraits de membres de la famille de Lambertie, seigneurs de Miallet et de La Chapelle-Saint-Robert ; de deux portraits de Louis de Latrade ; d'un de Léonce de Lavergne ; de deux de Louis-Jacques de Chapt de Rastignac, évêque de Tulle, puis archevêque de Tours ; de deux portraits de François-Philippe de Laurens de Reyraç, chanoine régulier de l'abbaye de Chancelade, curé de la paroisse de St-Maclou à Orléans, et de trois portraits de Louis-Urbain Aubert, marquis de Tourny, intendant de Guienne, de 1743 à 1757 ; — p. 714, une communication de M. Marbouty où, au sujet de la récente guerre au caractère sauvage que le Chili a eu à soutenir contre le Pérou et la Bolivie, il a l'occasion de rendre hommage « à la mémoire d'un Français énergique et » hardi, le roi d'Araucanie, Antoine-Orélie ; l'ancien avoué » de Périgueux a laissé dans le Sud-Amérique le souvenir d'un » véritable héros » ; — p. 725, un mot de M. le chanoine Arbellot sur le portail roman d'un dessin assez pur de l'église de Saint-Martial-de-Valette. « Parmi les sculptures qui ornent le fronton du cintre et qui forment une triple vous- » sure, ou plutôt un triple bandeau, on trouve des figures » curieuses, parmi lesquelles plusieurs paraissent représen- » ter des signes du zodiaque ; mais le zodiaque n'est pas » complet » ; — et p. 745, une communication de M. Boudery sur un curieux souterrain-refuge situé sur le plateau de Liviers, près Jumilhac-le-Grand, à peu de distance des sept tumulus qu'il avait précédemment signalés. Le second fascicule contient, p. 294, la mention d'une intéressante notice de M. le baron de Verneilh, sur l'église des Salles-Lavauguyon, un des monuments les plus curieux de la province. « M. de Verneilh indique les caractères généraux de » l'édifice, qui appartient à la seconde moitié du xii^e siècle » et note les particularités qu'on y remarque, par exemple » les degrés élevant successivement chaque travée, du seuil » du temple au chœur. Il termine en décrivant la belle » *Mise au tombeau*, des premières années du xvi^e siècle, qui

» ornait l'église des Salles, et en racontant comment, pour
» faire disparaître une pratique superstitieuse, mais bien
» innocente, un curé fit détruire ce monument. Les débris
» ont été employés dans le pavé de l'église » ;

Le fascicule du quatrième trimestre de la *Société de Borda, Dax (Landes)*, vingtième année (1895), in-8°, Dax, imprimerie-reliure Hazael Labèque ;

Le *Bulletin périodique de la Société Ariégeoise des sciences, lettres et arts*, cinquième volume, n° 4, in 8°, Foix, typographie Gadrat aîné, 1896 ;

La *Revue des langues romanes*, 4^e série, tome IX, numéro 2, février 1896, in-8°, Montpellier et Paris, Pedone-Lauriel, libraire-éditeur ;

Les *Mémoires et Comptes-rendus de la Société scientifique et littéraire d'Alais*, année 1894, tome XXV, un fascicule in 8°, Alais, imprimerie administrative et commerciale, 1895 ;

Le *Bulletin de la Société départementale d'archéologie et de statistique de la Drôme*, année 1896 (janvier), 116^e livraison, in-8°, Valence, imprimerie de Jules Céas et fils ;

Sept livraisons du *Bulletin d'histoire ecclésiastique et d'archéologie religieuse des diocèses de Valence, Gap, Grenoble et Viviers*, 97^e-103^e, année 1895, in-8°, imprimerie Jules Céas et fils, à Valence ; la 103^e livraison contient, p. 33, dans un mémoire de M. le chanoine Ulysse Chevalier, de Romans, la publication d'une Vie de saint Apre, confesseur, tirée du manuscrit 5315 du fonds latin à la Bibliothèque nationale : *Incipit vita sancti Apri, confessoris, cujus festivitas celebratur II nonas decembris* ;

La *Revue épigraphique du midi de la France*, numéro 80, octobre, novembre, décembre 1895, publiée à Lyon, par M. Allmer, correspondant de l'Institut, conservateur honoraire du Musée épigraphique de la ville de Lyon, in-8°, imprimerie Savigné à Vienne (Isère), contenant, p. 388 et suivantes, des *Corrections et additions à la géographie de l'Aquitaine romaine* : « ... 11^o Petrucorii. — Ce n'est pas à eux que » se rapportent les mots de Pline : *Tarneque amne discreti a Tolosanis*, c'est aux Nitibriges, et il faut, après correction » de que en qui et séparation en deux mots, lire : *Nitibriges*

» *Tarne qui amne discreti a Tolosanis, Petrocorii*. Les Pétro-
» cores viennent là en continuation d'une énumération com-
» mencée plus haut et qu'ils closent » ;

De M. le comte Charles de Beaumont, membre de la Société archéologique de Touraine, trois de ses brochures : *Un document nouveau sur le 18 brumaire*, extrait de la *Correspondance historique et archéologique* (année 1894), in-8° de 6 pages, Saint-Denis, imprimerie Bouillant, 1894 ; — *Pierre Vigné de Vigny*, architecte du roi, 1690-1772, in-8° de 47 pages, Paris, typographie de Plon, Nourrit et C^e, 1894 ; — et *Pièces inédites tirées des archives de la maison de Miossens-Sansons*, 1426-1739, in-8° de 53 pages, Pau, librairie veuve Léon Ribaut, 1895, où, à la page 49, est publiée une lettre de l'abbé de Fénelon à M. de Candau à Versailles, datée de Noisy le 6 août [1693] ;

De M. le marquis de Fayolle, membre de la Société française d'Archéologie, sa brochure sur *Le chapelet de Madame de Montespan et le reliquaire de Saint-Mommole à Saint-Benoît-sur-Loire*, in-8° de 17 pages, avec planche, Caen, Henri Deslesques, imprimeur-éditeur, 1895, extrait du compte-rendu du LIX^e congrès archéologique de France, tenu en 1892 à Orléans ;

De M. Gabriel Lafon, sa brochure ornée de deux planches et augmentée d'une pièce à l'appendice sur *Le docteur Jean Rey, du Bugue, et sa découverte de la pesanteur de l'air*, in-8° de 39 pages, Périgueux, imprimerie de la Dordogne, 1896, exemplaire tiré à part ;

Et de M. Dujarric-Descombes, le numéro du 3 mars 1896 du *Journal de la Dordogne*, contenant son article sur l'étude précitée de M. Gabriel Lafon.

Des remerciements sont votés aux donateurs.

M. le Ministre de l'Instruction publique envoie sous enveloppe à M. LE PRÉSIDENT quelques brochures du regretté M. Grellet-Balguerie, trouvées à son domicile au Havre, après sa mort, et portant hommage à notre Société. Il y joint quelques copies, les unes pleines d'abréviations, les autres surchargées et raturées, placées dans une enveloppe à l'adresse

de M. Villepelet, qui en tirera le meilleur parti possible. Dans ces pièces sont une enquête de 1310 faite par le juge de Périgueux sur les empiètements des rois de France au préjudice du roi d'Angleterre, tirée du Ms. Cotton Julius E. 1, folio 212, verso 216, du British Museum ; un vidimus d'un titre de 1474 indiquant les châtellenies et paroisses du ressort de la sénéchaussée de Bergerac ; un mémoire du chanoine Leydet, de 1763, sur la géographie ancienne du Périgord ; un essai d'histoire naturelle pour la province du Périgord, du même auteur ; une copie d'un autre mémoire du même écrivain, intitulé : *L'histoire littéraire de la province du Périgord*, et une lettre du savant bollandiste, le P. de Smet, écrite de Bruxelles le 21 avril 1883, relative à la vie de saint Front par l'évêque Sebalde et à l'édification de l'église, et que M. Grellet-Balguerie a utilisée jadis dans sa discussion avec M. Ramé.

M. Eugène Charavay fils nous envoie la *Revue des autographes* de janvier-février 1896, où sont mentionnées des lettres de Périgourdins, de l'amiral Fourichon, de l'acteur Paul Mounet, du conventionnel Élie Lacoste, et une curieuse et spirituelle lettre à une dame, du moraliste Joubert, ami de Fontanes et de Châteaubriand, datée de Montignac, le 27 avril 1795. Il lui donne ses conseils et espère que M^{me} de Beaumont aidera à sa vocation littéraire. Il lui propose la gravure d'un cachet emblématique et en fait une piquante description. Il lui parle aussi du procès de Fouquier-Tinville, qui fut exécuté le 7 mai suivant, mais il ne désire pas se rendre à Paris pour y assister.

L'Association française pour l'avancement des sciences nous informe qu'elle tiendra son vingt-cinquième congrès à Tunis, du 1^{er} au 5 avril prochain, et nous prie d'y faire représenter la Société. L'assemblée élit pour son délégué M. Antony Délugin.

La Société apprend avec une vive satisfaction que notre savant confrère M. Léon Clédat, doyen de la Faculté des lettres de Lyon, vient de recevoir la croix de la Légion-

d'Honneur des mains de M. le Président de la République, à son passage à Lyon. Elle sait que ses nombreuses et solides publications sont hautement appréciées des érudits et elle lui envoie ses sincères félicitations pour cette distinction si justement méritée.

La Société des Archives historiques de la Gironde nous adresse une copie imprimée de ses procès-verbaux des 27 juillet, 26 octobre, 23 novembre et 28 décembre 1895, dans lesquels sont indiquées des communications qui nous touchent :

Le 27 juillet, M. Grellet-Balguerie lui envoie des copies de lettres de Henri IV (1595) ; de Louis XIV (1652) et du duc de Guise (1653), provenant du château de La Chapelle-Faucher ; et le 26 octobre, M. de Saint Saud présente les copies de deux pièces : 1^{re} Lettres relatives aux monnaies des comtes de Périgord, 1292 ; 2^{re} autres lettres de Philippe le Bel, relatives à l'union à la sénéchaussée de Périgord de plusieurs châtellenies, 1301.

M. Roger DROUAULT met ensuite sous nos yeux le croquis d'un cluseau récemment découvert à Saint-Jory-de-Chalais par suite de fouilles entreprises pour l'établissement d'une route et débouchant sur la place même du bourg.

Il se compose, d'après la description qui lui en a été faite par l'entrepreneur de la route, d'un couloir courbe de 7 à 8 mètres de long sur 0^m60 de large donnant accès à une chambre de 2^m50 de large sur 3 à 4 mètres de long. Le plafond du couloir n'est pas continu, mais formé par une série de plans ; on ne peut mieux le comparer qu'au dessous d'un escalier. Sur ce couloir s'ouvre à droite une petite chambre à provisions de 1^m50 sur 0^m80 et de 1^m50 de hauteur de plafond, et à gauche l'amorce d'une galerie montant vers le sol, mais encombrée par des terres.

La chambre, dont l'entrée est précédée de deux rainures destinées à recevoir une barricade, a 1^m70 de haut ; un tuyau à section rectangulaire (0^m90 sur 0^m60) placé du côté opposé à l'entrée et à gauche, servait à l'aération,

A deux mètres environ de l'entrée, les ouvriers ont trouvé un silo ovoïde de 1^m80 de profondeur et d'un mètre de diamètre au ras du sol.

Les cluseaux sont, dit-on, très nombreux dans la région.

Celui-ci, qui est maintenant découvert, viendra augmenter la liste publiée.

M. de Bonfils-Lavernelle envoie au PRÉSIDENT une petite bande de parchemin fort mutilée par la dent des rats, dont les caractères sont très pâlis, et qui a été découverte dans un trou de mur, fermé par une planche, de l'église romane de Saint-Félix-de-Villadeix qu'on répare en ce moment.

A première vue, LE SECRÉTAIRE-GÉNÉRAL croit que la pièce est un *committimus* ou mandement de l'évêque de Périgueux, Raymond de Durfort, à l'adresse du chapelain de St-Félix, d'avoir à absoudre les frères de Langlade sur la prière de..... Il est daté de 1328 et portait appendu sur une bandelette de parchemin un petit sceau rond en cire rouge, mince et par conséquent fragile, représentant un évêque vu à mi-corps, mitré et tenant la crosse. Quelques lettres de la légende du sceau subsistent. Mais avant de se prononcer avec certitude, le Secrétaire général désire qu'on fasse revivre les caractères trop effacés.

M. DUJARRIC-DESCOMBES offre aux archives de la Société les originaux de deux actes concernant la famille de Chilhaud :

Le premier est le contrat de mariage reçu par M^e de La Garde notaire royal, le 13 janvier 1660, d'Isabeau de Chilhaud des Fieux, fille de Jean de Chilhaud des Fieux, seigneur de La Chapelle-Gonaguet, La Jarthe et autres places, maire de la ville de Périgueux, et de Jeanne-Claude du Salliant, avec François d'Anglard seigneur de Péchaure, demeurant au château du Claud, paroisse d'Eyvignes ;

Et le second est une procuration passée devant M^e Féret, notaire royal à Bordeaux, le 22 août 1676, donnée par Antoine de Chilhaud sieur de La Lande des Fieux, premier jurat de la ville de Bordeaux, à Pierre Marty, maître cuisi-

nier, demeurant à Charcuzac, paroisse de Marsac, à l'effet d'affermir sa grande métairie de Charcuzac.

L'assemblée le remercie.

M. LE SECRÉTAIRE-GÉNÉRAL communique ensuite deux pièces. L'une, datée du palais Saint-James, le 1^{er} mai 1665, est une lettre écrite au célèbre apothicaire Jean Brun, de Bergerac, l'ami de Jean Rey, du Bugue, par le chimiste français Nicolas Lefebvre, établi alors depuis un an à Londres où le roi Charles II l'avait appelé pour lui confier la direction d'un laboratoire. Il demande à son correspondant de Bergerac de lui envoyer une assez grande quantité d'eau de la reine de Hongrie dont lui et sa femme font un grand usage : il faut amasser les fleurs de romarin avec les sommités et les envoyer dans un baril d'esprit-de-vin, et surtout il désire une cruche de fleurs épluchées pour « le roi son maître » qui ne s'en peut passer. Il désire aussi qu'on y joigne un baril de conserve de capillaires. Il termine sa lettre en envoyant des baise-mains à ses amis et à M. Gillet, médecin connu de Bergerac.

L'autre pièce est une levée d'interdit de l'église de Mauzac, du 15 novembre 1739, par M^{sr} de Macheco de Prémieux, sur l'instance du curé, l'abbé Paulhiac, qui promet, par sa lettre du 10 octobre précédent, de faire les réparations nécessaires. L'église est terrée, lambrissée et vitrée. M. Lolière lui-même a commandé le tableau du grand autel. Au printemps suivant, on fera la sacristie et un tabernacle convenable.

M. GONTIER DU SOULAS nous envoie la copie du testament d'un membre de sa famille, daté du 28 novembre 1792 et par conséquent trop moderne pour être publié. Cette copie sera déposée aux archives de la Société.

Puis, M. Roger DROVAULT nous communique deux chansons patoises qu'il a recueillies à St-Pardoux-la-Rivière et qu'il a notées, l'une sur le carnaval, l'autre adressée à une amie. Notre confrère se propose de grossir son recueil avant de le publier.

Enfin, M. MANDIN rend compte à l'assemblée de ses nombreuses visites aux fouilles des caves de l'hôtel de Larnaudie, rue Romaine, à la Cité, qu'a récemment acheté M. de Lestrade. Sous un édicule à coupole, peut-être un tombeau, les ouvriers ont mis à jour un amas de fragments antiques : énormes tambours de colonnes, entablements sculptés, frises, chapiteaux, un fragment de bas-relief. Ces débris de temples et de basiliques attestent l'importance de l'ancienne Vésone.

La séance est levée à deux heures

Le Secrétaire général,
Ferd. VILLEPELET.

Le Président,
A. DE ROUMBOUX.

VENTE

Par Pierre Regnaud à Hélié, son frère aîné,

D'UNE BORDERIE APPELÉE LARNAUDIE,

*Située dans la paroisse de Sénilhac et mouvante de la fondalité
de Guillaume de Barrière, chevalier.*

Du vendredi après la fête de Saint Martin d'hiver, 1319.

Universis presentes litteras inspecturis Petrus Regnaldi, filius quondam Bernardi Regnaldi, parochianus ecclesie de Senelhaco, salutem et fidem presentibus adhibere.

Noveritis quod ego dictus Petrus non coactus, non deceptus, non vi, metu vel dolo inductus vel machinacione aliqua circumventus, sed certus de jure et facto meis cercioratus plenius et instructus pro me et meis heredibus et successoribus universis vendo, concedo, perpetuo penitus atque quitto Helie Regnaldi seniori, fratri meo, presenti ementi et recipienti pro se suisque heredibus et successoribus quibuscumque quidquid juris, accionis, petitionis, proprietatis, possessionis, successionis, racionis vel alterius deverii habeo et habere possum et debeo, quomodolibet de jure et de facto, usu, consuetudine

seu qualibet alia ratione in borderin seu tenencia vocata de Larnaudia, sita in parochia de Senelhaco supra dicta, inter tenenciam vocatam la Sansonia ex una parte et tenenciam de la Perada ex alia, et borderiam de la Chapbaudia ex reliqua. Et premissa omnia et singula vendita, concessa et quittata vere cedo ego dictus venditor pro me et meis eidem emptori et suis et titulo perfecte ac legitime vendicionis, cessionis et quittacionis huiusmodi transfero totaliter in eundem emptorem et suos perpetuo pleno jure ad habendum, tenendum, utendum, retinendum, excolendum, exspectandum et perpetuo ac pacifice possidendum et quasi possidendum et faciendum exinde deinceps tanquam de re sua propria suam et suorum omnimodum in perpetuum voluntatem et ipsum emptorem in premissis venditis, concessis et quittatis, tanquam in rem suam, facio et constituo verum dominum, proprietarium, procuratorem, actorem ac etiam possessorem precio sexaginta et quinque solidorum currentis monete quod precium ego dictus venditor recognosco me habuisse et integre recepisse ab eodem emptore, ratione venditionis huiusmodi in bona pecunia numerata. Et devestiens me ego dictus venditor pro me et meis de omnibus et singulis premissis venditis, concessis et quittatis et nichil michi neque meis retinens in eisdem ipsum emptorem presentem et recipientem pro se et suis investio de premissis cum nota presencium litterarum in signum possessionis vel quasi corporaliter tradite de eisdem et in corporalem possessionem vel quasi eundem emptorem de premissis induco pacificam et quietam, et promitto ego dictus venditor pro me et meis eidem emptori sollempniter stipulanti pro se et suis me facturum et portaturum eidem emptori et suis de et super premissis, venditis, concessis et quittatis bonam, firmam ac efficacem in iudicio et extra tociens quociens necessarium fuerit de jure et de facto garentiam, securitatem et liberam deffensionem de quolibet evincente vel evincere attemptante et a quibuslibet et contra quoscumque qui ipsum emptorem vel suos super premissis aliquatenus molestarent, perturbarent, inquietarent, causam vel questionem moverent vel aliquid exinde exigèrent seu peterent ab eodem vel suis in futurum salvis et exceptis directo dominio et aliis deveriis debitis domino Guillelmo Barrieyra, militi, perpetuo annuatim. Et insuper promitto me effecturum et curaturum ipsum emptorem et suos premissa vendita libere, licere, habere, tenere, uti et perpetuo pacifice possidere sub et cum deveriis supradictis. Pro quibus omnibus et singulis in presentibus litteris contentis, tenendis, servandis et complendis perpetuo sine infractione quacumque, ego dictus venditor obbligo eidem emptori et suis me et quoscumque heredes et succes-

sores meos et omnia et singula bona mea mobilia et immobilia, presencia et futura ubicumque sint, consistent et quocumque nomine nuncupentur; et renuncio ego dictus venditor, sciens et prudens super premissis omni foro usui, consuetudini locali et generali et exceptioni doli mali in futurum, accioni, condicioni ob causam, cum causa et sine causa et de uno acto et alio scripto et de magis acto et minus scripto vel e converso et exceptioni non numerate pecunie, non habite, non tradite et non recepte et spei numeracionis et tradicionis future et beneficio restitutionis in integrum et juri per quod deceptis quomolibet subvenitur et juri dicenti generalem renunciacionem non valere nisi quatenus est expressa et omnibus aliis auxiliis et beneficiis juris et facti quibus juvari possem adveniendum contra premissa vel aliquid premissorum per me aut per alium seu alios casu aliquo tacite vel expresse juramento à me ad sancta Dei evangelia super hoc prestito corporaliter tacto libro pro tenendo et complendo premissa et pro non veniendo contra quoquo jure aut aliqua alia racione.

In quorum omnium et singulorum premissorum testimonium presentes litteras dicto emptori do et concedo sigillo Petragoricensis curie ad nostras preces et instantiam sigillatas. Nos vero officialis curie predictæ ad preces et instantiam dicti venditoris qui de voluntatibus suis auctoritate nostra ad premissa observanda fuit in scriptis sentencialiter condemnatus sigillum dicte curie presentibus litteris duximus apponendum in testimonium premissorum. Datum die veneris post festum beati Martini yemalis, anno Domini millesimo trecentesimo decimo nono.

GUILLELMUS FULCHERII, recepit et conscripsit.

Pour copie conforme :

M^{re} D'ABZAC DE LA DOUZE.

LA COLLÉGIALE DE SAINT-ASTIER.

Une description complète au point de vue archéologique de la collégiale de Saint-Astier n'a pas été faite, nous allons la tenter; elle est assez difficile à cause des nombreuses réparations qu'elle a subies, réparations qui s'enchevêtrent les unes dans les autres et auxquelles il faut porter une grande attention pour les saisir. Le clocher, masse énorme,

très lourde, à contre-forts massifs aux angles et qui n'a jamais été terminé, nous semble appartenir à la première moitié du *xvi^e* siècle, au moment où l'ogive disparaît pour être remplacée par les arcs à plein cintre, renouvelés de l'antique; la forme des chapiteaux des hautes colonnettes qui séparent ses baies, les moulures multipliées des galeries l'indiquent; la porte est encore ogivale avec des croisées sur les rampants de l'arcade supérieure. Ce système, on le sait, persista longtemps pour les grandes ouvertures. Sur la façade de ce clocher on voit d'une manière très apparente les traces d'un auvent, la pointe du toit à la base de la seconde fenêtre. Ce clocher a trois étages; le premier très élevé se termine par une galerie qui en fait le tour au moyen d'ouvertures pratiquées dans les contre-forts; sur cette galerie ou terrasse s'élèvent les deux autres parties du clocher, éclairées chacune par deux ouvertures cintrées des plus simples contenues dans deux fausses arcades, séparées par une longue colonnette. La plupart de ces baies ont été soutenues par des montants, à cause sans doute du poids des parties hautes et des lézardes qui s'y étaient produites; un toit très aplati le recouvre.

Nous ferons le tour de l'édifice du côté du midi, et nous remarquerons que vers la fin du *xv^e* siècle, après les ruines occasionnées par les guerres anglaises, en 1462, sous l'épiscopat d'Elie de Bourdeille, un Talleyrand étant abbé, selon la *Gallia christiana* qui dit que peut-être il eut cette dignité, on a construit un bas côté flanqué de contre-forts très saillants entre lesquels on a doublé les murs pour former un chemin de ronde défendu par des mâchicoulis dont les parapets ont disparu; des créneaux nombreux s'ouvrent au-dessous du toit dans les combles de cette basse-nef et aussi plus haut, tout autour de l'abside qui a son toit particulier; une toiture à deux pentes couvre la grande nef et le bas côté. Dans la façade de la basse-nef, obtenue par cette adjonction du *xv^e* siècle, on a récemment ouvert ou refait une porte simulée, et, dans ce mur, les architectes d'Elie de Bourdeille ont encastré des figures d'apôtres, en bas-relief, du *xiii^e* siècle, et une tête de Christ d'une étrange facture que

M. F. de Verneilh qualifie avec raison de très curieuse. Aucune des fenêtres n'est régulièrement placée ; elles ne sont ni de même largeur ni de même hauteur. Une porte, refaite il y a quelques années, s'ouvre dans une chapelle qui fait suite à cette nef et forme comme un croisillon très court ; était-il plus long autrefois, nous l'ignorons ; en tout cas, des arrachements feraient supposer un prolongement qui pouvait communiquer avec les bâtiments de l'abbaye et permettre aux chanoines de pénétrer par là dans le chœur. Le chœur polygonal est entièrement élevé au commencement du xvr^e siècle et on pourrait y trouver des fenêtres remaniées au xvii^e, dont les tracerics ont été appliquées dans les baies primitives qu'elles ne remplissent pas exactement ; le sommet des murs de cette abside, renforcée de contre-forts aux angles, est percé de meurtrières et de créneaux.

Le croisillon du nord a été relevé, croyons-nous, après les guerres de religion ; les boulets des réformés l'avaient abattu pour aller se loger ensuite dans un mur intérieur.

Toute la muraille du côté du nord est lisse, sans contre-forts ni appuis d'aucune sorte ; elle est de différentes époques. Une grande réparation faite après les guerres de religion, et à la suite, une arcade ogivale bouchée qui correspond à une chapelle intérieure, enfin une fausse arcade romane dont un des piliers saillants reste, percée d'une fenêtre cintrée aujourd'hui aveuglée, unique débris apparent de l'église à coupes consacrée en 1013 par Raoul de Scorailles, évêque de Périgueux, de 1001 à 1013, ou du moins ils en occupent la place, et ce serait un fragment vénérable du premier édifice à coupes élevé après Saint-Front, selon F. de Verneilh. Les coupes voisines de Léguilhac-de-l'Auche sont bien anciennes aussi, leur structure bien antique, et nous ne serions pas surpris qu'elles fussent contemporaines ou du moins très rapprochées. Un ressaut sépare cette arcade romane de l'angle nord-est du clocher et l'intervalle qu'il ferme a été remanié ; le sommet est percé de trois ou quatre créneaux ; on y retrouve les traces d'une arcade, ouverture probable d'une chapelle et les restes d'un contre-fort primitif très plat ; de ce côté, le clocher n'est pas fortifié et n'a

d'ouvertures que celles du deuxième et troisième étage qui se reproduisent sur ses quatre faces.

Pénétrons maintenant dans l'intérieur : on descend quelques marches ; la base du clocher forme porche intérieur, voûté en croisée d'ogives. On se trouve ensuite sous un grand arc à cintre brisé, bandé entre deux gros piliers (1), correspondant à deux autres piliers symétriques, reliés aussi par des arcs brisés ; c'est sur le carré formé par ces gros piliers qu'était une des coupoles élevées par Raoul de Scorailles ; elle couvrait cette partie de l'édifice à une grande hauteur, ce qui prouve qu'il avait une certaine importance (2). A la suite, nous voyons une voûte en berceau qui semble être du *xiii*^e siècle et à la ligne qui détermine le transept, nous trouvons une voûte qui a les apparences du *xvi*^e siècle ainsi que tout le chœur et une partie des fenêtres. A droite, côté de l'épître, deux chapelles ont été percées dans la nef latérale du *xv*^e siècle, mais les moulures de leurs piliers, les nervures compliquées de leurs voûtes nous font présumer qu'elles ont été terminées au *xvi*^e siècle. Une chaire monolithe en pierre est appuyée contre un de ces piliers ; elle est liturgiquement placée, l'abbé étant crossé et mitré avait, comme l'évêque, le droit de s'asseoir du côté de l'évangile, comme étant la place la plus honorable et primant les autres sièges. On sait que dans les églises ordinaires la chaire doit toujours être placée du côté de l'évangile. L'axe est dévié, exemple nouveau de cette déformation symbolique. Deux chapelles se trouvent dans les croisillons : celle du midi a été restaurée il y a quelques années ; au-dessus de l'arcade qui la sépare de l'intertransept, dans la muraille, on a laissé la trace de trois boulets protestants ; le croisillon du nord, ou chapelle des morts, a été restauré vers la fin du *xvi*^e siècle. Le chœur, de belles dimensions, orné de boiseries et de stalles du siècle dernier, est voûté, comme au *xvi*^e siècle, par des ner-

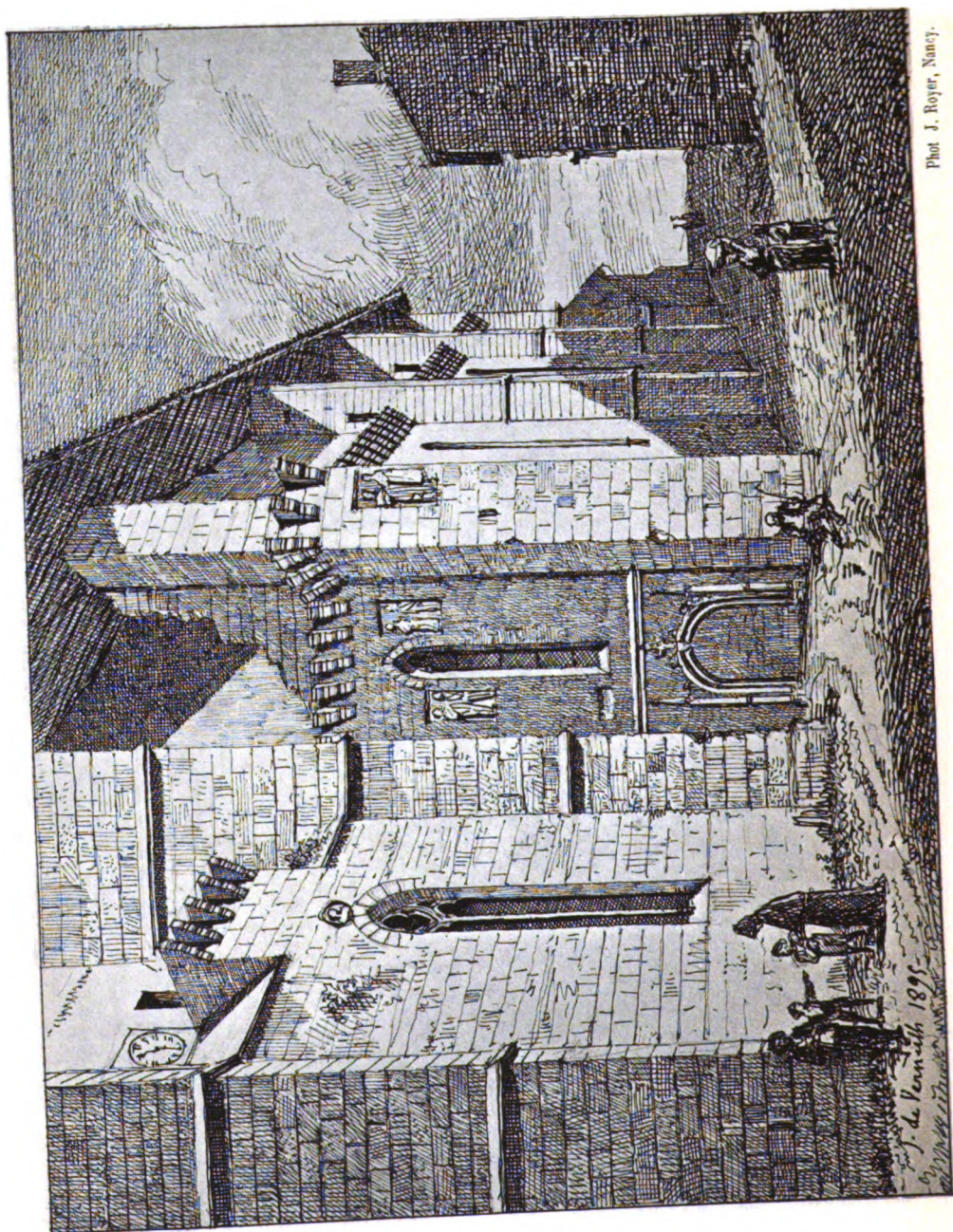
(1) Le plan primitif était probablement en croix latine.

(2) Cette importance s'explique par celle des constructeurs, l'évêque et l'abbé de Talleyrand, si l'on adopte la supposition de la *Gallia christiana*.

vures naissant des angles du polygone qui le déterminent et forment des compartiments coniques très prononcés d'un effet disgracieux ; au-dessous du chœur, une crypte d'origine très ancienne que nous avons décrite dans le *Bulletin* de 1895, p. 283.

La chapelle de la Vierge a trouvé place dans l'épaisseur du mur du nord, là où à l'extérieur on voit une fenêtre ouverte dans une arcade ogivale ; enfin, en descendant vers la façade, entre les deux gros piliers primitifs, pourquoi cette ouverture ogivale percée d'une fenêtre bouchée ? Pourquoi ce gros mur qui semble doubler la muraille extérieure et s'élevant jusqu'aux deux tiers des piliers et les reliant ? Nous sommes arrivé à notre point de départ, le clocher, et nous retiendrons de cette promenade autour de l'église de St-Astier les faits suivants : ce monument est très lourd dans son aspect général ; le clocher massif et pesant le rend encore plus désagréable à l'œil, supprimant ce qui donne aux églises leur caractère et leur beauté, la façade ; le côté du midi est alourdi par ces fortifications et ces parapets qui enlèvent la saillie des contre-forts. Le nord n'a que deux ouvertures. L'intérieur manque d'unité ; rien n'est de la même époque, ni voûtes, ni piliers, ni bases, ni nervures, ni fenêtres, aussi nous avons pu nous tromper dans quelques attributions des dates que nous avons données à ce fouillis de restaurations, de reconstructions, de badigeonnages successifs et enchevêtrés. Malgré cela, c'est un beau vaisseau qui frappe par sa simplicité et son air de grandeur, mais très difficile à étudier, les parties extérieures et intérieures correspondantes n'étant pas toujours du même temps.

Nous sommes montés dans les combles, et nous avons pu constater dans le haut des murs qu'il est fort ancien, probablement du *xii^e* siècle jusqu'au transept, et peut-être du *x^e* dans la partie qui touche au clocher. Du côté du midi, une baie cintrée semble primitive. Le mur est refait à la jonction de la nef et du transept ; un chemin de ronde pourtourne le chœur pour desservir les créneaux ; il est détruit par places lors de certaines réparations. Il est facile de constater que la voûte a été refaite en trois fois, et le mur



Phot. J. Royer, Nancy.

St. Jean de Venette 1895
J. de Venette

qui sépare le clocher de la nef est extrêmement épais. On voit aussi très bien une reprise dans le mur du nord, à la jonction du clocher.

A. DE ROUMEJOUX.

CAUSERIE ARCHÉOLOGIQUE.

ÉGLISE DE SAINT-ASTIER. — CHATEAU DE LA ROQUE.

Dans notre Périgord, où on compte à la douzaine de charmantes petites villes à défaut des grandes qui nous manquent, bien peu ont un aspect plus riant que Saint-Astier. Vue de la portière du wagon, au moment où le train traverse l'Isle et permet au regard d'en remonter le cours, elle se présente au milieu du paysage avec une bonne grâce qui frappe les voyageurs les plus indifférents à ce genre d'impressions. Il est vrai qu'il ne manque rien à ce paysage qui semble composé à plaisir et d'une manière classique, tant il est complet dans son élégante simplicité. Les belles eaux de la rivière, bordée d'arbres et de maisons, le pont qui la coupe à une certaine distance, la petite ville groupée autour de sa grande église que domine un énorme clocher, tout cela semble arrangé pour le plaisir des yeux. Ce qui ne l'est pas moins, c'est la profusion de châteaux qui entourent Saint-Astier et parmi ceux-ci Puyferrat à gauche, le Puy-Saint-Astier à droite, constructions importantes, assez anciennes pour avoir des tours, des créneaux et des apparences féodales, et qui, sur leurs coteaux voisins, encadrent admirablement la petite ville.

C'est le propre des pays fertiles d'être et d'avoir été anciennement très habités. La vallée de l'Isle a, de tous temps, été riche et bien cultivée, particulièrement dans la partie qui avoisine Saint-Astier, c'est ce qui explique tous ces castels plus ou moins importants qui lui font comme une sorte de

ceinture, et qui fait comprendre pourquoi, dès les temps les plus anciens, les moines, bons connaisseurs en cette matière, y avaient élevé un monastère, devenu bien vite, comme à Brantôme et au Puy-Saint-Front, le noyau d'une petite ville.

De l'abbaye, il ne reste pas grand'chose que je sache ; mais l'église, quelques modifications qu'elle ait subies depuis le xi^e siècle, est encore un monument important. C'est une partie de cet édifice que représente le dessin publié par le *Bulletin*, et c'est de lui que nous allons sommairement entretenir ses lecteurs.

C'est par Saint-Astier que l'auteur de l'*Architecture byzantine en France* ouvre la série des églises périgourdines imitées de Saint-Front, et c'est à son ancienneté qu'est due cette sorte de primauté bien plus qu'à son mérite architectural. « Le manuscrit des vicaires de Saint Antoine nous apprenait, dit-il, que cette abbaye, longtemps abandonnée, avait été réédifiée par Raoul de Couhé ou de Scorailles (de Cohalia), évêque de Périgueux après Martin, jusqu'en 1013. Il nous disait même que l'évêque de Toulouse, venu pour négocier l'union des monastères de Saint-Sernin et de Saint-Front « avait assisté à cette réédification. »

« Radulphus de Cohalia 1001-1013. — Iste episcopus œdificavit ecclesiam S. Asterii et in ea constituit canonicos regulares. In qua quondam monachæ habitaverant ; sed a Normannis extiterat desolata. Ædificationi hujus ecclesiæ episcopus tholosanus interfuit. Quo tempore monachi S. Saturnini et S. Frontonis inter se confederati sunt. »

« Si la collégiale de Saint-Astier est la première en date des imitations de Saint-Front et de Saint-Etienne de Périgueux, c'est aussi, par malheur, la plus mal conservée et la plus douteuse. Elle a été remaniée deux fois, au xii^e et au xv^e siècle, mais le fond est encore byzantin. Il a existé à Saint-Astier au moins une coupole, dont les piliers servent en partie à soutenir le clocher actuel ; mais elle n'est pas supportée par des pilastres corinthiens, comme à Saint-Front ; par des pilastres bruts comme à Saint-Etienne ; elle résulte simplement d'une retraite des murs latéraux. Ce qui est plus concluant que tout le reste, c'est que ces piliers

étaient construits en assises alternées avec des blocs imparfaitement polis. Or, cet usage excentrique est un reflet évident de la grande construction de Saint-Front, car c'est bien vers 1013 que l'on bâtissait le tambour des cinq coupoles et que l'on renforçait les piliers.

« Le reste de l'église de Saint-Astier est informe »...

M. de Roumejoux, qui a revu récemment l'église de Saint-Astier, en a fait une description qui confirme de tous points l'appréciation de mon frère Félix de Verneilh, mais entre dans bien plus de détails. Ce qui reste de l'église byzantine à Saint-Astier, est noyé dans des constructions de diverses époques, qui ne permettent pas de discerner très clairement ce qui est contemporain de Saint-Front.

Ce que j'y ai cherché pour mon compte, il y a nombre d'années et en compagnie d'amis bien chers qui ne sont plus, c'est un sujet de dessins pittoresques. Il m'a semblé que ces belles murailles du côté méridional de l'église, appareillées régulièrement en pierres de taille, incrustées de ces bas-reliefs d'apôtres du XII^e siècle d'un caractère assez barbare, couronnées de machicoulis d'un excellent profil, qu'interrompent des contre-forts, méritaient d'être publiées et c'est pourquoi je les ai données. Si c'eût été un peu plus archéologique, j'aurais joint volontiers à ce dessin la vue générale de Saint Astier que j'ai cherché à décrire au début de cette notice et un autre paysage intéressant qui représente d'anciens moulins (probablement ceux de l'abbaye) alimentés par l'Isle, qui passe sous des voûtes ogivales d'un moyen âge incontestable, parmi un fouillis de vieilles maisons où le bois et la pierre se mélangent pour la plus grande joie des aquarellistes. Mais il ne faut pas trop se laisser emporter par ses instincts artistiques et ne pas oublier qu'on écrit pour une revue savante.

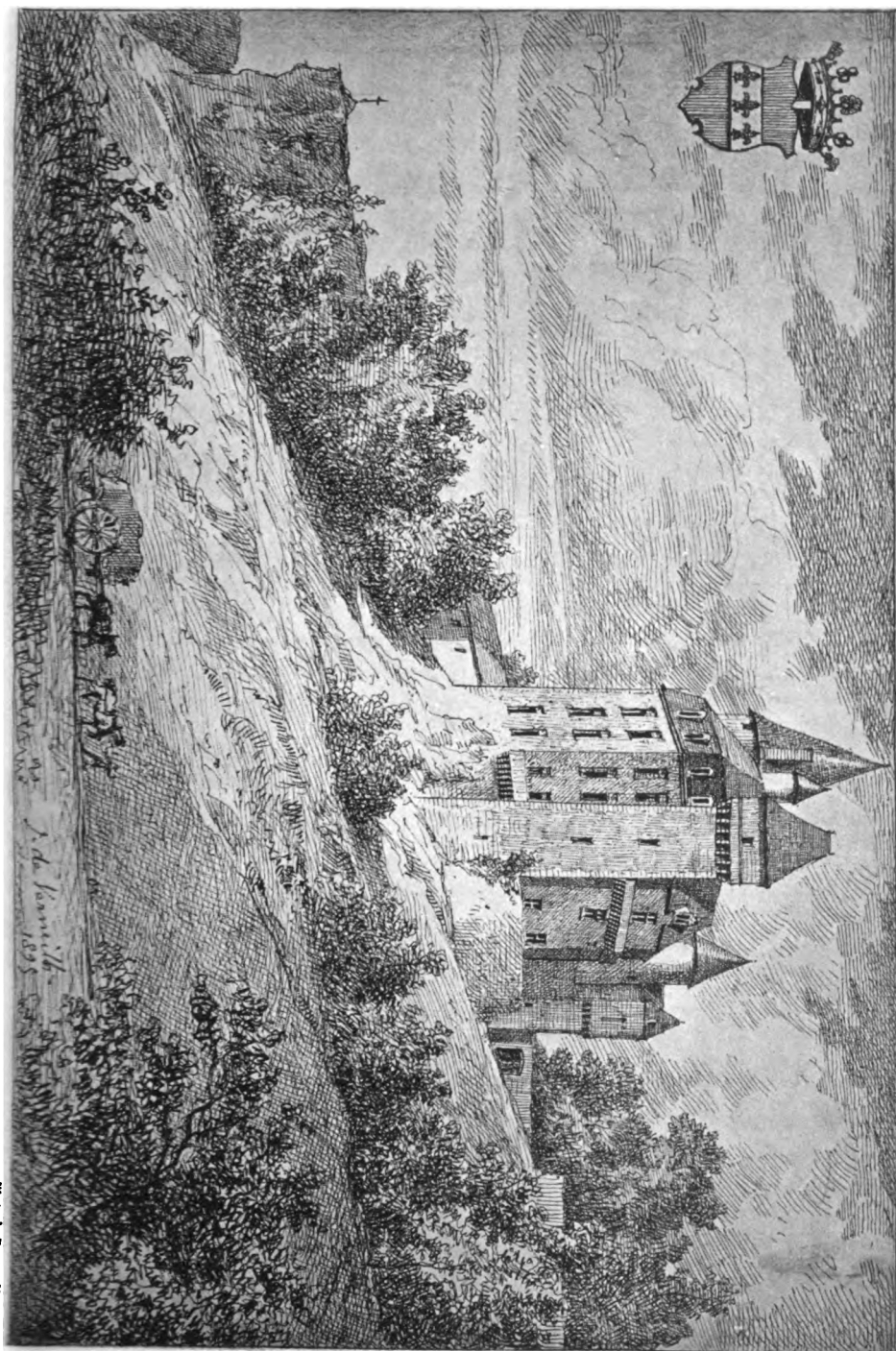
Beaucoup d'églises, en Périgord et ailleurs, ont été fortifiées à la fin du XV^e siècle, mais surtout au XVI^e, à l'époque des guerres de religion. Les édifices religieux les plus importants, comme par exemple Bussière-Badil et Saint Léonard, en Limousin, exhaussaient leurs murailles, les perçaient de créneaux et, à défaut d'une ligne de machicoulis, comme

à Saint-Astier, établissaient à l'aplomb des fenêtres par lesquelles pouvaient passer les assaillants, des moucharabis. Le plus souvent, ces précautions défensives étaient inutiles, faute d'assiégeants ; mais ce ne fut pas le cas à Saint-Astier. Des boulets authentiques ont laissé dans les vieilles murailles des traces indéniables et justifient cette fois les fortifications ajoutées après coup au monument. Pour les châteaux anciens, c'est une parure ; c'en est une aussi pour les édifices religieux, en même temps qu'une preuve affligeante de la violence de nos guerres de religion. Quoi qu'il en soit, j'espère qu'on trouvera que cette couronne de mâchicoulis de la vieille église périgourdine méritait d'être publiée, bien qu'elle n'ait pas précisément un très grand intérêt archéologique.

CHATEAU DE LA ROQUE.

A en juger par le dessin que nous en donnons, c'est surtout par son côté pittoresque que se recommanderait le charmant château de La Roque. Il est difficile d'imaginer un castel plus agréablement perché sur une colline rocheuse, mieux entouré de vieux arbres et se prêtant comme celui-là à de jolis sujets de dessins. Il n'est besoin d'y rien changer pour que le tableau soit complet et je suis sûr qu'il a dû tenter souvent les touristes de passage, tous plus ou moins munis d'albums ou d'appareils photographiques. En juin 1864, à l'époque où j'y passai, au cours d'une excursion en Sarladais et en Quercy que je ne saurais oublier, car elle fut la dernière que je fis avec mon regretté frère (1), les photographes étaient plus rares que les dessinateurs et avaient

(1) La Roque fut la dernière étape de cette excursion qui, commencée à Périgueux et à Brive, nous permit de voir et de dessiner Turenne, Martel, Montvalent, Rocamadour, Souillac ; de là à Sarlat par les bords de la Dordogne ; Domme, Cénac, et finalement Beynac, Saint-Cyprien, où quittant la vallée de la Dordogne nous primes celle de Castel, arrosée par le Moulau qui passe au pied de La Roque.



From J. Roper, Nant.

sur eux, comme aujourd'hui, un avantage précieux : c'est qu'ils opéraient plus vite.

N'ayant à ma disposition qu'un crayon et une feuille d'album, je m'installai comme je pus sur la grande route qui passe au bas du château et, par un clair soleil de juin, je me mis à l'œuvre, pendant que mes compagnons gravisaient la colline et visitaient le vieux manoir. Quand ils redescendirent, mon croquis était fini ; mais nous étions pressés et je dus renoncer à l'ascension et à l'intéressante inspection qu'ils venaient de faire. Faute de mieux, il me fallut me contenter du récit de leur visite, des belles choses qu'ils avaient admirées, des souvenirs historiques qu'avaient réveillés, dans leur esprit, les tableaux, les portraits anciens, les œuvres d'art qu'on leur avait obligeamment montrés et dont ils me faisaient venir l'eau à la bouche. Hélas ! il y a plus de 40 ans de cela, et, en dehors de mon croquis qui me rappelle parfaitement l'aspect de La Roque, les descriptions de l'intérieur qu'on m'en fit à ce moment, sont absolument sorties de ma mémoire.

Heureusement que, trente ans plus tard, en 1885, mon ami M. de Roumejoux fit, dans la vallée de la Dordogne, à peu près la même excursion que nous, qu'il fut reçu par les châtelains de La Roque comme il est de tradition chez eux d'accueillir les visiteurs, et qu'il fit insérer dans le *Bulletin* de notre Société archéologique le compte-rendu circonstancié de sa visite faite en compagnie de dix de nos collègues. C'est à ce compte-rendu que je vais faire quelques emprunts pour suppléer à mon manque de mémoire.

Mais avant, arrêtons-nous un peu à l'extérieur du château, seule chose que j'aie vue d'en bas et d'un seul côté, et constatons que les constructions ont été singulièrement influencées par la disposition des rochers calcaires qui leur servent de soubassement. La Renaissance, à laquelle appartient La Roque, pas plus que le moyen âge qu'elle avait remplacé, ne fit systématiquement des plans irréguliers de châteaux et d'églises. Les magnifiques constructions de Pierrefonds, de la Bastille, de Roquetaillade en Bordelais, de Chambord, pour ne citer que les plus belles, sont ou étaient d'une par-

faite symétrie ainsi que nos plus célèbres cathédrales, et on peut affirmer que nos anciens architectes aimaient, autant que les modernes, l'ordre et la régularité. Ils l'ont bien montré en Périgord en traçant les plans des bastides et ceux de la plupart des châteaux, composés en général d'un corps de logis flanqué de deux tours, avec, sur la façade opposée, une tour d'escalier. Ces plans, modifiés parfois par des agrandissements successifs, l'ont été presque toujours par la nature des emplacements. C'est le cas de beaucoup de châteaux du Sarladais, de Beynac notamment, c'est tout-à-fait celui de La Roque, et il faut reconnaître que l'irrégularité des constructions, au lieu de nuire à l'effet, a singulièrement profité à l'aspect pittoresque du manoir. C'est même par là, autant que j'en peux juger après 40 années, qu'il se recommande à l'attention des dessinateurs et des archéologues, sans être assurément sans défauts. Ainsi, la tour carrée couronnée de mâchicoulis est décidément trop haute pour sa largeur, et le bâtiment du XVIII^e siècle auquel elle s'appuie est, avec sa toiture à mansardes et sa simplicité d'architecture, en parfait désaccord avec l'ensemble des tourelles et des pavillons qui forment le château ; mais malgré ces disparates, la silhouette de La Roque est du plus agréable effet, et il n'est pas un passant qui ne s'arrête sur la route pour en admirer l'élégance, si bien complétée par le piédestal calcaire qui supporte le château.

Entrons-y avec M. de Roumejoux et empruntons-lui sa description :

« Ce castel a été construit dans les premières années du XVI^e siècle, à en juger par quelques-uns de ses détails ; au siècle dernier, il a été considérablement remanié. Du moulin qui est au-dessous, il produit l'effet le plus pittoresque, dressant ses hautes tourelles au-dessus d'une masse de verdure. Ce site est bien connu des personnes qui ont visité le Sarladais.

Nous n'entendons pas décrire le château de La Roque, dont plusieurs détails sont bons à noter : signalons un couloir voûté très original qui relie deux parties du rez-de-chaussée ; dans la cour intérieure, une belle porte du temps de Louis XII, à l'architecture élégante, dont le tympan porte l'écusson de la branche cadette des

Beynac, et une série de corbeaux aux multiples moulures soutenant les hourds en pierre d'un pavillon défendant les fossés du côté de la montagne. A l'intérieur, la chapelle a gardé sur ses murs des peintures à fresque du temps, représentant plusieurs scènes de la Passion de N.-S., le grand prêtre déchirant ses vêtements, Pilate se lavant les mains, Jésus portant sa croix, la Vierge et saint Jean au pied de la croix ; du côté de l'épître on a reproduit les portraits des châtelains, à genoux sur leurs bancs armoriés.

Derrière l'autel, une mise au tombeau, dont les personnages sont encore reconnaissables, quoique le sujet soit détérioré en certaines parties.

Au centre de la voûte, le Père éternel, et sur les retombées les quatre évangélistes avec leurs attributs ; enfin un tableau que les traditions de famille font attribuer au Guide : *Saint Sébastien tombant sous une grêle de flèches*. Ce tableau est saisissant de vérité ; mais quelques-uns de nos confrères ont cru qu'il fallait lui donner rang dans l'école espagnole, dont c'est plutôt la manière et la couleur.

Dans les diverses salles du château sont répandus de nombreux portraits. En première ligne, celui de l'archevêque de Paris, en pied. On n'en connaît pas l'auteur ; mais comme faire et coloris, il a quelques rapports avec celui de M. de Bertin, peint par Roslin. Cette observation est due à M. Paul Galy, dont la compétence en fait de peinture est connue.

Nous savons que François de Beaumont, baron des Adrets, est la tige des Beaumont du Périgord ; le portrait de ce célèbre homme de guerre est à La Roque ; sa physionomie est sévère ; d'un geste énergique il montre une ville en flammes. Des portraits en pied de Louis XV et de Marie Leckzinska jeunes ; les mêmes plus âgés attribués à Van Loo ou à son école.

Le portrait du vicomte de Beaumont, chef de division des armées navales, illustre par ses services et surtout par le combat qu'il livra, en 1781, à Ouessant, contre un vaisseau anglais ; la gravure de ce fait d'armes est à La Roque. M. de Beaumont en a vainement cherché l'original. Un pastel de La Tour ; La Tour lui-même en costume d'atelier, les bras croisés appuyés sur le dossier d'une chaise. Plusieurs autres portraits intéressants qu'il serait trop long d'énumérer... »

Cette description de M. de Roumejoux augmente mes regrets de n'avoir pas visité La Roque, mais supplée parfaitement à ce qui manquait à la mienne. Quelle charmante

résidence pour un artiste et un archéologue ! Rien n'y manque, ni les vieilleries architecturales de la bonne époque, si bien représentées par les tours crénelées, par ce couloir voûté, cette porte du temps de Louis XII, cette chapelle, encore gothique, couverte de peintures contemporaines, que je soupçonne exécutées par le même pinceau que celles du château de Beynac, ni une collection de portraits et de tableaux dignes d'un vrai musée. Qui n'envierait ce beau portrait de l'archevêque de Paris attribué à Roslin, et ces pastels de La Tour ? Mais ce qui me paraît une rareté digne de remarque, c'est ce tableau où le farouche baron des Adrets s'est fait représenter au milieu d'une ville en flammes, comme s'il se fut trouvé là dans son élément naturel. Quel contraste entre ce terrible capitaine protestant et le pieux archevêque de Paris, l'un et l'autre de la maison de Beaumont et de façons si différentes célèbres tous les deux. Il semble que le prélat soit venu pour faire pardonner les excès de l'homme de guerre dont il ne descendait pas d'ailleurs, mais était l'arrière petit-neveu.

J'aurais aimé à trouver dans cette collection artistique quelques œuvres d'un peintre qui eut, il y a 60 ans, une grande réputation comme paysagiste, et dont le frère, le commandant du génie Coignet, était devenu châtelain de La Roque par son mariage avec M^{lle} de Beaumont. Les dessinateurs de ma génération ont tous plus ou moins copié, dans leur jeunesse, les dessins et les aquarelles de cet artiste de talent, célèbre alors et bien oublié aujourd'hui, mais dont je suis heureux de rappeler et d'honorer le nom, comme celui d'un maître qui ne se douta jamais qu'il m'avait, par ses modèles, donné de bonnes leçons.

B^{on} DE VERNEILH.

VIEUX SINTS PÉRIGOURDINS.

C'étaient de curieux ouvriers d'art, des artistes, pourrait-on dire, ces *sintiers* (1) qui, jadis, chaque année, le printemps venu, partaient du pays Lorrain (2) pour se répandre à travers l'Europe occidentale, emportant avec eux, comme le philosophe de l'antiquité, toute leur fortune : sur leur dos, bouclés dans un sac, ou plus simplement, noués dans une toile, les quelques instruments nécessaires à leur profession : un compas, une règlette qu'ils nommaient *brochette*, des matrices pour l'ornementation et la composition des inscriptions (3); dans leur tête, les secrets religieusement transmis de père en fils qui faisaient de leur art un métier fermé. Quelques-uns, plus lettrés, les avaient consignés sur un carnet où ils notaient en outre les événements survenus en cours de route, composant pour nous de précieux livres de raison.

Ils allaient ainsi à l'aventure, charmant les loisirs du chemin en taillant dans du bois dur leurs matrices, dont quelques-unes sont de véritables modèles de bon goût, quêtant l'ouvrage de ville en ville, de paroisse en paroisse, — églises et chapelles étaient alors nombreuses, — guettant les cloches dont le son fêlé blessait l'oreille et l'orgueil des paroissiens. Vite ils accouraient offrir leurs services que les villageois réunis, « au devant de la porte et principale entrée de l'église

(1) Du vieux mot *sint* ou *saint*, cloche, conservé dans *toque-sin*, *tocsin* (latin *signum*).

(2) « La Lorraine, ou plus exactement le Bassigny lorrain, était autrefois pour l'art campanaire ce qu'était Limoges pour l'orfèvrerie et l'émaillerie, c'est-à-dire plus encore que ne furent Rouen, Nevers, etc., pour la faïencerie, les Flandres, Aubusson, Tours, etc., pour la tapisserie. » M. JOS. BERTHELÉ, *Recherches*, p. 218.

(3) F. FARNIER, *Notice historique sur les cloches*, p. 40.

paroissiale, au son de la cloche à la manière accoutumée (1), • finissaient par accepter, après maints débats. Et comme la méfiance est chose naturelle entre étrangers, le notaire était appelé pour constater l'accord et en dresser acte.

Le fondeur s'installait, recueillait le métal : vieux chaudrons de cuivre, vieille va'sselle et chandeliers d'étain, mortiers de bronze (2) ; puis établissait son fourneau et construisait son moule au moyen de la *brochette*. Le moment de la coulée venu, le prêtre bénissait le métal, le fondeur invitait la partie féminine de l'assistance à déguerpir et, instant solennel — il y allait de sa réputation — débouchait le trou de coulée : le métal, en nappe de feu, se précipitait dans le moule qui, au bout d'un certain temps, était brisé, et la cloche sortait toute pimpante de sa chrysalide. L'opération couronnée de succès était toujours terminée par de fortes *beuveries* (3).

L'étude de ces intéressants artistes n'a tenté jusqu'à ce jour qu'un petit nombre de chercheurs et il n'existe, en matière d'archéologie campanaire, que de rares ouvrages. Le Poitou est peut-être même la seule province qui possède un travail à peu près complet sur les cloches et les fondeurs ; elle le doit à M. Jos. Berthelé, ancien archiviste des Deux-Sèvres qui, dans ses *Recherches pour servir à l'histoire des arts*

(1) Cf. Roger Drouault : *A la recherche des vieilles cloches (Loudunais et Chatelleraudais)* ap. *Revue Poitevine et Saintongeaise*, numéros du 15 janvier 1891 et suivants.

(2) C'est sans doute l'utilisation par le fondeur de divers objets vaguement dorés ou argentés qui a donné naissance à cette croyance partout répandue que les cloches anciennes contiennent des métaux précieux. Nous pourrions citer telle commune du département dans laquelle, à l'occasion de la refonte d'une vieille cloche, plusieurs conseillers municipaux proposèrent l'envoi de deux délégués pour surveiller l'opération de la fonte et empêcher le fondeur de s'approprier l'or et l'argent que, au dire des anciens, la vieille cloche devait contenir.

(3) M. Jos. Berthelé, *Une fonte de cloches au temps jadis*, p. 10.

en Poitou (1), a élevé, en huit chapitres, aux *sints* de cette région, un véritable monument, dans lequel il a montré quelles richesses artistiques renfermaient nos antiques clochers. Mais, comme toutes les richesses, celles-ci sont fragiles : chaque année voit disparaître quelques vieilles cloches, qui, après un service souvent plusieurs fois séculaire, retournent au creuset se refaire une nouvelle jeunesse ; l'archéologue ne veille pas toujours à côté du fourneau : les inscriptions et les ornements qui décoraient la cloche ne sont point recueillis, et voici des documents perdus pour l'histoire de l'art.

Ayant été souvent témoin et victime de ces regrettables disparitions, nous nous sommes empressé, aussitôt notre arrivée en Périgord, malgré notre complète ignorance de l'histoire de ce pays, de recueillir autour de nous tout ce qui pouvait se rattacher à l'histoire des cloches. C'est le résultat de ces recherches que nous donnons dans cette notice, très modeste contribution à l'étude de l'archéologie campanaire de cette province, note timide apportée au carillon que ne manqueront pas de sonner à toute volée les vieux *sints* du Périgord en l'honneur de celui qui, mieux placé que nous, leur consacra un travail complet.

Les documents qui suivent sont donnés dans l'ordre chronologique tels que nous les avons recueillis sur nos carnets de notes, sans commentaires historiques, mais avec remarques épigraphiques ou paléographiques. Ils font connaître plus de 110 cloches : 7 du seizième siècle ; 20 du dix-septième ; 30 du dix-huitième et le surplus de ce siècle. Ils nous apprennent les noms de 15 fondeurs anciens : Nicolas, M. B. C., Pierre Charpentier, Pierre Lalay, Pasquet, François Boyer, Barraud, Louis, René et Jacques Barraud, J. Lebrun,

(1) Melle, Lacuve 1889, 1 vol. in 8°, ouvrage couronné par l'Institut.

Ce travail n'est qu'un chapitre d'une vaste étude sur l'art campanaire, remplie de faits inédits et curieux, que notre savant ami, — notre excellent maître en ces intéressantes études — se propose d'éditer prochainement sous le titre de : *L'Art campanaire en France du XIII^e au XIX^e siècle* ; cet ouvrage comprendra plusieurs volumes.

Nicolas Guichard, Courtaud, Courtois et Merlin. Nicolas, Pasquet et Courtaud n'avaient pas encore été signalés ; quant aux autres, nous donnerons plus loin les détails biographiques que nous avons pu recueillir sur eux (1).

1505. — Le petit village de Nanthiat, dont le château a été pendant quelque temps la résidence de la belle Aïssé, possède dans son clocher deux très intéressantes cloches du seizième siècle : l'une d'elles, la plus ancienne des cloches rencontrées par nous jusqu'à ce jour en Périgord (2) porte sur son cerveau l'inscription suivante :

sancta maria ora pro nobis l'an mil u c u † te deum laudamus

Un trèfle sépare les mots *nobis* et *l'an*.

Cette formule, qui se rencontre fréquemment, est une des plus simples de l'épigraphie campanaire : l'invocation au patron de l'église et la date de la fonte.

Au point de vue paléographique, il y a lieu de faire re-

(1) Nous adressons ici nos remerciements aux personnes qui ont bien voulu nous aider dans nos recherches et dont nous signalerons les noms au cours de ce travail ; en particulier à M. Villepelet, archiviste de la Dordogne, qui, avec une rare obligeance, nous a communiqué les inventaires par lui faits des anciens registres paroissiaux.

(2) La plus ancienne cloche du Périgord paraît être celle de Sarlat datée de 1481. (Cf. *Bulletin* de la Société archéologique du Périgord, t. XVI, p. 280, inscription déchiffrée par M. l'abbé Brugière.)

Les mêmes *Bulletins* font connaître les noms des fondeurs suivants : Antoine Péchary, de Tayac, cloche pour les Récollets de Sarlat (t. XV, p. 6) ; Joseph Brunet et Dominique Grousseti, d'Hâcourt (Haute-Marne), cloche pour Saint-Michel de Castelnau (t. XIV, p. 45) ; M. Compain, cloche de Vergt, 1782 (t. I, p. 394) ; Merlin, cloche pour Saint-Paul-d.-Serre, 1785 (t. I, p. 394). Ont été également publiées les inscriptions des cloches de Festalemps, 1512 (t. VIII, p. 196) ; Marsac, 1584 (t. I, p. 144) ; Bersac, 1626 (id) ; Montpon, 1610 (t. X, p. 35) ; Chalagnac, 1782 (t. I, p. 394) ; ces inscriptions sont muettes sur le nom des fondeurs. M. l'abbé Goustat, dans son *Histoire de La Linde* (*Bullet.* t. X), fait connaître les fondeurs J.-B. Jolly, cloche à Drayaux, 1683 ; Turmeau, de Bordeaux, cloche à St-Sulpice, 1772 ; F.-J. Brenet, à Badefol, 1772.

marquer que le *x* qui indique les centaines n'est pas placé en exposant, mais dans le corps de l'inscription. Cet usage était assez fréquent chez les fondeurs. Il rend souvent étrange et difficile à déchiffrer les textes campanaires ; témoin une cloche de Cernay (Vienne) sur laquelle la date est ainsi mentionnée *m v° mxxx rami* ; ce que nous avons traduit *m v° mxxx rami* (1599) les *x* remplaçant les *v* absents du matériel du fondeur (1).

1516. — L'église de Condat, qui faisait autrefois partie d'un château féodal détruit par Du Guesclin, est construite sur un monticule isolé dont les flancs recèlent de curieux souterrains organisés pour la défense.

Dans le clocher se trouve encore une cloche du seizième siècle :

sancta maria ora pro nobis lan mil ccccc et x mni

Un calvaire après la date ; puis, en caractères plus petits, deux mots que l'élévation de la cloche et l'étroitesse du clocher ne nous ont pas permis de déchiffrer.

Comme pour la cloche de Cernay, dont nous venons de parler, le fondeur, au lieu de composer le chiffre 16 avec un *x* et six bâtons, ce qui demandait sept moulages différents, a pris simplement *x* et les lettres *m n i*, qui, par le nombre total de leurs jambages, donnent le même résultat avec économie de trois moulages.

1548. — L'inscription suivante, dont nous devons la communication à l'obligeance de M. le comte de Saint Saud — qui lui-même la tenait du curé de Saint-Quentin de Chalais (Charente) anciennement du diocèse de Périgueux — décore une cloche de l'église de ce lieu :

† ISB. MA POVR S. A. S. CANTIN ANT. BERTELOT
GVIONE IOBERT MERINE A GRO A. M. I. S. I. D. I. M.
1548

(1) Cf. Roger Drouault, *Les cloches de Cernay*, apud *Revue Poitevine et Saintongeaise* du 15 février 1893, p. 45.

La première partie peut sans doute se traduire ainsi :

I. s. b. m'a (faite) pour servir) a Saint Cantin, Antoine Bertelot, (parrain) ; Guionne Jobert, marraine.

Peut-être aussi I. S. B. est-il mis pour le symbolique I. H. S.

Quant à la seconde, il faudrait avoir vu la cloche pour donner une version à peu près fondée ; d'autant que la date paraît douteuse, les fondeurs de la première moitié du xvi^e siècle se servant presque exclusivement pour leurs dates de chiffres romains et employant dans leurs inscriptions la gothique longue.

1579. — La petite cloche de Corgnac est une des plus curieuses qu'il nous a été donné de voir.

Sur le cerveau deux filets et au-dessous :

**¶ Maria ora pro nobis a fere parin marie faiolle marrine
muclexix.**

Après chacun des mots *Sancta, Maria, nobis, Faiolle*, figure une fleur ; le nom *Féré* est placé entre deux écussons à peu près indéchiffrables (1) ; avant la date, une croix de Malte, après, une crucifixion accostée des saintes Femmes. Au-dessous, deux filets ; plus bas, une série d'empreintes de feuilles (de saule ?) formant couronne, dans laquelle se trouve, enchâssée par deux fois, la même crucifixion. Deux autres filets séparent cette partie de la robe, sur laquelle on remarque : 1^o une crucifixion plus grande que les précédentes et accompagnée de trois écussons presque frustes et 2^o un calvaire bizarre formé de pièces assemblées côte à côte : les trois bras de la croix, supérieur et latéraux, sont formés par la crucifixion employée à la première ligne et le bras inférieur par la Vierge, qui paraît ainsi mise en croix. La pre-

(1) On pourrait lire à la rigueur l'écusson placé après l'A : de... au chevron accompagné de trois roses (?), 2 et 1.

mière marche du calvaire, la plus étroite, est constituée par deux cœurs évidés; la deuxième, par trois croix de Malte semblables à celle qui, dans l'inscription, sépare le mot *Marrine* de la date; enfin, la troisième et aussi la plus large, par deux crucifixions identiques à celles qui précèdent, placées de chaque côté d'un sigle qui paraît être un M oncial surmonté d'un A; entre les trois branches de l'M sont des ornements qu'on ne peut distinguer, peut-être des armoiries. La croix est accostée de deux Vierges : celle de dextre moulée sur la même matrice que la précédente (tête tournée à senestre), celle de senestre différenciée par la tête penchée à dextre.

1599. — Le procès-verbal suivant, qui fournit le nom d'un fondateur du xvi^e siècle, encore inédit, nous a été donné par les registres d'état civil de Saint-Pardoux-la-Rivière :

« Le 14^e 9^{bre} 1599 a esté baptizée la cloche faicte audict mois par M^e Nicollas et a esté parin, comme est escript sur lad. cloche, M^e Michel Bourdier, bachellier èz droictz et juge de Saint Pardoulx et de Saint Saud, et marinne, damoiselle Marie du Dousset, femme de Pierre Pourtent, dict Courty, par moy,

BEAUSSOULEIL. »

Cette cloche n'existe plus.

Au moyen âge, les artistes étaient souvent désignés simplement par leurs prénoms. Il y a un certain nombre de fondateurs qui ne sont connus que de cette façon incomplète.

xvi^e SIÈCLE (1). — A Fontroubade, non loin d'une fontaine dont les eaux étaient encore renommées il y a quelque qua-

(1) L'église Saint-Georges de Mussidan possédait en 1879 une cloche au moins du xvi^e siècle. Nous lisons dans une petite brochure que la tour du clocher renferme trois cloches, deux signées Vauthier (1868), « la troisième, dite petite cloche, a sur ses sœurs l'avantage d'être une antiquité; elle porte des inscriptions en lettres grecques à peu près complètement effacées aujourd'hui ». (*Mussidan*, par G. Piver. Périgueux, 1879, p. 16.). Il s'agit certainement d'une cloche avec inscription gothique. Notre érudit confrère, M. Ch. Durand, qui a fait à notre intention l'ascension du clocher de Mussidan, n'a pu la retrouver.

rante ans pour la guérison de la goutte, subsistent les quatre murs d'une petite chapelle envahie actuellement par la végétation : un ormeau centenaire s'élève sur l'emplacement de l'autel et ses rameaux s'étendent sur le chœur en une voûte verdoyante du plus pittoresque effet.

Dans une fenêtre, la cloche de la chapelle a été placée pour être sonnée en temps d'orage; elle porte simplement, en gothique allongée qui annonce le xvi^e siècle :

ihs^a m s de radegundis ora p nobis

Une croix à branches égales et un calvaire précèdent l'inscription. La branche verticale du P est coupée par une barre horizontale, contrairement aux usages de l'ancienne écriture abrégée, dans laquelle P, avec une barre horizontale, signifiait *per* et P, avec une barre courbe, se lisait *pro*.

1600. — Dans le clocher de Nanthiat, à côté de la cloche de 1505, que nous avons décrite ci-dessus, s'en trouve une seconde qui porte en caractères romains :

✠ MA SANCTA AGATHA ORA DE SANCTO CRVCIS
DE NANTHIAC QVQ
IEHAN IAVBERT ESCVYER SEIGNEVR DE NANTHIAC
LA TOVR LANSINADO PARIN LAN 1600.

Au-dessous : 1^o La crucifixion accostée des saintes Femmes ; 2^o quatre petits sceaux illisibles ; 3^o quatre empreintes de feuilles appointées en cœur ; 4^o les lettres M — B — C, certainement initiales du fondeur ; 5^o enfin, le moulage d'un long lézard vert, pris, à en juger par la finesse de l'empreinte, sur l'animal lui-même.

La reproduction d'un lézard sur les cloches est assez rare. M. Berthelé l'a rencontrée à Saint-Gervais-sur-Mare (Hérault) sur une cloche fondue en 1764 par le lorrain Bartet ; elle existe aussi, nous a-t-il dit, à Molitg (Pyrénées-Orientales),

à l'église de la Daurade, à Toulouse, cloche provenant de Beaumont-de-Lomagne (Tarn-et-Garonne) (1).

Sur notre cloche, cet animal n'est placé que comme simple ornement, bizarre, il est vrai, mais point comme symbole. Le lézard est pris en général pour le démon ; c'est un des animaux impurs du Lévitique, et il est défendu par la loi de s'en nourrir : *lacerta non comeditur* (xi, 30, 41). C'est aussi le symbole de l'idolâtrie (2).

Sur la calotte, une couronne formée d'empreintes de feuilles. La première ligne, bien fautive, — tous les fondeurs n'étaient pas des latinistes achevés, — semble pouvoir se restituer, en remarquant que la paroisse est placée sous le vocable Exaltation de la Croix : (*Sancta*) *Maria*, *Sancta Agatha ora*(te) (*pro nobis*). *De* (*Exaltatione*) *Sanctæ Crucis de Nantiacquo* (3).

Le fondeur, après le mot *de*, a omis *exaltatione* ; mais, se rappelant que cette préposition gouvernait l'ablatif, il a composé *sancto*.

On pourrait aussi lire : (*Ihs*) *M(aria)* *Sancta Agatha ora* (*pro nobis*), *de* (*parochia*) *Sanctæ Crucis de Nanthiacquo*.

1604. — Les caractères gothiques employés exclusivement à l'origine par les fondeurs pour la composition des inscriptions furent entièrement remplacés par les caractères romains dans la seconde moitié du xvi^e siècle, et jusqu'à ce jour on ne connaissait pas d'inscriptions campanaires gothiques postérieures à l'an 1600 ; les dernières venues à notre connaissance étaient celles de Saint-Aubin-les-Elbœuf, datées de 1589 (4) ; de Saint Florent-les Saumur, 1594 (5) ; de

(1) Dr Billon, *Bulletin monum.*, t. XXVI, p. 716.

(2) M. Berthelé, *Recherches*, p. 289.

(3) *Revue Poitevine* du 15 février 1893, p. 45. M. Berthelé nous a indiqué une cloche à Saint-Martin-de-Larson (Hérault), datée de 1602, dont l'inscription en capitales romaines est accompagnée des mots *Ave Maria* en gothique carrée.

(4) Baron de Rivière. — *Études campanaires*. Caen, 1891, p. 11. (Extrait du *Bulletin monumental*, année 1891).

(5) Cf. l'abbé Auber, *Histoire du Symbolisme*, t. III, p. 446, et t. IV, p. 324.

Cernay, 1598 (1). Aussi devons-nous signaler comme très curieuse la cloche du Petit-Jumilhac qui est de 1604 et qui porte une inscription gothique :

1498 mra s maurici de iumiliat ora pro nobis 160L

Il y a lieu de faire remarquer que les *s* et les *o* sont en caractères romains ; dans le millésime, le fondeur s'est servi d'un *L* dont la grande branche n'est pas horizontale mais inclinée à dextre, pour représenter le chiffre 4.

Cette inscription dont les caractères sont fort mal établis n'est accompagnée d'aucun ornement.

1604. — L'église de Saint-Priest-les-Fougères possède trois fort beaux autels en bois sculpté ; sur celui de gauche se voient des armoiries portant trois lions rampants ; sur celui de droite, un écusson écartelé : au 1 un lion passant au 2, une fasce fuselée ; au 3 fascé ; au 4, une fasce accompagnée en chef de trois étoiles posées en fasce et en pointe d'un aigle aux ailes éployées, timbré d'un heaume et soutenu par deux anges ; ces armes sont flanquées de deux autres écussons ; celui de droite renfermant les lettres *P B* ; celui de gauche, les lettres *J L*, toutes entrelacées et surmontées, les premières, d'une couronne de comte, les secondes, d'une couronne de roses.

Une des cloches de cette église porte cette simple inscription :

SANCTE PREIECTE ORA PRO NOBIS . 106L,

accompagnée d'un calvaire orné de roses devant le premier mot, d'une fleur de lis après *Prejecte* et d'une rose avant la date.

(1) Les plus anciennes cloches encore existantes sont du *xiii* siècle. Cependant, le *Bulletin* de la Société archéologique de la Corrèze mentionnait, il y a quelques mois, une curieuse cloche formée de bandes de métal réunies par des rivets, qu'on attribuerait à l'époque mérovingienne. Hâtons-nous d'ajouter que la qualité de cloche est refusée par de nombreux archéologues à cet ouvrage de chaudronnerie, qui pourrait fort bien être un casque antique.

Sur la robe, un calvaire, comme le précédent, et une Vierge à l'Enfant; plus bas, une couronne de roses fait le tour de la cloche.

Sancte Prejecte est le vocatif de *Sanctus Prejectus*, nom latin de Saint-Priest.

On remarquera que, pour composer le millésime, le fondateur a employé I pour 1 et un petit L, comme au Petit-Jumilhac pour former un signe qui laisse deviner un 4; cet emploi des lettres, pour figurer des chiffres, était assez fréquent au xvii^e siècle, et l'église de Saint-Priest en fournit un exemple dans ses fonts-baptismaux, sur lesquels se trouve gravée l'inscription :

M . S . L . B

[160Z]

dans laquelle un Z remplace un 2.

La date est inexacte *a priori*; il est inutile d'insister sur ce fait (1) : les chiffres ont été intervertis, et il est moins compliqué de restituer 1607 que 1610.

1616. — Nous glisserons sous cette date une *eschelette* fêlée que nous avons rencontrée à quelques centaines de mètres du département de la Dordogne, à Courbefy, point culminant de la région, lieu de ballade, où jadis, le premier dimanche de mai, les femmes du Limousin venaient vendre leurs cheveux, dans les combles d'une chapelle bien délabrée, édifiée tout près des ruines d'un château féodal, chef-lieu d'une ancienne baronnie.

L'inscription, assez périlleuse à relever par suite de l'état de vétusté de la charpente, est ainsi conçue :

IESVS MARIA 1616.

(1) Cette cloche est indiquée comme étant de la fin du xv^e siècle. (Cf. *Bulletin*, t. VIII, p. 34). A Montpon, le timbre d'une horloge porte comme date : 1613. (Cf. *Bulletin*, t. X, p. 33.)

Une croix de Malte devant le premier mot ; une fleur de lis après la date. Sur la robe, une Vierge à l'Enfant placée sous un dais.

1625. — Le 1^{er} juin 1625 fut bénite la petite cloche de Saint-Martin d'Agonac, devant l'autel de Saint-Michel. Cassée deux ans auparavant, elle fut refaite aux dépens de Louis de Lagut, écuyer, s^r de Lège, lieutenant du vice-sénéchal du Périgord, qui en fut le parrain avec Lucie Dujarric, femme de Charles Dessalis, greffier syndic d'Agonac (1).

1631. — L'intéressante église de Nontronneau possède, dans une des deux baies de sa brelèche, une cloche de 1631 ; elle porte l'inscription suivante que M. André Lajus a relevée à notre intention :

STE STEPHANE ORA PRO NOBIS M PIERRE
DVCONGET PBRE CVRET DVDI LIEV
A ESTE PARIN JEHAN BELLIQVET LE IEVNE
MARINE MARGERITE AVDHIER DAME DE BERNAR-
DIERES 1631.

Une fleur de lis au commencement de chaque ligne et après *nobis*.

Signalons comme particularités épigraphiques : à la première ligne STE pour *sancte*, PBRE pour *presbtre*, CVRET DVDI pour *curé dudit*.

Sur la robe un calvaire à croix de Malte orné de fleurs de lis séparées par des points, accosté de deux petits calvaires à croix fleurdelisée. Ce dernier ornement figure encore une fois sur la robe, mais à un point diamétralement opposé au grand calvaire.

(1) Etat civil.

1633. — Les registres d'état civil conservés à la mairie de La Chapelle-Montmoreau renferment le procès-verbal suivant :

« Ce jourd'huy trantiesme janvier mil six cens trante troy avons faict la benediction de la closche de La Chapelle Monmoreau ; a esté son parin Charles de Lemberterie, escuyer, sieur de La Chapelle, et merine Janne de Bourdelhe, dame et contesse de Dultar ; faict par moy vicquerre perpetuel soubz signé.

De Bourdeille ; La Chapelle ; Roehault ; de Mauriac, curé de Baret ; Durand ; Suyau ; Depuyhardy ; Delagarde ; Trafforest ; Dudouble ; Trafforest ; Trafforest, vicaire perpetuel pour avoir faict la dicte benediction. »

Cette cloche a été refondue en 1744.

1641. — La grosse cloche de Saint-Priest-les-Fougères qui a été envoyée à la fonte l'année dernière portait :

SANCTE PRECETE ORA PRO NOBIS M PIERRE
RIBEYROL

CVRE PIERRE DE RIBEYREYS ESR DE RIBEYREYS
ET AVTRES PLACES PARIN FRANCOIZE DE BRIE
DALLE DE COVRBAFFY MARINE 1641.

au-dessous, un calvaire et la signature des fondeurs :

PIERRE CHARPENTIER MA FAIC — TE
PIERRE LALAY

Après chaque mot, une petite croix.

Saint-Priest est ici traduit *Sanctus Precetus*, tandis que la cloche de 1604 déjà citée donne *S. Prejectus* ; à remarquer dans cette inscription qu'il n'y a pas de lettres placées en exposant : ESR = *escuyer* ou bien *escuyer, sieur de...* ; DALLE = *damoiselle*. Cette cloche a été refondue dans les ateliers de M. G. Bollée, d'Orléans ; sur la nouvelle cloche, le maire de Saint-Priest, M. le docteur Sireyjol, conseiller général, a

pris le soin de rappeler dans l'inscription tous les renseignements qui existaient sur l'ancienne.

Pierre Charpentier a laissé des traces de son passage dans plusieurs contrées : en 1628, il fonde à Champsac (Haute-Vienne) ; en 1631, avec Pierre Lalay, à Limoges ; en 1646, à Saint-Marc, à Frongier (Creuse). Un Jean Charpentier est aussi signalé au Temple (Deux Sèvres), en 1648 ; à Poitiers, en 1648. Enfin d'autres Charpentier travaillent au Courdault (Vendée), 1672 ; Mouilleron (Vendée), 1676 ; Poitiers, 1706 (1).

Pierre Lalay a aussi un certain nombre de cloches à son actif ; nous parlerons de son œuvre à propos de la cloche de Thiviers.

1641. — En 1640, François de Vaucocour, ayant voulu loger dans le château d'Abjat des troupes qu'il conduisait en Italie, fut tué par les habitants qui, convaincus du crime de sédition furent, par jugement du 8 mai 1641, condamnés à de fortes amendes envers les établissements religieux des environs. Leurs cloches furent confisquées et la principale portée dans l'église de Thiviers, où était la chapelle des Vaucocour. Le frère du seigneur assassiné y fit élever un clocher dans lequel il la fit placer ; en 1735, celle-ci était fêlée et son poids menaçait de causer la ruine des murs de l'église, aussi les consuls voulurent-ils la faire descendre ; le seigneur de Vaucocour en ayant réclamé la propriété, le différend fut porté devant l'intendant de Guyenne qui le débouta de sa demande ; la cloche fut vendue aux enchères et son prix employé aux réparations de l'église (2).

(1) Tous ces renseignements sur les fondeurs et ceux qui suivent sont puisés dans les ouvrages de M. Berthelé : *Recherches, etc. ; Anciens fondeurs de cloches poitevins ou ayant travaillé en Poitou du quatorzième au dix-huitième siècle* (1889) ; *Essai sur l'art campanaire en Poitou du treizième au dix-neuvième siècle* (1890) et enfin dans les nombreuses notes qu'il nous a communiquées ; il vaudra bien accepter ici l'expression de nos très vifs remerciements.

(2) *Notes historiques sur Thiviers*, par M. André Maisonneuve-Lacoste, in *Thiviers-Journal*, numéro du 30 juin 1893, p. 648.

1645. — Bénédiction, le 29 octobre 1645, de la cloche de Piégut ; parrain : Jean de La Serre, sieur du Chareyrroux, juge sénéchal des juridictions du Bourdeix, Pluviers, Saint-Barthélemy, Saint-Etienne-le-Droux et Teyjat ; marraine : Peyronne Chaslard (1).

1651. — Au Grand-Brassac, le 23 avril 1651, bénédiction de deux cloches : la grosse dédiée à Saint-Pierre, patron de la paroisse, et à Sainte Barbe, a pour parrain Antoine d'Aydie, vicomte de Ribérac, et pour marraine Gabrielle Jaubert de Saint-Gelais dame de Montardy et Allemans. La petite, dédiée à Saint-Jean-Baptiste, est nommée par Jean de Montozon, sieur de la Barde et Isabelle Jaubert, demoiselle de Montardy (2).

1651. — La cloche dont l'inscription suit se trouvait, il y a quelques mois, sur le sol de la cathédrale de Périgueux ; elle a depuis été remontée au clocher :

✚ CIT NOMEN DOMINI BENE DITVM I S Q S I

à la suite un cercle renfermant les lettres IHS surmontant un cœur ; sur la robe : 1° cette même figure ; 2° un calvaire à la croix fleurdéliée et accostée de deux fleurs de lis.

Le fondeur, peu familier avec le latin, a composé à sa façon le verset bien connu : *sit nomen Domini benedictum*. Quant aux lettres I S Q S I, elles semblent, à condition de supprimer l'une d'elles, donner la date de notre cloche. L'emploi par les fondeurs des lettres pour figurer des chiffres que nous avons déjà vu à Saint-Priest est, avons-nous dit, assez fréquent et s'explique par l'absence dans leur matériel de caractères spéciaux ; l'auteur de cette cloche ne possédait pas les nombres et il a pris pour composer son millésime les caractères qui, par leur forme, se rapprochaient le plus des chiffres :

(1) Etat civil.

(2) Etat civil.

ainsi I a servi pour 1, S pour 5 et Q, qu'il aurait dû renverser, pour 6 ; de plus, l'ensemble de l'inscription accuse d'une façon certaine le xvii^e siècle : en supprimant le premier S, on obtient I Q S I qui, d'après ce que nous venons d'exposer, peut se lire 1651 ; il est à remarquer qu'en éliminant le second S et en renversant l'inscription on trouve encore 1651.

La forme écrasée de cette cloche indique qu'elle a été faite pour servir de timbre à une horloge.

1660. — La grosse cloche de Thiviers porte cette longue inscription :

IESVS MARIA IOSEPH SANCTA QVITERIA ORA
PRO NOBIS A FVLGVRE ET TEMPESTATE DEFENDE
NOS DOMINE ESTANS EN CHARGE MESSIEVRS

MAISTRES JEAN NOEL S^r DE LA TOVR CONSEILLER
DV ROY IVGE ROYAL DE CETTE VILLE ET PREVOSTE
IEAN MEILHOT ET IOSEPH DE LA PEYROVNIÉ

NOTAIRES ROYAVX ET LEONARD SVDRIE
MARCHANT CONSVLZ RECTEVRS VIGIERS PATRONS
FONDATEVRS ET MERGVILHIERS NAIS DE CETE
VILLE ET ESGLIZE PRINCIPALE DICELLE PIERRE
LALAY ET FRANÇOIS BOVYER MON FAICTE 1660

Une main au commencement de chaque ligne.

Presque tous les mots sont séparés par de petites croix à branches égales ; un fleuron après *messieurs* et après *icelle* ; une série de croix à la suite de la date.

Sur la robe, 1^o une Vierge cantonnée de 4 têtes ailées placées 1, 2, 1 ; 2^o un calvaire ; 3^o une figure à cinq côtés composée d'un triangle reposant sur un sommet et surmonté d'un rectangle : au milieu IHS ; au-dessus de I et S une petite croix ; un signe abrégatif, sorte d'accent circonflexe, surmonte l'H ; au-dessous quatre croix posées 3 et 1.

Au pied du calvaire figure la marque du fondeur Pierre Lalay : un médaillon ovale portant une cloche au centre et en exergue : LALAY PIERRE.

Nous avons déjà trouvé ce fondeur en 1641 travaillant à la cloche de Saint-Priest-les-Fougères ; plusieurs spécimens de son œuvre sont déjà connus : dès 1624, il signait une cloche pour l'abbaye de Feize, aujourd'hui à l'église du Petit-Palais (Gironde). De son association avec Pierre Charpentier, déjà rencontrée à Saint-Priest, provient la grosse cloche de Saint-Pierre de Limoges (1631) ; en 1648, il fond seul la cloche de Château-Ponsac (Haute-Vienne).

De lui et de François Bouyier sont les cloches de l'hôpital de Saint-Yrieix (1645) et de Saint-Martial de Limoges (1660) ; enfin, François Bouyier a travaillé seul à Neuvic (1651) ; à Saint-Martial de Limoges (1660) et à Saint-Julien et Saint-Apre, de cette ville (1661). M. Berthelé, de qui nous tenons toutes ces indications, nous signale encore une cloche de 1630 à La Roque (Hérault) qui porte : BOVIER m'a « fait. »

L'inscription qui décore cette cloche présente quelques particularités : *ora* pour *orate* ; *merguilhiers nais* pour *marguilliers nés*, *mon* pour *m'ont*.

La formule *a fulgure et tempestate defende nos, Domine*, fait allusion à la propriété qu'on attribuait autrefois (1) aux

(1) Et qu'on leur attribue encore : dans presque toutes les communes du Nontronnais, les cloches sont en branle pendant l'orage ; on possède également dans le pays un procédé tout aussi efficace pour chasser les nues ; c'est la récitation de la prière suivante que nous avons recueillie, avec bien d'autres, de la bouche d'une vieille mendiante, aujourd'hui décédée :

Priero dau mao temps. — Dzesus-Christ, un tant beu fi, sinto Barbo, sinto Catharino. — Inte vas-tu l'Inte-Christ ? — Vau better lu po et lu vi. — Ne farai, sisé noustre seignour Dzesus-Christ, tu t'en nirei lei sou quello soutaireino ; tu farai to metivedo, to beaucaredo, tu countara toutes tes leçons. — Passo, passo, manibour, ne fasaï ni mau ni doulour, lu bon Deuï et la sinto Viardzo siez a noustre secours.

Queï quello qui dau mao temps, un lo dit treï cop en s'azenouillant l'arnib se partadze.

cloches de préserver du feu du ciel et d'écarter les orages (1).

1667. — Le curé de Notre Dame de Puy-de-Fourches a laissé dans ses registres la description d'une cloche baptisée le 4 mai 1667 ; il a malheureusement omis le nom du fondeur.

Cette cloche, fondue en avril 1667, pesait 74 livres ; elle portait :

Sit nomen Domini, pour N. D. de Puy-de-Fourches, G. Rion curé ; Monsieur M^e Sicaire Montozon, chanoine en la cathédrale de Périgueux, parrain ; Françoise Roche, damoiselle, femme de M. de Puymarteau, marraine ; Jean Brachet, fabricant 1667.

Les ornements qui la décoraient étaient une croix gravée d'un côté tenue par trois anges, et de l'autre une image de Notre-Dame, tenant son fils Jésus, avec plusieurs anges.

Elle fut bénite le 4 mai de cette année (2).

1670. — A Saint-Michel l'Ecluse ; communiqué par M. le comte de Saint Saud, d'après une copie faite par le curé.

POVR S'MICHEL QVIS UT DEVS A ESTE PARRAIN
1670 NOBLE GABRIEL DVCHAVZENV MARAINE MARIE
DE CEAR MARI ET FEMME

1672. — Le 3 juillet 1672 « a été baptisée au nom de Saint-Pancrace la cloche qui est présentement au clocher de l'église, où il n'y en avait jamais eu, et l'auteur de laquelle a esté M^e Guillaume Mandillon, curé, et parrain M^e Guillaume Barby, curé de Saint-Pardoux de Feix, et

(1) Toutes les autres fonctions des cloches sont souvent ainsi résumées : *Laudo Deum, verum, plebem voco, congreo clerum, defunctos ploro, pestem fugo, festa decoro*. Cf. M. Berthelé, *Recherches*, p. 286, et notre notice sur la cloche de Mouterre-Silly.

(2) Etat civil.

marraine damoiselle Françoise Sonnier. Les noms, tant de l'auteur que du parrain et de la marraine, sons escrits sur la cloche (1). »

1679. — En 1679, les habitants de Saint Amand-de-Coly firent refondre leur petite cloche, qui pesait, avant l'opération, 129 livres et l'augmentèrent de 310 livres; il en coûta 558 l. 14 s. Le marquis des Cars et M^{me} de Rastignac furent parrain et marraine le 28 août 1679 (2).

1681. — Les registres d'état civil de Boulouneix, conservés aux Archives départementales, nous ont fourni le procès-verbal suivant :

Le vint et quatriesme novembre mil six cens quatre vingt et un, dans l'église de Boulouneyz, je soubsigné Guillaume Pion, presbtre, curé de lad. paroisse, commis de monseigneur l'illustrissime et révérendissime évesque de Périgueux, ay benist une cloche appartenante à lad. église, en l'honneur de Nostre-Dame; le parrain et marraine d'icelle ont esté Helies Duchassein, sieur de Tarratin, et Françoise de Garrabeuf, damoiselle, à laquelle bénédiction ont assisté messieurs et autres, tant habitans de lad. paroisse que des paroisses voisines.

(Signé) Marchand, curé de Saint-Jullien; Mollade, curé de Bellaigue; Jean Perry, archiprestre; Souc, curé de Paussac; Duchassain de Tarratin et Piou, curé.

1695. — La cloche, fondue en 1599 par Nicolas, pour l'église de Saint Pardoux, reçut une compagne en 1695 :

• Le 12 aoust 1695, la seconde cloche de nostre église a esté bénite par moy, curé soubsigné, par permission de Monseigneur de Périgueux, et a esté nommé parin de seremonie messire Charles d'Absat, seigneur de Vilars, Saint-Pardoux et Mezières, major du régiment de l'Auxérois, a assisté à sa place François Champagnac, escuier, sieur de la Berodie, et a esté nommée marine dame Françoise de Boisseul, dame prieure du monastère de Saint-Pardoux, et a assisté à sa place damoiselle Marguerite du Vieux Chatanet. (Sans signatures.) (Registres d'état civil de Saint-Pardoux-la-Rivière.)

(1) Etat civil.

(2) Etat civil.

1695. — Les registres paroissiaux de Naillac contiennent, en 1695, le décès de Magdeleine (23 ans), fille de feu François Bóyer, maître fondeur de cloches, et de Marie Laforge, qui fut inhumée à Saint Aignan d'Hautefort. Il s'agit sans doute de François Bouyer, dont nous avons parlé à propos de la cloche de Thiviers.

XVII^e SIÈCLE. — Du XVII^e siècle date sans doute une curieuse petite cloche provenant d'Excideuil (1) et conservée aujourd'hui au Musée de Périgueux. Elle a la forme d'un tronc de cône, légèrement évasé à la base et terminé par une calotte très aplatie, sur laquelle est plantée obliquement, par rapport au plan de la base, une anse à deux branches constituée d'une façon bien curieuse : rien ne saurait mieux donner idée de cette fantaisie de fondeur qu'un morceau de cable plié en n et autour duquel serait enroulé, en spires espacées, une légère cordelette pour empêcher les torons qui le composent de se séparer : l'auteur de cette cloche a sans doute pris un faisceau de baguettes de cire, les a légèrement tordues ensemble, puis, pour les maintenir, les a entourées d'une autre baguette roulée en spirale ; tout à côté de cette anse se trouve le trou de coulée.

L'inscription, qui comprend trois lignes séparées par des filets, couvre toute la robe de la cloche ; elle est composée de caractères dont bon nombre sont presque illisibles : les filets de cire placés sur la fausse cloche pour les former ont été dérangés lors de la mise de la chape, de telle sorte que diverses lettres se sont soudées entre elles et que d'autres même ne sont pas venues au moment de la coulée, rendant ainsi très difficile l'interprétation de cette inscription.

Pour lui trouver un sens, nous avons dû l'analyser lettre par lettre.

La première ligne commence par une barre verticale, sur laquelle, en regardant avec attention, on reconnaît les

(1) Cf. *Bulletin*, t. IX, p. 315.

amorces des branches horizontales d'un E; viennent ensuite un *x* formé de deux arcs de cercle accolés, un *m* dont les branches seraient réunies deux à deux par des lignes droites, peut-être *i* et *n*; un signe pouvant être *h* ou *b*, ou même *d* à l'envers; V, S bien déterminées, la dernière plus petite que les autres caractères; un T réuni à la lettre suivante par l'extrémité de la barre horizontale; un jambage vertical sur lequel se soude un trait ondulé qui peut être pris pour la branche courbe d'un R, dérangée de sa position normale. La lecture des lettres qui suivent est évidente : I A P A S Q V E T; enfin, une barre verticale clôt la ligne.

Le commencement de la deuxième ligne, qui ne coïncide pas dans le sens vertical avec l'E du début de la première ligne, est indiqué par une croix placée au-dessous de l'A qui précède *Pasquet*; suivent *h*, A non barré, C uni au suivant, C lié par sa branche inférieure à un A; *m*, les trois jambages réunis par une même ligne droite; P avec un accident au pied; signe qui pourrait être un C placé en exposant; plusieurs caractères incomplets; lettre qui peut être un *m* dont les parties inférieures des deux derniers jambages se seraient brisées, tournées l'une vers l'autre et soudées; A I, lecture évidente; C ou O; R; E à la branche médiane prolongée démesurément; *m* comme le précédent immédiat; I; H dont la première branche est munie à son extrémité supérieure d'un crochet très marqué, sans doute C et H liés.

Troisième ligne en caractères plus petits : V et A liés; L ou C, A, V à première branche portant un crochet; E probable, R dont la partie basse est mal venue; enfin, T.

En réunissant tous ces caractères avec les valeurs que leur étude nous a conduit à leur donner, on peut restituer :

EX INBVSTRIA PASQVET + HAC CAMP /// MAIORE
MICHVA LAVERT.

C'est-à-dire : *Ex industria Pasquet hæc campana; majore Michau Lavert*. Le nom de Pasquet ne figure pas dans les listes de fondeurs qui sont entre nos mains.

1701. — Une note des registres d'état civil fait connaître qu'en 1701 une cloche fut acquise par la paroisse de Saint-Martin-le-Peint.

1701-1702. — La grosse cloche de Lisle, dédiée à Saint-Martin, fut baptisée le 27 mai 1701; parrain : Nicolas de Fumel de Laporte, ch^{er}, s^{er} de Monségur et de Lisle; marraine : Anne de Chiniac, marquise de Lisle.

François Brousse, s^r du Claud, et Anne Lagrange, d^ue de Tremoulinas, nommèrent la petite le 18 novembre 1702; elle fut placée sous l'invocation de sainte Anne. Le même jour, on baptisa la cloche de la chapelle de Notre-Dame du Cimetière, dédiée à la Vierge (1).

1711. — Avec la cloche de Champniers apparaît le nom d'une famille de fondeurs qui a meublé plusieurs clochers du Périgord.

Dès la fin du xvii^e siècle, les *Barraud* habitaient la paroisse de Saint-Ciers (Charente). M. Berthelé a relevé, il y a quelques années déjà, en vue du grand travail qu'il prépare sur l'histoire des anciens fondeurs de cloches français, les actes de baptêmes, mariages et sépultures relatifs à la famille Barraud, qui sont conservés aux archives municipales de cette commune. Ce travail, qui paraîtra prochainement, contiendra des notices sur les différents Barraud qui ont été fondeurs de cloches du xvii^e au xix^e siècle, soit à Saint Ciers, soit à Saintes, soit à Rochefort (2).

La plus ancienne cloche des Barraud (3) qui nous est si-

(1) Etat civil.

(2) Pierre Bareaud, fondeur, à Rochefort, figure comme fondé de procuration d'un de ses compatriotes dans un acte reçu le 7 décembre 1745 par M^e Pindray, notaire à Saint-Front-la-Rivière.

(3) L'abbé Michon, dans sa *Statistique monumentale de la Charente*, a bien publié, sous la date 1587, une cloche de Pérignac, signée N. M. Bareau P. fils, fondeur; mais M. Berthelé est porté à voir dans la transcription de la date une erreur de cent ans; il estime qu'on doit lire 1687.

gnalée est celle qui fut fondue le 31 mai 1658 pour Poursac (Charente) par « le nommé Barraud, de Mouton » (1).

En Périgord, ils entrent en scène avec la cloche de Champniers, qui porte :

D . V . S^{te} ROCHE ORA PRO NOBIS MAISTRE
MARTIAL BRAMAND CVRE DE CHAMPNIERS IEAN
ARMAND DV LAVX COMTE DALLEMANS SIBILLE
MARIE DAME DE LA COTTE GABRIEL COVCHER ET
IEAN MORAND SAINDICS FAIT PAR MOY BARRAVD.
1711.

Cette cloche, qui pèse 440 kilogrammes, donne le *sol*.

Nous retrouverons les Barraud à Bussière (1722), Brantôme (1732) et Milhac (1735).

Ils ont déjà été signalés par M. Berthelé à Lussac (Charente-Inférieure) en 1701, à Dournazac (Haute-Vienne) en 1721, à Vars (Charente) en 1761 ; toutes ces cloches sont seulement signées Bareau, Barau ou Barraud ; Marc et Etienne Barraud fondaient à Limoges en 1711 ; Marc signe seul la cloche d'Ardilleux (Deux-Sèvres) en 1721 ; de René et Louis nous parlons plus loin.

1720. — La seconde cloche de l'église de Saint-Pardoux-la-Rivière fondue en 1695 fut refaite en 1720 :

« Le 25^e jour du mois de juillet 1720, j'ay beny nostre seconde cloche sous le nom de Saint-Thomas en présence des révérends pères Alrand, dominicain, Merlin et Chabrier, cordelliers. — J. Merlin, curé de Saint-Pardoux. »

1722. — Le 10 septembre 1722, Pierre de Jumilhac, marquis dudit lieu, Louise-Hippolyte de Puycheny, Jacques d'Arlot, marquis de Frugie, et Marthe de Lavalbousquet, dame de Viellecourt, nomment les deux cloches de Saint-Pierre-de-Frugie (2).

(1) M. Paul de Fleury, *Rapport sur les archives du département de la Charente*, Conseil général d'août 1894, p. 476.

(2) Etat civil

1725. — Le clocher de la curieuse église de Bussière-Badil renferme une unique cloche fêlée :

✠ IESVS MARIA IE SVIS FAITTE POVR S^r MICHEL DE
LAYE SEIGNEVR DE VARAIGNE DV VALLON PRIEVR
DE BVSSIÈRE MI POILLEVECVREM I GIRY VICAIRE
ELIE NICOLAS PARRAIN ET BIENFACTEUR SVSANNE
BERNARD MARRAINE A BVSSIÈRE LAN 1725
FECIT BARREAV.

Sur la robe, un calvaire fleuroné et le IHS.

Un filet sépare chaque ligne de l'inscription ; deux autres filets au bas de la robe.

Le T de *Fecit* est à peine apparent.

Les registres d'état civil constatent ainsi le baptême de cette cloche :

Acte de la bénédiction de la grosse cloche de Notre-Dame de Saint-Michel. — Le dix-huitiesme juin mille sept cent ving-cinq, messire Jacques Poillevé, curé de la présente paroisse de Bussière-Badil, bénit solennellement la grosse cloche de Notre-Dame de Saint-Michel, après en avoir obtenu la permission de monsieur Movensane, grand-vicaire de Monseigneur l'évêque de Limoges ; ont été presents à la benediction : Hélié Nicolas, parrain, et Susanne Bernard, marreine ; M. J. Giry, vicaire de la susdite paroisse ; M. François de la Brousse, gendarme du roy ; P. de la Brousse, sieur de Panivolle ; M. Joachim Montsalard, docteur en médecine, et plusieurs autres dont les noms ne sont insérés dans le présent acte.

(Signé :) J. Giry, prêtre assistant ; J. Poillevé, curé.

Une autre cloche de cette église aurait été, lors de la Révolution, emportée à Abjat.

1727. — En 1727, une des cloches de l'église de Saint-Jean-de-Côle ayant été brisée, Phébus-François de Bonneval, marquis de la Marthonie, mestre de camp au régiment de Poitou, donna, pour la faire refondre, la quantité de 80 livres de métal, et comme lui et sa femme devaient en être le

parrain et la marraine, le fondeur inséra dans l'inscription leurs noms et qualités, parmi lesquelles il leur attribuait celles de seigneur et dame de la paroisse de Saint-Jean-de-Côle, titres qui leur étaient contestés par les religieux du prieuré. Ceux-ci, jaloux de leurs prérogatives, « prirent la hardiesse » de faire gratter avec un ciseau les mots qui les offusquaient; de Bonneval s'étant plaint au prieur, le R. P. My, de cette « malhonêteté », celui-ci protesta et rejeta la faute sur le fondeur, lui disant toutefois que s'il voulait encore prétendre au titre de seigneur de Saint-Jean, la communauté ne pourrait recevoir cette cloche dans son église.

Le seigneur de la Marthonie, furieux de l'affront qui lui avait été fait, résolut de faire construire un clocher dans lequel il mettrait sa cloche, et, à cet effet, s'aboucha avec Léonard Mors, maître tailleur de pierres, et Henri Hebras, maître charpentier; mais, comme la construction de ce clocher demandait un certain temps, il ne voulut pas laisser la cloche aux mains des religieux pendant la durée des travaux et l'envoya chercher par des bouviers. Les religieux étant absents, ceux-ci l'enlevèrent sans difficulté et la transportèrent dans une grange dépendant du château.

A leur retour, les religieux apprirent l'enlèvement de la cloche et entrèrent en grande colère contre le marquis de la Marthonie, qu'ils accusèrent de vouloir la transporter secrètement et de nuit dans son château de Bonneval, en Limousin.

Il n'en fallait pas plus pour déchaîner le courroux populaire; le P. My et le P. Thibault veulent mettre à profit l'excitation des paroissiens et l'exaspèrent encore en faisant sonner le tocsin; bientôt une foule énorme, armée de fusils, haches, serpes, piques et bâtons, à la tête de laquelle se trouvaient le P. Thibault, les principaux bourgeois de Saint-Jean : Fournier, médecin; Ladeuil, notaire; Montet, aubergiste, se porte sur le chemin du château de la Marthonie. Dans sa marche, elle s'accroît des habitants des hameaux voisins, en particulier de ceux de la Boyne et de Montgeoffroy, gens « séditions, peu dociles et très mauvais

garnements », auxquels le P. Thibault avait spécialement dépêché un exprès.

Arrivés sous les murs de la Marthonie, « ils crioient à haute voix qu'ils vouloient leur cloche et qu'il falloit brûler le chasteau sur-le-champ, disant qu'ils avoient des prunes dans leurs poches qui feroient effet (qui ne peut estre que des pistolets de poche). » Il était alors environ midi (1), et de Bonneval déjeunait avec M. de Puyguilhem, l'abbé d'Ussel, M. Dupeyrat, juge de Saint-Jean-de Côle, et Jacques Lavaure, lieutenant de police de Thiviers. Surpris par le bruit qu'ils entendaient, ils sortirent sur les remparts et se virent entourés d'une multitude menaçante; environ 500 personnes, tant hommes que femmes, filles et garçons, qui s'apprétaient à enfoncer les portes et à mettre le feu au château, quand le comte de Bonneval, pour éviter une catastrophe, crut devoir céder et leur permit d'emporter leur cloche; ils la placèrent sur une charrette et la ramenèrent triomphalement à Saint-Jean; à son arrivée, les religieux firent sonner les autres cloches en signe de réjouissance. Pendant la nuit, elle fut gardée sur la place par 50 personnes armées qui passèrent leur temps à boire, à allumer des feux de joie et à tirer des coups de fusil et pistolet.

Aussitôt remis de sa surprise, de Bonneval monta à cheval et s'en fut tout d'une traite à Périgueux, où il déposa une plainte entre les mains de M. de Montozon, lieutenant criminel, qui ordonna une enquête et commit pour y procéder M. de Salleton, lieutenant particulier et assesseur civil et criminel.

Pendant son absence, la dame de Bonneval se rendit sur la place et fit observer au P. Thibault « que cette cloche ne leur appartenoit pas, qu'elle en étoit la maîtresse et qu'il seroit mieux dans son couvent », lui défendant en outre de procéder hors de sa présence à la cérémonie de bénédiction; le religieux lui répondit « qu'il étoit seigneur du lieu, plus riche que ladite dame, que mesme elle leur devoit »; et passant outre à la défense faite, procéda à la cérémonie, prenant

(1) C'était le 14 mars 1727.

pour parrain et marraine « Dieu et la Sainte-Vierge » (1); sur le-champ, quatre vigoureux paroissiens hissèrent la cloche dans leur clocher.

Le lendemain dimanche, Thibault prononça, en chaire, un véhément sermon, dans lequel il flétrissait les agissements du marquis de la Marthonie et glorifiait le courage et l'énergie des paroissiens. « Ne craignez rien, leur disait-il, toutes les fois que le chasteau voudra vous faire quelque chose, nous ferons faire le baffroy (2). »

M. de Salleton, chargé de l'enquête, n'arriva à Saint Jean que le 19 suivant; immédiatement, le comte de Bonneval lui remit une seconde plainte basée sur les événements qui s'étaient produits pendant son voyage. Devant l'assesseur criminel, un grand nombre de témoins défilèrent successivement pour donner leurs dépositions, à la suite desquelles le procureur du roi rendit un décret de prise de corps contre Montet, qui, avec le P. Thibault, paraissait un des plus compromis, et des décrets d'ajournement contre les religieux et les principaux bourgeois de Saint Jean.

L'interrogatoire des témoins continua les jours suivants, et, le 5 avril, le lieutenant criminel vint à Saint-Jean, accompagné de M. de Ferchaud, official, pour procéder à la description de la cloche : celle-ci a 2 pieds huit pouces de haut et 10 pieds cinq pouces de circonférence à la base; « sur le haut et autour de la cloche, avoûs lu environ deux lignes et demi d'impression, qui porte ces mots : *Santa Maria, ora pro nobis. Le bourgt et paroisse de St Jean-d'Ecolle m'on fait faire comme leur appartenant; Cézard-Phœbus, conte de Bonneval, mestre de camp au régiment de Poitou, parain; dame Marie de Beynac, comtesse de Bonneval, maraine; et sous*

(1) Voici le procès-verbal de bénédiction extrait des registres d'état civil :

« Le 14 mars 1727, on a bény la cloche de la paroisse, pesant environ 13 à 14 quintaux; elle a esté appelée Marie; il n'y a eu ni parrain, ny maraine pour luy imposer le nom; les paroissiens assemblés ont suppléé au refus qu'ont fait M. le comte de Bonneval et dame Marie de Beynac, son épouse, d'estre présents et de vouloir estre parrains, quoiqu'on eut gravé leurs noms sur lad. cloche. — R. My, prieur, curé de Saint-Jean-de-Colle. »

(2) Sonner le tocsin.

les lettres *in* qui finissent le mot *parrain* et sous le mot *dame* avons remarqué un espace de la longueur de six pouces et de la hauteur d'un pouce, lequel a été limé de manière à faire croire qu'on avoit imprimé quelques lettres qui ont été effacées, parce qu'il paraît encore quelques jambages. Au bas de la cloche, nous avons lu : *Lebrun m'a faite l'an 1727* ; à la tête de cette dernière inscription, nous avons remarqué une croix de la largeur d'un pouce et quelques lignes et de la hauteur de plus d'un demi-pied, laquelle est parsemée de petites fleurs de lis et directement au-dessus, et au-dessous aussi d'une ceinture et cordon imprimé qui en marque à peu près le milieu, sont imprimées trois grosses fleurs de lis, et à côté de la croix, avons remarqué, en forme d'écusson, une petite cloche en bosse. »

Dans son interrogatoire, le P. My nous fait connaître que cette cloche fut fondue le 18 février au village de Pied-Rouy, et que le fondeur manqua la fonte par deux fois, si bien que le poids de la cloche en fut diminué de deux quintaux ; pour les deux premières coulées, l'inscription était ainsi conçue : *Sancta Maria, ora pro nobis. Le bourg et paroisse de Saint-Jean-d'Écolle m'on fait faire comme leur appartenant. Ont été parrain et marraine Cézard-Phebus-François, comte de Bonneval, mestre de camp du régiment de Poytou, et Marie de Beynac, comtesse de Bonneval. Fait par moy, J. Lebrun, maître fondeur, l'an 1727.*

Lors de la fabrication du troisième moule, l'inscription fut modifiée, et le fondeur, à l'instigation du comte de Bonneval, ajouta sur la chappe, après le mot *Poitou* : *s. d. ce lieu*, c'est-à-dire *seigneur de ce lieu*. Le P. My prétend qu'informé de ce fait, il alla trouver le fondeur avant la coulée et lui dit que s'il laissait ces qualités, il y aurait grand bruit dans la paroisse, et qu'il ne serait probablement pas payé de son travail. Lebrun, inquiet, lui aurait alors répondu que ces mots ne se reproduiraient pas sur la cloche « au moyen de l'argile dont il avait rempli les caractères, » et que s'il restait quelques traces, il les enlèverait, et de fait, dit-il, après la fonte, il ne remarqua sur la cloche, en cet endroit, que des fragments de lettres qui furent enlevés par le fondeur.

Ces allégations du P. My, qui reconnaît avoir dit que, si le comte ne laissait pas amener la cloche il s'exposait à être brûlé, ne purent être confirmées par les témoins.

Nous ne connaissons pas le résultat du procès (1).

Le fondeur Jean-Baptiste Le Brun était de Chaumont-de-Bassigny ; lui et son fils ont travaillé en Lorraine, en Anjou, en Poitou et en Limousin.

1728. — En 1728, la seconde cloche de Lussas fut refondue, comme en témoigne la note suivante insérée dans les registres de la paroisse (2) :

« Je soussigné, prêtre, curé de Saint-Etienne de Lussas, ay reçu des mains de M^{me} la marquise de Saint-Proget la somme de cent livres qu'elle a donné pour contribuer à la refonte de la seconde cloche de la paroisse, qui estoit cassée, et que nous avons augmentée.

« Lesd. cent livres ont été employées à payer les fournitures ci-devant faites pour la réfection de lad. cloche, aussi bien que ce qui estoit amassé dans la paroisse sous forme de quête. Ladite dame marquise de Saint-Proget prétendant par là satisfaire pour son tier seulement au légat fait à ladite église de Lussas de pareille somme de cent livres par défunte Catherine Descars, dame comtesse de Beauvais, en faisant don du surplus.

Fait à Beauvais, le 21 mai 1728.

L'ARTIGUES, curé de Lussas.

1732. — Il existe encore dans le clocher de l'antiqué église de Brantôme une cloche fondue en 1732. On lit autour :

+ SANCTE SICARI ORA PRO NOBIS EX SVMPTIBVS
MONASTERII S. PETRI BRANTOLMIENSIS ORDINIS
S. BENEDICTI CONGREGATIONIS

S. MAVRI PROVINCIÆ CAZALIS BENEDICTI REG-
NANTE LVDOVICO XV SVPERIORE GENERALI R.
ADMODVM P. D. IOANNE B. ALAYDON

VISITATORE R. P. D. ANDREA GARDEZ PRIORE D.
AMBROSIO ARCIS + FECERE RENATVS ET LVDO-
VICVS BAREAV FRATRES + 1732 +

(1) Arch. dép. de la Dordogne, B. 356.

(2) Copie de M. André Lajus.

Au-dessous : 1° un calvaire sans ornements ; 2° un cœur enflammé contenant la devise des Bénédictins : PAX, placée au-dessus des trois Clous ; 3° IHS ; 4° un pentagone formé d'un carré surmonté d'un triangle : à l'intérieur, les lettres S. S. accompagnées de trois fleurs de lis, deux en chef, une en pointe.

L'inscription doit se lire : *Sancte Sicari, ora pro nobis; ex sumptibus monasterii Sancti Petri Brantolmiensis, ordinis sancti Benedicti, congregationis sancti Mauri, provincie Cazalis Benedicti; regnante Ludovico XV; superiore generali admodum reverendissimo patre domino Johanne-Baptista Alaydon; visitatore reverendissimo patre domino Andrea Gardez; priore domino Ambrosio Arcis.*

René Bareaud fond seul la cloche de Blanzay-sur-Boutonne (Charente-Inférieure) en 1731 ; avec Pierre Barreau, il signe le timbre de l'horloge municipale de St-Jean-d'Angely (1731). Louis figure seul sur la cloche de Souffrignac (Charente) en 1744 et sur celle de Milhac qui suit.

1735. — Grosse cloche de Milhac-de-Nontron :

IE SVIS A LEGLISE DE S^r MARTIN DE MILLIAC FAITE
PAR LES SOINS DE M^{ra} THEOPHILE VENTOV DE
LACCERVE PRETRE ET CVRE DE LA PRESENTE
PARROISSE A ESTE MON PAREIN M^{ra} PIERRE LOVIS CHAP^r
DE RASTINIAC CONTE DE PVYGVYLHEN SEIGNEVR
DE VILLARS MILLIAC FIRBEYS ET MAREINE DAME
ANNE SVSANNF DVLOS DALEMENT SON EPOVSE SANCT
MARIA SANCTE MARTINE ORATE PRO NOBIS
A A HELIE DVPVY SINDIC FABRICIEN FECIT
LOVIS BARAV A 1735

De petits calvaires sont intercalés dans cette inscription, savoir : au commencement de la première ligne, entre les

mots *parroisse* et *a* (2^e ligne); à la 3^e ligne, entre *et* et *mareine*; au commencement de la 4^e et après *épouse*; enfin, à la 5^e, entre les deux A et avant *fecit*; cette lettre A, trois fois répétée, n'a ici aucune signification; elle est employée comme ornement.

Au mot *Suzanne*, le fondeur a mis F pour E; sur la robe, un grand calvaire.

1744. — La Chapelle-Montmoreau a envoyé, l'année dernière, à la fonte une cloche qui datait de 1744, sans doute faite à cette époque pour remplacer celle de 1633, déjà signalée :

+ S^r PIERRE PRIEZ POVR NOVS HAVTE ET PVYS-
SANT CHEVALLIER

+ M^{re} PIERRE NICOLAS DE CHABANS CONTE DE
RICHEMONT S^r

+ CREPIN LA CHAPELLE CONDAT FERIÈRE ET
AVTRE CES

+ PLASSE PAREIN ET DAME MARIE DE LA PISSE
EPOVSE DE M^{re}

+ FRANÇOIS DE TIS DAME DE LA CHAPELLE
MARREINNE M^{re} IACQUES

+ FARGOT CVRE M^{re} PIERRE DVRAND DVMAINE
SYNDIC FABRITIEN DE LA D. P.

1744.

Plus bas, le nom du fondeur : COVRTAVX F →
(*Courtoux fecit*) et deux calvaires fleuonnés à la croix
fleurdelisée.

Cette cloche était d'une très mauvaise facture; la plupart des lettres étaient empâtées. Elle était placée dans une baie très étroite et d'accès difficile; aussi n'avons-nous pu prendre entièrement le nom du mari de la marraine.

A noter dans l'inscription : *haute* pour *haut*; et *autre* ces *plasse* pour *et autres ses places*; *fabritien* de la d. P. pour *fabricien de ladite paroisse*.

Ce fondeur Courtaux n'a point encore été signalé (1).

Voici le procès-verbal de sa bénédiction, extrait des registres d'état civil :

« Le 17^e juin 1744 a été beny dans l'esglize de la présente paroisse la cloche d'icelle ; a été parrain messire Nicolas de Chabans, seigneur conte de Richemont, et maraine Marie Delapisse, dame de Rochefort. La bénédiction de laquelle a été faite par M^r l'archiprestre de Champagniac, assisté de M^r le curé de Saint-Senac, de St-Pancrace et moy sousigné,

FARGEOT, curé.

1748. — En 1748, la deuxième cloche de St-Front appelée *Cen Vigeaillaud*, s'étant fendue, le chapitre décida de la faire refondre avec quelques autres ; le procureur syndic fut chargé de relever les inscriptions (2).

1751. — La moyenne cloche de l'église de Thiviers porte au-dessous d'une ligne de fleurs de lis :

+ SANCTA MARIA ORA PRO NOBIS ME PIERRE NOEL
DUPEYRAT AVOCAT EN PARLEMENT ET PREMIER
+ CONSVL ET PIERRE VENTOV SR DES LIZARDIES
SEGOND CONSVL ET GVILLAVME NOEL SR DE NARFON
+ TROISIEME CONSVL ET SR IEAN PAPON QVA-
TRIEME CONSVL + GVILLAVME BOVRDINEAV SR + + +
+ DES ROCHES SINDIC FABRICATEVR EN 1751 +
COVRTOIS FONDEVV

Ces deux dernières lignes sont terminées par une série de croix.

Une ligne de cartouches fleurons au dessous de l'ins-

(1) M. Célestin Port cite dans ses *Artistes angevins* un *campanorum compositor*, du nom de Jean Courtault, habitant Angers en 1498. (Cf. de Champeaux, *Dict. des Fondeurs v^o Courtault*).

(2) *Bulletin de la Société archéologique*, tome VIII, p. 34.

cription ; les ornements suivants sur la robe : 1° calvaire fleuroné ; 2° trois fleurs de lis ; 3° TIHS ; 4° calvaire fleuroné ; 5° IHS ; 6° trois fleurs de lis.

Paléographiquement, il y a lieu de faire remarquer que les lettres abrégatives ne sont pas placées en exposant, mais dans le corps de l'inscription : ME pour M^e (maître) ; SR pour S^a (sieur).

Cette cloche est d'une très mauvaise coulée ; les caractères sont mal venus, empâtés.

M. Berthelé nous signale deux cloches de ce fondeur, toutes deux de 1753, l'une à Cierzac (Charente-Inférieure), l'autre à Sainte-L'Heurine (même département) (1).

1753. — En 1753, les habitants de Champagne achetèrent une cloche pour la chapelle de Saint-Roch ; elle fut nommée par Jean Goreau, sieur de Maurezy, juge de Bourzac, et Marie Dereix, femme de Jean Ducher, sieur de Maisonneuve, juge assesseur dudit lieu (2).

1754 (16 juillet) — Procès-verbal de bénédiction d'une cloche à Boulazac ; parrains, les maire et consuls de Périgueux ; marraine, Anne d'Abzac de La Douze, femme du seigneur de Saint-Astier, marquise des Bories (3).

1756. — Au mois de mai 1760, Charles de Lavie, baron de Nontron, seigneur de Bourdeix, Saint-Etienne le Droux et autres places, président honoraire au Parlement de Bordeaux, déposait une plainte contre les habitants de Saint-Etienne le Droux qui, après avoir eu la politesse de le nommer parrain de leur cloche et de faire mettre son nom, ses titres et ses armes dans l'inscription qui la décorait, avaient commis l'insulte de les enlever et de les remplacer par d'autres, malice d'autant plus injurieuse qu'il était seigneur haut

(1) Guillaume Courtoys, maître fondeur, à Draché (Indre-et-Loire) en 1516. (M. de Champeaux, *Dictionnaire des Fondeurs*.)

(2) Etat civil.

(3) Etat civil.

justicier de la paroisse ; sur l'autorisation qui fut accordée d'informer, Ladoire de Chamisac, lieutenant criminel à Périgueux, se transporta à Saint-Etienne ; mais le curé, Pierre Laforest, qui était l'instigateur de cette suppression, lui refusa d'abord l'entrée de l'église et ne lui remit les clefs que sur une sommation par notaire.

Dans le clocher, le lieutenant criminel trouva deux cloches ; celle qui faisait l'objet de la plainte était la plus grosse et la plus récente ; « sur icelle il y a tout autour quatre lignes d'écriture, par le haut formées entre cinq cordons compris celui qui est par dessous la quatrième et dernière ligne, savoir les trois premières effacées de force depuis peu de temps, non seulement avec le secours d'un ciseau, mais encore toutes les lettres paraissant comme effacées par la lime au point qu'on reconnaît à peine quelques lettres de loin en loin ; ce qui empêche de pouvoir du tout reconnaître quels noms y avaient été ci-devant formés en même temps que la fonte de la cloche. Nous a paru aussi dans la seconde ligne qu'entre les mots ou noms ci-devant apposés il y avait deux empreintes ou figures rondes de la grosseur d'un liard pareillement effacées par la lime. »

« Toutes les trois lignes ont été effacées si uniment qu'il est impossible de savoir ce qui pouvait être écrit ou empreint ; avons pourtant remarqué dans la troisième ligne un seul mot et gravé en dedans avec un burin composé des lettres PEISEML (1) qui paraît avoir été formé quelque temps après la fonte ; plus avons trouvé dans la quatrième ligne quelques mots ou noms effacés de la même manière que les précédents ; y ayant dans cette ligne les noms suivants en lettres moulées et gravées : *P. Laforès, curé*, et à la suite est effacée une écriture ou autre chose de ressemblant de la longueur de deux pouces et demi et à la suite de cette trassure est

(1) Le curé qui l'avait composée et l'armurier qui l'avait gravée ne purent ou ne voulurent, au cours des interrogatoires, donner le sens de cette inscription qui contenait peut-être quelque chose de désobligeant à l'adresse de M. de Lavie.

marquée l'année 1756 en chiffres élevés en bosse ; à la suite est gravé avec un burin en lettres de moulure : *P. L. Rebeyrol. M. M. Peyraud, épouse de M. Bourcin, Sr du Bouchet* ; y ayant entre la syllabe *du* et le nom *Bouchet* une lettre effacée ; n'ayant plus rien trouvé d'empreint ni d'écrit sur la d. cloche, si ce n'est le nom de JACQUES BAREAU M^e, en écriture moulée et y paraît formé en même temps que la cloche fut refondue tout comme le chiffre 1756 qui sont les deux seules choses qu'on a laissé subsister. »

De l'enquête qui suivit, il résulta que le grattage de l'inscription primitive et la gravure de la nouvelle avaient été faits par Jean Chantrand, maître armurier de Piégut, sur l'ordre exprès du curé et malgré les représentations du syndic et de plusieurs habitants qui craignaient de mécontenter le seigneur ; dans son interrogatoire, Chantrand dit que cette cloche, qui était dans une grange depuis la fonte, portait : *Jean-Charles de Lavie, chevalier, baron de Nontron, seigneur du Bourdeix, Saint-Etienne-Ledroux*, et à la suite le nom de la dame de La Ramière avec ses noms de baptême et de famille dont il ne se souvient ; il ne remarqua pas d'armoiries, mais leurs noms « en chiffre en empreinte élevée ». M. de Lavie avait bien en effet promis d'être parrain avec la dame de La Ramière, mais pendant quatre ans, il avait renvoyé de jour en jour la cérémonie, si bien que la marraine était morte ; il avait alors fait dire au curé qu'à la suite de cette fâcheuse circonstance il ne pouvait décemment assister à la bénédiction. Laforest annonça donc en chaire le désistement de M. de Lavie et déclara qu'il prendrait comme parrain et marraine celui et celle qui se montreraient le plus généreux envers l'église : Léonard Rebeyrol, marchand au château d'Eygurac, ayant promis dix écus, et M. Peyraud, femme de Mathurin Bourcin, sieur du Bouchet, bourgeois, s'étant engagée à faire reblanchir l'église ou à donner cinquante livres, furent choisis.

Il avait été d'abord convenu qu'on ajouterait leurs noms sur la cloche à la suite de ceux qui s'y trouvaient déjà ; mais le curé, sans doute mécontent du procédé de M. de Lavie qui lui avait fait attendre quatre ans cette bénédiction,

enjoignit au graveur d'enlever toute l'inscription primitive.

Les documents ne font pas connaître quelle suite fut donnée à cette enquête (1).

1765. — Le 9^e décembre 1765 ont été bénites par M. l'archiprestre les deux cloches de notre paroisse de Goust, nouvellement faites par M^e Nicolas Guichard, de la Lorraine, fondeur. La grosse pèse 348 livres et la petite 123. M. et M^{me} la comtesse du Périgord sont parrains de la grosse ; ont été représentés par M. de Vassal et M^{me} du Repaire. M. de Vassal et M^{me} de Jaurias sont parrains de la petite, présents en cette qualité à la cérémonie (2).

Nicolas Guichard, natif de Chaumont-la-Ville, fournit, en 1764, la cloche de Juvardeil, en Anjou (3) ; il était sans doute parent de Claude Guichard qui habitait cette même localité de Chaumont en 1740 (4). Un François Guichard fonda à Saint-Savin (Vienne), en 1759 ; la cloche de Craon (Vienne), 1764 est signée : *les Guichards, fondeurs*. Charles Guichard travaille en Poitou de 1767 à 1775 (5).

1772. — Le 2 juin 1772, « la grosse cloche de l'église de Mensignac a été refondue par M^e Guischard, fondeur, et il y a été ajouté 15 quinteaux (6). »

1772. — Extrait des registres d'état-civil de Savignac-de-Nontron. —
« Le 29 octobre 1772 a été baptisée et bénite la seconde cloche de la paroisse en l'honneur de saint Pierre, patron d'icelle, a été parrain messire Louis René de Ranconnet, chevalier, seigneur comte de Noyan et autres places et très haute et puissante dame Henriette de Javerlhac, dame de lad. paroisse et autres lieux, tous les deux d'icy absents, mais en leur absence Christophe Marcillaud, sieur de Goursac, gendarme, et d^{lle} Marguerite Marcillaud, épouse du sieur Pierre

(1) Archives départementales, B. 534.

(2) État civil.

(3) M. Célestin Port, *Les artistes angevins*, p. 140.

(4) M. Jos. Berthelé, *Les fondeurs de cloches de la sénéchaussée de Bourmont du seizième au dix-huitième siècle*, p. 10.

(5) M. Jos. Berthelé, *Recherches*, etc., p. 438.

(6) État civil.

Pastoureau de la Besse, le premier habitant le lieu de Gengt, paroisse de Saint-Barthelemy et la dernière de la ville et paroisse de Nontron.

La cloche a été placée au clocher de lad. eglise du côté droit en entrant laquelle a été achetée à Limoges (1), dont l'auteur est messire Jean Martial, curé de la paroisse ; les noms tant de l'auteur que du parrain et de la marraine sont écrits et gravés sur lad. cloche. »

1773. — En 1773, deux cloches furent bénites à Sarrazac, l'une dédiée à saint Michel-Archange, l'autre à saint Hilaire, patrons de l'église (2).

1781. — Cloche d'Echourgnac :

UIEU LOUIS SEIZE ROI ET DE NAVARRE 1781
FAITE AU DEVANT DU LOGI DE BISCAYE POUR
DONNER A LEGLISE DE NOTRE DAME DECHOUR-
GNAC M^{RE} IEAN DE VILLESUZANNE DE LAPEYRIÈRE
CURE PARRAIN M^{RE} PIERRE LAAUD DE IAURE
MARRAINE DAME MARGUERITE MOZE EPUOSE DE
M^r IAEN BRANCHU DUPILON SYNDIC FABRICIEN ET
RESTAURATEUR DE LEGLISE MERLIN FONDEUR.

(Copie de M. de Saint Saud).

Au point de vue épigraphique, je signalerai l'apparition des U dont la place avait été tenue par des V. UIEU pour VIVE ; l'omission des mots DE FRANCE après ROI ; plusieurs interversions de lettres : EPUOSE, IAEN, pour EPOUSE, IEAN.

Il est assez rare de trouver sur une cloche l'indication du lieu où elle a été fondue : le fourneau en général se construisait le plus près possible du clocher, souvent dans le cimetière avoisinant l'église, malgré les défenses de la liturgie, sous le ballet précédant l'église, sur la place, dans une auberge, parfois dans l'église elle-même (3).

(1) Il y avait sans doute à cette époque un fondeur établi à Limoges, à poste fixe.

(2) Etat civil.

(3) M. Jos. Berthélé, *Une fonte, etc.*, p. 5.

Le fondeur Merlin, qui habitait Bergerac, se rencontre à St-Paul-de-Serre en 1785 ; à St-Germain-de-Marencennes (Charente-Inférieure) en 1788 ; en 1789, à Germignac (même département), et enfin en 1790, en compagnie d'un de ses confrères du nom de Boulanger, à Vouzon (Charente).

1783. — La grosse cloche de Payzac, pesant 18 quintaux et 12 livres, fut bénite le 17 juillet 1783 sous les noms de Antoinette Gabrielle. Les parrain et marraine furent Charles-Louis-Emmanuel-Odet Dumas, comte de Paysac, capitaine au régiment de Conti-dragons, et Antoinette-Elisabeth-Gabrielle d'Aramon, comtesse de Canclau, épouse de M. de Canclau, major aud. régiment (1).

1783. — Le 1^{er} mai bénédiction de la cloche de Ste-Marie-de-Chignac ; vocable : sainte Marie ; parrain : Pierre Fournier de Laurière, avocat ; marraine : Gabrielle-Rose de La Roussalie, dame du Grezéaud (2).

1786. — En 1786, le curé de Saint-Julien de Bourdeille, après avoir relaté diverses réparations faites à l'église, écrit sur les registres d'état civil : « Le 27 aoust, je bénis la cloche pesant 322 livres (3).

1789. — Le 5 novembre 1789, les deux cloches de la paroisse de Sorges ont été coulées et bénites dans l'église ; parrains et marraines : de la grosse, M. et M^{me} d'Allemans ; de la petite, M. de Saint-Just et M^{me} Baylé (4).

1790. — Le 3 avril 1790 « a été baptisée la cloche de la paroisse (de Saint Martial de Valette), pesant 387 livres, sous l'invocation de saint Adrien et de la bienheureuse Marie. Ont donné les noms M^r Adrien-Sicaire Texier, chevalier de l'ordre militaire de Saint-Louis, et dame Marie Saragosse,

(1) Etat civil.

(2) Etat civil.

(3) Etat civil.

(4) Etat civil.

épouse de M^r Jean Moreau de Saint-Martial, président à la Cour souveraine de la Cour des Aides de la province de Guienne. A fait la bénédiction en vertu d'une commission de M^r l'évêque de Limoges M^r Thibault Fourier de Villaupré, curé de la présente paroisse (1). »

La Révolution fut fatale aux cloches : nombre d'entre elles furent saisies, presque toujours contre le gré des habitants, et transformées, soit en sous, soit en canons. Les deux extraits suivants du registre de délibération du directoire du district de Nontron nous fixent sur le sort de celles des Cordeliers de Nontron et des établissements supprimés dans les communes de Saint-Saud, Saint-Estèphe, Villars et Saint-Pardoux-la-Rivière, sans doute les cloches des abbayes de Peyrouse, de Boschaud, de Bardeix et du couvent de Saint-Pardoux :

• Du 20 décembre 1791.

Vu, 1^o une lettre du département du 29 août 1791 portant que le directoire du district formera le plus promptement possible un état indicatif des églises supprimées dont les cloches sont devenues disponibles et donnera son avis sur les marchés à faire sur la descente des dites cloches ; 2^o une autre lettre du 1^{er} courant par laquelle le département expose au directoire combien il est instant qu'il prenne des mesures pour l'envoi de ces cloches à leur destination.

Le directoire du district de Nontron considérant qu'en exécution de la première lettre du département, ayant fait l'état indicatif des cloches disponibles et s'étant ensuite occupé des moyens les plus prompts afin de réunir le plus de concurrents pour l'adjudication au rabais de la descente des cloches des églises supprimées, sans que ses démarches aient eu aucun effet, que pressé par la seconde lettre du département, pour prendre des mesures afin de faire l'envoi de ces mêmes cloches, le directoire ayant pris le parti d'appeler René Faveyrat, seul ouvrier de cette ville qu'il croit capable d'exécuter cette entreprise et, après avoir visité les cloches de la maison supprimée des Cordeliers de la ville de Nontron, auroit convenu avec ledit Faveyrat que pour la descente des trois cloches il lui seroit payé la somme de 42 livres..... »

(1) Etat civil.

Les administrateurs, ouï le procureur syndic, déclarent Faveyrat adjudicataire.

« Du 22 octobre 1792.

Le procureur syndic a exposé que les cloches des églises supprimées de ce district étoient encore dans les maisons dont elles dépendoient, il étoit instant de prendre des moyens pour les faire transporter à la monnoie de Bordeaux ; qu'a cet égard le département avoit écrit différentes fois des lettres très pressantes qui ont resté sans effet ; qu'éloigner plus longtemps cet envoi seroit se rendre coupable d'infraction à la loi, de désobéissance aux autorités supérieures ; qu'ainsi il requiert que, sans délai, il soit écrit aux municipalités de Saint-Saud, Saint-Stéphe, Villars et Saint-Pardoux-la-Rivière, qu'elles fassent conduire en cette ville les cloches des églises supprimées de leurs communes pour estre transportées ensuite à la monnoie de Bordeaux par les voyes les plus promptes.

Le Directoire, délibérant sur la requisition cy-dessus, arrête que sans délai, il sera écrit aux municipalités désignées cy-dessus qu'il leur sera prescrit de faire conduire en la ville de Nontron, dans le délai de huitaine, les cloches des églises supprimées de leur commune et que les frais de transport seront mis sur les sols additionnels pour cela fait être pris par le Directoire tel moyen qu'il avisera afin d'effectuer promptement le transport des cloches à Bordeaux.

Fait à Nontron le 22 octobre 1792, le premier de la République.

(Signé) Jean-Bap. Boyer ; Lombard, p. s. ; Vieillemand ;
Normand ; Grandcoing. »

Les clochers ne renferment pas que des cloches anciennes. Trop souvent l'archéologue se heurte, après une pénible ascension, à une cloche fondue de la veille ! Et en Périgord celles-ci sont nombreuses ! Ainsi, le canton de St-Pardoux ne possède qu'une seule cloche antérieure au dix-neuvième siècle.

Bien que ces « sints » n'aient pas pour l'archéologie un intérêt immédiat, il nous a paru intéressant, tant pour montrer que nous avons escaladé moult clochers sans grands résultats, que pour fournir des renseignements aux archéologues de l'avenir, de donner à la fin de ce travail une nomenclature de cloches modernes dans laquelle se trouve-

ront indiqués la date de la fonte, le nom du fondeur, le poids et divers autres détails. Mais comme ici l'ordre chronologique n'a que peu d'importance ; nous ne suivrons pas la méthode adoptée dans la première partie de cette notice et nous grouperons nos cloches par cantons.

Canton de Saint-Pardoux.

SAINT-PARDOUX. — 2 cloches signées *J.-B. Causard* 1845. La grosse, diamètre 1^m06, donne le *fa* ; poids 660 k. ; la petite, diamètre 0,75, *si*, 240^k ; elles ont été faites sur place par ce fondeur, un lorrain ambulant.

FIRBEIX. — 2 cloches. La grosse, fondue sur place par *Paintendre*, de Turenne, en 1867, 900^k ; petite, anépigraphe.

SAINT-FRONT-LA-RIVIÈRE. — 2 cloches. La grosse. *Antoine Vauthier* (1), 1868 ; la petite de 1803, fondue sur place.

MIALLET. — 3 cloches. La grosse 1200^k ; la petite 600^k, fondue par *Vauthier* en 1876 ; la moyenne, récente.

MILHAC-DE-NONTRON. — 1 cloche d'*Edouard et Alphonse Martin* à Breuvannes (Haute-Marne), 1847.

CHAMPS-ROMAIN. — 1 cloche, *Vauthier*, à Saint-Emilion (Gironde), 1885, *si b.*, diam. 0.82 ; poids 305^k.

SAINT-SAUD. — Deux cloches, 1806.

Canton de Thiviers.

CORGNAC. — Cloche de 1821 signée : **AUGUSTE MARTIN, FONDEUR, CHARLES** (*mot gratté*) **MALNUIT** (*croix de la Légion-d'Honneur*) **CAUSARD — QUE OPIFICES.** — Au bas de la robe, une femme, le pied sur une roue, Renommée ou Fortune, embouchant une trompette ; du pavillon sort une banderole portant en cursive : *Le chevalier Malnuît, fondeur à Brévannes*. Ce fondeur, nous écrit M. Berthelé, était un ancien maître d'école de Romain-aux-Bois (Vosges), qui,

(1) Les indications relatives aux cloches fondues par les *Vauthier* m'ont été données en grande partie par M. Berthelé.

après avoir suivi les guerres du premier empire, prit sa retraite à Breuvannes (Haute-Marne), où il établit une petite fonderie.

SAINT-JEAN-DE-CÔLE. — 2 cloches : grosse fondue sur place en 1856 : « *fecit Peigney pour Gouyot* » ; petite signée : *Jacques Martin + Morlet, fondeur* ; 1817.

SAINT-MARTIN-DE-FRESSENGEAS. — 2 cloches : *Gouyot (Victor)*, de Breuvannes, 1831 ; *Guillaume Besson*, à Angers, 1839 ;

NANTHEUIL. — 3 cloches : Grosse et petite, *Martin frères*, 1848 ; moyenne, *Antoine et Emile Vauthier* père et fils, 1881.

THIVIERS. — Chapelle de l'hôpital : 1 cloche, *Vauthier*, 1880.

Canton de Champagnac.

CHAMPAGNAC. — 1 cloche : *Vauthier*.

LA CHAPELLE-MONTMOREAU. — 1 cloche : *Vauthier*, 1894.

CONDAT. — *Jacob Holtzer et C^{ie}*, à Unieux (Loire).

Canton de Jumilhac.

SAINT-JORY-DE-CHALAIS. — 3 cloches dont 2 fondues par *Vauthier* en 1878 : 600 et 150 ^k.

SAINT-PRIEST-LES-FOUGÈRES. — 2 cloches : *G. Bollée* 1894 ; 940 et 515 ^k ; *mi et sol dièze* (1).

Canton de Nontron.

ABJAT. — 1 cloche : *E. et A. Martin*, vers 1865 ; 900 ^k.

AUGIGNAC. — 1 cloche de *G. Bollée* 1891 ; 430^k, *sol* ; elle remplace une cloche de 404^k fondue en 1803 par *Augustin Martin*. Autre cloche *fa*, 600^k.

SAINT-ESTÈPHE. — 1 cloche d'*Augustin Martin*, 1822.

JAVERLHAC. — 1 cloche récente (vers 1860).

LUSSAS. — 1 cloche : *Vauthier*, juin 1870.

(1) M. G. Bollée, d'Orléans, un fondeur doublé d'un artiste et d'un archéologue, a bien voulu me donner la liste des cloches par lui fondues en Périgord.

SAINT-MARTIAL-DE-VALETTE. — 2 cloches : 1,100 et 600^k, *sol* et *si* b ; *Vauthier*, 1877, remplaçant 2 cloches fondues en 1839, par *Edouard Martin*.

NONTRON. — 2 cloches : *Forgeot*, 1824, *mi* et *fa* dièze ; 910^k et 540^k ; 3 cloches, *G. Bollée*, 1882 : *sol* dièze, *si*, *mi* ; 441^k, 255^k et 113^k ; 1 cloche du même, 1889 *si*, 1990^k.

TEYJAT. — 1 cloche de *Vauthier*.

Canton de Bussière.

SAINT-BARTHÉLEMY. — 1 cloche : *G. Bollée*, 1881, 586^k, *fa* dièze ; autre cloche *si* b, 250^k.

PIÉGUT-PLUVIERS. — 2 cloches : *G. Bollée*, 1882 ; 769 et 379^k ; *fa* et *la*.

CHAMPNIERS-REILHAC. -- 2 cloches : *G. Bollée*, 1881 ; 350 et 256^k ; *la* et *si*.

Divers.

SAINT-CRÉPIN-DE-MAREUIL. — 2 cloches : *G. Bollée*, 1885 ; 934^k et 297^k, *mi* b et *si* b.

BRANTÔME. — 1 cloche : *Vauthier*, 1875.

SAINTE-TRIE. — 1 cloche : *G. Bollée*, 1891, 278^k, *la* dièze ; autre cloche, *do*, 195^k.

AJAT. — 1 cloche pour une chapelle en construction ; *Vauthier*, 1876.

Roger DROUAULT.

PRISE DE POSSESSION DE L'ÉVÊCHÉ DE SARLAT

PAR MONSIEUR DE MONTESQUIOU.

Monseigneur Henry Jacques de Montesquiou-Fézensac-Poylebon, ayant été nommé évêque de Sarlat après la mort de M^{sr} Le Blanc, prit possession de son siège le 27 septembre 1747. On lira peut-être avec intérêt l'acte qui relate cette cérémonie et qui est conservé dans les archives notariales de Sarlat.

Aujourd'hui vingt-septiesme du mois de septambre mil sept cens quarante-sept, dans la ville de Sarlat, en Périgord, et dans l'église

cathédrale d'icelle, avant midy, régnant Louis, roy de France et de Navarre, pardevant moy, notaire royal apostolique du diocèse de Sarlat, soussigné et témoins bas nommés, a esté personnellement estably illustrissime et révérendissime seigneur monseigneur Henry-Jacques de Montesquiou, seigneur baron, évêque de Sarlat, conseiller du roy en tous ses conseils, lequel, parlant à messire Raymond de Pignol, doyen de lad. église, en présance de messires Jean de Fajol, archidiacre de Sarlat; Pierre de Grezel, archidiacre de Marquays; Joseph-François de Grezel, archidiacre de Biron; Jean de Ladieudie, chantre; François de Monzie, Michel-François de Mommeja, Raymond de Vayssiére, Jean-Baptiste de Pignol, Jean-Charles de Javel, Jean-Baptiste de Saint-Clart, Guillaume Lacarrière de Pignol, Pierre-François de Monzie de Massaut, Jean de Grezel et Martial Teyssieu, tous chanoines, luy a dit et représenté qu'il a esté bien et canoniquement pourveu de l'évêché dud. Sarlat, vacant par la mort de illustrissime et révérendissime seigneur Denis-Alexandre Le Blanc, dernier prisible possesseur dud. évêché, et ce en conséquence du brevet de Sa Majesté et des bulles sur iceluy accordées par Notre Saint-Père le pape Benoit Treize, en datte des kalandes du mois d'aoust de l'an mil sept cens quarante-sept, qu'il a exhibé en bonne et deue forme, certifiées à Paris le vingt-huict aoust mil sept cens quarante-sept par Marchand et Tournay, banquiers expéditionnaires en cour de Rome, et le tout mis en main aud. sieur de Pignol, doyen, et l'a requis de vouloir le mettre en la réelle, sctuelle et corporelle possession dud. évêché et membres dépendant d'iceluy, avec ses drois, honneurs, autorités, franchises, libertés, fruis, profit, revenus et émolumens d'iceluy, lequel sieur de Pignol, doyen, après avoir receu avec honneur et révérence la susd. bulle adressée au chapitre et d'icelle fait lecture en présance des autres messieurs cy-dessus nommés, led. sieur doyen a pris led. seigneur évêque par la main droite et l'a mené à la porte principale de lad. église cathédrale et icelle fait ouvrir et fermer, fait sonner la petite cloche et commandé qu'on sonnât toutes les cloches de lad. église pour dénoter au peuple lad. prise de possession, ce qui a esté fait à l'instant, après quoy led. sieur doyen a conduit led. seigneur évêque au-devant le maître hotel (*sic*) de lad. église, qu'il luy a fait baiser, après avoir préalablement fait sa prière et de là l'a mené dans la chaire épiscopale, qui est dans le cœur (*sic*) de lad. église, où il l'a fait assoir, et, continuant lad. prise de possession, il a conduit ledit seigneur évêque dans le palais épiscopal, qui tient à lad. église cathédrale, et luy a fait ouvrir et fermer la porte, et étant monté dans la grande sale, il a déclaré que,

par tous les susd. actes, il mettoit led. seigneur de Montesquiou en la réelle, actuelle et corporelle possession dud. évêché, fruits, profits, revenus et émolumens, drois, devoirs, honneurs et prérogatives qui luy appartiennent, et led. seigneur évêque et led. sieur doyen sont retournés dans le cœur de lad. église, où étant lesd. sieurs du chapitre, ont déclaré qu'ils offrent, conformément à lad. bulle, de rendre aud. seigneur évêque la révérence et obéissance qu'il luy est due, comme à leur père prélat et pasteur, sans préjudice de leurs drois et privilèges, et ce fait, ledit sieur doyen a donné à entendre à tous les assistants lad. prise de possession, et que désormais, ils doivent reconnoître led. seigneur de Montesquiou pour leur légitime évêque et luy rendre l'honneur, respect et obéissance que sa qualité et son mérite requièrent, de quoy et de tout ce dessus, led. seigneur évêque m'a requis acte que luy ay concédé es présences de messire Barthélemy de Grezel, chevalier, seigneur de Grifoul, conseiller du roy et son premier président en la seneschaussée et siège présidial de lad. ville; François Delmon de Talissac, lieutenant particulier, assesseur criminel en lad. seneschaussée; Jean de Selve, Marc-Antoine de Selve, Antoine de Lacipière, conseillers auxdits sièges; Jean-Baptiste Louldieu, avocat du roy, et Jean-Baptiste de Pignol, procureur du roy auxdits sièges, témoins connus, habitans dud. Sarlat, qui ont signé avec mondit seigneur évêque lesdits sieurs du chapitre et moy.

Signé : † Henry Jacques, évêque de Sarlat ; de Pignol, doyen ; de Fajol, grand archidiacre ; de Grezel, archidiacre ; de Grezel, archidiacre de Biron ; de Monzie, chanoine et sindit ; Vaquier, chanoine ; Mommeja, chanoine ; de Ladieudye, chantre ; de Pignol, chanoine ; de Javel, chanoine ; Saintelar, chanoine ; Lacarrière, chanoine ; Griffoul, chanoine ; Massaut, chanoine ; Teyssieu, chanoine ; de Grezel, président ; Delmon de Talissac, lieutenant ; Selves, doyen ; Deselve, Lacypière, Lacalprade, avocat du roy ; Pignol, procureur du roy ; Lagrange, notaire royal et apostolique.

Pour copie conforme :

Louis CARVÈS.

VARIA.

CORRESPONDANCE BIBLIOGRAPHIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE.

Cette correspondance vient compléter celle qui a été publiée dans la livraison de juillet-août 1893 du *Bulletin*.

M. Lapeyre écrivait, le 6 juillet 1841, à un correspondant de Bordeaux :

« Monsieur,

» Je vous envoie les pièces patoises que je vous promis lors de mon séjour à Bordeaux. J'y joins deux articles sur la manière d'écrire le patois, publiés par un de nos compatriotes employé aux Archives du royaume.

» J'aurais voulu vous envoyer en même temps un exemplaire de la traduction en patois périgourdin du testament de Louis XVI, mais cette pièce est très rare, et je ne connais que l'exemplaire sur lequel j'ai fait ma copie. Un de mes amis m'a dit avoir publié dans le *Mercur*, vers 1821 ou 1822, une autre traduction de ce testament. Il en fut tiré des exemplaires à part; mais il n'en a pas conservé. Celui dont je vous ai fait passer la copie a été imprimé vers 1816 ou 1817.

» L'auteur de la traduction de l'Eglogue de Virgile a fait beaucoup de vers patois; il n'a fait cependant imprimer que cet opuscule. Si, comme il en a l'intention, il publie un choix de ses poésies, je vous les ferai passer, quel que soit du reste leur mérite. Il est bien rare de trouver des opuscules en patois périgourdin. On m'a dit avoir vu un petit catéchisme que j'ai cherché en vain jusqu'à présent; ce qu'il y a de plus commun, ce sont des fragments des livres journaux des consuls, imprimés en 1775, en langue romane du XIII^e et du XIV^e siècle, dans le Recueil des titres sur la constitution de la ville de Périgueux, et encore sont-ils en petit nombre.

Je désirerais, Monsieur, que ce petit envoi vous fût agréable, et si je suis assez heureux pour découvrir quelque rareté en ce genre, je m'empresserai de vous en informer.

Recevez, Monsieur, etc.

(Collection Lapeyre, portefeuille n° XI).

M. G. de Merlhac écrivait de son habitation de Latreille, près Terrasson, le 14 septembre 1843, à M. Lapeyre, sous-bibliothécaire de la ville de Périgueux :

« Monsieur,

« J'ai reçu dernièrement et par l'obligeance de M. Mérilhou, une lettre de M. Dessalles, attaché à la section historique des Archives du royaume et mon collègue à la Société royale des Antiquaires de France. Il m'annonce qu'il a vainement cherché dans les pièces du secrétariat de cette académie, un mémoire que j'avais rédigé et envoyé sur les ruines d'une villa et d'un sacrarium romains, découvertes à Laroche-Saint-Cernin, canton de Larche (Corrèze), et près des limites qui séparent ce département de celui de la Dordogne. Il paraît que ce travail a été égaré, et M. Dessalles regrette cet accident parce qu'il savait que j'avais profité de cette occasion pour rechercher les limites primitives, et les démembrements, vers l'est, de l'ancienne région des Pétrocoriens, objet de ses études.

« J'ai retrouvé le brouillon de mon mémoire, et j'en ai tiré une copie avec des additions et corrections. M. Dessalles vous indique comme un de ses correspondants à Périgueux, et il me dit même qu'il se chargerait de vous adresser, sans frais, et pour moi, les Mémoires annuels que la Société royale publie et auxquels les membres résidants en province sont obligés de souscrire. Je n'aurais plus qu'à les faire prendre chez vous et par des occasions. Je dois d'abord vous remercier de vos bienveillantes dispositions ; mais, comme je l'ai déjà mandé à M. le secrétaire, je désirerais connaître, avant de me soumettre à ce nouveau règlement, quelles obligations pécuniaires il me fait contracter.

« En ce qui concerne le mémoire archéologique dont M. Dessalles demande la communication, je suis bien flatté sans doute de la bonne opinion qu'il en a conçue ; mais je crains que ce travail ne soit pas assez spécial aux matières de ses études pour lui être utile ; il ne les traite que sommairement. Vous pourrez facilement en juger par le détail suivant des articles examinés dans ce mémoire.

• Exposé du sujet principal. — Premier et deuxième démembrements du Périgord. — Origine du nom de *Tutela*. — Rivalité de Tulle et de Brive. — Origine de cette dernière ville. — Ses luttes persévérantes contre le régime féodal. — *Oppidum* de Larche. — Voie romaine entre Tintiniac, Brive, Larche et Vésone. — Particularités géologiques et archéologiques sur l'état primitif des plaines entre

Brive et Terrasson. — Abbaye de Terrasson. — Description des ruines découvertes à Laroche-Saint-Cernin. — Conjectures sur la destination, l'origine et la destruction de l'édifice auquel ces débris appartiennent.

« Si, d'après cet aperçu, vous pensez que la connaissance de mon mémoire puisse offrir quelque intérêt à M. Dessalles, je m'empres- serai de saisir la première occasion que je trouverai, ou que vous m'indiquerez pour vous adresser ce travail, en vous priant de re- commander à M. Dessalles, pour lequel du reste je joindrai une ré- ponse, de ne point le déposer au secrétariat de la Société royale, mais de me le renvoyer par votre entremise, lorsqu'il en aura fait l'usage qui lui conviendra. Il ne m'en reste plus, en effet, que cette copie, et je n'ai réellement pas le temps d'en entreprendre une autre.

« Veuillez agréer, etc.

(Collection Lapeyre, portefeuille n° XI.)

M. Léon Lapeyre répondait en juillet 1849 à M. Pressac, bibliothé- caire de la ville de Poitiers, qui le priait de lui procurer deux opus- cules en poais périgourdin :

« Depuis que je cherche, j'ai dû m'apercevoir que les ouvra- ges d'auteurs périgourdins, comme ceux relatifs au Périgord, n'ont jamais trouvé asyle chez nous. Je suis fâché de l'avouer, mais il y a eu de tout temps ici une incurie et une négligence impardonnables pour toutes les choses de la pensée. L'administration a eu aussi peu de zèle que les particuliers ; aussi tout est-il à faire pour notre pau- vre pays. Qui le tirera de l'oubli ? Qui le mettra au grand jour ? Je ne sais si toutefois il m'rite d'être connu, d'être compté pour quelque chose dans notre histoire nationale. Les auteurs périgourdiens sont fort peu connus. Quand on a cité Montaigne et Fénelon il faut s'arrê- ter : leur éclat a nui beaucoup aux autres, et ce n'est pas un mal. Il est vrai que nos pauvres inconnus ne valent guère la peine d'être nommés. A part le plaisir de découvrir ce qui est rare, de savoir ce qu'on ne voit pas partout, on éprouve peu de satisfaction à la lec- ture de cette littérature indigène. C'est toutefois un devoir pieux d'ensevelir ses morts ; je les rassemble en attendant, et j'y mets des inscriptions.

« Je voudrais pouvoir vous annoncer du fruit nouveau, des nou- velles bibliographiques ; mais on travaille peu chez nous ; on vit

beaucoup dehors et peu chez soi ; ainsi le principal de notre collège, M. Sauveroché, ne travaille pas à son ouvrage sur l'histoire de la langue romane. Paresseux, mais plein d'idées originales qu'il développe avec beaucoup de talent, il attend toujours pour se mettre à l'œuvre d'être débarrassé du fardeau du collège, et quand il sera libre, mettra-t-il à exécution le projet qu'il vous a communiqué ? Il n'a pas dépendu de moi qu'il n'en ait réalisé quelque chose ; jusqu'ici je n'ai rien pu obtenir. Quant au traducteur de Virgile, M. Morteyrol, il veut faire imprimer ses poésies ; mais il n'est pas riche ; il ne veut pas faire les avances, et l'imprimeur ne veut pas acheter ses poésies. Si toutefois quelque chose vient à paraître, soyez certain, Monsieur, que vous ne serez pas oublié. Jusqu'ici on a publié fort peu de choses en patois périgourdin. Il existe bien quelques chansons, mais elles n'ont jamais été imprimées. Le séjour de Jasmin à Périgueux a réveillé la muse patoise de quelques personnes ; mais il y a eu peu d'originalité dans tout ce qui a été fait.

• Les quatrains moraux de Caumont n'ont pas encore été imprimés. La publication en est différée pour quelque temps encore. La page que vous avez vue est le fac-simile. J'ai fait reproduire par le même procédé, il y a quelques mois, une charte qui fait partie de nos archives. Je vous en envoie deux exemplaires que je vous prie d'accepter.

(Collection Lapeyre, portefeuille n° XI.)

DELFAU. — *Manuscrit sur les châteaux du Périgord.*

M. Morteyrol écrivait à ce sujet à M. Lapeyre, le 5 décembre 1849 :

« J'ai appris avec plaisir que, sur mes indications, vous étiez parvenu à découvrir la bibliothèque où avait été déposée la notice de M. Delfau sur les châteaux du Périgord, que l'auteur m'avait communiquée avant de la faire copier pour être envoyée à M. le Ministre de l'Intérieur. J'ai souvenance, comme dit l'âne de La Fontaine, qu'indépendamment des châteaux de Montaigne et de Fénelon, plusieurs autres châteaux de la province y figuraient, entre autres celui d'Excideuil, d'Hautefort, qui fut pris par Richard-Cœur-de-Lion sur l'intrépide Bertrand de Born, et cela peu de jours après la réduction de la place d'Excideuil, en 1181, à ce que je crois, si ma mémoire n'est pas en défaut. Les châteaux de Beynac, de Castelnau, de Monfort, de

Biron, de La Force, et autres de l'arrondissement de Ribérac plus ou moins distingués, suivant le rôle qu'ils avaient joué pendant la domination anglaise et la durée de nos guerres civiles. M. Delfau avait fait plusieurs tournées pour cet objet dans le département ; et comme alors les anciens possesseurs de ces manoirs féodaux étaient rentrés en Périgord par suite de l'amnistie accordée aux émigrés, beaucoup d'entre eux s'empressèrent de lui fournir des renseignements historiques dont il sut tirer parti. Je me rappelle confusément que l'un de ces châteaux, situé dans l'arrondissement de Ribérac, avait été témoin de funestes et sanglants événements. Enfin, sous le rapport historique, cette notice rapporte beaucoup de faits dont M. Dessalles pourrait tirer parti dans l'histoire dont il s'occupe depuis plusieurs années. La minute de M. Delfau, dont il ne fut envoyé qu'une copie au Ministère, devrait se trouver dans les archives de la préfecture, si son auteur ne l'a pas emportée alors pour la déposer dans sa bibliothèque, ou si M. Rivet, qui était alors préfet de la Dordogne, ne s'en est pas emparé en quittant notre département. Tout ce que je sais, c'est qu'elle était déposée dans une boîte du secrétariat, dont M. Lespine était le conservateur des papiers qui y avaient été déposés depuis 1790. Voyez M. Picon, chef du bureau des Archives qui paraissent bien tenues par cet employé, peut-être pourra-t-il, par la découverte de ce document, vous dispenser de faire le voyage de Paris..... »

(Collection Lapeyre, portefeuille n° XI.)

M. Lapeyre écrivait, le 1^{er} septembre 1850, à M. Dessalles, après la publication de la *Rançon du roi Jean*:

« Mon cher Monsieur,

» Recevez mes remerciements pour le beau livre que vous m'avez envoyé, et mes sincères félicitations sur l'utile manière dont vous employez vos loisirs. Je n'éprouve qu'un regret, c'est que le *Compte* que vous venez de publier ne soit pas celui de l'Aide perçue en Périgord. Ce serait plus intéressant pour nous, mais aussi la Société des bibliophiles se serait bien gardée de s'en faire l'éditeur. J'ai distribué vos exemplaires selon vos intentions, et je pense que Galy vous remerciera de vive voix de celui qu'il a reçu. Il part pour Paris dans quelques jours, et il aura le plaisir de vous voir.

» Le travail que vous venez de faire imprimer sans avoir trait au

Périgord, a dû toujours y ramener votre pensée. Il serait difficile qu'il en fût autrement ; vous n'avez pu vous occuper de l'histoire générale de la France, sans vous rappeler à chaque instant la province dont vous voulez écrire l'histoire. Vous avez dû trouver de nouveaux matériaux, et par suite de nouveaux aperçus et de nombreuses rectifications à faire dans la manière de juger ce que peu d'historiens du siècle passé ont voulu se donner la peine de juger et d'apprécier. Je crains bien que lorsque vous aurez quitté Paris, vous ne regrettiez ces immenses dépôts où vous trouvez tant de ressources et où vous pouvez puiser si librement. Ici, tout ou presque tout vous manquera. Nous n'avons aucun de ces grands recueils où l'admirable patience des Bénédictins mettait tant d'érudition. Les bibliothèques des couvents qui ont formé notre bibliothèque publique, n'avaient aucun de ces ouvrages ; cela vous donne en quelque sorte la mesure de l'érudition périgourdine ; ajoutez à cela que nous ne pouvons acheter ces vénérables in-folio ; nous n'avons pour nos acquisitions que quelques miettes du budget municipal. Quand j'aurai le plaisir de causer avec vous, je vous demanderai ce que contiennent, pour le Périgord, les Antiquités bénédictines de dom Estiennot. Je voudrais bien savoir aussi ce que c'est que l'histoire de l'abbaye de Brantôme, par dom Chazal. J'ai trouvé la mention de ce manuscrit dans un des *Annuaire*s de la Société de l'histoire de France, et vous devez le connaître, s'il existe à la Bibliothèque nationale. Il me semble qu'il y aurait une foule de documents à publier, tels que les lettres concernant les comtes de Périgord, trouvées à Rome par Laporte Du Theil, qui a dû en déposer les copies, avec ses autres manuscrits, à la Bibliothèque nationale. Mais tout cela est peut-être égaré ou perdu, et il ne nous reste que le regret de savoir que tout cela a existé.

• Un autre manuscrit d'une importance bien secondaire, c'est celui de M. Delfau sur différents châteaux du Périgord, tels que le château de Montaigne et de Fénelon. Ce travail qui fut adressé vers 1812 au Ministère de l'Intérieur, se trouve maintenant depuis 182... dans la bibliothèque de l'Institut. Si vous aviez un moment, vous pourriez savoir à quoi vous en tenir sur la valeur de ce travail (1). Il peut ren-

(1) Delfau eut pour collaborateurs dans ce travail MM. de Galaup, Boyer, de Maleville et Prunis, alors sous-préfets dans le département, et l'abbé Lespine, qui d'archiviste de la préfecture de la Dordogne passa au Cabinet des manuscrits de la Bibliothèque royale, à Paris.

fermer d'utiles renseignements qu'il serait aujourd'hui difficile de trouver, M. Delfau aimant beaucoup à s'entretenir avec des personnes âgées qui lui ont appris, sinon la vérité, du moins la tradition. Je voudrais bien pouvoir aller à Paris avant votre départ ; mais j'ai l'esprit et le corps si casaniers que je ne sais quitter ma place. Il y en a qui ont une locomotive attachée aux pieds ; pour moi, j'y sens un poids qui me retient fixé toujours au même lieu, et quels que forts que soient mes désirs de voyage, je n'ai pu encore me laisser aller au plaisir de vous visiter au milieu de vos vénérables archives et de parcourir les bibliothèques de Paris... »

(Collection Lapeyre, portefeuille n° XI.)

NÉCROLOGIE.

M. JEAN DUFOUR.

Le discours suivant a été prononcé par M. Reignier, conseiller municipal de Périgueux, sur la tombe de notre regretté confrère, le mercredi 29 janvier dernier :

« Messieurs,

» C'est à titre d'ancien élève des Arts et Métiers, et au nom de la Société dont il était, depuis longtemps, membre perpétuel, que je viens sur cette tombe prête à se fermer, dire à notre camarade un suprême adieu et retracer en quelques mots ce que fut sa longue carrière, toute de travail et de probité.

» Jean-Baptiste Dufour fut un élève des premières écoles d'Arts et Métiers, fondées par le duc de La Rochefoucauld.

» Entré à Angers en 1827, il en sortit le premier de sa promotion, en 1832, et fut aussitôt envoyé, par le ministre d'alors, aux forges de la Chaussade, pour être employé aux constructions navales.

» Mais Dufour avait la louable ambition de se créer dans l'industrie privée une situation indépendante, et il y devait brillamment réussir par son travail.

» Il revint donc à Périgueux, dans sa famille, et fonda la maison de carrosserie que vous connaissez tous et qui a acquis un si haut rang dans l'industrie française.

• En 1842, Jean-Baptiste Dufour s'adjoignit son jeune frère. Sous la raison sociale Dufour frères, la maison prit un nouvel essor et continua à prospérer rapidement.

• Les récompenses nombreuses qu'elle obtint aux diverses expositions (Limoges 1858, Bordeaux 1859, Nantes 1861, Bayonne 1868, Paris 1869), témoignaient de cette notoriété croissante, que la maison Dufour devait uniquement à son intelligente direction, à l'élégance et à la solidité de ses produits.

• En 1865, Jean-Baptiste Dufour fut nommé chevalier de la Légion d'honneur.

• Quelque temps après, il perdait son frère, qui avait été son affectueux, dévoué et intelligent collaborateur.

• Resté seul, il s'adjoignit plus tard son fils Gaston Dufour, aujourd'hui chef d'une grande entreprise industrielle florissante, dont il a su maintenir la réputation méritée.

• Le succès est donc venu à notre camarade. Sans doute, il fut aidé par des circonstances favorables ; il entra dans la lutte au moment où l'avenir souriait à l'industrie, où elle commençait à peine cette marche ascendante si brillante, que bien des causes diverses sont venues depuis arrêter momentanément, dirons-nous, sans pouvoir l'espérer.

• Mais si favorables que soient les circonstances, il faut savoir en profiter, et Dufour dut souvent son succès à lui-même, c'est-à-dire à son intelligence pratique, à sa ténacité de travailleur, aux principes d'ordre et de méthode qu'il avait acquis à l'école d'Arts et Métiers d'Angers, à sa bienveillance constante envers des ouvriers habiles et consciencieux, qu'il sut s'attacher, après les avoir formés et dont quelques-uns, collaborateurs de la première heure pour ainsi dire, sont depuis plus de trente années dans la maison.

• C'est le plus bel éloge qu'on puisse faire du patron comme de l'ouvrier, de l'union intelligente desquels dépendront toujours tout progrès, toute prospérité réelle et durable !

• Dufour fut membre du conseil municipal et juge au tribunal de commerce pendant de longues années. Honoré de l'estime de tous ses concitoyens, il fut toujours un homme de bien, modeste, fuyant le bruit et se renfermant dans la vie de famille, qui avait toutes ses préférences.

• La vie de ce grand et simple travailleur doit être citée en exemple à tous ceux qui, partis d'en-bas, ne veulent compter que sur eux-mêmes, sur leur seul travail, pour s'élever et se créer une situation pour l'avenir.

» Robuste encore, malgré ses 83 ans, Dufour semblait avoir de longs jours devant lui. Hélas ! la mort est venue le prendre et brusquement l'enlever à l'affection des siens, parmi lesquels elle laisse un vide irréparable.

» C'est de cœur que nous nous associons à l'inconsolable douleur de sa veuve, de ses enfants, de toute sa famille, et, au nom de tous ses camarades des Arts et Métiers, j'adresse ici à notre regretté camarade et doyen notre suprême et respectueux hommage, notre dernier et éternel adieu ! »

M. GRELLET-BALGUERIE.

La Société historique et archéologique du Périgord a perdu un de ses membres les plus actifs et les plus dévoués en la personne de M. Louis-Charles Grellet-Balguerie, officier de l'instruction publique, membre de plusieurs Sociétés savantes.

Il était né à Bordeaux, le 23 septembre 1821. Sa carrière s'est presque entièrement écoulée dans la magistrature : il y avait occupé un double poste à la Guadeloupe, avant d'être nommé juge au tribunal civil de Lavaur, où il a siégé depuis 1866 jusqu'à 1880, époque où il prit prématurément sa retraite.

Il consacra dès lors tout son temps à l'histoire et à l'archéologie, pour lesquelles il avait toujours eu une prédilection marquée.

Nous n'entrerons pas dans le détail de ses nombreux travaux. De la longue série de ses publications nous ne retiendrons ici que ce qui a trait plus spécialement au Périgord.

Dès son entrée dans nos rangs comme membre associé, il chercha à se rendre utile à notre Société, en lui apportant tantôt des documents historiques d'une véritable valeur, comme les privilèges et coutumes de Lisle, de Brantôme et de Beauregard, tantôt le résultat de ses excursions à travers notre département.

C'est ainsi que nous lui avons dû la connaissance de divers souterrains-refuges, qu'il qualifia de « grottes aériennes », particulièrement dans les cantons de Ribérac et de Mareuil, et une excellente étude sur les chemins gaulois et les voies romaines dans la Dordogne et les régions limitrophes.

Il avait projeté, sous le titre : *Histoire et légendes d'Aquitaine*, un ouvrage étendu, où, tout en rappelant les origines de plusieurs localités du Périgord, Ribérac, Mussidan, Montagnier, etc., il s'est appliqué à démontrer, à l'encontre du préjugé généralement adopté, que l'origine de la légende de Renaud de Montauban ou des quatre fils

Aymon, n'était ni ardennaise, ni belge, ni surtout allemande, mais exclusivement française et aquitanique, à la fois périgourdine et bordelaise. Il n'a paru que la première livraison de cet ouvrage qui promettait d'être d'un grand intérêt pour l'histoire et la littérature du midi de la France.

M. Balguerie ne borna point ses efforts à cette œuvre de restitution historique. Il voulut encore combler une des lacunes de nos annales religieuses. Sous la signature de *Ramnulfus*, apposée au premier rang après celles de Bernard Talleyrand, comte de Périgord, et de quatre de ses fils, au bas de trois chartes des abbayes de Sarlat et de Brantôme, il a cru retrouver un évêque de Périgueux, qui serait l'un des six fils du comte, en tous cas un Ramnulf, évêque inédit de Périgueux, mort en 975, prédécesseur de Frotaire, le célèbre constructeur de Saint-Front.

Il avait été mieux inspiré, lorsque, délégué par notre Société au Congrès des Sociétés savantes tenu à la Sorbonne en avril 1884, il protesta contre les assertions de M. Ramé, qui niait l'existence d'une abbaye à Saint-Front de Périgueux, et ne reconnaissait là qu'un collège de clercs, n'ayant d'autre chef que l'évêque, desservant et gardant le tombeau du saint. Toute la thèse soutenue par son adversaire pour établir ensuite l'époque de la construction de l'église, a été démolie par l'argumentation de notre collègue qui a conclu que Saint-Front est la basilique prototype dans notre pays des églises à coupes, datant de la fin du x^e siècle et du commencement du xi^e.

M. Grellet-Balguerie est encore revenu l'année dernière, mais avec moins de succès, sur cette fameuse question de la date et de l'origine de Saint-Front. C'était à l'occasion de la lettre dans laquelle M. Anthyme Saint-Paul, renonçant à l'opinion qu'il avait autrefois professée que l'église à coupes ne pouvait avoir été construite et achevée que dans la seconde moitié du xii^e siècle, reconnaissait loyalement, après une étude plus complète, que Saint-Front présentait plutôt les caractères architectoniques du xi^e siècle. L'existence dans la contrée d'édifices de types orientaux dont se serait inspiré Frotaire expliquerait, selon M. Balguerie, l'origine du monument élevé par cet évêque; mais il ne parvient pas plus à rattacher l'abside primitive à l'église à coupes qu'il n'établit que l'édifice contemporain de l'incendie arrivé en 1120 sous l'épiscopat de Guillaume d'Auberoche soit le même que celui de Frotaire. En somme, il n'a apporté aucun argument nouveau pour la solution d'une question, qui, malgré toute la science déployée de part et d'autre, reste encore obscure sur bien des points. Car, comme l'a dit M. Saint-Paul, qui n'a point pro-

posé une date définitive pour la construction, Saint-Front est un monument qui est de nature à déconcerter tous les systèmes.

Nous avons vu M. Grellet-Balguerie développer dans ce *Bulletin* ses ingénieuses hypothèses avec une sorte de passion. Rarement il atteignait la concision si désirable dans une démonstration scientifique. Comme il croyait toujours n'avoir pas suffisamment insisté sur tel ou tel point, il surchargeait tellement de sa fine écriture les marges et les interlignes de ses mémoires que ses manuscrits, devenus presque illisibles, faisaient le tourment des imprimeurs après avoir fait celui du secrétaire-général.

Dans ces dernières années, il était allé habiter Londres, où il s'est livré dans les archives anglaises à des recherches de bénédictin. Il nous en a plus d'une fois fait profiter par des communications empreintes d'un zèle peu ordinaire chez un vieillard à la vue très affaiblie.

Nous avons appris, il y a quelques mois, que l'état de sa santé l'avait fait rentrer en France. Il s'est éteint au Havre, vers la fin de février. Une des dernières pensées de notre regretté collègue a été pour notre Société, à laquelle on a transmis de sa part divers opuscules qui témoignent à la fois de sa profonde érudition et de l'ardeur de son patriotisme.

D.-D.

Deux planches accompagnent cette livraison : la 1^{re} représente l'Eglise de St-Astier, (côté méridional) ; — et la 2^e, le Château de La Roque, en Sarladais.

Le Gérant responsable : J. SEUNIER.

Périgueux. Imp. de A. Dordogné.

BULLETIN
DE LA SOCIÉTÉ
HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE
DU PÉRIGORD.

TOME XXIII. — TROISIÈME LIVRAISON.



PÉRIGUEUX

IMPRIMERIE DE LA DORDOGNE (ANC. DUPONT ET C^e), RUE TAILLEFER.

Mai-Juin 1896.

SOMMAIRE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS LA 3^e LIVRAISON.

	Pages.
Séance mensuelle du jeudi 2 avril 1896.....	177
— du jeudi 7 mai.....	187
Le pape Urbain V est-il issu d'une famille périgourdine ? (M. Joseph MALLAT).....	198
Assence aux frères Pécout, par Guillaume d'Adhémar, prieur commendataire de Lafaye, du moulin de Sieurac, situé dans la paroisse de Razac, du 1 ^{er} novembre 1481 (M. le marquis d'ABZAC DE LA DOUZE).....	201
Causeries archéologiques. — La porte de Bannes. — La cheminée de Rognac (M. le B ^{on} DE VERNEILH).....	203
L'impôt sur le revenu sous l'ancien régime (M. le marquis DE CUMOND).....	213
Pièces relatives aux diverses communautés religieuses de Montpazier (M. Gustave CHARRIER).....	214
Procès-verbal de la bénédiction des cloches de l'église de St-Vincent-de-Cosse (M. Louis CARVÈS).....	231
VARIA. — Lettres de M. de Mourcin à MM. Dumonteil, de Douchapt.....	232
Archéologie. — Mon 1122 ^e sonnet (M. Ludovic SARLAT)...	234
Nécrologie. — M. le marquis de Bourdeille (M. D.).....	235

SÉANCES MENSUELLES

DE LA

SOCIÉTÉ HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE DU PÉRIGORD

Séance du jeudi 2 Avril 1896.

Présidence de M. DE ROUMEJOUX, président.

La séance est ouverte à midi et demi dans la salle habituelle.

Sont présents : MM. le chanoine Brugière, le marquis de Fayolle, le docteur Ladevi-Roche, le docteur Le Roux, Jules Mandin, de Roumejoux et Villepelet.

Le procès-verbal de la précédente réunion est lu et adopté.

M. LE PRÉSIDENT énumère rapidement les ouvrages qui ont été envoyés à la bibliothèque de notre Société pendant le mois dernier :

Le *Journal des Savants*, cahiers de janvier et de février 1896, deux fascicules in-4°, Paris, Imprimerie nationale ;

La *Revue Archéologique*, troisième série, tome XXVIII, janvier-février 1896, in 8°, Paris, Ernest Leroux, éditeur (abonnement) ;

La *Picardie historique et monumentale*, Amiens : église Saint Germain-l'Ecosais, notice par G. Durand ; églises Saint-Leu et Saint-Remi, notices par Edmond Soyez, in-folio, avec planches dans le texte et héliogravures hors texte, Amiens, imprimerie Yvert et Tellier, Paris, librairie Picard et fils, 1895 ; et le 11° fascicule de l'*Album archéologique* de la Société des Antiquaires de Picardie, in-folio, Amiens,

imprimerie Yvert et Tellier ; à Paris, chez A. Picard et fils, libraires, 1896 ;

Les *Mémoires de l'Académie nationale des sciences, arts et belles-lettres de Caen*, un volume broché in-8°, Caen, Henri Delesques, imprimeur, 1895 ; .

Les *Comptes rendus et Mémoires du Comité archéologique de Senlis*, troisième série, tome IX, année 1894, un volume broché in-8°, Senlis, imprimerie Eugène Dufresne, 1895 ;

Le *Bulletin de la Société Nivernaise des lettres, sciences et arts*, troisième série, tome VI, troisième fascicule, in-8°, à Nevers, chez Mazon, libraire, 1895 ;

La *Revue de Saintonge et d'Aunis*, bulletin de la Société des Archives historiques, XVI^e volume, 2^e livraison, 1^{er} mars 1896, in-8°, Saintes, M^{me} Mortreuil, libraire, contenant, page 144, la publication d'une ancienne affiche de théâtre, de 1822, par M. Jules Pellisson ;

Les tables, par M. Henri Joyer, du *Bulletin de la Société des archives historiques*, année 1895, in-8°, Paris, Picard, libraire éditeur, Saintes, M^{me} Mortreuil, libraire ;

La *Revue des langues romanes*, quatrième série, tome IX, n^o 3, mars 1896, in-8°, Montpellier, et Paris, Pedone-Lauriel, libraire éditeur ;

Par M. de Nussac, trois brochures : *Petit manuel du bon fêlibre limousin*, les institutions, les idées et les œuvres, in-16, Brive, imprimerie Verlhac, septembre 1895 ; *L'annada le-mouzina*, annuari pel bel an de Dieu e lou bissest 1896, in-8°, Briva, Verlhac, imprimaire ; *Lemouzi*, organe mensuel de la fédération provinciale des écoles félibréennes du Limousin et de la Ruche corrèzienne de Paris, 4^e année (2^e série), n^o 14, mars 1896, un fascicule in-4°, Brive et Paris, contenant, page 113, une étude littéraire de notre compatriote, M. Joseph Durieux, sur *Arnaud de Mareuil*, pièce couronnée en 1895 aux jeux de l'Églantine ;

Par M. Dujarric-Descombes, son étude sur *Le présidial de Périgueux* érigé en cour souveraine (1590), in-8° de 24 pages, Périgueux, imprimerie de la Dordogne, 1896 ;

Par M. Emile Rivière, sous-directeur de laboratoire au

Collège de France, à Paris, vingt-deux de ses publications tirées à part :

Note sur les dolmens de Roknia et les fouilles de M. Charles Mollet, lue à la Société française de numismatique et d'archéologie dans la séance du 27 juin 1879 et publiée en mars 1882, in 8° de trois pages, Paris, imprimerie Lahure ;

Le gisement quaternaire de Billancourt, in 4° de quatre pages, 1882, Paris, Gauthier-Villars, imprimeur libraire ;

Le trou Camatte ou puits d'Estève, note lue au Congrès de La Rochelle de l'Association française pour l'avancement des sciences, dans la séance du 28 août 1882, in-8° de quatre pages, Paris, imprimerie Chaix ;

Exposition des instruments et collections de l'expédition scientifique du cap Horn, extrait de la *Revue scientifique* du 29 mars 1884, in-4° de 16 pages, Paris, typographie Quantin ;

La faune des invertébrés des grottes de Menton, note lue au Congrès de Grenoble dans sa séance du 19 août 1885, in-8° de quatre pages, Paris, imprimerie Chaix ;

Faune des oiseaux, des reptiles et des poissons, trouvés dans les cavernes des Baoussé-Roussé (Italie), dites grottes de Menton, extrait de la *Revue Matériaux pour l'histoire primitive de l'homme*, 3^e série, tome III, 1886, novembre, in-8° de 10 pages, Paris, Reinwald, libraire, 1886 ;

Faune des invertébrés des grottes de Menton, en Italie, extrait des *Comptes rendus de l'Académie des sciences*, in-4° de quatre pages, Paris, Gauthier-Villars, imprimeur libraire, 1886 ;

Des reptiles et des poissons trouvés dans les grottes de Menton (Italie), extrait des *Comptes rendus des séances de l'Académie des sciences*, in 4° de quatre pages, Paris, Gauthier-Villars, imprimeur libraire, 1886 ;

De quelques bois fossiles trouvés dans les terrains quaternaires du bassin parisien, extrait des *Comptes rendus de l'Académie des sciences*, in-4° de trois pages, Paris, Gauthier-Villars, imprimeur libraire, 1887 ;

Sur la station quaternaire de la Quina (Charente), extrait des *Comptes rendus des séances de l'Académie des sciences*,

in-4° de trois pages, Paris, Gauthier-Villars, imprimeur libraire, 1888 ;

L'époque néolithique à Champigny (Seine), extrait des Comptes rendus de l'Académie des sciences, in-4° de trois pages, Paris, Gauthier Villars, imprimeur libraire, 1888 ;

Nouvelles recherches dans l'Hérault, note lue au Congrès de Marseille, dans la séance du 21 septembre 1891, in-8° de sept pages, Paris, imprimerie Chaix, 1891 ;

Sur l'âge des squelettes humains des grottes des Baoussé-Roussé, en Italie, dites grottes de Menton, note lue au Congrès de Pau dans la séance du 17 septembre 1892, in-8° de douze pages, Paris, imprimerie Chaix ;

Détermination, par l'analyse chimique, de la contemporanéité ou de la non-contemporanéité des ossements humains et des ossements d'animaux trouvés dans un même gisement, note lue au Congrès de Pau, dans la séance du 20 septembre 1892, in-8° de cinq pages, Paris, imprimerie Chaix ;

Sur la caverne du Boundoulaou (Aveyron), en collaboration avec M. E. A. Martel, extrait des Comptes rendus de l'Académie des sciences, in-4° de quatre pages, Paris, Gauthier-Villars, imprimeur libraire, 1893 ;

Etude sur l'ossuaire des grottes du Boundoulaou (Aveyron), note lue au Congrès de Besançon, dans la séance du 9 août 1893, in-8° de 10 pages, Paris, imprimerie Chaix ;

Les sépultures préhistoriques de la Roche, commune de Besson (Allier), en collaboration avec M. L. de Launay, extrait de la *Revue scientifique du Bourbonnais et du centre de la France* (avril 1893), in-8° de 24 pages, Moulins, imprimerie Etienne Auclaire, 1893 ;

Grotte de la Fontaine (Dordogne), note lue au Congrès de Caen, dans la séance du 10 août 1894, in-8° de quatre pages, Paris, imprimerie Chaix ;

Nouvelles recherches anthropologiques et paléontologiques dans la Dordogne, note lue au Congrès de Caen, dans la séance du 11 août 1894, in-8° de 14 pages, avec une planche lithographiée, Paris, imprimerie Chaix ;

Le polissoir de Saint-Cyr du Bailleul (Manche) ou « pierre

qui coupe la fièvre », note lue au Congrès de Caen, dans la séance du 11 août 1894, in 8° de cinq pages, Paris, imprimerie Chaix ;

Ateliers néolithiques et ruines du moyen âge du Mont de Cerisy (Orne), note lue au Congrès de Caen, dans la séance du 11 août 1894, in 8° de cinq pages, Paris, imprimerie Chaix ;

Inventaire après décès du sieur des Rondeaux, docteur en médecine, bourgeois de Condé-sur-Noireau, note lue au Congrès de Caen, dans la séance du 13 août 1894, in-8° de sept pages, Paris, imprimerie Chaix.

Des remerciements sont votés aux donateurs.

M. Eugène Charavay fils nous adresse la *Revue des autographes*, de mars 1896, où figurent quelques lettres nous intéressant :

1° Une lettre historique, écrite peu de temps avant sa mort par Charles de Gontaut, duc de Biron, maréchal et grand amiral de France, à M. de Villeroy, et datée de Dijon, le 7 mars 1602 :

« Sy le roy veust que je l'ayle bientost trouver, il luy playra commander à mons^r de Lus s'en revenyr promptement, car je ne puy partyr sans cela et laisser ces provinces (Bourgogne et Bresse) ceulles, maintenant que il a bruit du passage de ceste armée, qui doit aler en Flandres, laquelle je ne croy cy tost preste que ils en font bruit. »

2° Une lettre probablement inédite de Bossuet au cardinal de Bouillon, datée de Paris le 16 mai 1699. Il dénonce un mandement du cardinal de Noailles, archevêque de Paris, qui semble favorable au livre de Fénelon sur les *Maximes des Saints* : « ce qui ne peut subsister sans supprimer ce qui » est fait défense d'un livre condamné par le Saint-Siège et » par son auteur, d'autant plus que tous les livres imprimés » sans permission et de la seule autorité privée par eux- » mesmes sont rejettables selon les règles de la police. » L'archevêque de Cambrai, selon Bossuet, ne s'est soumis qu'en apparence ; il voudrait encore résister.

Et 3° une curieuse lettre de Lagrange-Chancel, écrite du

château d'Antoniatic, près de Périgueux, le 7 mai 1748, où il parle de son fils « cadet de Gascogne à qui je n'ai laissé » pour tout héritage que la bienveillance de mes amis et » quelques talens que je ne puis plus mettre en usage. » Il vient de dire adieu au Parnasse et ce sont les derniers vers qui sortiront de sa plume : « L'histoire de ma patrie m'a » paru plus digne de mes vieux ans. Deux volumes qui » paraîtront au premier jour dans le public sont les fruits de » ma retraite. »

M. DE SAINT SAUD nous adresse une double observation au sujet de l'article posthume de M. le marquis de Saint-Astier publié dans le dernier *Bulletin* sur les régiments périgourdins.

Elle est relative aux deux régiments protestants désignés dans cette liste sous le nom de *Pardaillan*.

« En 1567, écrit-il, ce n'est pas Jacques de Ségur qui était baron de Pardaillan, mais son père Bérard, qui ne mourut qu'en 1571.

» Quant à l'autre régiment de ce nom, levé en 1592 et licencié en 1594, si c'est Pierre d'Escodéca qui le leva, il ne pouvait porter le nom de Pardaillan qu'après 1597, année où ledit Escodéca épousa la dernière des Ségur Pardaillan. Il est donc probable qu'il ne fut pas levé par M. d'Escodéca de Boisse. »

De son côté, M. l'abbé CARRIER, curé de Saint-Amand-de-Coly, écrit au Président pour protester contre l'inexactitude du plan et du profil en long de son église publiés par M. Mandin, dans la livraison de janvier-février 1896 du *Bulletin*. « Il nous présente, écrit-il, le dallage du transept et de la nef uniforme et incliné vers la porte d'entrée, la nef sans bahut. C'est bien le dallage d'aujourd'hui, qui est le résultat d'un exhaussement de 1^m10 dans ladite nef, que fit faire, en 1761, messire Géraud de Vassal de Laqueysie, le dernier abbé commendataire, et augmenté encore de 0^m20, en 1827, dans le transept et dans la nef par M. Charles de Beauroyre, alors maire de la commune. L'ancien dallage

ayant été bouleversé à la suite de sépultures nombreuses qui y avaient été faites, ces messieurs firent opérer cet exhaussement et ce nivellement qui cache si malheureusement le plan primitif de ce superbe monument que M. Mandin a ignoré.

» Le plan par terre de l'antique abbatiale avait trois étages, savoir : le dallage de la nef plus bas de 1^m30 environ que celui du transept, et le dallage du transept plus bas aussi de 1^m30 que celui du chœur. Il y avait huit marches ou degrés pour monter *in plano* de la nef dans le transept, comme il y en a encore huit pour monter dans le chœur où aujourd'hui est l'autel. »

M. MANDIN n'a qu'un mot à répondre : les deux planches en phototypie, qui donnent les dessins du plan de l'état actuel, exactement reproduit, de l'église paroissiale (classée) de Saint-Amand-de-Coly, ne doivent donner lieu à aucune rectification ou appréciation s'appuyant surtout sur un passé qui n'est d'ailleurs pas invoqué par l'auteur de ces dessins.

M. DE PEYRONNY écrit au Président pour lui signaler une motte, peut-être encore inconnue, située commune de Saint-Perdoux, près du château de Puyredon. Elle est sur le bord ouest d'un petit plateau et entourée d'un fossé : le tout en parfait état de conservation. Elle a environ 3 mètres de haut. Sa plate-forme, qui est très légèrement déprimée au milieu, se relève presque insensiblement sur les bords et a une forme oblongue ayant 40 pas de long et 29 pas dans sa plus grande largeur. Notre jeune confrère propose d'envoyer des mesures plus précises s'il est nécessaire.

M. Richard DE BOYSSON nous adresse un nouveau mémoire sur *La société périgourdine au temps de Bertrand de Born*, qui est en quelque sorte la suite des deux premiers. Il nous montre Bernard, dans ses poésies, recommandant la générosité aux vieux barons comme aux jeunes chevaliers. Mais la générosité ne suffit pas au riche baron appelé par sa naissance à mener des armées au combat. Il peut bien attirer ces guerriers auprès de lui par ses largesses ; il lui faudra

en outre la courtoisie pour les maintenir sous ses ordres et la vaillance pour les entraîner aux belles luttres des tournois et des combats. Pour Bertrand de Born, rien n'est comparable à ces nobles et vives émotions que la guerre fait vibrer dans une âme chevaleresque, mais il ne se préoccupe pas de savoir si sa cause est juste ; il a cependant au fond de l'âme un profond amour pour sa province qu'il veut maintenir libre, et il y fut fidèle pendant toute sa vie guerrière.

Cette étude sera publiée dans le *Bulletin*.

M. DE CUMOND nous envoie une note traitant de *L'impôt sur le revenu sous l'ancien régime* dont il est donné lecture. Il nous montre d'abord que le service militaire, en 1635, était obligatoire pour tout possesseur de fief de 900 à 1,000 livres de revenu annuel, qu'il fût noble, bourgeois ou roturier ; il était taxé à un cheval-léger. Les fiefs de plus grand revenu en devaient davantage ; ceux de moindre rapport se cotisaient entre eux. L'impôt en Périgord était, en 1639, de soixante pour cent. L'estimation du revenu des fiefs était faite suivant les déclarations du propriétaire, ou, à son défaut, suivant celles des baillis et des sénéchaux. Toute déclaration reconnue défectueuse entraînait la confiscation du fief. Puis, ceux qui n'étaient pas en état de porter les armes et de faire le service en personne devaient envoyer à leur place des gens expérimentés en même équipage qu'eux et à leur solde pendant toute la durée du service.

Le *Bulletin* publiera prochainement cette note, qui a un intérêt d'actualité.

M. DUJARRIC-DESCOMBES, tout en s'excusant de ne pouvoir assister à la séance, nous adresse la copie d'une ordonnance du maréchal de Montrevel, gouverneur de Guyenne, relative à des troubles survenus, vers la fin du règne de Louis XIV, dans le Périgord et le Quercy.

L'établissement d'un nouveau droit de contrôle y avait suscité une rébellion. Des bandes semaient la désolation dans les campagnes, et les révoltés avaient failli surprendre la ville de Cahors. Sur la menace d'être poursuivis par les

troupes, les mutins avaient mis bas les armes. Ce fut alors que, pour prévenir le retour de semblables désordres, le maréchal de Montrevel rendit à Cahors, le 1^{er} avril 1707, une ordonnance par laquelle les habitants du Périgord et du Quercy étaient requis de déposer sur récépissé, dans la huitaine de la publication, toutes leurs armes sans exception chez les seigneurs ou les consuls, sous peine des galères perpétuelles ou de destruction de leurs maisons pour les contrevenants, etc.

C'est un placard manuscrit de cette sévère ordonnance que notre confrère a retrouvé à Saint-Just, où il avait dû être affiché à la porte de l'église par les soins de la famille de Sescaud.

M. GENEBRAS DE BOISSE fait hommage à notre bibliothèque d'une photographie représentant un arquebusier du XVII^e siècle, en équipement et en armes d'ordonnance, tel qu'il est représenté dans l'ouvrage de Jacques de Gheyn, *Maniement d'armes, d'arquebuses, mousquets et piques*, in-folio, 1608.

L'assemblée le remercie. Elle remercie également M. le docteur GRELLETY, de Paris, qui offre de mettre à notre disposition, pour le *Bulletin*, un grand nombre de photographies périgourdines, les unes tirées de la collection du Trocadéro, les autres d'un plus petit format, que pour diverses raisons il ne peut utiliser.

Un de nos confrères fait justement remarquer que la reproduction d'une photographie par la phototypie est souvent pâle, grise, un peu confuse : le cliché sur verre nous serait plus utile.

M. GRENIER nous envoie une notice et l'analyse d'une correspondance relatives à l'édification du grand autel de marbre de la cathédrale de Saint-Front, qui provient, comme on sait, de la Chartreuse de Vaclaire.

En tête des pièces est le traité passé en 1761 à la Chartreuse de Toulouse entre le prieur de Vaclaire et le sieur Coutestabile, ouvrier en marbre, demeurant alors à Toulouse.

L'autel devra être fait par le même sculpteur qui a travaillé à celui des Bénédictins de la Daurade, à Toulouse, et qu'on lui cite comme modèle. La correspondance analysée qui vient ensuite, 1761-1762, fournit des informations sur l'origine du marbre, son transport d'Italie à Agde et d'Agde à Toulouse, où l'autel doit être confectionné avant d'être transporté à Coutras, et sur les difficultés avec la douane et les fermiers généraux.

Ces pièces, accompagnées d'une photographie de l'autel, pourraient être publiées dans le *Bulletin*.

Notre honoré confrère M. Ludovic SARLAT nous adresse son 1122^e sonnet, dans lequel, faisant de l'archéologie en poète, il met sous nos yeux les célèbres châteaux de la vallée de la Dordogne en Sarladais et nous invite à les aller voir.

Enfin, M. LE PRÉSIDENT nous entretient d'un projet d'excursion pour le mois de juillet. Le premier jour, la Société visiterait Lisle, le château de Marouathes, Saint-Vivien, Paussac, Cercles, La Tourblanche et Mareuil ; le second jour, Cherval, Saint-Martial de Viveyrols et Verteillac.

A ce sujet, M. le docteur LADEVI-ROCHE voudrait qu'en principe on usât le moins des voitures et le plus du chemin de fer, de façon à voyager plus rapidement et à moins d'argent.

La séance est levée à trois heures.

Le Secrétaire général,
Ferd. VILLEPELET.

Le Président,
A. DE ROUMEJOUX.

Séance du jeudi 7 Mai 1896.

**Présidence de M. DE ROUMEJOUX,
président.**

La séance est ouverte à midi et demi dans la salle de notre bibliothèque.

Sont présents : MM. le chanoine Brugière, Délugin, Dujarric-Descombes, Ch. Durand, le marquis de Fayolle, J. Mandin, l'abbé Pergot, l'abbé Prieur, de Roumejoux, de Saint-Pierre et le comte de Saint Saud.

Lecture est faite du procès-verbal de la précédente réunion ; et cette lecture donne lieu à une observation de M. DUJARRIC-DESCOMBES.

« M. de Saint Saud, dit-il, a formulé une double critique au sujet des deux régiments dits de Pardaillan. La *France protestante* permet de dissiper presque entièrement la confusion dans laquelle était tombé, à cet égard, M. le marquis de Saint-Astier.

» Le premier régiment de Pardaillan n'a pu être levé par Bérard de Ségur, qui, probablement, à cause de son grand âge, ne paraît pas avoir joué un rôle important, mais plutôt par son frère Joachim, sieur de Grand-Puch, qui se signala parmi les chefs protestants de la première guerre civile.

» Ce Joachim de Ségur, omis par Courcelles, connu sous les noms de Puch-Pardaillan, est cité, avec plusieurs membres de sa famille, dans le fameux arrêt rendu en 1569 par le parlement de Bordeaux contre les principaux huguenots de son ressort, et il y est qualifié de mestre de camp.

» En ce qui concerne le deuxième régiment de Pardaillan, la remarque de M. de Saint Saud est plus juste. C'est bien à Pierre d'Escodéca, baron de Boisse, qu'il faut attribuer la formation de ce régiment, auquel le marquis de Saint-Astier

aurait dû conserver son nom de Boisse. Les frères Haag nous apprennent, en effet, que ce capitaine du régiment de Navarre leva, en 1592, un régiment d'infanterie de son nom, avec lequel il assista aux sièges de Dreux et de Rouen, et fit la campagne du Périgord en 1593. Son régiment, qui avait été fort maltraité sous les murs de Rouen, ayant été incorporé dans celui de Navarre, il en devint colonel et le commanda aux sièges de Laon et de Dijon, au combat de Fontaine-Française en 1595, et au siège de La Fère en 1596. »

Acte est également donné à M. Roger DROUAULT d'une autre rectification qu'il nous transmet relativement à la notice si intéressante sur les *Vieux sints périgourdins*, publiée par lui dans le dernier numéro du *Bulletin*. « Nous avons dit, à la page 142, écrit M. Drouault, que les Barraud, cette importante famille de fondeurs qui a meublé plusieurs clochers du Périgord, apparaît pour la première fois à Champniers en 1711, et qu'ils étaient déjà connus dans la Charente depuis 1658.

» Une communication que nous devons à l'obligeance de notre érudit vice-président, M. Dujarric-Descombes, semblerait permettre de reculer d'un siècle l'époque de leur apparition en Périgord. La cloche de Celles, dont l'inscription, relevée par M. Dujarric, a été publiée ici-même (1), porte en effet *faict par Pierre Bareau*, avec la date 1609. Mais l'absence absolue de documents, pendant cette période 1609-1658, nous porte à croire que le millésime renferme une interversion de chiffres, et qu'il faut lire 1690.

» Rectifions en même temps ce que nous avons dit à la page 124, à propos du château de Nanthiat : il n'a pas été la résidence de la belle Aïssé, mais de sa fille. »

La première rectification de M. Drouault ne passe pas sans provoquer une observation très juste de M. le chanoine BRUGIÈRE. « M. Roger Drouault, dit-il, en supposant une

(1) *Bulletin*, t. X, p. 273.

transposition de chiffre dans la date de la cloche de Celles, a suivi l'exemple de M. Berthelé, ancien archiviste des Deux-Sèvres, qui a prétendu de même que, dans la transcription de la cloche de Pérignac (Charente), fondue par P. Bareau en 1587, on avait voulu mettre 1687. Des suppositions, aussi gratuites, ne sauraient suffire pour enlever à nos cloches un siècle d'antiquité. »

Notre bibliothèque a reçu, durant le mois écoulé, les ouvrages suivants :

Le *Bulletin archéologique du Comité des travaux historiques et scientifiques*, année 1895, 1^{re} et 2^e livraisons, in-8°, Paris, Imprimerie nationale. A signaler, à la page XXXVI, une communication faite par M. de Roumejoux à M. de Lasteyrie au sujet d'une lampe en métal, d'un type très rare, trouvée à Cahors, dont la forme ressemble beaucoup à celle des deux lampes de Lixus (Maroc), recueillies par M. de La Martinière, et reproduites dans le *Bulletin archéologique* de 1888;

Le *Bulletin historique et philologique*, année 1895, n^{os} 3 et 4, Paris, Imprimerie nationale, contenant, pages 566-572, *in extenso*, le testament de Géraud de Malayolles, daté de 1272, document important au point de vue de la topographie locale, par suite des legs très nombreux à des églises et chapelles du pays, et qui a paru dans le *Bulletin* de notre Société (1^{re} livraison 1896); et page 548, une communication de M. Dujarric-Descombes : *Lettre de Charles IX au lieutenant général (1565) de la Guyenne au sujet du trouble causé par le retour du cardinal de Lorraine*;

Les *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, quatrième série, tome XXIV, bulletin de janvier-février 1896, petit in-8°, Paris, Imprimerie nationale ;

Les *Mémoires de la Société des Antiquaires du centre*, 1895, table des volumes de XI à XX, petit in-8°, Bourges, typographie Tardy-Pigelet ;

Le *Bulletin de la Société d'archéologie de la Drôme*, année 1896 (avril), in-8°, Valence, imprimerie de Jules Césas et fils ;

Le *Bulletin de la Société d'études des Hautes-Alpes*, deuxième série, n° 17, 1^{er} trimestre 1896, in-8°, Gap, au secrétariat de la Société, et la *Table des matières contenues dans les dix premières années*, Gap, 1895 ;

Le *Bulletin de l'Académie d'archéologie de Belgique*, 4^e série, t. XXVI, petit in-8°, Anvers, imprimerie veuve de Backer, 1896 ;

Le *Congrès archéologique de France*, LX^e session tenue à Abbeville en 1895, petit in-8°, Paris, Alph. Picard, libraire, 1895 ;

Les *Bulletins de la Société des Antiquaires de l'Ouest*, in-8°, deuxième série, t. VII, quatrième trimestre de 1895, Poitiers, E. Druinaud, libraire éditeur ;

Le *Bulletin de la Société scientifique, historique et archéologique de la Corrèze*, in-8°, tome XVIII, 1^{re} livraison, Brive, Marcel Roche, imprimeur, 1896 ;

Les *Bulletin et Mémoires de la Société archéologique et historique de la Charente*, in-8°, année 1895, sixième série, t. V, chez L. Coquemard ;

La *Revue des langues romanes*, petit in-8°, quatrième série, t. IX, avril 1896, à Montpellier, au bureau de la Société, 1896.

M. Charles Guérin nous adresse un hommage de ses *Notes sur la possibilité de la vulgarisation de l'histoire locale*, publiées naguère dans le tome VII de la *Revue de l'Avranchin*, brochure in-8° de 13 pages, à Avranches, imprimerie de Jules Durand, 1895. Le titre dit très bien l'objet de cette plaquette. M. Guérin voudrait voir, comme tant d'autres, l'histoire du passé de chaque localité mise à la portée de ceux qui l'habitent, estimant, lui aussi, que « l'amour de la patrie commence par l'amour du clocher natal et du champ nourricier, et que plus on connaît son pays, plus on l'aime. » Après quelques conseils sur la manière dont l'œuvre devrait être conduite, à son avis, pour devenir populaire, l'auteur propose différents moyens pratiques de vulgarisation. On pourrait, dit-il, « distribuer gratuitement des opuscules rédigés dans ce but ; placer l'histoire de la commune sous forme de tableaux sommaires, dans les mairies, les gares de chemins de fer et les bureaux

de poste ; donner en dictées aux élèves des écoles primaires des notices d'histoire locale ; ou bien encore publier des monographies de villes, de bourgades, etc., dans les journaux de province. » Ces idées méritaient d'être signalées ; et il n'y a pas de doute que, là où elles germeront — si elles germent, — elles prépareront des éléments précieux pour l'histoire générale, parfois si imparfaitement renseignée.

M. le capitaine DE BÉLER nous envoie de Saint-Maixent une note sur un gouverneur de Périgueux pour le roi Henri IV. « Dans la monographie du château de Chanteloup, au Cotentin, par M. Alfred Chaumeil (lib. St Augustin, édit. 1893), je relève, nous écrit-il, le personnage suivant, qui n'a peut-être pas encore été signalé : « Messire Regney » de Bouillé, chevalier des ordres du roy, comte de Créances, seigneur de Torcé (au Maine), Chantelou, la Housse-magne, etc.. etc. » qui est dit, d'après les pièces du chartrier de Chanteloup, « capitaine de cent hommes d'armes » des ordonnances du roy, conseiller en ses conseils, gouverneur de Périgueux. » L'auteur ajoute qu'il se rendit célèbre au Bas-Maine, à l'époque des guerres de religion, par son attachement au parti de Henri IV et sa fidélité à la foi catholique. Malheureusement, l'époque à laquelle il fut pourvu du gouvernement de Périgueux n'est pas indiquée. Ce que nous savons de positif, c'est que son père, gouverneur de Bretagne, s'était rendu célèbre par sa résistance aux ordres de la cour, lors des massacres de la Saint-Barthélemy, et qu'il s'était marié, en 1556, à Jacqueline d'Estouteville. De ce mariage naquirent deux enfants, l'aîné qui précède et une fille.

« Le nom de Regney n'est pas patronymique, c'est un prénom porté par trois générations successives de Bouillé. M. Chaumeil décrit ainsi les armes de cette famille : d'argent à la fasce de gueules frettée d'or, accompagnée de deux burelles du même. »

M. Roger DROUAULT, qui compulse à notre intention les archives notariales de Saint-Pardoux-la-Rivière, nous adresse

une copie du *Testament de Charles de la Marthonnie, seigneur de Puyguilhem, abbé de Boschaud*, du 14 janvier 1631. Cette copie sera déposée aux archives. La seule particularité intéressante de ce testament, c'est qu'il fut écrit de la main du notaire, et que le testateur écrivit seulement de sa main le nom de son héritier universel, son fils cadet, Armand de la Marthonnie. « Parce que nous fussions esté incommodé d'escrire de notre propre main le contenu ci-dessus, à raison de notre vieillesse et infirmité, nous avons, de nostre main, escrit le nom de nostre dict héritier et signé le présent testament, et prié M^e Aymeric de Grand, avocat en la cour, habitant du lieu de Bourdeille, d'escrire le surplus et de signer comme tesmoing de nostre dernière volonté et nostre testament, lequel nous avons dicté de mot à mot, veu et releu, et signé dans l'abaye de Boschaud en Perigord. »

Le vénérable curé-doyen de Terrasson, M. l'abbé PERGOT, nous ménageait la surprise d'une communication d'un autre genre, et sans doute d'un genre absolument inédit. Il croit avoir en sa possession une des statues que les Druides, au témoignage de l'histoire, érigèrent, notamment à Chartres, à la *Vierge qui devait enfanter*. Cette statue est en bronze ; elle est petite ; elle est d'un art fort grossier, et son attitude a ceci de remarquable, qu'elle entr'ouvre les bras comme pour recevoir un enfant sur son sein. Par malheur, il l'a oubliée dans la précipitation de son départ, de sorte qu'il ne peut nous montrer, de cette précieuse relique, qu'une simple photographie. La photographie excite une curiosité qu'il est facile de deviner ; mais nul n'ose donner un avis dans une question de cette nature, où tout le monde, apparemment, serait pris au dépourvu. « J'ai dû soutenir, à ce sujet, ajoute M. l'abbé Pergot, une polémique sérieuse avec le chanoine Clerval, archiviste du diocèse de Chartres ; j'ai voulu avoir le dernier mot, je l'ai eu. » On voit que l'âge ne diminue pas toujours le noble enthousiasme nécessaire aux grandes joutes de l'archéologie et de l'histoire.

A ce propos, M. le chanoine BAUGIÈRE dit qu'il existait jadis, dans l'église de la Cité, à ce que rapporte le P. Carles

dans ses *Titulaires et Patrons* (page 23), un vieil autel dédié à la Vierge qui devait enfanter, *Virgini parituræ*, ce qui permettrait de supposer que nous nous trouvons peut-être ici en présence d'une Vierge honorée sous ce vocable, dans les siècles passés.

M. LE SECRÉTAIRE-ADJOINT, qui tient la plume, demande la permission d'exprimer son sentiment. Il ne lui semble pas que la tiare, dont la statuette est coiffée, puisse laisser subsister l'hypothèse d'une œuvre de l'art druidique. Mais, autant qu'il est permis d'en juger d'après l'image, cette Vierge remonte à une haute antiquité; et ce serait pour nous tous une joie « de la voir de nos yeux et de la toucher de nos mains. »

Nous quittons le domaine des pures suppositions, avec M. le marquis DE FAYOLLE, qui nous entretient assez longuement des fouilles opérées, rue Romaine, à la Cité, dans l'hôtel récemment acquis par M. le comte de Lestrade. Les découvertes qui y ont été faites, dit-il, sont d'un très réel intérêt. Aussi bien a-t-il songé à en consigner la synthèse dans une étude qui comprendra, avec l'histoire de l'enceinte de la cité gallo-romaine, dont on vient de découvrir une partie, la description des sculptures et des inscriptions qui revoient le jour, après tant de siècles. La lecture qu'il nous donne de la première partie de son travail, destiné à paraître bientôt dans le *Bulletin*, est écoutée presque religieusement; et l'assemblée, à l'issue de cette communication, remercie M. le marquis de Fayolle de lui avoir réservé la primeur d'une étude toute pleine d'actualité et d'une incontestable valeur historique.

Les pierres ouvragées, sorties presque intactes de ces fouilles, donnent lieu à un échange d'idées contradictoires qu'il est intéressant de recueillir. M. le marquis de Fayolle avait cru pouvoir émettre cette opinion (et c'est encore son sentiment) que ces pierres ont appartenu à des monuments, vraisemblablement édifiés pendant le cours du second et du troisième siècle, et que c'est là, à ces somptueux monuments, que vinrent les chercher, comme à une carrière, les popula-

tions du début du v^e siècle, lorsqu'elles conçurent le dessein d'opposer une résistance armée au débordement des barbares, en se fortifiant dans leurs cités.

Cette opinion, M. Jules MANDIN ne peut pas l'accepter. Il reconnaît sans doute que l'ornementation indique les II^e et III^e siècles ; mais, pour lui, la ruine a dû arriver au moment même où l'œuvre venait d'être achevée. Les sculptures sont si fraîches, dit-il, que l'ouvrage semble sortir de l'atelier : on croirait voir encore la poussière du ciseau dans les parties les plus fouillées. Or, si ces sculptures avaient été exposées aux intempéries des saisons pendant vingt ans seulement, elles porteraient visibles des indices de détérioration, d'autant que la pierre de Périgueux, dans laquelle elles sont ciselées, résiste fort mal à l'air, à la pluie, à la gelée.

Sans vouloir prendre parti dans un pareil débat, qui n'est nullement de sa compétence, M. l'abbé PRIEUR remarque que lorsqu'il visita les fameuses fouilles de Saintes, en 1887, il éprouva la même impression que M. Mandin, tant les pierres, là-bas aussi, donnaient, avec leurs sculptures, la sensation du neuf. Il n'est pas vraisemblable, cependant, que tous ces blocs, si magnifiquement travaillés, n'aient jamais été mis en place, ni à Saintes, ni à Vésone, et puis, les inscriptions sont là, qui attestent l'existence des édifices.

M. LE PRÉSIDENT nous parle ensuite de la prochaine excursion archéologique, dont l'itinéraire et la date ne sont pas encore définitivement arrêtés. Les châteaux et les églises, dont il nous donne une description rapide, complète cependant, passent devant les yeux des amateurs comme un enchantement ; et on peut espérer que les adhésions arriveront nombreuses, dès que le programme sera publié. L'assemblée prie M. de Roumejoux d'apporter ces notes qui, communiquées aux excursionnistes en face des monuments qu'elles décrivent, aideront certainement à mieux en apprécier tout le cachet archéologique.

M. le comte DE SAINT SAUD nous montre deux ex-libris

d'une ravissante gravure, de la famille de Perponcher. « Les Perponcher, dit-il, émigrés en Hollande, après la révocation de l'édit de Nantes, y ont fait souche ; et plusieurs ont occupé ou occupent encore aujourd'hui un rang distingué dans l'armée néerlandaise ».

Il nous cite également divers documents manuscrits, concernant le Périgord, en vente à la librairie Saffroy, (Le-Pré-Saint-Gervais, Seine), en particulier :

1° Sous le numéro 9,216, un ensemble de neuf pièces in-f°, de 1724, sur *l'établissement des haras en Périgord*. Lettres signées du marquis de Brancas ; lettre du comte de Valbelle à M. de Bellevue du Cousset, gendarme du roi à Angoulême, et mémoire sur ces projets.

2° Sous le numéro 9,117, la procuration de Diane du Griffon, fille de Pierre du Griffon, seigneur de Villerange (Creuse), à son mari Gabriel de Salignac, seigneur de Rochegudon, pour réclamer le reliquat de sa dot, 27 décembre 1616.

3° Sous le numéro 9,102, une pièce signée de Hélié de Bessot (et non Bressot), seigneur de Touillac (et non Vouilhac), datée de Paris 12 septembre 1574.

4° Sous le numéro 9,211, six thèses soutenues par des médecins de la Dordogne de 1831 à 1837.

M. DE SAINT SAUD nous parle ensuite d'un général périgourdin, Pierre Morand, qu'on serait tenté de confondre avec le général baron Morand. « Le regretté M. de Froidefond, dit-il, dans son Armorial (I, p. 406), nous décrit sous le nom de Morand du Puch de La Grange-Neuve, plusieurs armoiries, sans rapport, à mon avis, entre elles, bien qu'il leur trouve une certaine analogie. Il ajoute ceci : « Les » Morand du Puch, avant 1789, comptaient un grand nombre » de chevaliers de Saint-Louis, parmi lesquels cinq frères » dont un général de brigade et un autre général de division ». Il y a dans ces lignes une inexactitude qu'il importe de relever. Le général de division, créé baron sous le premier Empire, n'était nullement le frère du général de brigade : il pouvait être son cousin. Il y aura toujours ce

fait, c'est que, pour les deux, le nom s'écrivait souvent *Maurand*, avant la Révolution, alors que, depuis, il s'est écrit *Morand*. Nous savons, par son acte de naissance publié dans notre *Bulletin* (t. XVII, p. 180), que le baron Joseph Morand était fils de Jérôme et de Marie de Cressac (1) ; quant au nom de *du Puch*, il n'en est point fait mention.

« Nous avons un autre Morand, également Périgourdin, également général, également anobli sous l'Empire. Notre aimable confrère M. Hoarau de la Source a bien voulu relever pour moi ce qui le concerne dans l'état civil d'Eymet ; c'est ainsi que je puis vous faire connaître que, le 21 juin 1731, « sieur Elie Morand Dupuech de la Grangeneuve, fils » de sieur Jean Morand de la Grangeneuve et de demoiselle » Judith de Vivan, paroisse de Saint-Hilaire de Trémolat, » épousa « Marie Reygal de Gausсен, » fille de Théodore et de Jeanne Debesco. Les Morand n'étaient donc pas d'Eymet, mais de Trémolat. A Eymet, deux fils naquirent de cette union ; l'un, Jean-Théodore, fut baptisé le 8 janvier 1735 ; l'autre est notre général. Voici son acte de baptême *in extenso*, digne de figurer, comme celui de son homonyme, dans les procès-verbaux de nos séances :

« L'an 1742 et le 19 juin a été batisé Pierre Maurand, âgé de trois jours, fils naturel et légitime du sieur Elie Maurand et de Marie Rigal, demoiselle. Parrin, Pierre Michel, et marraine Jeanne Dujarry ; témoins, Jean Maury, hôte, et Pierre Delbos, tisserand, de la présente ville, qui n'ont signé pour ne savoir de ce requis par nous. — MONTHUS, curé.

« En marge, on lit :

» En vertu d'un jugement du tribunal civil de Bergerac du 5 décembre 1826, le présent acte de naissance a été transcrit à la fin du présent registre et rectifié, le mot *Morand* devant s'inscrire ainsi *mo* en y ajoutant le mot Dupuch. A Eymet, le 10 décembre 1826. — Le maire DEGEORGES-BEAUPRÉ.

« Pierre Morand du Puch, général de brigade, fut créé chevalier de l'Empire en 1809 ; les armoiries, à lui concédées le

(1) Et non *Erisat*, imprimé par erreur, d'après une copie fautive.

10 février de cette année là, furent : *D'azur à l'épée d'argent montée d'or posée en barre et accostée de deux étoiles d'argent ; à la champagne de gueules chargée du signe des chevaliers légionnaires*. Il mourut le 25 mars 1822. La requête en rectification de nom fut adressée par « Marie-Angélique Debonnaire, veuve de Pierre Morand-Dupuch, maréchal de camp des armées du roi, chevalier de Saint-Louis, officier de la Légion-d'Honneur, demeurant à Amiens. »

» Quant à Joseph Morand, général de division, baron de l'Empire français, il portait comme armoiries (concession du 30 août 1811) : *D'azur au chevron d'argent accompagné en chef de deux étoiles du même et en pointe d'une épée haute d'or ; au comble du même chargé de trois lionceaux de sable ; au franc quartier brochant des barons militaires*.

» J'ai cru devoir entrer dans ces détails pour éviter une confusion facile entre deux généraux du même nom, vivant à la même époque, peut-être parents, mais en tout cas pas frères. Je serais heureux de connaître la descendance, jusqu'à nos jours, du chevalier Pierre Morand-Dupuch. Le vicomte Révérend, à l'obligeance de qui je dois les armoiries ci-dessus, croit qu'il n'eut qu'une fille Marie-Victoire-Amélie, mariée le 5 juin 1817 à Abel-Ferdinand de Bullet, et que les personnes qui portent actuellement ce nom descendraient du frère aîné de Pierre. »

M. Jules MANDIN fait passer sous nos yeux deux fragments de poterie gallo-romaine qu'il a trouvés naguère dans le cloaque de la tour de Vésone. L'un est rouge et vernissé, et porte la marque du potier : PIA ; l'autre est noir, en poterie commune. Il les offre, pour le musée départemental, à M. le marquis de Fayolle qui le remercie.

Personne ne demandant la parole, M. LE PRÉSIDENT propose au suffrage des membres présents deux candidats qui désirent faire partie de notre Société, présentés tous les deux par MM. de Roumejoux et de Saint-Pierre.

Après deux votes à mains levées, sont déclarés membres

titulaires de la Société historique et archéologique du Périgord :

M. Ludovic Pasquet, propriétaire à Thenon, et M. l'abbé Michel Pasquet, professeur à l'institution Saint-Joseph de Périgueux.

La séance est levée à trois heures.

Le Secrétaire-adjoint,
C. PRIEUR.

Le Président,
A. DE ROUMEJOUX.

LE PAPE URBAIN V

EST-IL ISSU D'UNE FAMILLE PÉRIGOURDINE ?

Guillaume Grimoard, élu pape sous le nom de Urbain V, était fils de noble et puissant seigneur Guillaume Grimoard, chevalier, seigneur de Grisac et de Bellegarde, au diocèse de Mende... *ex militaribus de Segur qui Grimoardi cognominantur...*, disent les anciens biographes.

L'origine limousine de Urbain V est soutenue par Baluze dans ses *Vitæ paparum Avenionensium*, et il cite comme preuve le témoignage de cinquante-sept auteurs et une antique inscription qu'on lisait dans le cloître des Augustins de Toulouse :

VRBANVS PAFA QVINTVS
LEMOVICENSIS
SANCTÆ MEMORIÆ

Or, Ségur est une petite ville du canton de Lubersac, arrondissement de Brive, dans le Bas-Limousin.

Arnaud de Montor, dans son *Histoire des souverains pontifes*, confirme l'origine d'Urbain V et le très savant ouvrage *Vitæ et res gestæ pontificum romanorum ab Augusto Oldoini Societatis Jesu* (t. II, p. 554) vient ajouter sa précieuse affirmation dans le même sens.

Mais de quel estoc sortaient les Grimoard de Ségur ? Les documents écrits nous font défaut et nous n'avons pu réunir aucune note *généalogique* ; cependant nous sommes en possession d'un instrument précis : le blason.

Et d'abord quelles étaient les armes des Grimoard de Ségur ?

L'*Armorial des Papes* donne pour Urbain V : de gueules au chef emenché d'or de trois pièces.

Les archives départementales du Vaucluse conservent un manuscrit du *xiv^e* siècle au douzième feuillet duquel on voit une fort belle miniature représentant le cardinal Anglic Grimoard (1) offrant à la sainte Vierge le terrier de son église. Dans le cadre de cette miniature (publiée en fac-simile par M. Fuzet, dans la *Revue de l'Art chrétien*, année 1885), on voit figurées les armes d'Anglic et de son frère Urbain V qui se lisent ainsi : de gueules au chef emenché d'or de quatre pièces (2).

Or, s'il est vrai qu'en de nombreuses circonstances il serait imprudent de tirer conséquence d'un simple rapport entre les pièces blasonnantes des armoiries, nous croyons en avoir ici de presque probantes et qui vont nous aider à retrouver le berceau de la famille du pape français qui rétablit à Rome le siège apostolique.

Nous connaissons dès le *x^e* siècle une famille Grimoard,

(1) Sur le même feuillet, au-dessous de la miniature, on lit qu'Anglicus Grimoard, chanoine du monastère de Saint-Ruf hors les murs de Valence, prieur de Saint-Pierre-de-Die, frère du pape Urbain V, fut nommé à l'évêché d'Avignon, le 12 décembre 1362, qu'il fut nommé cardinal du titre de Saint-Pierre-ès-liens, le vendredi 18 septembre 1368, — que ces deux frères étaient fils de noble et puissant seigneur Guillaume Grimoard, chevalier, seigneur de Grisac et de Bellegarde, au diocèse de Mende ; que Guillaume Grimoard, âgé de près de cent ans, mourut à Avignon dans l'hôtel du cardinal Anglic, le 13 octobre 1366, etc. (*Revue de l'Art chrétien*) année 1885 p. 218.

(2) Nous employons ici l'expression *emenché*. Certains auteurs disent *denché*. La définition des maîtres en l'art héraldique n'est pas assez précise sur la distinction que l'on doit faire entre ces deux expressions pour que nous nous décidions plutôt pour l'une que pour l'autre.

celle des seigneurs de Fronsac, dont la branche de Mussidan donna d'illustres évêques aux églises d'Angoulême et de Saintes avant d'aller se fondre dans la famille de Montaut qui conserva ses terres et ses armes dont écartelèrent leur écu les seigneurs de Gramont (1), princes souverains de Bidache, jusqu'à la fin du xvi^e siècle (2).

Les armes des Grimoard, seigneurs de Fronsac, portaient : d'argent au chef emenché d'azur de trois pièces. Les Grimoard de Mussidan, Mauriac et Grignols, ne les brisèrent jamais et les transmirent telles aux Montaut qui prirent le titre de seigneurs de Mussidan.

Nous lisons aujourd'hui les armoiries au moyen de leurs émaux représentés par des hachures conventionnelles, mais les émaux n'ont pas toujours fait partie intégrante du blasonnement de l'écu, et antérieurement au xiii^e siècle, particulièrement dans les provinces du Centre, les meubles qui garnissaient l'écu n'étaient pas autrement désignés que par leur forme et le nom que dans le langage de la chevalerie on leur avait donné.

Nous nous trouvons donc en présence de deux familles portant le même nom patronymique et des armes identiques.

L'une, dont l'origine semble se confondre dans la nuit des temps avec celle de saint Astier, le solitaire, et dont le berceau est bien réellement en Périgord.

L'autre, dont on ne trouve pas de traces avant le xii^e siècle, époque à laquelle on la rencontre dans une province toute voisine du Périgord, le Limousin.

Comment ne pas conclure à une même origine ?

Comment ne pas apercevoir l'exode d'une branche issue de la tige des seigneurs de Fronsac, allant s'établir en Limousin

(1) Par suite du mariage de Marie de Montaut, fille unique de Raymond, avec Jean I^{er} de Gramont, en 1406.

(2) Voir : 1^o *L'Histoire et généalogie de la Maison de Gramont*, 2^o *La Sigillographie du Périgord* par M. Ph. de Bosredon, articles numéros 461 à 469 et 662 à 665, 3^o *Histoire de la ville de Blaye*, par l'abbé Bellemer.

d'où un nouveau rameau se détache et va faire souche encore, dans le Gévaudan où M. l'abbé J.-B. Albanès la retrouve fortement établie au xiv^e siècle (1), au moment où l'un des deux fils de Guillaume Grimoard est élevé au suprême pontificat et prend le nom de Urbain V.

Je sais bien que je n'ai apporté aucune pièce justificative établissant d'une manière authentique l'origine périgourdine du pape Urbain V; mais à défaut de parchemins, combien de familles nobles ont fait leurs preuves sur des arguments moins solides ?

Les études historiques doivent être de la science positive. Elles n'ont de valeur que lorsqu'elles sont assises sur des bases sûres; on ne saurait cependant quelquefois résister au plaisir que procurent certaines déductions logiques, surtout lorsqu'elles conduisent à une conclusion glorieuse pour la terre natale. C'est ce que j'ai fait dans les lignes qui précèdent, en attendant le moment heureux où la découverte d'un texte authentique viendra, en les confirmant, donner une illustration de plus à notre cher Périgord.

Joseph MALLAT.

ASSENCE AUX FRÈRES PÉCOUT,

PAR GUILLAUME D'ADHÉMAR,

Prieur commendataire de Lafaye, près Léguilhac-de-l'Auche,

DU MOULIN DE SIEURAC.

Situé dans la paroisse de Razac,

Du 1^{er} novembre 1481.

Noverint universi et singuli has presentes licteras visuri, etc., etc., quod anno Domini millesimo quadringentesimo octuagesimo primo, die vero prima mensis novembris, in loco de Lafaya, diocesis Petragorensis, in mei notarii publici curieque domini officialis Petragorensis commissarii

(1) *Recherches sur la famille de Grimoard et sur ses possessions territoriales au xiv^e siècle.*

et iurati, testiumque infra scriptorum presencia et audiencia fuit existens et personaliter constitutus venerabilis vir dominus Guillermus Ademari, presbyter, prior commendatarius prioratus de Lafaya prope fontem anceris, diocesis Petragorensis, qui gratis et sponte, etc., etc., etc., volens et affectans condicionem dicti sui prioratus facere meliorem, et videns molendinum inframencionatum esse multum ruinosum et quasi in absina, pro se nomine sui iamdicti prioratus et suis in eodem successoribus assensavit ad perpetuum penitus et quictavit Petro Leonardo, altero Petro et Anthonio Pecout, fratribus, habitatoribus parochie de Lagulhaco fontis anceris, ibidem presentibus assensantibus tam pro se ipsis et quam pro domino Petro Pecou abinde absente, sed ipsorum presentes pro ipsorum absentibus et nomine ipsorum proprio et privato et non nomine alicujus beneficii sui et suis ac cuiuslibet ipsorum heredibus et successoribus quibuscumque stipulantibus et recipientibus : Videlicet quoddam molendinum ipsius Adæmari nomine predicto situm in parochia de Razaco vocatum de Sieurac, movens de dominio directo et fundalitate dicti prioratus de Lafaya prout confrontat cum terris Guillermi Brachet et suorum fratrum ex una parte et cum terris Anthonii de Langlade ex alia et cum manso Salambrest movente de dominio directo et fundalitate abbacie de Cancellata ex altera, et cum prato vocato de Stagno eciam ex altera et cum terris Petri Robberti ex reliqua suis partibus, uoa cum omnibus et singulis ipsius molendini prefrontati introhitibus, exitibus, aygalibus, exclusis et aliis iuribus et deveriis universis. Et omne jus omnemque actionem, etc., etc., etc., in eosdem assensatores et suos predictos transtulit, etc., etc. Et hoc sub et pro annuo censu seu redditu medietatis totius multure, bladi, fabarum et milhii provenientium in dicto molendino ad molendum. Item insuper fuit actum, dictum et accordatum inter partes quod ipsi Pecoutz assensatores nominibus predictis tenebuntur prout eciam promiserunt restaurare et reparare et de novo construere et edificare eorum propriis sumptibus et expensis dictum molendinum et ipsum tenere reparatum in bona et valida forma et tenere bonas molas ad dictum molendinum necessarios. Item insuper promiserunt tradere dicto domino priori et suis predictis medietatem omnium et quorumcumque piscium in dicto molendino seu exclusis eiusdem et eygalibus capiendis. Et cum premissis et ipsorum medietate se devestiens, etc., etc., (formule ordinaire d'investiture, engagements réciproques et serments des parties, renonciations et déclaration de l'official).

Et est sciendum quod de et super premissis fuerunt concesse due lictere similes ad utilitatem amborum parcium hinc inde quasolvere promiserunt prefati Pecoutz per pactum expressum videlicet tam suam quam illam dicti domini prioris.

Acta fuerunt hec premissa in modum predictum anno Domini et mense

et loco supradictis, presentibus ibidem et audientibus Johanne de Linars, Helia Personne et Petro Barrier, habitatoribus dicte parochie de Lagulhaco, testibus ad premissa vocatis et rogatis.

? V. Coape: ya recepit et conscripsit (?)

Pour copie conforme :

M^{re} D'ABZAC DE LA DOUZE.

CAUSERIES ARCHÉOLOGIQUES.

LA PORTE DE BANNES. — LA CHEMINÉE DE ROGNAC.

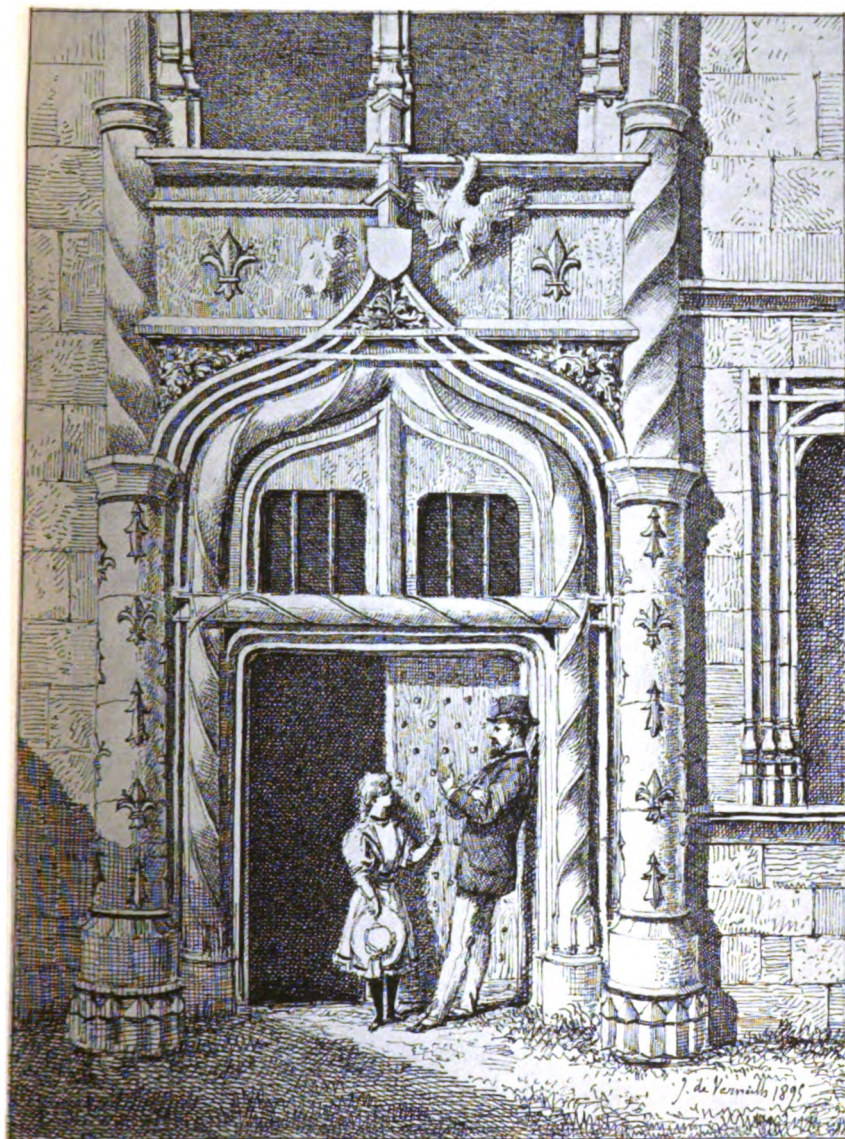
Les deux « morceaux » d'architecture dont nous allons entretenir les lecteurs du *Bulletin*, sont pris dans deux châteaux du Périgord, d'une date assez rapprochée, mais de styles différents. Bannes est, en effet, du temps de Louis XII, c'est-à-dire de la Renaissance encore gothique, et Rognac appartient incontestablement à celle de François I^{er}. Mais entre les deux constructions, en outre des caractères différents de leur ornementation, il y a, comme importance et comme état d'entretien, des différences notables.

Bannes, bâti d'un seul jet dans les premières années du xvi^e siècle et par un évêque de Sarlat, de la puissante maison de Biron, se ressent de cette noble et opulente origine. C'est un vrai et grand château, composé de plusieurs corps de logis, flanqués de tours crénelées qui enceignent une cour intérieure. C'est un rapport avec le château de La Roque, dont nous parlions récemment, mais il y en a bien d'autres. L'emplacement, au sommet d'un mamelon, couronné par une sorte de falaise de rochers et dont les pentes sont boisées, rappelle le site de La Roque. Une petite rivière, la Couze, affluent de la Dordogne, coulant au pied du château dans une vallée verdoyante, complète, sinon la ressemblance, tout au moins l'analogie. Et enfin, l'un et l'autre n'ont pas cessé d'être habités depuis l'époque où il furent bâtis.

Les rochers calcaires de la vallée de la Dordogne sont

généralement d'une qualité supérieure. Sans parler de leur merveilleuse couleur, ils sont d'une dureté à toute épreuve, bravent sans s'effriter les gelées de l'hiver et fournissent aux constructions des soubassements indestructibles. Aussi, à Bannes comme à La Roque et à Beynac, s'est-on empressé d'utiliser ces roches pour les édifices militaires qui, en outre de la solidité, ont singulièrement gagné au point de vue pittoresque, les architectes ayant pris soin de conformer leurs plans aux irrégularités des rochers, en en tirant parti pour renforcer les défenses de la place. A Bannes, par exemple, la falaise, à l'un des angles de l'enceinte, s'arrondissait en forme de proue de navire. Le corps de logis qui le surmonte s'est arrondi à son tour de la plus originale façon et fait songer à ces angles de rues du Paris moderne qui se terminent si souvent en rotondes, et encore mieux à la tour de César du château de Turenne.

Lorsqu'on suit la vallée de la Couze et que, à un coude de la route, on se trouve tout à coup en face de cette masse imposante de constructions, dont la verdure des futaies de chênes fait valoir la chaude couleur, on éprouve une agréable surprise. C'est le sentiment que je ressentis, il y a tout juste cinquante-deux ans, lorsque, pendant un séjour au château de Lanquais, situé non loin de là, nous vîmes en cavalcade archéologique faire une visite au comte de Losse, châtelain de Bannes à cette époque déjà lointaine. Il était difficile, en ce temps là, de faire des tournées autrement qu'à cheval, et Dieu sait quels cavaliers nous faisions ! Le vicomte de Gourgue, notre hôte, son beau-frère, M. des Moulins, l'aimable et universel savant, mon frère Félix et enfin mon vieil ami Leo Drouyn qui, avec moi, représentait la partie artistique, toute cette chevauchée était plus occupée des monuments et des paysages que des bêtes, plus ou moins bonnes, enfourchées par nous. Mais si les écuyers étaient médiocres, l'enthousiasme en présence des belles choses ne l'était pas. Et combien n'en avions-nous pas admiré dans cette excursion de deux ou trois jours, qui nous fit voir tour à tour et pour la première fois, Lalinde, Cadouin, St-Avit-Sénieur, Molières, Beaumont, Montpazier, trois bastides presqu'in-



Phototypie J. Royer, Nancy.

PORTE DU CHATEAU DE BANNES

tactes, l'immense et imposante forteresse de Biron, pour finir par Bannes et Lanquais, où nous avions le plus admirable quartier général que pussent rêver des antiquaires !

Pendant deux ou trois ans, nous nous réunissions ainsi dans cette belle et hospitalière demeure et formions avec quelques autres amis des vieilles choses, venus de Bordeaux ou du voisinage, comme une sorte de congrès en raccourci, sans préjudice de ceux de M. de Caumont auxquels nous restions fidèles. Déjà la pensée d'une Société archéologique du Périgord avait été mise en avant par nos doyens d'âge et de science, et je ne sais pas pourquoi cette pensée n'eut sa réalisation que vingt-cinq ans après. Mais à défaut d'une Société régulièrement organisée, nous avions cependant un organe très disposé à accueillir tout ce qui se rattachait à l'histoire du Périgord et à ses monuments et qu'avait fondé notre ami M. de Siorac, sous ce titre *Le Chroniqueur du Périgord et du Limousin*. C'est dans cette revue, où tous mes contemporains et mes aînés ont plus ou moins écrit, que je fis mes premières armes en insérant, sur Lanquais, Biron, Bannes et maints autres lieux, des articles avec des- sins intitulés *Promenades en Périgord*. Me permettra t-on, aujourd'hui que les années ne me laissent plus la force de voyager, si mon goût pour les excursions est toujours resté le même, de rappeler ces vieux souvenirs et de célébrer *in petto* mon cinquantenaire archéologique ? La mode est tout à fait à ce genre de fêtes ; on voudra bien m'excuser d'y sacrifier un peu. Je crains à la vérité que les lecteurs du *Bulletin* qui sont en même temps mes collègues ne se disent tout bas que mes « causeries » tournent trop facilement au bavardage ; mais, ce qui me rassure, c'est l'indulgence qu'ils n'ont pas cessé de me témoigner, depuis que je m'entretiens familièrement avec eux.

Il y a donc cinquante-deux ans bien sonnés, que le *Chroniqueur du Périgord* inséra mon petit travail sur Bannes, avec une lithographie de ma façon représentant une très belle cheminée qui, à un demi-siècle d'intervalle, fait le pendant de la porte que publie aujourd'hui le *Bulletin*, bien que les deux dessins eussent été faits le même jour en 1853. Notre

visite au comte de Losse avait été trop courte pour nous permettre de faire des croquis ; mais dans notre examen rapide du château, nous avons été si émerveillés de certains détails de son architecture, que je demandai aux châtelains la permission, très gracieusement accordée, d'y revenir le lendemain. Je passai une agréable journée dans cette vieille et intéressante demeure d'où je rapportai, entr'autres dessins, ceux de la cheminée et de la porte. Ceux de mes collègues qui ont conservé la collection du *Chroniqueur* ne s'étonneront pas du temps qu'il me fallut pour relever avec soin ces deux importants morceaux d'une architecture très compliquée et très riche. La cheminée notamment avec ses moulures rapprochées, à pénétrations, ses colonnettes torsées ou figurant des troncs d'arbres *écotés*, ses chiffres entrelacés, son ogive à contre-courbe, au centre de laquelle sont sculptées les armes des Gontaut-Biron avec supports, cimier de mine très héraldique, casque et lambrequins, fut fort longue à dessiner. Et, à propos de ces armes, que nous retrouvons sur la porte, taillées évidemment par le même ciseau, il est à remarquer qu'elles ne sont pas en bannière carrée, comme la plupart des écussons armoriés des Biron, mais sur des cartouches ogivaux. C'est du reste ainsi que, trente ans plus tard, elles étaient figurées sur les tombeaux de la chapelle de Biron, notamment sur celui de l'évêque de Sarlat qui bâtit Bannes, mais sur des cartouches allongés pur style François I^{er}.

Le maître de l'œuvre qui fit les plans du château et présida à son ornementation était évidemment un habile homme et il travaillait pour un prélat qui ne regardait pas à la dépense. La construction est généralement soignée, et j'espère qu'en voyant le dessin de la porte, on trouvera, ainsi que moi, que c'est de la bonne et élégante architecture. Ce qui la caractérise et est comme un certificat d'origine, c'est ce mélange de fleurs de lys et d'hermines qui sont semées sur les colonnettes encadrant l'entrée. Comme la salamandre pour les édifices du temps de François I^{er}, c'est une certitude que, c'est sous les règnes des deux maris successifs d'Anne de Bretagne, Charles VIII ou Louis XII, que

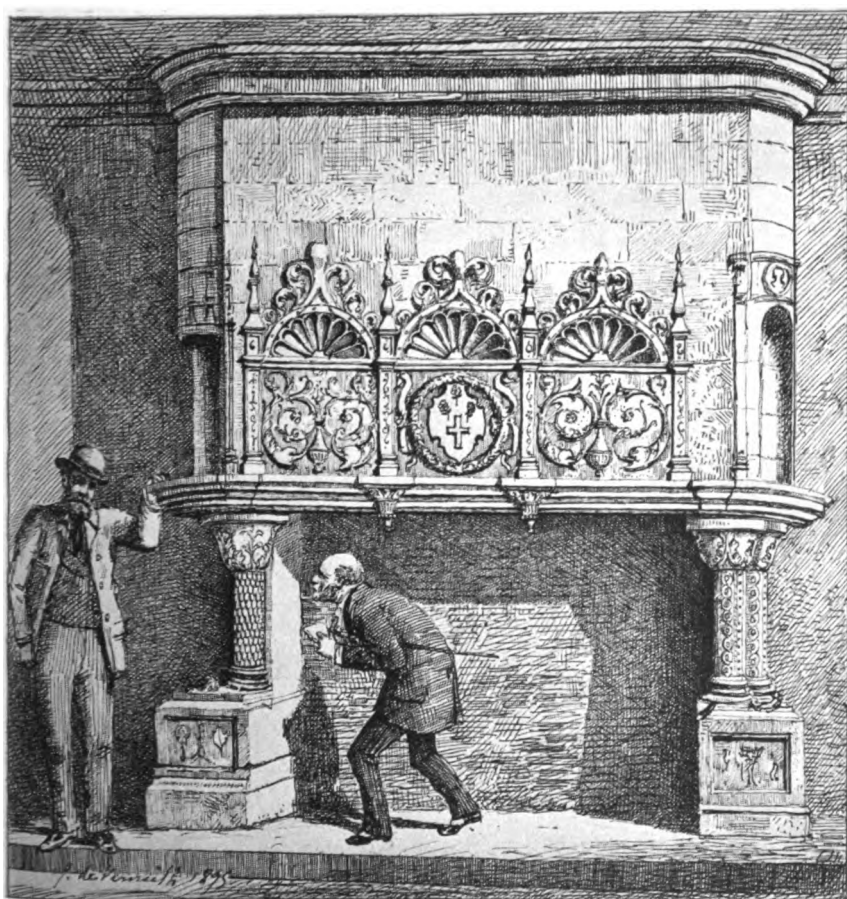
Bannes a été construit. Je pencherais pour Louis XII, son règne ayant été plus long et plus prospère que celui de son prédécesseur ; mais sans pouvoir l'affirmer.

Une remarque à faire : les intérieurs de Bannes, ceux du moins qui, à cette époque, n'avaient pas été modernisés, offraient d'assez nombreux spécimens de décorations peintes. C'étaient généralement des arabesques, des fleurons, des chiffres, en un mot de la simple ornementation, mais très convenablement exécutée. Que reste-t-il de ces peintures après cinquante ans ? probablement rien. Il m'a paru bon en tous cas d'en rappeler le souvenir. Nous avions en Sarladais à la fin du xv^e siècle et vraisemblablement dans l'ensemble du Périgord, des artistes d'un ordre inférieur sans doute, mais très suffisants pour ce qu'on exigeait d'eux. Aux châteaux de Beynac et de La Roque, dans des oratoires ou des chapelles, ils avaient peint sur les murs des sujets religieux, avec personnages naturellement, qui ne manquaient pas de caractère. Et pour ces peintures qui existent encore, combien qui ont disparu sous des enduits et des badigeons ? Qu'on se rappelle la trouvaille précieuse que fit dans un vieil hôtel de Périgueux notre spirituel et savant confrère le marquis de Fayolle. Le *Bulletin* publia une chromo-lithographie qui donnait une idée très nette de ces décorations de la fin du xiii^e siècle, où des chevaliers alternaient avec des écussons armoriés ; le tout d'un excellent effet. Les tapisseries ont toujours coûté cher, et avant les papiers peints, il fallait bien égayer les intérieurs. La peinture, dès le moyen âge, qui s'inspirait en cela de la tradition romaine, pourvoyait à cette nécessité tant bien que mal et, je pense, assez économiquement. Le malheur, c'est que la plupart de ces décorations picturales ont disparu ; mais on peut juger, par le peu qu'il en reste ou qu'il en restait il y a quelques années, que les artistes périgourdins ne s'y entendaient pas trop mal. Peut-être même si la mode revenait de ces peintures murales, serait-on fort embarrassé de trouver en Périgord des artistes en état de les exécuter ; car ce n'est plus que dans les très grandes villes, que les peintres décorateurs trouvent à exercer leur artistique industrie.

Le château de Bannes, où la construction, quoique très soignée, ne comporte à l'extérieur pour toute ornementation que quelques lucarnes sur les toits et des mâchicoulis aux tours, alors que la cour intérieure offre de si excellents morceaux du dernier gothique, sortit de la maison de Biron dans la seconde moitié du xvi^e siècle, par suite d'une vente à Jean de Losse, capitaine de la garde écossaise, gouverneur de Bordeaux, chef catholique illustre qui joua un rôle considérable dans les guerres de religion et à qui il ne manqua que le bâton de maréchal de France (1). La famille de Losse a possédé Bannes pendant près de quatre cents ans, et pendant ce long espace de temps, le château n'a pas cessé d'être habité. Il y a une trentaine d'années à peine que château et terre ont été vendus.

Il en est un peu de la cheminée de Rognac comme de celle de Bannes et de la porte que nous publions aujourd'hui. Elle est, autant qu'il m'en souvient, à peu près le seul spécimen de sculpture que renferme le castel. Celui-ci, bien moins considérable que Bannes, et d'une renaissance plus avancée, puisqu'il est de pur style François I^{er}, n'en mérite pas moins de fixer l'attention des archéologues. C'est un type assez rare et qui n'est pas sans une certaine originalité. Placé sur les bords mêmes de l'Isle, à une petite distance de Périgueux, il baigne littéralement les murailles de sa principale façade dans les eaux de la rivière, sans souci des inondations. Très simple d'ailleurs, composée d'un corps de logis à deux étages, percé de quatre fenêtres seulement, flanqué d'une assez grosse tour ronde couronnée de mâchicoulis et coiffée d'une toiture aiguë, ainsi que le bâtiment lui-même, cette façade n'en a pas moins bon air. Cependant, ni sur la tour ni sur le corps de logis, il n'y a la moindre lucarne et pas l'ombre d'un pilastre ou d'une sculpture sur les murs. Mais, comme au château de Blois, — toutes proportions gardées — chacune des deux fenêtres a une sorte de

(1) Dans le tome VIII du *Bulletin*, M. Laroche a fort bien raconté la longue et glorieuse existence de Jean de Losse.



Phototypie J. Royer, Nancy.

CHEMINÉE DE ROGNAC

balcon couvert, aux angles arrondis, formant saillie sur la façade et en rompant la monotonie. C'est simple, assez décoratif et très commode pour l'habitation. De ces balcons à l'abri de la pluie et du soleil on pouvait se régaler du joli paysage qui s'étend, dans la vallée, de l'autre côté de l'Isle et, si l'envie en prenait, pêcher à la ligne dans ses eaux limpides. On pouvait aussi surveiller le joli moulin seigneurial, accosté de trois petits pavillons qui, à côté même du manoir principal, complète agréablement avec la frange d'argent de son écluse, l'aspect pittoresque de Rognac.

Ce manoir est séparé de la terre ferme par une sorte de fossé, alimenté par la rivière et qu'on franchit sur un pont. J'avoue que ce côté de la construction n'a laissé dans mes souvenirs, vieux de vingt ans seulement, qu'une image assez confuse. Je n'en fis pas de croquis, comme de la façade sur la rivière et de la cheminée, probablement parce que cela me parut n'en pas valoir la peine. Mais enfin, les touristes de Périgueux, pour lesquels Rognac est un agréable but de promenade, rectifieront au besoin et compléteront mes souvenirs. J'aurais volontiers recours à eux pour me rafraîchir la mémoire, en ce qui concerne les appartements intérieurs. Il me semble qu'ils étaient décorés avec une certaine recherche, et je me rappelle notamment une chambre lambrissée du temps de Louis XIV, où des toiles peintes de sujets mythologiques, formaient le plafond et se mariaient agréablement aux boiseries. — Qu'est devenu tout cela depuis l'époque de ma visite à Rognac ?... C'était déjà en assez mauvais état ; il paraît qu'aujourd'hui, grâce à l'abandon où on a laissé le castel, c'est tout à fait en ruine. On a peine à comprendre comment, aux portes mêmes de Périgueux, une habitation qui, à peu de frais, pouvait devenir charmante et pleine de style, n'ait tenté, je ne dis pas un archéologue, mais simplement un homme de goût.

La cheminée, dont nous donnons aujourd'hui le dessin, suffirait à elle seule à justifier ce choix. Son large manteau, supporté par des colonnettes trapues, riches, mais d'un goût un peu bizarre, surmontées de chapiteaux à feuilles d'acanthé d'un profil assez lourd, présente un motif de décoration

dont la gravure permettra d'apprécier l'élégance. Encadrés par de petits pilastres, trois arcatures surbaissées en forme de coquilles, que surmontent des espèces de pinacles à crosses végétales, sont occupées par des arabesques d'un excellent style. Ce sont, à droite et à gauche, des dauphins affrontés, à têtes héraldiques, dont les corps se replient en volutes ornées de feuillages, de façon à former de gracieux rinceaux ; au centre, dans un cartouche, des armoiries représentant une croix alaisée et en haut de l'écu trois roses (1) tigées et feuillées. Dans les angles de la cheminée, arrondis, sont creusées des niches, encadrées de pilastres très simples et veuves des statuettes qu'elles abritaient si tant est qu'il y en ait jamais eu. Une corniche de pierre à grosses moulures surmonte le manteau de la cheminée, et enfin, pour ne rien omettre, sur le soubassement qui supporte les colonnettes, sont sculptés des petits animaux, lézards ou belettes, dont il est assez malaisé de déterminer l'espèce et qui sont placés là on ne sait trop pourquoi.

En somme, cette cheminée monumentale est assez belle et appartient, selon toute apparence, à l'école de sculpture qui existait à Périgueux sous le règne de François 1^{er} et à laquelle nous devons la maison Estignard et tant d'autres demeures artistiques. Il est à craindre que, d'ici peu d'années, exposée à la pluie et à la gelée comme elle l'est aujourd'hui, elle finisse par s'effriter et disparaître.

Je dois avouer humblement que, sans l'*Armorial* de mon regretté confrère et ami Alfred de Froidefond, il me serait bien difficile de parler de l'histoire du château dont je viens d'essayer la description. Mais heureusement, à l'article des seigneurs de Rognac, il est très complet et le mieux est de transcrire ce qu'il en dit :

« Tricard de Rognac (2), paroisse de Bassillac, de Bosredon, etc....

Armes : d'or à trois chardons de gueules tigés et feuillés de sinople. Ces armes, décrites ainsi dans l'*armorial* manuscrit de la fin du xvi^e

(1) Il paraît, comme on va le voir, que ces roses sont des chardons.

(2) Rognac, ancien fief relevant d'Auberoche.

siècle, sous le nom de François de Tricard, seigneur de Rognac, se voyaient accolées à celles des Beaupoil de Saint-Aulaire, sur de vieilles tapisseries provenant de l'habitation, à Périgueux, de la famille de ce nom, située place du Greffe, aujourd'hui Daumesnil, en face de la cathédrale de Saint-Front, charmante maison à tourelles, qui a été démolie, il y a quelques années, pour faire place à une construction peut-être régulière, mais sans aucun style.

De ce gracieux castel, qui avait passé par mariage aux Saint-Aulaire, il nous reste une belle cheminée de la Renaissance, que l'on peut voir dans notre Musée départemental, et deux charmants dessins, l'un du baron Jules de Verneilh-Puyraseau, l'autre de M. Vauthier, ancien architecte. (Voir le *Chroniqueur du Périgord et du Limousin*, et l'*Album du vieux Périgueux*.)

Les armes des Tricard de Rognac, sauf l'adjonction d'une croisette au chef de l'écu, sont sculptées dans l'ancienne chapelle du couvent des Pères Augustins réformés, que fonda, le 10 mai 1615 (1), le vicaire-général de M^{sr} de la Béraudière, évêque de Périgueux, du nom de Tricard, couvent qui fut plus tard transformé en prison, et dont une partie est aujourd'hui affectée au Musée départemental.

Cette famille compte un juge-mage à Périgueux, lequel fut maire de la ville en 1497, et de 1653 à 1654. Ce fut lui qui, député de la ville à Paris, fit confirmer ses privilèges. • (*Armorial de la noblesse du Périgord*, tome 1^{er}, page 498.)

Il est inutile de relever la faute d'impression évidente, qui fait du même personnage un maire de Périgueux en 1497 et de 1653 à 1654, c'est-à-dire 150 ans plus tard ! Ou la date de 1497 est erronée, ou ; ce qui est plus vraisemblable, il y aurait eu deux maires du nom de Tricard, l'un à la fin du xv^e siècle, l'autre au milieu du xvii^e. Ce qui me paraît établi, c'est que cette famille, bien oubliée aujourd'hui, a joué un certain rôle à Périgueux, qu'elle y avait des alliances distinguées et que, à la ville comme à la campagne, sur la place du Greffe comme à Rognac, elle avait de jolies demeures d'un aspect pittoresque et féodal. J'ajoute que, à l'exemple du dernier marquis de Saint-Astier qui, à son château des Bories et à son hôtel de Périgueux, pouvait se flatter

(1) Dans l'*Estat de l'Eglise du Périgord*, le Père Dupuy dit le 18 mai.

d'avoir les deux plus beaux et artistiques escaliers du Périgord, les Tricard de Rognac pouvaient s'enorgueillir de leurs cheminées monumentales. On connaît celle du Musée, qui sera certainement conservée dans la reconstruction de cet édifice ; les lecteurs du *Bulletin* ont sous les yeux celle du château de Rognac.

Et, à ce propos, il y a une observation à faire, relativement au blason sculpté sur le cartouche central du manteau de cette cheminée. Il est évident que, dès le règne de François I^{er}, les Tricard, en outre des trois chardons que leur attribue M. de Froidefond et que naïvement je prenais pour des roses, portaient au centre de leurs armes et comme pièce principale, une croix alaisée. L'*Armorial* paraît croire que cette croix, mise en chef, a été ajoutée en 1615 dans l'ancienne chapelle des Pères Augustins, fondée par un Tricard, vicaire-général de M^{re} de la Béraudière ; mais il résulte de notre dessin de Rognac qu'elle figurait près de cent ans avant dans les armes des Tricard. C'est une preuve de plus de la facilité avec laquelle les nobles bourgeois de Périgueux et d'ailleurs laissaient, sans s'en inquiéter autrement, modifier leurs armes par les artistes, sculpteurs ou peintres chargés de les reproduire et de les interpréter. C'est ce qui explique comment, dans l'*armorial* manuscrit de la fin du xvi^e siècle, on n'avait conservé du blason sculpté sur la cheminée que les trois chardons, et comment plus tard, la croix, convertie en croisette et mise en chef, fut rétablie dans la chapelle des Pères Augustins. Ces sortes d'hésitations et de modifications, dans les armoiries qui n'avaient pas reçu, comme celles des très grandes maisons, la consécration des siècles, sont assez fréquentes et bien faites pour déconcerter les écrivains héraldiques.

Avant de clore cette causerie, qui dépasse un peu les proportions habituelles, me sera-t-il permis, au risque de l'allonger encore, de m'excuser d'avoir intégralement reproduit l'article de M. de Froidefond. Ce qu'il dit des *charmants* dessins de l'hôtel de la place du Greffe, était de nature à me faire hésiter ; mais c'eût été faire tort à M. Vauthier, que de supprimer ce qui concernait sa vue publiée dans le

Chroniqueur du Périgord, et cette considération a levé tous mes scrupules. J'ai été heureux, d'ailleurs, d'avoir des remerciements posthumes à adresser à un ami regretté, dessinateur lui aussi, pour son appréciation bienveillante de l'*Album du vieux Périgoureux* et de son auteur.

B^{en} DE VERNEILH.



L'IMPOT SUR LE REVENU

SOUS L'ANCIEN RÉGIME.

L'impôt sur le revenu qu'on présente aujourd'hui comme une loi démocratique, une idée géniale de l'esprit moderne, n'est point une nouveauté. Partisans et adversaires rompent à son sujet bien des lances; ils ignorent peut-être, pour la plupart, qu'il était en vigueur sous l'ancien régime disparu en 1789.

Nous voyons, en effet, qu'en 1635, par exemple, pour le service militaire, tout possesseur de fief de 900 à 1,000 livres de revenu annuel, qu'il fût noble, bourgeois ou roturier, était taxé à un cheval-léger; le service pour l'arrière-ban se faisant sous une seule forme, le cheval-léger.

Les fiefs de plus grand revenu en devaient davantage; ceux de moindre rapport se cotisaient entre eux.

Les personnes qui avaient des rentes inféodées sur les fiefs devaient contribuer au service dans la proportion du quart du revenu de ces rentes.

Celles faisant profession des armes et vivant noblement quoique ne possédant pas de fiefs, mais ayant d'autres biens en roture ou en rente constituée, étaient assimilés aux possesseurs de fiefs.

Si l'on prend pour base le chiffre de 600 livres auquel fut fixée, en 1639, la solde d'un cheval-léger pour la province de Périgord par le sénéchal de Bourdeille et sur l'avis de la noblesse, l'impôt était de soixante pour cent. C'était une

lourde charge !... Mais qu'importe ! Elle nous a valu l'Alsace et la Franche-Comté.

L'estimation du revenu des fiefs était faite suivant les déclarations du propriétaire, ou, à son défaut, suivant celles des baillis et des sénéchaux. Toute déclaration reconnue défectueuse entraînait la confiscation du fief.

Tout possesseur de fief, gentilhomme, bourgeois ou roturier, était donc astreint au service militaire obligatoire en proportion du revenu et de la qualité de son fief, sous peine de confiscation.

Ceux qui n'étaient pas en état de porter les armes et de faire le service en personne devaient envoyer à leur place des gens expérimentés en même équipage qu'eux et à leur solde pendant toute la durée du service.

Ceux qui avaient des fiefs en plusieurs bailliages servaient en celui de leur principale demeure, en équipage proportionné à la valeur de tous leurs fiefs. S'ils se faisaient remplacer, ils acquittaient leur dette dans chaque bailliage où ils avaient des fiefs.

Étaient seuls exemptés de l'impôt ceux qui, depuis deux mois au moins, servaient en personne dans les armées de S. M., et les pères de famille dont les enfants non mariés servaient aussi dans ces armées, mais avec l'engagement d'y demeurer tant qu'elles seraient sur pied.

Service militaire obligatoire, impôt sur le revenu... tout cela existait il y a deux siècles.

M^{re} DE CUMOND.

PIÈCES

RELATIVES AUX DIVERSES COMMUNAUTÉS RELIGIEUSES DE MONTPAZIER.

En 1893, l'un de nos honorables confrères, M. de Pourquery de Boisserin, fit don aux archives municipales de Bergerac d'un lot de documents absolument inédits et très précieux pour l'histoire des villes de Beaumont, Montpazier,

Belvès, Villefranche-de-Belvès, des villages et des nombreuses seigneuries qui les entourent (1).

Les familles de Constantin, de Fargues, de Losse, de Calvimont, de Vassal, de Lamouroux, de La Roque-Cusson, de Luziers, de Bouillon, de Saint-Ours, de Chamarans, de Bourzollès, de Savy du Mondiol, de Cardou, de Fontanilles, de Béchon, de Gironde, d'Abzac de La Douze, etc., etc., y sont représentées par des actes de vente, des contrats de mariage, des prestations de serment, des testaments, etc., et tous ces actes sont, pour tous ceux qui s'occupent de généalogie, une mine précieuse, encore vierge de toute exploitation.

Pour donner à nos collègues de la Société historique et archéologique du Périgord une idée de l'importance du fonds de Pourquery de Boisserin, nous en extrayons, à leur profit, les pièces qui vont suivre :

RÉCOLLETS.

Les consuls de Montpazier, désirant enrayer les progrès, que la Réforme faisait dans leur ville et dans les environs, après le colloque tenu le 4 octobre 1606 dans leur cité, et suivant en cela l'exemple donné par le clergé de Périgueux, de Bergerac, de Sarlat et de Thiviers (2), s'entendirent avec les chanoines de leur collégiale pour fonder, eux aussi, dans leur ville, un couvent de Récollets. Après une démarche faite dans ce but auprès des RR. PP. de Sarlat, ceux-ci envoyèrent à Montpazier leur père lecteur, frère Louis, muni de tous les pouvoirs nécessaires pour ladite fondation, lequel passa avec les chanoines et les consuls le compromis qui suit :

« Aujourd'huy, trantiesme de may mil six cens quarante quatre, dans la ville de Montpazier en Périgord, après midy, regnant Louis, par la grace

(1) L'inventaire en a été dressé, en 1894, par le conservateur des archives municipales.

(2) Les Récollets furent installés à Thiviers vers 1607, en 1612 à Périgueux et à Sarlat, en 1620 à Bergerac.

de Dieu Roy de France et de Navarre, par devant moy, notaire royal et témoins bas nommés, a esté présent le révérend père lecteur du couvent de la ville de Sarlat, lequel, en vertu de la procuration de la part de la province, aux fins de se porter dans la ville de Montpazier et traicter avec les sieurs du chapitre, consuls et habitans de la dicte ville illec présens, de la milition ou couvent de leur ordre, et ce, conformément à la volonté et desir desdicts sieurs dudict chapitre, consuls et habitans, lesquels sieurs assemblés ont promis et aresté d'agrée l'establissement desdicts pères Récollets dans leur ville, soubz les mesmes conditions qu'ils ont acoustumé s'establiir ez autres lieux où ils sont, et particulièrement de se régler à l'istôr de ceux de Brégerat, Sarlat ou Limeul, et passer contract entre eux, suivant la forme et teneur de ceux quy ont esté passés dans les susdictes villes, ce qu'ilz ont promis fère du premier jour et l'horsque l'une des parties en requérera l'autre, à quoy fère et tenir lesdictes parties ce sont respectivement obligées.

» Présents Jéhan Gleyze, talhier et Pierre Fénies, fils de David, habitans de la présent ville, tesmoins à ce appellés, que le dict Fénies a signé avec les parties, et non le dict Gleyze.

» J. François, archiprêtre, — Frère Louis, religieux Récollet, — E. Molénier, premier consul, — Ségala, scindic de la dicte ville, — Albavye, scindic, P. Fenies, présent. L. Brécières, notaire royal et consul — »

Quelque temps après, le couvent était installé et la chapelle recherchée par les personnes les plus notables, comme l'un des lieux les plus saints pour y dormir son dernier sommeil ; la pièce qui suit, choisie entre plusieurs autres, nous en donne une preuve irréfutable :

« Comme ainsin soict que le sieur Jéhan Gouyou, curé de La Valade (1) et chanoine en l'esglize collégiale de la ville de Montpazier, eust assisté et servy les révérends pères Récollets, en tous leurs affaires et nécessités, depuis leur establissement en la dicte ville, et que, non content de ses services et charités, eust fait entendre au très révérend père Léon Vacquier, provincial, en la présence du très Saint Sacrement, du révérend père Louis Nicolas, gardien de leur couvent, avoir intention et volonté de leur donner la somme de cinq cens livres, en luy balhiant toutesfois la chapelle construite en leur esglize, pour y avoir droit de banc, sépulture

(1) Commune du canton de Montpazier.

et de litre au dedans d'icelle ez occasions, avec ses armes en escusson de bois au lembri d'icelle, et en plate peinture ailleurs où bon luy semblera, et qu'ilz luy heussent représenté ne pouvoir luy acorder sa demande, sans le vouloir et consantement de très haut et puissant seigneur messire François de Gontaud de Biron, seigneur et baron dudict lieu, Montaut, Monféran, Brisambour, Monpazier, la Chaubière et autres places, chevalier.... et conselier du Roy en ses conseilz, mestre de camp du régiment des galaires et capitaine de cent chevaux-légers pour Sa Magesté, et très haute et puissante dame Elizabet de Cossé, dame de Biron et susdictes places, son expouze, *fondeurs de leur dit couvent*, et arresté du définitoire de leur dicte province, et que les ditz révérends pères ayant communiqué au ditz seigneur et dame la dite proposition, offre et conditions dudict sieur Gouyou, iceux seigneurs et dame les eussent agréés, pour dautant plus tesmoigner aus dictz révérends pères leur zelle et affection au bien et utilité dudict couvent, et finalement que par acte dudict définitoire du.... du mois d'octobre dernier, il eust esté arresté que, veu le consentement desditz seigneur et dame, ils accepteroient les dictes offres, et, en ce faisant, que suivant icelles, Monsieur M^e Pierre de La Brousse, conselier du Roy et son lieutenant criminel honnorère au siège présidial de la ville de Sarlat, sindicq apostolique dudict couvent, luy en passeroit bon et valable contrat.

• Pour ce est il que, aujourd'huy vingt cinquième du mois de décembre mil six cens cinquante, dans la ville de Monpazier, en Périgord, après midy, régnant Louis, par la grâce de Dieu roy de France et de Navarre, par devant moy notaire royal, et tesmoins bas nommés, a esté personnellement constitué ledict sieur de La Brousse, lequel, de son bon gré et volonté, et en ladite qualité et en vertu de la charge et mandement dudict très révérend père Léon, provincial, après que le dict sieur Gouyou a promis et c'est obligé de luy balhier et délivrer, en ladite qualité, la somme de cinq cens livres, pour estre employée au profit dudict couvent, ainsy.... en la sorte que ledit très révérend père provincial ordonnera, qu'y a balhié et délaissé par ses présentes ladite chapelle pour, dans icelle, avoir banc et sépulture et armes en bois au lembri, et alhieus, où il voudra en placte peinture, avec le droit de litre et ceinture funèbre au dedans d'icelle, en cas de décès, en laissant toutesfoix, au desus de ladite litre, la place de celle des ditz seigneurs et dame fondeurs et de leurs successeurs, et sans préjudice ausy à autres droitz honorifiques à eux deubz dans ladite chapelle, et de plus, à condition que ledit sieur Gouyou ne pourra alhiéner ny transmettre les susditz droitz, qu'à ceux qu'il nommera ses héritiers, ny ses successeurs non plus, et que tant ledit sieur Gouyou que ses ditz successeurs seront tenus, en la dite qualité, de tenir

la dite chapelle couverte et de l'orner et embellir et entretenir au dedans d'icelle, en l'estat que de droit ; et à tout ce dessus fère et tenir, les parties ont obligé tous et chacuns leurs biens présantz et advenir, et renoncer à toutes éceptions et moyens à ce contraires, foy et serement à ce apozé. De quoy aux parties, ce requérant, a esté, par moy notaire soubz signé, concédé instrument, es présances de M^e Estiene Roussel, prebstre et chanoine de la présent ville, et Barthélémy Massen, talhieur, habitant de la présent ville, tesmoins cogneus et à ce appellés, qui ont signé avec les parties, et moy.

» Biron, permettant et consentant ; — Elisabeth de Cossé, permettant et consentante ; — Brousse, syndic susdit ; — J. Gouyou, acceptant ; Roussel, présent ; — Massen, prézant ; — Brecières, notaire royal.

PÉNITENTS BLANCS (1684).

En 1684, la confrérie des Pénitents Blancs était, à Montpazier, dans toute sa prospérité, et sa chapelle nouvellement construite, et non encore complètement achevée, était, comme celle des Récollets, recherchée pour les sépultures. Un contrat, passé, le 22 du mois de juin 1684, nous dit qu'à cette date, les Pénitents Blancs donnèrent et délaissèrent « à Geraud Delaire, maistre maréchal, habitant de la présent ville, icy présent et acceptant, savoir est : Ung tumbeau dans la chapelle nouvellement construite, joignant la grand esglise, lequel tumbeau est de la longueur de six pieds et deux pieds de large, etc. » Cette concession était faite moyennant la somme de douze livres, destinée à l'achèvement ou ornementation de la dite chapelle, au gré de MM. les chanoines du chapitre.

En 1766, les Pénitents Blancs se réunissent et désignent deux des leurs pour occuper, dans leur confrérie, les fonctions de syndic ; le contrat passé à ce sujet nous donne les noms de presque tous les Pénitents et, à ce titre, mérite d'être reproduit :

« Aujourd'hui, treisième du mois de juillet mil sept cens soixante-six, après midy, dans la ville de Montpazier en la sénéchaussée de Sarlat, et dans la sacristie de la vénérable confrérie des Pénitents Blancs de la

présente ville, par devant moy, notaire royal soussigné, présens les témoins cy-après nommés, sont comparu : M. Barthélemy de Laborie, prêtre, docteur de Sorbonne, vicaire-général de monseigneur l'évêque de Sarlat, archiprêtre du vénérable chapitre de la présente ville et prieur de la dite confrérie ; M. Joseph de Saintours, prêtre, théologal et curé et co-prieur de la dite confrérie ; Pierre Chaval, sieur de Lafage, maistre chirurgien juré ; Pierre de Molenier, sieur de Mandassaigne, sieur Géraud Lauzert, François Contensoure, sieurs Armand et Jean Béraud père et fils, Pierre Marty, Pierre Delmon, Jean Madras, Laurens Aupérié et Louis Meloux, tous habitans de la présente ville, faisant la majeure partie des Pénitents de la dite confrérie, assemblés au son de la cloche en la manière accoutumée, et faisant, tant pour eux que pour les absents, par lesquelz a été dit que, pour faire le bien et avantages de la dite confrérie, il est nécessaire de nommer deux syndics pour veiller à la conservation des fonds qui sont dûs, ou qui pourront l'être à l'avenir ; et ce faire payer d'iceux. Apres avoir été murement délibéré entr'eux, d'une meme voix, unanimement et accord, ont nommé, comme nomment par ces présentes pour syndics de la dite confrérie, les personnes de sieur Jean Maurial ayné, bourgeois, et de Pierre Masson, sieur de Lavigne, notaire royal, habitans de la présente ville, auxquels ils donnent plain pouvoir de ce faire payer de toutes les sommes qui peuvent être dûes à la dite confrérie, de quelle nature qu'elles puissent être, faire rendre compte à ceux qui les ont en main, retirer et recevoir tout ce qui se trouveront devoir par l'événement desdits comptes, de tout reçu donner quittance et décharge, et, en cas de nont payemens, intenter procès, poursuivre et deffendre devant qui la connoissance en appartiendra, plaider, appeller, constituer procureurs, les révoquer et en constituer d'autres, obtenir tous jugemens, les faire exécuter et généralement faire par lesdits sieurs Maurial et Lavigne, syndics, tout ce qui sera trouvé à propos, lesquelles sommes qu'ils recevront ils employeront pour les reparations qu'ils conviendront faire à ladite chapelle, scit pour les ornemens ou autrement, sans que lesdits sieurs syndics soient tenus de faire faire aucun devis estimatif des réparations, s'en raportant aux zelles et probités desdits sieurs Maurial et Lavigne, pour le tout promettant de passer et approuver les comptes qui seront par eux rendus lors de leurs renditions de comptes, et en outre, donnant pouvoir lesdits sieurs délibérans auxdits sieurs syndics, tous les droitz de sépultures et enterremens qui se fairont dans la dite chapelle, en régler le prix tout ainsy et de meme qui sera par eux avisé, voullant et entendant lesdits sieurs délibérans, que toutes les sommes qui pourront être léguées par les personnes pieuses, et de quelle nature, quallité qu'elles puissent être, passant dans les mains desdits sieurs Maurial et Lavigne,

et qu'ils en fournissent toutes quittances qu'ils trouveront à propos, promettant d'avoir pour agréable, ferme et établi tout ce qui sera par eux fait pour raison de leur charge, tout comme sy eux-mêmes tous en personnes, y étoient, et ont fait toutes les obligations, soumissions, renonciations, foy et serment à ce requis, es présence de François Bourdet, huissier aux tailles, et François Aurignac, employé aux tailles, habitants de la ville de Sarlat, témoins connus qui ont signé avec tous les susnommés, excepté ledit Laurens Aupérié, pour ne savoir, de ce requis et interpellé, et moi. »

Suivent les signatures de tous les membres de la confrérie nommés au commencement de cet acte.

COLLÉGIALE ET HOPITAL OU MAISON DE CHARITÉ.

Nous n'avons nullement l'intention de reproduire les nombreux documents que nous possédons sur la collégiale, mais nous sommes heureux de les signaler à tous les érudits qui voudront un jour écrire son histoire.

L'hôpital ou maison de charité de Montpazier fut une création des chanoines et archiprêtres de cette collégiale.

Cet établissement, nous allons le voir, rendit de grands services aux habitants de la ville et des campagnes environnantes ; de nombreux orphelins y trouvaient un refuge, et, grâce à l'apprentissage qu'ils y faisaient, une industrie nouvelle se créa et permit à bien des déshérités, et à de nombreuses familles pauvres de gagner honnêtement leur vie.

Dans le compte rendu du 12 mai 1758 par Pierre de Meyrignac (1), avocat en parlement et syndic de l'hôpital, on voit que les recettes de cette maison de charité s'élevèrent à la somme de 2021 livres 11 sols, et que les dépenses furent de 1135 livres 7 sols.

(1) Pierre de Meyrignac avait succédé à son oncle qui était, non seulement syndic de l'hôpital, mais aussi archiprêtre de la collégiale.

Le 5 mai 1766, les Dames de la Miséricorde écrivent à MM. les chanoines la lettre qui suit :

« A Messieurs les archiprêtre, théologal et chanoines du vénérable chapitre de Monpasier.

» Vous remonstrent, Messieurs, les Dames de la Miséricorde de cette ville, que les pauvres malades sont le plus souvent dans la souffrance, par le défaut d'azile ou parce qu'ils habitent des maisons malsaines et défavorables à leur état, ou parce qu'à cause de leur éloignement ils ne peuvent recevoir les secours nécessaires et prompts ; votre caractère, Messieurs, vous en rend les protecteurs et les pères, et ils sont assurés d'en trouver les entrailles dans votre amour pour le bien.

» Aussi nous vous demandons avec confiance, Messieurs, de vouloir bien prêter à leur soulagement la maison qu'a mis sous votre direction et protection M^{lle} de Gironde ; la congrégation de la Miséricorde prenant sur elle les frais de l'entretien de ladite maison, après qu'elle aura été réparée. En la rendant à sa destination, vous remplissés dans toute l'étendue les vûes de la testatrice, et nous entrons sûrement dans les vôtres, en vous priant de joindre à la direction et protection que M^{lle} de Gironde paroît exiger de vous, une toute particulière pour nous, de concourir à toutes les bonnes œuvres relatives à cet objet, tant pour le spirituel que pour le temporel ; de nous aider de vos conseils pour nous conduire dans nos difficultés, de vos prières pour nous soutenir contre les répugnances, que la nature oppose souvent à l'exercice de nos fonctions, de vos exhortations pour nous rappeler à nos devoirs spirituels, de la dignité de vos cérémonies et de vos chants pour célébrer les saints mystères, et chanter, dans certains jours de l'année, les louanges que nous avons consacrés spécialement au Dieu de miséricorde ; enfin ayder à établir dans notre société un culte extérieur, de quoy nourrir ces sentimens d'intérêt, d'humanité et de religion qui doivent unir tous les hommes, et c'est vous rendre à vous-mêmes, Messieurs, que de vous proposer de faire honorer l'Être suprême ; les mystères saints deviennent vos fonctions, les autels sacrés vos places d'honneur, les œuvres de la piété et de la charité vos tribus et vos charges publiques, les cantiques vos plaisirs et vos délices. C'est sur ce fondement que nous espérons, Messieurs, que vous voudrés bien acquiesser à toutes nos demandes.

» Fait à Monpasier, ce cinquième mars mil sept cent soixante-six,

» Suzanne DE LA ROQUE, supérieure.

» GRAMON, assistante et trésorière.

» LAROQUE, assistante. »

Les chanoines ne firent pas attendre leur réponse, puisque un mois après, ils adressaient eux-mêmes aux Dames de la Miséricorde l'acceptation suivante :

« Nous, archiprêtre, théologal et chanoines du chapitre de Monpasier, capitulairement assemblés en la forme ordinaire, après avoir lû la requette, à nous présentée par les Dames de la Miséricorde de cette ville, et, vû la justice de leur demande, pour nous conformer aux intentions de dem^{le} de Gironde, énoncées dans son testament du vingt-six décembre mil six cens quatre-vingt-dix-neuf, retenu par Boudié, notaire royal, par lequel il conste que le chapitre peut loger, dans la maison qu'elle legue, *ou des pauvres orphelines de la ville, ou autres qu'on jugera à propos et qu'y n'en auront pas pour se retirer*, et, ayant considéré que souvent il n'y a point de pauvres orphelines dans la ville, et que la fondation même ne peut être exécutée en leur faveur, la testatrice n'ayant point laissé assés de fonds, soit pour les y soutenir, soit pour y soutenir une hospitalière qui puisse les diriger, ny enfin pour fournir aux entretiens de la maison, avons permis et permettons auxdites dames de loger dans cette maison les pauvres malades, qui se trouvent n'en avoir pas pour se retirer, ou en habitent de malsaines, nous conformant en cela à l'intention de la testatrice, et y considérant la plus grande gloire de Dieu, puisque, parmy les pauvres, les pauvres malades intéressent le plus la compassion chrétienne, entendent que ces dames entretiennent la dite maison aux fraix de la congrégation, après qu'elle aura été réparée, nous réservant la direction et administration, et généralement tous les droits que ladite dem^{le} nous donne sur la dite maison et les personnes qui l'habiteront, et, de plus, veulent favoriser l'établissement d'une société, qui adore l'homme Dieu dans ses membres et l'humanité dans ses droits, société qui a ses modèles établis dans presque toutes les villes du royaume, pour y servir de triomphe à la religion et à la charité chrétienne, en faisant descendre la plus haute naissance dans la chaumière du pauvre souffrant. Voulant donc favoriser un établissement aussy digne de nos respects, avons délibéré et délibérons, promis et promettons aux Dames de la charité de cette ville, de les ayder à célébrer, autant que l'ordre du chapitre le permettra, les différentes fêtes qui seront de leur dévotion, dans toute la dignité des cérémonies qu'elles exigeront. Et c'est aussy pour répondre à la confiance dont elles nous honorent, que nous leur promettons encore la communion de nos prières, nos conseils, nos soins et nos attentions aux intérêts de la congrégation, qui, étant ceux même des pauvres, ne doivent point être distingués des nôtres; afin qu'ayant tous concourus et participés à l'exercice de la charité, nous ne nous trouvions point un jour confondus sur la règle suprême de l'aumône, qui doit

juger tous les hommes et servir à faire le choix des élus d'avec les réprouvés (1).

• Fait à Monpasier, dans la sacristie de notre église ce 5^{me} may 1766.

• L. de Laborie, archiprêtre et vicaire-général ; J. de Saintours, théologal ; Bergade, chanoine ; L. de Lacan, chanoine ; Géraud, chanoine et syndic ; Laville, chanoine ; Fajol, chanoine ; Gibert, chanoine, et Massen, secrétaire. »

En 1780, M. de Laborie fit dresser, pour être présenté au roi, un procès verbal descriptif de cet hôpital ; nous le copions textuellement sur un manuscrit en assez mauvais état, signé par M. Mousson de Lestang et par tous les témoins à ce appelés.

• *Procès-verbal présenté au roi concernant la maison de charité et l'hôpital y réuni de la ville royale de Monpasier, en Périgord.*

• Nous, Jean Mousson de Lestang, conseiller du Roi, juge et magistrat royal, civil et criminel de la ville et juridiction royale de Monpasier, en Périgord, en exécution de notre ordonnance, mise au bas de la requête à nous présentée par messire de Laborie de Campagne, doyen du vénérable chapitre de la présente ville, vicaire général des diocèses de Sarlat et d'Agen, nous sommes transporté avec notre greffier ordinaire, accompagné des principaux habitants, magistrats et notables de la présente ville, Messieurs de Griffon de Savi, juge royal ordinaire ; de Lapleine de Rouquet, procureur du roi du présent siège ; de Molenier, ancien échevin ; de Montalambert, chevalier de l'ordre militaire de Saint-Louis, ancien échevin ; de Vassal, ancien échevin ; de Lacan, chevalier de l'ordre militaire de Saint-Louis, ancien échevin ; de Lafage, ancien échevin ; de Geneste, ancien échevin ; de Biset, ancien échevin ; de Mauria, ancien échevin ; du Cluseau, ancien échevin ; de Gibert, ancien échevin ; de Massin, ancien échevin et procureur du Roi de l'hôtel-de-ville ; de Laire, greffier ; de Jailé de Perves, curé et théologal ; de Lacan, chanoine et prieur ; de Géraud, chanoine ; de Laville, chanoine ; de Fajol, chanoine et syndic ; de Constantin, chanoine ; de Malaurie, chanoine ; de L'Eglise, chanoine ; de Grimal, diacre ; de Lapoujade, de Cugnac, chevalier de l'ordre militaire de Saint-Louis ;

(1) Saint Mathieu, chap. 25.

de Lacoste Cugnac, chevalier de l'ordre militaire de Saint-Louis; de Fajol, chevalier de l'ordre militaire de Saint-Louis; de Laroque Savi, capitaine au régiment de Médoc; du chevalier de Laroque, lieutenant du même régiment; de Lareine, conseiller-rapporteur du point d'honneur; de Lacresse Duparc, de Lafage, avocat au parlement; de Gramont du Vigier, ancien lieutenant de Bassigni; de Lafage, lieutenant des volontaires de Lausun; de Vialein, maître chirurgien juré; de Lacombe, maître chirurgien juré; de Mousson, notaire royal; de Langer, huissier royal; de Perry, huissier royal; de Mousson de Lanose, bourgeois; de Maurial Labretonne, bourgeois; de Béraud, maître doreur; de Persi, marchand; de Grimal, marchand; de Guarrigue, marchand; de Madras, marchand; de Geneste, marchand; de Quercy, maître menuisier; de François, maître menuisier, et de Barrière, maître serrurier.

» Nous sommes transportés en la maison de charité, hôpital de la présente ville, que le Roi a revêtu de ses lettres patentes l'an 1775, homologuées par arrêt de la souveraine cour de parlement de Bordeaux l'an 1776, ainsi que le tout nous a été exhibé par le sieur abbé de Campagne, *co-fondateur de ladite maison de charité, avec feu demoiselle de Gironde, baronne de Lavor.*

» Etant arrivés au-devant de ladite maison, on nous a fait remarquer deux corps de bâtimens considérables, faits à neuf, sur deux différentes rues, et venant se joindre au coin de ces deux rues, l'une appelée des Recolets et l'autre appelée de Notre-Dame.

» Le premier bâtiment a trois étages avec une mansarde, et l'autre a deux étages. Chacun des deux bâtimens a aux environs de cinquante-deux pieds de long et forme sur ces deux rues, par son architecture régulière, un coup-d'œil agréable. Sur la porte d'un des bâtimens est écrit : *Maison de charité, hôpital*, et sur la porte de l'autre bâtiment est écrit : *Filature royale de coton*, et sur les murailles sont placées successivement les armes du Roi, qui a versé ses bienfaits sur cette maison; celles de monseigneur le maréchal duc de Biron, seigneur engagiste de la ville, et bienfaiteur de l'hôpital; celles de la demoiselle de Gironde et celles du sieur abbé fondateur.

» Etant entrés dans le premier bâtiment, nous y avons été reçus et accueillis par le corps de la communauté des sœurs hospitalières qui desservent cette maison, au nombre de quatre et d'une novice, lesquelles sont habillées de noir et ont la tête couverte d'un voile. Nous ayant exhibé leurs titres, nous avons vu qu'elles avoient été envoyées par feu M. de Montesquiou, évêque de Sarlat, dans cette maison, pour y vivre en religieuses hospitalières, sous sa règle et dépendance, et qu'elles avoient été ensuite autorisées, par le chapitre, pour desservir, sous son administration,

ladite maison de charité et hôpital. La supérieure s'est jointe au sieur abbé pour nous faire inspecter partout. Ils nous ont d'abord fait parcourir les offices de la maison, cuisine, boulangerie, dépense, etc., dont nous avons admiré la propreté et l'ordre. On nous a ensuite amené dans l'apothicairerie, où il nous a paru, par les étiquettes des boîtes et des urnes placées sur un grand nombre de tablettes, que ce lieu réunissoit tous les remèdes propres au soulagement des pauvres malades. De là, on nous a fait passer dans une salle, qu'on nous a dit être le réfectoire, où mangent les sœurs et les jeunes filles qu'on y élève, ayant une croisée sur une cour, avec une porte donnant dans cette cour. De là, on nous a conduit dans une autre pièce, que l'on nous a dit être destinée à tenir l'école des filles de la ville et des pensionnaires de la maison, et où en effet nous les avons trouvés assemblées, ayant une maîtresse qui leur apprend à lire, à écrire et leur fait le catéchisme. Quant aux pensionnaires, on nous a fait observer que, l'exercice de l'école étant fini, on les faisoit passer à des petits travaux des mains, dont le produit leur étoit compté pour le paiement de leur pension, de façon qu'à peu de frais, avec la moitié, par exemple, d'une pension ordinaire, on y donnoit aux filles de famille honnête et pauvres, une éducation que leurs moyens ne leur permettoient pas de prendre dans les communautés, ce qui nous a paru être une invention nouvelle et avantageuse.

De là, enfin, on nous a conduit dans une très belle salle fort étendue, ayant toute la longueur du bâtiment, et éclairée par huit croisées en vitre. Mais ce qui a causé notre étonnement, c'est la vue de quarante jeunes filles, qui filent le coton au rouet, sous les yeux de deux sœurs de la maison, qui dirigent ce travail, et leur apprennent aussi à lire et les instruisent de la religion. On nous a fait observer que, l'éducation de ces pauvres filles étant faite, la maison de charité a grand soin de leur chercher des places, pour servir dans les maisons, ou on les remet à leurs parents, en leur fournissant un rouet et un petit fonds, pour continuer à filer chez elles, et perpétuer ainsi l'industrie qu'on leur a donnée, ou enfin, quand on trouve des établissements honnêtes, on aide à faire leur dot. Déjà plus de deux cents filles sont sorties de cette maison depuis son établissement, et ont apporté dans les maisons de la ville et de la contrée les exemples des vertus et de l'amour du travail, qu'elles ont acquis dans la maison de charité. Les rouets à filer le coton sont aujourd'hui répandus de toute part, dans la ville et la campagne, et il est de notoriété publique que plusieurs familles auroient succombé à la misère, dont nous avons été affligés dans les dernières années, sans le secours du filage du coton, que les enfans y fournissoient.

Après avoir parcouru le premier étage de ces deux bâtimens réunis,

on nous a fait monter au second, par un escalier éclairé de deux croisées, au bout duquel nous avons trouvé un corridor, où aboutissent trois différens appartemens, qu'habitent les sœurs de l'hôpital, et au fond du corridor est une très belle porte qui donne entrée à une chapelle, où nous sommes entrés, et avons remarqué un autel, béni par monseigneur l'évêque de Sarlat, l'année dernière, dans sa visite pastorale, avec un rétable bien sculpté, et orné de peintures et de dorures ; et, nous ayant été dit que le Saint-Sacrement y reposoit, nous nous sommes mis à genoux pour l'y adorer. Après quoy, nous avons apperçu dans les cloisons du sanctuaire, à droite et à gauche, deux grands vitraux, qu'on nous a dit être des communications à des salles, où l'on réunit tous les pauvres malades de la ville, en exécution desdites lettres patentes du Roi, et par lesquels vitraux les malades voient, de leur lit, le prêtre disant la messe.

» On nous a donc conduit dans ces salles, l'une à droite où sont les hommes, l'autre à gauche où sont les femmes, la chapelle étant exactement au milieu des salles. Nous y avons trouvé les malades assisté du sieur Vialein, chirurgien-juré attiré à l'hôpital, recommandable par ses lumières et son affection envers les pauvres, et d'une sœur de l'hôpital, qui est particulièrement destinée à servir les pauvres. D'abord, nous avons été attendris des cris de bénédictions et d'actions de grâces que ces pauvres rendoient au ciel, d'avoir enfin donné un asyle aux pauvres malades, dont cette ville manquoit, ainsi que de toute espèce d'établissement de charité, et d'en avoir inspiré le sentiment au sieur abbé. Ensuite, nous avons admiré la tendre charité, l'ordre merveilleux et la propreté que l'on met dans les soins des pauvres malades, dont nous ayant été rendu compte, nous avons appris que les pauvres, en entrant dans l'hôpital, étoient dépouillés de leurs haillons et de leurs chemises, et qu'on y substituoit du linge très propre, des couvertures et des vêtements conformes aux saisons ; que les soupes, les bouillons et les tisannes étoient données à propos, suivant le besoin et l'état des malades ; que les remèdes leur étoient appliqués avec autant d'attention et de ménagement qu'on en donneroit aux personnes de la société les plus distinguées ; que le chirurgien les visitoit régulièrement une fois par jour, et plus souvent lorsque le cas le requéroit ; que les sœurs de l'hôpital leur donnoient les soins les plus assidus ; que messieurs les chanoines du chapitre, administrateurs de cette maison, venoient tour à tour leur porter les consolations de la religion et l'exercice de leur ministère ; qu'un d'entr'eux y offroit régulièrement chaque jour le saint sacrifice, pendant lequel chaque malade se croit au pied de l'autel, n'en étant séparé que par une cloison, et des vitraux qui sont découverts lorsqu'on dit la messe, et sur lesquels on tire un rideau lorsqu'elle est dite, pour éviter les irrévérances au Saint-Sacrement qui y repose toujours ;

qu'à ce même autel, on donne la bénédiction du Très-Saint-Sacrement, tous les premiers dimanches du mois, aux pauvres malades et à tout le public, qui a, de là, occasion de visiter les membres souffrants de Jésus-Christ, et de les assister, chacun suivant ses facultés.

» Après avoir parcouru le second étage, on nous a conduit au troisième, dans lequel se sont d'abord offerts à nos yeux plusieurs ballots de coton, des rouets et d'autres ustensiles. Nous avons jugé que cette première pièce étoit un magasin, ce qui nous a été confirmé par le rapport qui nous en a été fait. De cette pièce on nous a fait passer dans un dortoir, où couchent les orphelines, au nombre de quarante, chacune ayant son lit placé dans une petite alcôve. Au milieu du dortoir, est le lit d'une servante, pour veiller la nuit sur les besoins de ces enfans, et, au fond du dortoir, est une chambre où couche une des sœurs de l'hôpital, afin de présider sur tout le dortoir et y entretenir le bon ordre. La propreté qui règne dans cette pièce, jointe à la salubrité de l'air que l'on y respire, fait augurer que les enfans ne peuvent qu'y acquérir une très bonne santé.

» Après avoir parcouru le troisième et dernier étage, on nous a fait descendre dans une cour placée au levant et au midi, qu'on nous a dit être le lieu de la récréation des sœurs de l'hôpital et des jeunes filles que l'on y élève; de la cour, on nous a fait passer sur un terrain joignant et clôturé, dont une partie est destinée à recevoir un autre corps de logis, et l'autre partie à être une cour de ménagerie.

» Mais cette maison ne bornant pas là ses occupations de charité, on nous a conduit à un lieu placé sur les fossés de la ville, dans un très-bon air, où sont des jardins très étendus, et, au milieu de ces jardins est un corps-de-logis qui n'a qu'un étage. Ce lieu est appelé *la manufacture des garçons*. En effet, après avoir parcouru les jardins, nous sommes entrés dans le corps-de-logis qui est composé de trois pièces et nous avons vu, dans la première, un maître fabricant en étoffe de laine qui y habite avec sa femme et ses enfans. Nous avons trouvé, dans la seconde pièce, des métiers et des ouvriers qui travaillent, et, dans la troisième, nous avons vu avec admiration, tous les jeunes garçons pauvres et mendiants de la ville, rassemblés sous les yeux et la direction d'une des sœurs de l'hôpital, travaillant, tantôt à la filature de la laine, tantôt à la filature du coton, à qui cette religieuse fait en même temps les instructions de la religion, tâchant de leur inspirer à la fois, et l'amour du travail, et celui de la vertu. En les occupant ainsi, on les arrache à la mendicité, à la friponnerie, aux brigandages et à tous les vices que l'oisiveté produit. Lorsque leur âge les rend assez forts pour passer à des professions, et qu'ils sont suffisamment instruits de ce qui constitue l'homme honnête et chrétien, on donne à chacun le métier pour lequel il marque du goût et de l'aptitude. Ceux

qui en ont pour les métiers en étoffe de laine, sont formés dans la maison même. On place les autres chez les maitres qui sont dans la ville, comme chapeliers, cordonniers, tisserands, tailleurs, maçons, etc..., et communément le sieur abbé paie leur apprentissage. Il s'est déjà établi dans la ville neuf métiers battans en étoffe de laine, qui ont pris leur naissance dans cette maison, et les autres métiers sont aujourd'hui peuplés par les enfans élevés dans la maison de charité. Leur sagesse dans la conduite et leur assiduité au travail sont les signes distinctifs de ces jeunes ouvriers répandus dans la ville.

» Après l'examen de cette œuvre, que nous avons admirée comme méritant la plus grande estime, parce qu'elle est propre à renouveler le peuple et à en faire des hommes vertueux et laborieux, et qu'elle devrait être imitée dans toutes les villes, afin d'en détruire la mendicité et l'oisiveté ; on nous a fait passer dans un magasin qui sert à faire filer les femmes qui habitent les campagnes arides qui nous environnent ; on fait passer ensuite ces filages aux fabriques des villes d'Agen, de Tournon et de Montégut, avec lesquelles on a fait des traités et des conventions à ce sujet.

• Par là, l'hôpital établit une branche d'industrie qui l'emporte peut-être sur toutes les autres, et est également utile auxdites villes et à notre contrée. On croit que l'on occupe plus de deux cents femmes et que l'on introduit, par là, une bonne partie de la subsistance dans des familles désolées par l'indigence.

» Enfin, après avoir parcouru tous les lieux de ce second établissement, on nous a ramenés dans la chapelle de l'hôpital, où le sieur abbé a célébré une grand'messe pour le Roi, le chapitre de cette ville présent, et tous les autres corps, ce qui se pratique régulièrement toutes les années.

» Et de tout ce-dessus avons dressé notre procès-verbal, pour servir, en tant que de besoin, à ladite maison de charité et hôpital. Puisse la vérité des faits constatés par nous, attirer les libéralités des âmes chrétiennes et amies de l'humanité, sur cette maison qui a besoin d'être secourue, n'ayant qu'un médiocre revenu, qui est consommé par le bouillon seul des pauvres malades. Les autres œuvres, comme la subsistance des sœurs, celle des orphelines, l'entretien des ateliers, etc., étant à la charge du sieur abbé, qui les soutient, bien moins par ses revenus qui sont trop modiques, que par les ressources d'un zèle industrieux, qui fut si avantageusement secondé, en 1776, par madame la duchesse d'Anville, auprès de qui les établissemens d'humanité et les arts, ont toujours trouvé une protection assurée. Cet heureux penchant, cette noble bienfaisance, attachés à son sang illustre, se portèrent vers notre maison de charité, et encouragèrent les entreprises, par le crédit dont elle les appuya auprès du ministre et par les grâces qu'elle en obtint.

» Puisse l'acte authentique, que nous en avons dressé, être un monument qui éternise le souvenir des obligations qu'a la ville de Monpasier, aux bienfaiteurs de cette maison et la reconnaissance qu'elle leur doit !

» Et ont lesdits principaux habitants signé avec nous et notre greffier, le 6 avril 1780. »

En 1790, M. de Laborie de Campagne, menacé, non seulement dans la direction de la maison de charité et de l'hôpital qu'on voulait lui enlever, mais aussi d'une ruine complète par suite de la suppression des dons qui lui venaient de la cour, adressa la supplique qui suit aux membres de l'Assemblée :

« Messieurs le Président et membres honorable de l'auguste
Assemblée de la nation françoise.

» Messieurs,

» J'ai l'honneur de metre sous vos yeux le procès-verbal de la maison de charité de la ville de Monpasier en Périgord, au département de Dordogne, fait par M. le juge royal de cette ville, et signé par les citoyens de tous les états, que j'eue l'honneur de présenter au roy, il y a quelques années et qu'il daigna lui-même placer dans sa bibliothèque intérieure ; la fagmille royale et les ministres voulurent aussi l'accueillir favorablement ; cette présentation, Messieurs, d'un établissement qui renferme les œuvres les plus intéressables à l'humanité, lui a attiré des bienfaits, qui n'ont été interrompu qu'à l'époque de la révolution présente.

» La nation françoise, dans la nouvelle révolution, s'étant constituée en auguste assemblée permanente, je m'empresse, Messieurs, à venir lui faire mes soumissions, lui demander sa protection et ses secours pour la maison de charité. Je la supplié, premièrement, qu'on me laisse jouir sans trouble de l'administration de cette maison, dont j'ai aquis le fond, que j'ai batty sur mes fonds, et que j'ai fourni de tout ce qu'elle renferme, à l'exception néanmoins d'une très pettitte partie, qui appartient à l'administration de mon chapitre, et que j'ai moi-même rebaty à neuf ; la jouissance, au reste, que je réclame, doit finir avec ma vie, ayant tout donné à l'administration, sous cette condition ; secondement, je demande que, attendu que les secours que je tirois de la cour ont cessé, et qu'attendu que ceux que je fournissois de mes propres revenus ne peuvent plus avoir lieu, la nation, dans sa sagesse, les ayant diminué considérablement, il ne m'en restera désormais que pour fournir à une honnête subsistance, et aux besoins d'un

*

age qui touche déjà à la soirée des années de l'homme ; les secours que je réclame consistent à cinquante livres pour chaque orphelins annuellement ; comme ils sont au nombre de quarante, la somme totale pour cette partie là, se monte à deux mille livres, plus cent pistoles en total, annuellement, pour les pauvres malades de la ville et de la contrée, auquel on donne, dans cette maison, et l'azille et les soins les plus charitables à leurs maux ; l'exposant fournira chaque année au département de Dordogne, un compte fidèle des secours qu'on lui aura fourni, ainsi que des revenus appartenant à l'administration du chapitre, qui ne se monte qu'à trois cents et quelques livres.

» Le suppliant, au reste, quoique né dans l'ordre cy devant de la noblesse, a toujours eu l'égalité en amour, et il avoit, dans son cœur comme dans sa conduite, les principes de la constitution française avant qu'elle ne fut faite ; son aîné particulier a toujours été le peuple, et il lui a consacré, pendant toute sa vie, sa fortune et ses travaux. Il espère que l'auguste assemblée, qui cherche à animer dans tous les cœurs français des sentiments aussi justes, acceptera les siens, et accordera sa protection au monument qu'il a élevé à l'humanité, mentionné dans le procès-verbal cy joint, il ne cessera de faire des vœux pour la prospérité de la nation et de son auguste assemblée.

» A Monpasier, 4^{me} octobre 1790.

» Barthélémy DE LABORIE DE CAMPAGNE,

» *vic. gen. d'Agen et de Sarlat, et archiprêtre de l'église collégiale de Monpasier.* »

Cette intéressante lettre est annotée comme suit :

» Renvoyé par le comité ecclésiastique à MM. les administrateurs du département de la Dordogne.

» Paris, le 16 décembre 1790.

« GASSEND, *ex-président.*

GERLE, *secrétaire.* »

A son tour, le directoire du département l'adresse au directoire du district de Belvès, avec cette annotation :

« Oui le procureur général syndic, le directoire du département de la Dordogne renvoie le mémoire du sieur Laborie au directoire du district

de Belvès, afin qu'il donne son avis pour être statué ce qu'il appartiendra.

» Délibéré à Périgueux, le 21 janvier 1791.

» QALAUPE.

LAFUSTIÈRE, Sec. »

Vient ensuite cette mention : « Vieille affaire, et qu'on n'a pas envie de réveiller. »

Et pour finir : « Dons nationaux. »

Dans le livre de raison de François Delteil, greffier et consul de la ville de Montpasier, nous trouvons la note qui suit :

« Le vingt-sixiesme du mois de novembre 1599, ung jour de vandreuy, jour après S^{te} Catherine, fust fondue la grande cloche de lad. ville, et ce dans le chapitre de la présente ville, par ung mes. de Cassaneuil, nommé Glane de Cassaneuil, natif de Lorayne. Et il y avoit de métal vingt-cinq quintaux, qui fust pezé par mes. Bertrand Cambon et Pierre Aurroue, consuls de lad. ville, lad. présente année. »

Gustave CHARRIER,

Conservateur des Archives municipales de la ville de Bergerac.

PROCÈS-VERBAL DE LA BÉNÉDICTION DES CLOCHES DE L'ÉGLISE DE SAINT-VINCENT-DE-COSSE.

Le trente may mil sept cent cinquante-sept, nous, prieur curé de St-Vincent-de-Cosse, avons bény les cloches de la présente paroisse, en vertu de la commission à nous adressée et les pouvoirs à nous acordés par Monseigneur l'évêque de Sarlat, en dacte du vingt-neuf du présent mois, assistés des Révérends pères Anthoine Romænet, cordeiller de la communauté de Sarlat, et Noël Bastart, recolet, aussy de la communauté de Sarlat, et de la plus grande partie des habitants de ladicte paroisse.

A été parrain de la plus grande cloche, Claude de Bouché, conseiller du Roy au Parlement de Paris et chantre de Saint-Honoré ; a été maraine, haute et puissante demoiselle Marie-Claude de Baynac, damme dudit lieu, Commarque, Mongaillard, Dade, Larrivière, Monfort et autres places ; a été parrain pour la seconde, haut et puissant seigneur Anry,

marquis de Verneuil, grand eschançon de France, et pour marraine, haute et puissante demoiselle Gabrielle-Sézarine de Baynac, dame dudit lieu, Commarque, Mongaillard, Larrivière, Dade, Fonfort (*sic*) et autres plasses, lesquels, ne pouvant assister à la dite bénédiction, ont substitué à leur place le sieur Pierre Redon, lieutenant de la juridiction de Baynac, et Raymond Feyt, procureur d'office de la présente juridiction, et demoiselle Jeanne Rouchon de Lafage et demoiselle Jeanne Marty de Redon, tous lesquels ont assisté en leurs perssonne à ladite bénédiction et ont signé avec nous, ainssy que les princepeaux habitans de ladite paroisse.

A Saint-Vincent, le trente may mil sept cent cinquante-sept.

Signé : Meyrignac, *prêtre, curé de St-Vincent-de-Cosse*, à ce commis ; F. Noël Bastard, *recollet* ; F. Anthoine Romanet, *cordelier* ; Marie Claude de Baynac, Gabrielle-Cézarine de Baynac, Redon, Feyt, Jeanne Rouchon, Françoise Redon, Banquet, Gaussen, Ségurel, Gorsse, Baillard, Bedy, Redon.

Pour copie conforme :

LOUIS CARVÈS.

V A R I A .

LETTRES DE M. DE MOURCIN

A MM. DUMONTEIL, DE DOUCHAPT.

I

Périgueux, le 20 ventôse an 13^e
(11 mars 1805).

Je ne sçais, chers amis, quelles sont les raisons qui ont pu nous porter, vous et moi, à garder le silence pendant si long-temps : je crois qu'il y a eu un peu de morgue de part et d'autre. J'ai eu des torts ; vous avez pu en avoir : oublions les choses passées et ne pensons qu'à l'avenir. Rétablissons donc, si vous le voulez, un petit commerce de lettres ; faites-moi des détails intéressants de vos

amusemens ; je tâcherai de vous répondre. Je vous serai obligé de m'envoyer ma lettre et mon linge.

Votre ami ,

MOURCIN-LANOGARIE.

P. S. Pardonnez mon laconisme. Si vous voulez des détails sur la conscription, demandez-les à Serbat, à qui je viens d'écrire une longue lettre. Je me bornerai à vous dire que j'ai mon congé. Ne m'oubliez pas auprès de vos dames et de vos messieurs.

Au dos :

A Messieurs

Messieurs Dumonteil

filz aîné et puîné,

à Douchapt.

II

Paris, le 25 août 1806.

C'est avec un bien sensible plaisir, mon cher Montissou, que j'ai reçu votre lettre du 12 juin, et je vous assure que si je n'y ai pas répondu plutôt, ce n'est pas ma faute, mais bien le concours de plusieurs circonstances absolument étrangères à ma volonté. Comment, en effet, ne pas lire avec plaisir et ne pas répondre de suite à un ancien ami, avec qui on a été lié de la plus étroite amitié ? Assurément je suis loin d'oublier ainsi mes anciennes connoissances. Tout ce qui me fâche, c'est que ce soit à l'instigation de M. Serbat que vous m'ayiez écrit. Assurément il a fort mal entendu ma lettre : je ne crois pas avoir été assez impertinent pour être fâché que vous ne m'écrivissiez pas, et par conséquent, je ne pense pas lui avoir parlé de la sorte. Autant que je puis m'en rappeler, je lui dis : *Dites bien des choses à Montissou, qui, probablement, ne pense plus à moi.* Je crois que ce sont là mes paroles que M. Serbat a tournées à sa fantaisie. Chacun doit être libre. Il seroit bien ridicule d'exiger une correspondance d'une personne qui ne nous doit rien. Ainsi, mon ami, que ce que Serbat vous a dit ne vous gêne en rien. Si vous avez envie d'être en correspondance avec moi, ce sera avec infiniment du plaisir que je m'en acquitterai, et je vous assure que je ne serai pas aussi paresseux que cette dernière fois. Si, au contraire, cela vous ennuie en la moindre chose, je saurai, quoiqu'avec peine, en faire un sacrifice.

Je suis très sensible au souvenir de Claud et d'André. Je désire l'avancement et la prospérité de l'un et de l'autre. Dites leur, je vous prie, bien des choses de ma part. Quand vous écrirez à André, dites

lui que je suis avocat et que j'ai soutenu ma thèse avec assez de succès.

Adieu, mon cher ami. Je suis avec considération et attachement

Votre ami.

MOURCIN, *avocat*.

Mes hommages à vos dames et à M. votre père, ainsi qu'à toutes nos connoissances.

Au dos : *A Monsieur*
Monsieur Dumonteil fils aîné,
chez Saint-Jean,
rue Saint-Roc, n° 20,
à Périgueux
(Dordogne).

ARCHÉOLOGIE.

MON 1122. SONNET.

N'allez pas les chercher en Suisse, en Italie,
Les ravissants aspects, les sites gracieux :
Au bord de son grand fleuve aux flots harmonieux,
Ta terre, ô Périgord, de beautés est remplie.

Nous avons des abris que jamais on n'oublie ;
Tout y semble arrangé pour le plaisir des yeux.
Touristes, voyagez, allez sous d'autres cieux,
Vous ne trouverez point nature plus jolie.

Venez donc voir Feyrac, venez voir Castelnaud
Que, pour recevoir l'aigle, on construisit si haut,
Et Beynac dominant la campagne élargie.

— J'aime à chanter nos vieux manoirs... Et c'est pourquoi,
Le cœur saisi d'un vague et poétique émoi,
Je me livre aux douceurs de l'archéologie.

Ludovic SARLAT.

NÉCROLOGIE.

M. LE MARQUIS DE BOURDEILLE.

Le nom de Bourdeille a le privilège d'évoquer en Périgord de grands souvenirs historiques.

M. Hélié-Louis-Charles-Gustave marquis de Bourdeille qui vient de mourir subitement à Paris, où il était né le 12 juillet 1823, appartenait à l'une des branches de cette famille, qui a tenu autrefois un rang si distingué parmi la noblesse périgourdine tant par les illustrations de toutes sortes qu'elle a fournies et les charges élevées qu'elle a occupées que par les services éminents qu'elle a rendus.

Il avait eu à cœur d'entrer, avec son fils, dans notre Société historique et archéologique, toujours heureuse d'inscrire sur la liste de ses membres les noms les plus recommandables de la province dans le présent comme dans le passé.

M. le marquis de Bourdeille avait le culte des traditions de la famille dont il était l'héritier et le chef. On sait qu'il était parvenu à acquérir le château de Bourdeille, qui depuis plus d'un siècle était sorti de sa maison.

Il ne s'est point contenté de renouer la chaîne interrompue des temps sur le siège même de l'antique baronnie ; il a voulu encore, mettant à profit le trésor de ses archives particulières, retracer l'histoire des ancêtres qui l'avaient jadis illustrée.

C'est ainsi qu'on lui doit une intéressante notice sur ce Pierre de Bourdeille, plus connu sous le nom de son abbaye et seigneurie de Brantôme, dont on célébrait naguère la mémoire par l'érection publique d'un buste sur une des places de Brantôme. Au sujet du fameux mémorialiste, notre collègue ne partageait point l'opinion de ceux qui le font naître en Périgord où était le berceau de sa famille ; il le croyait né en Navarre, où la grand'mère et la mère de ce dernier faisaient partie de la cour de Marguerite, et où il passa d'ailleurs sa jeunesse (1).

M. le marquis de Bourdeille a surtout donné ses soins à la rédaction d'une histoire abrégée de la maison de Bourdeille, travail qui n'avait pas encore été fait d'une manière complète. Il y fait remonter sans interruption les degrés de sa filiation jusqu'à la moitié du xi^e siècle, et fait défiler

(1) *Notice sur Pierre de Bourdeille, abbé et seigneur de Brantôme*, nouvelle édition, Troyes, imprimerie Legleu, 1893, in-8°, page 9.

tour à tour dans cette noble galerie les sires de Bourdeille, qui apparaissent avec tous les caractères des grands seigneurs, les croisés, les chevaliers du Temple, de St-Jean-de-Jérusalem et de Malte, les évêques dont le plus célèbre est le cardinal Hélié, les écrivains renommés, les capitaines, les sénéchaux et gouverneurs du Périgord (1).

On n'a pas oublié la discussion soulevée dans ce *Bulletin* au sujet de l'évêque de Périgueux, François de Bourdeille. Si notre collègue a eu raison sur un point en soutenant que ce prélat, consécrateur de St-Vincent-de-Paul, n'appartenait pas à la branche de Montancey, étant fils de Gabriel de Bourdeille, seigneur des Bernardières, et de Claire de Pontbriant, son insistance à vouloir arrêter cette branche de Montancey à Philibert de Bourdeille, mort sans postérité mâle, au commencement du XVII^e siècle, n'était nullement fondée. On n'a, pour s'en convaincre, qu'à jeter un coup-d'œil sur la filiation qu'en a établie l'abbé de Lespine (2) : il résulte clairement de la généalogie dressée par cet érudit compatriote, que Philibert de Bourdeille avait un frère, Jean de Bourdeille, marié en 1576, avec Françoise de Saint-Gilles, qui devait continuer la descendance.

Quoi qu'il en soit, les recherches de M. le marquis de Bourdeille nous ont révélé bien des faits curieux, bien des détails ignorés ; on ne peut que lui en être très reconnaissant.

Notre regretté collègue était membre titulaire du conseil héraldique de France, membre de la Société des archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis et membre honoraire de l'académie de Pise.

D.

(1) *Notice généalogique de la maison de Bourdeille*, Paris, imprimerie Bourdet et Hézard, 1892, in-8° de 28 pages. — *Maison de Bourdeille en Périgord. Filiation complète établie sur titres depuis 1044 jusqu'en 1893*, Troyes, imprimerie Legleu, 1893, in-8° de 74 pages.

(2) Bibliothèque nationale : *Fonds Périgord*. tome LVIII, folios 194 et suivants.



Deux planches accompagnent cette livraison : la 1^{re} représente la porte du château de Bannes ; — et la 2^e, la cheminée du château de Rognac.

Le Gérant responsable : J. BOUNET.

Périgueux. Imp. de la Dordogne.

BULLETIN
DE LA SOCIÉTÉ
HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE
DU PÉRIGORD.

TOME XXIII. — QUATRIÈME LIVRAISON.



PÉRIGUEUX

IMPRIMERIE DE LA DORDOGNE (ANC. DUPONT ET C^o), RUE TAILLEFER.

Juillet-Août 1896.

SOMMAIRE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS LA 4^e LIVRAISON.

	Pages.
Assemblée générale du 27 mai 1896.....	237
Séance mensuelle du jeudi 2 juillet.....	246
La société périgourdine au temps de Bertrand de Born (M. R. DE BOYSSON).....	268
Vente, par Hélié Pelete à Hélié de Landric et à Marie du Puy, de la quatrième partie du tènement de Lauterie (M. le marquis d'ABZAC DE LA DOUZE).....	288
La Filolie (M. le baron OBERKAMPFF DE DABRUN).....	290
Ordonnance et règlement de police de la ville de Sarlat du 18 avril 1716 (M. Louis CARVÈS).....	291
Autel du chapitre dans la cathédrale de St-Front (M. Amé- dée GRENIER).....	296
VARIA. — Congrès archéologique du 3 au 11 juin 1896 (M. A. DE ROUMEJOUX).....	303
Nécrologie. — M. Ferdinand Millet-Lacombe (M. E. R.).	309
— M. le marquis de Sainte-Aulaire (M. le B ^{on} DE VERNEILH).....	309
— M. Leo Drouyn.....	314

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE

DE LA

SOCIÉTÉ HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE DU PÉRIGORD

Du 27 mai 1896.

Présidence de M. DE ROUMEJOUX, président.

La séance est ouverte à sept heures et demie du soir, dans la salle accoutumée.

Sont présents : MM. Charles Aublant, le chanoine Brugière, le marquis de Cumond, Antony Délugin, Dujarric-Descombes, Charles Durand, le marquis de Fayolle, le docteur Ladevi-Roche, Jules Mandin, le baron de Nervaux, Passemard, l'abbé Prieur, de Roumejoux, Eugène Roux, de Saint-Pierre et Villepelet.

Le procès-verbal de la réunion précédente est lu et adopté.

M. LE PRÉSIDENT rappelle qu'aux termes de l'article 8 de nos statuts, il y a lieu de procéder aujourd'hui au renouvellement annuel du bureau qui est élu au scrutin de liste et dont tous les membres sont rééligibles. Il invite les membres présents à venir voter immédiatement, bien que l'urne doive rester ouverte pendant tout le cours de la séance.

Les sociétaires se rendent à cette invitation et apportent successivement leur bulletin de vote.

M. LE PRÉSIDENT nous annonce la mort d'un de nos fidèles confrères, M. Ferdinand Millet-Lacombe, qui était des nôtres depuis l'origine de la Société, ancien bâtonnier de l'ordre des avocats à Périgueux, décédé à la Maison-Neuve, commune de Saint-Saud le 17 avril 1896. Il n'assistait pas à nos réunions, n'en n'ayant pas le loisir, quand il habitait la

ville, mais il suivait avec intérêt nos travaux en lisant le *Bulletin*.

Une notice nécrologique sera consacrée à sa mémoire.

Des regrets unanimes accueillent cette triste communication.

Notre bibliothèque a reçu dans le courant de ce mois les ouvrages suivants :

The architectural record, un fascicule du volume V, july 1895... july 1896, contenant un article de M. Barr Ferree, *French Cathedrals*, avec illustrations, in-8°, New-York ;

De l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres de Paris, qui demande à échanger ses publications avec les nôtres, un exemplaire des volumes disponibles :

1° Des *Mémoires de l'Académie*, tomes 14 à 35 ;

2° Des *Mémoires des savants étrangers* :

1^{re} série, du tome 2 au tome 10 ;

2° série, du tome 3 au tome 6 ;

3° du *Recueil des Notices et Extraits des Manuscrits de la Bibliothèque nationale* (tome 11 au tome 34, sauf le tome 16 qui est épuisé, et la première partie du tome 17) ;

Et 4° Les *Comptes rendus* des séances de l'Académie, depuis le mois de janvier dernier ;

Le *Journal des Savants*, cahiers de mars et d'avril 1896, deux fascicules in-4°, Paris, Imprimerie nationale ;

La *Revue des Études grecques*, tome IX, cahier trimestriel n° 33 de janvier-mars 1896, in 8°, Paris, Ernest Leroux, éditeur ;

La *Revue Archéologique*, troisième série, tome XXVIII, mars-avril 1896, un fascicule, in-8°, Paris, Ernest Leroux, éditeur ; contenant, p. 154, un article de notre éminent correspondant, M. Edmond Le Blant, avec planches, sur *Quelques représentations du sacrifice d'Abraham* ;

La *Bibliothèque de l'Ecole des Chartes*, tome LVII, première livraison, janvier-février 1896, in-8°, Paris, librairie d'Alphonse Picard et fils ;

La *Revue de la Société des Etudes historiques*, quatrième série, tome XIII, 61^e année, 1895, un fascicule, in-8°, Paris,

Albert Fontemoing, éditeur ; contenant, p. 245, une étude sur le *Périgord historique et archéologique*, par notre compatriote, M. Georges Dufour, vice président de cette Société, avocat, membre du Conseil général de Seine-et-Oise ;

La *Revue de Saintonge et d'Aunis*, bulletin de la Société des Archives historiques, XVI^e volume, 3^e livraison, 1^{er} mai 1896, in-8°, Saintes, M^{me} Mortreuil, libraire, où, page 225, sont donnés quelques détails biographiques sur le jésuite Henri-Ignace de Montaigne, né à Bordeaux le 17 janvier 1656, fils du conseiller au parlement François de Montaigne, seigneur de Bussagnet et de Thérèse du Solier. On le trouve à Périgueux en 1696-97 ;

Le *Bulletin de la Société des lettres, sciences et arts de la Corrèze*, 1^{re} livraison, 1896, janvier février-mars, in 8°, Tulle, imprimerie Crauffon, administrative et commerciale ;

Le *Bulletin archéologique et historique de la Société archéologique de Tarn et Garonne*, tome XXIII, année 1895, quatre fascicules trimestriels, in-8°, Montauban, imprimerie et lithographie Forestié, contenant, page 176, le compte-rendu d'une soirée musicale et d'adieux *Chez le général de Boysson*, notre compatriote et confrère, aujourd'hui commandant la division de cavalerie de Lyon ;

La *Revue des langues romanes*, quatrième série, tome IX, n° 5, mai 1896, in-8°, Montpellier et Paris, Pedone-Lauriel, libraire-éditeur ;

La *Revue épigraphique du midi de la France*, n° 81, janvier, février, mars 1896, in-8°, Lyon, imprimerie Savigné à Vienne (Isère) ;

De M. Ferdinand Villepelet, un exemplaire du *Testament de Géraud de Malayoles* (1272), extrait du *Bulletin historique et philologique*, 1895, in-8° de 7 pages, Paris, Imprimerie nationale ;

De M. Robert Villepelet, une étude non signée sur *Les Impôts indirects à l'époque révolutionnaire*, in-8° de 30 pages, Paris, Imprimerie nationale, 1896 ;

Et de M. Dujarric-Descombes, son article paru dans le *Journal de la Dordogne* du mercredi 27 mai 1896, sur *Le comte d'Aydie, écrivain*, où il nous apporte des détails précis sur la

traduction des Œuvres choisies de Bacon, par le comte d'Aydie, imprimées en 1734, et dont il est question dans le *Bulletin* (tome XIX, p. 82).

Des remerciements sont votés aux donateurs.

La Société des Archives historiques de la Gironde nous envoie aussi un résumé imprimé des procès-verbaux de ses séances des 25 janvier, 29 février et 28 mars 1896.

M. LE SECRÉTAIRE-GÉNÉRAL signale, dans le numéro d'avril 1896 des *Annales du Midi*, la publication par M. le chanoine Douais, de Toulouse, de deux chartes concernant l'abbaye de Cadouin. La seconde, qui renferme les lettres de Louis XI, portant donation d'une rente annuelle de quatre mille livres à prendre sur le domaine royal dans les lieux y dénommés, en faveur de l'abbaye (avril 1482), était déjà connue par des analyses, sinon dans son texte intégral ; mais la première, qui est une ordonnance de Charles VII, datée de Paris le 10 juillet 1438 et tirée d'un registre de la viguerie de Toulouse, est, croit-il, inédite. Voici d'ailleurs le sommaire qu'en donne M. l'abbé Douais :

POUR L'ABBAYE DE CADOUIN

(Paris, 10 juillet 1438.)

Jacques de Lanis, abbé de Cadouin et administrateur du Saint-Suaire et de son église, à Toulouse, s'est plaint au roi que Jean Boyer, religieux, s'est emparé de l'abbaye en 1432, se disant abbé ; et après avoir rendu de nul effet, grâce à la complicité de Jean de Grailli, comte de Foix et lieutenant du roi en Languedoc, les lettres de saisine de nouveau obtenues par lui, a pillé l'abbaye et emporté les objets précieux et vases sacrés, entre autres une crosse abbatiale valant plus de 150 écus d'or, et un écrin ou reliquaire pour le Saint-Suaire, don de la mère du roi ; il s'est encore saisi du sceau et de tous ses biens, livres, terres et animaux ; il a même fait mettre les religieux en prison, au grand préjudice de l'abbaye, aujourd'hui déserte et abandonnée. Le roi, prenant l'abbaye sous sa protection et la mettant sous sa sauvegarde, ordonne que l'abbaye soit remise dans son ancien état, et que les coupables de tels et si

grands méfaits soient cités à comparaitre devant le Parlement de Paris.

Il y a lieu de remarquer dans cette pièce curieuse le récit des méfaits de Jean Boyer, l'énumération des principaux biens meubles composant le trésor de l'abbaye et la complicité de Jean de Grailli. Louis XI qui rappela en 1482, dans ses lettres d'amortissement en faveur de Cadouin, le nombre des religieux qui y étaient établis de toute ancienneté, garda cependant le silence sur les désordres mentionnés dans l'ordonnance de Charles VII.

Suit cette ordonnance, pages 146-151.

M. LE SECRÉTAIRE-GÉNÉRAL signale encore dans la *Revue des questions historiques* de 1895, n° de juillet, p. 41-63, un article de M. Clément-Simon, intitulé : *Un capitaine de routiers sous Charles VII : Jean de la Roche*. « Beaucoup de détails » nouveaux, écrit M. Antoine Thomas, sur les exploits des » routiers en Limousin et en Périgord, notamment sur le » siège d'Auberoche contre les Anglais, qui dura près d'un » an, en 1429. Les lettres de rémission du 9 avril 1431, dont » M. Clément-Simon déplore la perte avec M. de Beaucourt, » ont été publiées dans la *Revue historique* de 1889, tome XL, » pages 76-78. »

La même *Revue*, de juillet 1895, pages 96-148, contient un article de notre compatriote M. de Lanzac de Laborie, sur *La Révolution en Périgord et l'émigration*, d'après les notes de l'abbé Lespine.

Maintenant que notre bibliothèque prend des proportions considérables, M. DE FAYOLLE pense qu'il serait plus commode d'avoir dans la maison un bibliothécaire qui pourrait communiquer les livres aux membres de la Société, sans faire appel à l'obligeance de M. de Saint-Pierre. Dans ses moments perdus, ce bibliothécaire pourrait estampiller et cataloguer les livres. Il propose de nommer M. le chanoine Brugière, habitant la maison, qui n'aurait que quelques pas à faire pour répondre aux demandes de nos confrères.

M. l'abbé BRUGIÈRE est disposé à accepter ces fonctions, à la condition toutefois de n'être pas chargé de cataloguer les volumes ; il n'aurait pas le loisir de faire ce travail.

M. Ludovic PASQUET, élu membre titulaire dans la précédente réunion, adresse ses remerciements à la Société.

Le numéro d'avril 1896 de la *Revue des autographes* que nous adresse M. Eugène Charavay fils, indique quelques pièces où figurent des noms périgourds :

1° Une approbation, datée de Paris le 1^{er} mai 1604, par Soffrey de Calignon, premier président au Parlement de Grenoble, comme membre du Conseil de Navarre, de la vente faite à M. de Pierre-Buflère de la châtellenie de Masseret (Corrèze) par le sieur de Lardimalie, gouverneur du Périgord et de la vicomté de Limoges, à cause d'une surenchère sur l'offre de Bernard d'Escars, seigneur de Saint-Bonnet et de Saint-Ybars ;

2° Une curieuse lettre du conventionnel Roux-Fazillac, d'Excideuil, datée d'Angoulême le 28 septembre an II : « J'étois informé qu'il existoit encore dans notre marine et » nomément à Rochefort beaucoup d'officiers de l'ancien » régime et inciviques. A mon arrivée ici, je fus à portée de » me convaincre qu'il en existoit au moins un.... c'est Latran- » chade, le seul de sa famille qui n'ait pas émigré... il étoit » ici dans l'oisiveté ne faisant qu'aristocratiser depuis le » matin jusqu'au soir » ;

Et 3° une lettre du prince Charles-Maurice de Talleyrand, datée du 8 nivôse an XI, au général de Hédouville, ambassadeur de la République française à Saint-Petersbourg, par laquelle il lui recommande son neveu qui va se rendre de Vienne à Saint-Petersbourg. « C'est lui rendre un vrai » service que de le faire travailler ; quelques mois avec vous » lui seront utiles pour toute sa vie. »

La Société française d'Archéologie nous envoie le programme du Congrès qu'elle doit tenir, le mois prochain, en Bretagne et nous invite à y assister.

Nous y serons représentés par MM. de Roumejoux, de Fayolle et de Saint-Saud.

M. DE PEYRONNY adresse au Président, avec un croquis à

la plume, les mesures complémentaires de la motte qu'il lui a signalée antérieurement pour sa ressemblance avec celle de Notre-Dame, et qui est située sur le bord de la route de Sadillac à Saint-Perdoux. La largeur du fossé, prise au niveau du bord, varie de 4 mètres à 10 mètres, et la profondeur de 0^m 50 à 1^m 20. Au pied de la motte, il y a deux traces de chemin creux se dirigeant vers Puyredon. Au sud, le bord de fossé a été détruit par le déblai de la route de Sadillac à Saint-Perdoux. Au fond du fossé nord, « il y a un » sournu », écrit-il, et « à ma visite précédente, il me sem- » ble en avoir vu un autre au milieu de la plate-forme. Au » nord-est, le bord du fossé est presque nul ; à l'est, le bord » du fossé est très évasé. La longueur de la pente varie. »

M. LE PRÉSIDENT utilisera ces informations dans son travail d'ensemble sur les mottes de la région.

M. Charles DURAND met ensuite sous nos yeux une photographie représentant la tête de Pomone, sculptée en haut relief et qui a été trouvée dans les fouilles des caves de l'hôtel acquis par M. de Lestrade, rue Romaine, à la Cité. Notre confrère fera de cette belle pièce l'objet d'une étude dans le *Bulletin*.

M. DUJARRIC-DESCOMBES fait hommage de deux actes sur parchemin, passés en 1272 et 1273, sous le sceau d'Itier, prieur du Peyrat et archiprêtre de Goûts, *sigillo domini Yterii, venerabilis prioris de Peyrato et archipresbyteri de Guoz*.

La première de ces chartes, remarquables par leur écriture, est une donation entre vifs consentie par Guillaume de Curie, de Salles, à Jean de Seguin, de Villebois, et à Pétronille, sa femme, d'une pièce de terre sise au Puy de P...

La seconde contient un achat de rente par les mêmes époux de Seguin, de Hugues de Chaumont, valet.

Les deux sceaux ont malheureusement disparu.

Ces deux chartes seront jointes au fonds provenant de la seigneurie de Saint-Just.

Le vice-président du tribunal de Tulle, M. Sengensse, a proposé à M. LE PRÉSIDENT de lui communiquer un testa-

ment d'un Des Cars qui renferme un legs aux Cordeliers d'Excideuil. La proposition a été acceptée avec empressement. Le Président tirera parti du testament, s'il y a lieu, dans son mémoire en préparation sur le couvent des Cordeliers naguère incendié.

M. LE SECRÉTAIRE-GÉNÉRAL donne ensuite lecture d'une lettre écrite de Paris, le 30 septembre 1657, à Brun le jeune, à Bergerac, par le célèbre médecin Claude Bourdelin, né en 1621, à Villefranche près de Lyon, et qui, ayant perdu de bonne heure ses parents, vint à Paris, où il apprit de lui-même le grec et le latin pour s'adonner à la chimie et à la pharmacie. Il fut la souche de plusieurs savants ; il entra lui-même à l'Académie des sciences lors de sa fondation, et il eut deux fils, tous deux académiciens, l'un de l'Académie des sciences, l'autre de celle des Inscriptions.

Dans sa missive, il entretient Brun de teinture qu'on tire des marcassites pour la mettre dans quelque tisane prescrite à celles qui ont des maux de tête, obstructions, pâles couleurs et autres de cette sorte. Il lui parle aussi de pilules nouvelles à l'aloës, mirrhe et mastic, à parties égales, pour les maux de tête ; d'un vernis inventé par M. Duclos, et de la préparation de l'élixir des propriétés de Paracelse.

Comme on le voit, l'apothicaire Brun, de Bergerac, était en correspondance avec toutes les célébrités de son temps.

L'auteur de la lettre s'appliquait particulièrement à l'étude des eaux minérales et à celle des plantes usuelles. (Voir son *Eloge* dans les *Œuvres* de Fontenelle.)

Cette missive sera publiée dans le *Bulletin*.

Le *Bulletin* publiera également un écrit satirique visant la plupart des magistrats du présidial de Périgueux que M. Charles AUBLANT nous communique et qu'il a découvert dans les papiers des Dumonteil, de Douchapt. Il est intitulé : *Extrait d'une nouvelle bibliothèque mise en vente à Périgueux en 1741*. L'auteur attribue ironiquement à chaque magistrat la paternité d'un ouvrage dont le titre résume les travers de caractère du pseudo-auteur.

Pour être plus intéressante, cette pièce aurait besoin d'annotations biographiques sur chaque personnage.

Enfin M. LE PRÉSIDENT confirme le projet d'excursion archéologique dont il nous a déjà parlé. Il voudrait l'effectuer les 20 et 21 juillet. La Société visiterait le premier jour Brassac, Maroite, Saint-Vivien, Cercles, La Tourblanche, Léquillac-de-Cercles et Vieux-Mareuil ; le second jour, Mareuil, Goûts, Cherval, Saint-Martial-de-Viveyrols et Vertheillac.

L'assemblée accepte ce projet.

Il est procédé ensuite à l'élection d'un candidat qui demande à entrer dans notre compagnie. La candidature mise aux voix est favorablement accueillie.

M. Antoine Fourgeaud, pharmacien, rue de Bordeaux, à Périgueux, présenté par M. le docteur Le Roux et M. Charles Aublant, est déclaré admis membre titulaire de la Société.

Après un dernier appel aux votants, M. LE PRÉSIDENT prononce la clôture du scrutin et procède sur le champ au dépouillement des bulletins qui donne les résultats suivants :

Sont élus pour l'année 1896-1897 :

Président, M. de Roumejoux.

Vice-présidents :

Pour l'arrondissement de Périgueux, M. le M^{re} de Fayolle ;

- de Bergerac, M. Elie de Biran ;
- de Nontrón, M. le baron de Verneilh ;
- de Ribérac, M. Dujarric-Descombes ;
- de Sarlat, M. Philippe de Bosredon.

Secrétaire général, M. Villepelet ;

Secrétaires adjoints { M. le chanoine Brugière ;
 M. l'abbé Prieur ;

Trésorier, M. de Saint-Pierre.

M. LE PRÉSIDENT remercie l'assemblée du nouveau témoi-

gnage d'estime qu'elle vient de donner à son bureau qui, de son côté, fera tous ses efforts pour continuer à la mériter.

La séance est levée à dix heures du soir.

Le Secrétaire général,
Ferd. VILLEPELET.

Le Président,
A. DE ROUMEJOUX.



Séance du jeudi 2 Juillet 1896.

Présidence de M. DE ROUMEJOUX,
président.

La séance est ouverte à midi et demi dans la salle habituelle.

Sont présents : MM. Dujarric-Descombes, Charles Durand, le marquis de Fayolle, le docteur Ladevi-Roche, Lespinas, Jules Mandin, de Roumejoux et Villepelet.

M. le comte de Saint Saud s'excuse par écrit de ne pouvoir assister à la séance.

Le procès-verbal de la précédente réunion est lu et adopté.

Notre bibliothèque a reçu dans le courant du mois dernier les ouvrages suivants :

Les Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, de l'année 1896, quatrième série, tome XXIV, bulletin de mars-avril, in-8°, Paris, Imprimerie nationale, Alphonse Picard et fils, éditeurs, 1896 ;

Le Bulletin du Comité des travaux historiques et scientifiques, section des sciences économiques et sociales, séances mensuelles, rapports, mémoires, 1895, in-8°, Paris, Imprimerie nationale, 1896 ;

Les Discours prononcés à la séance générale du Congrès, le samedi 11 avril 1896, par M. Grandidier, membre de l'Académie des sciences, et M. Guieysse, ministre des Colonies,

ministre par intérim de l'Instruction publique, des Beaux-Arts et des Cultes, brochure grand in-8°, Paris, Imprimerie nationale, 1896 ;

La *Table alphabétique des publications de l'Académie celtique et de la Société des Antiquaires de France* (1807 à 1889), rédigée, sous la direction de Robert de Lasteyrie, membre résidant, par Maurice Prou, membre résidant, archiviste-bibliothécaire, un volume broché in-8°, Paris, Klincksieck, libraire, 1894 ;

Les *Bulletin et Mémoires de la Société nationale des Antiquaires de France*, sixième série, tome IV, *Mémoires 1893*, un volume broché in-8°, Paris, Klincksieck, libraire, 1894 ;

Le *Bulletin de la Société nationale des Antiquaires de France*, 1894, un volume broché in-8°, Paris, Klincksieck, libraire ;

Le *Bulletin de la Société archéologique et historique de l'Orléanais*, tome XI, n° 156, troisième et quatrième trimestres de 1895, in-8°, Orléans, Herluison, libraire éditeur, Paris, Lechevalier, libraire éditeur, 1895, où, page 132, M. Dupré écrit en sa notice sur les *Souvenirs de saint Aignan, évêque d'Orléans, dans l'Aquitaine* :

La Dordogne nous fournirait ensuite quatre localités du même nom, modifié par les variantes du patois périgourdin (*Aigne, Anyan, Aygnan, Agne, Anhe*), où l'on reconnaît cependant la forme primitive.

Le deuxième évêque de Périgueux s'appelait *Anianns* ; mais il n'a jamais été honoré comme saint, et ce n'est pas lui dont certaines localités du Périgord prirent le vocable. C'est bien de l'évêque d'Orléans, lequel d'ailleurs vivait longtemps après celui de Périgueux, son homonyme ;

Le *Bulletin de la Société archéologique de Nantes et du département de la Loire-Inférieure*, tome XXXIII, année 1895, premier et deuxième semestres, un volume broché in-8°, Nantes, 1895 ;

Les *Bulletins de la Société des Antiquaires de l'Ouest*, deuxième série, tome VIII, premier trimestre de 1896, janvier-février-mars, in-8°, Poitiers, Druinaud et Bonamy, libraires-éditeurs ;

Le *Bulletin de la Société des Etudes littéraires, scientifiques et*

artistiques du Lot, tome XX, quatre fascicules in-8°, Cahors, imprimerie Laytou, 1895, où on lit dans le *Livre de main des Du Pouget* (1522-1598) publié par M. Greil, que le Périgord exportait en Quercy, en l'année 1527, « grande foyson de chandelles de rousine (résine) », et en 1531, de nombreux pourceaux provenant de Ladouze et des environs, « toute foyz maigres, petits et à grand pris » ;

Le 4^e fascicule du tome XIX, 1894, et les 1^{er} et 2^e fascicules du tome XX, 1895, de la *Société archéologique de Bordeaux*, deux brochures in-8°, Bordeaux, Feret et fils, libraires-éditeurs, et veuve Cadoret, imprimeur ;

Le fascicule du premier trimestre, 21^e année (1896), du bulletin de la *Société de Borda, Dax (Landes)*, in 8°, Dax, imprimerie-reliure Hazael Labèque, 1896 ;

Le *Bulletin périodique de la Société Ariégeoise des sciences, lettres et arts*, V^e volume, n° 6, in-8°, Foix, imprimerie veuve Pomiès, 1896 ;

La *Revue des langues romanes*, 4^e série, tome IX, n° 6, juin 1896, in-8°, Montpellier et Paris, Pedone-Lauriel, libraire éditeur ;

Le *Médaillier de la Société archéologique de Montpellier*, description des monnaies, médailles et jetons qui composent ce médaillier, par Emile Bonnet, 1^{re} partie : Monnaies antiques, brochure in-8°, avec planche, 1896 ;

Le *Bulletin de la Société d'Etudes des Hautes Alpes*, 15^e année, deuxième série, n° 18, 2^e trimestre 1896, in-8°, Gap, imprimerie Eugène Jouglard, 1896 ;

De M. Drouault, une affiche-prospectus représentant par une phototypie le château du Pommier, situé près de Saint-Front la-Rivière et qui était à vendre ces jours-ci en l'étude de M^e Durand de Ramefort, notaire à Saint-Pardoux.

Au moment où LE SECRÉTAIRE GÉNÉRAL se rendait à la séance, il a reçu des publications d'un très grand luxe sur les *Restaurations des monuments antiques de la Grèce et de l'Italie*, par les pensionnaires de l'Académie de France à Rome, que M. le Ministre des Beaux-Arts, à la demande de notre honoré confrère M. le docteur Gadaud, sénateur de la

Dordogne, veut bien donner à la bibliothèque de notre Société, et qui comprennent, pour cet envoi :

Restauration d'Olympie, l'histoire, les monuments, le culte et les fêtes, par Victor Laloux, architecte, ancien pensionnaire de l'Académie de France à Rome, et Paul Monceaux, docteur ès lettres, ancien membre de l'Ecole française d'Athènes, un volume broché in-folio, avec planches dans le texte et hors texte, Paris, maison Quantin, 1889 ;

Epidauré, restauration et description des principaux monuments du sanctuaire d'Asclépios, relevés et restaurations par Alphonse Defrasse, architecte, ancien pensionnaire de l'Académie de France à Rome, texte par Henri Lechat, chargé de cours à la Faculté des lettres de Montpellier, ancien membre de l'Ecole française d'Athènes, un volume broché, in-folio, avec planches dans le texte et hors texte, Paris, librairies-imprimeries réunies, May et Motteroz, directeurs, 1895 ;

Et sept fascicules cartonnés grand in-folio, comprenant :

La Basilique Ulpienne (Rome), restauration exécutée en 1823 par M. Lesueur, grand prix d'architecture en 1819, membre de l'Institut, professeur à l'Ecole nationale et spéciale des Beaux Arts, avec 6 planches, Paris, typographie et librairie de Firmin Didot, 1877 ;

La Colonne Trajane, par Percier, avec 13 planches, Paris, typographie et librairie de Firmin Didot, 1877 ;

Les Temples de Paestum, restauration exécutée en 1829 par Henri Labrousse, grand prix d'architecture en 1824, membre de l'Institut, avec 18 planches, Paris, typographie et librairie de Firmin Didot, 1877 ;

Le Temple de la pudicité (Rome), restauration exécutée en 1801, par M. L.-A. Dubut, grand prix d'architecture en 1797, et le *Temple de Vesta (Rome)*, restauration exécutée en 1802 par M. J.-A. Coussin, grand prix d'architecture en 1797, avec 4 planches chacune, Paris, typographie et librairie de Firmin Didot, 1879 ;

Le Temple de Marc-Aurèle (Rome), restauration exécutée en 1824 par Alexandre Villain, grand prix d'architecture en 1820, avec 8 planches, Paris, typographie et librairie de Firmin Didot, 1881 ;

Le Temple de Jupiter Panhellénien à Egine, restauration exécutée en 1852 par Charles Garnier, grand prix d'architecture en 1848, avec 14 planches, Paris, typographie et librairie de Firmin Didot, 1884 ;

Les Thermes de Dioclétien (Rome), restauration exécutée en 1879 par Edmond Paulin, grand prix d'architecture en 1875, avec 25 planches, Paris, typographie et librairie de Firmin Didot, 1890.

M. le Ministre des Beaux-Arts veut bien nous annoncer dans sa dépêche qu'il continuera de nous envoyer les volumes de cette collection à paraître.

De vifs remerciements sont votés aux donateurs, à M. le Ministre des Beaux-Arts, et particulièrement à M. le docteur Gadaud dont l'obligeante intervention nous a fait obtenir du Ministre ce magnifique don.

L'assemblée apprend avec plaisir que notre savant correspondant M. Reinhold Dezeimeris, président du Conseil général de la Gironde, a été promu officier de la Légion d'honneur à l'occasion de l'exposition de la Société philomathique de Bordeaux, et que notre confrère M. Paul Dupont a été nommé chevalier à l'occasion de l'exposition de la Lithographie. — Elle leur envoie à tous deux ses sincères félicitations.

M. FOURGEAUD, pharmacien, élu membre titulaire dans la précédente réunion, adresse ses remerciements à la Société.

M. le Ministre de l'Instruction publique, des Beaux-Arts et des Cultes, envoie au Président dix exemplaires du programme du 35^e Congrès des Sociétés savantes dont la séance d'ouverture est dès maintenant fixée au mardi 20 avril 1897.

Comme vous le remarquerez, lui écrit-il, les sujets d'études proposés par chacune des cinq sections du Comité des travaux historiques et scientifiques ont été considérablement modifiés. Il est toutefois regrettable que les Sociétés savantes n'aient pas plus complètement répondu aux demandes répétées de mon administration qui les avait engagées à rédiger les questions dont la discussion leur paraîtrait

nécessaire. Je désirerais, en effet, m'associant aux intentions du Comité, que les Sociétés prissent une part considérable à la rédaction du programme et je souhaite vivement que notre appel soit entendu à l'avenir.

Je vous saurai gré également de rappeler à vos collègues que leur participation au Congrès est subordonnée, en ce qui concerne tout au moins les sections d'Histoire et de Philologie, d'Archéologie et des Sciences économiques et sociales, au dépôt préalable des manuscrits destinés à la lecture publique. Il est donc indispensable, et j'appelle sur ce point toute votre attention, que le texte même des mémoires parvienne, avec votre visa, au 1^{er} Bureau de la Direction du Secrétariat et de la Comptabilité *avant le 30 janvier prochain*. Ce délai ne saurait être dépassé sous aucun prétexte, de même qu'il ne sera pas admis d'exception à la règle désormais formelle de la communication des manuscrits.

Une analyse faisant connaître le plan, les principales lignes et le développement du travail sera suffisante pour les mémoires se rapportant aux sections des Sciences et de Géographie historique et descriptive.

Mais il demeure bien entendu cependant que tous les auteurs désireux d'obtenir l'insertion partielle ou complète dans l'un des Bulletins du Comité devront remettre au Président de la séance, aussitôt après la lecture, leur manuscrit et, s'il y a lieu, les dessins ou planches annexes.

Voici le programme des deux premières sections :

SECTION D'HISTOIRE ET DE PHILOLOGIE.

1^o Déterminer les systèmes suivis dans les différentes provinces pour le changement du millésime de l'année de l'incarnation ; s'attacher à l'examen des séries d'actes émanés d'une même chancellerie ou d'une même juridiction. Indiquer autant que possible l'époque à laquelle chaque usage a disparu.

2^o Etablir la chronologie des fonctionnaires ou dignitaires civils ou ecclésiastiques, dont il n'existe pas de listes suffisamment exactes.

Dans ces études, on devrait se préoccuper de l'utilité des listes pour fixer la chronologie des documents dépourvus de date et pour identifier les personnages qui sont simplement indiqués dans les documents par le titre de leurs fonctions.

3^o Signaler, dans les archives et bibliothèques, les pièces manus-

crites ou les imprimés rares qui contiennent des textes inédits ou peu connus de chartes de communes ou de coutumes.

Communiquer, s'il y a lieu, des reproductions photographiques.

Mettre, dans tous les cas, à la disposition du Comité une copie du document, collationnée et toute préparée pour l'impression, selon les règles qui ont été prescrites aux correspondants, avec une courte note indiquant la date certaine ou probable du document, les circonstances dans lesquelles il a été rédigé, celles des dispositions qui s'écartent du droit consigné dans les textes analogues de la même région, les noms modernes et la situation des localités mentionnées, etc.

4° Indiquer les archives particulières renfermant des correspondances ou des documents relatifs à l'histoire politique, administrative, diplomatique ou militaire de la France.

5° Rechercher à quelle époque, selon les lieux, les idiomes vulgaires se sont substitués au latin dans la rédaction des documents administratifs.

Dépouiller systématiquement les fonds d'archives appartenant à une localité ou à une circonscription nettement limitée, dans lesquels on peut constater la substitution de la langue vulgaire au latin, comme comptes administratifs, actes et sentences judiciaires, délibérations municipales, minutes notariales ou autres documents officiels. Etablir à quelle date la substitution s'est opérée dans ces diverses catégories de pièces. Distinguer aussi entre l'emploi de l'idiome local et celui du français, et fixer à quelle date le second a remplacé le premier. Dans les territoires qui ont appartenu successivement à des Etats différents, indiquer la corrélation ou l'absence de corrélation entre les idiomes employés et les régimes politiques.

6° Faire connaître les divertissements publics ayant un caractère de périodicité régulière et se rattachant à des coutumes anciennes, religieuses ou profanes; rechercher de préférence ceux qui sont particuliers à une région, et indiquer quelles différences ou quelles analogies ils présentent avec les jeux ayant existé ou subsistant encore dans d'autres parties de la France.

7° Etudier quels ont été les noms de baptême usités suivant les époques dans une localité ou dans une région; en donner, autant que possible, la forme exacte; rechercher quelles peuvent avoir été l'origine et la cause de la vogue plus ou moins longue de ces différents noms.

Dépouiller les registres paroissiaux, les minutes des notaires, les registres des municipalités, les actes d'assemblée, les cadastres, ou tout autre fonds d'archives suffisamment abondant, en établissant, pour chaque époque, la proportion numérique des divers noms, celle

des noms simples, doubles et multiples, celles des noms empruntés au patron de la paroisse, aux autres saints du diocèse, au pays lui-même, aux familles princières ou seigneuriales de la région, aux courants d'opinion politique, aux modes littéraires, aux souvenirs patriotiques. Rechercher dans quelle proportion ont été suivis, selon les époques, les divers usages consistant à donner à l'enfant le nom du parrain ou celui de la marraine, celui d'un ascendant, etc. Pour les noms particuliers à une région et peu connus ailleurs, indiquer exactement les formes en langue vulgaire et en latin. Pour les noms pris en dehors de la région, indiquer les différentes modifications de forme et chercher l'origine.

8° Etudier les origines et l'histoire des anciens ateliers typographiques en France.

Faire connaître les pièces d'archives, mentions historiques ou anciens imprimés qui peuvent jeter un jour nouveau sur la date de l'établissement de l'imprimerie dans chaque ville de France, sur les migrations des premiers typographes et sur les productions sorties de chaque atelier.

9° Rechercher les documents relatifs à l'histoire de la marine française.

Dépouiller particulièrement les archives notariales des villes maritimes, les archives des chambres de commerce ou d'autres dépôts pouvant contenir des correspondances et des actes relatifs à la marine royale ou à la marine marchande et privée.

10° Recueillir les renseignements qui peuvent jeter de la lumière sur l'état du théâtre et sur la vie des comédiens en province depuis la Renaissance.

11° Etablir comment se faisait le transport des correspondances avant le règne de Louis XIV et comment les nouvelles politiques et autres, de la France et de l'étranger, se répandaient dans les différentes parties du royaume, du xv^e au xvii^e siècle.

12° Discuter les éléments de contrôle nécessaires pour employer les mémoires historiques composés par différents personnages ou attribués à ces personnages.

13° Recueillir les indications sur les mesures prises avant le xviii^e siècle pour la construction et l'entretien des routes.

14° Rechercher, d'après un ou plusieurs exemples particuliers, comment furent organisées et comment fonctionnèrent les assemblées municipales établies conformément à l'édit de juin 1787.

15° Etudier, dans une circonscription électorale de 1789, bailliage, sénéchaussée ou ville, la convocation des Etats généraux, les élections et les cahiers.

16° Etudier les délibérations d'une ou de plusieurs municipalités rurales pendant la Révolution, en mettant particulièrement en lumière ce qui intéresse l'histoire générale.

17° Etudier, dans un département, dans un district ou dans une commune, le fonctionnement du gouvernement révolutionnaire institué par la loi du 14 frimaire an II.

18° Etudier, dans un département ou dans un canton, le fonctionnement du régime de la séparation de l'Eglise et de l'Etat sous le Directoire et sous le Consulat jusqu'au Concordat.

SECTION D'ARCHÉOLOGIE.

I. — ARCHÉOLOGIE PRÉHISTORIQUE.

1° Compléter la liste des monuments mégalithiques relevés dans chaque département.

Deux listes de ces documents ont déjà été dressées, la première par la Commission de topographie des Gaules (Al. Bertrand, *Archéologie celtique et gauloise*, 2^e édit., p. 430), la seconde par la Société d'anthropologie (*Bulletin de la Société*, 1880, p. 64). Prendre ces relevés pour base des recherches nouvelles.

2° Dresser entièrement la liste des monuments mégalithiques, par régions, pour les colonies françaises, en particulier pour l'Afrique et Madagascar.

3° Faire, pour chaque département, un relevé des sépultures pré-romaines en les divisant en deux catégories : sépultures par inhumation, sépultures par incinération.

4° Signaler dans chaque arrondissement les monnaies gauloises qu'on y recueille dispersées isolément sur le sol.

Il importe de relever et de décrire non seulement les pièces rares ou inédites, mais surtout celles qui sont communes, et qu'on connaît par des exemplaires déjà publiés ou conservés dans les musées et les collections. C'est en signalant les pièces qu'on trouve plus abondamment et plus particulièrement dans telle ou telle région ou localité, qu'on parviendra à fixer et à préciser l'attribution de nombreux groupes de monnaies gauloises qu'on hésite à donner à des peuples voisins et dont l'origine est encore plus ou moins incertaine. Ce relevé, fait avec soin dans tous les départements, permettrait de dresser définitivement la carte numismatique de la Gaule.

II. — ARCHÉOLOGIE ROMAINE.

5° Rechercher les sarcophages ou fragments de sarcophages sculptés, d'origine chrétienne ou païenne, non encore signalés, qui peuvent exister dans des collections publiques ou dans des propriétés particulières.

6° Signaler en France et dans l'Afrique française les mosaïques antiques ou du moyen âge non relevées jusqu'à cette heure et dont on possède soit les originaux, soit d'anciens dessins.

7° Relever les documents épigraphiques ou archéologiques (statues, statuettes, bas-reliefs, bronzes, ustensiles, etc.) qui sont signalés dans des livres ou des manuscrits comme existant dans une collection publique ou privée et dont la trace est aujourd'hui perdue.

8° Signaler en France ou en Afrique les découvertes récentes de constructions d'époque romaine (temples, théâtres, villas, formes, édifices militaires, etc.).

9° Rechercher les centres de fabrication de la céramique dans la Gaule et dans l'Afrique ancienne ; voir si les anciens établissements de potiers n'ont pas survécu à l'époque antique et persisté à travers le moyen âge.

10° Etudier les pierres gravées inédites qui se trouvent, en France, dans les musées ou les collections particulières. En faire connaître les sujets, les inscriptions, les dimensions et la matière. Comprendre dans ces relevés les pâtes de verre antique, qui étaient des reproductions des pierres gravées. Étendre cette recherche au moyen âge et à la renaissance.

Cette étude devra être accompagnée des empreintes des pierres gravées de préférence à des dessins ou à des images quelconques.

III. — ARCHÉOLOGIE DU MOYEN ÂGE.

11° Signaler, par département, les sources ou les fontaines qui ont été au moyen âge ou sont encore de nos jours un objet de dévotion ou un lieu de pèlerinage. Indiquer le saint sous le vocable duquel elles sont placées, les jours et les cérémonies du culte qui s'y pratique, etc. Examiner si ces coutumes pieuses ne sont pas des survivances antiques.

12° Etudier les monnaies françaises inédites récemment découvertes, qui appartiennent à la période comprise entre les temps mérovingiens et le xvi^e siècle. S'attacher surtout aux monnaies féodales.

13° Dresser la liste, avec plans et dessins à l'appui, des édifices

chrétiens et des monuments sculptés d'une province ou d'un département réputés antérieurs à l'an 1000.

14° Rechercher les documents concernant les ateliers monétaires de province, leur fonctionnement, leur organisation ; recueillir les souvenirs archéologiques relatifs aux hôtels où ils étaient installés.

15° Etudier les caractères qui distinguent les diverses écoles d'architecture religieuse à l'époque romane, en s'attachant à mettre en relief les éléments constitutifs des monuments (plans, voûtes, etc.).

Cette question, pour la traiter dans son ensemble, suppose une connaissance générale des monuments de la France, qui ne peut s'acquérir que par de longues études et de nombreux voyages. Aussi n'est-ce point ainsi que le Comité la comprend. Ce qu'il désire, c'est provoquer des monographies embrassant une circonscription donnée, par exemple un département, un diocèse, un arrondissement, et dans lesquelles on passerait en revue les principaux monuments compris dans cette circonscription, non pas en donnant une description détaillée de chacun d'eux, mais en cherchant à dégager les éléments caractéristiques qui les distinguent et qui leur donnent un air de famille. Ainsi, on s'attacherait à reconnaître quel est le plan le plus fréquemment adopté dans la région ; de quelle façon la nef est habituellement couverte (charpente apparente, voûte en berceau plein cintre ou brisé, croisées d'ogives, coupoles) ; comment les bas côtés sont construits, s'ils sont ou non surmontés de tribunes, s'il y a des fenêtres éclairant directement la nef, ou si le jour n'entre dans l'église que par les fenêtres des bas côtés ; quelle est la forme et la position des clochers ; quelle est la nature des matériaux employés ; enfin, s'il y a un style d'ornementation particulier, si certains détails d'ornement sont employés d'une façon caractéristique et constante, etc.

16° Rechercher, dans chaque département ou arrondissement, les monuments de l'architecture militaire en France aux diverses époques du moyen âge. Signaler les documents historiques qui peuvent servir à en déterminer la date. Accompagner les communications de ce genre de dessins et de plans.

17° Signaler, dans chaque région de la France, les centres de fabrication de l'orfèvrerie pendant le moyen âge. Indiquer les caractères et tout spécialement les marques et poinçons qui permettent d'en distinguer les produits.

Il existe encore dans un grand nombre d'églises, principalement dans le Centre et le Midi, des reliquaires, des croix et autres objets d'orfèvrerie qui n'ont pas encore été étudiés convenablement, qui bien souvent même n'ont jamais été signalés à l'attention des archéologues. Il convient de rechercher ces objets, d'en dresser des listes raison-

nées, d'en retracer l'histoire, de découvrir où ils ont été fabriqués, et, en les rapprochant les uns des autres, de reconnaître les caractères propres aux différents centres de production artistique au moyen âge.

13° Recueillir des documents écrits ou figurés intéressant l'histoire du costume dans une région déterminée.

Au moyen âge, il y avait dans beaucoup de provinces des usages spéciaux qui influaient sur les modes. Ce sont ces particularités locales qu'on n'a guère étudiées jusqu'ici. Il serait intéressant d'en rechercher la trace sur les monuments.

19° Dresser, pour un département, un arrondissement ou un canton, la liste des objets intéressant l'histoire ou l'archéologie qu'il conviendrait de mettre sous la sauvegarde de la loi du 30 mars 1887.

La loi du 30 mars 1887 a décidé qu'il serait fait un classement des objets appartenant à l'Etat, aux communes, aux fabriques et autres établissements publics, dont la conservation présente un « intérêt national » au point de vue de l'histoire ou de l'art. La Commission des monuments historiques, chargée de faire ce classement, ne peut, par ses seuls moyens, arriver à découvrir tous les objets curieux qui gisent ignorés dans le fond de nos campagnes, et chaque jour l'incurie de ceux qui en ont la garde, la rapacité des brocanteurs, le mauvais goût de gens zélés mais ignorants font disparaître ou dénaturent les monuments les plus précieux. C'est aux archéologues habitant la province à se faire les défenseurs de ces richesses, à en dresser la liste, à en apporter des photographies et des dessins au Comité, qui se fera un devoir de les publier et qui sera heureux de servir d'intermédiaire entre la Commission des monuments historiques et les personnes qui ont souci de sauvegarder cette part trop peu connue du patrimoine national.

IV. — ARCHÉOLOGIE ORIENTALE ET HÉBRAÏQUE.

20° Rechercher les épitaphes, inscriptions de synagogues, graffiti en langue et en écriture hébraïques qui n'ont pas encore été signalés ou ont été imparfaitement publiés jusqu'à présent.

21° Rechercher les inscriptions arabes, épitaphes, dédicaces de mosquées, légendes de portes, de minbar, etc., antérieures à la conquête turque, qui se trouvent dans nos colonies, en particulier en Algérie et en Tunisie.

De son côté, M. le Directeur des Beaux Arts nous informe que la 21^e session des Sociétés des Beaux-Arts des départe-

ments s'ouvrira le même jour, 20 avril, à l'Ecole des Beaux-Arts, rue Bonaparte, n° 14.

Les mémoires, ajoute-t-il, préparés en vue de cette session devront m'être adressés, à la Direction des Beaux-Arts, rue de Valois, n° 3 (bureau de l'Enseignement et des Manufactures nationales), avant le 1^{er} février 1897, *terme de rigueur*, pour être soumis à l'examen du Comité des Sociétés des Beaux-Arts, chargé de désigner ceux qui pourront être lus en séance publique.

Le grand nombre des communications m'oblige à rappeler aux auteurs qu'il leur est accordé vingt minutes au plus pour lire ou résumer leurs travaux. *Les mémoires qui, à l'impression, exigeraient plus de vingt pages du format du compte-rendu devraient être l'objet de suppressions qui seraient demandées aux auteurs avant la mise sous presse.*

Les auteurs sont également prévenus que, désormais, les copies de pièces inédites jointes aux mémoires soumis à l'examen du Comité devront être authentiquées, soit par les directeurs des dépôts d'archives, soit par les notaires, soit par les propriétaires des papiers communiqués.

Je ne crois pas utile de vous rappeler longuement ce dont l'expérience des sessions précédentes vous a fait juge, à savoir le caractère particulier des études que le Comité des Sociétés des Beaux-Arts apprécie et accueille de préférence. La mise au jour de documents inédits sur les artistes ou les monuments de nos provinces, tel est le but que doivent se proposer les délégués des Sociétés des départements désireux de prendre part aux sessions annuelles.

M. Jules MANDIN nous apporte le moulage d'une belle lettre capitale, R, du 11^e siècle, trouvée sur un bloc de l'époque romaine qui avait été conservé dans la maison de l'ancienne Visitation, située sur les arènes et démolie en 1867. Elle a 0^m48 de hauteur et était la cinquième d'un mot : on cassa, dit-on, toutes les autres lettres avec le bloc pour en faire du macadam.

M. LE PRÉSIDENT fait passer sous nos yeux des photographies de calvaires et d'églises du Finistère, qu'il a rapportées de son excursion en Bretagne, du Congrès de la Société française d'Archéologie, et nous lit ses notes sur les nombreux monuments qu'il a visités et qui sont couverts de sculptures, sinon belles, du moins intéressantes. La Bretagne est

en effet le pays de la sculpture sur bois : les églises, les monuments civils, les maisons, sont pleins, regorgent pour ainsi dire d'orgues, de rétables, de chaires, de frises, de statues, de portes, de boiseries de lit, de meubles sculptés.

Ces notes seront publiées dans nos *Varia*.

M. Charles DURAND met également sous nos yeux, de la part de M. Charrier, un spécimen d'impression, de la première moitié du xvr^e siècle, sorti de l'atelier de Jean Texier, imprimeur à Périgueux, et que le conservateur des archives de Bergerac a trouvé dans la reliure d'un livre. Le texte, que M. Charles Durand demande la permission d'emporter pour le photographier, contient une formule d'absolution.

M. DUJARRIC-DESCOMBES demande ensuite à présenter quelques observations au sujet de l'origine périgourdine d'un ancien évêque de Sarlat et de Périgueux, Raymond de Brethonos, dit de Brétenoux.

Il était docteur ès lois et chanoine de Saint-Front lorsqu'il fut nommé à l'évêché de Sarlat par Benoît XIII, le 1^{er} octobre 1397 ; il fut transféré à Périgueux le 24 janvier 1404, et enfin à Lombès le 28 juin 1413.

Le chanoine Tarde, qui a commis quelques inexactitudes au sujet de ce douzième évêque de son diocèse, le dit « issu de la noble et illustre maison de Castelnau de Bretonous, portant ses armes écartelées : les premières de gule chargées d'une tour ou chasteau d'or, et les autres d'azur à un lion d'argent. » M. de Froidefond a attribué au prélat les mêmes armoiries dans son *Armorial de la noblesse du Périgord*.

Les annotateurs de Tarde ont cru voir dans le surnom de « Lumbarinsis » donné par le chroniqueur, le résultat d'une confusion dans laquelle les ont fait tomber eux-mêmes les auteurs du *Gallia christiana* (tome XIII) : ces derniers placent sur le siège de Lombès, en 1416, un Raymond de *Bretennes*, chanoine et prévôt d'Apt.

Il est bien certain qu'en 1416 Raymond de Brethonos, ancien chanoine et évêque de Périgueux, occupait le siège

de Lombès, sur lequel il mourut le 9 février de l'année suivante..

C'est l'abbé Audierne qui a signalé le premier, dans ses *Notes critiques* sur le P. Dupuy, l'erreur commune touchant l'origine de cet évêque, qui, d'après lui, serait issu « d'une noble famille du Périgord, des environs de Campagne, entre Sarlat et Le Bugue, et qu'on a mal à propos confondue avec la maison Castelnau de Brétenoux ».

Dessalles (*Histoire du Périgord*, II, 391) reconnaît aussi la confusion, mais se refuse à regarder Raymond de Brethonos comme Sarladais :

« On a dit avec raison que cet évêque ne pouvait pas appartenir à la famille Castelnau de Brétenoux, dont le nom n'était pas Brétenoux. Mais je ne saurais admettre l'origine que lui donne M. l'abbé Audierne, qui le suppose né dans un château de la commune de Campagne, dont l'existence est plus que problématique. Il est bien plus simple de dire qu'il y a tout lieu de croire qu'il était de Brétenoux, en Quercy ».

Un ancien repaire noble de *Bretenos* a cependant existé dans la commune de Campagne, ainsi qu'on peut s'en convaincre en consultant le *Dictionnaire topographique du département de la Dordogne* de M. le vicomte de Gourgues.

S'il ne nous est pas possible, dit M. Dujarric, d'établir que Raymond de Brethonos est né dans ce château, on peut du moins certifier son origine périgourdine.

A ce propos, notre collègue donne l'analyse d'une transaction intervenue entre Etienne de Chassarel, chanoine des églises de Périgueux et procureur des deux chapitres, et l'un des deux frères et héritier sous bénéfice d'inventaire de Raymond de Brethonos « *bone memorie Raymundi de Brethonos, olim Petragoricensis et ultimo Lumbariensis episcopi* », au sujet de donations faites par lui devant le notaire Géraud de Ville. Le titre sur parchemin en est conservé dans le fonds de Froidefond de la bibliothèque de Périgueux.

Cet acte fut reçu à Avignon par Géraud Jeholli de Beyssio, limousin, notaire de la cour temporelle de la cité papale, le 15 avril 1417.

Le nom patronymique des frères de notre évêque y révèle la famille essentiellement périgourdine des *Du Cluzel*, à laquelle celui ci appartenait.

Celui des deux frères qui représentait l'église de Lombès est ainsi désigné : « *Venerabilis vir dominus Petrus de Clusello, licenciatus in legibus, procurator ecclesie Lumbariensis, fraterque dicti quondam domini episcopi et heres ejus cum beneficio* ».

L'autre est mentionné sous le même nom et avec les mêmes qualités : « *Venerabilis viri domini Bertrandi de Clusello, decretorum doctoris, infirmarii monasterii Sancti Saturnini Tholose, ac fratris et coheredis dicti quondam domini Raymundi episcopi.* »

La transaction fut faite en présence d'Antoine Macellier, de Pierre de Galhard et Jean de Veyrines, damoiseaux du diocèse de Périgueux. Noble Arnaud Pascaut, bourgeois de Périgueux, demeura chargé de payer au chapitre de Saint-Front les redevances annuelles qu'il servait auparavant aux Du Cluzel. Ce fut en la demeure de Pierre Du Cluzel que fut signé cet acte, qui vient éclairer l'origine d'un prélat, que l'on ne connaissait jusqu'à ce jour que sous un nom terrien, plus célèbre en Quercy qu'en Périgord.

A cette occasion, M. DE FAYOLLE nous dit que dans son récent voyage en Bretagne il a lu le nom d'un Grignaux, évêque de Tréguier au xvi^e siècle, et il s'est demandé s'il ne s'agissait pas d'un Talleyrand de Grignols.

M. DUJARRIC-DESCOMBES répond en effet qu'Antoine de Grignaux, comme il l'a dit dans la séance du 3 novembre 1892, n'est autre qu'Antoine de Talleyrand, élu évêque le 22 décembre 1505 et mort à Loches le 16 novembre 1537.

M. le marquis DU LAU D'ALLEMANS a bien voulu donner récemment aux Archives de la Dordogne par l'entremise de M. Dujarric, 200 pièces environ, la plupart sur papier, concernant spécialement l'histoire de sa famille.

Elles peuvent se diviser en deux parties bien distinctes :

La première se rapporte aux Du Lau du Béarn et de l'Ar-

magnac. Elle contient un grand nombre de copies certifiées par l'abbé Sallier, garde de la bibliothèque du roi au siècle dernier, et une notice généalogique établissant que la maison Du Lau est issue des souverains de la Biscaye ; la filiation commence à don Lope, seigneur de Biscaye en 870 et se poursuit jusqu'à Leberon Du Lau, chevalier du pays d'Armagnac en 1255.

La seconde partie de ces papiers de famille regarde les Du Lau du Périgord, où ils ont formé d'abord la branche de La Côte, puis celles d'Allemands, de Chambon, des Ecuyers, de Bourchemin, etc.

De nombreux actes, contrats de mariage, testaments, ventes, partages et autres, y sont classés avec ordre, depuis Pierre Du Lau, seigneur de Saint-Cane en Armagnac, qui a fait la branche des Du Lau du Périgord à la fin du xiv^e siècle. Ce Pierre Du Lau, marié à Jeanne de Saint Pierre, fut l'aïeul d'Amanieu, marié en Périgord, en 1429, à Honorette de Saulnier, qui lui apporta la seigneurie de La Côte, paroisse de Biras.

Divers tableaux fixent la généalogie des branches, travail important qui se trouve résumé dans un volume manuscrit relié sous le titre de *Généalogie de la maison Du Lau*, composé par un érudit du siècle dernier. Des notes autographes complètent jusqu'à nos jours la descendance d'une famille qui a eu tous les genres d'illustration.

Ces papiers, provenant du château de Montardy, seront réunis à ceux de la seigneurie de Saint-Just précédemment donnés par M. le marquis Du Lau d'Allemands, et formeront, aux Archives du département, un fonds unique qui sera désigné sous le nom du généreux donateur.

Des remerciements ont été aussitôt adressés à M. Du Lau par M. le Préfet en son nom et en celui de M. le Ministre de l'Instruction publique.

M. DE SAINT SAUD nous apprend que la Bibliothèque municipale de Rouen renferme, sous le n° 150, un curieux manuscrit autographe de d'Hozier, c'est le registre des réceptions dans la maison de Saint-Cyr, de 1719 à 1728.

• J'y ai relevé, écrit-il, ce qui concerne notre province et les provinces limitrophes ; si le Limousin, par exemple, a donné de nombreuses élèves à cette célèbre maison, le Périgord en revanche y envoya peu de jeunes filles dans cette courte période, car, pour les noms périgourdins que voici, est-il mis en marge, à part un, que les parents des enfants demeuraient dans une province voisine.

Jeanne de Beauroyre de Villac, née le 29 novembre 1709, reçue le 29 mai 1720, et sa sœur *Marie-Anne*, née le 2 septembre 1712, reçue le 28 mars 1724. — *Marguerite de Marquessac*, née le 3 septembre 1710, reçue le 8 juin 1722. — *Marie-Anne de Belcier*, née le 19 juillet 1712, reçue le 18 juillet 1722. — *Marie d'Anglars*, née le 2 avril 1716, fille de Joseph, seigneur du Claux, et de Jeanne d'Estresse, reçue le 18 mai 1725. Il y a en marge : « Mademoiselle d'Anglars du Claux, sa sœur a été reçue le 2 juin 1749, née jumelle après 30 ans de mariage de sa mère. » — *Jeanne de La Sudrie*, fille de noble François, seigneur de Puechguis et de Marguerite de Bronq, née le 24 décembre 1713, reçue le 4 décembre 1725. — *Marie-Jeanne* (Faubournet) de Montferrand, fille d'Antoine, seigneur de La Salle, capitaine au régiment du Perche, et de Catherine de Longuechaud, née le 21 mars 1716, reçue le 20 août 1727. — Et enfin *Suzanne de La Marthonye*, fille de Léon, écuyer, sgr de Gagnon, et de Suzanne Galatheau, née le 31 juillet 1716, reçue le 9 juillet 1728.

Il est à remarquer qu'au commencement du registre, d'Hozier n'indique pas la filiation.

Dans un coup d'œil rapide jeté sur l'important fonds généalogique et héraldique dit de Martainville à la même Bibliothèque, j'ai vu plusieurs généalogies manuscrites du xvii^e siècle ; l'une celle des d'Aydie de Ribérac, leur donne comme armoiries de : *gueules à 4 amandes vidées* (ou annelets allongés) *d'argent posés en sautoir*.

M. DE SAINT SAUD veut bien nous envoyer en même temps une notice sur *Les garnisons de Limeuil et de Lanquais à la fin du xvi^e siècle*, dont les seigneurs font passer la revue tous les mois ou tous les trois mois avant de payer leurs soldats. Ceux-ci donnent quittance au trésorier en présence d'un notaire.

La notice sera publiée dans le *Bulletin*.

De son côté, M. Roger DROUAULT nous envoie une liste des instituteurs du Nontronnais en 1758 qu'il a recueillie aux Archives de la Gironde, dans le fonds de l'Intendance,

où le subdélégué de Nontron, du Bosfrand, fait connaître à l'intendant de Tourny ses notes personnelles, confidentielles, sur chacun des maîtres d'école. Ces notes sont quelquefois piquantes : le régent de Champniers est « paresseux par inclination, régent par nécessité, d'un fort bon caractère » ; il semble incarner le type du bon vivant.

M. Drouault promet, à l'un de ses premiers voyages à Bordeaux, de compléter sa liste par celles des autres subdélégations du Périgord qui paraîtront à la fois dans le *Bulletin*.

On sait, nous mande M. DE SAINT-SAUD, que dans la région de la Dordogne appelée la Double, on nomme *nauves* les petits vallons encaissés, formant souvent des prairies naturelles. Certains étymologistes faisaient dériver ce mot du latin *navis*, pensant que la *nauve* pouvait ressembler à la coque d'un bateau. J'avais toujours trouvé cette étymologie trop recherchée ; je serais plus disposé à croire qu'elle proviendrait du mot *noa*, *noha*, d'origine celtique, usité aussi dans la basse latinité, nous dit le dictionnaire de Trévoux (V, 1045), pour désigner une terre humide et grasse servant de pâturage. Dans l'ouest de la France, on appelle *noue*, *noë*, une dépression de terrain. La *Revue de l'Ouest* (mai 1895, p. 636) dit que ce mot n'est autre que le *noa* celtique ; serait-il téméraire de chercher ailleurs l'étymologie de notre *nauve* ou *nôve* de la Double ?

M. LE SECRÉTAIRE-GÉNÉRAL ajoute que le dictionnaire de Littré a admis dans ses colonnes le mot *noue* usité dans le même sens au centre de la France. Dans cette région, il a même deux acceptions : 1° Rigole naturelle dans les champs, les bois ; 2° Terrain à surface formant bateau, par conséquent plus ou moins frais et humide ; pré dans un vallon étroit. (Voir *Glossaire du centre la France*.) Roquefort, dans le *Glossaire de la langue romane*, t. II, p. 246, donne la même signification au mot « *Noue*, lisez *nove* ». Quant à l'étymologie, Littré adopte celle du dictionnaire de Trévoux ; il le fait venir du bas latin *noa* et *novium*, et du normand *noe*, prairie marécageuse.

M. le docteur LADEVY-ROCHE nous lit ensuite quelques extraits d'un inventaire de la seconde moitié du siècle dernier, des meubles du château de Saint-Germain-du-Salembre qui appartenait alors à la famille de Labaume Forsac, et examine particulièrement les livres de la bibliothèque qui par leurs titres lui fournissent des données sur le caractère et la manière de vivre des châtelains.

A propos d'acte notarié, M. DE SAINT SAUD nous communique un modèle de pétition aux députés qu'il serait heureux de voir signer par le bureau de notre Société et par les présidents et secrétaires-généraux des Sociétés historiques des départements voisins. Elle a pour but d'obtenir une loi qui ferait déposer aux Archives départementales les minutes des notaires antérieures à 1791. Une fois revêtue des signatures, elle pourrait être adressée à la Chambre des députés, à sa rentrée.

L'assemblée approuve la proposition.

Enfin M. le baron DE VERNEILH nous annonce un superbe don que veut nous faire notre vénéré correspondant M. Léo Drouyn, dont le grand talent est connu de nous tous.

• Il veut nous donner généreusement les 170 dessins qu'il fit en Périgord, il y a une cinquantaine d'années, pour un ouvrage que le vicomte de Gourgues et son beau-frère M. Charles Des Moulins se proposaient de publier sur nos monuments et leur histoire. Commencé en 1846, ce travail considérable fut interrompu par la Révolution de 1848 et n'a pas été repris depuis. Mais M. Drouyn, qui s'était chargé de la partie artistique et qui, pendant trois ans, avait parcouru notre département, le crayon à la main, avait relevé avec soin une quantité de nos monuments (églises, châteaux, bastides, peintures murales, etc., etc.), et tous ces dessins faits en général avec un soin extrême et une rare exactitude, étaient restés dans ses cartons. Quelques-uns avaient été gravés, le clocher de Brantôme et la maison du chapitre à Montpazier entre autres, et furent publiés dans le *Chroniqueur du Périgord et du Limousin*, de M. de Siorac.

• Du travail considérable, entrepris par le savant artiste et presque entièrement mené à bonne fin, ces deux gravures à l'eau-forte, exécutées par lui, sont tout ce qui est sorti de cette précieuse collection

de dessins qui va devenir notre propriété et qui a une inappréciable valeur.

» Si je n'étais pas si pressé de transmettre à la Société archéologique cette bonne nouvelle, je vous enverrais un inventaire des 73 monuments qui ont été étudiés par M. Drouyn ; mais à défaut de cette liste, je peux vous indiquer, au hasard de mes souvenirs, les dessins qui, par leur perfection, m'ont le plus frappé.

» Le château de Biron. Etude complète de la chapelle, extérieur et intérieur. Dessins de la mise au tombeau, de la *Pieta* sur le maître autel, des tombes Renaissance des Gontaut, de la porte d'entrée, etc.

Cadouin. L'église, façade. Les peintures de l'abside. Trois ou quatre dessins extrêmement soignés du cloître.

Saint-Geniès et Auberoche. Peintures murales, moins effacées il y a cinquante ans qu'aujourd'hui, et que je recommande à mon ami le marquis de Fayolle, très versé dans cette matière, pour lui donner l'idée de faire une étude complète des peintures murales de notre Périgord. Les dessins de M. Drouyn, aux couleurs près, en donnent une idée très exacte.

Sarlat. L'abside de la cathédrale et la chapelle funéraire.

Beynac. Le château de divers côtés.

Lanquais, Bannes, Montferrand, Grignols, Ribérac, dont il restait encore des ruines importantes qui n'existent plus, je crois.

La tour de Piégut, le plan de la forteresse des vicomtes de Limoges.

Nontron. La tour de la Jarrige près de cette ville, donjon miniature du XII^e siècle, placé au-dessus d'une grande cave, voûtée en ogive, et au milieu d'un vignoble que cette petite tour carrée surveillait et protégeait.

Le portail de l'église de Bussière-Badil, très étudié ; ceux des églises de Saint-Martial-de-Valette et du Petit-Saint-Martin.

A Périgueux, l'église de la Cité, vue intérieure ; la tour de Vésone, le château Barrière, etc., etc.

Le clocher de Saint-Astier, le château du Puy-Saint-Astier, les tours de Vernodes. Le château et la tour romaine de la Rigale.

A Brantôme, diverses vues de l'église avant sa restauration ; le cloître avant sa démolition ; le clocher extérieur et intérieur, vue générale de l'abbaye.

A Montpazier, à Beaumont, à Molières, vues des églises ; détails des portails ; plan des bastides.

Dessins de Lalinde, du château de Montignac-le-Comte.

Eglises de Saint-Avit-Sénieur, de Paunat, de Trémolat. Beaucoup

d'autres dont le nom m'échappe. Une foule de détails d'architecture : chapiteaux romans, statues, consoles. Bref, 73 monuments étudiés et 170 dessins.

Ces dessins sont généralement exécutés au trait, avec une netteté parfaite. Destinés à être gravés, il était inutile d'y mettre des ombres et de l'effet, et ce n'est que par exception que cette règle a été enfreinte. La plupart ont été faits à la chambre claire, ce qui est une garantie de leur scrupuleuse exactitude.

Enfouis dans plusieurs cartons, de dimensions inégales suivant les papiers ou les albums dont s'était servi M. Drouyn, ils ont été reliés, ces temps-ci, en vue d'être donnés à la Société périgourdine, et forment un volume petit in-folio, avec table des matières par ordre alphabétique à la première page.

Je n'ai pas besoin de faire ressortir l'importance du magnifique présent qui nous est fait. J'en ai remercié hier mon fidèle et vieil ami avec effusion, au nom de la Société archéologique, qui, plus tard, quand le volume lui sera parvenu et qu'on en aura dressé l'inventaire, lui exprimera officiellement sa gratitude. Nous aurons là une mine abondante de documents dessinés et écrits, car très souvent des notes manuscrites accompagnent les dessins, où nous pourrions puiser et où puiseront aussi nos successeurs.

Sentant en effet toute l'importance de ce don si précieux, l'assemblée prie M. le Président d'exprimer sa profonde reconnaissance à notre savant et vénéré confrère M. Leo Drouyn, dès que le volume annoncé lui sera arrivé.

La séance est levée à deux heures et demie.

Le Secrétaire général,
Ferd. VILLEPELET.

Le Président,
A. DE ROUMEJOUX.



LA SOCIÉTÉ PÉRIGOURDINE

AU TEMPS DE BERTRAND DE BORN.

De nombreux exemples, puisés aux sources du moyen âge, permettent d'affirmer qu'au temps où Bertrand de Born lançait ses brillants *sirventés*, les trois classes de la société périgourdine, noblesse, clergé, bourgeoisie, vivaient dans une égale indépendance, dont on devrait admirer aujourd'hui les merveilleux résultats ; elles vivaient aussi dans une atmosphère générale de foi chrétienne, bien manifestée par les nombreuses églises du douzième siècle, qui parent encore nos campagnes ; elles vivaient enfin dans un esprit d'union que les documents contemporains rendent peu contestable (1).

Chacun contribuait suivant sa destination à la grandeur du pays ; les hommes d'église se consacraient à l'apostolat, à l'enseignement public, à l'étude ; les nobles à la guerre et à la sécurité du pays ; les bourgeois à l'agriculture, aux arts et aux métiers.

Les premiers se distinguaient par leur savoir, les seconds par leur bravoure, les derniers par leur habileté.

Tous montraient le même amour pour les belles-lettres. Ils s'étaient souvent rencontrés, enfants, dans les mêmes écoles ; hommes mûrs, ils se livraient ensemble au culte de la poésie.

Tandis que le clergé composait des hymnes qui font encore notre admiration, les nobles et les bourgeois composaient des *sirventés*, des laids ou des tençons. — La langue d'oc a fourni, pendant le XII^e siècle, plus de deux cents troubadours ; le plus grand nombre et les meilleurs sont originaires du Périgord. Parmi ceux, au nombre de cent cinquante environ, dont l'abbé Millot nous a donné la biographie, on compte :

(1) Aug. Thierry, *Considérations sur l'histoire de France*. — Le Play, *Réforme sociale*, etc., etc.

dix rois ou reines, quatre-vingts nobles et soixante bourgeois ou simples artisans. Mais à côté de ces troubadours, sur lesquels on a pu recueillir des renseignements plus ou moins positifs, il en est d'autres très nombreux encore, dont les noms sont restés inconnus et dont les œuvres, arrivées en partie jusqu'à nous, dénotent un talent parfois très remarquable.

Cette activité intellectuelle de toutes les catégories sociales nous permet de bien apprécier le véritable état moral du Périgord pendant cette période du moyen âge.

Un littérateur moderne, analysant les œuvres poétiques de ce temps, a dit : « La langue d'oc n'a si bien chanté que parce qu'elle était heureuse. »

Le bonheur produit le travail et développe les arts ; la misère et la faim conduisent fatalement à la Révolution.

I.

Profond observateur comme Juvénal, Bertrand de Born voyait les défauts de ses contemporains et les jugeait avec une grande indépendance d'esprit : il ne se laissait éblouir dans ses appréciations, ni par le rang, ni par les richesses de ceux à qui s'adressaient ses justes critiques. L'amitié même n'exerçait aucune influence sur la rigueur de ses jugements. Il semble au contraire que ce noble troubadour, qui vivait au milieu des plus grands seigneurs de son temps, s'est presque toujours montré d'autant plus sévère dans ses appréciations, que ceux à qui s'adressaient ses reproches étaient plus haut placés dans la hiérarchie féodale.

Dans un chant d'amour adressé à Mahaut de Montignac, il a résumé les qualités que doit avoir un riche seigneur et les défauts qu'il doit soigneusement éviter ; il s'exprime en termes empreints d'une haute sagesse et d'une parfaite moralité.

S'abris e folhas ?..... « Barons, je suis heureux quand on » vous adresse des blâmes, car vous croyez tant valoir que, » sans rien donner, par la seule crainte que vous inspirez, » vous prétendez obtenir des louanges ; vous voudriez qu'on

» n'osât jamais vous congédier, même lorsque vous vous
» montrez mal élevés. Vous seriez plus modestes si je ne
» vous ménageais pas, comtes et vicomtes, ducs et rois,
» mais vous présentez vos actes si favorablement, que vous
» vous feriez prendre pour valeureux.

» Il y en a parmi vous qui aiment la guerre, mais qui la
» font mal ; ils ne savent jamais s'avancer sans ingénieurs,
» tant ils se plaisent à combattre de loin et à lancer leurs
» traits à distance. Je les vois toujours entourés comme
» Vivien dans la mêlée. Je ne trouve pas cela convenable,
» car je ne regarde pas comme preux le seigneur qui ne
» sait pas faire valoir lui-même son entrain, sa jeunesse et
» sa bravoure.

» Il en est qui aiment à bâtir, riches barons de grands
» pouvoirs ; ils font respecter leurs terres, ils construisent
» des portails et des tours avec la chaux, le sable et les
» quartiers (1) ; ils élèvent des donjons, des voûtes, des
» escaliers ; mais voici venir de bons convives, aussitôt
» leurs dépenses deviennent mesquines. Leur réputation ne
» s'améliore pas ainsi ; car une semblable conduite ne vaut
» rien chez un noble seigneur.

» D'autres s'adonnent à la chasse, pour se conformer à
» l'usage qui fait prendre pour riches ceux qui aiment les
» chiens, les autours, le cor, le tambour, les aboiements.
» Leur réputation n'est pas mieux établie pour cela ; ils ont si
» peu de valeur personnelle, leur pouvoir est si faible, que
» rien ne leur obéit et personne ne se rend à leurs comman-
» dements, sauf bêtes et poissons.

» Quant aux barons qui fréquentent les tournois, bien
» qu'ils dépensent largement leur avoir, ils ne plaisent
» pourtant pas toujours à mon cœur, tant je les vois souvent
» habiles à tromper. Car le seigneur qui, pour se procurer
» de l'argent, suit les tournois engagés et cherche à gagner
» ses vavasseurs, ne saurait acquérir bonne renommée.

(1) Hautefort est l'un des premiers châteaux construits avec chaux, sable et quartiers.

» D'ailleurs le courage ne le dirige pas, et s'il trouve la
» richesse, on peut encore médire de lui.

» Je veux que le riche baron sache, par son amour, attirer
» les chevaliers autour de lui, et qu'il sache les retenir par
» des bienfaits et des honneurs. Je veux qu'il se montre
» franc, courtois, distingué, large, *beau donneur*, que sa
» réputation de bravoure soit solidement établie, qu'il ne
» craigne pas d'aller à la guerre avec ses gens, même pen-
» dant le Carême ou l'Avent et que ses soldats soient tou-
» jours bien traités. »

Les nobles conseils que Bertrand de Born a réunis dans
ce *sirventés*, sont soulignés dans presque toutes ses poésies.
Il recommande surtout aux barons de se montrer toujours
d'autant plus généreux qu'ils sont plus élevés dans la hiérar-
chie féodale.

Il dit dans *Rassa lancreis* : « le riche qui ne donne rien, qui
» ne sait pas accueillir, dépenser et payer, me déplaît comme
» toute personne qui ne sait pas récompenser » ; et dans
Chasutz sui : « la cour où l'on ne fait pas de largesses n'est
» qu'un parc de barons. »

Cette société chrétienne du moyen âge oubliait bien par-
fois quelques-uns des commandements de Dieu, mais elle se
montrait en général fidèle aux préceptes relatifs à la géné-
rosité, à la franchise et à la loyauté. Elle détestait surtout le
capitalisme, cette tendance du siècle actuel, qui consiste à
créer des fortunes en capitaux produisant des revenus, sans
occupation réelle pour le riche, sans main-d'œuvre dans son
entourage, pour le pauvre.

Retirant toutes ses ressources de la terre, parfois aussi peut-
être du droit de guerre privée, la noblesse du *xii^e* siècle ne
cherchait pas, comme on le fait de nos jours, à multiplier sa
richesse par des procédés imités de la société juive, qui
vivait à cette époque au milieu du mépris général.

Bertrand de Born dit à cet égard dans *Mei sirventes volh
far* : « Ce siècle sera grand, où l'on enlèvera l'or aux usu-
riers », et dans *Ar ve la Coindetta sazoz* : « Les sacs de
» sterlings et d'agnels me produisent l'effet d'une ignominie,
» lorsqu'ils sont apportés par la fraude. »

Ce n'est pas seulement pour acquérir une bonne réputation que le riche seigneur doit se montrer généreux ; la largesse réussit à donner tous les bonheurs. Nous lisons dans *Ai ! Lemozis* :

« De même que l'eau nourrit les poissons, de même » pour nourrir l'amour, il faut répandre les dons et les services » ; et dans *Cel qui Chamja* : « Pour conquérir la meilleure femme qui soit au monde, il faut être généreux, loyal, » serviable et peux. »

On le voit, par ces quelques citations, qu'il serait facile de multiplier, la première qualité que notre troubadour recommande aux vieux barons, comme aux jeunes chevaliers, c'est toujours la générosité. La prouesse elle-même ne vient qu'au second rang.

N'est-ce pas un résultat évident de l'influence exercée sur la société du *xii^e* siècle par l'apostolat chrétien, qui voulait adoucir, avec la bienfaisance des heureux, l'inégale répartition des richesses ? Cette noblesse aux sentiments délicats ignorait le mot charité et le remplaçait par le cri : « Largesses ! largesses ! », qui retentissait les jours de fête dans la grande salle voûtée du château, cent fois répété par tous les convives, pour la plus grande joie des pauvres habitants d'alentour.

Bertrand de Born avait une telle estime pour la générosité, qu'il allait parfois jusqu'à critiquer le puissant seigneur qui cherche à faire respecter son bien, et il dit dans un de ses *sirventés* : « Ceux qui s'occupent à faire planter des haies » pour enclore leurs jardins, tout joyeux d'y vivre en petite » compagnie, ressemblent à des gardes d'assassins, chez qui » l'on ne peut entrer qu'en livrant bataille. »

Il donne d'ailleurs son plus profond mépris au spéculateur, qui vit de salaires ou de rentes, comme à celui qui trafique sur les tournois ; car on rencontrait parfois des seigneurs indignes et besogneux, qui faisaient profession de suivre les combats engagés. Lorsqu'ils étaient assez heureux pour trouver de brillants adversaires et pour les vaincre, ils s'emparaient de leurs chevaux et de leurs armes, qu'ils revendaient aussitôt. Ils retenaient comme prisonnier leur

ennemi vaincu, pour exiger ensuite toute la rançon qu'ils pouvaient arracher à sa famille. Bertrand de Born adresse à ces chevaliers d'aventures ses blâmes les plus énergiques, et leur dit : « Celui-là s'expose à toujours faire mal parler » de lui. Jamais il ne pourra conquérir l'honneur, » cette monnaie courante du temps de la chevalerie, si généralement appréciée, que notre troubadour exprimait bien la pensée de tous ses contemporains, lorsqu'il disait : « J'aime mieux » posséder honorablement une petite terre, que posséder un » grand empire avec déshonneur. »

II.

Tous ces nobles sentiments, développés en des strophes poétiques, devraient étonner ceux qui regardent le siècle des troubadours comme une période de barbarie. Leur étonnement deviendra plus grand encore, lorsqu'ils verront en quels termes Bertrand de Born recommande aux chevaliers d'être toujours courtois et preux ; en quels termes surtout il relève les défauts habituels de la jeunesse du *xii^e* siècle.

Il insiste souvent auprès des jeunes nobles pour leur bien faire sentir que la générosité ne suffit pas au riche baron, appelé par sa naissance à mener des armées au combat. Il peut bien attirer les guerriers auprès de lui par ses largesses ; mais il lui faudra de plus la courtoisie pour les maintenir sous ses ordres et la vaillance pour les entraîner aux belles luttes des tournois et des combats.

Il flétrit en termes énergiques les barons indolents dans un *sirventès*, qui n'est pas entièrement parvenu jusqu'à nous, mais dont nous pouvons reproduire les strophes suivantes :

Un sirventes fatz. 19 « Je fais un *sirventès* contre les » mauvais barons, et jamais vous ne m'entendrez parler » d'eux sans que je lance mille aiguillons qui, d'ailleurs, ne » les feront ni trotter, ni courir ; ils se laisseront plutôt dé- » pouiller sans rien dire.

» Que Dieu les maudisse ! Mais que peuvent-ils faire, ces » barons, en se conduisant de telle sorte que, sans le moindre

» effort, on arriverait à les tondre, à les raser et à les ferrer
» aux quatre pieds?

» Boson (1), le seigneur Adhémar (2), le seigneur Archambaud (3) et le seigneur Guyon devraient bien désormais
» faire valoir leur jeunesse.

» Le jeune baron qui ne cultive pas la largesse, la guerre
» et la courtoisie, ne peut acquérir bonne renommée. Il ne
» saura pas se faire honorer, craindre et aimer.

» Depuis Londres jusqu'à la cité d'Aire, il n'est pas un
» homme à qui l'on fasse tort sur le champ de son père,
» sans qu'aussitôt il résiste. »

Les nobles seigneurs à qui Bertrand de Born reproche ainsi de ne pas aimer la générosité, les combats et la galanterie, ne sont pas les seuls contre lesquels se soit exercée en maintes circonstances sa verve satirique.

Il ne se borne pas à reprocher à Taleyrand sa mollesse, au roi d'Aragon des assassinats et des vols restés plus incertains que ceux des hommes politiques de nos jours, à Philippe-Auguste son amour des plaisirs; il entre jusque dans la vie privée de la jeunesse oisive, et l'on constatera sans peine que les défauts dont il fait une spirituelle critique, ont été transmis, développés par les siècles, à la jeunesse élégante des temps actuels.

A l'époque de la chevalerie, comme aujourd'hui, des jeunes gens négligeaient leurs devoirs de riches seigneurs pour s'occuper uniquement de chasses, de vautours et de chiens; ils suivaient les tournois engagés, dans lesquels ils cherchaient même parfois à exploiter leurs vassaux.

Cependant, le jeune chevalier n'avait pas reçu ses éperons d'or dans la fête solennelle de son adoubement, pour mener une existence inutile. Ce n'est pas sur les bêtes et sur les poissons que doit s'exercer l'autorité d'un noble baron; il a mieux à faire en conduisant ses hommes d'armes au combat.

(1) Fils du vicomte de Turenne.

(2) — de Limoges.

(3) — de Comborn.

Il mourra dans le mépris public s'il ne corrige pas ses mauvaises habitudes.

Bertrand de Born le lui fait bien sentir dans les charmantes strophes du *sirventès* suivant, adressé au comte Geoffroy, frère de Richard Cœur-de-Lion :

Senher en Coms. « Seigneur comte, vous vous faites
» blâmer, c'est bien certain ; car vous n'osez pas aller parler
» à votre belle, lorsqu'elle le désire ; et, par la coutume de
» Catalogne ! j'aurais honte à votre place de me faire attendre
» ainsi.

» L'amant fidèle ne doit pas se retarder lorsqu'est arrivé
» le galant message ; il n'a pas à réfléchir sur l'heure du
» départ, ni sur le chemin qu'il faut suivre. Personne ne
» doit rien savoir sur sa belle et sur son entreprise ; mais il
» doit lui tarder d'arriver, pour peu qu'il ait confiance en lui.

» Lorsque vous avez vu le jongleur qui venait en son nom,
» vous ne deviez plus attendre un moment, dans le cas
» même où l'on vous eût offert la Normandie ; car si vous
» aviez eu vraiment envie de la voir, Ribérac et la Dordogne
» ne vous eussent plus donné préoccupations ou soucis ; vous
» ne vous seriez souvenu de rien.

» Mais vous avez bien prouvé qu'on dit vrai, quand on
» affirme que les dames n'aiment jamais un riche seigneur
» d'amour réel. Il faut bien l'avouer ; la joie d'amour s'éloi-
» gne tant de lui, que je ne voudrais pas avoir la Bourgogne
» sans craindre ou sans dissimuler.

» Aussi je ne désire pas être baron ni seigneur de grande
» richesse, afin qu'on ne puisse jamais m'accuser de vilenie,
» car j'aime à rire et à plaisanter quand ma belle m'y convie ;
» et voilà pourquoi je ne voudrais pas gouverner la Gascogne
» ou la Bretagne.

» J'adresse mon chant à Adhémar (1), qui sait bien défen-
» dre son honneur. Que notre Seigneur lui conserve sa Lom-
» bardie. Il sait courtoiser les dames et ne se laisse pas

(1) Adhémar, vicomte de Limoges. Le Limousin portait à cette époque le sobriquet de Lombardie.

» effrayer ou troubler par les menaces. En ce moment, il se
» prépare au siège de Limoges.

» Si le comte Geoffroy ne s'éloigne pas, il aura le Poitou
» et la Gascogne, bien qu'il ne sache pas faire la cour aux
» dames. »

Les satires et les conseils du noble troubadour ne paraissent pas avoir corrigé tous les jeunes seigneurs avares ou nonchalants; car Bertrand de Born en trouve toujours autour de lui pour les signaler au mépris de tous. Dans presque toutes ses poésies, quelque épigramme va frapper au visage le seigneur indolent ou peu généreux.

Vers la fin de sa vie guerrière, il publia contre la décadence générale de son temps un chant poétique de très belle allure, qui donne sur les mœurs féodales du ^{xiii}^e siècle des aperçus du plus grand intérêt.

Volontiers fera. « Je chanterai volontiers dans un *sir-ventès*, si l'on veut m'écouter, que la prouesse est morte, que l'honneur est perdu. Si quelqu'un pouvait les venger, il y aurait tant de morts et de prisonniers qu'avant la fin du monde on ne trouverait pas assez d'eau pour les noyer, assez de feu pour les brûler.

» Ce n'est pas plus insensé que risible, ce que vous m'entendrez proclamer dans mon chant. Dieu donne la rente et le revenu. Le bon sens devrait savoir guider tout à la fois l'honneur et la richesse; sans mesure, rien ne peut durer. Celui qui se montre outrecuidant ne portera pas sa réputation bien haut.

» Il y a des royaumes; il n'y a plus de rois. Il y a des comtés, mais plus de comtes ou de barons. Il y a des marquisats et plus de marquis. Il y a de riches châteaux et de grands trains, mais les châtelains ont disparu. L'argent est plus qu'il ne fût jamais; le riche avare, entaché de vieillesse, gardera force provisions et ne mangera rien.

» On peut trouver et voir de belles personnes et de beaux atours; mais il n'est plus Ogier le Danois; Bérard ni Beau-douin ne sont plus. On voit encore des choveux parfumés, de belles dents, de la barbe sur les joues, mais on ne voit personne qui sache aimer, courtiser, recevoir et donner.

» Ah ! lâche nation ! que sont devenus les preux qui sa-
» vaient si bien assiéger les châteaux, qui savaient, sans se
» faire prier, tenir une cour et gouverner leurs vassaux, qui
» savaient donner de riches présents et distribuer des lar-
» gesses aux soldats et aux jongleurs ? Je n'en vois plus un
» seul en examinant bien.

» Si le roi Philippe, chef des Français, a voulu donner à
» Richard Gisors, haut pays et haut bien, Richard l'en
» doit fort remercier ; mais si Philippe avait mon cœur,
» Richard ne remuerait pas ses talons sans éprouver de
» grands dommages. Puisque cela ne lui plaît pas, je le lais-
» serai s'enferrer.

» Papiol, sois toujours courtois ; dis au roi Richard qu'il
» est lion, que le roi Philippe est agneau et qu'il se laissera
» dépouiller. »

Ce *sirventès*, empreint d'un profond découragement, porte sa date avec la cession de Gisors, consentie par Philippe-Auguste à Richard Cœur-de-Lion, moyennant une assez forte somme d'argent ; c'est le 12 juillet 1189, peu de jours après la mort d'Henri II.

Le troubadour gémit en voyant le nouveau roi d'Angleterre sacrifier ses finances pour augmenter l'importance de son royaume. Ce début lui fit craindre de voir à l'avenir le comte de Poitiers, le fils bien-aimé d'Eléonore, abandonner le beau duché d'Aquitaine pour aller à Londres remplir ses devoirs royaux. Dès lors, l'indépendance, si précieuse aux barons Aquitains, eût été perdue pour toujours. Le Périgord et le Limousin seraient entrés sous la domination étrangère, disputés par des rois envieux et jaloux, qui les auraient accablés d'impôts.

Adieu fêtes et largesses ! Les ducs seront soumis aux rois ; les comtes et les vicomtes seront de modestes vassaux et les châtelains de pauvres vasseurs.

III.

Bertrand de Born n'a jamais ménagé ses satires aux barons, aux grands seigneurs, aux princes et aux rois ; mais

nous ne trouvons pas dans ses œuvres une seule strophe contre la bourgeoisie.

Cependant M. A. Thomas a fait figurer dans sa remarquable édition des *Poésies complètes de Bertrand de Born* (1) sans faire aucune réserve sur son authenticité, un très violent *sirventès* contre les « Vilains enrichis », commençant par les mots *Molt mi platz*.

M. Clédat, plus juste envers notre troubadour, signale cette poésie dans son excellente thèse sur le *Rôle historique de Bertrand de Born* (2), comme pouvant lui revenir ; mais il ajoute : « Cette pièce ne se trouve que dans deux manuscrits ; dans l'un, elle ne porte aucun nom, et vient seulement après les *sirventès* de Bertrand de Born. Dans la table de l'autre, elle est attribuée à Guillaume Magret ; mais ce Magret, d'après le biographe provençal, était un jongleur, un vilain lui-même, un coureur de tavernes. On ne peut donc pas lui attribuer cette pièce toute remplie d'un souffle d'intolérance aristocratique ». Nous ne voyons rien dans ces explications qui puisse autoriser à dire que *Molt mi platz* appartient vraiment à Bertrand de Born. Notre noble troubadour a fait assez de *sirventès* contre les princes et les riches seigneurs de son temps, pour que Guillaume Magret, ce coureur de tavernes, ait pu lui-même en composer un contre les vilains enrichis.

L'abbé Millot, dans l'*Histoire des troubadours* (3) attribue cette poésie à Magret, qui, dissipant tout ce qu'il avait, et se préparant à mourir dans un hôpital, avait bien toutes les qualités voulues pour malmenier les bourgeois devenus riches à côté de lui.

Si d'ailleurs on ne veut pas, comme M. Clédat, admettre qu'un vilain, tel que Guillaume Magret, ait pu médire d'un autre vilain, ce n'est pas encore une raison suffisante pour ajouter ce *sirventès* à l'œuvre de Bertrand de Born, qui n'a jamais rien écrit de pareil.

(1) Page 141.

(2) Page 91.

(3) Tome II, p. 246.

Les seuls bourgeois contre qui se soit exercée la verve railleuse de notre troubadour, sont les jongleurs ; mais il les critique sur un ton spirituel et caustique, sans jamais montrer cette intolérance aristocratique dont parle M. Clédât, qui se trompe, croyons-nous, et de siècle et de province.

Le jongleur était l'interprète du troubadour ; il apprenait, sous la direction du poète, l'œuvre qu'il devait publier ; il en rédigeait sous ses yeux une copie authentique ; puis, lorsqu'il avait obtenu l'autorisation d'aller la chanter ou la réciter pour son grand bénéfice, un dernier couplet appelé *Tornada*, constatait cette autorisation. Dès lors, le jongleur pouvait aller de bourgade en bourgade, de château en château, distraire ses auditeurs, avec des chants entremêlés de tour d'adresse.

Semblable à l'éditeur moderne, il achetait parfois la propriété pleine et entière des œuvres qu'on lui remettait ; d'autres fois, il achetait simplement le droit de les publier pendant un certain nombre d'années (1).

Le jongleur habituel de Bertrand de Born s'appelait Papiol ; il était, dit-on, originaire du château de ce nom, dont les ruines se voient encore près de la vieille et belle église romane de Saint-Avit Sénieur (2), contemporaine de notre illustre poète.¹

L'habitude de ces poétiques chansons pouvait transformer le jongleur en troubadour, si d'ailleurs sa vie était honorable, de même que le troubadour déshonoré descendait quelquefois dans la classe peu considérée des jongleurs.

Il fallait évidemment que cet interprète eût de bien nombreuses qualités pour réaliser toutes les prétentions d'un auteur toujours pénétré de son mérite, ce qui se voyait sans doute au ^{xii}^e siècle comme de nos jours.

Lorsque le malheureux jongleur n'était pas parfait, il s'attirait de violents reproches, semblables à ceux adressés par notre troubadour à Folheta, qui était allé le prier de lui don-

(1) Léon Gautier, *Épopées françaises*, première édition. t. I, p. 177.

(2) L'abbé Audierne, *Périgord illustré*, p. 105.

ner une chanson quelconque de sa composition. Bertrand de Born ne voulut pas lui refuser ce qu'il demandait; mais il commença son *sirventés* par ces mots :

Folheta vos 15. « Folheta, vous me demandez de faire une
» chanson pour vous. Je ne connais cependant ni seigneur,
» ni voisin qui désire m'entendre chanter pour que je le
» châtie; mais vous, vous préférez avoir la honte avec le pro-
» fit, qu'avoir l'honneur avec le dommage; vous faites là,
» ce me semble, un bien mauvais choix.

» La voix rauque avec laquelle vous criez en chantant, et
» votre peau noire vous font ressembler à un Sarrazin.
» Vous avez de mauvaises expressions quand vous faites
» vos récits; vous sentez le sapin, la poix et la résine,
» comme un vil habitant de Savoie; vous êtes mal appris et
» mal vêtu; mais, pourvu que vous partiez, je ferai ce que
» vous désirez. »

Par cette plaisante satire, aussi peu flatteuse pour le Savoyard du XII^e siècle que pour le jongleur lui-même, on voit que Bertrand de Born était tout à la fois bienveillant et caustique.

Folheta était un pauvre habitant des collines du Limousin; il passait l'hiver, comme la plupart des ménestrels, dans son triste logis; dès que revenaient les premiers rayons du soleil printanier, il commençait ses tournées poétiques, et allait divertir, avec les œuvres dont il avait acquis le monopole, les villageois et les châtelains d'alentour.

Notre troubadour lui a consacré un autre *sirventés*, commençant par un jeu de mots, licence assez fréquente chez les poètes du moyen âge.

Folheta, ges 35. « Folheta, mars et février ne donnent pas
» les feuilles aux arbres et vous en donnent à vous-même;
» mais vous vous hâtez trop en descendant de vos montagnes, avant que la chaleur soit venue. J'ai vu des arbres
» trop pressés aussi pour laisser sortir leurs feuilles, et la
» gelée les a tués.

» Vous descendez toujours l'un des premiers de vos sommets neigeux, avant que les fleurs ne poussent dans les

» près, et vous luttez contre la misère ; car vous êtes enfermé
» dans votre demeure par le froid hiver, dont personne
» n'ose franchir les barrières.

» Folheta, soyez le soudadier (1) d'Archambeaud (2) le
» jeune, à qui son frère aîné laisse une si noble réputation,
» dont il saura profiter ; il est beau joueur ; il voit droit et
» juste. Honneur à celui qui se montre preux.

» Madame Tempré, vous êtes trop légère ; vous faites
» comme l'épervier qui s'échappe lorsqu'on l'a lancé ; et
» moi comme un vautour immobile, quand je me suis abattu
» dans un champ, on aurait beau pousser des cris à mes cô-
» tés, je resterais mille ans sans bouger.

» Va, Tempré ; je ne suis pas de Leucate, et j'ai tout laissé
» en repos à Damiatte. »

Cette dernière strophe doit avoir un sens que nous ne saisissons pas ; mais les premières démontrent une fois de plus la bienveillance de Bertrand de Born pour ses interprètes.

Il a cependant adressé à un jongleur inconnu, Mailoli, l'un de ses plus spirituels et plus violents *sirventès*. Ce nom de Mailoli ne figure dans aucune autre pièce de notre troubadour ; il n'est pas question de lui dans l'ouvrage de l'abbé Millot, c'est peut-être un nom de fantaisie, mais l'œuvre mérite à tous égards d'être reproduite en entier :

Mailoli joglar 53. « Mailoli, jongleur malheureux, on vous
» a mis en rapport avec moi, et vous me demandez une
» chanson. Il me tarde que vous partiez. Vous êtes méchant
» et vous paraissez bon. Mieux vaut être champion dans une
» querelle, que vivre des querelles d'autrui.

» Les divertissements que vous pouvez donner ennuie-
» raient tout autre que moi ; vous êtes plus ignorant qu'un
» mouton ; le grillon n'est pas plus monotone que vous dans
» son chant. Le pourceau que l'on tue, le blessé que l'on
» charcute sont moins désagréables à entendre.

(1) Soldat gagé.

(2) M. A. Thomas croit qu'il s'agit d'Archambeaud V, vicomte de Comborn.

» Celui qui vous traiterait de poltron semblerait vous ca-
» lomnier, car vous êtes grand, jeune, bien bâti; vous pa-
» raissez fait pour la lutte, mais vous vous conduisez comme
» un lièvre auprès d'un lion. Vous êtes lâche, paresseux,
» d'une mollesse incapable de résister.

» Vous êtes creux comme le bois de sureau, le ciron a
» plus de cœur que vous, et sous leur capuchon, vos pou-
» mons et votre foie sont de grande taille. Vous aimez à dor-
» mir le matin, et quand on va vous dire un mot ou deux,
» vous faites semblant de ne pas entendre.

» On ne vous regarde pas comme un brave dans les compa-
» gnies basques, où l'on ne voit pas un seul guerrier qui ne
» soit plus prompt que vous à l'attaque, et même en se cou-
» vrant d'un melon, vos compagnons auraient encore plus
» d'audace que vous protégé par un casque, visière abaissée.

» Lorsque vous sentez rôtir un mouton, vous êtes plus
» pressé d'arriver que pour aller devant une palissade assié-
» gée, et le rognon n'est jamais si gros, que, en une ou deux
» bouchées, vous ne l'ayez avalé devant celui qui découpe.

» Raymon de Planel, qui est preux, veut que je vous fasse
» chanter un *sirventés*; mais je ne travaille pas pour vous,
» car vous chantez plus mal qu'un paon; vous ne rendez pas
» mieux les vers que les chants, il faudrait être fou pour
» vous en confier. »

Ces fines et mordantes critiques ne doivent pas étonner,
venant d'un auteur jaloux de son œuvre. Peut-être Bertrand
de Born, en adressant cette jolie satire à un jongleur in-
connu, voulait-il mettre ceux qui entendraient réciter ses
sirventés en garde contre la fâcheuse impression laissée par
un mauvais chanteur.

IV.

Les habitudes féodales et la philosophie de Bertrand de
Born ne sont pas à l'abri de tous reproches; elles subis-
saient la funeste influence du plus terrible fléau du moyen
âge : le droit de guerre privée.

La constitution même des divers Etats de l'Europe occidentale, au temps de la chevalerie, entraînait inévitablement ce grand vice, contre lequel l'Eglise seule eut assez de force et de persévérance pour lutter avec succès.

Si dans la situation actuelle du monde, avec une dizaine de royaumes se partageant l'Europe, la guerre est toujours près d'éclater, malgré les progrès redoutables accomplis dans l'art de massacrer les armées, que devait être la France du ^{xii}^e siècle, lorsque chaque châellenie constituait pour ainsi dire un état indépendant !

Il est vrai qu'en ce temps là, les chevaliers allaient au combat bardés de fer depuis les pieds jusqu'à la tête. Quand deux armées étaient en présence, elles livraient entr'elles une série de duels à cheval, où les adversaires joutaient de force et d'adresse, cherchant à se désarçonner plutôt qu'à s'entretuer.

Lorsque, dans la lutte corps à corps, la mêlée avait mis le désordre entre les combattants, on voyait souvent deux hardis chevaliers se chercher encore dans les rangs confondus, s'appeler de loin en termes énergiques, se menacer et se lancer de terribles défis. Grâce à leurs gonfanons armoriés, grâce au blason peint sur leurs écus, ils finissaient par se rencontrer. Le combat devenait alors plus acharné, sans cesser d'être toujours loyal ; il ne s'arrêtait qu'à la mort d'un des deux adversaires, ou lorsque l'un d'eux, réduit à l'impuissance, criait : Merci ! car c'était une loi rigoureuse pour tout chevalier de lever son arme vers le ciel, aussitôt que le vaincu se rendait au vainqueur.

Bertrand de Born rappelle souvent cette loi généreuse dans ses *sirventés*, mais il est bien vrai qu'il chante plus souvent encore son ardente passion des combats.

Pour lui, rien n'est comparable à ces nobles et vives émotions que la guerre fait vibrer dans une âme chevaleresque. Cet amour éclate dans toutes ses poésies, dans ses chansons amoureuses, dans ses satires aussi bien que dans ses *sirventés*. On sent à chacune de ses phrases que son plus doux bonheur est de sortir d'Hautefort, « armé sur Bayart », pour aller défendre son indépendance et sauver les précieuses

coutumes de son pays ; trop souvent aussi peut-être il était entraîné par la seule jouissance qu'éprouvaient les nobles chevaliers de son siècle, en voyant donner, comme en donnant eux-mêmes, de beaux coups de lance ou d'épée.

Cet amour passionné de la guerre était un défaut commun à tous les barons. M. Léon Gautier, dans son excellent ouvrage *La Chevalerie* dit (1) :

« Nos chevaliers aiment trop souvent la bataille pour elle-même et non pour la cause qu'ils y défendent. La vieille barbarie des forêts gervaises frémit encore sous leurs vêtements de mailles. A leurs yeux, c'est un charmant spectacle que le sang rouge coulant sur le fer de l'armure. Un beau coup de lance les transporte au ciel. « J'aime mieux un tel coup que boire et manger », s'écrie tout naturellement un des héros de Raoul de Cambrai. »

Ainsi que tous ces chevaliers, notre troubadour aimait la guerre sans se préoccuper toujours de savoir si sa cause était juste. Cependant il avait au fond de l'âme un profond amour de son pays, qu'il voulait maintenir libre, suivant les chères coutumes de l'Aquitaine.

Bertrand de Born n'est pas ce grand patriote vanté par Augustin Thierry, comme ayant voulu chasser les Anglais de « la douce France », il n'est pas davantage le révolutionnaire aimé de M. Mary-Lafon, comme ayant voulu détruire toute autorité royale ; il est encore moins un soudadier vendant ses services, comme l'a dit M. Léon Clédat ; car nul plus que notre troubadour n'a flétri le noble seigneur qui vit de salaires et de trafic.

C'est un vaillant baron jaloux de son indépendance. C'est un fier Aquitain qui déteste le Franc comme l'Anglais. Heureux d'avoir pour duc un brillant comte de Poitiers, il se méfie de Philippe-Auguste autant que d'Henri II.

Les ducs Guillaume ont su garantir, sous dix générations, le bonheur et la prospérité de leur riche province ; ils ont fa-

(1) Page 60, 1^{re} édition.

vorisé les lettres, développé les beaux-arts et donné à leur cour une réputation bien justifiée de politesse et de générosité. Leur souvenir vivra longtemps dans les nobles cœurs d'Aquitaine.

Le troubadour périgourdin avait vu, comme tous ses contemporains, la désolation répandue dans son beau pays, lorsqu'il fut annexé au royaume de France par le mariage d'Eléonore avec le jeune héritier de Louis VI. Pendant sa domination passagère sur cette province, Louis VII avait constaté que les Aquitains ressentaient une haine intraitable contre les Français ; peut-être même cette hostilité, sans cesse menaçante, avait-elle contribué pour une large part au regrettable divorce du roi (1).

Henri II, après avoir épousé la reine Eléonore, divorcée depuis deux mois à peine, n'avait pas tardé longtemps à remarquer ces mêmes sentiments de froideur, qui devinrent bientôt dans tout le pays de véritables sentiments de colère.

Lorsque Bertrand de Born lançait ses violents *sirventés* contre le « Roi du Nord », il était l'écho fidèle de ces cris de fureur ; il deviendra cependant l'ami de Richard Cœur-de-Lion ; mais tous les historiens reconnaissent que ce roi chevaleresque négligea jusqu'à sa mort les intérêts de son royaume, autant que les palais de la brumeuse Angleterre. Il vécut presque toujours en France, comme un vrai duc d'Aquitaine, héritier des Guillaume, et non comme un roi des Anglais, héritier d'Henri II.

Il ne voulut jamais apprendre la langue usitée dans son île, tandis qu'il parlait avec une admirable élégance la langue d'oïl et la langue d'oc.

Il n'a fait dans toute sa vie que deux séjours en Angleterre ; le premier de six mois à peine, après la mort de son père, Henri II ; le second de six semaines, lorsqu'il revint de la croisade et de sa captivité (2).

(1) Ribadieu, *Histoire de la conquête de la Guyenne*, page 18.

(2) Lavisce, *Histoire générale de l'Europe*, t. 2. p. 629.

Quand eut lieu ce deuxième séjour, Bertrand de Born, craignant de voir le duc d'Aquitaine s'attacher au gouvernement de l'Angleterre, s'empessa, par deux *sirventès* successifs, de le rappeler sur le continent, et de lui faire sentir que sa place n'était pas à Londres, mais à Poitiers.

Voilà toute la politique de Bertrand de Born, il fut, pendant toute sa vie guerrière, fidèle à ce noble et généreux amour de sa province. Les événements vinrent bientôt après sa mort justifier les mérites de sa tactique.

Autant le Périgord fut heureux sous le gouvernement des ducs, autant il fut malheureux sous la domination des rois d'Angleterre. La lointaine autorité royale laissa les routiers ravager le pays. Les barons, impuissants à maintenir l'ordre, perdirent le noble sentiment de leurs devoirs féodaux et de leur indépendance ; ils se divisèrent bientôt en partisans du roi de France et partisans du roi d'Angleterre ; une guerre intestine, qui dura trois cents ans, ruina, pour plusieurs siècles, tout ce beau pays d'Aquitaine.

Mais Bertrand de Born abandonna sa forteresse et ses armes avant le début de cette décadence.

Nous pouvons contempler tout à la fois, en sa personne, le dernier baron libre du Périgord, préférant la vie du cloître à la domination de l'étranger, et le dernier des nobles troubadours, chantant dans un dernier *sirventès* :

« Joves se te, quan prol coston ostalge. »

« Il brille toujours par sa jeunesse, celui qui lutte pour les coutumes de son pays. »

Il avait donc quelques justes motifs d'aimer passionnément les combats ; et d'ailleurs, ce n'était pas la guerre injuste et barbare qu'il se plaisait à chanter dans ses vers.

Il dit dans *Rassa tan creis* : « Celui qui se met en guerre sans raison et qui ne pardonne pas à son ennemi criant : Merci ! celui-là me déplaît autant que tout seigneur qui ne sait pas récompenser un service. »

Maïs lorsqu'il y avait bonne cause d'entrer en campagne, Bertrand de Born était impitoyable pour celui qui n'engageait pas aussitôt la lutte ; ses plus nombreuses satires sont

pour les rois et pour les barons trop pacifiques. Il ne ménage pas plus Philippe-Auguste que le comte d'Angoulême ; toutes les fois qu'il en trouve l'occasion, il frappe même sur les princes auxquels il a voué son plus généreux attachement : Henri Court-Mantel et Richard Cœur de Lion.

Dans *Pois als baros*, parlant de Philippe Auguste, il s'exprime ainsi : « Je trouve mauvais qu'un roi reste en état » de paix, après avoir été dépouillé, aussi longtemps que ses » revendications n'ont pas été admises... Le roi armé sera » taxé de faiblesse, s'il va chercher la paix au milieu du » combat. »

Cette passion de la guerre reste, d'ailleurs, toujours empreinte d'un noble cachet de grandeur chevaleresque. « J'aime la coutume du Lion, dit-il dans un autre *sirventès* ; » il ne fait jamais de mal à l'ennemi qu'il a vaincu ; il n'est » malfaisant que pour l'orgueilleux qui le nargue. »

Dans *D'un Sirventès*, il dit encore : « Jamais un noble » baron, même pour son frère, ne doit tromper ses hommes » ; et dans *Ar ve la coindetta sazoz*, poussant jusqu'à des limites exagérées son amour pour l'indépendance et pour la générosité, il dit : « Le chef de compagnie qui se montre avare, » doit être pendu comme le grand seigneur qui vend ses » services. »

Nous avons quelque peine à comprendre aujourd'hui ce type du baron féodal au XII^e siècle, à cette époque regardée par M. Quicherat comme étant « la plus belle période du » moyen âge. »

Mais si l'on songe qu'en ce temps le fonctionnarisme n'existait pas encore, que le duc d'Aquitaine avait pour toutes ressources les revenus de ses domaines avec quelques faibles redevances seigneuriales, payées en certains cas déterminés par l'usage, on comprendra que l'ordre ne pouvait pas exister dans la province, sans que chaque baron l'assurât par sa seule vaillance sur toute l'étendue de sa châtellenie.

C'est là ce qui faisait dire à Bertrand de Born dans *Pois Ventadorns* : « Puisque les bourgeois éprouvent le besoin » de fermer leur porte à clef, il faut que je m'entremette d'un

» *sirventés*, afin de les rassurer ; car moi-même, je ne vou-
» drais pas que Tolède fût mienne si je ne pouvais pas y res-
» ter en toute sûreté. »

Le bourgeois, en notre fin de siècle, n'est pas toujours en sûreté, même lorsque sa porte est solidement close ; mais, les *sirventés* de Bertrand de Born ne suffiraient pas à lui rendre toute la sécurité qu'il désire.

R. DE BOYSSON.

VENTE PAR HÉLIE PELETE

A Hélie de Landric, chanoine de Saint-Front, et à Marie du Puy,
veuve de Jean de Landric,

DE LA QUATRIÈME PARTIE DU TÈNEMENT DE LAUTERIE,

Situé dans la paroisse de Trélissac.

Du 2 Décembre 1485.

Noverint universi et singuli presentes litteras seu presens instrumentum ins, ecturi, lecturi et audituri, quod anno ab Incarnatione Domini millesimo quadringentesimo octuagesimo quinto, die vero secunda mensis decembris, in villa Petragorarum, in mei que notarii regii curiarum que dominorum officialis et senescalli Petragoricensium jurati testium que infrascriptorum presencia et audiencia, personaliter existentes et constituti venerabilis vir dominus Helias de Landrico, ecclesie Sancti-Frontonis Petragorarum canonicus, et nobilis Maria de Podio, relicta quondam magistri Johannis de Landrico, burgensis dum viveret ejusdem ville, ut tutores et administratores Helie de Landrico, filii quondam dicti de Landrico et ipsius Marie, ville predictae habitatores, pro se et suis heredibus et successoribus universis, ex una, et Helias Peleta, parochie de Trellissaco, eciam pro se et suis heredibus et successoribus quibuscumque, parte ex alia. Jam dictus Peleta dixit, asseruit et pro vero affirmavit quantam partem pro indiviso maynamenti de Lauteria, sitam in predicta paro-

chia de Trelhissaco, movere de dominio directo et feudali dictorum tutorum nomine quo supra, de quo juravit ad et super sancta Dei evangelia, libro tacto, non fecisse vendicionem, alienacionem seu transportum alicui persone seu loco, confrontatam cum pertinenciis maynamenti de Chourac, ex una, et cum pertinenciis maynamenti de la Garinia, ex alia, et cum pertinenciis de la Pessardia, ex alia, et cum pertinenciis del Mas de Coutours, ex alia, et cum pertinenciis del Mas de la Romegière, ex alia, et cum pertinenciis maynamenti de Dorle, ex alia, et cum fonte vocato deus Ressels, ex alia, et cum pertinenciis maynamendi de Chanals, ex alia, et cum terra quam tenet Raymundus Truphy ab ipsis de Landrico, et cum pertinenciis maynamenti de la Donaria, ex alia, et cum nemore vocato de Joliman, ex alia, movente de dominio directo ipsorum de Landrico, ex alia, et cum pertinenciis maynamenti de Lafarge, ex alia, movente a dictis de Landrico, ex alia (*sic*), et cum pertinenciis del Lac Todoux, moventis ab iisdem de Landrico, ex alia, et cum pertinenciis ipsorum de Landrico, ex alia, et cum filo Cumbe tendentis a puteo de Jolmart ad cumbam deus Fayartz, moventem de dominio eorundem, ex alia, et cum pertinenciis maynamenti de la Chastelia, ex reliqua parte, cum suis ingressibus, egressibus et pertinenciis universis omnibus sic dictis et assertis.

Idem Helias Peleta gratis et sponte non coactus, deceptus nec circumventus, sed de jure et facto suis certus ad plenum et instructus, vendidit, cessit, concessit, dimisit ad perpetuum penitus et quictavit se que vendidisse, cessisse, concessisse, dimisisse ad perpetuum penitus et quictasse legitime recognovit et publice confessus est tenore prezencium litterarum seu presentis instrumenti supra dictis de Landrico et de Podio nomine tutorio quo supra ementibus, acceptantibus et stipulantibus, dictam quartam partem pro indiviso dicti maynamenti de Lauteria cum suis pertinenciis nec non omnes alias possessiones, sitas circumeirca predictum maynamentum, sibi pertinentes, moventes de dominio directo et feudali dictorum de Landrico cum earum pertinenciis universis et hoc pretio et nomine precii viginti quinque librarum cum dimidia turonensium; quod quidem precium idem venditor habuit et realiter recepit ab eisdem in bona pecunia numerata et electa, de qua ipsos et suos predictos quictavit, cum pacto de non petendo de aliis censibus, redditibus, dominio directo et feudali ac aliis juribus ex jure debitis et solvi consuetis eisdem de Landrico nomine quo supra de quorum dominio movent et existunt.

.....

Testibus : Johanne de Fagia, presbytero, cappellano Sancti-Martini de Cumbis, Johanne Abonelli et Petro deus Fieux, ville predictæ habitatoribus.

Pour copie conforme :

M^{re} D'ABZAC DE LA DOUZE.

LA FILOLIE.

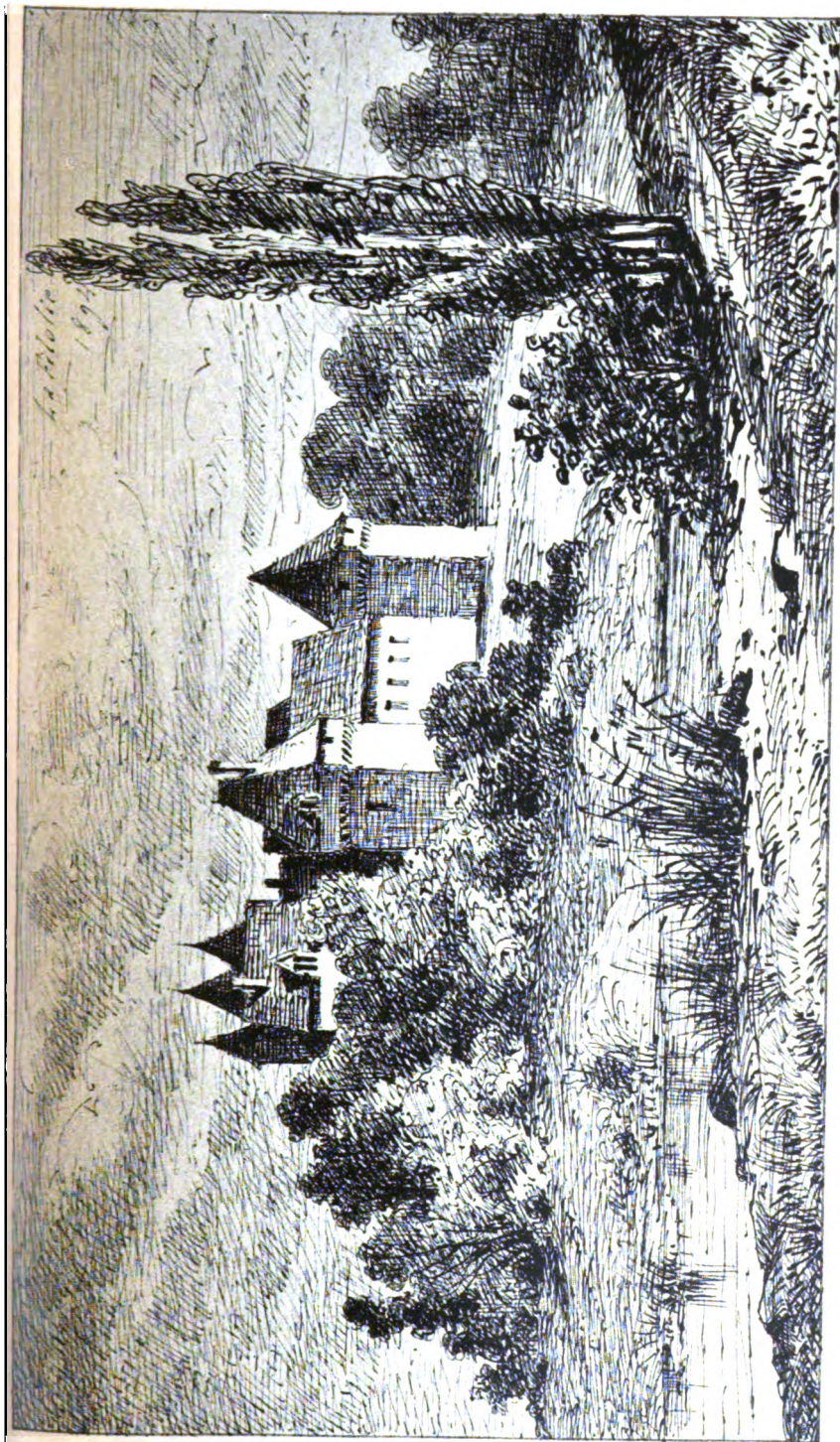
Il existe, à peu de distance l'un de l'autre, deux châteaux de ce nom ; l'un, la Petite Filolie, commune de Condat-sur-Vézère ; l'autre, la Grande Filolie, commune de St-Amand-de-Coly. C'est ce dernier que représente le dessin ci joint.

Situé à mi-coteau, dans une vallée resserrée et boisée qui débouche sur la route départementale de Périgueux, sa façade sévère, flanquée de deux grosses tours carrées avec machicoulis, aux pignons pointus, présente tous les caractères d'une construction du xv^e siècle, où les préoccupations de la défense jouent un grand rôle. Point d'ouvertures dans les parties basses, sauf une grande porte donnant accès dans le rez-de-chaussée voûté, qui servait de magasin ; et, encore, cette porte paraît avoir été ouverte postérieurement, car les deux côtés des tours qui la regardent n'ont point de meurtrières pour la défendre, et il n'y a aucune trace de moucharaby.

L'ancienne entrée, protégée par un fossé et des murailles, se trouvait certainement de l'autre côté où des constructions élevées à la fin du xvi^e siècle, ne permettent plus de reconstituer l'édifice primitif ; l'ensemble des bâtiments forme un vaste quadrilatère avec cour intérieure, chapelle et dépendances.

Une famille de La Filolie, originaire du Périgord, où elle était connue depuis le xii^e siècle (1), possédait ces châteaux

(1) *Armorial du Périgord*, de Froidefond, t. I, page 209.



Phototypic Berthaud, Paris.

et avait pris leur nom, ou leur avait donné le sien. Cette conformité du nom de famille et du nom de fief dénote une possession ancienne. *L'Armorial du Périgord* donne comme armoiries : de gueules au lion d'or ; ce sont celles portées par la branche du Limousin (1). D'après une notice de M. Rousselet, parue dans le *Bulletin monumental*, 1892, page 350, les armoiries de la famille seraient : d'azur à trois flanchis d'argent. Un de Beaulieu, seigneur de La Filolie, est porté pour 5 livres au rôle de la cotisation arrêtée le 2 janvier 1549 sur la noblesse du diocèse de Sarlat (2). Le château passa ensuite par des alliances : à la famille des Cars ; puis aux Chapt de Rastignac, et enfin, peu avant 1789, à la famille de Beauroyre qui le vendit à M. Rousselet, en 1889.

Baron OBERKAMPFF DE DABRUN.

ORDONNANCE ET RÉGLEMENT DE POLICE DE LA VILLE DE SARLAT

Du 18 Avril 1716.

Nous seigneurs Barons, Juges civils, criminels et de police de la présente ville de Sarlat ;

Sur ce qui nous a été représenté par le procureur du Roy syndic de la présente ville, que nonobstant les ordonnances et règlements ci-devant faits sur le fait de la police, il demeure averti, que plusieurs personnes y contreviennent journellement, lesquels par le moyen des faux poids et des fausses mesures font leurs affaires au préjudice du public, à quoi il est nécessaire de pourvoir aussi bien que sur les autres articles qui concernent la police, et de rétablir les anciennes mesures de ladite ville, faux-bourgs et banlieue d'icelle, à obliger les justiciables à s'en servir et non pas de celles qu'il leur

(1) *Nobiliaire du Limousin*, par Nadaud, t. II, page 129.

(2) *Bulletin historique du Périgord*, 1886, p. 187.

platt, en telle sorte que par un abus qui s'est introduit depuis longtemps, on ne se servoit plus des poids et mesures de ladite ville et renouveler les autres ordonnances et reglemens de police

LALANDE DE REYNAL, procureur du Roy syndic.

Sur-quoi faisant droit de la remontrance et requisition dudit sieur procureur du Roy syndic, avons ordonné ce qui s'ensuit :

I. — Nous faisons deffences à toutes sortes de personnes de jurer le saint nom de Dieu aux peines portées par les ordonnances

II. — Faisons pareillement deffences de travailler les jours de fêtes et dimanches, ouvrir les boutiques, vendre ni debiter aucune sorte de marchandise, porter ni faire porter aucune charge, et même aux bouchers de tuer aucun bétail lesdits jours à peine de dix livres d'amende.

III. — Deffendons expressément auxd. bouchers d'exposer aucune chair sur leurs tabliers lesd. jours à peine de confiscation d'icelle et de dix livres d'amende qui ne pourra être modérée pour quelque cause que ce soit.

IV. — Nous faisons aussi deffences à tous vendeurs de vin, hôtes, cabaretiers et patisseries de la ville et faubourgs de donner à boire et manger dans leurs maisons à aucun des habitans de lad. ville, faux-bourgs et banlieue d'icelle lesd. jours de fêtes et dimanches pendant les offices divins, à peine de dix livres d'amende et de plus grande si le cas y échoit.

V. — Nous faisons aussi deffences aux villageois et autres gens de la campagne, fruitiers et fruitières, revendeurs et revanderesses, et tous autres de rien étaler ni vendre, gibier, fruits, volaille, fagots, bois et autres denrées audevant des portes des églises cathédrale et paroissiale de ladite ville, mais d'aller aux lieux qui leur seront marqués pour les vendre et débiter, à peine de confiscation et d'amende si le cas y échoit.

VI. — Enjoignons aux boulangers et boulangeres de faire le pain de froment et seigle tant blanc que noir, bien cuit et bien appreté du poids accoutumé suivant le prix du bled de chaque marché, et de tenir leurs tabliers garnis pour les vendre à ceux qui en voudront au prix qui leur sera taxé, à peine de vingt livres et de confiscation dudit pain.

VII. — Nous enjoignons aussi à tous les habitans de la ville, faubourgs et banlieue, meuniers et autres qui se servent des carlons et mesures de bleds, chataignes et de toute sorte de grains et autres denrées, de les apporter, dans le tems qui leur sera fixé, à la mai-

son de ville pour être étalonnés aux mesures du marché aux bleds, et ensuite, marqués aux armes de ladite ville, à peine de trois livres d'amende et de plus grande s'il y échoit.

VIII. — Il est fait commandement à tous marchands de tenir bon poids et aunages suivant les arrêts et reglemens, et à toute sorte de personnes, cabaretiers et autres vendant vin, grains, pain et autres denrées, ou autrement de tenir les poids ordinaires et mesures de la présente ville marquées des armes de lad. ville, lesquels ils feront marquer avant de pouvoir vendre et debiter, par Pierre Delpech dit Marquet m^e pottier d'étain, en nôtre presence ou d'un de nous. Enjoignons à tous les hôtes, cabaretiers et autres vendans vin dans lad. ville, fauxbourgs et banlieuë de tenir chez eux des mesures d'étain et de ne s'en servir qu'elles ne soient mesure de lad. ville, marquées ou cachettées des armes de lad. ville. Comme aussi il est enjoint à tous marchands de bois et autres que lorsqu'ils vendront du bois à brasses de les faire bien conditionnées et de la hauteur et largeur de six pieds, suivant les anciens reglemens, à peine de confiscation dud. bois et de quinze livres d'amende.

IX. — Deffendons pareillement aux bouchers, tant grands que petits de tuer aucun bétail malade et dont la chair se trouverait corrompue à peine de 20 l. solidairement, tant contre les contrevenants que contre lesd. bouchers auxquels enjoignons sous mêmes peines de garder les reglemens et de debitter leur viande à chaque particulier de la ville et de la campagne sans distinction et au même prix.

X. — Pareillement que la viande leur sera taxée dans le tems que nous le jugerons à propos la bonne comme la bonne, la moindre comme la moindre, auxquels bouchers et petits bouchers deffendons pareillement de tenir aucun bétail en vie dans leurs boutiques ni de les tuer ailleurs que dans leurs écorcheries, à peine de vingt livres d'amende, pour être ensuite la viande exposée et etallée dans leurs boutiques.

XI. — Il est aussi inhibé à toutes sortes de personnes, marchands, boulangers et boulangères, hôtes et cabaretiers, cuisiniers, revendeurs et revenderesses, et autres personnes d'aller sur les chemins et avenues audevant de ceux qui portent les vivres, acheter aucune sorte de volaille, gibier, truffes, vaux, moutons, brebis, cochons et autres bestiaux de boucherie, œufs, fromages, fruits et autres denrées, à peine de trois livres d'amende et de confiscation. Enjoignons pareillement ausd. marchands de bestiaux de les amener pour les vendre et debiter aux marchés ordinaires en la manière accoutumée, et aux marchands et marchandes de volaille, revendeurs et revenderesses, fruitiers et fruitières, d'apporter la volaille, gibier, fruits et autres denrées dans les

marchés qui leur seront marqués, dans lesquels pas un des cabaretiers ni autres qui font trafic de telles marchandises n'entreront pour les acheter qu'après les dix heures pendant l'hiver, et les neuf heures pendant l'été, que le bourgeois aura été pourvû, après quoi il est permis aux cabaretiers et autres de faire leurs provisions telles qu'ils jugeront à propos.

XII. — Nous enjoignons aussi aux marchands de bled, voituriers et autres d'apporter leurs bleds, châtaignes et autres grains à la halle aux bleds pour y être lesdites denrées vendues en la manière accoutumée avec deffences à toutes sortes de personnes d'aller sur les chemins et avenues acheter ni arrêter lesdites denrées.

XIII. — Ordonnons pareillement que l'ouverture du marché aux bleds ne se fera en tout tems qu'après dix heures sonnées, précisément après lesquelles chacun sera bien reçu à vendre et debiter leurs bleds, avec deffences aux fermiers de la ville d'en acheter dans le marché pour en faire trafic à peine de prison, comme aussi deffendons aux mûniers et mûnières d'entrer dans ladite halle aux bleds pendant la vente desdits bleds, à peine de l'amende et de la prison.

XIV. — Enjoignons pareillement à tous les marchands de poissons de porter à la clie et sous la halle toute sorte de poisson pour y être taxé suivant l'ancien tarif ou en la manière que nous le jugerons à propos suivant l'occurrence des saisons, et en consequence qu'il sera debité et vendu ausdits habitans et bourgeois preferablement aux étrangers et cabaretiers, et aux personnes qui en font trafic : sçavoir pendant l'hiver jusques à neuf heures du matin, et pendant l'été jusques à huit heures, lesquelles passées, toutes autres personnes, tant les cabaretiers qu'autres seront bien reçus d'acheter, avec deffences à toutes sortes d'habitans de quelle condition qu'ils soient d'aller sur les chemins et avenues, et dans les fauxbourgs pour marchander et acheter du poisson.

XV. — Nous faisons aussi deffences aux marchands de bleds et autres d'apporter leurs bleds et autres grains aux marchés pour les y vendre et debiter quand les marchés se trouveront un jour de fête, ordonnons que le marché sera remis au lendemain ou tel autre jour qu'il sera par nous fixé.

XVI. — Nous faisons aussi deffences à toutes sortes de personnes de quelle condition qu'ils soient de jeter ni faire jeter par les fenêtres ni dans les ruës aucunes eaux immondes ni ordures à peine de dix livres, leur enjoignons de tenir les ruës nettes de fumiers et autres ordures, et les pavés en état chacun en droit soy et de les faire balayer tous les jours à peine de dix sols d'amende contre les valets ou serventes qui auront manqué de les balayer, pour chaque

contravention payables sur leurs loyers ou salaires et dont les maîtres demeureront responsables et de confiscation des fumiers qui se trouveront dans les rues, à compter depuis le premier may de chaque année jusques et compris le dernier septembre, pour être portés dans le jardin des pauvres de l'hôpital général, aux frais et dépens de chaque particulier, trois jours après qu'ils en auront été avertis par un banc. Ordonnons de plus que tous les encombres qui se portent dans les fossés de la ville, seront mis dans les lieux que nous jugerons à propos, pour raison de quoi ils seront tenus de nous en avertir à peine de dix livres d'amende contre les contrevenans.

XVII. — Nous enjoignons aussi à toutes sortes de personnes de tenir leurs pourceaux fermés à la réserve des jours de marché et de les empêcher d'aller causer du dommage dans les prés, terres, vignes et places publiques, à peine de confiscation d'iceux et d'amende arbitraire.

XVIII. — Enjoignons à tous les hôtes, cabaretiers et autres de la ville et fauxbourgs qui ont accoutumé de loger, que lorsqu'il arrivera chez eux des marchandises pour être vendues en gros ou en détail, soit fromages d'Auvergne, huilles d'olive et de noix, sucres, amandes, raisins, beurres et autres marchandises, d'avertir les marchands de les faire porter au poids de la ville pour y être par préférence vendues aux bourgeois et habitans, en gros et en détail, en la maniere accoutumée à peine de dix livres d'amende et de plus grande si le cas y échoit, et au cas de refus de la part desd. marchands, ils seront tenus de nous en avertir. Enjoignons aussi aux courretiers de nous donner avis de l'arrivée desd. marchands lorsqu'ils en seront informés, sur peine d'être emprisonnés. Faisons deffences à tous les marchands qui ont accoutumé de vendre desd. marchandises de les aller acheter chez lesd. hôtes et cabaretiers aux mêmes peines, et parce qu'il arrive souvent chez lesd. hôtes, cabaretiers, bouchons et petits bouchons des étrangers, passans et gens inconnus, ce qui cause souvent des vols dans la présente ville, leur deffendons très expressement de les recevoir sans au préalable nous en avoir avertis, à peine de 20 liv. d'amende et de plus grande si le cas y échoit, avec deffences auxd. hôtes, cabaretiers, bouchons et petits bouchons de donner du vin à boire dans leurs maisons aprez les neuf heures du soir aux mêmes peines.

XIX. — Deffendons pareillement à toute sorte de personnes de louer des boutiques, celliers ou dessous des maisons où souvent il n'y a point de cheminée à des étrangers qui se viennent réfugier dans la présente ville sans aussi nous en avertir, à peine de 20 l. d'amende ; et s'il se trouve des personnes qui reçoivent des filles ou femmes de

mauvaise vie dans les visites que nous faisons exactement, elles seront chassées et punies suivant la rigueur des ordonnances.

XX. — Comme aussi faisons deffences à tous les habitans de la ville et fauxbourgs, et autres de quelque condition qu'ils soient de cruser ni faire cruser de la terre sous prétexte de faire bâtir ayant déjà sappé les fondemens des murailles de la ville n'y d'enlever et emporter la terre, pierre et autres matériaux tant desd. murailles, fossez que des boulevardts, à peine de confiscation des chevaux, mulets ou ânes et de deux cens livres d'amende, et d'être procédé par information contre ceux qui se trouveront en contravention, pour être punis suivant l'exigence du cas.

XXI.— Finalement, enjoignons à toute sorte de personnes de garder et observer les autres ordonnances et reglemens ci-devant faits pour la police aux peines portées par iceux et les presentes seront executées par provision, nonobstant oppositions ou appellations quelconques et sans préjudice d'icelles, et afin que personne n'en ignore, elles seront luës, publiées et affichées par tous les cantons et carrefours de la presente ville et fauxbourgs, avec deffences d'enlever les placards à peine de 3 livres a quoi les voisins tiendront la main.

Fait à Sarlat dans la maison commune de lad. ville le 18 avril 1716.

Vernet, *premier consul* ; Lacalprade, *consul* ;
Bessagnet, *premier consul pour l'année prochaine* ; Mestre, *consul* ; Vaquier, *greffier*.

Pour copie conforme :

Louis CARVÈS.

AUTEL DU CHAPITRE

DANS LA CATHÉDRALE DE SAINT-FRONT.

Le grand autel en marbre de la cathédrale de Saint-Front appartenait autrefois à la Chartreuse de Vauclaire. Pendant la Révolution, il fut, avec la statue de la Vierge, actuellement placée dans les jardins du Petit Séminaire de Bergerac, jeté dans la rivière de l'Isle, ainsi que la plupart des autres objets religieux destinés au culte. On prétend que le nommé Abraham Fornerod, de la religion juive, originaire



Phototypie Berthaud, Paris

AUTEL DU CHAPITRE DE SAINT-FRONT,



de Genève, qui devint l'adjudicataire de tous les biens des Chartreux, fit repêcher tous ces objets et les vendit. Nous ne trouvons nulle trace de la vente de cet autel, ainsi que de la statue de la Vierge. Toutes nos recherches ont été infructueuses pour savoir de quelle façon le grand autel de Vauclaire était devenu la propriété de la cathédrale de Saint-Front, et la statue de la sainte Vierge la propriété du Petit Séminaire. Nous connaissons cependant l'origine de ce grand autel que nous avons découverte presque tout entière dans les archives de Vauclaire.

Par l'analyse très rapide et très sommaire de la correspondance échangée à l'époque et la copie exacte du traité intervenu entre Dom Mazière, procureur de la Chartreuse de Toulouse, agissant comme mandataire du R. P. Dom Jeard, prieur de Vauclaire et le nommé Contestabile, sculpteur, nous verrons que cet autel a été construit à Carrare, en Italie, où vingt ouvriers au moins ont travaillé ; puis dirigé par mer sur une tartane jusqu'à Agde chez le nommé Embry ; expédié ensuite, par le canal du Languedoc, jusqu'à Toulouse, où l'artiste met la dernière main à l'œuvre ; puis réexpédié sur un bateau de Sainte-Marie jusqu'à Coutras, où les ouvriers de Vauclaire sont allés le chercher avec leurs voitures.

Entre temps, des difficultés s'élèvent avec les fermiers généraux pour remboursements de droits ; le navire ne touche pas à Marseille où il devait prendre ses patentes. Le sieur Contestabile meurt pendant l'exécution des travaux, laissant son travail à sa veuve, etc.

Amédée GRENIER.

AUTEL DE VAUCLAIRE

1761-1763.

COPIE DE LA CONVENTION PASSÉE AVEC LE SIEUR CONTESTABLE POUR L'AUTEL.

Il a été convenu entre Dom Victor Jeard, prieur de la Chartreuse de Vauclaire en Périgord, faisant et stipulant pour lui, Dom Hilarion

Mazières procureur de la Chartreuse de Toulouse, d'une part, et le sieur Contestable, ouvrier en marbre, demeurant à présent à Toulouse, d'autre part,

Sçavoir :

1^o Que le dit s^r Contestable fera pour la Chartreuse de Vauclaire un autel en marbre conforme en tout, soit pour la grandeur, l'hauteur, les ornemens, l' sculpture et les espèces de marbre au dessein que le dit Contestable a signé où les qualités des marbres sont expliquées et écrites de la main de Dom Fauré, syndic de la Daurade à Toulouse, auquel dessein est aussy marqué l'échelle au bas. Sauf toutefois les additions audit dessein marquées cy après.

2^o Que le d^t s^r Contestable s'engage de rendre led^t autel à Coutras, sur l'Isle, à ses frais et dépens et à ses propres risques pour tout ce qui pourroit arriver en général et en particulier, convenu néanmoins que si les matériaux de l'autel après qu'ils seront chargés sur les charrettes de la Chartreuse venaient à souffrir quelque dommage par le renversement des dites charrettes, ce seroit au risque et péril des pères chartreux.

3^o Que le dit Contestable fera poser l'autel à ses risques et à ses frais et dépens, et que le d^t prieur ne sera tenu que de loger et nourrir les ouvriers et de fournir le fer et la maçonnerie à ses dépens.

4^o Que ledit Contestable rendra à la Chartreuse ledit autel dans treize mois de la datte de la présente convention.

5^o Que les deux adoreurs au lieu de trois pieds d'hauteur qu'ils sont marqués dans le dessein en auront trois et demy du haut de la tête au gradin où ils porteront et qu'ils seront faits par le même sculpteur qui a fait ceux de la Daurade, et que les trois marches au lieu de cinq pouces d'hauteur en auront six, et la première au lieu de douze pieds huit pouces de longueur en aura treize pieds, et le gradin qui portera les adoreurs au lieu de douze pieds huit pouces aura treize pieds quatre pouces, et le restant de l'autel à proportion.

6^o Que la marqueterie en fleurs et en feuillage de la troisième marche qui n'est point marquée dans le dessein sera en tout conforme à la troisième de l'autel des Bénédictins de la Daurade à Toulouse et encore mieux s'il est possible.

7^o Que ledit Contestable ajoutera une croix en marbre statuaire sur le pied d'Estal du tabernacle, haute d'environ trois pieds et large à proportion avec des rayons d'orés aux jonctions des bras de la croix s'il se peut.

8^o Que le derrière de l'autel sera en marbre de chaque côté jusques au petit autel qui se trouve à présent derrière le grand autel.

9^o Qu'il fera la porte du tabernacle par derrière où il doit être

creuzó assés en hauteur et largeur pour renfermer le ciboire et l'ostensoir.

10° Qu'il faira aussy une porte par derrière dans le premier gradin pour y mettre les saintes huilles.

11° Qu'il donnera une petite table de marbre qui soit jolye pour mettre les burettes et une petite fontaine quarrée long de marbre gris d'Italie.

12° Que le premier gradin aura vingt pouces de large, et le second assés pour porter les adorateurs.

13° Quo le tabernacle portera sur le premier gradin et non sur la table de l'autel, comme il est marqué dans le dessein.

Et pour le prix du dit autel et autres ouvrages conformes aux conditions cy dessus ledit Dom prieur comptera audit sieur Contestable six mille livres après qu'il aura été posé dans le sanctuaire de l'église de Vauclaire et reçu.

Fait double à la Chartreuse de Tou'ouse ce 20 janvier 1761.

Le 4 décembre 1760, le P. Mazière de la Chartreuse de Toulouse adresse une lettre au V. P. prieur de Vauclaire lui disant que Contestable va partir pour l'Italie afin que l'autel soit prêt à être transporté avec les chevaux de la Chartreuse de Vauclaire à Vauclaire même, au mois d'août suivant, disant en outre que le sculpteur ne veut pas assumer la responsabilité des dégâts qui pourraient être occasionnés en route et qu'il y aurait lieu à changer certaines dispositions de la police notamment : l'article 5^m.

« La première marche au lieu de 14 pieds de longueur n'en aurait que treize. Le gradin au lieu de 14 pieds 4 pouces n'aurait que 13 pieds 4 pouces.

L'article 7^m : « Avec rayons dorés aux jonctions des bras de la croix. »

L'article 11^m : « Le sculpteur fournirait en outre une fontaine moyennant un supplément de 48 livres. »

Le 22 août 1761 le sieur Contestable annonce qu'en arrivant en Italie il a mis 20 ouvriers au travail de l'autel « qui vous fera beaucoup d'honneur » ; que la lettre du prieur écrite en avril dernier de la Grande Chartreuse ne lui est pas encore parvenue, puisqu'il était en Italie. Il annonce aussi qu'il a franchise des marchandises jusqu'à Agde chez M. Embry et pense se rendre à Vauclaire, au mois d'octobre, pour la pose de l'autel.

Note au dossier ainsi conçue : « La voiture de l'autel en marbre coûte depuis Coutras à Vauclaire y compris les voyages et nourriture des ouvriers, la somme de 172 l. 2 s.

Le 13 septembre 1761, lettre d'Embry sur les difficultés avec les fermiers généraux, puis il annonce que « on a déjà chargé dix pièces » dans la barque du canal du patron Sebastien Sillol, pour partir à » l'ouverture du canal les premiers jours d'octobre. Il y a de grosses » pièces qui ne sont pas encore finies et cinq caisses qui contiennent » le devant de l'autel avec le marchepied en fleurs et la croix. Le » patron Merle qui a porté toutes ces pièces d'Italie m'a protesté que » le reste de l'ouvrage sera tout fini à la fin d'octobre par la grande » quantité des ouvriers qu'on y emploie. »

Ensuite « il est tout à fait décidé à démolir l'église de la Daurade, » M. Contestabile va commencer par déplacer l'autel, il sera rendu » vendredi à Toulouse. »

Lettre du 18 octobre 1761, du sieur Contestabile, sculpteur, disant que le navire portera au moins 1,500 quintaux de marbre, dont partie sera employée à la confection de l'autel de Vaucلاire et l'autre partie à la confection d'un autre autel pour la Chartreuse de Toulouse.

Le 22 novembre 1761, le P. Mazière de la Chartreuse de Toulouse écrit au R. P. prieur de Vaucلاire lui disant qu'il a vu l'autel que Contestabile a fait venir d'Italie et qu'il l'a trouvé magnifique. Il dit en outre que malgré tout ce qu'il a pu faire il n'a pu obtenir des fermiers généraux la restitution des 463 l. 16 s. 8 d. perçus par la douane à Agde.

Le 16 mars 1762 le sieur Contestabile écrit au prieur qu'il fait mauvais temps sur mer pour embarquer le marbre, et qu'il ne pourra faire cette opération que le mois prochain, qu'il a payé de forts droits de douane dont il prie le prieur de lui faire restituer le montant.

Le 14 juin 1762, expédition par Dom André Gauthier, procureur de la Chartreuse de Marseille (scellé aux armes de cette Chartreuse), sur la tartane Sainte Anne, capitaine Claude Allemans, pour être conduites à Agde, des marchandises destinées à l'usage de la Chartreuse de Vaucلاire :

37 caisses marbre pour l'autel,
Plus une caisse de palmes cuivre.
Coût 72 livres.

Au bas le laisser passer à l'adresse de Dom Jeard, prieur de Vaucلاire, sous le bon plaisir de Messieurs les fermiers généraux.

Lettre du 8 juillet 1762 datée d'Agde, annonçant la mort de Contestabile avec prière de demander, au nom de la veuve, la restitution des droits aux fermiers généraux. Cette lettre annonce en outre que le neveu du sculpteur est très capable, qu'il conduira à bonne fin le

travail déjà commencé par son oncle (Signé Embry. Cette personne est le destinataire des marchandises.) A la suite se trouve le compte des frais de transport des marbres d'Agde à Toulouse s'élevant ensemble à la somme de 113 l. 11 s. 6 d.

Le 23 juillet 1762, lettre du même au même disant que les fermiers généraux ont égaré les pièces et réclament les lettres de voiture sur Agde.

Le 23 juillet 1762, la veuve Contestabile affirme que le travail sera bien fait, assure de tout son dévouement, regrette la mort de son mari, etc., etc., douleur, condoléances.

Au dos de la lettre se trouve le compte de tous les frais de l'autel qui se sont élevés en tout à 6,663 l. 2 s.

Le 29 juillet 1762, lettre du frère Hilarion plus haut nommé au prieur de Vauclaire constatant que les fermiers généraux lui ont remboursé pour le compte de l'autel 462 livres, avec prière de n'en rien dire.

La veuve Contestabile demande par une lettre non datée au V. P. prieur son intervention pour lui faire obtenir de MM. les fermiers généraux une somme que son mari leur devait pour les 83 quintaux de marbre d'Italie, employés à la confection de l'autel, ajoutant qu'elle est peu fortunée avec ses quatre filles.

Sur cette lettre, le 3 août 1762, Dom prieur adresse à MM. les fermiers généraux de Sa Majesté, à Paris, une pétition dans laquelle il explique d'abord qu'ayant pris des marbres bruts et travaillés à Carare, en Italie, pour un grand autel destiné à son église, ces marbres ont été directement expédiés à Marseille, le premier port français, afin d'y prendre une lettre de voiture à la Chartreuse de cette ville, et qui avait été visée par M. Collas, directeur des fermes, pour être dirigés sur Agde où ces dits marbres ont été déchargés. Le navire n'ayant pas touché Marseille, on demande à Agde le remboursement des droits. Il n'était pas possible que le navire revint à Marseille chercher sa lettre de voiture. En passant à Montpellier, il fut pris à la Direction de cette ville 463 l. 16 s. 8 d.

Le 13 septembre 1762, lettre de Dom Mazière, chartreux de Toulouse au P. prieur de Vauclaire, disant qu'il a vu l'autel chez Contestabile la veuve, que tout est arrivé à bon port, et qu'il a payé 130 l. 1 s. 6 d. La veuve Contestabile fera l'envoi de l'autel à l'ouverture du canal qui aura lieu à la fin de ce mois.

Lettre de voiture du 13 septembre 1762 à Toulouse, confiée à la

garde de Dieu et du patron Dufaut dit Le Frisé, de Port-Sainte-Marie, qui a chargé sur son bateau pour être rendu à Coutras en Périgord :

1° 37 caisses contenant un autel en marbre brut, poids.	16,250 livres.
2° 2 caisses palmes.....	10 —
3° Cinq autres caisses.....	6,000 —
Poids total.....	22,260 livres.

Au dos est écrit un ordre du 23 octobre 1762 par lequel Monsieur de Margrin, commandeur des ordres du roy, directeur des bâtimens de Sa Majesté, accorde le libre passage aux RR. PP. Chartreux de Vauclaire.

Le 14 novembre 1762, la même personne est heureuse d'apprendre que le marbre est arrivé à bonne destination à Vauclaire, regrette le retard apporté dans le voyage par eau et prie Dom prieur de lui accorder une gratification.

Le 30 novembre 1762, le frère Hilarion Robinet, chartreux, écrit qu'il attend le « rétablissement à la sancté du V. P. procureur Dom Mazière pour faire choix du marbre. »

Le 2 janvier 1763, lettre pleine de remerciements de la même personne.

Le 15 janvier 1763, le F. Hilarion Robinet, procureur de Paris, accuse qu'il a touché deux années de rente sur la comptabilité de Bordeaux, et espère que dans quelques jours il sera fait droit à la pétition ci-dessous de la part des fermiers généraux.

« Je soussignée, Jeanne Cambon, veuve et héritière jouissante de feu Contestabile, marbrier, mon mari, déclare avoir reçu de T. V. P. D. Jeard, prieur, par les mains de Dom Mazière, procureur de la Chartreuse de Toulouse 3463 l. pour solde, plus 100 l. de gratification que Dom Jeard a bien voulu me donner et je promets de lui faire envoyer au plus tôt la fontaine de marbre que je me suis engagée à lui donner sur le prix de 6,000 l. dont je me déclare être payée.

» A Toulouse, le 18 décembre 1762.

» Signé : CAMBON de CONTESTABILE veuve. »

Janvier 1763, lettre de la veuve Contestabile qui demande copie du compte qu'elle a envoyé et remercie le prieur de la restitution de 500 l. environ qui avaient été perçues à Agde.

V A R I A .

CONGRÈS ARCHÉOLOGIQUE DU 3 AU 11 JUIN 1896.

NOTES.

Nous n'avons pas l'intention de faire passer sous vos yeux tous les monuments que nous avons visités en Bretagne pendant le Congrès archéologique dont les séances ont eu lieu à Morlaix et à Brest. Nous voudrions seulement donner un aperçu général, une sorte d'étude synthétique de ces curieux monuments, de ces sculptures plus intéressantes que belles qui couvrent ce pays de Bretagne, si étrange par son aspect, par son ciel, par ses édifices singuliers qui commencent par le menhir et finissent par les églises et les ossuaires des *xvi^e* et *xvii^e* siècles.

Morlaix, par où nous avons débuté, est une jolie ville dont les monuments ne sont pas très remarquables ; son port n'a pas d'animation et son commerce semble bien ralenti depuis le siècle dernier, où déjà les Morlaisiens se plaignaient de son état de marasme. Un viaduc très élevé forme comme un fond à la ville et lui donne un aspect très particulier.

Les églises Saint-Mélaine et Saint-Mathieu sont les plus importantes de la ville ; la première fut rebâtie en 1482, la tour date de 1571 ; on remarque à l'extérieur du portail un bénitier en pierre. En Bretagne, il est d'un usage général de placer un bénitier à l'extérieur des églises, soit au pilier central des porches, soit dans un coin ; on en trouve même d'accrochés ça et là à des piliers intérieurs. Toutes les tombes en sont munies, ou sur la dalle qui les recouvre, ou sur la paroi qui en forme la tête, usage ancien qui s'est perpétué jusqu'à nos jours. Nous avons assisté à un service à St-Thégonnec, croyons-nous ; chacun des fidèles en arrivant trempe le goupillon dans le bénitier placé à la tête du catafalque et asperge le sol au lieu de jeter l'eau sur le drap, sans doute pour ne pas le détériorer. Cet usage n'existe pas en Périgord que nous sachions, ni aux enterrements ni aux services ; il a pour résultat de faire une inondation tout autour du cénotaphe.

Saint-Mathieu de Morlaix est de 1548 suivant une inscription gravée sur un phylactère qui court sur la base de son lourd clocher. Der-

rière St-Mathieu, l'église Notre-Dame possède une vierge ouvrière qui passe pour miraculeuse.

Morlaix vaut une visite pour ses vieilles maisons qui bordent des rues entières de leurs étages superposés et de leurs pignons aigus ; des consoles sculptées, des bouts de poutres moulurés, des statuettes de saints patrons, des joueurs d'instruments, des personnages décorant de leurs mille fantaisies les pendentifs qui terminent les extrémités des bois qui supportent les avant-corps ; des frises sculptées courent le long des façades et les linteaux portent des chiffres, des emblèmes, des dates (1). Telles les maisons de la Grand'Rue, celles de la rue Notre-Dame qui, dans les carrefours, sont ornées de poteaux d'angle et de niches, où se voient des saints, des joueurs de biniou, des individus en chemise, etc. Dans la rue des Nobles, la maison de la duchesse Anne, très bien conservée, récemment restaurée, est une des plus curieuses. Un escalier en bois tournant sur une vis ou poteau sculpté dans la hauteur de trois étages, est véritablement intéressant ; nous en trouvons un autre au n° 15 de la Grand'Rue et un troisième, mais en bien mauvais état, dans une maison de la rue St-Mélaine, en face de l'auberge du Lion-d'Or ; une cheminée monumentale chauffait la salle de cette maison qui a complètement changé de forme et n'est plus qu'une baraque infecte. Presque toutes les portes ont conservé leurs panneaux ou leurs ornements en serviettes pliées et repliées très finement, et les boiseries des appartements leurs arabesques, leurs cimaises découpées, leurs moulures. La Bretagne est, nous le savons, le pays de la sculpture sur bois ; les églises, les monuments civils, les maisons, sont pleins, regorgent pour ainsi dire, d'orgues, de rétables, de chaires, de frises, de statues, de portes, de boiseries, de lits, de meubles, et vraiment il devient inutile de les nombrer tant ils foisonnent.

A Plougasnou, nous nous arrêtons devant une jolie église de 1574 et un clocher de 1584, un des plus complets et des plus intéressants de cette région, pour sa hauteur et ses galeries ajourées formant balcons à ses trois étages ; cette disposition ingénieuse donne à cette flèche plantée sur la façade un cachet original. La chapelle funéraire ainsi que celle de Saint-Jean-du-Doigt, toute voisine, est un de ces types si fréquents en Bretagne de cet ensemble d'édifices qui se trouve dans la plupart des cimetières et dont St-Jean est le plus com-

(1) Il en est de même à Lannion, à Saint-Brieuc, rue Fardil, à Dinan, à Dol, etc., partout, à St-Malo où des façades sont toutes en vitres.

plet ; en effet, dans un vaste cimetière où l'on pénètre par une porte monumentale, sont situés l'église paroissiale, une chapelle funéraire, une fontaine monumentale, un ossuaire, un calvaire ; ici, on trouve en plus un hospice fondé au *xiv^e* siècle, pour les pèlerins malades ; le 24 juin, une foule nombreuse vient demander à St-Jean son intercession pour la guérison de certaines maladies. Les monuments de cette localité sont tous intéressants ; l'église fut bâtie à la fin du *xv^e* siècle pour y conserver un doigt du précurseur ; elle possède un trésor qu'il faut demander à visiter : une croix processionnelle, deux calices dont un porte sur le nœud des émaux avec figures d'apôtres, comme celui de Saint-Alexis de Limoges et celui du château de Lacousse, dans la Dordogne ; des étoffes remarquables dont on a fait des bannières. La fontaine se compose de trois vasques superposées rejetant l'eau dans un vaste réservoir en forme de coupe. L'ensemble de ces édifices serait dû à la duchesse Anne qui avait la sainte relique en grande vénération.

L'église de Lanmeur, d'antique origine, a conservé, chose rare en ce pays, plusieurs parties du *xi^e* siècle ; quelques arcades de la nef, le portail du sud et la crypte aux lourds piliers ronds, ornés de feuillages, sont demeurés comme témoins de l'architecture très primitive de ce monument.

A Saint-Thégonnec, à Guimiliau, à Lampaul, à Pencran, près de Brest, nous trouverons les mêmes édifices exubérants d'ornements plus ou moins délicatement traités, des clochers percés à jour, des ossuaires plus ou moins vastes, des chapelles funéraires avec colonnades, pignons à crochets, pinacles, niches décorant les piliers ; des frises en bois, des chaires, des panneaux de buffets d'orgues, des sablières avec des dets, des inscriptions, et à Saint-Thégonnec une mise au tombeau qui, dans le demi-jour de la crypte, produit un effet saisissant ; les figures ont le type breton, surtout la tête de saint Jean, et les vieillards ont tout à fait la physionomie de loups de mer (1). Le calvaire mérite qu'on s'y arrête, mais il ne vaut pas celui de Guimiliau au point de vue de la statuaire ; celui de Plougastel-Daoulas, que l'on vante aussi beaucoup, lui est très inférieur comme composition et travail d'art. Il est évident que les artistes de cette époque

(1) Ces églises étant voûtées en bois, une frise sculptée ou sablière court tout autour de l'édifice pour supporter la base des lambris qui s'y engagent. Ces frises sont du plus haut intérêt pour les usages populaires et l'histoire locale.

avaient une grande imagination, groupaient leurs personnages avec habileté et savaient en faire des tableaux pittoresques au milieu de ces amas de pierres découpées, de campaniles, d'arcades et d'arbres au feuillage vigoureux. L'aspect en est un peu terne, et pour peu que le soleil ne se montre pas, tout est gris : monuments, arbres, terrains, la verdure des champs, le ciel lui-même.

Nous avons voulu faire la part entière à ces curieux et certainement très originaux ensembles de constructions, renonçant à parler de l'architecture des ^{xiii}^e, ^{xiii}^e et ^{xiv}^e siècles dont l'intérêt nous semble moindre quel que soit le mérite du Kreisker et de la cathédrale de Saint-Pol-de-Léon des ^{xiii}^e et ^{xiv}^e siècles, de Daoulas et de son cloître roman, de Notre-Dame de Folgoët du ^{xv}^e siècle, de l'église de la pointe Saint-Mathieu de Fine-Terre, des châteaux de Kerjean du ^{xvi}^e siècle et de Kergournadec de 1630, — tous monuments qui valent sans conteste qu'on les étudie de près pour leurs beautés particulières et la diversité de leurs plans, la hardiesse de leurs voûtes et la variété de leur ornementation.

A Brest, le château et l'arsenal, de belles promenades, sont seuls à voir.

Nous avons dit qu'en ce pays le bois jouait un rôle très important, cela ressort des descriptions générales que nous venons de tenter dans les lignes qui précèdent. Le granit ne se prête pas à la finesse des contours et des détails ni au rendu de l'expression à cause de la dureté de son grain ; il faut ajouter que souvent la sculpture sur bois se ressent de l'habitude qu'avait l'ouvrier de tailler la pierre, et sa main alourdie par un maillet pesant et la résistance de la matière, arrive naturellement à perdre la légèreté, la dextérité nécessaires pour travailler hardiment le chêne ou le hêtre ; nous pourrions prendre comme exemples les piliers qui portent les escaliers de la maison de la duchesse Anne, de la maison de la Grand-Rue et de la rue Saint-Mélaine, à Morlaix, où les feuillages sont plats et où aucun repli n'en relève, n'en allège les contours. Il faut reconnaître, cependant, qu'il y avait des sculpteurs qui devaient traiter spécialement le bois, car nous voyons des figures de saints patrons, des vierges, des grotesques qui certainement sortent de mains différentes que les ornements courants : les panneaux de Saint Jean du Doigt et ses rétables, la mise au tombeau de Saint Thégonnec, le rétable du Kreisker de Saint-Pol de Léon, la balustrade et les orgues de Lampaul, le buffet d'orgues de Landerneau, sont des œuvres de valeur que de simples ouvriers n'ont certes pas exécutées ; l'habileté de la main, la légèreté des détails, indiquent des gens habitués à traiter une matière plus délicate que le granit, et l'on sent que leur ciseau

enlevait ses copeaux d'un coup ferme et sûr et courait sans arrêt sur les contours, en assurant ainsi la netteté des profils.

Les musées de Bretagne présentent aux visiteurs des objets dignes d'un véritable et tout spécial intérêt, tous les archéologues le savent et nous n'avons pas besoin d'insister. C'est à Vannes que l'on trouve les plus belles haches en pierres relativement précieuses, en jadeïte, en chloromélanite, variété de la jadeïte, en fibrolithe, etc., de 29 c. de longueur sur 7 de large, de 37 c. sur 7, de 27 c. sur 10, de 45 c. sur 8 1/2 ; elles sont d'une beauté et d'une conservation parfaites. On y trouve aussi de ces colliers, en breton : *gougad-pateren* contenant des grains de cette précieuse pierre, le callaïs qu'on ne trouve qu'en Orient et en Bretagne ; ces colliers servent de talisman et se transmettent de génération en génération, quelquefois ils se prêtent ou se louent, et quand une famille se compose de plusieurs branches, c'est le recteur qui en est le gardien et qui le confie pour un temps au membre de la famille qui veut éprouver son efficacité. Ces colliers se composent de grains de différentes espèces et qui probablement s'augmentaient par la suite des temps, de pâtes de verre, d'ambre, de cristal de roche, de callaïs. Au musée de Vannes, un *gougad-pateren* compte 109 grains et un autre 98 ; à Rennes, il y en a deux de moindre dimension ; M. Paul du Chatellier en possède plusieurs dans sa remarquable collection de Kernuz ; à Saint-Brieuc, dans la vitrine où brille d'un rare éclat le disque d'or de Maël Pestivien et le crochet du même métal ; on voit aussi un *gougad* ; ce disque d'or mesure environ vingt centimètres de diamètre.

Les colliers et les bracelets d'or ou de bronze de Berné, de P'ouharnel, de Saint-Michel de Carnac, etc., qui se trouvent à Vannes ou dans la collection James Miln à Carnac, à Rennes, provenant de la collection de Robien, à Kernuz chez M. du Chatellier, sont des merveilles pour l'époque si reculée où ils ont été fabriqués et étonnent par leur poids, un seul jeté dans la balance a été payé 1,200 francs d'or. Ce qui surprend dans les musées de Bretagne, sauf les collections que nous venons d'énumérer, c'est d'y trouver relativement si peu d'objets en silex ; on n'y connaît que l'époque de la pierre polie et du bronze. Les périodes qui font le haut intérêt des musées de Périgueux, de Bordeaux et de quelques autres villes, c'est-à-dire les périodes des cavernes y manquent comme trouvailles locales et comme suite de civilisation. A Quimper, nous voyons quelques haches polies et une grande quantité de celtes en bronze de diverses formes, des bracelets, un mors de cheval, des meubles bretons, bahuts et lits fermant comme des boîtes, des fragments de frises de maisons en bois ; à Saint-Brieuc, dans la vitrine des objets gallo-

romains, des stucs de diverses couleurs imbriqués de coquillages qui nous rappellent ceux des thermes de Chamiers à Périgueux ; il semble, d'après les observations de plusieurs archéologues, que ce genre de décoration murale était spécial aux bains.

En résumé, l'intérêt de l'archéologie monumentale de la Bretagne est presque tout entier dans l'ensemble de ces monuments originaux qui entourent les églises et couvrent les cimetières, et l'intérêt des musées dans ces belles haches de dimensions inusitées et de matières rares, dans ces disques et ces bracelets d'or ou de bronze, dans ces colliers précieux qui se conservent avec un soin jaloux, dont la possession séculaire prouve, à un point de vue particulier, l'ancienneté des familles, et à un point de vue général, la perpétuité d'une croyance, la foi à un talisman à travers les âges et dont le point de départ est un sentiment religieux continué jusqu'à nos jours.

A. DE ROUMEJOUX.

NOTE.

Nous avons oublié de signaler un usage très singulier usité dans certaines parties de la Bretagne, notamment dans le Finistère et les Côtes-du-Nord. Nous avons remarqué, dans une des églises que nous avons visitées, des boîtes superposées, mais nous n'y avons pas attaché une grande importance. Ayant vu sur le mur de la clôture du chœur de la cathédrale de Saint-Pol de Léon un grand nombre de ces boîtes, nous avons demandé ce qu'elles pouvaient bien contenir ; on nous a répondu que c'étaient des crânes humains. Il paraît que lorsque les cimetières regorgent, ce qui est fréquent vu leur petitesse relative, on en vide les tombes. On transporte les ossements dans les ossuaires en conservant les crânes que l'on met dans ces petites caisses avec une étiquette pour conserver ainsi la partie jugée la plus noble des parents et on les place dans les églises ou le long des ossuaires dans un endroit réservé ; plus tard, les ossuaires eux-mêmes se remplissent et à des époques de fêtes solennelles, des jubilés par exemple, ils sont, après une cérémonie religieuse, jetés dans une fosse commune.

NEUROLOGIE.

M. FERDINAND MILLET-LACOMBE.

La mort éclaircit chaque jour les rangs des membres fondateurs de notre Société.

L'un d'eux encore, M. Ferdinand Millet-Lacombe, est décédé le 17 avril dernier, dans sa propriété de la Maison-Neuve, commune de Saint-Saud.

S'il n'a pas compté parmi les plus assidus à nos réunions, c'est parce que les labeurs de sa profession d'avocat, qu'il a longtemps exercée dans notre ville avec distinction et dévouement, et plus tard la maladie, ne lui en ont pas laissé le loisir.

Mais sans participer à nos études et à nos travaux, il s'y est toujours intéressé, car il était, — qu'on me passe l'expression — Périgourdin dans l'âme, et, à ce titre, très curieux de tout ce qui se rattache au passé de notre province.

Périgourdin dans l'âme, ai-je dit. Aussi les attractions du Nouveau-Monde, qui nous arrachent tant de nos compatriotes, purent bien jadis le séduire un instant, mais elles ne réussirent pas à le retenir et à lui faire oublier le beau ciel de notre département, et spécialement de ce petit coin charmant du Nontronnais où il était né et où il a voulu mourir.

Donnons, au nom de notre Société, un regret sincère à cet homme de cœur, qui fut aussi un homme de savoir et de talent, mais qui laissera par dessus tout à ceux qui l'ont connu, le souvenir d'un esprit aimable et d'un caractère éminemment loyal.

E. R.

M. LE MARQUIS DE SAINTE-AULAIRE.

La mort du respectable marquis de Sainte-Aulaire, enlevé récemment à l'affection de sa famille et de ses nombreux amis, a laissé dans la société périgourdine un vide irréparable et dans le grand monde de Paris, auquel il n'avait jamais cessé d'appartenir malgré son établissement en province, de douloureux regrets. La Société ar-

chéologique du Périgord, dont le noble défunt était le doyen d'âge, après avoir été l'un de ses fondateurs, tient à rendre un suprême hommage à l'homme éminent qu'elle était fière de compter au nombre de ses membres, et je la remercie de m'avoir choisi pour interpréter ses sentiments envers un confrère, dont je m'honorerai toujours d'avoir été l'ami depuis notre commune jeunesse.

M. le marquis de Sainte-Aulaire appartenait à une famille dont il me paraît inutile, en Périgord, de rappeler l'illustration et l'ancienneté. C'était, sans aucune contestation, l'une des maisons les plus considérables de notre province, si riche cependant en noblesse, au dire des vieux historiens. Mais, aux grandes alliances, aux grandes charges de cour, aux fonctions élevées dans la diplomatie ou dans l'armée, elle joignait, par un heureux privilège, un goût héréditaire pour les choses de l'esprit et de la littérature et un rare talent d'écrire. Le célèbre marquis dont Voltaire a dit : « Anacréon, moins vieux, fit de bien moins jolies choses », qui, à quatre-vingts ans passés, faisait les délices de la petite cour de la duchesse du Maine et entra à l'Académie française avec un quatrain, n'était pas le premier écrivain de son nom. Au xvi^e siècle, un seigneur de La Grénierie, marié, je crois, à une Bourdeille, laissait des mémoires, fort bien écrits, qui ont servi à dresser la généalogie des Beaupoil de Sainte-Aulaire, publiée dans le *Nobiliaire du Limousin*, de Nadaud. Ces traditions s'étaient continuées, et M. de Sainte-Aulaire les recueillit et les a, à son tour, transmises à ses descendants. Son père, le comte de Sainte-Aulaire, qui après avoir été chambellan de l'Empereur, préfet et député, devint successivement ambassadeur à Rome, à Vienne et à Londres, n'était pas uniquement absorbé par les soins de la politique. Il s'occupait, avec une sorte de passion, de littérature et d'histoire, et ce ne fut pas seulement comme grand seigneur, investi des plus hautes fonctions, qu'il entra à l'Académie, mais surtout comme auteur d'un livre excellent, *l'Histoire de la Fronde*.

Il semble que le don d'écrire fut l'apanage des personnes mariées dans cette famille, plus distinguée encore par son esprit que par sa naissance. Les mémoires trop courts et si intéressants de la comtesse de Sainte-Aulaire, née du Roure, mère de notre regretté confrère, attestent son remarquable talent et sont un modèle de noble simplicité. Et enfin, sa femme elle-même, dont le long séjour à Périgueux, où sa mort laissa tant de regrets, avait permis d'apprécier la parfaite distinction et la bienveillance aimable, avait sacrifié aux lettres en publiant entre autres choses : *La Chanson d'Antioche*, poème du moyen âge, où parmi les hauts faits des chevaliers de la première croisade revivait la mémoire de son glorieux ancêtre Créton d'Estourmel.

Né dans ce milieu intellectuel, vivant avec les personnages politiques et les hommes de lettres ou les artistes, hôtes habituels du salon de ses parents, en relations suivies avec ce que le monde diplomatique européen avait de plus illustre et de plus brillant, le marquis de Sainte-Aulaire se ressentait naturellement de l'atmosphère dans laquelle il avait été élevé. La carrière diplomatique paraissait tout indiquée pour lui. Il y entra comme attaché et ne tarda pas à devenir secrétaire d'ambassade. Avec son nom et le patronage de son père, il pouvait assurément aspirer aux plus hautes emplois. La parfaite distinction de son esprit et de ses manières, ses goûts d'étude auxquels il resta constamment fidèle, lui promettaient le plus bel avenir diplomatique. Pourquoi renonça-t-il tout à coup à cette carrière?... probablement, parce qu'il préférait le séjour de la France aux pérégrinations forcées qu'elle impose. Peut-être aussi ressentait-il déjà les premières atteintes de la surdité dont il eut plus tard à souffrir. Toujours est-il qu'à 32 ans, il se présenta à la députation dans l'arrondissement de Nontron où son père possédait d'importantes terres et fut nommé en 1842; il resta député jusqu'en 1846.

Nous n'avons pas à nous plaindre de cette entrée de M. de Sainte-Aulaire dans la vie parlementaire et de son renoncement à la diplomatie, car c'est à elle que nous devons son retour au pays de ses pères et son établissement définitif en Périgord, où, jusque-là, il avait fait à peine quelques rares apparitions. C'est à partir de ce moment, et surtout depuis la révolution de février 1848 que, sans quitter complètement Paris, il nous appartient plus complètement et adopta la vie de province, avec la bonne grâce qu'il mettait en toutes choses, et sans l'apparence d'un regret.

Cette vie provinciale, dans un cercle assez restreint d'amis et de relations mondaines, n'est, après celle des ambassades et du grand monde, acceptable qu'autant qu'on prend goût aux intérêts locaux et à la ville qu'on habite. M. de Sainte-Aulaire fut, dès ses débuts en Périgord, séduit par les beautés artistiques et pittoresques de notre beau pays et particulièrement enthousiaste de nos vieux monuments de Périgueux. J'ai maintes fois été témoin de l'intérêt qu'il prenait à nos antiquités romaines, du soin avec lequel il suivait les fouilles entreprises dans cette vallée de l'Isle où, à chaque pas, la pioche des ouvriers heurte d'antiques substructions et des débris de sculptures. La restauration de St-Front, si longtemps poursuivie et parfois si malencontreusement exécutée, n'avait pas eu de surveillant plus attentif, ni souvent plus attristé. C'est que, sans se piquer d'archéologie, M. de Sainte-Aulaire avait l'instinct et le goût des choses an-

ciennes et le désir, presque toujours réalisé, de les comprendre et de les admirer.

Ce goût, d'ailleurs, s'était manifesté à une époque où il était encore peu répandu, dans la restauration du château de Siorac, qui remonte à plus de cinquante ans et fut en quelque sorte, malgré d'inévitables imperfections, une des premières tentatives de retour à l'art de la Renaissance, accomplies avec succès en Périgord. Au lieu des inévitables plafonds, des poutres et des poutrelles ornées, imitées des vieux lambris, furent établies dans les salons et, dans la salle à manger, une cheminée de pierre du dernier gothique, prise dans la démolition d'une maison de Périgueux, fut apportée non sans difficultés et mise en place si bien qu'elle semblait y avoir toujours été. Depuis on a pu mieux faire ; mais qu'on se reporte au temps lointain où ce premier essai vint réhabiliter, chez nous, l'art du xvi^e siècle et on saura gré à l'homme de goût qui en avait pris l'initiative.

Quand on a, comme l'avait le marquis de Sainte-Aulaire, le sentiment des beautés de la nature et de l'art et qu'on habite un beau pays comme le Périgord, on devient nécessairement touriste. Notre respectable confrère n'avait point échappé à cette règle et il était un intrépide excursionniste. J'ai eu souvent la bonne fortune de parcourir avec lui et avec mon frère diverses parties de notre beau département : le Nontronnais granitique, la vallée de la Dordogne, une partie du Bas Limousin, où se trouvent, près de Brive, les ruines informes du château de Sainte-Aulaire, premier établissement des Beaupoil en Limousin, après leur venue de Bretagne, au xv^e siècle. Et enfin, toujours dans la Corrèze, le château de la Grènerie, bâti et habité longtemps par la famille de Sainte-Aulaire et magnifiquement restauré par son propriétaire actuel. Ces excursions charmaient notre aimable compagnon de voyage, qui s'accommodait de très bonne humeur des mauvais temps et des mauvais gîtes, et, en échange de notre archéologie, nous intéressait au dernier point, par ses piquantes conversations. M. de Sainte-Aulaire n'était pas seulement, en effet, un écrivain de talent, mais un causeur incomparable. Spirituel, instruit, très au courant des anecdotes de la société parisienne dans laquelle il avait vécu si longtemps ; d'une amabilité et d'une politesse qui semblaient à notre génération parfois excessives, mais qu'une légère pointe de malice venait tempérer fort à propos. On avait tout à gagner en sa compagnie ; aussi la recherchait-on avec empressement.

Son mérite littéraire, qui, chez lui, ainsi que je l'ai déjà fait remarquer, était un héritage de ses pères, s'était affirmé par de nombreuses publications. Les plus importantes sont : le volume intitulé *Les der-*

niers Valois, les Guise et Henri IV, et les trois volumes de la *Correspondance complète de Madame du Deffand*, dont M. de Sainte-Aulaire s'était fait l'éditeur et qu'il accompagna de commentaires dignes de la spirituelle marquise. Après ces ouvrages de longue haleine, il faut citer : en 1846, *La vie de saint Front, premier évêque de Périgueux* ; en 1850, *Considérations sur la Démocratie* ; en 1852, *Notice sur la famille d'Aydie*, — *Henri de Verthamon*, pages émues, consacrées à son gendre, le héros de Patay ; et enfin, en 1877, *Souvenirs et Portraits de famille*.

A ces livres et à ces brochures, dont la liste est incomplète, il conviendrait d'ajouter quelques articles de revues et un curieux récit d'expériences magnétiques dont M. de Sainte-Aulaire avait été l'objet, et que publia, dans son 1^{er} volume, le *Chroniqueur du Périgord et du Limousin*, de M. de Siorac.

Mais, en voilà assez pour montrer que notre regretté collègue savait employer utilement les loisirs que lui avaient faits les révolutions et son renoncement à la vie politique, et que les longues stations qu'il faisait dans sa belle bibliothèque de Périgueux, où il aimait tant à travailler et à recevoir ses amis, avaient été fructueuses.

Il est un autre lieu que le vénérable défunt préférait encore à son cabinet de travail ; c'était la vieille cathédrale de St-Front. Il en était l'un des hôtes les plus assidus et les plus recueillis ; et ce n'était pas l'archéologie qui l'y conduisait chaque jour, en toute saison, à des heures matinales, mais bien le saint sacrifice de la messe. Qui ne l'a vu malgré son grand âge, bravant le froid ou la pluie, pour se rendre, par les rues presque désertes, dans la maison du Dieu qu'il avait fidèlement servi pendant sa longue vie, et qui n'a été édifié par l'exemple de sa piété fervente ?...

C'était, dans toute l'acception du mot, un grand chrétien et un grand homme de bien. Les pauvres perdront en lui un bienfaiteur, toujours prêt à donner largement, et les bonnes œuvres un généreux soutien. Mais, et c'est par là que je tiens à finir cet éloge bien insuffisant du marquis de Sainte-Aulaire, il aura donné à sa famille attristée et à ses amis, la consolation de penser qu'il a déjà reçu la récompense de ses vertus et de son inépuisable charité.

Baron DE VERNEILH.

M. LEO DROUYN.

Nous lisons dans la *Petite Gironde*, du 5 août 1896, la notice suivante que nous nous empressons de reproduire :

« M. Leo Drouyn, l'historien, l'archéologue, l'artiste que Bordeaux était fier de compter au nombre de ses citoyens, est mort ce matin, à quatre heures, après une courte maladie, qui l'a enlevé à l'affection des siens et de tous ceux qui admiraient son grand talent et avaient été à même d'apprécier la largeur de son esprit et l'excellence de son cœur.

» M. Leo Drouyn était âgé de quatre-vingts ans ; il était né à Izon le 12 juillet 1816. Ses parents étaient Girondins, mais c'est dans l'Est que se trouvait le berceau de sa famille, et ce fut aussi dans l'Est, à Nancy, que s'écoulèrent ses premières années.

» Ses études classiques terminées au collège de cette ville, il vint à Bordeaux, où, tout en étant placé en qualité de commis chez un négociant, il suivit les leçons du maître bordelais J.-P. Alaux.

» Mais bientôt, poussé par une vocation artistique irrésistible, il partait pour Paris où, durant trois années, il se perfectionna dans l'art de dessiner et de peindre auprès de Paul Delaroche et de Léon Coignet. Le graveur Marvy l'initia en même temps à tous les secrets de la gravure.

» M. Leo Drouyn revint ensuite à Bordeaux et se mit avec ardeur au travail. Mais, comme il nous le racontait lui-même dans ses causeries familières, après avoir dessiné les monuments du moyen âge épars sur notre contrée, il voulut connaître les règles qui avaient présidé à leur construction et, par une conséquence toute naturelle, l'histoire de ces monuments eux-mêmes. C'est ainsi que l'historien, l'archéologue et le paléographe complétèrent l'artiste.

» A une époque où les moyens de communication étaient rudimentaires, le sac sur le dos, il parcourait non seulement toute la Gironde, mais une grande partie de l'ancienne Guyenne. C'est ainsi que son crayon et sa plume ont pu conserver le souvenir d'une foule de documents aujourd'hui disparus.

» L'œuvre de M. Leo Drouyn est considérable. Il est surtout d'un puissant intérêt pour l'histoire de notre région. Travailleur infatigable, il s'est occupé jusqu'à sa dernière heure de ses chers travaux, quittant le chevalet pour déchiffrer de vieux parchemins provenant

de quelque famille girondine et qu'il avait été tout heureux d'arracher à une mutilation prochaine.

» Il y a peu de jours, il envoyait à la Ville — qui s'empressait de les acquérir — ses trois derniers dessins, d'une exactitude et d'une vigueur qui ne se ressentent nullement de son grand âge. En même temps, il mettait la dernière main à la traduction et à la transcription des archives du château de La Trésne.

» Par un heureux et rare privilège, M. Leo Drouyn était resté toujours jeune. Il était d'une amabilité et d'une gaité que rien ne pouvait abattre, et à propos de tel monument bordelais ou de tel ouvrage, il savait toujours narrer, avec finesse et bonhomie quelque histoire amusante et instructive dont « les jeunes » faisaient leur profit.

» Aux jeunes aussi qui faisaient appel à son savoir et à ses lumières, il ne marchandait ni ses avis, ni ses conseils, leur livrant largement et généreusement tout ce qu'il savait et applaudissant à leurs succès. Les élèves, les disciples de M. Leo Drouyn sont légion à Bordeaux.

» Retracer ici tous les ouvrages auxquels M. Leo Drouyn a collaboré ; dresser la liste de ses œuvres personnelles serait impossible. On peut dire qu'il s'est essayé dans tous les genres et que, dans tous, il a réussi. Ses tableaux, ses fusains, ses lithographies, ses dessins à la plume et surtout ses eaux-fortes sont innombrables. Il a même fait, avec les Lacour et d'autres maîtres bordelais, des modèles de décoration céramique qui ont été reproduits par la maison Vieillard.

» *La Guyenne historique et monumentale, la France départementale, le Magasin pittoresque, Paris et ses environs, le Bulletin monumental, la Revue de Bordeaux, les Actes de l'Académie, les Comptes rendus de la Commission des monuments historiques de la Gironde, la Revue d'Aquitaine, la Revue catholique de Bordeaux*, et nombre d'autres publications, attestent sa puissante fécondité.

» Parmi les ouvrages qu'il a publiés, il convient de citer : *Choix des types les plus remarquables de l'Architecture au moyen âge dans le département de la Gironde ; l'Album de la Grande Sauve ; les Croix de Procession, de Cimetière et de Carrefours ; les Variétés girondines ; les Comptes de l'archevêché*, et surtout ses deux grandes œuvres maîtresses : *la Guyenne militaire et Bordeaux vers 1450*, qui se complètent pour ainsi dire et constituent une admirable histoire de notre cité et de notre province au moyen âge.

» Mais là ne se borne pas l'héritage littéraire et documentaire qui lui survivra : sur des rayons, tout autour du modeste cabinet de travail dans lequel il a passé la plus grande partie de son existence, sont

amoncelés ses manuscrits, mine inépuisable pour les chercheurs et les curieux. Ces manuscrits, qui résumant le travail de plus d'un demi-siècle, ont été légués, croyons-nous, aux archives de la Ville, où nos concitoyens verront ainsi revivre dans ces pages inédites celui qui a tant aimé son pays et sa chère ville de Bordeaux.

» M. Leo Drouyn avait eu la douleur de perdre, il y a peu de temps, la compagne de sa vie ; il laisse un fils, M. Léon Drouyn, et des petits-enfants.

» Nous adressons à sa famille, si cruellement éprouvée, l'expression de notre profonde sympathie.

» M. Leo Drouyn avait été professeur de dessin au collège de La Sauve, de 1851 à 1853 ; conservateur du Musée des antiques de Bordeaux, de 1852 à 1856 ; professeur de dessin au lycée de Bordeaux, de 1858 à 1866 ; inspecteur des archives communales de la Gironde, de 1865 à 1871.

» Il était depuis 1850 membre de l'Académie de Bordeaux ; en 1872, il en avait été président. Il était également membre de la Société des archives historiques de la Gironde, de la Société des antiquaires de France, de l'Institut des provinces, de la commission des monuments historiques de la Gironde, de la commission de publication des archives municipales, de la commission de topographie des Gaules, et de plusieurs autres Sociétés savantes. En 1868, il avait été nommé correspondant du Ministère de l'Instruction publique.

» Ajoutons enfin que M. Leo Drouyn, qui presque tous les ans exposait aux Salons Bordelais et avait figuré, en 1865, 1867 et 1887, au Salon de Paris où il avait été plusieurs fois médaillé, était, depuis 1870, chevalier de la Légion-d'Honneur et, depuis 1884, officier de l'Instruction publique. »



Deux planches accompagnent cette livraison : la 1^{re} représente le Château de La Filolie, situé commune de Saint-Amand-de-Colly ; — et la 2^e, l'Autel du chapitre de Saint-Front.

Le Gérant responsable : J. BOUNET.

Périgueux. Imp. de la Dordogne.

BULLETIN

DE LA SOCIÉTÉ

HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE DU PÉRIGORD.



TOME XXIII. — CINQUIÈME LIVRAISON.



PÉRIGUEUX

IMPRIMERIE DE LA DORDOGNE (ANG. DUPONT ET C^o), RUE TAILLEFER.

—
Septembre-Octobre 1896.

SOMMAIRE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS LA 5^e LIVRAISON.

	Pages.
Séance mensuelle du jeudi 6 août 1896.....	317
— — du jeudi 3 septembre.....	326
Excursion à la Grotte de la Mouthe, près les Eyzies (M. FÉAUX).....	335
Le château du Claud (M. A. DE ROUMEJOUX).....	346
Les Gontaut-Biron et les Réformés de Salignac (M. BEAUNE).....	347
Traité pour la refonte de la cloche de Cercles (M. DUJARRIC- DESCOMBES).....	373
Liste des ci-devant nobles qui ont protesté contre le décret du 19 juin 1790 (M. Louis CARVÈS).....	376
VARIA. — Extrait d'une nouvelle bibliothèque mise en vente à Périgueux en 1741 (M. Charles AUBLANT).....	378
Lettres de M. de Longpérier, membre de l'Institut, à l'abbé Audierne.....	379

SÉANCES MENSUELLES
DE LA
SOCIÉTÉ HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE DU PÉRIGORD

Séance du jeudi 6 août 1896.

Présidence de M. de ROUMEJOUX,
président.

La séance est ouverte à midi et demi dans la salle habituelle.

Sont présents : MM. Charles Aublant, Augiéras, le chanoine Brugière, Dujarric-Descombes, Charles Durand, le marquis de Fayolle, Maurice Féaux, Antoine Fourgeaud, le docteur Ladevi-Roche, Lespinas, le chanoine Pergot, de Roumejoux et Villepelet.

M. Mandin se fait excuser de ne pouvoir assister à la séance.

Introduit par M. Féaux, M. Emile RIVIÈRE demande la permission, qui lui est accordée, d'assister à la réunion afin de pouvoir donner oralement à la Société des explications sur les fouilles de la grotte de La Mouthe, près des Eyzies, qu'elle a promis d'encourager par une subvention.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. LE PRÉSIDENT nous annonce la mort de notre savant et vénéré correspondant M. Leo Drouyn, chevalier de la Légion-d'Honneur, officier de l'Instruction publique, qui nous faisait connaître, il y a un mois, par son ami M. le baron de Verneilh, le magnifique don de dessins qu'il nous

destinait. Il était à la fois historien, archéologue, peintre, dessinateur et graveur, et dans tous les genres il avait réussi. Il était né à Izon (Gironde) le 12 juillet 1816. Il fut d'abord élève à Bordeaux de Jean-Paul Alaux ; puis il alla à Paris où pendant trois ans il se perfectionna dans l'art du dessin et de la peinture avec Paul Delaroche et Léon Coignet ; enfin le graveur Marvy l'initia à tous les secrets du burin. De retour à Bordeaux, il s'adonna à la reproduction des monuments d'un autre âge et bientôt se passionna pour l'archéologie. Non content de dessiner, il décrivit par la plume ; puis, pour se documenter, il déchiffra de vieux parchemins, et bientôt il devint aussi un fervent paléographe.

M. DE VERNEILH écrit de son côté au Secrétaire-général :

« Vous avez appris par les journaux d'hier la mort de notre respectable et savant correspondant M. Drouyn, qui était mon plus ancien ami. Je n'ai pas besoin de vous dire combien m'afflige ce triste événement que rien ne faisait prévoir quand j'ai quitté Bordeaux ; car, malgré ses 80 ans, Drouyn était un superbe vieillard et sa constitution vigoureuse faisait espérer qu'on le conserverait encore bien des années. C'est une grande perte que font la science historique et les arts. Elle sera vivement ressentie non seulement en Bordelais, où le vieil artiste jouissait d'une popularité justement méritée, mais dans toute la Guienne, où il comptait de nombreux admirateurs et dont il avait été l'historien.

» Notre Société archéologique s'associera sûrement à ces regrets et rendra plus tard un hommage mérité au correspondant et au collaborateur qu'elle vient de perdre.

L'assemblée exprime de sympathiques regrets.

Notre bibliothèque a reçu dans le courant du mois dernier les ouvrages suivants :

Le Bulletin de l'Académie d'archéologie de Belgique, 4^e série des Annales, deuxième partie, tome XXVII, in-8°, Anvers, imprimerie veuve de Backer, 1896 ;

Le *Journal des Savants*, cahiers de mai et de juin 1896, deux fascicules in-4°, Paris, Imprimerie nationale ;

La *Bibliothèque de l'Ecole des Chartes*, tome LVII, deuxième livraison, mars-avril 1896, in-8°, Paris, librairie d'Alphonse Picard et fils, où sont indiquées, p. 179, parmi les Nouvelles acquisitions du Département des manuscrits de la Bibliothèque nationale pendant les années 1894-1895, des pièces concernant Périgueux, au folio 21 d'un Recueil de chartes et pièces originales, latines et françaises, de grand format, inscrit au catalogue sous le n° 2365, années 1192-1400 ;

Le *Bulletin de la Société Nivernaise, des lettres, sciences et arts*, troisième série, tome VI, quatrième fascicule in-8°, à Nevers, chez M. Mazon, libraire, 1896 ;

Les *Mémoires de la Société Eduenne*, nouvelle série, t. XXIII, un volume broché in-8°, Autun, imprimerie Dejussieu père et fils, 1895, où, page 383, dans un mémoire sur Gouttes, évêque constitutionnel de Saône-et-Loire, l'auteur, M. de Charmasse, contredit absolument quelques sottes anecdotes répandues sur Talleyrand, évêque d'Autun, par un pamphlétaire en 1790 et aussi par les prétendus *Souvenirs de la marquise de Créquy* ;

La *Revue de Saintonge et d'Aunis*, bulletin de la Société des Archives historiques, XVI^e volume, 4^e livraison, 1^{er} juillet 1896, in-8°, Saintes, M^{me} Mortreuil, libraire, contenant, page 304, des détails biographiques intéressants sur un musicien de science et de talent solides, M. Guillaume Lacout, ancien professeur de musique à Périgueux, né à Bordeaux en 1797 ;

Le *Bulletin de la Société scientifique, historique et archéologique de la Corrèze*, siège à Brive, tome XVII, 2^e livraison, avril-juin 1896, in-8°, Brive, Marcel Roche, imprimeur ;

Le *Bulletin de la Société des Etudes littéraires, scientifiques et artistiques du Lot*, tome XXI, premier fascicule, in 8°, Cahors, imprimerie Layton, 1896, contenant, page 63, dans le *Livre de main des Du Pouget* quelques indications sur les événements de la Ligue en Périgord dans la région de Villefranche et de Domme, au mois de juillet 1591 ;

Le *Bulletin de la Société départementale d'archéologie et de*

statistique de la Drôme, année 1896 (juillet), 118^e livraison, in-8°, Valence, imprimerie de Jules Céas et fils.

M. Emile Labroue, proviseur du lycée de Périgueux, veut bien nous offrir, par l'entremise de M. Dujarric-Descombes, son important ouvrage, *Athènes sous Périclès*, un volume in-8° de 244 pages, Limoges, Barbou et C^o. L'auteur a réussi à faire une peinture fidèle et complète d'un siècle renommé en nous montrant, sous tous ses aspects, l'homme en qui s'incarne le génie d'Athènes et de la Grèce, en même temps qu'il résume les idées les plus hautes entrevues par les artistes, les philosophes et les hommes politiques des civilisations anciennes. C'est une œuvre d'érudition et d'un haut enseignement que cette histoire de la démocratie athénienne, dont l'exemple peut servir à la démocratie française.

M. Paul Huet et MM. de Saint Saud, Boisserie de Masmontet et R. de Manthé nous envoient les notices généalogiques qu'ils viennent de publier, sous le couvert du Conseil héraldique de France, le premier sur la famille *Ferrand de Mauvezin en Périgord* (Paris, grand in-8° de 130 pages), et les seconds, sur la famille *De Bideran* (Bergerac, Imprimerie générale du Sud-Ouest, in-8° de 340 pages)

M. Huet n'a pas eu l'intention de recommencer le travail de l'abbé Alis sur Mauvezin, mais de décrire seulement les branches périgourdines de Saint-Laurent-Montaubert, de Veyran-Monstrauc et de Peyran-Bellegarde, que, faute de documents, celui-ci n'avait pu traiter que très incomplètement. Il a apporté dans cette nouvelle publication le même soin que dans la notice consacrée par lui, en 1891, à la famille Alamigeon, et il y a joint un index onomastique à l'usage des deux ouvrages qui a dû lui coûter beaucoup de travail.

MM. de Saint Saud, de Masmontet et de Manthé donnent, de leur côté, l'histoire des diverses branches de Bideran, qui, depuis le xiv^e siècle, ont habité le Périgord, l'Agenais, le Quercy et le Poitou.

Ces deux ouvrages, que complètent d'intéressants appendices, sont le fruit de consciencieuses recherches dans les

archives particulières et dans les dépôts publics. Ils se recommandent l'un et l'autre par leur caractère de précision et d'exactitude : leurs auteurs ont cru devoir multiplier l'indication des sources qui, outre le caractère d'authenticité qu'elles impriment à une œuvre, lui donnent seules une réelle valeur historique.

Notre bibliothèque a reçu également le numéro de mai-juin 1896 de la *Revue des jeux scolaires*, in-8°, Bordeaux, contenant le compte-rendu du *Lendit de Périgueux et de ses fêtes* ;

De M. Luc de Saint-Ours, sa brochure sur *La meule de moulins*, notes sur son histoire, son archéologie, sa minéralogie, son commerce, in-18, Angers, imprimerie Burdin, 1895 ;

De M. Emile Rivière, sous-directeur de laboratoire au Collège de France, sa notice sur *Les menhirs de Brunoy*, lue au Congrès de l'Association française pour l'avancement des sciences à Bordeaux en 1895, in-8°, Bordeaux, imprimerie Gounouilhou ;

De M. Ch. Magne, le numéro du journal *Le Voltaire*, du 9 juillet 1896, où se trouve le compte-rendu d'une visite à ses collections, qui se composent, de façon exclusive, d'objets trouvés dans le seul quartier du Panthéon ;

De M. Gabriel Lafon, le numéro du *Journal de la Dordogne*, du 18 juillet dernier, où est signalée la réimpression de l'édition de 1630 des *Essais de Jean Rey*, du Bugue, publiée avec préface par Edouard Grimaux, membre de l'Académie des sciences, petit in-8° de 143 pages, Paris, Masson, libraire-éditeur, 1896.

Des remerciements sont votés aux donateurs.

M. Eugène Charavay fils nous envoie deux numéros de sa *Revue des Autographes*, juin-juillet et août 1896, où figurent quelques noms périgourdins :

1° Deux belles lettres de 1822 et 1823, de Michel-François Damame Demartrais, professeur à l'Ecole centrale de la Dordogne, né en 1763, mort en 1827, peintre et graveur français distingué, qui publia plusieurs collections de gravures

représentant des vues et des costumes de la Russie. Ces deux lettres sont toutes relatives à *Paris et ses alentours à plus de trente lieues à la ronde*, qu'il ne peut parvenir à achever ;

2° Une pièce en latin sur vélin, datée de 1693 et signée de Fénelon ;

3° Une lettre du philosophe Maine de Biran, datée de Paris le 24 juin 1818 ;

4° Une lettre du maréchal de France J.-H. Bouchard d'Esparbès d'Aubeterre, commandant en Bretagne, datée de Paris, 1778 ;

5° Une belle lettre de Bugeaud, alors colonel en activité, à M^{me} Ladureau à Orléans, datée d'Excideuil le 12 février 1816. Il regrette la mort de M. Lacroix, qui, durant les Cent jours, juin 1815, avait servi sous ses ordres :

« Il m'a rendu des services signalés et particulièrement au combat du 28 juin où le 14^e seul battit 8,000 Autrichiens (à Conflans, Savoie), en tua 2,000 et en prit 700 ;

6° Une jolie pièce autographe signée du célèbre tragédien Mounet-Sully, de Bergerac, dont voici le texte :

« Nos rêves ?... Nous n'avons jamais pu en réaliser aucun. Fort heureusement : c'est ce qui nous permet de rêver encore ! »

7° Enfin une lettre importante pour l'histoire de l'Alsace, de Jacques Nompar duc de Caumont La Force, maréchal de France, au comte de Bussy (Charles de Lameth), datée du camp de Landau, 24 octobre 1634. Il lui donne de nombreux détails sur la situation du pays. Il a repoussé les Impériaux à Philipsbourg ; il a fortifié Landau et réunit des bateaux pour passer le Rhin. Son fils aîné (le marquis de La Force) est à Lixheim, près Saverne ; les Suédois ont mis entre ses mains Colmar et Schlestadt, etc.

M. l'abbé CARRIER, curé de Saint-Amand-de-Coly, écrit à M. le Président pour le prier de rectifier deux autres erreurs dans l'article de M. Mandin sur son église, publié dans la livraison du *Bulletin* de janvier-février 1896. L'auteur dit,

page 53, que le monastère de Saint-Amand était à des frères mendiants ; il appartenait à des chanoines réguliers de l'ordre de Saint Augustin qui étaient au contraire fort riches. A la page 55, l'auteur dit encore : « Des bancs en pierre de taille, destinés au service des religieux, entourent le chœur. » Assis sur ce bahut, les religieux n'auraient pas pu chanter ; sur ce bahut reposaient et contre les murs du chœur étaient appliquées des stalles. Trois des crampons en fer qui les y retenant, profondément oxydés et qu'on n'a pu arracher, s'y voient encore.

Ces rectifications seront portées à la connaissance de **M. Mandin**.

M. Emile RIVIÈRE, archéologue bien connu, auteur des fouilles célèbres des grottes de Menton, voisines de Nice, qui a sollicité de notre Société une subvention pour l'aider dans les recherches qu'il a entreprises à la grotte de La Mouthe, près des Eyzies, demande ensuite la parole et vient nous donner quelques renseignements sur cette nouvelle caverne.

Celle-ci, paraît-il, s'étend sur une profondeur d'environ 500 mètres et est presque entièrement remplie par d'épaisses couches d'argile au milieu desquelles **M. Rivière** ouvre actuellement un passage, qu'il se propose de pousser jusqu'au fond de la grotte et qui, aujourd'hui, permet de pénétrer aisément jusqu'à 130 mètres environ de l'entrée.

C'est au cours de ces travaux que **M. Rivière** a recueilli de nombreux ossements d'animaux d'espèces disparues : ours des cavernes, hyène, etc., ainsi que des silex taillés de diverses époques et des os ou bois de renne travaillés, dont il nous montre de très bons spécimens.

Mais **M. Rivière** a, en outre, fait dans la grotte de La Mouthe une découverte de la plus haute importance : il a rencontré sur plusieurs points des parois des représentations d'animaux, gravées à la pointe et des peintures à l'ocre rouge et au charbon. Il fait passer sous nos yeux des dessins de quelques-unes de ces gravures qui présentent un très grand intérêt et n'ont, jusqu'à ce jour, été rencontrées nulle part ailleurs.

L'assemblée, vivement intéressée, remercie M. Rivière de sa communication, et il est décidé que la commission de six membres déjà nommée pour étudier la grotte de La Mouthe se rendra aux Eyzies le lundi 10 août. Plusieurs de nos confrères, séduits par les descriptions qu'ils viennent d'entendre, se proposent de se joindre aux délégués de la Société.

M. LE PRÉSIDENT a lu dans le *Journal de la Dordogne* du 23 juillet qu'on aurait découvert près de Varaigne, dans un champ, au lieu de la Côte, un fragment d'inscription romaine qui porterait les lettres CAESA. M. Mallevergne de La Faye, à qui appartient le champ, a communiqué cet objet à la Société archéologique de Limoges. D'après les renseignements que j'ai recueillis, nous dit le Président et que je copie : « il y a certainement quelque chose, soit une voûte » destinée à cacher, soit un temple, soit un lieu de sépulture ; il y a des restes de plusieurs murs l'indiquant ; il existe même une porte large environ de 80 centimètres ; la substruction (probablement la partie basse entourant le monument) a été enlevée ; elle était couverte d'un béton très bien conservé. On y trouve aussi des restes de briques très grandes et très épaisses. »

« Quant au fragment sur lequel est écrit, paraît-il, AUGUSTE CESAR, mon correspondant ne l'a pas vu, M. Mallevergne l'ayant emporté à Limoges. Je n'ai pas été prévenu parce que les fouilles ont été brusquement arrêtées après deux ou trois jours. »

A ce propos, M. DE FAYOLLE rappelle à la Société qu'elle l'avait chargé de faire des fouilles de sarcophages découverts dans un champ à Siorac de-Ribérac. Aujourd'hui, les propriétaires manifestent des prétentions exagérées avant de laisser fouiller et sans savoir si on y trouvera des choses intéressantes. Notre délégué demande à être autorisé à répondre que la Société indemniserà les propriétaires si on découvre des objets de valeur.

L'assemblée approuve.

M. le docteur LADEVI-ROCHE nous communique un petit

livre de comptes, des années 1582 à 1630, des redevances, rentes et cens dus au seigneur de Mauriac. Ce manuscrit fournit des informations instructives sur les prix de la main-d'œuvre, du blé, des bestiaux, des volailles, à cette époque, pour la région de Beauronne, Douzillac, Neuvic, etc.

M. DUJARRIC nous communique ensuite un traité authentique passé en 1764 entre Jean de Beauvais, syndic fabricant de l'église et paroisse de Cercles, et Nicolas Guichard, maître fondeur de cloches, demeurant à Chaumont-la-Ville en Lorraine, pour la refonte de la cloche de ladite église de Cercles. Cette pièce viendra compléter l'étude intéressante publiée par notre zélé confrère M. Drouault. Un traité presque identique avait déjà été conclu devant le même notaire le 6 juillet 1760, pour la réfection de la cloche de Cercles, entre les habitants de la paroisse et Joseph Poincaré, maître fondeur, demeurant à Neufchâteau en Lorraine. Mais ce traité n'avait pas eu de suite. Le précédent sera publié.

A cette occasion, M. LE PRÉSIDENT nous indique une inscription qui se lit sur la cloche de l'hôtel de France à Périgueux :

SI^a MARIA ORA PRO NOBIS. M. LEONARD LIDONNE PARRIN, — ET
MARRAINE FRANÇOISE COUSERAN BOURGEOISE, SA FEMME ET
MARGUERITE VILLOTREY †.

Enfin M. LE PRÉSIDENT nous lit son rapport sur la dernière excursion archéologique de la Société des 20 et 21 juillet dans lequel il passe successivement en revue chacun des monuments visités : l'église de Cercles ; à La Tourblanche, le château, le manoir de Nanchapt, les restes de la maladrerie ; l'église de Léguillac-de Cercles ; celle du Vieux-Mareuil ; l'église de Mareuil, les belles ruines du château avec sa chapelle aux sculptures si riches ; l'église de Cherval ; les ruines d'une église à Grésignac et la butte ou motte, puis la haute église de Saint-Martial-de-Viveyrols et le chevet de celle de Verteillac, seul reste ancien.

Ce rapport accompagné de deux planches sera inséré au *Bulletin*.

Lors du passage de la Société à Mareuil, M. le Maire de la ville a bien voulu offrir au Musée du Périgord un fragment de chêne pétrifié, trouvé aux environs de Mareuil par son beau-frère le docteur Renaud, tué aux colonies.

M. le conservateur du Musée l'en a remercié.

Il reste à procéder à l'élection d'un candidat qui, présent à la séance, demande à entrer dans notre compagnie.

Après un vote à mains levées, M. LE PRÉSIDENT déclare admis membre titulaire de la Société historique et archéologique du Périgord :

M. Léonce-Silvio Augiéras, propriétaire à La Trade, commune du Grand-Brassac, par Montagnier, et à Paris, rue Nouvelle, 7, présenté par M. Antony Délugin et M. Dujarric-Descombes.

La séance est levée à trois heures.

Le Secrétaire-général,
FERD. VILLEPELET.

Le Président,
A. DE ROUMEJOUX.

Séance du jeudi 3 septembre 1896.

Présidence de M. DE ROUMEJOUX,
président.

La séance est ouverte à midi et demi dans la salle habituelle.

Sont présents : MM. Charles Aublant, le chanoine Brugière, Dujarric-Descombes, Charles Durand, le marquis de Fayolle, Maurice Féaux, le docteur Ladevi-Roche, Lespinas, de Roumejoux et Villepelet.

M. Mandin, éloigné de Périgueux, se fait excuser de ne pas assister à la séance.

Le procès-verbal de la précédente réunion est lu et adopté.

M. LE PRÉSIDENT nous annonce la mort prématurée de notre jeune confrère M. René de Manthé, élève de l'Ecole des Hautes Etudes, décédé, le 30 juillet dernier, à Paris, dans sa 23^e année, déjà connu par quelques publications intéressantes. Ses débuts nous promettaient un homme laborieux et érudit.

L'assemblée exprime de sympathiques regrets.

L'un de ses collaborateurs se chargera de la notice consacrée à sa mémoire.

Notre bibliothèque a reçu pendant le mois dernier les ouvrages suivants :

Le Bulletin de la Société des Antiquaires de Picardie, deux fascicules in-8°, année 1895, n° 4, et année 1896, n° 1, Amiens, imprimerie Yvert et Tellier, 1896 ;

Le Parthénon, études faites au cours de deux missions en Grèce (1894-1895), par Lucien Magne, professeur à l'Ecole des Beaux-Arts, architecte du Gouvernement, in-4° broché, Paris Imprimerie nationale, 1895 ; beau volume orné de planches et de figures gravées par G. Petit, d'après les dessins et clichés originaux de L. et M. Magne, et qu'a bien voulu nous envoyer M. le Directeur des Beaux-Arts, sur la demande de M. Dujarric-Descombes ;

Les comptes-rendus des séances de l'année 1896 de l'*Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, quatrième série, tome XXIV, bulletin de mai-juin, in-8°, Paris, Imprimerie nationale, Alphonse Picard et fils, éditeurs, 1896 ;

La Revue des Etudes grecques, tome IX n° 34, cahier trimestriel d'avril-juin 1896, in-8°, Paris, Ernest Leroux, éditeur ;

La Revue Archéologique, deux fascicules in 8°, troisième série, tomes XXVIII et XXIX, mai-juin, juillet-août 1896, Paris, Ernest Leroux, éditeur ;

Le compte-rendu du trente-sixième exercice de la *Société de secours des Amis des sciences*, séance publique annuelle te-

nue le 30 avril 1896, brochure in-8°, Paris, Gauthier-Villars et fils, imprimeurs-libraires, 1896;

La Revue historique et archéologique du Maine, tome XXXIX, année 1896, premier semestre, in 8°, Mamers, Fleury et Dangin, imprimeurs; Le Mans, Pellechat, libraire-éditeur;

Le fascicule du deuxième trimestre, vingt-unième année (1896), de la *Société de Borda, Dax (Landes)*, in-8°, Dax, imprimerie-reliure Hazaël Labèque, 1896;

Le Bulletin de la Société des Etudes littéraires, scientifiques et artistiques du Lot, tome XXI, deuxième fascicule, in-8°, Cahors, imprimerie Laytou, 1896, contenant la suite du *Livre de main des Du Pouget*, publié par M. Greil, dans lequel sont relatés encore des événements de la Ligue en notre province, p. 126:

Le 7 mars an susd. [1593], Villefranche de Périgord feust prinze par ceulx de la ligue, conduitz des capitaines Gibersac et Calvayrac, avec lesquelz s'alla joindre M. de Montpezat estant por lors aud. Caors, ayant pris dud. Caors 4 centz hommes tant à pied qu'à cheval ou envyrion, lesquelz il avoit ramassés pour aller quérir les pièces à Roquemadour, mais leur voyage feust diverty pour ceste foyz et feust Villefranche razée, la pluspart par feu. Et de là s'en retorna à Cahors ledit seigneur de Montpezat avec ses gens qui firent beaucoup de maulx aux environs de lad. ville, après lequel retour tindrent les Estatz aud. Caors pour fère les impositions accoutumées, où estoient les depputés d'un party et d'aultre.

Et page 129 :

Au mesme moys et an (mai 1593) feust confirmée la tresve à Saint-Cirq-la-Popie, et prolongée pour aultres 3 années consécutives, toutesfoys pour cella n'arrestoint en Périgort de se battre, et feust assiégé par M. d'Aubeterre, seneschal dud. Périgort, Carlus, et pris avec l'aide de M. de Thémines, et aultrefoyz reprins par M. de Montpezat, et depuis lors Aubeterre feust tué d'un coup de falcouneau et toutes ses gens mises en deroute par M. de Montpezat;

Le Bulletin de la Société des lettres, sciences et arts de la Corrèze, 2^e livraison 1896, avril-mai-juin, in-8°, Tulle, imprimerie Crauffon, administrative et commerciale, contenant dans un mémoire de M. Clément-Simon sur *Les premières franchises de*

la ville de Tulle, plusieurs passages relatifs aux guerres anglaises en Périgord, p. 237, en note :

On a vu, écrit l'auteur, qu'en 1440, les trois élus de la ville envoyèrent à Villac, en Périgord, une compagnie d'arbalétriers pour combattre l'Anglais.

Page 258 :

En 1436, les Anglais tenaient le fort château de Dome aux confins de la vicomté de Limoges. Les Etats réunis à Uzerche, au mois d'août précédent, avaient voté une somme de 5,000 livres pour les affaires du roi. Ils l'informèrent bientôt après, que d'aucuns, parmi eux, au moyen de certains traités, étaient en mesure de recouvrer cette place et de la remettre en son obéissance. Dans ce but, ils lui demandaient de leur allouer une partie des fonds par eux votés. Par lettres patentes du 8 janvier 1436 (n. s.), le roi accorda, en effet, une somme de 3650 livres pour être mise aux mains de Pierre de Royère, écuyer, et de Martin de Souries, bourgeois de Tulle, qui l'emploieraient à la délivrance de Dome et n'en devraient rendre aucun compte, en rapportant toutefois un certificat du lieutenant du sénéchal, Amaury d'Estissac, constatant la reprise de la place. Dome fut rendu aux Français en 1438. Il est clair que Martin de Souries avait figuré aux Etats d'Uzerche comme député de Tulle, et il va de soi qu'il avait traité en cette qualité, et non comme simple particulier, de la reddition de Dome.

L'année suivante, 1439, les Etats réunis à Tulle votèrent une aide de 5,000 livres pour déloger les Anglais de la petite ville de Thenon dont ils venaient de s'emparer et pour combattre le comte de Huntington, nouvellement débarqué en Guyenne et qui s'avancait vers les marches du Bas-Limousin. Dans cette circonstance, les syndics de Tulle levèrent une compagnie d'arbalétriers qu'ils envoyèrent tenir garnison à Villac, près Thenon. Il semble ainsi établi qu'après 1430 la ville de Tulle eut sa propre représentation aux Etats et que ses délégués y prirent la situation qui convenait à son importance et à son rang.

Page 262 :

Durant ces voyages, de Limoges à Toulouse en 1442, de Toulouse à Limoges en 1443, Charles VII, en dehors de ses entrées à Tulle, suivit toujours le plat pays, ne favorisa aucun centre important de sa présence. Périgueux, Agen, Rodez, Cahors, Montauban n'étaient pas

éloignés de son chemin, il dut passer en vue de plusieurs de ces villes, mais ne s'y arrêta pas.

Le même Bulletin reproduit dans le *Cartulaire d'Uzerche*, publié par notre savant correspondant M. Champeval, p. 295 et 297, deux chartes d'évêques de Périgueux, contenant le don à l'abbaye, l'une, du 28 juillet 1151, par Raymond de Mareuil, de l'église de Quiniac (Quinsac), l'autre de 1163, par Jean d'Asside, de l'église de St-Angel ;

La *Revue épigraphique du midi de la France*, par M. Allmer, correspondant de l'Institut, n° 82, avril, mai, juin 1896, in-8°, Lyon, imprimerie Savigné, à Vienne (Isère) ;

De notre infatigable vice-président M. Philippe de Bosredon, les *Nouveaux Suppléments à la Sigillographie du Bas-Limousin*, qu'il a publiés en collaboration avec M. Ernest Rupin, un beau volume in-4° avec figures de 11-123 pages, Brive, imprimerie Roche, 1896 ;

De M. Dujarric Descombes, le numéro du 18 août 1896 du *Journal de la Dordogne*, contenant son article bibliographique sur cet ouvrage ;

De M. Barr Ferree, de New-York, *The architectural record*, vol. VI, n° 1, in-8°, New-York, contenant la suite de son mémoire sur les *French cathedrals*, avec illustrations.

Des remerciements sont votés aux donateurs.

M. Eugène Charavay fils nous envoie sa *Revue des autographes* de septembre 1896, dans laquelle figurent un ordre de mise en liberté du citoyen Jacques-Armand-Henry Daugeard-Virasel (du Bergeracois), daté de Paris le 19 frimaire an III et signé des conventionnels Bourdon de l'Oise, Goupilleau de Montaigu, Legendre, Lomont, Monmayou et Reverchon, — et une pièce historique, datée du 23 thermidor an V, relative au traité de la République avec l'Espagne, et écrite par le grand diplomate Charles-Maurice, prince de Talleyrand, quinze jours après son entrée au ministère. La note qu'on lui envoie ne comprenant dans l'amnistie que les Français détenus pour cause d'opinions politiques, il prescrit d'y ajouter les Espagnols pour leur attachement à la République française.

M. AUGIÉRAS, élu membre titulaire dans la séance précédente, adresse ses remerciements à la Société, en l'assurant que s'il ne lui est pas possible de lui apporter un concours utile, il ne suivra pas moins ses travaux avec le plus vif intérêt.

M. Maurice FÉAUX nous lit son rapport écrit avec humour sur l'excursion à la grotte de la Mouthe, près des Eyzies, de la commission précédemment nommée, à laquelle se joignirent quelques-uns de nos confrères, attirés par les descriptions séduisantes de M. Emile Rivière. Leur curiosité, en effet, n'a pas été trompée. Quoique difficile, l'exploration de la grotte n'en était pas moins fort intéressante. Nos confrères en sont revenus avec la conviction que les gravures et les peintures d'animaux, de grandeur naturelle, constatées sur les parois, sont bien de l'époque préhistorique : ce qui serait une découverte de la plus haute importance. Maintenant, ils nous proposent de venir en aide à M. Rivière qui a encore de grandes dépenses à faire pour déblayer, continuer ses fouilles et rendre accessible l'intérieur de cette grotte, dans laquelle il faut, après un parcours de 140 mètres, ramper à plat ventre pour pénétrer jusqu'aux dernières chambres.

L'assemblée écoute le rapport avec un vif intérêt, et, sur la proposition du Président, vote une subvention de 300 francs pour l'année 1896 à M. Rivière.

M. Charles DURAND met ensuite sous nos yeux la photographie d'une *pieta* qu'il a trouvée dans la chapelle du château de Fénelon. La figure de la vierge est pleine d'expression et représente bien la *mater dolorosa*. Notre confrère pourra réunir sur la même planche la *pieta* datée du château de Montardy, communiquée autrefois par M. Dujarric, et les publier l'une et l'autre dans le *Bulletin*.

De son côté, M. le colonel DES HAUTSCHAMPS signale au Président un monument remarquable, un fort beau calvaire, qui se trouve au collège Saint-Joseph de Sarlat et que les Jésuites ont placé dans leur jardin, à l'abri des intempéries, après

l'avoir fait restaurer. Ce calvaire mériterait une description complète et une reproduction : notre confrère a prié M. Tony Chambon de nous envoyer les notes qu'il a recueillies à ce sujet et d'en faire une photographie.

M. DE FAYOLLE confirme l'impression de M. des Hauts-champs et nous dit, en effet, que ce calvaire est un morceau de sculpture sur bois du ^{xvii}^e siècle, de grande allure, bien plus belle que celle des autels de l'église de la Cité, et qui ressemble aux sculptures de l'école espagnole. Ce monument proviendrait de quelque chartreuse d'après les indications qui lui ont été fournies sur son origine.

Puis, M. DUJARRIC nous rappelle qu'il était autrefois d'usage chez les pères Jésuites de mettre sur une liste, à côté du nom de chacun de leurs élèves, une épithète qui le caractérisait. On sait que Crébillon, étant membre de l'Académie française, désira connaître celle qui lui avait été donnée. Les registres du collège où il avait fait ses premières études furent consultés, et l'on trouva ces mots sous le nom du futur auteur de *Rhadamiste* : *Puer ingeniosus, sed insignis nebulo*, enfant spirituel, mais franc polisson. Cette apostille, lue tout haut dans une séance particulière de l'Académie, fit beaucoup rire Crébillon, qui se plut à raconter partout cette découverte.

M. Jules Pellisson, ancien bibliothécaire de Cognac, aujourd'hui juge au tribunal civil de Périgueux, a acheté, il y a quelques années, à Bergerac, l'ouvrage suivant de l'académicien Baudoin, dédié au jeune Louis XIV dont un beau portrait est en tête du volume : *Le Prince parfait et ses qualités les plus éminentes, avec des conseils et des exemples moraux et politiques*, Paris, C. Besongne, 1630, in-4°.

C'est un prix décerné, au siècle dernier, par les Jésuites du collège de Guyenne à un de nos compatriotes, Guillaume de Biran.

Sur la première page est écrite en latin, scellée du sceau du collège, une attestation originale en faveur du jeune lauréat. Moins laconique, mais surtout plus flatteuse que

cette donnée par les Jésuites du collège de Dijon à Crébillon, elle mérite d'être retenue :

« *In solemnî præmiorum distributione factâ convictoribus collegii Burdigalensis Soc. Jes. anno Dni 1732 ad remunerandam et in posterum acuendam eorum diligentiam, præmium strictæ orationis retulit in rhetoricâ Guillelmus de Birand, corporis præstantiâ, morum comitate ingeniiq; amœnitate omnium sibi devinciens animos.* »

« *Carolus Barranquet, Soc. Jesu domûs, convictorum primarius.* »

Quel était le rhétoricien dont le mérite faisait en 1732, honneur à tant de titres au collège de Bordeaux ?

C'était Guillaume Gontier de Biran, dont la carrière honorablement remplie devait justifier pleinement les appréciations de ses anciens maîtres. Subdélégué de l'intendance de Guyenne à Bergerac, lieutenant criminel de cette même ville, il devait succéder à son père, en 1752, dans la charge de maire perpétuel de Bergerac. Il était oncle breton du philosophe Maine de Biran.

M. LE SECRÉTAIRE-GÉNÉRAL lit ensuite quelques passages manuscrits d'un portrait comme on avait l'habitude d'en faire au xvii^e siècle et dont il attribue la paternité au chevalier de Fayolle. Ce morceau littéraire a pour titre : *L'idée d'une femme qui ne se trouve point et qui ne se trouvera jamais*, et il se termine par des stances à Tircis. L'auteur paraît viser une dame de Cre... dont il serait intéressant de connaître le véritable nom si elle a jamais existé.

Dans toutes les belles personnes que j'ai vues, s'il y avoit des endroits à faire valoir, il y en avoit qu'on ne devoit pas toucher, ou qu'il falloit déguiser avec beaucoup d'artifice, car, pour dire la vérité, il est difficile de louer tout et d'être sincère. J'ai obligation à Madame de Cre... de me laisser purement dans mon naturel, aussi porté à dire du bien, qu'à demeurer exactement véritable. Comme elle n'a besoin ny de faveur ny de grace, je n'ai à faire ni de déguisemens ni de flateries. Par elle je puis aujourd'hui louer sans complaisance, par elle les observations trop exactes perdent une délicatesse chagrine

qui ne s'attache qu'à connoître les défauts ; et dans un nouvel esprit qu'elle leur inspire, ils passent avec joie de leur sensure ordinaire à de véritables approbations.

Il est certain que la plupart des femmes doivent plus à nos adulations qu'à leur mérite, en toutes les louanges qui leur sont données. Madame de Cre... n'est obligée qu'à elle même de la justice qu'on lui rend, et sure du bien qu'on en doit dire, elle n'a proprement d'intérêt que pour celui qu'on en pourroit taire. En effet, si ses ennemis parlent d'elle, il n'est pas en leur pouvoir de trahir leur conscience : ils avouent avec autant de vérité que de chagrin les avantages qu'ils sont obligés d'y reconnoître ; si ses amis s'étendent sur ses louanges, il ne leur est pas possible de rien ajouter au mérite qui les touche. Ainsi les premiers sont forcés de se rendre à la raison quand même ils voudroient suivre la malignité de leurs mouvemens, et les autres sont purement justes avec toute leur amitié, sans pouvoir être ni officieux ni favorables. Elle n'attend donc rien de l'inclination, comme elle n'appréhende rien de la mauvaise volonté dans les jugemens qu'on fait d'elle, mais puisque l'on est toujours libre de cacher ses sentimens, madame de Cre... auroit à craindre la malice du silence ; seule injure que des envieux et des ennemis lui puissent faire. Il faut quitter des choses un peu générales pour venir à une description plus particulière de sa personne.

Tous ses traits sont réguliers, ce qu'on voit fort peu ; tous ses traits sont réguliers et agréables, ce qu'on ne voit presque jamais, etc.

Enfin, M. DE FAYOLLE veut bien nous communiquer une lettre à lui écrite par M. Leo Drouyn, quelques jours avant sa mort, qui confirme le don annoncé précédemment par M. de Verneilh. Elle contient ainsi un legs en notre faveur et sera publiée lorsque la Société recevra le précieux volume de dessins.

La séance est levée à deux heures et demie.

Le Secrétaire général,
Ferd. VILLEPELET.

Le Président,
A. DE ROUMEJOUX.

EXCURSION

A LA GROTTE DE LA MOUTHE

PRÈS LES EYZIES.

Messieurs,

Dans sa séance du 3 octobre 1895, notre Société reçut de M. Emile Rivière, sous-directeur du laboratoire d'anatomie du Collège de France, une demande de subvention destinée à l'aider dans les travaux d'exploration d'une grotte nouvellement découverte par lui à La Mouthe, près des Eyzies.

Vous le savez, Messieurs, le nom de M. Rivière est intimement lié au passé et à l'avenir de l'archéologie préhistorique ; entre toutes les recherches auxquelles il s'est consacré, celles qu'il fit dans les grottes de Menton, de 1870 à 1872, et les découvertes qui en furent la conséquence auraient suffi à le rendre célèbre ; le nom seul de M. Rivière devait attirer l'attention sur ses fouilles de La Mouthe.

D'autre part, cette grotte s'annonçait comme devant être particulièrement intéressante ; une première visite faite dans des conditions très difficiles par l'aide assidu de M. Rivière, M. Barthoumeyrou-Pagès, entrepreneur aux Eyzies, avait permis de constater l'existence, sur certains points des parois de la caverne, de *gravures* et de *peintures* paraissant remonter à une haute antiquité. C'était là un fait nouveau, sans aucun précédent connu (1) et qui, s'il se confirmait, devait jeter un nouveau lustre sur la renommée déjà presque universelle de cette partie de notre cher Périgord.

(1) Depuis cette époque, une grotte de même genre a été signalée à Santillane, en Espagne, et M. Rivière a été chargé par le Ministre de l'Instruction publique d'une mission ayant pour but l'étude de cette caverne.

Notre Société, Messieurs, ne pouvait rester sourde à l'appel de M. Rivière qui, d'ailleurs, en nous adressant sa demande, prenait l'engagement de réserver pour le Musée de Périgueux une part des objets qu'il espérait recueillir dans ses fouilles : silex taillés, restes de la faune quaternaire, etc., dont il avait déjà rencontré de nombreux spécimens.

Une commission de six membres, MM. de Roumejoux, de Fayolle, Durand, Aublant, Ladevi-Roche et Féaux, fut chargée d'aller visiter la grotte nouvelle, mais les travaux ayant été suspendus peu après, l'excursion projetée dut être ajournée.

Lors de notre séance du 6 août dernier, M. Rivière voulut bien nous donner de nouveaux et très curieux détails sur les recherches qu'il venait de reprendre, et votre commission, à laquelle MM. Augiéras, Fourgeaud et Lespinas demandèrent à se joindre, décida de se transporter sans retard à La Mouthe.

C'est le résultat de cette visite que j'ai, Messieurs, l'honneur de vous soumettre, mais en vous racontant simplement ce que nous avons vu et sans entrer dans une étude et une discussion approfondies bien tentantes, cependant, mais qui nécessiteraient de trop longs développements et trouveront plus naturellement leur place dans le travail que M. Rivière se propose de publier sur sa découverte.

Le 10 août, nous débarquions aux Eyzies à 6 heures 1/2 du matin ; n'était-ce pas donner une preuve de dévouement à l'archéologie que de s'être mis en route d'aussi bonne heure et par un brouillard hors de saison ?

Nous fûmes reçus à la gare par M. Rivière, à la courtoisie et à l'amabilité duquel je m'empresse de rendre hommage et, en sa compagnie, nous arrivâmes bientôt à l'ancien emplacement de l'abri du Cro-Magnon, occupé aujourd'hui par l'hôtel Pagès, où nous devons commencer nos opérations par un petit déjeuner et un indispensable changement de costume ; peu après, armés de cannes ferrées, d'appareils photographiques, de grattoirs, voire même de parapluies, guidés par M. Rivière, nous étions en route pour La Mouthe.

Le chemin qui y conduit s'enfonce dans un étroit vallon

qui vient déboucher sur la route de Campagne, à quelques centaines de mètres en aval du bourg des Eyzies près duquel nous étions passés sans y entrer.

A ce moment, le soleil voulut se mettre de la partie, le brouillard s'élevait et disparaissait bientôt, découvrant à nos yeux le pittoresque paysage environnant.

Les beautés de cette nature un peu sauvage ont trop souvent été décrites pour que j'ose essayer de le faire ici. Saurais-je d'ailleurs les dépeindre ? Comment rendre l'impression causée par ces sous-bois dont la fraîche végétation, à cette heure matinale, laisse entrevoir par places les formes hardies et parfois bizarres des rochers que le soleil levant colore de teintes aussi vives que variées, tandis que derrière nous, dans le lointain, apparaissent, encore un peu voilés par les brumes de la rivière les grands rocs de Lau-gerie et de la Gorge-d'Enfer.

Pendant une demi-heure, vite écoulée, nous cheminons tout en causant dans ces agrestes sentiers foulés jadis par les chasseurs de rennes et de bisons, et, arrivés à une certaine hauteur (190 mètres environ au-dessus du niveau de la mer), nous voyons, près d'une maison et faisant vis-à-vis à un vallonnet secondaire, l'ouverture d'une caverne dont l'entrée est en partie fermée par une maçonnerie. C'est La Mouthe.

Au moment de notre arrivée, des ouvriers étaient occupés à repasser des terres sorties de la caverne, pour en retirer les objets pouvant présenter quelque intérêt qui avaient pu échapper à l'examen déjà fait dans l'intérieur, au moment et sur le lieu même de la fouille.

Pendant que quelques-uns d'entre nous suivaient le travail des ouvriers, d'autres examinaient les récentes trouvailles ou ramassaient dans les champs voisins des silex taillés qui s'y rencontrent en grand nombre ; ces silex proviennent de la partie antérieure de la grotte, sorte de vestibule presque circulaire d'une profondeur de 12 mètres.

Cette vaste salle fut vidée, il y a une cinquantaine d'années environ, par le père du propriétaire actuel qui en fit une grange. A ce moment, et jusqu'en avril 1895, le fond de cette salle était fermé par un reste de dépôt de brèche ren-

fermant des os et des silex, dépôt dont l'enlèvement mit à jour l'ouverture très réduite du couloir dans lequel nous nous disposions à pénétrer. C'est à ce moment, avril 1895, que M. Barthoumeyrou, accompagné d'un ouvrier de la contrée, pénétra pour la première fois dans le passage qui venait d'être découvert, le suivit en rampant sur la couche d'argile qui le remplissait presque entièrement, jusqu'à une distance de l'entrée qu'il évalua à environ 500 mètres et aperçut quelques-uns des animaux gravés et des peintures.

M. Rivière n'était pas en ce moment aux Eyzies, mais averti immédiatement, il s'empressa d'arriver et, après avoir traité avec le propriétaire, pour s'assurer le droit exclusif de fouille, il commença à ouvrir un passage qui, lorsqu'il sera terminé, permettra de circuler debout d'une extrémité à l'autre de la caverne.

Munis de bougies placées dans de rustiques chandeliers façonnés avec l'argile même provenant de la fouille, nous pénétrons dans le couloir à la suite de M. Rivière. Celui-ci nous montre tout d'abord l'emplacement occupé par un foyer de l'époque néolithique, dans lequel il a trouvé, avec des silex taillés, des fragments de vases, des os d'animaux et des ossements humains. Au dessous de ce foyer, il a rencontré une couche de stalagmites formant un véritable plancher et recouvrant des dépôts de l'époque quaternaire.

Lentement nous cheminons dans l'étroit passage, nous arrêtant fréquemment pour admirer les nombreuses et belles stalactites, de forme et de dimensions variées qui descendent de la voûte, assez élevée dans certains endroits, remplissent quelquefois le couloir presque entier, et fréquemment se soudent à la couche de stalagmites cachée sous un dépôt d'argile plastique qui, par places, atteint une épaisseur de 0^m80 à 1^m.

A un certain endroit où un élargissement du couloir forme une véritable chambre, ces stalagmites sont en si grand nombre et d'un si bel aspect que MM. les photographes s'empressent d'essayer d'en saisir l'image ; nous avons eu plus tard le regret d'apprendre qu'ils n'y avaient pas réussi.

M. Rivière nous montre par places, au-dessus du plan-

cher stalagmitique, au travers duquel il a fallu passer, des traces de foyers empâtés dans une sorte de limon gras au milieu duquel il a déjà recueilli, outre des silex taillés présentant des spécimens de types moustérien, solutréen et magdalénien, de nombreux restes de la faune quaternaire et notamment des mâchoires d'*Ursus spelæus* de tout âge, des ossements, des dents et des coprolithes de l'hyène.

Nous avons pu, à ce moment, nous rendre compte de l'énormité du travail entrepris par l'infatigable archéologue. Outre la masse d'argile à déblayer en entier et à transporter au dehors, il devra également enlever les terres recouvertes par la stalagmite, dépôt dont l'épaisseur actuellement inconnue, atteint certainement plusieurs mètres ainsi que l'a démontré un sondage effectué l'an dernier.

Et il ne faut pas oublier que les travaux ne peuvent s'exécuter que lentement, tant à cause de la nature des matériaux que de la nécessité absolue de tout voir, tout examiner, pour ne laisser échapper aucun objet, aucune dent, aucun os, si petits qu'ils puissent être, car le plus minuscule d'entre eux pourrait avoir une importance capitale ; la science préhistorique n'est pas encore tellement assise que l'on ne puisse d'un instant à l'autre faire de nouvelles et importantes constatations.

Continuant notre marche à la file indienne, nous rencontrons, à 73 mètres de l'entrée, une équipe d'ouvriers dont les uns, armés d'instruments d'un type tout particulier, retournent en tous sens les matériaux déblayés que les autres enlèveront ensuite pour les transporter au dehors ; ils nous montrent quelques lames et éclats de silex, des dents d'ours, une mâchoire de petit carnassier, des os d'oiseaux et de rongeurs recueillis le matin même ; nous voyons, encore pris dans la glaise, des os assez volumineux qui paraissent être des fragments de crâne, mais tellement décomposés qu'il est impossible de les extraire. En notre présence, les ouvriers trouvent plusieurs dents d'ours et l'un de nous rencontre sous son grattoir un silex taillé à grands éclats, sorte de disque épais que l'on trouve habituellement dans les foyers moustériens ; M. Rivière s'empresse de demander qu'il soit

déposé au Musée de Périgueux en souvenir de notre excursion, ce qui sera fait.

Nous laissons derrière nous les patients chercheurs que nous venons de voir à l'œuvre, car nous avons hâte d'être à l'endroit où nous apercevrons les premiers dessins ; nous y arrivons enfin.

Au plafond d'une petite chambre située sur notre gauche, à 90 mètres du dehors, M. Rivière nous montre des lignes légèrement gravées sur la surface remarquablement blanche et unie de la roche ; suivant patiemment les contours qu'il nous indique, nous apercevons bientôt l'ensemble d'un animal qui présente des caractères assez difficiles à concilier entre eux. A première vue, sa crinière droite peut faire croire à un cheval, d'autres détails appartiennent aux bovidés, nous pensons que c'est plutôt dans la nombreuse famille des antilopes qu'il pourrait être classé, comme d'ailleurs le plus grand nombre de ceux que nous verrons ensuite.

M. Rivière nous montre au fond même de la chambre un autre animal dont les formes très reconnaissables sont celles du bison ; les cornes, il est vrai, sont trop longues et mal placées, mais le corps tout entier est bien dessiné. Une remarque à faire, c'est que dans la plupart des dessins que nous avons vus, si le corps des animaux est très nettement reproduit, la tête est souvent peu visible et manque même complètement quelquefois.

Bien vite familiarisés avec le caractère de ces traits peu apparents et qu'il faut savoir chercher avec la lumière, nous découvrons nous-mêmes de nouveaux dessins, des animaux dont quelques-uns deviennent pour nous parfaitement visibles. Leur taille varie beaucoup ; quelques-uns ont moins d'un mètre de long, mais le premier que nous avons vu mesure 1^m80.

M. Rivière nous fait remarquer que le dépôt d'argile a recouvert anciennement les pieds de l'un des animaux, et nous remarquons quelques lignes gravées qui disparaissent sous une mince couche de stalactites qui recouvre une partie

des parois du rocher. Ces constatations ont bien leur importance.

Quand il vit ces gravures pour la première fois, M. Rivière reconnut qu'il était très difficile d'en obtenir une reproduction fidèle par le dessin ou la photographie (1), le moyen le plus sûr était d'en prendre des estampages ; malheureusement, pour faciliter cette opération il fallut coller les papiers sur la roche, ce qui a laissé de nombreuses taches, et resuivre au noir les traits de la gravure dont le véritable aspect se trouvait ainsi rendu presque méconnaissable. Mais ce travail n'a encore été exécuté que pour quelques uns des animaux découverts jusqu'ici et il faut espérer que, quoique cela soit difficile, M. Rivière réussira par la suite à relever ses estampages sans altérer en rien les originaux.

Nous ne sommes pas à la fin de nos surprises : reprenant notre marche, nous arrivons au bout de la tranchée, actuellement ouverte sur 98 mètres de long ; nous sommes donc à 110 mètres de l'entrée.

Là encore plusieurs dessins sont visibles ; nous citerons entre autres une belle tête de cervidé et le plus intéressant de tous, un mammouth ! Celui-ci n'a guère que 0^m40 de long et les traits de la gravure sont si peu profonds qu'il faut beaucoup d'attention pour en retrouver les contours. Mais il n'y a pas de doute possible, c'est bien le mammouth avec son épaisse toison dont on voit les longs poils pendants sous le ventre et à la naissance de la trompe, relevée en avant ; les défenses fortement recourbées, le front haut et le dos dont le bombement exagéré tout d'abord par l'artiste a été ramené par une retouche, à sa véritable proportion.

En voyant ce dessin, il est impossible de ne pas admettre que son auteur avait vu le mammouth vivant dont il était par conséquent contemporain.

(1) Ces jours derniers, notre confrère M. Durand, très expert dans l'art de la photographie, a réussi, après de longs tâtonnements, à obtenir une épreuve satisfaisante du premier dessin dont nous avons parlé et se propose de continuer pour les autres.

C'est dans cette même chambre que se trouvent les premières peintures, faites à l'ocre rouge et au charbon ? Elles sont, comme on peut s'y attendre, assez simples : des lignes ondulées et en dents de loup, des grecques et une espèce de portique ou de gril de 1 mètre de hauteur environ, avec soubassement et supports, divisé en bandes verticales noires et rouges, dessin absolument fantaisiste et auquel, malgré toute la bonne volonté et les efforts d'imagination, il paraît impossible de donner une interprétation satisfaisante.

Tout ce que l'on peut dire, c'est que, dans son ensemble, cette œuvre de décoration rappelle vaguement certaines gravures des dolmens de la Bretagne. Quoi qu'il en soit, travail inachevé, signes conventionnels ou amusement enfantin, ces peintures sont extrêmement curieuses, mais moins toutefois que les représentations d'animaux qui ont un cachet autrement artistique.

Mais ces peintures ne sont pas les seules qui existent dans la grotte de La Mouthe, et M. Barthoumeyrou, dans sa première visite, en a remarqué d'autres. Il y en a, paraît-il, dans une chambre peu éloignée du point où nous nous trouvons. Mais nous sommes au bout de la tranchée et le chemin à suivre pour arriver à cette chambre nous paraît entièrement dépourvu d'agréments.

La perspective de ramper aplati sur l'argile molle, en poussant son chandelier devant soi, de glisser en se raclant le dos, sous les pointes aiguës des fines stalactites, bien faites pour rabaisser vivement vers la terre les têtes qui s'oublieraient un instant, la vue à quelques pas de nous d'un certain passage qui, aux avantages précédents, joint celui d'être tellement étroit que les deux épaules n'y peuvent passer que successivement, ne sont point faites pour tenter outre mesure, mais ce que nous avons déjà vu excite à un si haut point notre curiosité que plusieurs d'entre nous, se décidant à suivre un ouvrier qui nous sert de guide, pénètrent successivement dans la fameuse chambre dont le plafond est lui-même si bas qu'à peine peut-on trouver quelques places où se tenir assis.

Je vous dirai tout à l'heure, Messieurs, ce que nous y

avons vu, mais il me semble y être encore et j'ai hâte d'en sortir.

Est-ce le résultat de l'expérience acquise dans ce genre peu usuel de locomotion, est-ce simplement le désir assez naturel d'être hors d'un pareil trou, mais il semble que le retour s'effectue plus facilement que l'aller, cependant les passages sont toujours aussi étroits, et quelques-uns de nous apprennent à leurs dépens que les stalactites de la voûte sont toujours aussi dures et aussi pointues.

Aujourd'hui que l'on peut aller debout jusqu'au fond de cette nouvelle chambre, nous savons que la distance à parcourir n'était que de 16 mètres ; nous l'avons trouvée longue. Mais que penser de la persévérance de M. Barthoumeyrou et de son compagnon qui ont ainsi parcouru la grotte presque entière au moment de sa découverte !

Sur la paroi de gauche du réduit dont nous venons de parler, nous avons vu d'abord trois animaux passants, disposés dans le même sens, la tête à gauche, qui paraissent être des bovidés ou, comme nous l'avons déjà dit, peut-être des antilopes ; un quatrième marchant en sens inverse est armé de cornes longues, plantées droit sur la tête et légèrement recourbées en avant.

Au plafond, quelques traits nous ont révélé l'existence d'un autre dessin, mais il se trouve si rapproché de nous que même en se couchant sur le dos il est impossible d'en déterminer l'ensemble.

Presque toutes ces figures animales n'offraient de caractères bien différents de celles que nous avons déjà vues. Il faut cependant faire exception pour la première à droite et aussi probablement pour celle du plafond.

Ce premier animal est fièrement campé, le corps rejeté en arrière, les jambes de devant bien tendues, mais ce qui surtout attire notre attention, c'est que là, pour la première fois, nous voyons une combinaison de gravure et de peinture. Une partie des contours gravés ont été peints en noir et la ligne du ventre, indiquée d'abord en creux, a été nettement corrigée par une ligne noire qui lui donne sa véritable forme. Enfin, une rangée de 11 taches noires, larges

d'environ 2 centimètres et hautes de 5 s'étend du garrot à la croupe au-dessous de la ligne du dos. Quelle en peut être la signification ? Il est difficile de le dire.

Là, Messieurs, s'est bornée notre exploration.

Je vous ai dit que je n'entrerai pas dans la discussion des faits que nous avons constatés. Cependant il est un point que je ne puis m'empêcher d'examiner sommairement : la question d'authenticité des représentations animales et des peintures.

D'abord, l'obturation de l'entrée du couloir par le dépôt de brèche qui remplissait primitivement la première grotte a de tout temps empêché d'y pénétrer ; les représentations d'animaux disparus de nos contrées depuis les temps quaternaires n'ont pu être faites que par des hommes qui les connaissaient, leurs contemporains, par conséquent. Reste la supposition d'une supercherie commise depuis la découverte de la caverne. Mais outre la difficulté, on pourrait dire l'impossibilité d'exécuter un pareil travail dans des endroits où l'on ne peut se tenir debout, l'existence de quelques-unes de ces gravures au plafond d'une chambre qui touche presque le dépôt d'argile, il faut aussi remarquer que la couleur des traits gravés est exactement la même que celle de la roche voisine, ce qui ne saurait être s'ils étaient de facture récente.

Enfin, Messieurs, la comparaison de ces dessins avec ceux si connus que l'on retrouve sur les os et les bois de rennes quaternaires, montre bien que ce sont les mêmes mains qui les ont faits et l'on y retrouve la même hardiesse de lignes et d'attitudes parfois réellement artistiques. Quant aux peintures, M. Piette n'a-t-il pas recueilli dans la grotte du Mas d'Azil (Ariège), une nombreuse série de galets sur lesquels se voient des peintures rougeâtres représentant des points, des lignes dentelées, en zigzags, des grecques !

Il n'y a donc surtout de nouveau dans la grotte de La Vache que le fait de la reproduction, sur ses parois, et à grande échelle, de ce que faisaient journellement sur des armes ou des outils les habitants primitifs de nos cavernes et il est

permis de supposer que, l'attention étant aujourd'hui éveillée sur ce point, cette découverte ne restera pas isolée.

Jetant un dernier coup d'œil au mammouth, au bison et à leurs voisins, nous reprenons le chemin de l'entrée ; en passant, nous retrouvons à leur poste les ouvriers que nous avons déjà rencontrés, et ils nous montrent quelques nouveaux objets, des dents, des coprolithes d'hyène, des fragments d'os parmi lesquels un morceau d'os d'oiseau poli et orné de rangées d'encoches transversales.

Le retour à la lumière, en nous faisant passer brusquement des temps quaternaires aux temps présents, nous ramène aux réalités de l'existence : nous constatons, non sans surprise, que les deux heures qui nous paraissaient suffire à la visite que nous venons de faire sont doublées ; il est plus de midi !

Quelle attraction que puissent opérer sur nous les curiosités de La Mouthe et l'existence des hommes quaternaires, la préoccupation bien légitime du déjeuner l'emporte en ce moment sur toutes les autres et nous reprenons, sous un soleil de feu, le chemin des Eyzies.

Dans une excursion, même scientifique, Messieurs, l'heure du déjeuner m'a toujours paru, je l'avoue, une heure particulièrement agréable. Aujourd'hui, par exemple, l'esprit est dégagé de préoccupations sérieuses ; nous éprouvons la satisfaction du devoir accompli, et l'appétit, aiguisé par une promenade matinale et un peu de fatigue, met tout le monde en bonne humeur. C'est à ce moment que se soulèvent des discussions aussi courtoises qu'intéressantes sur les sujets les plus divers : le mont Saint-Michel, ses antiquités et les omelettes quel'on y mange ; les mérites, diversement appréciés, de Michel Ange et de la cuisine espagnole ; Saint-Pierre de Rome et le fromage italien, etc., etc., tout cela, Messieurs, fit que les heures passèrent aussi vite aux Eyzies qu'à la caverne.

Une promenade au bourg de Tayac nous mena jusqu'à l'heure du retour. Notre compagnie se divisa alors, les uns voulant rentrer à Périgueux par le premier train, les autres désirant achever aux Eyzies une journée déjà si bien rem-

plié. Mais avant la séparation, notre confrère M. Durand eut l'heureuse idée de nous photographier en groupe avec M. Rivière au milieu de nous. Ce sera un souvenir visible de notre charmante excursion.

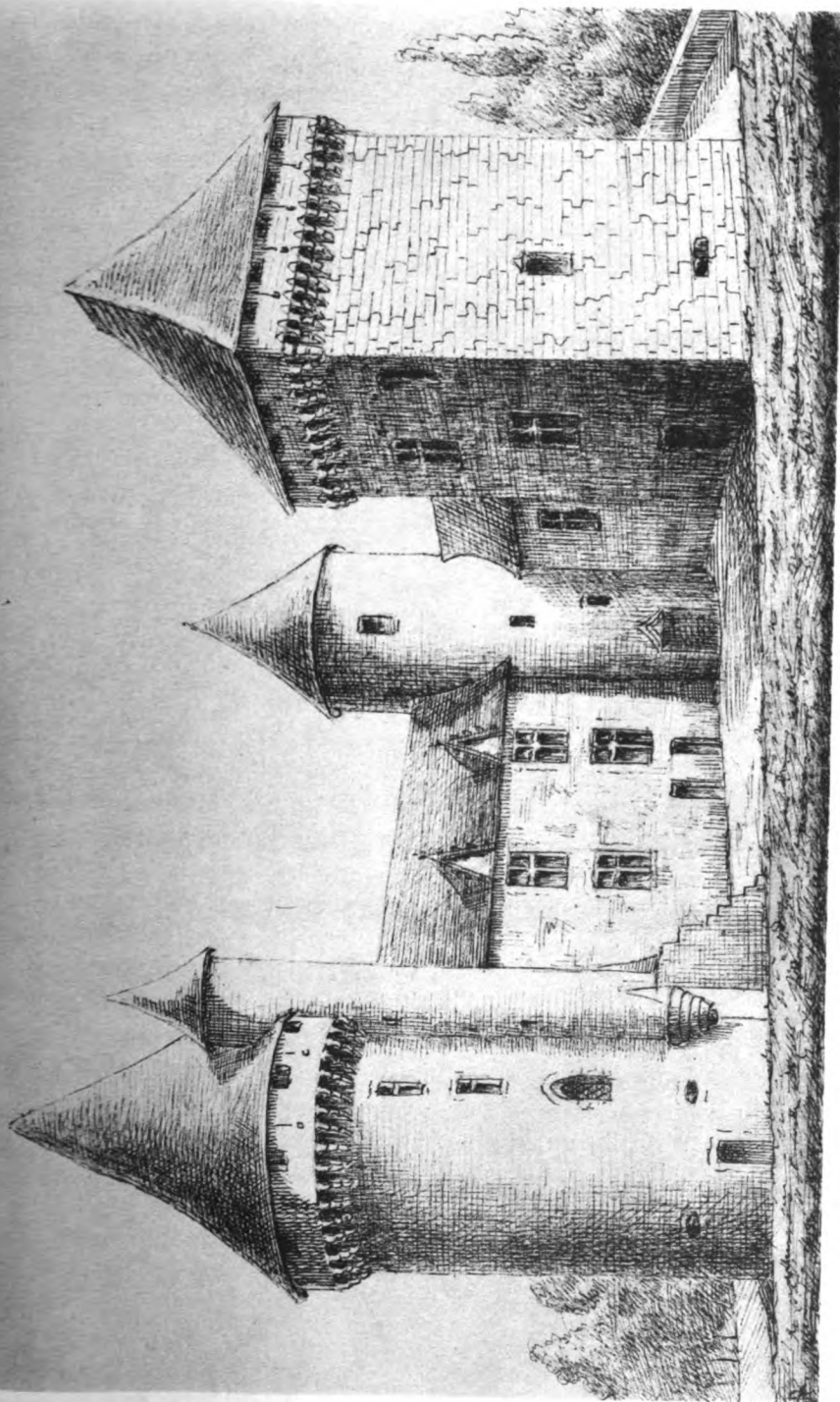
Et pour conclure, j'ai l'honneur, Messieurs, au nom de votre commission, de vous proposer de voter la subvention promise à M. Rivière.

Nous avons vu à l'œuvre ce savant aussi modeste que compétent ; nous avons pu apprécier par nous-mêmes l'importance et l'intérêt scientifique du travail qu'il a entrepris et, en présence de l'inconnu qu'il faut poursuivre, des difficultés matérielles qu'il faut vaincre, nous vous demandons de lui donner une subvention aussi élevée que possible, car il s'agit, Messieurs, d'encourager des recherches qui intéressent le monde savant tout entier ; n'oublions pas qu'il s'agit également de la renommée de notre pays, la terre classique de l'archéologie préhistorique.

Maurice FÉAUX.

LE CHATEAU DU CLAUD.

Le château du Claud est une belle construction du ^{xv}^e siècle avec plusieurs tours rondes et carrées, mais il a perdu son enceinte extérieure dont l'entrée seule subsiste et fait regretter la disparition de ces remparts en lui enlevant son aspect militaire. A l'intérieur, il faut remarquer une belle salle très originalement décorée, à part les belles tapisseries qui en ornent les parois ; une cheminée en pierre sculptée du ^{xvii}^e siècle, dans le style de celle de la maison de M. de Maleville à Sarlat, mais d'une composition plus compliquée, et probablement du même artiste ; le manteau est décoré par un encadrement portant un cerf grand comme nature avec deux panneaux plus petits à droite et à gauche, contenant deux biches couchées ; ces trois bêtes portent suspendus à leur cou des écussons armoriés. La photographie que



Phototypie Berthaud.

CHATEAU DU CLAUD



nous reproduisons donnera une idée plus vraie de cette œuvre intéressante et de ses détails que toute description. En face, une frise sculptée fait le pendant de cette cheminée ; ce sont des cariatides engainées représentant des femmes nues, (le sein de l'une d'elles est mordu par un serpent), alternant avec des faunes ou des satyres ; entre ces cariatides qui soutiennent les moulures du plafond, sont intercalés des bustes qui paraissent être les portraits des fondateurs, sinon du château, ce qui est probable, mais au moins de ceux qui construisirent cette salle. Il faudrait avoir des photographies ou des dessins de cette décoration originale que nous n'avons vu que là en Périgord, pour s'en faire une idée exacte. La chapelle est bien conservée et très bien entretenue par la propriétaire du château, M^{me} L. de Génis.

Le château du Claud doit son origine à la famille d'Anglars ; c'est elle en tout cas qui le réédifia vers la fin du x^v siècle. Il est situé dans la commune d'Eyvigue, dans le canton de Salignac.

A. DE ROUMEJOUX.



LES GONTAUT-BIRON

ET LES RÉFORMÉS DE SALIGNAC.

INCIDENT JUDICIAIRE DU XVI^e SIÈCLE.

Les vieilles races offrent aux chercheurs un vaste champ qui n'est point encore complètement exploré. Même les plus connues, celles qui ont, pour ainsi dire, contribué à faire la grande histoire de France et dont les noms glorieux y brillent à chaque page ont toujours des incidents restés dans l'ombre. C'est tantôt un membre resté inconnu jusqu'ici dont le nom émerge des poudreuses archives, tantôt un autre connu, il est vrai, mais sur lequel on découvre de nouvelles

particularités. En fouillant les trésors des vieux documents, on fait souvent de curieuses trouvailles.

Bien que modeste, celle que nous exhumons offrira un véritable intérêt parce qu'elle met en scène la maison de Gontaut-Biron, une des illustres de France, et parce qu'elle fournit des détails sur la grande crise religieuse du *xv^e* siècle.

Une feuille des registres du Parlement de Guyenne nous a dévoilé un procès dont nous allons faire connaître les pièces ; auparavant, il nous paraît utile de faire apparaître les personnages qui y participent. Puisse, ainsi détaché des grands événements qui ont marqué la fin du *xv^e* siècle, cet épisode intéresser, faire revivre dans leurs vigoureuses personnalités, ces hommes, ces femmes que la lutte n'effrayait point et qui n'avaient point subi la délétère influence du scepticisme, ce mal énervant et démoralisateur plus terrible encore qu'une hérésie nette et ardente.

Avant d'aborder notre sujet, nous voulons inscrire un nom qui est tout à fait à sa place dans cette étude, celui du comte Théodore de Gontaut-Biron, qui a déjà fait connaître son glorieux ancêtre et nous a gracieusement communiqué un grand nombre de documents qui figureront dans ce travail. Qu'il agrée ici nos vifs remerciements ainsi que nos autres collègues le comte d'Arlot de Saint-Saud auquel une triple confraternité (1) nous unit, et M. Villepelet, archiviste du département de la Dordogne : tous deux nous ont fourni de précieux renseignements dont nous leur sommes très-reconnaissants et qui nous ont aidé dans cette étude.

I

Les personnages qui figurent dans l'acte que nous publions sont trop connus pour qu'il soit besoin de s'étendre longtemps sur eux. Réunir les traits épars que l'on retrouve sur Salignac et ses seigneurs serait chose facile, mais super-

(1) Ancien magistrat, le comte de Saint Saud, fait aussi partie de la Société des Archives historiques de la Gironde.

flue, puisque le *Bulletin* a pour but spécial la publication de l'inédit : c'est donc sous cette réserve que nous indiquons en passant les grandes lignes historiques de notre travail.

La seigneurie de Salignac, située dans le diocèse de Cahors au xiv^e siècle, comprenait les paroisses de Salignac, Borrèze, Eybènes, Saint-Crépin, Toulgou, Carlucet, Paulin, et en partie Saint-Bonnet, Millac, Archignac, Saint-Geniès, uni par lettres patentes à Salignac : aussi, comme châtellenie, elle n'est pas comprise, à cette époque, dans le rôle du Périgord, auquel elle appartint plus tard.

Berceau de l'antique race des Salignac dont une branche s'est immortalisée sous le nom de Fénelon, cette terre passa aux Gontaut-Biron par une double alliance avec les Salignac. Armand de Gontaut-Biron, marié en 1545 avec Jeanne de Salignac, fils du dernier baron, abandonna la foi catholique en 1560 et devint un des fidèles du roi de Navarre qui le fit tour à tour son chambellan et son lieutenant-général au comté de Périgord et en la vicomté de Limoges.

Du mariage Gontaut-Biron et Salignac provinrent trois fils et plusieurs filles : les garçons furent Jean baron de Salignac, et Jacques, sieur du Carlal, qui comparaissent tous deux dans le document que nous présentons à la Société, puis Pierre, devenu baron d'Arros, du chef de sa femme, fille du célèbre Pierre de Marca.

De ces trois frères, celui dont la notoriété est la plus grande, est l'aîné, qui joua un rôle considérable aux côtés d'Henri IV dont il fut un serviteur et ami dévoué : né au château de Salignac en 1553, Jean fut élevé dans la religion catholique jusqu'en 1560, date de l'abjuration de son père qui devint alors un des plus ardents sectateurs des nouvelles doctrines. Le jeune gentilhomme fut attaché au roi de Navarre qui le plaça près de son fils Henri en qualité de page.

Jamais il n'abandonna le service du futur Henri IV, et c'est avec raison qu'à la mort de ce monarque, il put écrire au roi Louis XIII, son successeur : « J'ay servi 42 ans sans intermission le feu Roy vostre père sans que la contagion du siecle m'aye tant soit peu pu ebranler non pas mesme à jeter les yeux sur un autre maistre. »

Cette longue fidélité de Jean de Gontaut-Biron ne fut pas son seul mérite : il se distingua comme soldat et comme diplomate, et dans l'état-major d'Henri, à côté de son père, de Turenne, de Rosny, de Sancy et de du Plessis, il eut vite gagné une situation. Jeune encore, il débutait dans la diplomatie en servant d'intermédiaire entre Henri de Béarn et Catherine de Médicis. Son courage éclate au siège de Monségur (1585) et à la bataille de Coutras, et ses talents de diplomate sont utilisés par Turenne qu'il accompagna dans sa mission auprès des souverains d'Allemagne et d'Angleterre, à la mort d'Henri III.

Au service du roi, l'escarcelle se vidait : aussi voyons-nous Salignac recevant des gratifications du souverain (1) : le 20 juin 1595, il donne quittance à M^e François Hotman, trésorier de l'épargne royale, de la somme de mille écus qui lui sont donnés en considération des services rendus et en « récompense » des pertes souffertes au service du roi.

Le 14 août 1600, (2) il reçoit en retard le second quartier de l'année 1598 de ses appointements de capitaine de 50 hommes d'armes des ordonnances de Sa Majesté.

Quelques années auparavant, (3) en 1595, la terre de Salignac était saisie sur sa tête, preuve évidente des dépenses énormes qu'il faisait et justification anticipée des libéralités compensatoires que lui accordait Henri IV.

En 1596, Salignac fut nommé lieutenant-général du Limousin en remplacement du sieur de Chambaret ; ces lettres patentes données au camp de Rosny le 16 mars et enregistrées au Parlement de Bordeaux le 8 mars 1597, mentionnent que cette lieutenance générale est donnée en l'absence de « nos-
» tre tres chere et tres aimée belle sœur la duchesse d'An-
» goulesme, gouvernante et nostre lieutenante-generale au
» païs de Lymosin. »

(1) Bibliothèque nationale. — Fonds Périgord. — Vol. 52, fol. 229.

(2) Bibliothèque nationale. — Pièces originales. — Gontaut-Biron, fol. 128.

(3) Bibliothèque nationale. — Fonds Périgord. — Vol. 52, fol. 229.

(4) Diane, fille naturelle et légitimée d'Henri II et de Philippe Duc, née vers 1539, mariée en 1552 à Horace Farnèse, duc de Castro, puis en 1557 à François de Montmorency, morte à Paris le 11 janvier 1619.

La durée de ces fonctions ne fut pas longue : en juin 1599 il s'en démit et, rappelé par Henri IV, revint à la cour. C'est alors qu'il fut choisi par Henri IV pour occuper le poste important d'ambassadeur à Constantinople, en remplacement de François Savary de Brèves. Bien que nommé déjà en 1603, ainsi que chevalier des ordres du Roi, Salignac n'arriva à Constantinople qu'en 1604. Sa mission ne fut pas stérile : il rendit de grands services au pays, obtint la reconnaissance des droits de la France sur un territoire qui les lui contestait et la réédification du bastion de France, fort voisin d'Alger, et fit abolir les représailles dont usaient les Turcs sur les religieux du Saint Sépulcre qui auraient été obligés de quitter les lieux. Pendant la durée de son ambassade, il délivra des galères ou prisons des Turcs plus de quatre ou cinq cents esclaves français, italiens ou espagnols.

Il mourut à Constantinople le 11 octobre 1610, quelques jours après le crime de Ravallac ; la douleur qu'il en éprouva ne fut pas étrangère à sa fin.

Comme nous l'avons dit, Jean de Gontaut-Biron était devenu calviniste fort jeune : en 1585, il avait épousé Marguerite (1) Hurault de l'Hospital, avant-dernière des huit enfants de Raoul Hurault seigneur de Belesbat et de Madeleine de l'Hospital : ce dernier nom avait été légué par le chancelier de l'Hospital à tous ses petits enfants.

Marguerite avait hérité de ses aïeux, tant les Hurault que les l'Hospital, une intelligence ferme, éclairée, des habitudes laborieuses, peut-être même un assez vif attrait pour les nouvelles doctrines religieuses dont elle avait été imbue dès son enfance. Elle étudia ardemment toutes les questions et, dans sa haute droiture, elle arriva à la doctrine catholique : convaincue qu'elle avait trouvé la vérité, elle devint vite un apôtre et parvint à convertir son mari. Non contente

(1) La branche aînée des Hurault, seigneurs de Cheverny et de Vibraye s'allia aux Beaune-Semblançay : une des filles du surintendant, Marie de Beaune était femme de Raoul Hurault seigneur de Cheverny, La Grange et Vibraye et cousine germaine par cette alliance du grand-père de la baronne de Salignac.

de ce premier succès, Marguerite voulut répandre la bonne semence et faire pénétrer l'idée catholique dans la province du Périgord.

Le temps, du reste, était aux controverses : quoique vaincus, les protestants étaient officiellement reconnus et s'efforçaient de propager leurs doctrines : d'où une lutte incessante. La dame de Salignac y participa d'une façon directe et personnelle : en 1605, eut lieu une conférence à l'instigation de la dame de Mazencourt : les deux émules ou contradicteurs étaient le Père Gautier et le célèbre ministre réformé Dumoulin. La baronne qui y assistait combattit victorieusement les erreurs de Dumoulin et la dame de Mazencourt se convertit quelques jours après. Ce zèle religieux fait supposer que dans l'action intentée devant le Parlement, la baronne de Salignac qui y assistait son mari, comme dame du lieu, déploya toute son ardeur.

Ils étaient tous deux en présence des réformés de Salignac qui étaient eux-mêmes soutenus par le frère cadet du seigneur de Salignac, Jacques de Gontaut, sieur du Carlat. Ce dernier, malgré son attachement pour son frère qu'il accompagna à Constantinople, crut devoir prendre parti dans une affaire qui l'intéressait comme ayant-droit à la terre de Salignac. Il était, du reste, encore protestant et ne se convertit au catholicisme qu'en 1609, à Constantinople, où il donna le « bon mot » et fit une solennelle abjuration de l'hérésie. Carlat mourut en 1610, quatre mois après son frère.

Tels sont les trois personnages qui comparaissent au procès comme demandeurs, d'une part, et comme défendeur, avec les habitants de Salignac, d'autre part.

II

Nous voici au procès qui nous a mis la plume à la main. Nous avons déjà parcouru un grand nombre d'arrêts du Parlement où se succédaient des noms oubliés, inconnus, qui n'avaient jamais eu la moindre notoriété ou dont l'éclat éphémère était depuis longtemps obscurci. Tout à coup no-

tre attention fut attirée par le nom de Gontaut-Biron auquel venait s'adjoindre comme pour lui donner un regain d'actualité, celui de l'Hospital, rappelant ainsi, dans cette dualité de souvenirs, la France féodale et la France du xvi^e siècle, la noblesse militaire et ce vieux Tiers-Etat qui, lui aussi, s'est successivement anobli et greffé sur les vieilles souches.

La lecture de l'arrêt compléta notre plaisir, car nous nous trouvions en présence d'un document rare : beaucoup d'actes se réfèrent à l'exercice du protestantisme dans la seconde moitié du xvii^e siècle, avant et après la révocation de l'Edit de Nantes, mais très-peu à son commencement, quelques années après la promulgation de l'Edit. L'exécution de ce nouvel édit se fit-elle avec facilité et ne provoqua-t-elle que peu de difficultés ? Cela est vraisemblable : la lassitude des deux partis avait certainement abouti à une tolérance réciproque qui dura quelque temps encore, dans la province de Guyenne du moins. Cependant l'interprétation des articles de l'Edit soulevait des controverses excitées par les intérêts contraires, les convictions opposées, et, forcément, on dut recourir à la Justice qui, du reste, avait été réorganisée à l'image de la société nouvelle issue de la Réforme.

L'arrêt fut rendu, le 8 août 1602, par la Chambre de l'Edit séant à Nérac : cette fraction du Parlement destinée à connaître des procès élevés entre protestants et catholiques se composait d'un nombre égal de magistrats catholiques et protestants et, à l'audience de ce jour, le président était (1) André de Nesmond, catholique, et l'avocat général (2) Jean de Bacalan, protestant. Les autres conseillers étaient (3) Jo-

(1) André de Nesmond, premier président de 1611 à 1616 n'était en 1602 que survivancier de son père François de Nesmond, mort en septembre 1606.

(2) Jean de Bacalan qui avait été reçu substitut de l'avocat-général du Parlement, près la Chambre de l'Edit de Guyenne, le 19 décembre 1600 et qui remplissait les fonctions d'avocat-général : il exerça ces fonctions jusqu'en 1635 et eut pour successeur Arnaud de Bacalan qui prêta serment le 9 novembre 1635 ; c'était un protestant ardent et sectaire. Il avait épousé Marie de Tours.

(3) Joseph de Feydeau, reçu président à la Chambre de l'Edit, le 19 décembre 1600.

séph de Feydeau, protestant, (4) Raymond de Montaigne, (5) Joseph de Tarneau jeune, (6) Jacques Blanc ou Le Blanc, catholiques, (7) de Rabar, de Rossanes, de Festiveau, protestants, et de (8) Lachèze, catholique.

La lutte qui va s'engager devant ce tribunal mi-parti est relative à l'application de l'Edit de Nantes : nous allons reproduire *in extenso* les conclusions réciproques des parties et de l'avocat général. Auparavant, il ne nous paraît pas inutile d'indiquer les situations respectives : Jean de Gontaut de Biron et Marguerite Hurault de l'Hospital veulent, en exécution des termes de l'Edit de Nantes, empêcher l'exercice du culte protestant dans leur terre de Salignac. Les protestants, aidés et soutenus par le frère de leur seigneur, Jacques de Gontaut-Biron sieur du Carlat, invoquaient, au contraire, le même édit pour continuer l'exercice de la religion réformée.

Les conclusions respectives prises sont très complètes et très-claires : leur reproduction suffira ; mais afin de les éclairer et d'en pouvoir suivre les développements, il me paraît

(4) Raymond de Montaigne, fils du conseiller-clerc Geoffroy de Montaigne, et qui fut lui-même reçu conseiller-clerc le 30 septembre 1594, en remplacement de son père. Il eut lui-même pour successeur, dans sa charge de conseiller, le futur premier président Arnaud de Pontac, le 17 août 1622.

(5) Joseph de Tarneau jeune, reçu conseiller-lay le 16 juillet 1580. Il était le frère du président Gabriel de Tarneau et le fils de M^e Jacques de Tarneau et de Michelle Dupérier de la Salargue.

(6) Jacques Blanc *alias* Le Blanc, fondateur de la famille des Le Blanc de Mauvezin, fils du célèbre avocat bordelais Guillaume Blanc, il fut reçu conseiller-lay le 26 mars 1586, il avait épousé, le 6 janvier 1582, Marguerite de la Rivière qui lui porta en dot la petite seigneurie de Mauvezin, à Castelnau (Médoc).

(7) Jacques de Rabar, reçu conseiller à la Chambre de l'Edit le 19 décembre 1600 avec Gaillard de Roussanes (ou Rossanes), Elie de Festiveau qui siègent à la même audience, Jean de Treilhes et Jean de Morin.

(8) Léonard de Lachèze, reçu conseiller-clerc le 17 mai 1592, avait été jurat de Bordeaux en 1590.

Ces renseignements biographiques sont dus à la courtoise érudition de M. Dast de Boisville, qui deviendra certainement l'historiographe officiel du Parlement de Bordeaux, dont il a minutieusement fouillé les archives.

nécessaire de citer les articles sur lesquels reposent les prétentions.

Ce sont les articles 7, 8, 9, 10, dont voici les dispositions :

« Art. 7. Nous avons aussi permis à tous seigneurs, gentilshommes et autres personnes, tant régnicoles qu'autres, faisant profession de la religion prétendue réformée, ayant en nostre royaume et pais de nostre obéissance haute justice ou plein fief de haubert (comme en Normandie) soit en propriété ou en usufruit, en tout ou par moitié ou pour la troisième partie avoir en telles de leurs maisons desdites hautes justices, ou fiefs susdits qu'ils seront tenus nommer devant à nos baillifs et sénéchaux, chacun en son détroit, pour le principal domicile, l'exercice de ladite religion, tant qu'ils y seront résidens ; et, en leur absence, leurs femmes, ou bien leur famille ou partie d'icelle. Et encore que le droit de justice ou de ladite religion y puisse être fait, pourveu que les dessus dits soient en possession actuelle de ladite haute justice encore que notre procureur général soit partie ; nous leur permettons aussi avoir ledit exercice en leurs autres maisons de haute justice ou fiefs susdits de haubert, tant qu'ils y seront présents et non autrement, le tout, tant pour eux, leur famille, sujets, qu'autres qui voudront aller.

Art. 8. « Es maisons de fiefs où ceux de ladite religion n'auront ladite justice ou fief de haubert, ne pourront faire ledit exercice que pour leur famille tant seulement. N'entendons toutefois, s'il y survient d'autres personnes, jusques au nombre de trente, outre leur famille, soit à l'occasion des baptêmes, visites de leurs amis ou autrement, qu'ils en puissent être recherchés : moyennant aussi que lesdites maisons ne soient au-dedans des villes, bourgs ou villages, appartenant aux seigneurs haut justiciers catholiques autres que nous, esquels lesdits seigneurs catholiques ont leurs maisons. Auquel cas, ceux de ladite religion ne pourront dans lesdites villes, bourgs ou villages faire ledit exercice, si ce n'est par permission ou congé desdits seigneurs haut justiciers et non autrement.

Art. 9. « Nous permettons aussi à ceux de ladite religion faire et continuer l'exercice d'icelle en toutes villes et lieux de nostre obéissance où il était par eux établi et fait publiquement par plusieurs et diverses fois, en l'année 1596 et en l'année 1597, jusqu'à la fin du mois d'août nonobstant tous arrêts et jugemens à ce contraires.

Art. 10. « Pour semblablement ledit exercice être établi et rétabli en toutes les villes et places où il a été établi, ou dû être par l'édit de pacification fait en l'année 77 articles particuliers et conférences de Nérac et du Fleix, sans que ledit établissement puisse être empêché es lieux et places du domaine donné par ledit édit, articles et conférences pour les lieux de

bailliages ou qui seront cy-après encore qu'ils aient été depuis aliénés à personnes catholiques ou le seront à l'avenir. N'entendons toutesfois que ledit exercice puisse être rétabli es lieux et places dudit domaine qui ont esté cy-devant possédés par ceux de la religion prétendue réformée, esquels il auroit été mis en considération de leurs personnes, ou à cause du privilège des fiefs, si lesdits fiefs se trouvent à présent possédés par personne à ladite religion catholique, apostolique et romaine.

Pour résumer et préciser les dispositions essentielles des articles de l'édit visés dans l'arrêt, en voici l'indication : l'article 7 permet à tous les seigneurs de haute justice et plein fief de haubert, soit en propriété, soit en usufruit, en tout ou moitié ou pour la troisième partie d'avoir dans leurs fiefs qu'ils désigneront auparavant aux sénéchaux comme leur principal domicile, l'exercice de la religion réformée, tant qu'ils y seront résidants, eux ou leurs femmes, leur famille ou partie d'icelle. Dans les autres maisons de justice ou hauts fiefs où ils ne résideront pas, l'exercice ne sera permis que tant qu'ils y seront. Dans les fiefs où les seigneurs protestants n'ont ni haute justice ni fief de haubert, l'exercice ne sera permis que pour leurs familles ou leurs invités, ceux-ci jusqu'au nombre de 30. Et cela, pourvu que les maisons seigneuriales ne soient pas dans l'intérieur des villes, bourgs ou villages appartenant à des seigneurs haut justiciers catholiques autres que le Roi ; dans le cas contraire, la permission de seigneur haut justicier est toujours nécessaire.

L'article 9 permet l'exercice du culte de la religion réformée dans les villes ou lieux où il s'est fait publiquement en 1596 et en 1597 jusqu'à la fin du mois d'août, et l'article 10 y ajoute les lieux, villes et places où cet exercice a été établi par l'édit de pacification de l'an 1577 et aux conférences du Fleix et de Nérac, quand même ces places auraient depuis été aliénées à des seigneurs catholiques. Mais il excepte de cette faveur les places où l'exercice de la religion protestante aurait été mis en considération de la personne, si depuis le seigneur est devenu catholique.

Voici maintenant le texte intégral des conclusions des

parties et du ministère public suivies de l'arrêt rendu par la Chambre de l'Edit le 8 août 1602 (1) :

« En la Chambre à huys clos. — M. de Nesmond président.

» Entre Jehan de Gontauld de Biron, sieur et dame de Salaignac et autres places et dame Marguerite de Lhospital, son espouse, demandant l'intérinement de certaine requeste du dit sieur ;

» Et les habitants de la dite terre et baronnie de Salaignac faisant profession de la religion prétendue réformée, défendeurs ;

» Et Jacques de Gontauld de Biron sieur du Carla, intervenant ;

» Cosatges pour les dits seigneur et dame de Salaignac,

» Dict que le Roy, voulant régler ses subjects sur l'exercice de la religion prétendue réformée qu'il a permis par ses edicts à ceulx qui en font profession, a jugé nécessaire prescrire par mesme moyen ce que Sa Majesté désire estre observé par ceux de la religion qui habitent es terres des seigneurs hault justiciers de son royaume, de sorte que, par l'édit de Nantes, Sa dite Majesté a laissé à la disposition des dits seigneurs haut justiciers de permettre ou prohiber l'exercice de la dite religion en leurs terres ; car en l'article 8^{me} de cet édit, il est fait inhibition et défense à tous seigneurs, gentilshommes et autres qui ont leurs maisons, sizes dans les terres des dits seigneurs haut justiciers, faire aucun exercice de la dite religion en icelles sans la permission et congé des dits seigneurs hault justiciers, voulant faire reconnaître par là que, comme Sa Majesté tient en sa main le pouvoir souverain de régler ses subjects en l'exercice de leur religion et en toutes autres choses *quæ exteriorem ecclesiæ politiam respiciunt* ; aussi les seigneurs justiciers par la communication qu'ils ont reçu du Roy de ceste puissance ont droit de corriger et punir leurs subjects, les soutenir en leur devoir, mesmes pour l'exercice de leur religion ne plus ne moins que les astres esclairent et agissent sur nous par la lumière et vertu qu'ils empruntent au soleil, voila pourquoi les dits seigneur et dame de Salaignac qui tiennent et jouissent de longue ancienneté la terre de Salaignac en tiltre de l'une des plus anciennes baronnies du Périgord, ayant reconnu n'estre pas expédient que leurs subjects de la dite religion prétendue réformée facent exercice d'icelle dans la dite terre, tant pour ce qu'ils sont en fort petit nombre que parce qu'ils ont

(1) Archives départementales de la Gironde. — Actes du Parlement. Registre 582, série B. Nous laissons au nom de Gontaut l'orthographe qui lui est donnée dans le document que nous reproduisons, bien qu'elle ne paraisse point avoir été adoptée.

plusieurs autres lieux circonvoisins où ils peuvent commodement assister s'ils veulent à l'exercice de la dite religion qui s'y fait ordinairement ;

» Ont présenté requête cy-devant à la Cour de parlement de Bourdeaux à ce qu'inhibitions et deffenses fussent faictes aux dits habitants de faire aucun exercice de la dite religion dans la dite terre contre leur volonté, tellement que sur ceste requête arrest s'en est ensuyvi en l'an 1598 par lequel les dites inhibitions ont esté faictes auxquelles les dits habitants ont acquiescé sans sestre jamais plaint jusqu'à ce que puis quelque temps en ça, ils ont voulu entreprendre de faire le dit exercice et le presche tout au devant du chasteau de Salaignac. A cause de quoy les dits seigneur et dame de Salaignac ont présenté requête à la Cour à ce qu'il luy plaise reitérer les dites inhibitions aux dits habitants et à tous autres à peine de mille escus. Toutefois, pour empescher l'intérinement de la dite requête, les dits habitants veulent dire que l'article 8^{me} du dit édit de Nantes est limité par le 9^{me} qui suit incontinent après, disant que les dits seigneurs hault justiciers n'ont pas droit de prohiber la continuation de l'exercice de la dite religion es lieux où il estoit es années 76 et 77 ; ains peuvent seulement prohiber qu'il ne soit introduit de nouveau en leurs terres et qu'au lieu de Salaignac il estoit fait esdites années 76 et 77 et qu'il a esté ainsi jugé par Messieurs les commissaires qui ont exécuté l'édit en faveur des habitants de Caumont contre Monsieur le comte de Saint-Pol, mais on ne peut pas dire que cet article 9^{me} déroge en rien ni limite le précédent. Ainsi n'est-il pas conceu en termes de limitation ou de dérogation, mais au contraire le mot *aussi* qui est ampliatif apposé au commencement d'iceluy y répugne. D'ailleurs, l'article 10^{me} du dit édit montre manifestement que ceste interprétation est erronée d'autant que par iceluy le Roy veut que l'exercice de la dite religion qui estoit ez lieux et places de son domaine et qui devront estre establys par l'édit de pacification de l'an M V LXXVII et articles de Nérac et du Fleix, ne puisse estre empesché sous prétexte qu'ils ont esté depuis aliénés à personnes catholiques ; car si l'intention de Sa Majesté estoit telle que l'exercice de la dite religion fust partout mesmes es terres de seigneur justicier, cest article seroit frustatoire, car il suffisoit d'avoir parlé généralement au précédent article. Et le jugement de Messieurs les commissaires pour les habitants de Caumont n'est pas afferant à ceste cause ; car il est notoire que la dite ville estoit occupée et tenue par ceux de la dite religion dès l'année MVLXXVII. De sorte que par les précédents édits, le dit exercice y pouvoit estre estably toutefois quand il seroit bien vray que le dit article 9^{me} de l'Edit de Nantes comprint tous lieux, mesmes les terres des seigneurs justiciers ou non. Nous ne sommes pas es termes de cest article, car il parle des lieux où le dit exercice fust fait es années 76 et 77 publique-

ment et par plusieurs fois. Or si es dites années il fust faict aucun exercice de la dite religion au lieu de Salaignac, ce fust dans le chasteau privement et non pas en public, d'aillant que les feus seigneur et dame de Salaignac qui estoient de la dite religion le faisoient faire quelquefois pour la considération de leurs personnes. De par ainsi on ne peut pas dire estre faict publiquement ce qui se fait dans le chasteau qui est leur maison privée et, selon les règles du droit « *publice fieri dicitur quod fit in loco publico* » en la loy « *qui mutuum f.f. mand.* » ou bien ce qui se faict « *publico nomine et auctoritate publica* » en la loi « *si finita §. Si publicus l.f. de damn. infect* » et en la loi « *Hostes f.f. de capt. et post limin. rever.* »

» Considère d'ailleurs que, par l'article 10^m de l'Edit de Nantes, lorsque l'exercice a esté mis en quelque lieu, en considération de la personne d'aucuns de la dite religion, cela n'empesche pas qu'il ne puisse estre *aboli* si le fief tombe en la main d'un seigneur catholique.

» Il reste à répondre à l'intervention du sieur du Carla, frère du dit sieur de Salaignac, lequel n'est point recevable à ce qu'il demande et ne peut empescher l'intérinement de la requeste dont il est question, attendu qu'il n'a aucun droit en la dite terre de Salaignac qu'une simple légitime qui revient à la douzième. De par l'article 7^m du dit Edit de Nantes pour estre reçu à faire restablir le dit exercice sous son autorité comme il veut faire, il faudroit qu'il eust le tiers pour le moins en la dite terre.

» Au moyen de quoy, s'il plaît à la Cour, sans avoir esgard à l'intervention du dit sieur du Carla, la requeste des dits sieur et dame de Salaignac sera intérimée.

» A quoy il conclud et a despoucé.

» COSATGES. »

Suivent les conclusions des habitants de la terre de Salaignac qui ont pour procureur Belliquet :

» Belliquet pour les habitants de la terre et baronnie de Salaignac faisant profession de la religion prétendue réformée ;

» Dict que la requeste du sieur partie adverse comme contraire et répugnante aux édits est o correction de la Cour incivile, à elle y est répugnante, estant que par l'article 9^m de l'édit dernier met par exprès et porte qu'il est permis à ceulx de la religion prétendue réformée de continuer l'exercice d'icelle en toutes les villes et lieux sans distinction du royaume où il estoit establi par eux et faict publiquement par plusieurs et diverses foyes es années 76 et 77 jusqu'à la fin du mois d'aoust.

» Or, en ces années 96 et 97 les dits habitants n'ont pas seulement faict par diverses foyes jusques à la fin du dit mois d'aoust exercice de leur

religion dans le bourg de Salaignac, mais toujours continuant au veu et seu de leurs seigneurs et mesmes du sieur partie adverse sans empeschement ni interruption quelconque jusques à présent publiquement, à la vue de tous, de les vouloir donc à présent empescher cest à correction de la Cour contrevenir voyr entreprendre sur l'Édit.

» Secondement, non seulement ès années 96 et 97 mais ès années 76 et 77 voyre vingt ans auparavant, cest exercice y estoit establi et y a toujours esté depuys continué et permis par le dixième article du mesme édit qui formellement porte que le dit exercice pourra estre restabli en toutes les villes et places où il a esté establi ou deu estre par l'édit de l'an 77 lequel édit de l'an 77 au 7^{me} article l'establit en tous les lieux où il se trouvait publiquement fait en ceste année 77 le 17^{me} septembre. Conséquemment les dits habitants sont fondés non seulement pour continuer, en quoy le sieur partie adverse ne souffre pas d'intérêt, mais pour y restabli leur exercice quand il auroit esté discontinué ou non.

» Nonobstant l'arrest allégué en la requeste du sieur partie adverse, car c'est un arrest donné sur requeste, les habitants non ouys, lequel partant ne leur peut faire aucun préjudice, joint que le dit est venu depuis peu lequel en l'article 9^{me} sus allégué il est dit nonobstant tous arrêts ou jugemens à ce contraires.

» N'a esté pareillement que l'article 8^{me} de l'édit par lequel le sieur partie adverse prétend montrer... ce que des seigneurs hault justiciers ceulx de la dite religion n'en pourront faire exercice dans leurs bourgs, villes ou villages, car cest article parle d'un nouveau établissement d'exercice lequel a la verite il dict ne pouvoir estre faict sans la permission des seigneurs hault justiciers, mais de pouvoir continuer l'exercice ja establi. Il ne le prohibe point, au contraire l'article suivant qui explique cestuy-cy le permet par expres, faisant la différence de l'un et de l'autre.

» Quant à ce qui y est dict sur la fin du 10^{me} article que cest exercice ne pourra estre restabli aux lieux qui ont esté cy-devant possédés par ceux de la dite religion esquelz il auroit esté mis en considération de leurs personnes syls se trouvent à présent possédés par personnes de la religion catholique, apostolique, romaine; cela ne peult servir au fait qui s'offre. Car, en premier lieu, les habitants posent pour faict que du vivant du feu sieur père du sieur partie adverse, luy estant encore de la religion catholique, apostolique et romaine, l'exercice de la religion prétendue réformée y fust establie et y a toujours depuis esté continué tellement qu'il ne se peut dire puis que ce n'estoit pas de ceste religion que l'exercice en ayt esté establi en considération de la personne pour estre aux termes de cest article.

» De dire qu'il n'y a jamais esté faict publiquement ains dans le chateau

pour la famille seulement du dit feu sieur, les dits habitants emploient le fait posé cy-dessus, qu'est qu'avant que le dit feu sieur fust de ceste religion l'exercice y estoit establi et maintenu, que tant avant qu'après le dit exercice estoit fait publiquement dans le bourg hors le chasteau et s'il a esté fait dans le dit chasteau, cestoit pour la commodité du dit feu sieur, mesmes sur ses vieux ans luy ne pouvant aller. Mais de là on ne peut pas tirer consequence qu'il ne fust fait publiquement et pour l'entretienement des ministres, les dits habitants en paioient les 2/3, le feu sieur l'autre tiers et en ont toujours usé de la façon jusques à son décès et mesmes depuis avec le dit sieur partie adverse tant qu'il a esté de la dite religion.

» Mais cella cessant, quand il ny auroit aultre chose qu'aux années 96 et 97 les dits habitants y avoient cest exercice et l'ont toujours eu jusqu'à aujourd'huy le sieur partie adverse ayant déjà changé et estant de religion contraire et l'ayant ainsi permis, mesmes leur ayant fait achepter une terre pour leur cymetiere qu'estoit approuver taisiblement leur exercice. Il suffiroit par l'édit pour y estre continuel ne pouvant le dit sieur partie adverse se servir du dit 10^{me} article puisqu'il estoit en ce temps de religion contraire comme dict.

» Au reste cest important et de dangereuse conséquence les dits habitants font en la dite terre de Salaignac le nombre de cinquante ou soixante familles et des plus honorables, lesquelles traînent après elles le nombre de 3 ou 400 personnes syls sont privés de l'exercice accoustumé de leur religion en la dicte terre, il ne s'en fait exercice qu'à quatre ou cinq lieues de là tellement qu'en effet ce serait le faire vivre sans exercice de religion et les priver du benefice des édits.

» Si le sieur partie adverse obtient cela, un grand nombre de seigneurs en ce ressort qui par contrainte des édits souffrent pareille chose dans leurs terres voudront avoir pareil jugement et sera, par ce moyen, remettre toutes choses à leur première confusion, à quoy les dits defendeurs s'assurent que la Cour trop jalouse de la conservation de ceste bienheureuse paix laquelle ne nous a pas si peu cousté pourvoira par sa prudence accoustumée.

» Au moyen de quoy, s'il plaist à icelle le sieur partie adverse sera débouté de l'effet et intérimement de sa requeste et faisant jouir les defendeurs du accoustumé bénéfice des édits, ils seront continués en l'exercice accoustumé de leur religion avec inhibitions et defenses au dit sieur et à tous autres de les troubler ni empescher en icelluy exercice à peine de dix mille escus et de tous autres que de droit et raison sera condamné aux despens. A quoy et autres pertinentes partie conclud.

» DEBELLQUET. »

Lacourtiade pour Jacques de Gontaud de Biron, seigneur de Carla, intervenant au procès d'entre Jehan de Gontauld de Biron, seigneur et baron de Salignac, demandant l'intérinement de certaine requête, et les habitants du dit lieu de Salaignac faisant profession de la religion prétendue réformée.

« A dict que le sieur de Carla intervient au procès et se joint à iceluy avec les habitants de la dite religion prétendue réformée du dit lieu de Salaignac, non pas pour troubler ni empescher le seigneur de Salaignac, son frère aîné, ez advantages que le droict daynesse ou les dispositions de leurs père et mère communs luy donnent en icelle terre et seigneurie de Salaignac, mais parce qu'ayant droit tant en icelle que sur tous les biens de leurs feux père et mère commungs, et estant par ce moyen comme conseigneur avec le dit de Salaignac son frère en la dite terre et seigneurie de Salaignac, il a autant et plus de droit de défendre avec les habitants du dit lieu de Salaignac de la religion prétendue réformée que j'exercice de leur religion qui y a esté établi publiquement y soit continué, conformément à la volonté de Sa Majesté tesmoignée par son Edit de Nantes et par les articles qui ont esté allégués par l'avocat des dits habitants que le dit sieur baron de Salaignac son frère n'en a de le vouloir empescher, et pour cette raison il s'assure que la Cour trouvera très raisonnable son intervention en ceste cause, puisqu'elle ne tend qu'à maintenir au dit lieu de Salaignac où il habite et qu'il y a trouvé établi, puis aussi qu'elle est suivant la volonté du Roi, laquelle est expresse en ce point qu'en tous les lieux et places de son obéissance où l'exercice de la religion prétendue réformée a esté faict publiquement en l'année 1577 et au mois de septembre et de mesmes où il a esté faict aussi publiquement et a diverses fois es années 1596 et 1597 il doit estre continué, auxquels termes les dits habitants soustiennent qu'ils sont et nonobstant le fondement du dit s^r de Salaignac qu'attendu qu'il est à présent et fait profession de la religion catholique, apostolique et romayne le dit exercice de la religion prétendue réformée ne peut estre faict au dit lieu de Salaignac en son gré, car outre les responses apportées à cela pour l'avocat des dits habitants et sieur du Carla remontre que ceste difficulté a esté jugée en trois ou quatre pareilles occurrences par Messieurs de La Force et Refuge, commissaires députés par Sa Majesté pour l'exécution de l'édit contre Mons^r le comte de Saint-Paul qui prétendoit empescher les habitants de la ville de Caumont, contre le seign^r de Chalais en Xaintonge qui apportait mesme obstacle aux habitants du lieu de Chalais, contre la dame marquise de Trans, laquelle aussi voulait sur ce même prétexte empescher l'exercice de la religion aux habitants de la terre du Fleix et en plus forts termes et contreparties beaucoup plus favorables, contre les habitans de Bazas et

clergé de la dite ville qui prétendoient empescher les habitants d'icelle de la religion prétendue réformée de restablr l'exercice de leur religion, comme il avoit esté en l'année 1577, sous pretexte de ce que par l'esdit de Nantes, article onziesme sur la fin, il est dit que les villes où il y a evesché comme au dit Bazas l'exercice de la dite religion prétendue reformée ne pourra estre estably sur les villes de la dite qualité prinses pour lieu de baliage, et pour la fin contre le prieur du Mas-d'Agenois qui comme conaigneur au dit Mas-d'Agenois prétendoit empescher qu'il ne fust faict aucun exercice de la dite religion prétendue au dit Mas-d'Agenois. Or, puisqu'en tous ces lieux nonobstant la qualité des parties empeschant autant et plus favorables et privilégiées que le sieur baron de Salaignac, il a esté jugé que la continuation de l'exercice de la religion prétendue réformée qui y avoit esté estably dès l'an 1577 ne pouvoit y estre empesché. Il n'y peut o correction avoyr difficulté aucune que le dit sieur de Salaignac n'en peut aussi empescher en sa terre puisqu'il luy est maintenu et cela aussi ne... pas quil y a esté estably par feu son père au dit an 1577 et toujours continué et puisque d'ailleurs despuis mesmes qu'il a fait profession de la religion catholique, apostolique, romaine, il y a souffert assavoir es années 1596 et 1597; conclud par ces moyens le dict sieur du Carla comme par la requeste e tous de meme pertinemment et a despens en cas...

» LACOURTIADE. »

Conclusions du Procureur general.

« De Bacalan pour le Procureur général du Roy dict qu'en premier la requeste du sieur et dame de Salaignac est notoirement incivile, en ce qu'elle pretend empescher l'exercice de la religion prétendue réformée à ses justiciables par toute la juridiction, car l'exception de l'article 8 de l'Edit dont il se veult prevaloir ne parle que des bourgs ou villages où le seigneur hault justicier est demeurant.

« Mais d'ailleurs il ne peult non plus oster le dit exercice du bourg de Salaignac attendu qu'il est maintenu, y a este faict publiquement par garantie et par expres es années 76 et 77 par diverses foyes et non seulement lorsque le dit sr de Salaignac faisant profession de mesme religion, mais aussy lorsque luy et son predecesseur estoient catholiques, tellement que les parties tombent en la disposition de l'article 9^{me} de l'Edit de Nantes, par lequel Sa Majesté, conformément à celuy de 77 et conférences subsequentes, a permis le dit exercice et restablissement diceuluy par tout le pais de son obéissance générale et sans reservation de terres des seigneurs particuliers.

» Et conséquemment, on rapporte mal à propos en ceste cause la dite restriction de l'article 8^e du dit édit, car elle est particuliere au contenu dudit article par lequel il est permis et ordonné quelques établissements nouveaux du dit exercice et en faveur des personnes particulières seulement et ainsi de l'étendre contre la volonté du Roy exprimée en l'article suivant aux eglises des communautés et ja puis tant de temps establies comme celles de Salaigniac, cela est injuste et serait une infraction de l'Edit de fort grande et periteuse consequence de tant que leur mesme pied raison il faudroit enfin oster de la France deulx et troys cens esglises de mesme qualite qui se trouvent establies es justices des seigneurs qui sous un tel préjugé en pourraient faire instance. Aussi voyons-nous le texte du dit article 8^e parler de cela bien clairement et après avoir donné le privilège de presche aux seigneurs de fief, la dite restriction est adjointe commençant par ces mots : « Auquel cas... est.), pour fere voyr que la volonte du Roy n'estoit pas de l'estendre outre le dit cas. Aussi Messieurs les commissaires envoyés par le Roy en ce pays de Guyenne avec intelligences et mesmoires pour l'exécution du dit edict l'ont toujours jugé et interprété ainsi, voyre mesme ez terres des seigneurs ecclésiastiques comme Clerac, le Mas et aultres lieux, bien que par privilege des dits ecclésiastiques le dit exercice ne puisse estre de nouveau estably en leurs terres ; neanmoins quand à l'intervention du s^r de Carlat, il est certain que sil estoit question destablir soubz son nom le dit exercice de nouveau il seroit requis que pour cest effect il fust seigneur de Salaignac pour ung tiers de la dite terre selon l'article 7 du dit Edict et 5 de l'an 77 ; mais n'intervenant que pour la continuation et conservation de l'exercice antien, ceste intervention est de quelque poids ; car il est fils de la maison et en pays de droit escrit où sa légitime lui est deue en corps hereditaire, et par consequent seigneur de Salaignac en quelque partie.

» Au moyen de quoy requérons que le s^r de Salaignac conteste le fait de la dicte possession selon l'Edit ou il le nyera soit permis aux defendeurs den faire preuve sommaire dans le moys pardevant le commissaire que la Cour deputera et le dit s^r de Salaignac au contraire sy bon lui semble en mesme delay. Et ou le dit sieur de Salaignac accordera la dite possession, requérons iceluy estre deboute des fins de sa requeste avec inhiibitions et défenses de troubler et empescher les dits defendeurs en leur exercice aux peynes de dix mille escus et autres portées par les dits Edits du Roi.

» La Cour ordonne que les parties se pourvoient pardevant le Roy au moyen pour leur estre fait droit sur leurs fins et conclusions ainsi que plaira à Sa Majesté. »

Devons-nous résumer ces longues conclusions ? Sans avoir

la prétention d'être aussi complet, peut-être serons nous plus concis, tout en restant aussi clair que les procureurs dans leur langage juridique.

Les voici :

Cosatges présente ainsi la cause des seigneur et dame de Salaignac. Par l'Edit de Nantes, le Roi a laissé les seigneurs hauts justiciers maîtres de permettre ou prohiber l'exercice de la religion réformée; tous autres, seigneurs, gentilshommes ou autres doivent obtenir leur autorisation. Cette puissance que les seigneurs justiciers tiennent du Roi est, dans un langage un peu hyperbolique, comparée à la lumière que les astres secondaires empruntent au soleil, locution qui devance Louis XIV, son emblème orgueilleux et sa qualification de Roi-Soleil.

Or, les seigneur et dame de Salaignac, seigneurs hauts justiciers, ont reconnu que l'exercice de la religion prétendue réformée dans leurs terres n'est pas expédient soit à cause du petit nombre des religionnaires, soit à cause de la facilité qu'ils ont d'assister à des exercices religieux, non loin de chez eux. Ils présentèrent en conséquence une requête au Parlement de Bordeaux pour empêcher cet exercice; il s'ensuivit un arrêt auquel les habitants acquiescèrent. Et voilà que, depuis quelque temps, ils ont voulu recommencer cet exercice jusques devant le château de Salaignac.

C'est pour cela que les seigneur et dame présentent requête à la Cour aux fins de réitérer de nouvelles défenses, sous peine de mille écus d'amende.

Prévenant les objections de leurs adversaires, ils les exposent et les combattent. Les habitants de Salaignac, disent-ils, arguent de l'article 8 assorti de l'article 9 qui le limite et en vertu duquel les seigneurs hauts justiciers n'ont pas droit de prohiber la continuation de l'exercice là où il existait en 1576 et 1577, mais seulement en peuvent empêcher la nouvelle introduction; or à Salaignac cet exercice avait lieu en 1576 et 1577, et cette interprétation de l'édit a été donnée en faveur des habitants de Caumont contre le comte de Saint Pol.

Et, au nom de ses nobles clients, Cosatges réplique : l'ar-

ticle 9 ne déroge pas à l'article 8, ne le limite point ; il est, du reste, éclairé et expliqué par l'article 10 qui prévoit le cas où les lieux et places établis par l'édit de pacification et les articles de Nérac et du Fleix ont été depuis aliénés à des seigneurs catholiques.

Les Réformés de Salignac répondent par leur procureur Belliquet et développent les arguments suivants. L'article 9 porte qu'il est permis à ceux de la religion réformée de continuer l'exercice de leur culte en tous les lieux du royaume où il avait été établi par eux et fait publiquement plusieurs fois dans les années 1576 et 1577 jusqu'à la fin du mois d'août. Et depuis cette époque, ils ont toujours continué au vu et au su de leurs seigneurs, voire même de la partie adverse elle-même, sans le moindre empêchement.

Cet exercice public de la religion a eu lieu non seulement en 96 et 97, mais vingt ans auparavant en 76 et 77, et depuis il n'a cessé d'être continué ; donc, en vertu de l'article 10 il peut être rétabli.

L'arrêt allégué par les seigneur et dame de Salignac n'est pas opposable aux Réformés ; c'était un arrêt sur requête rendu en dehors de ces derniers qui n'étaient point en cause ; du reste, l'article 9 l'infirmé à l'avance puisqu'il proclame sa force « nonobstant tous arrêts et jugements contraires ».

Quant à l'argument tiré de la fin de l'article 10 qui porte que l'exercice de la religion nouvelle ne pourra être rétabli aux lieux possédés par les seigneurs réformés où il aurait été mis « en considération de leurs personnes » si plus tard la seigneurie passait aux catholiques, il est inapplicable en l'espèce. Les habitants prétendent que du vivant du père du seigneur demandeur, alors qu'il était catholique, l'exercice de la religion réformée y fut établi et y a toujours été continué depuis ; on ne peut donc pas dire que ce n'est pas en « considération de la personne qu'il a été établi ».

Erreur encore, prétend Belliquet au dit nom, de dire que jamais ce culte n'a été fait publiquement au château, qu'il n'était que pour la maison du seigneur. Il était fait même avant que le feu seigneur eût embrassé la religion réformée, comme depuis, publiquement, dans le bourg hors du château ;

lorsqu'il était fait dans l'intérieur du château, c'était uniquement pour la « commodité » du feu seigneur et sur ses vieux ans. Du reste, les habitants participaient pour une large part à l'entretien du ministre ; ils payaient les 2/3 de son traitement, tandis que le seigneur n'en supportait qu'un tiers.

Enfin, depuis 96 et 97 jusqu'à ce jour, même depuis le changement de religion du seigneur, demandeur actuel, les habitants ont publiquement exercé leur culte : le silence du seigneur équivalait à une autorisation tacite.

Il serait très dangereux de priver les habitants de ce droit : les sectateurs de la nouvelle religion comptent cinquante familles et trois ou quatre cents personnes qui seraient empêchées d'exercer leur religion : il n'y a d'autres cérémonies qu'à la longue distance de 4 ou 5 lieues de là !

Outre la situation particulière des habitants de Salignac qui serait gravement atteinte, quelles conséquences encore plus désastreuses résulteraient d'une pareille prohibition ! Tous les seigneurs qui « par contrainte des édits souffrent pareille chose » s'armeront de cet arrêt et « remettront toutes choses à leur première confusion » et troubleront la « bienheureuse paix ! » Les défenseurs sont assurés que la Cour « trop jalouse de la conservation » de cette paix, « laquelle ne nous a pas si peu cousté » y pourvoira « par sa prudence accoutumée. » (1).

Ils demandent le déboutement de la partie adverse et leur « continuation en l'exercice accoutumé de leur religion » avec défense au dit sieur et à tous autres de les troubler ni empêcher à peine de 10 mille écus d'amende.

Voici maintenant le seigneur du Carlat, Jacques de Gontaut-Biron, frère du seigneur de Salignac, qui, resté encore protestant, se joint aux habitants de cette terre par son intervention au procès.

(1) Il y a là un accent de poignante tristesse : il est certain que les Réformés avaient longtemps lutté, avaient souffert pour obtenir cette tolérance qu'ils s'efforcent de revendiquer, et leur « bienheureuse paix » ne leur était advenue qu'après de longues années de luttés ; même dans les partis contraires on ne peut s'empêcher d'admirer le courage, les convictions et la constance.

S'il intervient, fait-il soutenir par son procureur Lacourtiade, ce n'est point pour troubler son frère aîné dans les avantages que donnent à celui-ci à la fois son droit d'aînesse et les dispositions de leurs parents communs, mais parce qu'ayant une part héréditaire sur tous ces biens, il a « autant et plus de droit » avec les habitants de Salignac, à défendre et à faire maintenir l'exercice de leur religion qui y a été publiquement établi, que son frère n'en a de le vouloir empêcher. Il fait, du reste, valoir les mêmes considérations que les habitants de Salignac et y ajoute des décisions rendues dans des cas analogues et confirmant son opinion. M^{rs} de la Force et du Refuge, commissaires députés par le Roi pour l'exécution de l'Edit de Nantes, ont tranché la question favorablement aux protestants contre le comte de Saint-Paul en faveur des habitants de Caumont, contre le seigneur de Chalais en Saintonge en faveur des habitants de sa terre, contre la marquise de Trans en faveur des habitants du Fleix, voire même en faveur des Réformés de Bazas contre les catholiques et le clergé de cette ville et cependant Bazas était le siège d'un évêché, ce qui rendait la situation beaucoup plus favorable aux catholiques, enfin dans l'affaire du prieur du Mas-d'Agenais contre les habitants.

Tous ces cas étaient plus favorables que celui du baron de Salignac et cependant l'exercice de la religion réformée a été maintenu : c'est donc un argument décisif en faveur de la demande des Réformés de Salignac.

Comme on le voit, de part et d'autre, l'affaire était chaudement discutée et présentée : la dernière argumentation, celle faite au nom du seigneur du Carlat, paraissait décisive et empruntait une valeur particulière à cette circonstance que ce gentilhomme était le frère du seigneur de Salignac et avait avec lui les relations les plus affectueuses. Il semblait donc que la force du droit seul l'eût animé, eût dicté ses conclusions et inspiré sa conduite.

Voici maintenant les conclusions du ministère public : malgré les obligations de leur charge, les magistrats apportent dans l'exercice de leur mission, leurs idées, leurs

opinions, leur tempérament selon le fameux précepte « *in dubiis libertas* » ils conservent, et ils le peuvent, leurs sympathies particulières, leurs idées personnelles ; ils devraient évidemment dépouiller tout ce qui est de nature à influencer leur décision, en dehors des faits d'une cause, lorsqu'ils montent sur leurs sièges. Alors, ils ne sont ni protestants, ni catholiques, ni pères, ni époux, ni amis : ils sont juges ; mais l'homme ne peut ainsi se dédoubler et le plus parfait reste toujours lui.

Dans ces procès suscités par l'application de l'Edit de Nantes, la liberté religieuse était en jeu ; des controverses devaient fatalement s'élever entre des magistrats qu'unissait le désir de loyalement remplir leurs fonctions, mais que divisaient les croyances religieuses : un magistrat protestant tout naturellement devait pencher vers l'interprétation de l'Edit dans le sens le plus largement libéral, tandis qu'un magistrat catholique, se trouvant en présence d'une innovation aussi bien politique que religieuse, la considérant comme dangereuse au point de vue des idées, comme fatale au point de vue national, cherchait tout naturellement à arrêter ses progrès, à restreindre ses conséquences et se servait de la législation pour aboutir à ce résultat.

De là, divergences de vues, d'opinions, de conclusions et parfois même de jugements.

L'avocat général qui conclut, Jean de Bacalan, était un huguenot de vieille roche et sa famille une des plus anciennes de la Réforme. Ses conclusions sont absolument favorables aux protestants de Salignac et battent en brèche les prétentions du seigneur.

D'abord il prétend que l'exception de l'article 8 ne s'applique qu'aux bourgs ou villages habités par le seigneur haut justicier : là seulement et non point dans toute l'étendue de la juridiction il a le droit de prohibition.

Mais, dans le cas actuel, il n'y a pas lieu d'appliquer l'exception ; le seigneur de Salignac n'a aucun droit de prohibition, puisque l'exercice de la religion prétendue réformée s'est fait publiquement en 1576 et 1577, soit lorsque le seigneur de Salignac, père du demandeur actuel, était protes-

tant, soit même lorsqu'il était catholique. Donc il y a ici lieu à l'application de l'article 9 de l'Edit de Nantes et du cas où le roi a permis le rétablissement de l'exercice du culte, sans aucune réserve des droits des seigneurs particuliers.

La restriction de l'article 8 ne vise pas le cas actuel et ne se rapporte qu'aux établissements nouveaux : il ne faut point l'étendre aux anciennes églises. Agir ainsi, serait d'après l'avocat-général, injuste, contraire à l'Edit et aboutirait à la suppression en France de deux à trois cents églises de ce genre. A l'appui de cette thèse, il allègue que les commissaires royaux de Guienne l'ont mise en pratique pour l'exécution de l'Edit même à Clairac et au Mas qui sont des terres ecclésiastiques.

Il conclut donc formellement dans le sens des habitants de Salignac : quant à l'intervention du seigneur du Carlat, il l'admet également. Il ne s'agit, dit-il, que de la continuation d'un exercice ancien et non de l'établissement d'un nouveau : et le seigneur du Carlat est « fils de la maison » en pays de droit écrit, sa légitime lui est due en corps héréditaire.

Si donc le seigneur de Salignac conteste ou nie le fait de la possession selon l'Edit, qu'il soit permis aux défendeurs d'en faire la preuve contradictoire avec ledit seigneur devant le commissaire délégué à cet effet ; si, au contraire, il la reconnaît, qu'il soit débouté des fins de sa demande et qu'il ne trouble ni entrave les défendeurs dans leur exercice sous peine de dix mille écus d'amende et des autres portées par l'Edit.

Il était difficile d'être plus net, plus concluant contre le seigneur de Salignac. Mais Bacalan ne fut pas suivi par la Cour, et les juges, beaucoup moins affirmatifs, ne pensèrent pas devoir trancher la question ; elle leur paraissait si délicate et si importante qu'ils la laissèrent à la décision du Roi. « La Cour ordonne que les parties se pourvoient pardevant le Roy au moyen pour leur estre faict droit sur leurs fins et conclusions, ainsi que plaira à Sa Majesté d'ordonner ».

Quelle fut la suite donnée à cette première procédure ? Le seigneur de Salignac, qui était l'ami personnel du Roi, se pourvut-il devant lui ou laissa-t-il les choses en l'état ?

Des recherches complètes seraient nécessaires pour arriver à découvrir la vérité, peut-être même ne trouverait-on rien ; cependant à l'aide de certaines indications, on peut affirmer que si le protestantisme eut droit de cité dans la terre de Salignac, il n'y fut point prépondérant. En l'absence de son seigneur et mari qui était à Constantinople, Marguerite Hurault de l'Hospital, baronne de Salignac, favorisa de toutes ses forces la religion catholique et, comme le dit l'historien de (1) « la Confrérie du Saint Sacrement établie dans l'église de Salignac, érigée de nouveau en 1613 » depuis sa conversion « elle n'eut plus qu'une passion, arracher à l'erreur le plus de victimes possible ».

Controverses publiques entre prêtres catholiques et ministres protestants, secours prodigués au culte, aide et assistance donnée à une confrérie religieuse qui existait depuis longtemps déjà à Salignac, mais qui peu à peu avait vu diminuer le nombre de ses membres, tout indique que la dame de Salignac mettait au service de la nouvelle foi religieuse toute l'influence que lui donnait son haut rang.

Un mot sur cette confrérie dont M. le curé de Salignac a fait l'historique ne sera pas superflu et déplacé. En 1613, fut érigée *de nouveau* la confrérie du Saint-Sacrement dans la paroisse de Salignac ; par conséquent elle avait déjà existé et puisqu'une érection nouvelle était nécessaire, elle était complètement tombée et depuis quelque temps déjà. Il ne faut point s'en étonner, du reste, si l'on rappelle que la seconde moitié du seizième siècle fut favorable aux progrès du protestantisme dont Armand de Gontaut et son fils suivaient les idées et les défendaient même par les armes.

L'auteur que nous venons de citer, sans l'affirmer positivement au défaut des titres, pense que cette confrérie devait être contemporaine des anciennes confréries du Saint-Sacrement instituées à Paris en 1550 et donne sur elle des détails curieux qui témoignent du zèle religieux des membres, et accentuent très nettement la pensée inspiratrice de

(1) *Notice sur la confrérie du T. S. Sacrement établie dans l'église de Salignac* par l'abbé Labat, curé-doyen de Salignac, page 40 et *passim*.

cette restauration ; parmi les nombreuses obligations imposées aux affiliés, on lit celle-ci : ils « fuiront tant qu'il se pourra, la conversation de ceux qui sont mal affectionnés à cet auguste Sacrement, et se garderont notamment de fréquenter les prêches de la religion huguenote ni autres hérétiques ». Les autres hérétiques sont cités là un peu pour généraliser la sanction ; mais il est évident que les protestants sont surtout visés et que cette précaution n'aurait pas été prise s'il n'y avait pas eu un certain nombre de Réformés dans la paroisse de Salignac. Dans cette prescription si orthodoxe et si naturelle au milieu de protestants, ne sent-on pas un peu l'influence de l'ardente catholique qui provoquait les controverses sérieuses et assistait à ces discussions théologiques d'où la foi catholique sortait plus pure et plus puissante ? Ne reconnaît-on pas Marguerite Hurault de l'Hospital ?

Mais si la dame de Salignac redoublait de zèle pour la foi catholique, il n'en est pas moins vrai que les Réformés continuèrent à subsister dans la paroisse de Salignac. Longtemps après l'arrêt, on trouve trace de cet exercice du culte, et nous devons à M. l'Archiviste de la Dordogne l'énonciation de deux plaintes qui le prouvent : dans la section criminelle des plaintes de 1682, on y trouve celle « de Dominique Petit, docteur en théologie, curé de la paroisse de Salaignac et du procureur du Roi contre M^e Pierre Gellieu, soi-disant ministre de la R. P. R. du lieu de Salaignac et qui n'y réside pas, habitant tantôt Proyssans, tantôt la Chapelle-Aubareil », et celle du « procureur du Roi contre le sieur de Campeymas et autres de la R. P. R. de Salaignac, qui auraient enlevé la fille dudit Campeymas et empêchaient ses autres enfants convertis de faire les exercices de la religion catholique, apostolique et romaine. » (Série B. 1437, de l'inventaire.)

III.

Que nous sommes loin de ces luttes religieuses ! Aujourd'hui, on se passionne beaucoup moins pour toutes ces questions qui, cependant, sont les premières de toutes. Une grande indifférence religieuse a remplacé ces ardentes oppo-

sitions et, sauf quelques exceptions qui font mieux ressortir encore l'apathie générale, le culte religieux n'excite ni cet enthousiasme d'autrefois, ni même cette furieuse antipathie. Evidemment, il n'y a pas lieu de s'en féliciter. La tranquillité et le calme que donnent l'ordre et l'harmonie n'ont qu'une apparence de similitude avec la torpeur et l'affaissement que produisent certaines doctrines matérialistes : là, c'est la vie dans sa plénitude harmonieuse, ici, la mort avec ses avant-coureurs alternatifs d'agitation impuissante et d'immobilité finale.

« *Di numen avertant !* » m'écrierai-je dans la forme antique et j'ajoute : la France du Christ, la France des croisades, la France de ce roi Bourbon, qu'elle a forcé à rentrer dans le giron de l'Eglise catholique, ne peut s'effondrer dans l'obscur chaos des doctrines athées. Elle vivra encore, et à côté de ses gloires nouvelles, elle aimera à voir briller ces grands noms du passé qui sont toujours dignement représentés !

C'est bien au Périgord, berceau de l'illustre race des Gontaut-Biron, que revient le précieux privilège d'en faire revivre les intéressants souvenirs.

Je bénis le hasard qui m'a fait trouver ce document et m'a ainsi permis d'apporter ma toute petite pierre à la construction de cet édifice provincial que tant de mains puissantes ont élevé et embellissent depuis tant d'années !

Admis à faire partie de cette élite de travailleurs, je suis heureux, dès le début, de lui offrir quelques pages que liront, je l'espère, les amateurs de notre passé historique.

Joseph BEAUNE.

TRAITÉ POUR LA REFONTE DE LA CLOCHE DE CERCLES (1764).

L'acte que nous publions ci-après constitue une page intéressante d'administration paroissiale. Il complètera utilement l'étude que notre zélé collègue M. Drouault a consacrée dernièrement à nos cloches du Périgord.

A. D.-D.

Cejourd'huy vingt quatrième du mois de juin mil sept cent soixante quatre, environ les huit heures du matin de ce jourd'huy, au bourg de Cercles, chatelenie de Latourblanche, en Engoumois, et au-devant de la grande et principale porte de l'entrée de l'église paroissiale dud. présent bourg et à issue de la messe qui s'est dite et célébrée dans lad. église, et à la plus grande affluence du peuplé sortant de l'entendre, par devant le notaire royal en Périgord et en la presente chatelenie soussigné, et présents les témoins bas nommés et jour de dimanche, a comparu et s'est présenté par devant nous, Maltre Jean de Beauvais, sindic fabricien de la p^{te} église et paroisse, demeurant au village de La Gérie, p^{te} paroisse et chatelenie, lequel nous a dit et remontré que tous messire Pierre Borac, prêtre et curé de la p^{te} p^{re}, et principaux habitans dicelle, auraient consenti tous unanimement et d'une commune voix que la cloche fut refaite et augmentée attendu qu'elle est rompue et ne pouvant aucunement servir et qu'il n'y a que celle-cy, et même qu'il fût imposé une somme de quatre cent livres pour icelle être employée aux frais qu'il convient de faire pour y parvenir (1), et pour cet effet luy auraient donné pouvoir et procuration de présenter requette à Monseig^r l'intendant de la généralité de Limoge pour obtenir une permission de faire faire l'imposition de cette somme pour tous les habitants dicelle et sur ceux qui ont des biens fons dans icelle privilégiés ou non privilégiés, ainsi qu'il parait par l'acte d'assemblée du ving six aoust mil sept cent cinquante, retenu par le notaire soussigné, assorti de ses formalités, ce que led. de Beauvais aurait fait, laquelle requette aurait été repondué part mond. seig^r suivant son ordonnance étant au bas dicelle du vingt deux octobre de lad. année mil sept cent cinquante de luy signée, laquelle d. requette et ordonnance led. de Beauvais aurait communiqué cejourd'huy aux dits habitans, et pour cet effet se seraient présentés et comparus led. s^r messire Pierre Borac, prêtre et curé dud. p^{nt} bourg et paroisse ; Pierre Ducher ; Mapety, maréchal ; Antoine Ducher dit Cadet et Leonard Durant ; Jean Aupetit dit Forte-Cotte, Pierre Ducher dit Les Martinies, Léonard Boin, Pierre Moucheron, Pierre Chaumette dit Vignaud, François Médas, Jean Mazeau, Valentin et Jean de Romaliac, Jean de Laroussie ; Etienne de Roumaliac, sargeur ; Sicaire Mazeau ; Jean Ramaix, maréchal ; François de Puygautier ; Jean Coriveaux, tailleur d'habits ; Jean Romain, laboureur ; François Clauzeu, menuisier ; Pierre Romain ; Raymond Lacombe,

(1) Un traité presque identique avait déjà été conclu devant le même notaire le 6 juillet 1760, pour la réfection de la cloche de Cercles, entre les habitants de la paroisse et Joseph Poincaré, maitre fondeur, demeurant à Neuschâteau en Lorraine. Mais ce traité n'avait pas eu de suites.

tailleur ; François Montagne, laboureur ; Jaque Pible, laboureur ; Sicaire Rameys, laboureur ; Hellie Charier, laboureur ; Arnaud Brut, Pierre Dubrenil dit Brigadier, voyturier ; Hellie Ribot ; Pierre Ribot dit Giraud, menuisier ; Pierre Duchier, musnier ; Pierre Bidanchon, Jean Nicoulaud, laboureur ; Pierre Duchier, dit Peyront, autre Pierre Duchier et Paquet Duchier dit S^t Savy, tous habitans dud. bourg de Cercles et paroisse, lesquels d. susnommés et led. s^r curé faisant la majeure et principale partie desd. habitans, ont convenu tous unanimement et d'une commune voix, avec Nicolas Guichard, maître fondeur de cloches, demeurant à Chaumont-la-Ville, en Lorraine, étant de present aud. present bourg et à lad. assemblée, a été convenu entre lesd. susnommés et led. Nicolas Guichard, qu'ils luy donneront et payeront pour ses paines et vacations la somme de soixante livres payables lorsque lad. cloche sera faite et parfaite et sujette a visite et montée au clocher et bien sonante ; et pour cet effect luy mettront entre mains le metal de l'ancienne cloche rompue et pour l'augmentation dicelle remettront aud. fondeur la quantité de deux cent cinquante livres à raison de vingt huit sols la livre, une brasse et demie de bois de chêne pour la somme de dix huit livres, un milier de briques pour la somme de dix livres, un sac de charbon de chêne pour vingt sols, en cire et suif pour trois livres, dix sols, pour le joug, ferrage et battan vingt livres, pour les journées des hommes pour aider au fourneau six livres, pour conduire la terre et autres matériaux pareille somme de six livres, revenant en tout à la somme de quatre cent soixante cinq livres, pour le recouvrement de laquelle somme et imposition dicelle, ils prient et supplient mond. seigr de vouloir bien leur permettre de faire faire l'imposition sur tous lesd. habitans privilégiés ou non privilégiés ; et à cet effet donnent plain pouvoir et procuration par ces présentes aud. de Beauvais sindic de presenter requette à mond. seigr de pour eux et en leur nom de faire aux fins de lad. imposition pour icelle être employée comme est dit cy-dessus, promettant lesd. susnommés et habitans d'avoir pour agréable, ferme et stable tout ce qui sera fait, géré et négocié par leurd. procureur constitué pour raison de ce et de tout l'en relever indamme aux paines de droit, et led. Nicolas Guichard de faire lad. cloche comme est dit cy-dessus, et ont obligé toutes parties tous bien meubles et immeubles, présents et futurs, et du tout nous ont requis acte, ce qui leur a été concédé sous le scel de la présente chatellenie par moydit notaire juré diceluy, en présence de François et Gaspar Garaud, sargetiers, frères, témoins connus demeurant dans le lieu de lad. Tourblanche, qui ont signé avec led. s^r Borac, curé, led. de Beauvais sindic et led. Nicolas Guichard, et partie desd. habitans susnommés, et non les autres qui nous ont dit et déclaré ne scavoir écrire ny signer de ce par nous enquis.

(Signé) : Beauvais sindic, Borac curé, N. Guichard fondeur, Rou-

mailhac, Pierre Duchier, Durand, Peynaud, Ramaix, Garraud, Ducher, Corivaud, Aupetit, Berthoumieu, Anthoine Ducher, Mazeau, Roumailhac, Clauzaud, Puigautier, Gaspar Garaud et Bertaud, notaire.

Contrôlé à Latourblanche le quatre juillet 1764. Dû pour le premier droit douze sols, plus pour le premier nouveau cinq sols six deniers, encore pour le dernier nouveau cinq sols, six deniers, qui est autorisation treize sols ; plus grand droit si le cas y échoit cinq deniers. (Signé) : Grand.



LISTE DES CI-DEVANT NOBLES

QUI ONT PROTESTÉ CONTRE LE DÉCRET DU 19 JUIN 1790.

La noblesse du Périgord, convaincue que la réunion de toutes les volontés dans une seule est le principe de la monarchie ; une foi, une loi, un roi doit être la devise de tout bon François et sur tout d'un gentilhomme, declare formellement qu'elle ne cessera jamais de regarder la religion catholique apostolique et romaine, comme l'unique religion de l'Etat a laquelle est reservé le culte public ;

Que de plus elle ne tient sa noblesse que de Dieu et de son épée : qu'il n'est pas de puissance sur la terre qui puisse dire aux nobles tu ne seras plus : que la noblesse est un moyen ferme sans la monarchie qui ajoute à la majesté du trone en la temperant par son influence : que si elle a été dans tous les tems lapui (*sic*) de ses maîtres, elle n'a pas été moins utile aux peuples : qu'elle a toujours propagé avec elle de generation en generation le germe de toutes les vertus ; en sorte que dans tous les tems loyauté et noblesse ont été une meme chose : que cet le precieux heritage que les pères ont toujours été les plus jaloux de transmettre a leurs enfans : qu'il ne fut jamais rien de plus pur que la noblesse française dont le monarque est le chef : qu'enfin, c'est pour la conserver sans reproche comme sans tache que la degradation a toujours été la première et la plus grande flétrissure de toute prevarication ; c'est pourquoi elle ne croit pas pouvoir différer plus longtems dadherer à la protestation des trois cents et quelques députés contre le decret du 13 avril d^{er} ainsi que la protestation particulliere du M^{is} de Foucauld Lardimalie qu'elle a député aux Etats Généraux pour y représanter son ordre contre le decret du 19 juin d^{er}, protestation qui, par sa noblesse et sa simplicité

rend d'une manière si énergique les principes qu'elle avoit cru devoir consigner dans ses cahiers, qu'elle adopte dans toutes ses parties et dont rien au monde ne sera capable de la faire départir.

Signé :

Le c^{te} Alphorix de Dufor ; le c^{te} de Beaumont-Beynac ; le ch^d de Caussade Constantin ; le c^{te} de St-Exupéry de Rouffignac ; Foucaud de Dussac ; le v^{te} de St Aulaire ; le m^{is} de Chabans ; le v^{te} d'Abzac de Limeyrat ; le ch de Rastignac ; le m^{is} de Chaban ; de Riche-
mont ; Saulnier ; le m^{is} de La Fayaulle fils ; le v^{te} de La Fayaulle fils ; Cassan c^{te} de Monbrun ; le v^{te} de Chaban de Richemont ; Souc de la Garelle ; le m^{is} de Lembertie ; le v^{te} Dauthefort ; le v^{te} de Foucaud Pontbrian ;

Arnaud Martin de Monsec ; Laulanier ; le ch^d Laulanier ; le ch^d de Constantin ; Constantin de Pechegu ; Guillaume Montsec ; le m^{is} Villegrain de Taillefer ; le c^{te} de St Astier, officier des gardes du Roy ; le vicomte de La Douze ; le m^{is} de Bayly ; Sanzillon de Mensignac ; le m^{is} de La Faye de La Martinie ; de Jay de Beaufort ; le c^{te} de Rastignac, maréchal de camps commandant la brigade de campagne de la division de la Guienne ; le comte de Haumont ; le comte de St Maime ; baron Dabzac, le c^{te} du Cruzil.

Saunac de Belcastel ; Laval de Monpazier ; Vassal de La Coste ; le c^{te} de Massacré ; Constantin de Castelmerlle ; le v^{te} de Royere ; Trussey de Lamberterie ; Philibert de Foucaud de Lardimalie ; St Tour(sic) de Salibourne ; Dabzac de Cazenat ; le marquis de Beaumont, ancien officier aux gardes françaises ; le m^{is} de Rastignac, capitaine au régiment de Draguignan ; le m^{is} de Mellet, maréchal de camps ; le c^{te} Villegrain de Taillefer ; de Bardon baron de Segonzac ; le c^{te} de Rouffignac ; le c^{te} de Bourdelles ; de Capt vicomte de Rastignac, colonel du régiment Bourgogne infanterie.

Quoique j'ai déjà exprimé et publié mais (sic) sentiment sur le décret du 17 juin, je déclare que j'ai toujours été et que je ne cesserai jamais d'être uni de cœur et desprit avec mais compatriotes : — le compte de Laroque.

Depeyrau ; le baron de Pheleix (sic) ; le ch^d de Vilhac ; de Vins de Manegre ; le c^{te} de Bauroire ; Commarque de Labourgonnie ; Mirandol ; le ch^d de Ravillon ; le m^{is} de Campagne ; le c^{te} de Philip de St Viance ; le c^{te} de St Aulaire fils ; le m^{is} de Chapt ; le c^{te} de Beaumont, marechal de camps.

— 20 juin 1790. — Nous soussigné que des circonstance particuliere retient éloigné de la province du Perigord, avons crû devoir

exprimer combien nous serons toujours reunis de cœur et d'esprit a nos compatriote. En consequence nous aderons comme eux à la protestation de m^r le m^{is} de Foucaud Lardimalie, député de notre ordre aux Etats Généraux, a exprimé si loyalement ses principes et son attachement a la monarchie aux veritables interets du peuples que nous ne separerons jamais des notres. — *Ainsi signé :*

Bechon de Caussade ; le ch^e de Bron ; Bessou ; Laroussie ; le c^{te} d'Authefort ; le c^{te} de Bonneval ; le m^{is} Cesar de Bonneval ; le c^{te} de Lagarde S^t Angel ; le m^{is} de Lagarde S^t Angel, ancien officié aux gardes française ; Darlot c^{te} de Laroque, lieutenant general des armées du Roy, commandant de S^t Louis.

Le v^{te} de Taleyran ; le c^{te} de Perigord ; le m^{is} Daloigni ; le v^{te} de Lagarde S^t Angel ; le v^{te} de Lacropte de Bourgeul ; le c^{te} Henry de Mallet ; le c^{te} de Lostange ; le m^{is} de Lostange ; le v^{te} Dulau d'Alle-mant.

Pour copie conforme :

LOUIS CARVÈS.

V A R I A .

EXTRAIT D'UNE NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE MISE EN VENTE

A PÉRIGUEUX EN 1741.

Le Sérieux mistique de M. de Lescardie, lieutenant général, dédié à M. le président Buis. En 12 tomes.

Traité du Bel Esprit, par M. le président Merveille, approuvé et augmenté par M. La Faye, conseiller, dédié à M. Goumondie, conseiller, in-folio, 12 tomes.

L'Art de bien penser, par M. de Berbiere, augmenté par M. le vicomte du Boulois.

Imprimé de la conversation enjouée, par M. Pierrichon, conseiller, in-folio, 8 tomes.

L'Esprit développé, par M. de la Serre, approuvé par M. de Chemizac, lieutenant criminel, dédié à M. Lidonne fils.

Saillie d'esprit, par M. de Beaufort, chanoine, revu, corrigé et aug-

menté par M. de Sanilhac, dédié à M. Du Reclus, in-folio, ancienne édition.

L'Eloquence naturelle, par M. de Cremoux, revu, corrigé et augmenté par M. Roche de Villeneuve, in-folio, 2 tomes.

Le moyen de s'enrichir par M. de la Morelie, revu, corrigé et augmenté par M. Bruneau, dédié à mad^{lle} Dubut en 12 tomes.

L'art d'écorcher, par M. Laulanie, avocat, revu, corrigé et augmenté par M. Chaminade, à l'enseigne de l'honoraire, dédié à M. Dujarric, in-folio, 4 tomes.

Le Barreau rétabli par M. Peyssard, corrigé et augmenté par le S^r Maisonneuve, dédié à M. Moulinard le cadet.

Les agréments du mariage, par M. de S^t Meard, dédié à Mad^{me} de Montréal jeune, in-8^o, 2 tomes.

Les difficultés de se bien marier, par Mad^{le} de Beaufort, enrichi et augmenté par Mad^{le} de Septfons, dédié aux dem^{lles} D'Aumassyp.

Les Délices du Convent, par Mad^{le} de Cubjat, dédié à Mad^{lle} Gauthier cadette, in f. 1 tome.

Traité des peines et embarras de la vie, par M. Du Cluzeau, avocat, revu, corrigé et augmenté par M. de la Morelie fils.

La politesse française, par M. Saunier, revu et augmenté par M. Dupui ? Despersonnes?

Pour copie conforme :

Ch. AUBLANT.

LETTRES DE M. DE LONGPÉRIER

A L'ABBÉ AUDIERNE.

I

Paris, 4 septembre 1858.

50, rue de Londres.

Monsieur l'abbé,

J'ai reçu l'exemplaire de l'*Epigraphie de l'antique Vésone* que vous avez bien voulu m'adresser et je m'empresse, après avoir lu cet ouvrage intéressant, de vous offrir mes remerciements bien sincères.

Je ne vous dirai pas, Monsieur l'abbé, que je suis d'accord avec

vous sur tous les points. Il me paraît difficile d'admettre que Sextus Pompée s'est réfugié à Vésone ; vous trouverez des membres adoptifs de la famille Pompeia dans tout le monde antique ; mais ce ne sont pas des membres de la famille de Pompée. Je ne saurais croire non plus que la dédicace d'un autel à un dieu implique l'existence d'un temple construit en l'honneur de ce dieu ; enfin un *Sacerdos arensis* me paraît être un prêtre de l'autel d'Auguste et non pas un prêtre de Mars.

L'identification d'un cadurcien avec un petrucorien (p. 31) me paraît encore tout à fait inadmissible.

Je vous ferai aussi remarquer que dans le Recueil de Gruter, p. MCLIX, nos 8, 9, 10, et dans le tome XXIII des Mémoires de l'Académie des Inscriptions, p. 264, vous trouverez quatre inscriptions qui ne figurent pas dans votre ouvrage, bien qu'elles soient indiquées comme copiées à Périgueux.

Je suis bien persuadé, Monsieur l'abbé, que vous me pardonnerez ces légères observations. Votre livre indique beaucoup de netteté et de fermeté dans les idées. Cette disposition d'esprit s'allie ordinairement à la franchise et ce sera à cette franchise que la mienne s'adressera aujourd'hui.

Maintenant, Monsieur l'abbé, j'oserai vous demander une faveur. Vous parlez, à la p. 66, d'un denier d'Hélie II, comte de Périgord, qui vous appartient et que vous avez publié dans le *Périgord illustré*.

Seriez-vous assez bon pour m'envoyer une empreinte de cette monnaie prise avec du papier mouillé pressé entre les doigts sur la pièce même ? Je désirerais parler de votre publication dans notre *Revue numismatique* et il me serait bien utile pour cela, pour me rendre bien compte du style de la monnaie, d'en étudier une empreinte.

Je vous prie, Monsieur l'abbé, d'agréer, avec l'expression de ma gratitude, l'assurance de ma considération la plus distinguée.

Adrien DE LONGPÉRIER.

II

Palais du Louvre, le 11 septembre 1858.

Monsieur l'abbé,

L'estampage en papier de votre beau denier d'Hélie, comte de Périgord, m'est arrivé en très bon état. Quant à l'empreinte en plomb, il n'en restait pas trace. Je vous dis cela pour le cas où vous auriez

la bonté de me communiquer quelque autre souvenir de votre collection. Je désirais rendre compte dans notre *Revue numismatique* de la partie de vos ouvrages qui se rapporte aux monnaies. Mais j'ai appris hier que *Le Périgord illustré* n'existe pas dans notre bibliothèque de l'Institut. La Bibliothèque impériale est fermée ; je remets donc mon travail au mois d'octobre. Si, cependant, la notice des monnaies insérée (p. 61-67) dans votre *Épigraphie de Vésone* était à peu près la reproduction de divers passages du *Périgord illustré*, une sorte de résumé, je pourrais faire dès à présent mon compte rendu. Les renvois que vous faites aux pages de votre grand ouvrage pourraient très bien me suffire.

J'ai voulu vous remercier tout de suite pour l'obligeance avec laquelle vous m'avez envoyé l'empreinte de votre Héliène ; et comme je suis à la veille de faire un petit voyage dans mon département de l'Oise où sont mes enfants, je me trouve pris de court par le temps et ne pourrai, cette fois, répondre aux diverses objections que vous m'adressez. Pour la question de la famille Pompeia, il faudrait vous donner l'extrait de quelques centaines d'inscriptions.

C'est tout un mémoire que j'aurais à rédiger. Permettez-moi donc, Monsieur l'abbé, de vous faire remarquer seulement, au sujet du *Sacerdos arensis*, que les adjectifs tirés du nom des dieux ont une forme bien connue en *ius* et en *alis*, *ius* pour les personnes et *alis* pour les offices. Ainsi on disait Dioclétien *jovius*, Maximien *herculius*. Mais un *sacerdos* était Augustalis, Martialis, Jovialis, Junonalis, Quicinalis, Vestalis, Mercurialis, etc.

Arencis ne conviendrait pas à un *sacerdos* d'Arès. Nous savons, d'autre part, que des diverses parties de la Gaule on envoyait à Lyon des prêtres pour desservir l'autel de Rome et d'Auguste. Je place ici deux échantillons d'inscriptions relatives à ces prêtres :

SEXT. IVL THERMIANO
SACERDOTI ARAE IN
TER CONFLVENT ARAR
ET RHODANI, etc.

(Sens)

Q. ADGINNIVS VRBICI
FIL MARTINVS SEQ
SACERDOS ROMAE ET AVG.
AD ARAM AD CONFLVENTES
ARARIS ET RHODANI, etc.

(Lyon)

Malgré toute l'attention avec laquelle j'ai examiné l'inscription mutilée de Vésone (p. 30) et l'inscription de Lyon (p. 31), je ne puis reconnaître la moindre parenté entre les personnages qui y sont nommés ; les caractères T..... P. L..... pouvant appartenir à une combinaison tout autre que *Tiberius Pompeia*.

Voici l'inscription publiée avec beaucoup d'autres dans les Mémoires de l'Académie :

Λ	N	T	I
O	P	E	S
Λ	N	T	I
M	V	S	
D	.	N	

Et les trois inscriptions de Gruter qui, dans le Recueil de cet auteur, suivent précisément celle dont il vient d'être question et que vous avez réimprimée p. 30.

DIS MANI
GNATVS DEN
XXV SECVNDINA
MATER D S D

D M
ET M IVL
ILLIAE

D M
ET M CELS

J'ai relevé depuis longtemps pour mon usage et celui de mes amis toutes les inscriptions de la Gaule, j'en ai copié quelques milliers d'autres. C'est ce qui fait que je me permets d'avoir quelques idées arrêtées sur le sens de ces monuments. Je voudrais bien avoir l'estampage de la dernière ligne du fragment DEO TELO... SILVANI F... CA TEMPLV de votre p. 69, car j'en ai une copie différente, et comme ce texte est dans votre Musée, je pense ne pas être trop indiscret en vous présentant ma requête. Veuillez, Monsieur l'abbé, excuser la hâte avec laquelle vous écrit un voyageur, s'il est permis d'appeler ainsi un homme qui prend une semaine de congé, et agréerez l'assurance de mes sentiments de bien sincère considération.

Adrien DE LONGPÉRIER.

III

Paris, 19 décembre 1868.
50, rue de Londres.

Monsieur l'abbé,

Comme je suis depuis assez longtemps malade et que je ne puis sortir, votre lettre en date d'hier ne m'a été remise que ce soir, après avoir été me chercher au Louvre. Je m'empresse d'avoir l'honneur de vous répondre et de vous remercier de votre aimable communication.

Il me semble que vous avez très correctement lu votre tiers de sou qui porte bien en effet TEVERIO VICO avec un V retourné, ce qui est pour les temps mérovingiens la chose la plus simple du monde. Votre

attribution de cette pièce à Thiviers me paraît excellente. Quant au nom du monétaire, je préférerais NOCTATUS. Le portrait n'est pas beau . Mais le Périgord a les Taleyrand et les truffes, et il ne peut pas avoir tous les avantages.

Donc, Monsieur l'abbé, vous avez mis le doigt sur une pièce très curieuse que vous ferez bien de publier. Ce n'est pas la première fois que vous avez la main heureuse. L'homme qui a trouvé la seule monnaie hélienne connue a marqué d'un fameux caillou blanc le chemin de sa vie archéologique.

Quant à vos grandes pièces d'or de Guienne, elles doivent être fort bonnes, à en juger par l'empreinte d'un revers que vous m'envoyez. Celui-là appartient au Prince-Noir. Il me semble que d'ici je vois la face dont vous ne m'avez pas envoyé l'empreinte : ED. PO.GNS. REG. ANGL. PNCPS. A. Edwardus primogenitus regis Angliæ, princeps Agitanicæ.

Pour ce qui est du revers :

DNS ° AIVTO ° Z ° PTECTO ° ME ° Z ° IPO ° SPAVI ° COR ° MEVM ° B. Dominus adjutor et protector meus et in ipso speravit cor meum. Burdigala .

Malgré toute ma bonne envie de transcrire les légendes de la pièce dont vous ne me dites rien, je n'en puis venir à bout. Il faudrait au moins m'envoyer un papier qui y ait touché ou une mèche de ses cheveux. C'est ainsi qu'on en agit avec les somnambules les plus extra-lucides.

Continuez, Monsieur l'abbé, à découvrir d'intéressants monuments antiques, et soyez toujours assez obligeant pour me faire part de vos travaux. Dans le cas où il ne vous serait pas désagréable de rédiger quelques notes, quelques lignes même sur la pièce de Thiviers, pour notre *Revue numismatique*, je les recevrais avec une sincère reconnaissance.

Veuillez, Monsieur l'abbé, agréer l'expression de mes sentiments de haute considération.

LONGPÉRIER.



Deux planches accompagnent cette livraison : la 1^{re} représente le Château du Claud, situé commune d'Eygrie ; — et la 2^e, la cheminée du dit château.

Le Gérant responsable : J. BOUNET.

Périgueux. Imp. de la Dordogne.

BULLETIN

DE LA SOCIÉTÉ

HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE DU PÉRIGORD.



TOME XXIII. — SIXIÈME LIVRAISON.



PÉRIGUEUX

IMPRIMERIE DE LA DORDOGNE (ANC. DUPONT ET C^o), RUE TAILLEFER.

—
Novembre-Décembre 1896.

SOMMAIRE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS LA 6^e LIVRAISON.

	Pages.
Séance mensuelle du jeudi 1 ^{er} octobre 1896	385
— — du jeudi 5 novembre.....	395
Neuvième excursion archéologique. (MM. le marquis DE FAYOLLE et A. DE ROUMEJOUX).....	406
Les garnisons de Limeuil et de Lanquais à la fin du xvi ^e siècle (M. le comte DE SAINT SAUD).....	425
Lettre de Claude Bourdelin à Jean Brun, de Bergerac (M. F. V.).....	428
Les Ecoles du Nontronnais en 1758 (M. Roger DROUVAULT).	431
Installation de M ^{gr} d'Albaret, évêque de Sarlat, en son église cathédrale (M. Louis CARVÈS).....	435
VARIA. — Lettres de Prosper Brard, minéralogiste, à l'abbé Audiérne.....	437
NÉCROLOGIE. — René de Manthé (M. A. S.).....	441
Table alphabétique et analytique des principaux noms et matières contenus dans le tome XXIII (M. le comte DE SAINT SAUD)	443

SÉANCES MENSUELLES
DE LA
SOCIÉTÉ HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE DU PÉRIGORD

Séance du jeudi 1^{er} Octobre 1896.

Présidence de M. DE ROUMEJOUX,
président.

La séance est ouverte à midi et demi dans la salle de notre bibliothèque.

Sont présents : MM. le chanoine Brugière, A. Délugin, Dujarric-Descombes, A. Jouanel, E. Lespinas, J. Mandin, de Saint-Pierre, l'abbé Prieur, de Roumejoux et le docteur Le Roux.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

Notre bibliothèque a reçu durant le mois écoulé :

Le *Journal des Savants*, cahiers de juillet et août 1896, deux fascicules in-4°, Paris, Imprimerie nationale ;

Le *Bulletin du Comité des travaux historiques et scientifiques*, contenant les comptes rendus du Congrès des Sociétés savantes, de 1896, in-8°, à Paris, Imprimerie nationale ;

Le *Bulletin périodique de la Société Ariégeoise des sciences, lettres et arts*, V^e volume, n^o 7, in-8°, à Foix, imprimerie veuve Pomiès 1896 ;

Le dernier palmarès de *La distribution des prix du Lycée de Périgueux*, in-8°, Périgueux, Imprimerie de la Dordogne, 1896, contenant quelques extraits d'une monographie sur

l'Ecole centrale de Périgueux, qui a été publiée dernièrement dans la Revue la *Révolution Française* par M. Pellisson, inspecteur d'académie de la Dordogne. Ces extraits complètent heureusement la notice de M. Portier, censeur des études, sur les origines du lycée, insérée, l'an dernier, en tête du palmarès, à l'occasion du cinquantenaire de la fondation du Collège royal de Périgueux ;

La *Revue nationaliste*, in-12, n° 1, à Paris, 10, faubourg Montmartre, qui vient d'être fondée par le docteur Laumonier et par M. Castelin, député, dans la pensée d'établir, sur des faits rigoureusement scientifiques, la permanence de notre race ;

Les *Hommes illustres de Treignac*, par M. E. Decoux-Lagoutte, un volume in-8° de 193 pages, Tulle, imprimerie Crauffon, 1896. M. le Président, en déposant l'ouvrage, exprime un regret : celui de voir notre distingué collègue réserver, pour son pays d'origine, toutes ses recherches savantes. « Peut-être, ajoute-t-il, le Périgord, qui est sa patrie d'adoption, deviendra un jour l'objet de ses études. Nous y gagnerions certainement, pour notre histoire locale, des pages aussi attrayantes par la netteté de la forme que par la richesse du fonds. » Le volume de M. Decoux-Lagoutte est, en effet, d'une très agréable lecture ; et ses illustres compatriotes, qui y revivent, lui doivent de la reconnaissance : il en a sauvé plusieurs de l'oubli et il a assuré aux autres — les plus célèbres — toutes les sympathies de ceux qui en liront la vie dans cet ouvrage ;

L'Intermédiaire des chercheurs et curieux, n° du 20 août 1896, in-8°, à Paris, imprimerie de la Revue, rue Claude-Vellefaux. A la colonne des questions, on demande « pourquoi la plupart des vierges que l'on révère dans les pèlerinages les plus célèbres sont des vierges noires ». Et l'on ajoute : « Il faudrait donc s'entendre et, si la vierge n'était pas de sang noir, retrouver par quelle suite de circonstances, en France, en Suisse, en Italie, en Espagne, on lui donna cette couleur ». Cette question intéresse au plus haut point le Périgord, où *Notre-Dame-la-Noire* était en grande vénération, puisqu'elle y avait plusieurs autels, notamment dans l'église de St-Front,

au témoignage du P. Carles (*Titulaires et Patrons*, page 22). Dans son *Ancienne collégiale de Capdrot*, publiée en 1885, M. l'abbé Monmont raconte (page 18) qu'après l'érection de l'église de Capdrot, près de Montpazier, en collégiale, la dévotion à la vierge noire devint populaire, et que l'affluence des pèlerins fit bientôt de ce sanctuaire le centre d'un pèlerinage renommé. Il ajoute : « D'où venait à la statue de la vierge vénérée à Capdrot cette dénomination de *Notre Dame-la-Noire* ? Était-ce parce que le temps avait laissé son empreinte séculaire sur la précieuse image ? Était-ce parce qu'elle avait été noircie, comme tant d'autres anciennes statues, celle de Roc-Amadour notamment, par la fumée des lampes et des cierges si nombreux que les pèlerins faisaient brûler, jour et nuit, en sa présence ? Nous ne savons. Aucun document de quelque valeur n'a pu nous renseigner à cet égard. S'il faut en croire une tradition locale, respectable assurément, mais dont les titres écrits ne se rencontrent nulle part, la sainte image, retirée intacte des flammes d'un vaste incendie qui avait dévoré la majeure partie de l'église et les maisons environnantes, aurait reçu, à cause de cette merveilleuse préservation, le surnom de *Notre-Dame-la-Noire*. »

On voit combien cette question est difficile à résoudre et quel intérêt s'attache à une solution. Nos doctes collègues sont priés de nous communiquer les renseignements qu'ils pourraient avoir recueillis sur ce sujet. On les recevra avec reconnaissance et on les publiera avec empressement.

M. E. Rivière nous fait hommage du tirage à part de son *Rapport sur le gisement quaternaire de la Micoque*, près de Tayac, composé en collaboration avec M. G. Chauvet et lu à l'Académie des sciences, le 24 août 1896, une simple feuille in-4° avec couverture bleue.

M. le marquis DU LAU D'ALLEMANS nous transmet, par l'intermédiaire de M. Dujarric Descombes, les copies, qu'il a fait faire à la Bibliothèque nationale, des pièces suivantes concernant la noblesse du Périgord au xvi^e siècle :

1^o Rôle des seigneurs justiciers qui sont aux foy et hommage du roi de Navarre en Périgord et Limousin (s. d.) ;

2° Actes des hommages rendus à Alain sire d'Albret par les vassaux de Périgord et Limousin ès mains de Martret, son secrétaire, depuis l'année 1509 jusques en l'année 1515 ;

3° Etat des nobles de Périgord qui furent requis de secourir le roi de Navarre pour le recouvrement de son royaume (1513) ;

4° Rôle de l'arrière-ban de la noblesse de la comté de Périgord et vicomté de Limoges (1536) ;

5° Rôle des hommages des vassaux du roi de Navarre en la comté de Périgord rendus par devant le sénéchal de Périgueux ès années 1540 et 1541 ;

Et 6° Rôle des gentilshommes de Périgord qui ont rendu l'hommage au roi de Navarre ès mains de Rollet bâtard d'Albret, les 21, 23 et 24 septembre 1541 ;

Trois de ces documents sont inédits ; les deuxième, quatrième et sixième ont été publiés, soit en entier, soit par extraits, par M^{me} la marquise de Cumont, dans ses *Recherches sur la noblesse du Périgord* (1890).

Des remerciements sont votés aux donateurs, et l'assemblée charge en particulier M. Dujarric-Descombes d'être l'interprète de sa reconnaissance auprès de M. le M^{re} du Lau d'Allemans.

M. LE PRÉSIDENT nous annonce — et nul ne sera surpris de cette nouvelle — que l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres vient d'accorder une mention honorable à notre éminent vice-président, M. Ph. de Bosredon, pour sa *Sigillographie de l'ancienne Auvergne*.

M. E. Rivière remercie la Société de la subvention de 300 francs qu'elle lui a accordée en faveur des fouilles entreprises dans les grottes de La Mouthe. « L'intérêt qu'elle prend à mes études de paléontologie et d'anthropologie préhistoriques en Périgord, ajoute-t-il écrivant à M. le Président, est un de mes plus précieux encouragements. »

M. le marquis DE FAYOLLE, retenu en ce moment à Angoulême pour la période de ses treize jours, s'excuse de ne pouvoir assister à la réunion.

M. BUSSIÈRE s'excuse également de son absence. Ses travaux aux archives ne lui laissent pas les loisirs qu'il voudrait.

M. AUGIÉRAS nous envoie le texte relevé par lui de l'inscription de la cloche de Pausac, avec le croquis d'une jolie croix remplie de fleurs de lys, qui orne l'une des faces de la cloche.

L'inscription est ainsi conçue :

Francois de Montozon | *sit nomen Domini benedictum* |
Patron saint Thimotté de Pausac.

De Chambareau, bachelier en théologie, curé de Pausac |
1729 | fesi René Baron | P. Simon Laurans. M. Marguerite Laurans.

Le nom de la marraine est gravé au burin.

Notre jeune collègue, M. JOUANEL, nous fait une communication qui est écoutée avec le plus grand intérêt.

« Dans son excellent ouvrage le *Barreau d'autrefois* (Paris, Amyot 1868), presque exclusivement consacré à l'histoire du barreau de Sarlat au XVIII^e siècle, M. Eugène de Monzie a écrit d'une manière à peu près complète la vie de Jean-Baptiste Loys, cet avocat sarladais qui, après avoir fait preuve au palais d'une science juridique restée célèbre, devient plus tard le député du Tiers-Etat de sa ville aux Etats-Généraux et à l'Assemblée constituante.

» Il n'y aurait donc pas à revenir sur cette vie, s'il ne m'était tombé entre les mains, il y a quelques jours, un énorme manuscrit in-folio, véritable répertoire juridique, entièrement écrit de la main de Loys.

» Dans ce volume, une feuille volante portait un brouillon de lettre qui éclaircit un point resté obscur dans le rôle de Loys pendant la période révolutionnaire.

» M. Eugène de Monzie avait écrit dans l'ouvrage dont je viens de parler (p. 179) les lignes suivantes :

« Sous le règne néfaste et ensanglanté de la Terreur....

» Loys, malgré ses principes conservateurs, eut l'heureuse

» fortune d'échapper aux soupçons de la plus subtile tyrannie qui fût jamais ; et, gardant pieusement au fond de son âme sa foi religieuse et politique, il goûta la paix et le repos au milieu d'affreux bouleversements. »

» Or, le brouillon de lettre trouvé dans le vieux répertoire démontre d'une manière non équivoque que la paix et le repos de Loys ne furent ni aussi complets, ni aussi absolus que l'affirme M. de Monzie. Il prouve notamment qu'à une date assez difficile à préciser, mais assurément dans les premiers mois de l'année 1794, Loys fut arrêté à Sarlat comme suspect et emprisonné.

» Voici donc la lettre très digne et très belle qu'il écrivait, du fond de sa prison, au Comité révolutionnaire de Sarlat :

Aux citoyens membres du Comité révolutionnaire de Sarlat.

Jean-Baptiste Loys, demeurant dans la commune de Sarlat, a l'honneur de vous représenter qu'il n'a jamais été noble ni privilégié, il n'a jamais rien dit ni rien fait qui puisse être attribué à incivisme, il n'a émigré ni fait émigrer personne, et son fils unique sert dans les troupes de la République : il n'est donc pas compris dans la loi du 17 septembre dernier (1), v. s. et par conséquent il se trouve dans le cas prévu par celle du 21 messidor.

Le produit de son état d'homme de loi lui aidait à vivre et à nourrir ses enfans et la privation de ce produit le dérange beaucoup.

Il faisoit valoir des biens à sa main dans cette commune et dans celle de Saint-André, et il a fait dans son bien beaucoup de réparations couteuses : en sorte qu'il paroît devoir profiter du bienfait de la loi du 29 thermidor.

Au reste, le fanatisme qu'on a supposé comme un des motifs de son arrestation, ne peut signifier autre chose si ce n'est qu'il n'alloit pas à la messe du curé constitutionnel : mais comment cela pourroit il être regardé comme un crime dans un pays dont la constitution a consacré la liberté des cultes et des opinions religieuses : s'il étoit

(1) On sait que le décret du 17 septembre 1793 ordonnait la mise en arrestation de tous les gens suspects qui se trouvaient dans le territoire de la République et qui étaient encore en liberté.

permis de ne point aller à la messe du tout, on ne pouroit pas estre obligé d'assister à telle messe de préférence.

Quant aux opinions qu'il a émises et à la conduite qu'il a tenue à l'Assemblée constituante, il s'en est expliqué dans le mémoire qu'il eut l'honneur de vous présenter sur la fin de nivose ou au commencement de prairial : quoique assis du côté droit, il a souvent opiné comme le côté gauche.

Mais d'ailleurs c'est sur sa conduite et ses intentions connues qu'un membre d'une assemblée quelconque doit être jugé : l'expérience n'a que trop prouvé que ni la nature des opinions, ni la séance d'un certain côté, n'étoient un garant sûr du patriotisme ; et quiconque n'a point opiné par esprit de parti, mais a suivi ses lumières et les mouvemens de sa conscience ne peut évidemment être recherché pour ses opinions.

L'exposant espère donc de votre justice que vous ordonnerez son élargissement.

» Quelle suite fut donnée à la pétition que l'on vient de lire et combien de temps dura encore la détention de Loys ? Toutes nos recherches ont été infructueuses sur ces deux points.

» Loys mourut à Sarlat le 23 brumaire an XIV (14 novembre 1805), et non 29 novembre, comme le dit M. de Monzie dans son ouvrage. »

M. JOUANEL met ensuite sous nos yeux diverses photographies qu'il a prises à Sarlat ou aux environs. Ce sont de très belles photographies d'amateur. Quelques-unes attirent une particulière attention, d'abord celles des peintures murales qui sont à Beynac, dans l'ancien petit oratoire du château, puis surtout celle de La Boëtie, tirée sur la fausse gravure qui fut exécutée par un photographe du nom de Baldy, de Souillac, à l'occasion des fêtes de charité célébrées à Sarlat le 31 juillet 1864. « Au programme de ces fêtes, dit M. Jouanel, figurait principalement une grande cavalcade, représentant l'entrée à Sarlat de Montaigne, et sa réception par son ami La Boëtie. Notre excellent confrère, M. Ludovic Sarlat, à qui cette fête inspira quelques jolies pièces de poésie, pourrait nous fournir, j'en suis certain, des détails très précis sur cet événement déjà vieux de trente ans. Toujours est-il que c'est

à cette occasion, si mes souvenirs sont fidèles, que Baldy mit en vente ce portrait, apocryphe sans doute, mais encore intéressant par la supercherie et par le travail artistique du médaillon. »

La photographie de la cheminée qui se trouve à Beynac dans la salle des Etats, est aussi parfaitement réussie.

Sur la demande de M. LE PRÉSIDENT, M. Jouanel veut bien nous promettre d'en exécuter un cliché plus grand. Il y joindra une notice, et le tout sera publié dans le *Bulletin*.

M. A. DÉLUGIN nous apporte également des photographies qui sont l'objet d'une grande et légitime curiosité. Presque toutes sont des souvenirs de la dernière excursion archéologique. Elles nous donnent une idée exacte des monuments que d'autres, plus heureux, ont visités : le château de Mareuil, l'église de Cercles. Mais l'intérêt se concentre plus particulièrement sur le bas-relief de La Peyzie, encasté dans une muraille sur le chemin appelé des Mémies, probablement à cause de cette image ; car on sait qu'en patois *mémie* signifie image.

On se souvient que M. l'abbé Carrier, dans notre séance du 6 août dernier, avait demandé rectification de deux erreurs qui s'étaient glissées, disait-il, dans l'article de M. Mandin sur l'église de Saint-Amand-de-Coly. M. MANDIN ne pense pas pouvoir accepter en bloc l'arrêt prononcé contre lui. D'une voix un peu émue (cette émotion prouve qu'il a mis aussi de son amour là où il a mis tant de sagacité et de science), il fait observer que, des deux erreurs signalées, l'une est pour ainsi dire incidente, l'autre plus grave, toucherait au fonds même des choses qu'il a avancées. Il a dit, en effet, que les Augustins étaient mendiants ; mais il l'a dit sur la foi de Viollet-le-Duc, qui les représente comme vivant d'aumônes, ainsi que chacun peut s'en convaincre, en consultant le *Dictionnaire d'Architecture*, tome I^{er}, page 1300. « Cependant, ajoute-t-il, il n'est pas impossible que parmi les Augustins, les uns aient vécu de charités, les autres

des revenus de leurs monastères. Je ne suis pas entré dans cette distinction, parce que ce point n'était que secondaire dans une étude, où je me plaçais sur le terrain exclusivement architectural. Ce que j'ai avancé avait un fondement, et cela suffit à me justifier du reproche qu'on pourrait m'adresser, d'avoir écrit à la légère. »

Sur le second chef, toute entente paraît impossible. M. Mandin persiste à croire, malgré toutes les réclamations de M. l'abbé Carrier, que les bancs de pierre qui font le tour du chœur sont bien des sièges destinés au service des religieux. Et voici de son sentiment les preuves qu'il apporte :

1° On lit dans l'Abécédaire de M. de Caumont :

« Le prêtre qui officiait, entouré des prêtres assistants, se plaçait sur un siège qui s'élevait au-dessus des bancs en pierre, adossés à l'abside, destinés aux autres prêtres. »

Et page 354 :

« Je ne connais pas de sièges ou de stalles en bois qui puissent remonter au XII^e siècle. »

Pour comprendre toute la portée de ces paroles, il faut se rappeler que l'église de Saint-Amand-de-Coly fut bâtie en 1178.

2° Viollet-le-Duc écrit, dans son *Dictionnaire d'architecture*, tome II, p. 100 :

« Il n'y avait autrefois, dans nos églises, de bancs que le long des murs des bas-côtés ou des chapelles... Quelquefois même, ces bancs fixes en pierre s'élevaient sur un emmarchement. »

« Les bancs en pierre de Saint-Amand de-Coly sont établis d'un faisceau de colonnes, à l'entrée du chœur, et l'autre faisceau en face. Ils ont 0.37 de largeur et 0.43 à 0.45 de hauteur comme tous les sièges.

« Je crois avoir compris, continue M. Mandin, que M. l'abbé Carrier voudrait voir des stylobates dans ce qui est,

pour moi, un ouvrage d'architecture destiné à servir de bancs. Je ne le pense pas.

» Le stylobate ou soubassement, ce qui est la même chose suivant Batissier, est ainsi défini par Viollet-le-Duc (tome VIII, p. n. 452) :

« Ordonnance inférieure d'un édifice ou d'une portion d'édifice. Le soubassement diffère du socle en ce qu'il se compose de plusieurs assises, qu'il prend une certaine importance en *hauteur*, en *saillie*, en *richesse*, tandis que le socle n'est qu'une simple assise, formant un empiètement peu prononcé. »

« Il existe des stylobates à l'extérieur et à l'intérieur de la travée du sanctuaire de l'ancienne église cathédrale Saint-Etienne de Périgueux, qui a été construite, vers le milieu du xvii^e siècle, suivant les formes du xii^e. Le stylobate intérieur a 0.70 de hauteur au-dessus du dallage et 0.55 de saillie sur le nu du mur. Son arête supérieure est moulurée. Il reçoit les bases des colonnes engagées qui dessinent des arcatures simulées. Celui de l'extérieur supporte les bases de pilastres méplats, qui dessinent une série de longs arcs formerets d'un original, mais imposant caractère. Ces stylobates ne ressemblent en rien à mes bancs de pierre de Saint-Amand-de-Coly, et si ces bancs ne servaient pas de sièges, je me demande à quel usage ils pouvaient bien être destinés. »

Ces détails, bien qu'un peu techniques, intéressent vivement l'assemblée ; et s'il les avait entendus, peut-être M. l'abbé Carrier lui-même aurait-il abandonné ses prétentions.

La séance est levée à deux heures et demie.

Le Secrétaire-Adjoint,

C. PRIEUR.

Le Président,

A. DE ROUMEJOUX.



Séance du jeudi 5 Novembre 1896.

Présidence de M. de ROUMEJOUX,
président.

La séance est ouverte à midi et demi dans la salle habituelle.

Sont présents : MM. Charles Aublant, le chanoine Brugière, Dujarric-Descombes, Charles Durand, le marquis de Fayolle, Mandin, l'abbé Prieur, de Roumejoux, de Saint-Pierre, le comte de Saint Saud et Villepelet.

M. Lespinas, absent du Périgord, se fait excuser de ne pouvoir assister à la séance.

Le procès-verbal de la précédente réunion est lu et adopté.

Notre bibliothèque a reçu pendant le mois dernier les ouvrages suivants :

Les *Annales du Musée Guimet*, bibliothèque d'études, tome III. Coffre à trésor attribué au Shôgoun Iyé-Yoski (1838-1853), étude héraldique et historique par L. de Milloué et S. Kawamoura, un volume in-8°, broché, avec dessins dans le texte, Paris, Ernest Leroux, éditeur, 1896 ;

Les comptes rendus des séances de l'année 1896 de l'*Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, quatrième série, tome XXIV, bulletin de juillet-août, un fascicule in-8°, Paris, Imprimerie nationale, Alphonse Picard et fils, éditeurs, 1896, contenant, p. 318, le passage du Rapport de M. A. de Barthélemy sur la *Sigillographie de l'ancienne Auvergne* (xii^e-xvi^e siècle) de notre érudit vice-président M. Ph. de Bosredon, qui a obtenu une récompense au concours des Antiquités de la France de 1896 ;

La *Bibliothèque de l'Ecole des chartes*, tome LXVII, troisième et quatrième livraisons, mai-août 1896, un fascicule in 8°,

Paris, librairie d'Alphonse Picard et fils, où est signalée, page 510, la publication par notre laborieux vice-président M. Dujarric-Descombes, d'une *Lettre inédite de Villegagnon sur l'expédition de Charles-Quint contre Alger* ;

Le *Bulletin de la Société archéologique et historique de l'Orléanais*, tome XI, n° 157, premier trimestre de 1896, in-8°, Orléans, Herluison, libraire-éditeur ; Paris, Lechevalier, libraire-éditeur ;

La *Revue de Saintonge et d'Aunis*, bulletin de la Société des Archives historiques, XVI^e volume, 5^e livraison, 1^{er} septembre 1896, in-8°, Saintes, M^{me} Mortreuil, libraire ;

Le *Bulletin de la Société scientifique, historique et archéologique de la Corrèze*, siège à Brive, tome XVIII, 3^e livraison, juillet-septembre 1896, in-8°, Brive, Marcel Roche, imprimeur de la Société ;

Le *Bulletin de la Société des Lettres, Sciences et Arts de la Corrèze*, 3^e livraison 1896, juillet-août-septembre, in-8°, Tulle, imprimerie Crauffon, contenant la fin de la monographie de notre confrère M. Edouard Decoux-Lagoutte sur les *Hommes illustres de Treignac* ;

Le *Bulletin de la Société archéologique, scientifique et littéraire de Béziers* (Hérault), troisième série, tome I, 2^e livraison ; tome XXIV de la collection, un volume broché in-8°, Béziers, imprimerie générale Sapte 1896 ;

Le *Bulletin de la Société départementale d'archéologie et de statistique de la Drôme*, année 1896, 119^e livraison, in-8°, Valence, imprimerie de Jules Céas et fils ;

De M. Edmond Groult, fondateur des Musées cantonaux à Lisieux (Calvados), deux plaquettes in-8° de quelques pages : *Des moyens de développer la richesse dans les campagnes*, lecture faite au huitième congrès du Crédit populaire et agricole tenu à Caen, en mai 1896, et *Les Musées cantonaux au Congrès de l'Association normande à Vire*, Lisieux, imprimerie Emile Morière ;

De M. le marquis de Fayolle, l'*Exposition rétrospective de Bordeaux en 1895*, extrait du *Bulletin monumental*, brochure in-8° ornée de phototypies, Caen, Henri Delesques, imprimeur-éditeur, 1896 ;

Et de M. Dujarric-Descombes, le numéro du 31 octobre 1896 du *Journal de la Dordogne* où est publié son article sur le poème de *Pierre Levée* par M. Georges Bussiére.

Des remerciements sont votés aux donateurs.

M. Eugène Charavay fils nous envoie sa *Revue des Autographes*, numéros d'octobre et de novembre 1896, dans lesquels quelques noms périgourdiens attirent notre attention :

1° Une lettre du célèbre médecin et philosophe Cabanis, de Cosnac (Corrèze), au citoyen Villars, du 20 messidor an X, où il le prie de faire une recommandation pour maintenir un établissement d'éducation fondé à Bergerac par son ancien maître le citoyen Berrut ;

2° Une lettre de Fénelon, du 27 avril 1701, à sa nièce la comtesse de Montberon ;

3° Une chanson autographe, signée du fabuliste populaire Lachambeaudie, intitulée : *La Pauvreté, c'est l'esclavage* ;

4° Un reçu, daté du 80 frimaire an IV, de la somme de 5,663 livres 3 sols pour trois représentations du *Batelier* et du *Mensonge officieux* au théâtre Feydeau, et donné par le compositeur J.-B. Lemoyne, professeur de M^{me} Saint-Huberty, né dans le Périgord en 1751, mort en 1796 ;

5° A une lettre de Manuel à Cabet on a joint une pièce autographe signée du vicomte de Foucauld, colonel de gendarmerie, qui expulsa Manuel de la Chambre des députés le 4 mars 1823 ;

6° Parmi les documents, un mandement du Parlement de Bordeaux, du 23 novembre 1560, au sénéchal de Périgord, de procéder à une enquête sur le procès pendant entre Denis de Saintoux, seigneur de Cugnac, Jean d'Aubusson, seigneur de Beauregard et Jean de Gontaut, seigneur de Saint-Geniès ; il s'agissait de fiefs situés en la paroisse de Drayau ;

7° Une quittance du 27 juin 1548, de Jean de Carbonnières, chevalier, seigneur de La Capelle, valet tranchant ordinaire du roi Henri II, l'un de ses capitaines entretenus au royaume d'Ecosse, à Benoist le Grant, trésorier extraordinaire des

guerres, de 1275 livres tournois pour son état et celui des gens de guerre sous ses ordres au pays d'Ecosse ;

8° Une lettre autographe du 18 septembre 1872 du célèbre aéronaute Crocé Spinelli qu'aucun de nous ne savait né à Monbazillac, et qui est mort dans le ballon le *Zénith* le 15 avril 1873 ;

9° Une lettre de l'empereur Napoléon III au comte Walewski, du 31 mars 1863, relative au ministre Pierre Magne, qui venait de donner sa démission :

Que Magne accepte ou refuse, il faut que la chose soit demain au *Moniteur*. Je suis bien étonné que Magne soit *atterré*, lorsque je lui donne une grande marque de confiance en le nommant à mon conseil privé ;

Et 10° une importante correspondance diplomatique, de l'an X à l'an XII, du prince Charles-Maurice de Talleyrand, où il parle longuement de M. le comte de Marcoff dont le premier consul désire que la mission soit révoquée, de la conspiration dans laquelle furent mêlés Pichegru, Moreau, etc :

Ce complot affreux, déjoué au moment où il était près de s'exécuter, ne servira qu'à faire éclater de nouveau l'énergie et l'unanimité de sentiment qui attachent les Français au premier Consul, auquel ils ont confié leurs destinées.

M. Charles DURAND met sous les yeux de l'assemblée un certain nombre de photographies représentant des *pietàs* qu'il est allé prendre à Notre-Dame des Vertus, à Capelou, au château de Montardy, à Bourdeilles, à Saint-Agnan-d'Hautefort, etc., pour préparer un travail d'ensemble. Il nous montre également une reproduction de la cheminée du château de Beynac et du calvaire de la Peyzie, près Lisle.

A ce propos, M. le baron DES HAUTSCHAMPS fournit quelques renseignements, qui pourront être utilisés plus tard, sur l'origine du beau calvaire du collège Saint-Joseph, de Sarlat, dont on a essayé vainement jusqu'ici d'avoir une bonne photographie à cause de la profondeur de l'abri qui

le protège et l'obscurcit un peu, et aussi à cause de sa position sur une allée assez étroite, formant en quelque sorte corniche. Maintenant, grâce à l'obligeance de M. l'abbé Chazarain, doyen de Thenon, notre honorable confrère est aujourd'hui en mesure de nous éclairer sur sa provenance. Ce calvaire fut apporté dans le pays vers 1820 par les Trappistes qu'y avait appelés l'abbé Vienne, curé de Saint-Vincent-de-Cosse, pour fonder un monastère à Beynac. Le projet ne put se réaliser ; les Trappistes s'en allèrent, mais le calvaire resta, d'abord sur un monticule, en face de l'habitation d'un ancien maire de St-Vincent, puis dans l'église, et finalement dans le grenier du presbytère.

A la mort de l'abbé Vienne, en 1866, M. l'abbé Gouzot, doyen de Saint-Cyprien, nommé son exécuteur testamentaire, fut mis en possession du calvaire par l'héritière du défunt, M^{lle} Vienne. En 1868, le P. Abbadie, jésuite de la maison de Sarlat, étant venu prêcher à Saint-Cyprien, vit ce calvaire que l'abbé Gouzot le pria d'offrir au recteur du collège. L'offre fut acceptée, et quelques jours plus tard l'école Saint-Joseph prenait possession de ce beau monument.

Ces détails seront rappelés dans l'étude qu'en fera l'un de nos confrères.

M. l'abbé Brousse, curé de Charras (Charente), écrit au **SECRÉTAIRE GÉNÉRAL** pour lui demander s'il connaîtrait quelque document concernant sa belle église dont il envoie une photographie. — Le Secrétaire général n'en connaît ni n'en possède aucun.

M. LE PRÉSIDENT nous lit ensuite des notes sur quelques monuments des environs d'Excideuil, les églises de Clermont, de St Médard, de St-Pantaly, et surtout celle de Preyssac, qui doit, par son aspect antique, attirer l'attention du voyageur. « Son clocher à quatre baies cintrées domine le monument, et sa seule ouverture en forme de meurtrière lui donne une apparence militaire ; une porte ogivale remontant à la fin du XIII^e siècle en a peut-être remplacé une autre plus ancienne qui devait être en plein cintre, accompa-

gnant les deux fausses baies qu'on voit encore, et daler, comme la masse du monument, du ^x^e siècle. Les colonnettes et les quatre chapiteaux qui les surmontent sont très curieux..... Ces chapiteaux n'ont pas de tailloirs, dit le Président, et les nervures ne tombent pas régulièrement sur le sommet du chapiteau, ce qui corrobore notre opinion que la porte a changé de forme et qu'elle a été surélevée pour passer du cintre à l'ogive. Le clocher et la nef sont renforcés par des contre-forts plats ; mais vers la fin du ^{xiii}^e ou au commencement du ^{xiv}^e siècle, ils furent doublés dans la portion qui contient le chœur. Ce chœur fut remanié à cette époque et peut-être agrandi. C'est alors que fut dans ce chevet carré ouverte la grande fenêtre à meneaux qui éclaire l'intérieur, ainsi que celle que l'on voit du côté du sud : ces deux ouvertures sont d'heureuses proportions et de lignes sévères. » A voir, à droite en entrant, avec quelques statuettes peintes, un fragment de rétable provenant de la chapelle des Cordeliers d'Excideuil, — et dans un coin, sous les chaises empilées, un grand coffre bombé, du ^{xvii}^e siècle, ses ferrures entières, ses moulures et sa frise sculptée, assez bien conservé, mais qui se détériore.

Une vue de cette église et un dessin des chapiteaux paraîtront avec la notice dans le *Bulletin*.

M. DE FAYOLLE nous entretient aussi d'une église intéressante, malgré ses nombreuses transformations qui n'ont pas été toujours heureuses, celle de La Monzie-Montastruc, dont il met le plan approximatif sous nos yeux et une photographie représentant le mur latéral extérieur sud. Elle date du ^{xii}^e siècle. « Elle se compose d'un chœur rectangulaire à chevet droit, nous dit-il, et d'une nef sans bas côtés avec transepts peu développés. Sur la croisée, s'élève une coupole sur pendentifs appareillés, portée par quatre piles dont les angles intérieurs sont abattus en pans coupés, disposition peu commune, mais ancienne, à en juger par les tailloirs qui couronnent les piliers. La calotte de la coupole a été grossièrement refaite à une époque récente ; les pendentifs seuls sont anciens.

» Le chœur, les transepts et la nef sont voûtés en berceau. Le chœur tout entier paraît postérieur au reste de l'église, etc.

» En somme, cette église est intéressante par les particularités de sa construction et par son ampleur peu commune dans une église rurale. Si sa nef unique et la coupole de l'intertransept rentrent dans le plan communément adopté en Périgord pendant la période romane, il faut noter la présence des transepts rarement employés alors dans cette province, et surtout la disposition singulière des fenêtres ouvertes contre l'usage dans les parties saillantes. On rencontre quelques exemples de contre-forts ajourés, comme dans les églises de Saint-Martial-de-Viveyrols et de Bourges-Maisons, où un contre-fort plat, placé dans l'axe du chevet, est percé par une fenêtre; mais ici le système se généralise aux façades latérales, par suite d'une habile combinaison des pleins et des vides, qui a amené l'ouverture des fenêtres dans la partie formant contre-fort extérieur et qui témoigne du souci de donner aux murs la plus grande force de résistance tout en diminuant leur épaisseur. Au surplus, on avait pu, ces fenêtres étant très étroites, les appareiller sans nuire aux arcs ni à l'aspect du monument, ce qui n'existe plus depuis leur transformation. »

Cette notice, accompagnée du plan et d'une phototypie, sera publiée dans le *Bulletin*.

Notre jeune confrère, M. MAISONNEUFVE-LACOSTE, nous envoie la copie d'une pièce administrative, d'une requête adressée en 1785 à l'intendant Boucher, de Bordeaux, par l'archiprêtre de Thiviers, assisté du syndic fabricant, les consuls seigneurs et recteurs de la ville, patrons, fondateurs et marguilliers nés de l'église, les bourgeois et la communauté de Thiviers, et Jean-Léonard Gaillard, avocat, seigneur de Vaucocour, au sujet de la fameuse cloche d'Abjat, transportée dans l'église de Thiviers en 1641, après que les habitants d'Abjat se furent révoltés et eurent tué le capitaine de Vaucocour qui conduisait une compagnie de cavalerie en Italie pour le service du roi. Cette requête a pour objet

d'obtenir l'autorisation de vendre ladite cloche, cassée et fêlée depuis longtemps, et qui était placée dans un clocher au-dessus de la chapelle Saint-Laurent de Vaucocour, dans l'église. Les murs de cette chapelle sont en très mauvais état et menacent ruine. Les suppliants demandent en conséquence que le prix, provenant de la vente aux enchères de la cloche, soit employé aux réparations des murs extérieurs qui forment la chapelle de Saint-Laurent de Vaucocour, et que le restant soit employé aux réparations nécessaires à la voûte, à la charpente et à la couverture. La communauté de Thiviers sera tenue d'entretenir les murs extérieurs comme ci-devant, et le sieur Gaillard entretiendra à l'avenir, comme il y était tenu, la charpente et la voûte de la chapelle qu'il fera crépir, blanchir et vitrer.

Au bas de la requête, l'intendant rend une ordonnance conforme.

Cette pièce, qui contient toute l'histoire de la cloche d'Abjat, sera insérée au *Bulletin*.

M. DE SAINT SAUD nous donne ensuite communication de deux lettres écrites au maréchal de Biron par ses cousins MM. de Gontaut de Salignac et de Saint-Geniez, pendant ces années troublées de 1575 et 1578, et qui se trouvent aux archives du Grand-Séminaire d'Auch sous les cotes 4246 et 4251. La première de ces missives concerne la capture du capitaine Polverel et le pillage de Salignac ; la seconde est écrite pour solliciter la mise en liberté de Meynier, médecin de Sarlat : toutes les deux seront publiées.

M. DUJARRIC-DESCOMBES nous communique aussi une lettre, du 2 mars 1720, de la comtesse de Fénelon, Marie-Thérèse-Françoise de Salignac, mariée en premières noces à Pierre de Montmorency, marquis de Laval-Lezay, et épouse en secondes du frère puîné de l'archevêque de Cambrai, Henri-Joseph de Salignac, comte de Fénelon, seigneur de Beauséjour et de Saint-Abre, son cousin-germain. Elle écrit à son neveu Gabriel-Jacques de Salignac pour lui faire part de toutes ses préoccupations au sujet de l'emprisonne-

ment de son fils, le comte de Laval, qui, compromis dans la conspiration de Cellamare, fut enfermé à la Bastille. Plusieurs prisonniers ayant été relâchés au commencement de l'année 1720, elle crut le moment venu d'aller implorer elle-même le Régent à Paris pour obtenir l'élargissement de son fils. La famille de Fénelon se mit en mouvement pour appuyer ses démarches; mais ce ne fut qu'à la fin de janvier de l'année suivante, que le comte de Laval obtint sa sortie de la Bastille.

Cette missive intéressante sera publiée et l'original en sera versé au fonds Labonne-Laroche des Archives de la Dordogne, série E.

De son côté, M. Roger DROUAULT nous envoie une analyse, intelligemment faite en trois pages, d'un inventaire de 119 feuillets, dressé en 1766, des meubles et papiers du château de Puyguilhem près Villars, après le décès de Pierre-Louis Chapt de Rastignac, comte de Puyguilhem, et à la requête de ses trois enfants. Notre zélé confrère s'est borné à la description des tapisseries, des riches tentures, des tableaux, de l'argenterie, des meubles les plus curieux et des titres les plus intéressants : cette dernière partie prend à elle seule 40 feuillets dans l'inventaire, quoique les anciennes archives eussent été pillées, brûlées ou enlevées à l'époque de la Fronde.

L'analyse de M. Drouault pourra servir de modèle à ceux de nos confrères que leurs goûts portent vers les inventaires du XVII^e et du XVIII^e siècle.

Enfin M. Charles AUBLANT nous entretient du célèbre traicteur de Périgueux, du siècle dernier, François-Antoine Courtois, et de ses produits si avantageusement connus par toute la France. « Tout récemment, nous dit-il, en lisant le charmant et spirituel poème de Berchoux, *La gastronomie ou l'homme des champs à table* (1), je fus agréablement surpris de trouver dans les notes du chant II, page 80 et suivantes,

(1) Seconde édition, revue et augmentée, avec figure, in-12, à Paris, chez Giguet et Michaud, imprimeurs-libraires, 1803 (an XI).

l'éloge du célèbre faiseur de pâtés de Périgueux, « de ces excellents pâtés qui font les délices des deux mondes », suivi de deux lettres écrites sur la mort de notre pâtissier périgourdin. Ces lettres, pleines d'esprit et d'humour, signées du pseudonyme Apicius, cachaient très probablement un Périgourdin gourmet et admirateur des œuvres de son « illustre » compatriote et contemporain. « A défaut de » talents, j'aurai plus de zèle que mes concitoyens pour la » gloire de ce fameux artiste ; j'aurai plus de reconnaissance » qu'eux pour les jouissances qu'il m'a procurées, etc. »

« Antoine Courtois, Courtoi ou Courtoy (on trouve ces trois orthographes), « l'illustre auteur des pâtés de Périgueux », n'était pas un Périgourdin de naissance. Son acte de décès sur les registres de l'hôtel de ville de Périgueux le fait naître à Vaivre, petite commune du département du Doubs, arrondissement de Montbéliard. Il se fixa selon toutes probabilités à Périgueux encore jeune, s'y maria d'abord avec Jeanne Tournier, le 11 avril 1763, dans la paroisse de Saint-Front (1) ; puis avec Madeleine Baudin, et de l'un de ces mariages, il eut une fille Madeleine, « longtemps confidente et collaborateur de son père », qui épousa M. Pressacq, horloger sur la place du Coderc, et continua avec succès la carrière où s'était distingué son père.

« Courtois mourut à Périgueux, rue Limogeanne, le 24 germinal an X (14 avril 1802), à l'âge de 75 ans, regretté de toutes les bonnes fourchettes périgourdines, et aussi peut-être de ceux dont Apicius dit : « Que la reconnaissance vous » inspire aussi, ô vous que votre esprit, vos talents et votre » mérite n'auroient jamais fait parvenir dans le monde, et » qui devez votre rang, votre élévation et votre fortune à un » pâté de Périgueux placé à propos ! »

» Et la preuve qu'un pâté peut être quelquefois une puissance, écoutez ce passage d'une lettre où M. Dumonteil de Grampré envoie son jeune neveu, en pension à Périgueux (2),

(1) Registres paroissiaux de Saint-Front. — *Inventaire des archives de la ville de Périgueux*, série GG.

(2) Papiers des Dumonteil, de Douchapt.

recommander à Madeleine Courtois, M^{me} Pressacq, la préparation d'une dinde truffée : « Dis-luy, je te prie, que c'est » une personne très comme il faut (l'heureux destinataire » de la dinde) ; que le tout soit bien conditionné, sans quoy » cela fairait un effet tout contraire de celui que j'en » attend. »

» Courtois fut longtemps conseiller municipal ; il l'était même lors de sa mort, et sur la liste des conseillers, comme sur son acte de décès, il est encore qualifié de traiteur. Il fut également membre de la garde nationale, mais tous ces titres s'effacent devant la renommée de ses fameux pâtés.

» Le Périgord dont la bonne cuisine a toujours été en renom et hautement appréciée par tous les gourmets, a dû donner le jour à beaucoup de cuisiniers inconnus qui auraient mérité de laisser un nom dans l'histoire de la cuisine périgourdine (1). Les Romains, dit Berchoux, honoraient la mémoire de ces hommes utiles et ils participaient aux honneurs qu'on rendait aux grands hommes. Pourquoi ne ferions-nous pas comme les Romains et ne mettrions-nous pas ces hommes utiles, ces artistes, au-dessus des charlatans de toute espèce qui essayent de capter notre attention ? Je parle pour ceux qui mangent et savent encore manger. Quant aux autres, qui ne savent pas apprécier un bon plat, une bonne sauce, qui mangent de tout indifféremment pour remplir leur estomac, ne les blâmons pas, plaignons-les ! »

C'est une véritable petite biographie de Courtois que vient de nous donner M. Aublant : l'assemblée qui l'a écoutée avec intérêt l'en remercie. Notre confrère aurait pu trouver dans les pièces de comptabilité de la ville un grand nombre de factures du traiteur où sont détaillés les envois de volailles truffées et de pâtés qu'il faisait aux personnages de marque passant à Périgueux et aux protecteurs de la ville.

M. le comte DE LESTRADE offre à la Société une liève de divers tènements situés aux environs d'Hautefort, dressée

(1) Dans son *Épître à la Société d'agriculture*, le baron de Gageac associe les noms de Michellet et de Courtois.

dans les premières années du XVIII^e siècle. Ce registre in-folio, de 220 feuillets, papier, auquel manque seulement le premier, lui a été remis autrefois par M. Raynaud, avocat à Périgueux.

La Société le remercie.

Il reste à procéder à l'élection d'un candidat qui désire entrer dans notre compagnie.

Après un vote à mains levées, M. LE PRÉSIDENT déclare admis membre titulaire de la Société historique et archéologique du Périgord :

M. l'abbé Camille Lacoste, professeur à l'institution Saint-Joseph à Périgueux, présenté par M. le chanoine Brugière et M. l'abbé Prieur.

La séance est levée à trois heures moins un quart.

Le Secrétaire général,
Ferd. VILLEPELET.

Le Président,
A. DE ROUMEJOUX.



NEUVIÈME EXCURSION ARCHÉOLOGIQUE

I

LISLE, BRASSAC, MAROITE.

Le *Bulletin* contient déjà plusieurs intéressantes notices (1) sur Lisle, Brassac et le château de Maroite dont la visite a rempli la première matinée de notre excursion annuelle;

(1) *L'Eglise de Lisle en Périgord avant la Révolution* (Dujarric-Descombes) tome IV.

La municipalité de Lisle en Périgord (Dujarric-Descombes), tome III.

Notice sur l'église du Grand-Brassac (Dujarric-Descombes), tome III.

Recherches historiques sur le château de Maroite (Dujarric-Descombes), tome XV.

Le château de Maroite (baron de Verneilh), tome XV.

aussi me bornerai-je à compléter ce qui a été déjà dit, par quelques observations archéologiques et par certains détails historiques que je dois à l'obligeance de notre érudit collègue M. Dujarric-Descombes.

La seigneurie de la petite ville de Lisle, aujourd'hui connue surtout par ses importants marchés, appartenait, au siècle dernier, à deux familles, les Fumel de la Porte au Château Bas, et les Lioncel de Pressac au Château Haut. Parmi ses anciens seigneurs, il convient de citer l'illustre maison de Saint-Astier et celle de Royard. Les seigneurs de la ville et paroisse de Lisle y exerçaient toute justice et juridiction, mais la police appartenait aux habitants, et dès une époque reculée, elle a joui d'une véritable indépendance dans sa vie communale dont les rois de France, depuis le ^{xiv}^e siècle, ont confirmé et maintenu plusieurs fois les privilèges. En 1345, pendant les guerres anglaises, Lisle fut prise par le comte Derby et elle joua un certain rôle à l'époque des guerres de religion. En 1593, le sénéchal du Périgord, David Bouchard d'Aubeterre, fut tué sous ses murs. Quelques restes des murailles de la ville subsistent encore ainsi que le Château Haut, construction de plusieurs époques en retour d'équerre. Le bâtiment principal, avec sa porte en arc d'ogive à longs clavoux, a été remanié au ^{xvi}^e siècle, mais il peut remonter jusqu'au ^{xiii}^e ainsi que la façade latérale flanquée dans la partie supérieure d'un lourd encorbellement et presque entièrement occupée par un large tuyau de cheminée saillant à l'extérieur et terminé par un élégant lanternon composé d'une mince colonnade sur laquelle repose un toit conique en pierre. Ce pittoresque couronnement dont il existe des similaires à Sarlat, à Brantôme et à Cognac a été récemment descendu de sa place primitive et déposé à côté du château. Il faut également signaler à l'intérieur un bel escalier en pierre du ^{xvi}^e siècle qui rappelle celui de l'hôtel Saint-Astier à Périgueux.

L'intéressante église Saint-Martin de Lisle, restaurée avec soin il y a quelques années, se compose de deux parties distinctes, l'abside et le clocher qui appartiennent au ^{xii}^e siècle et la nef construite au ^{xiii}^e, mais entièrement remaniée au

xvi^e siècle. L'abside est circulaire ; sept arcatures appliquées sur son pourtour retombent sur des pieds droits et encadrent trois fenêtres ; des corbelets à arêtes triangulaires, alternant avec des têtes humaines, portent une tablette saillante sur laquelle reposait la toiture avant qu'on ait considérablement exhaussé cette partie de l'édifice ainsi que le clocher, lors de la restauration moderne. Le clocher, lourde construction romane carrée, précède l'abside ; sa décoration consiste en un arc saillant au rez-de-chaussée sous lequel s'ouvre une étroite fenêtre, encadrée dans une arcature portée par deux colonnettes et ornée de longues dents de scie qu'entoure un rang de têtes de clous. Des contre-forts du xvi^e siècle appuient les murs de la nef ; la façade est moderne.

L'église de Lisle est plus intéressante à l'intérieur qu'à l'extérieur. La voûte en cul de four de l'abside paraît avoir été reconstruite, il y a peu d'années, avec plus de hauteur que l'ancienne, et les arcatures, supportées par des colonnettes qui décorent son pourtour, semblent avoir été ajoutées ou modifiées. Il n'en est pas de même de la coupole sur pendentifs qui s'élève sous le clocher. Cette partie du monument a conservé tout son caractère. Quatre piles cantonnées d'une colonne à demi engagée portent encore à leur base les traces d'une ornementation sculptée et servent de supports aux grands arcs. Un bandeau mouluré très saillant, porté par de longs corbelets du même type que ceux de l'extérieur, forme une étroite galerie sur les faces latérales au dessous des fenêtres. La nef, beau vaisseau de deux travées plus larges que celle du clocher, a reçu au xvi^e siècle une voûte en pierre à nervures formant de nombreux compartiments avec des clés sculptées, plates, polygonales ou tréflées. Dans chaque travée, d'étroites chapelles de la même époque que la voûte, s'ouvrent sous des arcs surbaissés, deux à droite et deux à gauche.

Celles ci ont perdu la plus grande partie de leur ornementation encore bien conservée dans celles de gauche. Les voûtes, malgré leur peu d'élévation, en sont d'une grande élégance et les clés chargées d'écussons écartelés de pièces où dominent un fer de lance et un aigle. Dans la seconde chapelle,

les culs de lampe qui reçoivent les nervures représentent les quatre évangélistes et une riche décoration de feuilles d'acanthé recouvre les impostes de l'arceau.

Les murs de la nef et les colonnes qui la divisent en deux travées et reçoivent la retombée des nervures de la voûte sont bien antérieurs à cette voûte, de même qu'ils sont postérieurs d'une centaine d'années à l'abside et au clocher. La nef, plus large que la travée du clocher, indique une réfection ou une modification du plan primitif ; les chapiteaux sculptés et les bases décorées de griffes des colonnes canonnées de colonnettes formant faisceau, accusent le commencement du *xiii^e* siècle ou peut-être la fin du *xii^e* ; la sculpture de ces chapiteaux est bonne et plusieurs mériteraient d'être dessinés. Pendant la guerre de Cent ans et les guerres de religion, les églises de nos pays servirent souvent de forteresse et la chute de la plupart des voûtes date de cette époque ; lorsqu'au *xvi^e* siècle on voulut reconstruire celles de Lisle, on conserva les murs anciens et la division intérieure primitive en modifiant les ouvertures et en ajoutant des chapelles latérales. Ces différentes transformations, toutes d'un bon style, donnent à ce monument un véritable intérêt.

Félix de Verneilh a signalé dans son beau livre sur l'*Architecture byzantine* l'église du Grand-Brassac comme l'une des plus importantes de notre école périgourdine, et lorsqu'après avoir gravi les coteaux qui bordent la vallée de la Drôme, elle nous est apparue au fond d'un étroit vallon qu'elle semble remplir de sa masse, dominant les maisons voisines de ses hautes murailles crénelées et de ses deux clochers, le caractère de force et d'originalité du monument nous a tous frappés.

Avant de la décrire, on nous permettra de donner quelques détails sur la restauration exécutée, sous la conduite de notre collègue M. Dennery, par M. Rapine, architecte des monuments historiques, avec une grande sobriété et un scrupuleux respect de l'édifice. C'est en 1886 que, grâce aux démarches de notre collègue le marquis du Lau d'Allemans, l'État,

secondant l'initiative des particuliers et déterminé par de généreux legs faits par des habitants de Brassac, a entrepris la restauration de cette église classée parmi les monuments historiques. L'établissement de la route de Périgueux à Montmoreau, en 1853, avait compromis la solidité des façades nord et ouest, en déchaussant leurs fondations de près de deux mètres. Le talus en terre qui existait jadis a été remplacé par d'épais massifs en maçonnerie, construits au droit des contre-forts et cachés par une terrasse qui longe ces façades. Deux escaliers, dont un forme perron en face de la porte principale, donnent accès sur cette terrasse à laquelle on pourrait peut-être reprocher le parapet qui, de la route, cache la base du monument, mais lui a rendu, avec la solidité, ses proportions primitives. Les murailles et les contre-forts ont été repris partout où ils étaient dégradés par le temps, les parties hautes avec leur rude crénelage remises en état ainsi qu'une portion du clocher, compromis par l'écartement des murs. Le chevet a été dégagé des constructions qui l'obstruaient ; à l'intérieur, l'appareil, débarrassé du badigeon, a reparu et des fenêtres ont été rétablies en l'état primitif.

L'église de Brassac a la forme d'un long rectangle ; mais ici comme à Lisle, le plan primitif a été modifié et la construction accuse plusieurs époques différentes : ^{xii}^e, ^{xiii}^e et ^{xvi}^e siècles. Au milieu de l'édifice et le divisant en deux parties à peu près égales, s'élève un clocher carré à deux étages d'un caractère architectural très particulier. Sur la base, est appliqué un arc saillant au dessus duquel règne une rangée de trois arcatures ; plus haut s'ouvre une grande baie légèrement ogivale encadrée dans une moulure formant un fronton triangulaire, lointain souvenir des pignons aigus du clocher de Brantôme. Le clocher est aujourd'hui la partie la plus ancienne du monument ; il précède le chœur, construction sans aucun style dont les murs sont aussi élevés que ceux de la nef. Malgré les larges contre-forts qui lui donnent un air ancien, ce chœur a été bâti au ^{xvi}^e siècle par un seigneur de Maroite, de la maison de Montagrier, dont on voit l'écusson sur le sommet de la muraille ; il a remplacé

une abside voûtée en cul de four détruite par les protestants. Les premières assises de cette abside, jadis cachées par une sacristie, ont été conservées par la restauration moderne et servent de base au mur du chevet. Les cintres de deux des ouvertures qui ajoutent ce chevet ont été taillés dans des dalles sculptées qui, par leur style et le caractère méplat de leurs sculptures, paraissent plus anciennes que l'église. L'une d'elles représente des rosaces, l'autre deux colombes buvant dans un calice. Une dalle à entrelacs, sans doute carlovingienne, a été utilisée de la même manière dans l'église de Tayac en Sarladais.

La nef est divisée extérieurement en deux travées correspondant à celles de l'intérieur par un contre-fort plat, et elles sont décorées chacune par deux arcatures qui retombent sur une console centrale afin de ne pas boucher par des pieds droits une fenêtre et une porte latérale dont les moulures et l'ornementation appartiennent au commencement du ^{xiii}^e siècle. Une décoration sculptée de l'effet le plus pittoresque dont le *Bulletin* a donné une excellente photographie (tome III) surmonte cette porte. Sous un auvent en pierre ont été réunis des fragments de diverses époques. Des corbelets romans, peut-être arrachés au couronnement de l'abside primitive, supportent un entablement à palmettes que recouvre un arc roman aussi, richement décoré de rinceaux formant par-dessous des médaillons occupés par les attributs des évangélistes. Des statuettes ayant appartenu à une adoration des mages sont abritées sous l'arc que dominent cinq figures du ^{xiv}^e siècle, le Christ bénissant, adoré par la Vierge et par saint Jean, plus bas saint Pierre et un autre saint.

La façade ouest dans laquelle s'ouvre la porte principale, semblable à celle ci, se compose d'un mur droit, plus élevé que la nef, dont les angles sont élégamment amortis par une mince colonnette et qui forme dans sa partie supérieure un clocher ouvert du côté de la nef. La partie haute des murailles, à laquelle on accède par un escalier dont l'entrée à l'intérieur ne peut être atteinte qu'à l'aide d'une échelle est entièrement crénelée. On y voit encore les trous et les cor-

beaux destinés à soutenir un hourdage qui donnaient à cette masse de pierre l'aspect d'un donjon. Les protestants s'en emparèrent et brûlèrent la charpente.

L'intérieur de l'église accuse les différentes époques de la construction. Le chœur rectangulaire et sans ornement est voûté en berceau avec un doubleau au milieu. La nef, étroite et longue, est divisée en trois travées, couvertes par des coupes sur pendentifs, en y comprenant celle du clocher. Entre celle-ci et la suivante existe un arc très large que l'on rencontre généralement entre la coupole du clocher et les nefs voûtées en berceau. Cet arc et la coupole placée sous le clocher appartiennent seuls à l'église primitive et se distinguent des deux autres par leurs arcs moins aigus ; celles-ci, d'après F. de Verneilh, ont peut-être été les dernières construites en Périgord ; leurs arcs sont presque en tiers-point, et malgré les moulures romanes des tailloirs des chapiteaux et les animaux affrontés que l'on rencontre sur l'un d'eux, les feuillages et les rudiments de crochets qui s'y trouvent aussi ne semblent pas antérieurs au ^{xiii}^e siècle. Quoi qu'il en soit, comme les piles sont toutes cantonnées d'une colonne qui porte les grands arcs, comme les coupes ont un diamètre uniforme, 6 mètres environ, et une hauteur sensiblement égale, ces différences de détails de la construction n'enlèvent pas au vaisseau le curieux caractère qu'il doit surtout à la série de coupes. Les bases des colonnes vont en décroissant de hauteur vers l'entrée, ce qui semble indiquer qu'il existait un emmarchement entre chaque travée, comme à Bussière, aux Salles-Lavauguyon, à Beaulieu, etc.

Rien ne ressemble moins à l'église de Lisle que celle de Brassac, et pourtant l'analogie de leur plan est sensible. Toutes deux avaient primitivement une abside ronde, précédée d'un clocher central voûté en coupole ; leurs nefs ont été reconstruites vers le ^{xiii}^e siècle, mais les coupes de Lisle ont disparu, si toutefois elles ont existé, pour faire place, au ^{xvi}^e siècle, à des voûtes nervées. Malgré la transformation malheureuse de son abside, Brassac reste un type de notre école périgourdine et une preuve que, comme dans l'église

voisine de Paussac, les séries de coupoles sont souvent dues à des remaniements de plans sans avoir, par conséquent, un caractère qui les rattache d'une manière plus absolue à la filiation byzantine dont Saint-Front est le prototype.

Quoique le château de Maroite fasse partie de la commune de Brassac, la route est longue et accidentée ; aussi, après avoir escaladé les rampes ardues sur lesquelles il dresse sa double enceinte et le pittoresque enchevêtrement de ses tours et de ses terrasses, avons-nous fait grand honneur au lunch que nous a offert avec son amabilité habituelle notre confrère M. Délugin, l'heureux propriétaire du vieux manoir des Montagrier et des Rohan-Chabot. Le plaisir de prendre dans les fraîches salles aux voûtes armoirées un repos bien gagné ne nous a pas empêchés de visiter dans tous ses détails la vieille forteresse, d'en reconstituer le plan, d'examiner les sculptures de la chapelle et de la galerie, de parcourir les courtines, de faire l'ascension parfois dangereuse des tourelles et de nous étonner devant le nombre incroyable des nids en poterie et en pierre qui garnissent le pourtour de la fuie et n'ont pas, croyons-nous, d'exemple ailleurs. Maroite est fait pour inspirer un artiste ; la plume de notre collègue le baron de Verneilh l'a si bien dessiné et décrit, M. Dujarric-Descombes en a si complètement retracé l'histoire, que notre rôle se borne ici à renvoyer le lecteur à leurs savantes monographies, en y ajoutant pourtant un vœu, c'est que M. Délugin, qui a déjà rétabli l'une des tours de la première enceinte, nous montre un jour la vieille demeure restituée au milieu de son pittoresque décor.

Le petit bourg de Saint-Vivien-d'Euche, célèbre depuis quelques années dans la contrée par ses carrières de pierre, n'a d'intéressant que sa fraîche position à l'abri des remparts de Maroite et sa petite église romane jadis prieuré. Le portail de cette modeste chapelle pourrait aussi bien appartenir à une grande église ; comme à Cumond, il occupe toute la surface de la façade et ses nombreuses voussures sont portées par des colonnettes. Une litre funéraire apparaît encore à l'extérieur, et quoique bien effacée on y reconnaît le double écusson de Jean de Bertin, seigneur de Bourdeilles, et de

Lucrèce de Saint-Chamand, dont les fils furent le ministre de Louis XV et l'évêque de Vannes. A l'intérieur, on distingue une reprise qui indique que l'église était jadis plus considérable, et il ne faut pas oublier deux bénitiers creusés dans des chapiteaux romans aux curieuses sculptures.

Nous passons sans nous arrêter sous les ruines du château de Saint-Just qui montraient, il y a quelques années, de beaux restes de la Renaissance et nous arrivons à Cercles.

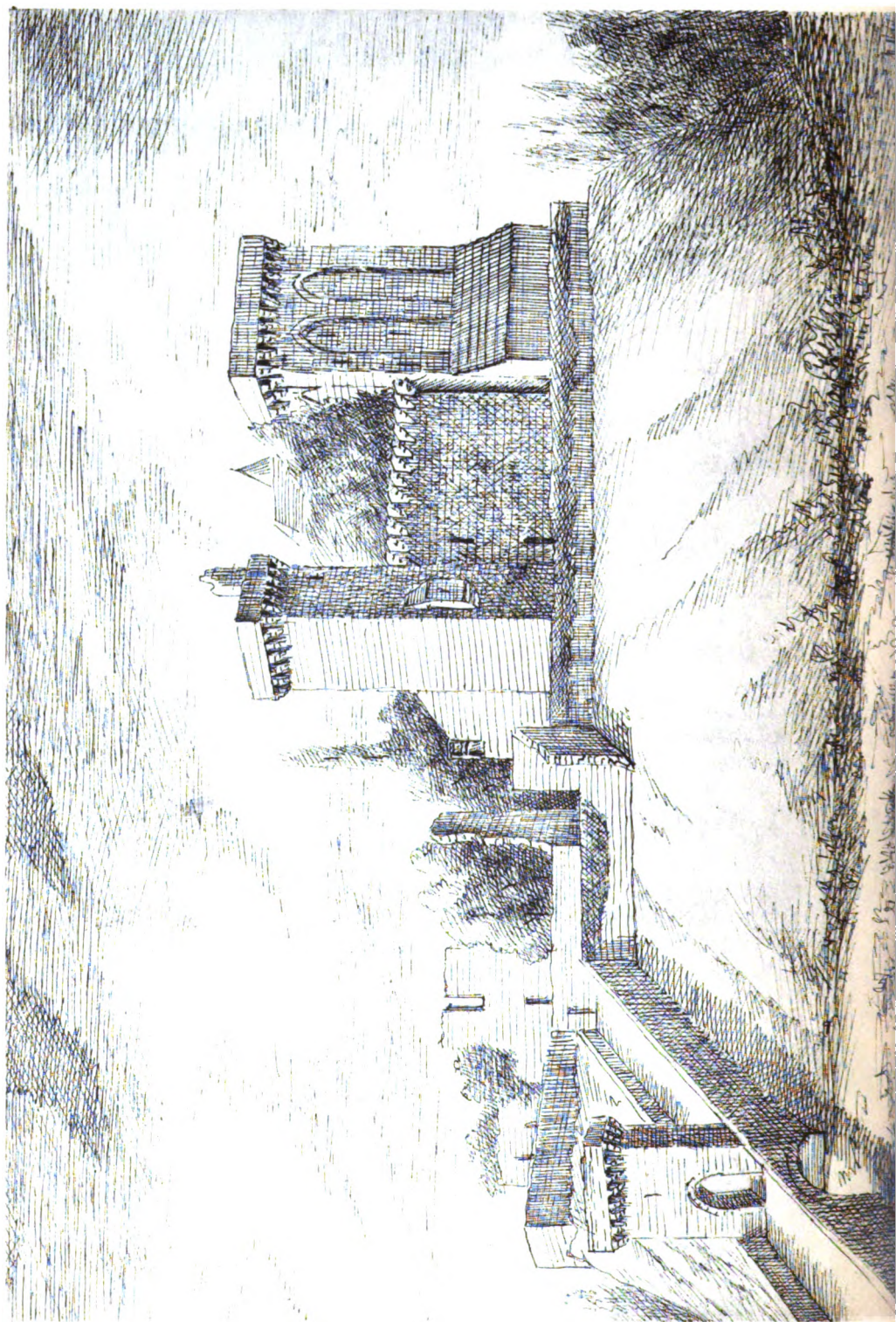
M^{ie} DE FAYOLLE.

II

CERCLES

L'église de Cercles est un ancien prieuré sous le vocable de Saint Cybard. M. de Gourgues le trouve cité en 1169. Bertrand de Goth le visita en 1304. C'est un monument historique que l'on répare en ce moment ; mais nous ne pouvons juger de l'importance ou de la valeur de ces travaux, n'ayant eu que quelques instants à lui consacrer ; son plan est en croix latine ; le chœur est à chevet droit comme la plupart des églises de cette partie du Périgord (1). La nef ne comporte que deux travées séparées par des faisceaux de colonnes. La voûte a dans son entier été refaite à une époque qui nous a paru être la fin du seizième siècle. Les chapiteaux de ces colonnes sont intéressants par leur originalité plus que par leur facture ; ce sont pour la plupart des têtes humaines qui émergent de feuillages un peu lourds et aux contours plus raides que gracieux. Le porche à plusieurs archivoltes soutenues par des colonnettes dont les chapiteaux sont bien plus délicatement sculptés, s'ouvre sous un grand arc qui rompt la monotonie de la façade. Ces chapiteaux sont très délicatement traités, n'ont aucun rapport avec ceux de la nef et se rapprochent de l'art angoumoisin. Ils n'ont pas de tailloirs.

(1) Brassac, Saint-Vivien, Vieux-Mareuil, Paussac, Cherval, St-Martial-de-Viveyrols, Verteillac, etc.



III

LA TOUR-BLANCHE.

Le château de La Tour-Blanche a joué un rôle important dans la province ; il a été élevé sur une butte factice très considérable dominant la vallée environnante ; autrefois, il était plus important et des constructions modernes lui ont enlevé une partie de son aspect féodal. Le côté qui domine la route de Lisle est le mieux conservé. La grosse tour carrée est éventrée sur une de ses faces et le glacis par lequel on a renforcé sa base ne l'a pas empêchée de se fendre en diverses places, le sol factice ayant lâché sous le poids de ces massives constructions. Les machicoulis ont perdu leurs parapets ; un fragment conservé par hasard nous montre que les pierres qui reliaient les corbeaux étaient taillées en accolades, c'est-à-dire qu'ils remontaient au ^{xv}^e siècle, au moins en cet endroit. La tour carrée ou donjon avec ses longues arcades à tiers-point, ses contre-forts d'angle très plats, ses ouvertures, doit être rapportée au ^{xiii}^e siècle. La courtine et la petite tour d'angle sont bien du même appareil, mais peut-être sont-elles un peu plus récentes ; un moucharaby, peut-être du ^{xvii}^e siècle, se soude mal à cette petite tour et l'on distingue sans peine la brèche qui a été faite pour l'y appliquer. Comme tous les châteaux un peu anciens, il a subi des réparations et des adjonctions nécessitées soit par les ravages du temps et des guerres, soit par les inventions nouvelles apportées à la défense des places. La petite tour carrée est criblée de balles, résultat sans doute du siège de 1652 par les troupes du comte d'Harcourt.

La seigneurie de La Tour-Blanche, quoique faisant partie du Périgord, était une enclave de l'Angoumois (1) ; elle passa par mille vicissitudes et changements de seigneurs, et l'on peut voir une partie de son histoire dans le recueil du *Bulletin* de la Société.

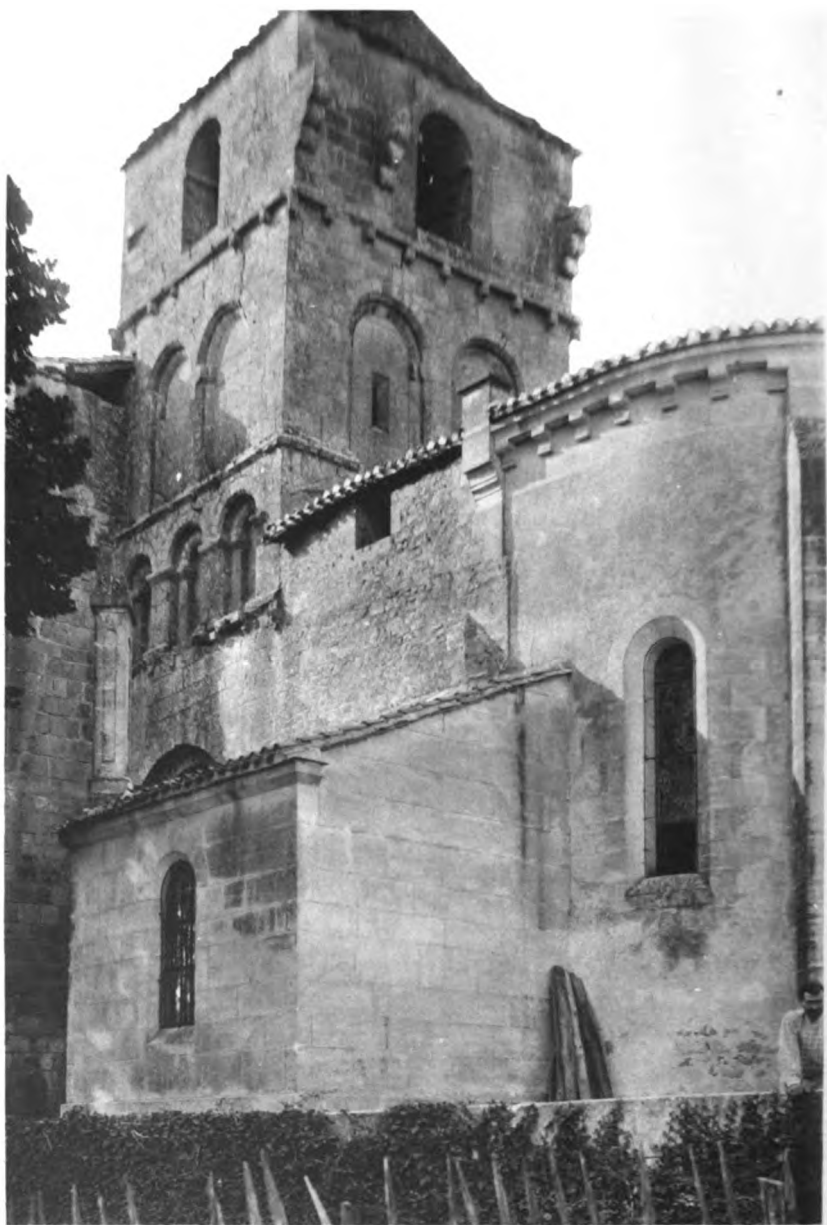
(1) De Gourgues, *Dictionnaire topographique de la Dordogne*.

Nous avons trouvé chez M. Du Chazeaud un tableau peint en 1835, représentant le château tel qu'il était à cette époque ; il semble qu'il était plus complet et on remarque une tour carrée qui s'élevait au milieu de la rampe d'accès, sorte de barbacane qui formait un premier obstacle devant la porte du château et défendait les fossés. Dans la ville, la maison noble ou manoir de Nanchapt est un type intéressant du commencement du xvii^e siècle, parce qu'il n'a pas été remanié ; une de ses lucarnes porte la date de 1617. Une cour avec promenoir à arcades, un escalier dans une tour polygonale dont la porte a conservé ses vieux clous, des lucarnes sculptées avec mascarons et écussons, ont fait la joie des photographes ; il est regrettable qu'on n'entretienne pas cet édifice comme il le mérite ; les animaux, chiens, chats, loups, etc., servent de gargouilles, rampent sur les frontons et se contournent sur les acrotères et les pinacles (1).

(1) La maison dite du Marchedieu est sur la Grand'Rue qui allait de la porte du Marchedieu (aujourd'hui démolie) à l'église Saint-Sébastien ; cette maison était autrefois dans les faubourgs de La Tour-Blanche. Elle a été bâtie par Louis Méricat, seigneur de Beaulieu, gendarme de la garde du roi, qui y a mis ses armes : d'argent à un chevron de gueules, accompagné en pointe d'un chevron de gueules.

Louis Méricat était marié avec Jeanne Carrier ; leur fille, Sibylle Méricat, épousa, au faubourg de la ville de La Tour-Blanche, le 16 novembre 1633, Bernard d'Abzac de La Douze, seigneur de Reillac et baron de Montanceix, lieutenant-colonel du régiment de La Douze, dont la tante, Isabeau de La Douze, était mariée depuis 1581 avec Antoine de Montagrier, seigneur de Marouate, restaurateur du château de ce nom. Jean d'Abzac de La Douze, baron de Montanceix, recueillit dans la succession de Sibylle Méricat, sa mère, la maison du Marchedieu, que Gabrielle Joumard Tison d'Argence, sa femme, et lui, vendirent, suivant acte reçu par Poumeyrol, notaire à La Tour-Blanche, le 11 octobre 1673, à Jean Carrier, conseiller et secrétaire du roi, maison et couronne de France et de ses finances, de Nancre en Gâtinais.

La fille du seigneur de Nancre, Marie Carrier, apporta la maison du Marchedieu, avec ses dépendances, grange, écurie, fuie et deux jardins, à son mari, Henri Grand de Luxolière, seigneur du Pouzet, dont le fils Claude



ÉGLISE DE LÉGUILLAC

IV

LÉGUILLAC-DE-CERCLES.

Léguillac-de-Cercles est une des églises les plus intéressantes que nous ayons vues dans un pays où elles le sont toutes, quoique toutes aient un point principal de ressemblance, la coupole, qui, de parti-pris recouvre les voûtes de ses dômes plus ou moins réguliers et surtout plus ou moins solides ; en effet, nous avons remarqué que, soit faute de solidité du terrain, soit par vice de construction, beaucoup de ces édifices menacent de laisser choir leurs voûtes, malgré les appuis supplémentaires qu'on a été obligé d'élever pour doubler les contre-forts, comme à Léguillac même. La façade de cette église romane a été refaite à neuf, il y a plusieurs années déjà, par M. Vauthier, croyons-nous, dans le style du douzième siècle et qui reproduit, dit-on, l'ancienne. Cette restauration s'est étendue jusqu'à la moitié de la première travée, l'église en ayant deux, couvertes chacune par une coupole.

Le clocher, au centre du monument et voûté aussi en coupole, a paru à nos collègues plus ancien que la nef. Les chapiteaux de l'arc triomphal sont ornés de sculptures très primitives, sans relief, reproche que nous avons fait déjà

fut seigneur de Nanchapt ; c'est pour cela que cette maison s'appelle aussi l'hôtel de Nanchapt (*).

Le château de La Tour-Blanche porte des traces de projectiles ; les troupes du prince de Condé s'en emparèrent en juillet 1652. Le maréchal de camp de Folleville s'en empara, au mois de mai de l'année suivante, avec le concours de François Grand, seigneur de Tenteilhac, auquel il confia le commandement de la place.

Entre La Tour-Blanche et Cercles, à droite, sur le bord de la route, restes de la maladrerie de La Tour-Blanche, avec sa chapelle ; en 1700, il y avait encore des lépreux. (Note due à M. Dujarric-Descombes.)

(*) On y lit les deux inscriptions suivantes : *Fac bene et non timebis* ; et sur la chapelle : *Hac iter ad astra*.

aux ornemanistes de cette région, un cheval ou un bœuf, à droite, et un ornement en forme de feuillage, à gauche, des feuillages aplatis très peu saillants. Un fragment de frise, plus ancien peut-être, gravé plutôt qu'en relief, représente près d'une large palme un oiseau dévorant un serpent ou plutôt les vrilles de ce feuillage qui pourrait être une feuille de vigne ; en iconographie chrétienne et des premiers âges, la colombe se nourrit du fruit de la vigne ou s'abreuve dans un vase, symbole du sang du Christ, nourriture, vie et force du chrétien. Faisant suite au clocher et corps avec lui, on voit un pan de mur qui paraît ancien et auquel on a accolé au moment où la façade a été refaite un chevet arrondi qui peut-être n'était pas dans le plan primitif.

Nous serions tenté, sauf meilleur avis, de croire que le chevet s'arrêtait au point de suture de cet ancien mur et de la nouvelle construction. Nous ne comprenons pas bien l'utilité de cette adjonction qui allonge disgracieusement la nef, met l'autel dans l'ombre, hors de la vue des fidèles et l'officiant dans un tel éloignement de ses ouailles, que sa voix ne peut leur arriver. Par suite du peu de consistance des contre-forts et des piliers extérieurs, les voûtes sont profondément lézardées.

En somme, St-Maurice de Cercles est intéressant pour son ensemble et son clocher carré à trois étages aux ouvertures romanes, par les fortifications qui y furent ajoutées lors des guerres anglaises probablement. Nous devons des remerciements à M. Labarrère, curé de Léguillac, pour la manière aimable dont il nous a reçus et les renseignements qu'il nous a donnés. Nous n'avons pas de fait historique important à signaler ; nous savons seulement que, le 13 juin 1594, des foires et marchés furent octroyés à Léguillac par Henri IV, sur la demande de Bertrand de Fayard, seigneur des Combes, La Dosse et Léguillac, la première foire le jour de Saint Gilles, la seconde le jour de la Circoncision et le marché le lundi de chaque semaine (1).

(1) *Bulletin de la Société historique et archéologique du Périgord*, t. XIII, p. 406

V

VIEUX-MAREUIL.

Le Vieux-Mareuil est un endroit fort ancien, qui passe, selon M. de Taillefer et l'abbé Audierne, pour avoir une origine romaine ; ce qui corrobore leur opinion est la découverte que l'on a faite, dans un jardin du bourg, de substructions et d'une mosaïque dont on conserve des fragments dans une maison en face de l'église ; notre confrère M. Jauvinaud en possède un assez grand fragment à Léguillac-de-Lauche et il en a donné un à M. Galy pour le Musée de Périgueux. Cette mosaïque semble se composer de rosaces dont les cubes multicolores ont conservé une grande intensité de ton ; dans la même maison, on voit un curieux collier de chien en fer forgé dont les piquants sortent d'une espèce de corolle.

L'église, décrite par Félix de Verneilh dans son *Architecture byzantine*, est une des plus complètes et des mieux construites des églises à coupoles que nous connaissons et ne nous semble pas avoir subi de notables remaniements. Elle se compose de trois travées voûtées en coupoles ; sa conservation est parfaite et elle le doit probablement à la lourdeur de ses quadruples piliers intérieurs deux fois contreboutés à l'extérieur ; aussi les voûtes sont-elles intactes et sans lézardes. Il n'y a pas de transept. Les ouvertures sont très étroites et sans moulures ; du reste, il n'y a dans cette église aucune décoration sculptée ; les corniches sont en quart de rond au lieu d'être chanfreinées, comme elles le sont habituellement à cette époque. La porte, à plusieurs archivoltes retombant sur des colonnettes dont les chapiteaux sont les seules sculptures du monument, s'ouvre sur la façade, et au-dessus une seule fenêtre cintrée éclaire la nef. Le chevet est droit, une baie unique le perce. C'est encore une église du *x^{ix}* siècle. Une fine corniche avec de petits modillons fait le tour de l'église et en décore la partie supérieure, surmontée d'un parapet qui permet de circuler au sommet des murailles. Des mâchicoulis et des échauguettes ont été

ajoutés plus tard pour préserver l'église d'un coup de main et servir de refuge aux habitants qui n'avaient pas de château pour se défendre. Le clocher est neuf. A la chapelle Saint Roch, sans caractère architectural, nos confrères ont remarqué un tableau de l'Ecole italienne (?) du XVIII^e siècle, où l'on remarque un Christ au centre, un évêque se tient à sa droite, à gauche saint Roch préside. Quel est cet ange qui met le doigt sur la plaie du saint ? le chien près de son maître tient un pain dans sa gueule.

Entre le Vieux-Mareuil et Mareuil, nous passons non loin de Chaveroche, grande construction carrée avec des tours aux angles.

VI

MAREUIL

Etait un prieuré dépendant de Brantôme ; son église, sous le vocable de Saint Laurent, a été remaniée plusieurs fois. Ce que nous y avons remarqué de plus ancien, du XIII^e siècle, est la base du clocher avec des arcatures à plein cintre ; à l'intérieur, cette partie inférieure est recouverte par une coupole ; deux grandes fenêtres de la Renaissance et un porche de la même époque, avec des arabesques délicates et de fines moulures que le temps a malheureusement altérées, méritent l'attention du visiteur. Le P. Carles nous apprend que le rétable et la chaire viennent de Ligeux. La paroisse de Coulaures a la prétention d'avoir aussi un rétable de la même provenance.

Le château, dont l'origine est certainement fort ancienne et que quelques auteurs prétendent avoir été transporté du Vieux-Mareuil à Mareuil, était le siège d'une des quatre baronnies du Périgord et dont les seigneurs portaient le nom : leurs armes étaient de gueules à un chef d'argent et au lion d'azur, lampassé, armé et couronné d'or, brochant sur le tout. Ce château fut complètement reconstruit à la fin du XV^e siècle, et nous croyons que de l'ancien il ne reste que la base des murailles de la tour carrée avec ses contre-forts plats et un appareil différent de celui des nou-

velles constructions qui sont d'une beauté sans égale et d'une unité parfaite ; l'écusson des Mareuil se voit encore sur le tympan de la porte de cette tour ; à l'intérieur, un culot de l'escalier représente un M formé de deux oiseaux becquetant un poisson. Un fossé rempli d'eau défendait les abords de cette forteresse, construite en pays plat. L'intérieur est ruiné et inhabitable ; la chapelle qui jouit d'une certaine renommée pour la richesse et la délicatesse, excessive peut-être, des nervures de sa voûte est malheureusement encombrée de récoltes qui empêchent d'en voir l'ensemble et de bois qui s'appuient sur les murs sans souci des sculptures. Une voûte en bois, copie de celle-ci, a été faite par un propriétaire voisin et voûte la chapelle de son château. Une description et un plan du château de Mareuil, au point de vue militaire, devraient tenter un de nos confrères. C'est sans contredit, en Périgord, la forteresse la plus importante de cette époque, où déjà l'artillerie jouait un rôle considérable dans la défense des places, et la position de certaines canonnières indique l'usage des feux rasants. Notre vice-président, M. le baron J. de Verneilh, en a donné un beau dessin et une description dans le *Bulletin* de la Société, t. XIII, p. 66 (1). Nous n'avons pas la prétention de faire l'histoire de Mareuil et de ses seigneurs ; nous savons seulement qu'à la fin du xv^e siècle, Guy de Mareuil en était seigneur et que par son testament du 20 septembre 1595, François d'Escars lègue à son fils Annet la terre et baronnie de Mareuil qu'il a acquise de M^{me} de Montpensier.

VII

SAINT-MARTIAL-DE-VIVEYROLS. — CHERVAL.

Saint-Martial de Viveyrols est une église à coupoles dont le clocher est très élevé ; elle se dresse au-dessus du village avec une certaine ampleur ; elle est bien bâtie en appareil moyen régulier. L'extérieur se compose d'un clo-

(1) Voir les tables du *Bulletin* de la Société historique et archéologique du Périgord, article *Mareuil*.

cher barlong sur la façade avec une nef de même largeur, terminée par un chevet droit qu'une seule fenêtre remaniée éclaire ; des contre-forts renforcent tous les angles, montant jusqu'à la sablière ; les côtés de la nef sont aussi fortifiés de soutiens semblables, très plats, mais moins élevés, entre lesquels sont percées des baies extrêmement étroites, cintrées, plutôt meurtrières que fenêtres, presque sans ébrasement, comme nous en trouvons notamment à la partie ancienne de la cathédrale de Sarlat, à la chapelle St-Jean, à Périgueux, et ailleurs ; la partie qui regarde le sud a été un peu détériorée par la pluie et les mauvais temps, mais cela n'enlève rien à sa solidité, les murs étant très épais. A l'intérieur, la base du clocher forme une sorte de narthex curieusement voûté en arête très surhaussée, forme bizarre qui doit toucher à la fin du xii^e siècle, mais peut-être est-ce une restauration plus moderne ? Deux travées et un chœur à chevet droit complètent ce monument ; ces travées sont éclairées par les étroites baies que nous avons déjà signalées ; leur embrasure laisse apercevoir la grande épaisseur des murs ; ces travées sont déterminées par des colonnes demi-cylindriques cantonnées sur un double pilastre ou pilier qui contre-butte, de concert avec le contre-fort extérieur, la muraille qui a parfaitement conservé son aplomb. Le départ du pendentif se fait sur l'angle saillant du pilastre où s'engage la colonne et forme la section extérieure de l'arc-doubleau des grands arcs et des formerets. Ces arcs sont brisés, surhaussés, ayant perdu toute apparence cintrée et la coupole se porte franchement en avant, dressée sur sa corniche parfaitement cylindrique. Les chapiteaux ne nous offrent aucun ornement ; le tailloir est peu saillant, formé de deux baguettes ; la base est très aplatie, reposant sur un petit socle à pans coupés. La porte est ogivale, mais d'une grande simplicité, ainsi que toutes les autres ouvertures.

Nous croyons que cette église a été construite dans le courant du xii^e siècle ; le château ne vaut pas la peine qu'on s'y arrête.

L'église de Cherval est construite sur le même plan géné-

ral, mais elle est plus longue ayant un clocher sur la façade, trois travées et un chœur ; le chevet droit est percé de trois fenêtres accolées comme à Verteillac ; là aussi les fenêtres de la nef sont étroites ; une série d'arcades feintes rompt la monotonie des murs latéraux ; il n'y a pas de contre-forts, aussi a-t-on été obligé de doubler les pieds droits des arcades à une certaine hauteur pour arrêter l'écartement des murs qui surplombent sensiblement ; la porte est latérale et de la plus grande simplicité. L'intérieur nous offre une série de quatre coupoles à la file ; elles sont bien moins élevées qu'à Saint-Martial ; les colonnes seulement engagées sur un pilastre n'ont pu retenir la poussée des grands arcs ; ces derniers n'ont pas trouvé suffisamment d'épaisseur dans les murs beaucoup trop minces et manquent du contre-buttage de soutiens extérieurs. Le fait est qu'à Viveyrols, par un système bien combiné d'épaisseurs et de piliers intérieurs et extérieurs, les murailles n'ont pas bougé, tandis que dans l'édifice qui nous occupe, leur écartement a fait fendre les coupoles qu'un beau matin on trouvera abattues au milieu de la nef ; nous croyons qu'il y a là une urgente réparation à opérer. Quelques chapiteaux portent des ornements assez grossiers, des têtes humaines, quelques feuillages à crochets ; les bases sont plus rapprochées de la forme attique que celles de Saint-Martial ; une série de dents de scie et de pointes de diamant orne ces bases et se continue sur le pied droit. Une chapelle a été percée dans une des travées vers le dix-huitième siècle, elle est sans intérêt. En somme, ces deux édifices ont les plus grands rapports ; ils ont les mêmes moulures, les mêmes chapiteaux sans ornements, presque frustes ; pour nous, ils sont contemporains, c'est à dire de la seconde moitié du xiii^e siècle ; l'une est bien construite et l'autre mal, et c'est celle-ci qui offre le plus d'intérêt à cause de sa série de coupoles (1). On a eu, il y a quelques années, l'idée malencontreuse de construire près du

(1) Celle du sanctuaire est portée par un cordon orné de billettes ou plutôt de pointes de diamant analogues à celles des piliers de la nef ; la cloche est de 1699.

chevet une mairie ou maison d'école qui masque complètement, pour avoir un laid monument, un monument intéressant. Le château du Bourbet, qui appartient à la famille de Monteil, dont l'hospitalité est légendaire, est un grand édifice en retour d'équerre, reconstruit au siècle dernier, avec de vastes pièces, de belles tapisseries, des plafonds élevés, et quelques restes plus anciens avec des cheminées de pierre d'un bon modèle.

Tout auprès du Bourbet, il est nécessaire de voir, à la Chapelle-Grésignac, les ruines d'une église, et la butte ou motte de Grésignac dont la silhouette se découpe nettement à l'horizon. C'est une longue fortification en terre avec motte dominante à une de ses extrémités, séparée du coteau par une profonde coupure ; cette coupure n'entoure pas toute la motte principale. La déclivité des pentes était la seule défense de cette forteresse que nous croyons du plus haut moyen âge. M. de Taillefer l'a décrite dans le tome I^{er} de ses *Antiquités*, page 197, et lui attribue une origine gauloise.

La position qui était bonne, dominant la vallée assez loin, a dû être occupée à ces deux époques puisqu'on y a trouvé des monnaies gauloises et des objets plus récents, fragments de briques ou de poteries.

Nous nous faisons un devoir de remercier M^{me} de Monteil et notre aimable confrère M. Xavier de Monteil de l'hospitalité qu'ils ont bien voulu nous donner au château du Bourbet, en nous abritant pendant la plus forte chaleur du jour.

VIII

VERTEILLAC.

A Verteillac, nous devons déclarer qu'il ne reste rien à voir que le chevet de l'église qui est ancien avec son mur droit percé de quatre fenêtres, trois et une, un tableau qui ne manque pas de valeur et qui représente un épisode de la vie d'une sainte, sans doute une apparition de la Vierge que nos connaissances réduites en iconographie n'ont pas permis de déterminer. L'église moderne est l'œuvre de

M. Mandin ; M. Mandin est notre confrère et nous n'en pouvons dire que du bien.

Ce monument a de l'ampleur et les détails sont bien traités, nous n'insistons pas. M. le curé nous a reçus avec la plus bienveillante amabilité, et ses excellents rafraîchissements nous ont remis de la poussière et de la chaleur orageuse de cette journée du 21 juillet.

A. DE ROUMEJOUX.

LES GARNISONS DE LIMEUIL ET DE LANQUAIS

A LA FIN DU XVI^e SIÈCLE.

Tout comme le roi, les grands seigneurs faisaient faire des *montres* mensuelles ou trimestrielles de leurs troupes, pour constater, avant le paiement de la solde, la présence des soldats qui y avaient droit. Il nous a paru intéressant de donner l'état de la garnison des châteaux de Limeuil et de Lanquais, d'après l'original de ces petites montres (1). Ces forteresses appartenaient alors à Henri de La Tour, vicomte de Turenne, duc de Bouillon, maréchal de France, la première par héritage paternel, la seconde comme héritier de son oncle à la mode de Bretagne, Galliot de La Tour, mort en 1591, fils de Marguerite de La Cropte, dame de Lanquais. Il est même assez piquant de constater que ce seigneur de Lanquais assiégea la superbe demeure de son parent, ne songeant pas sans doute qu'elle dût lui appartenir un jour. Une enquête faite en 1578 (2) au sujet de cette attaque raconte que, le 24 mars 1577, le vicomte de Turenne et autres protestants étaient venus assaillir le château avec cinq canons qui tirèrent plus de deux cents coups, dont les

(1) Chartrier de Lanquais ; volume de chartes, relié, intitulé : *Lanquais, — sièges, — privilèges.*

(2) Chartrier, *ut supra.*

traces sont encore apparentes sur la façade méridionale. La garnison, composée de vingt-cinq hommes, commandés par le capitaine Lafaurie, résista vaillamment ; mais la tour de la Vitz, où se trouvait la chambre des archives, fut endommagée ; plusieurs titres de la châtellenie furent perdus. Parmi les témoins qui vinrent répondre du fait, devant la justice, se trouvaient Pierre de Bardon, écuyer, sieur de Verdon, de la juridiction de Beaumont, neveu du sieur de Fonroque, prêtre, et Jean de Jayac, écuyer.

« Roolle dessoldats tenans guarnison dans le chasteau de Limeuil, qui ont esté payés de leur monstre pour le presant moys d'aoust, par monsieur de Beauchesne, le vingt cinquiesme dud. mois mil v^e quatre vingt quinze.

Premierement Jehant Courret, caporal	iiii écus.
Bertrand Beausoubre	iiii écus.
Pierre Bousquet, dict Faye	iiii écus.
Joandon Teillet	iiii écus.
Anthoine Berti	iiii écus.
Jehan Redon, dict La Rocque	iiii écus.
Pierre Delolm	iiii écus.
Anthoine Thysier	iiii écus.

» En la presence de moy notaire sousigné... ont esté presents en leurs personnes lesd. Jehan Courret, etc... soldats estans de present en guarnison aud. chasteau de Limeuil, appartenant à monseigneur le duc de Bouillon, mareschal de France. Lesquels ont recoigneu avoir... receu de noble Richard de Beauchesne, ayant charge des affaires de monseigneur..... la somme de xxxii escutz..... En présanced'Anthoyne Delpit, cappitaine et Jehan de Souffroing, recepveur aud. chasteau... (Signé des témoins et de) Lesemaries, notaire royal. »

Même montre au mois de septembre suivant, mais le soldat Thysier n'y figure pas. Celles des années suivantes, 1596 à 1598, nous apprennent que la garnison était sensiblement la même, et touchait la même paie ; cependant celle de novembre 1596 offre cette particularité que le mot *caporal* est rayé après le nom de Courret, et que trois des soldats ont leur nom orthographié différemment, ce sont : Jehan du Teillet, Antoine Bessit et Jehan de La Rocque.

Voici la montre concernant Lanquais, suivie de montres semblables jusqu'en 1598 :

• Roolle des soldats estans en garnison au chasteau de Lanquais à monseigneur le duc de Bouillon, mareschal de France, et lesquelz ont fait montre et reçu leur paye... le 17^e jour de décembre 1595.

• Premièrement à Monsieur de La Roque, cappitaine dud. chasteau à raison de 10 escuts par mois, ce monte pour le present quartier xxx écus.

A Léonard Capdepau, soldat, à raison de iii écus par mois, ce monte xii écus.

A Pierre Latreille, etc. xii écus.

A Jehan Versanne, etc. xii écus.

A Mondon Lhounour, etc. xii écus.

• Par devant nous notaire sousigné... ont esté personnellement constatains Halen de Joas de La Roque, cappitaine aud. chasteau... et... soldats... lesquels... ont reçu de Richard de Beauchesne... es presence de Pierre Brocard, juge de lad. jurisdiction de Lancais... (Signé) Lesemaries, notaire royal. •

La famille de Joas était de la clientèle, si je puis ainsi parler, des La Tour de Turenne. Ne voyons-nous pas, en effet, en avril 1563, la dame de Limeuil et de Lanquais passer un acte avec les habitants de ces châtellenies, par lequel François de Joas (1), écuyer, sieur de La Roque (peut-être le père d'Alain, le capitaine de Lanquais) est député pour poursuivre la confirmation des privilèges de ces lieux (2)? En mai 1472, Louis XI avait déjà confirmé les privilèges de Lanquais à la sollicitation de Jean de La Cropte (3).

Alain de Joas lui-même, pendant les loisirs que lui laissait sa garnison, s'occupait des affaires de ses seigneurs. En 1598, il fut chargé de poursuivre un procès criminel contre un barbier, ou un nommé Le Barbier, à Périgueux et à

(1) La famille de Joas possédait dans Lanquais le petit castel de La Roque, placé sur un éperon rocheux ; elle ne l'a vendu qu'il y a quelques années.

(2) Arch. dép. de la Gironde ; *Cour des Aides*, arrêt du 31 mars 1664.

(3) Chartrier, etc., *ut suprà*, n° 77, et Saint-Allais, XI, 44.

Bordeaux. Dans le long état manuscrit (1) des dépenses qu'il fit pour cela au nom du duc de Bouillon, on relève des détails assez particuliers sur les frais de procédure et autres. Il m'a paru curieux d'en citer quelques-uns.

« Je partis le xx^e decembre 1598 pour m'en aller à Périgueux, d'autant que la Dordogne estoit fort grande, me fallust la passer à Moledier et payer pour le passage 5 sols. »

A la Monzie, le ruisseau était si débordé qu'il doit également le passer en bateau. Sitôt arrivé à Périgueux, il faut donner au clerc du procureur du roi 7 sols 6 deniers, pour « faire commandement au geôlier de ne pas laisser sortir led. barbier » ; puis il baille 1 livre aud. procureur pour qu'il veuille bien examiner la procédure ; il en baille 1 et demie « à Monsieur l'avocat du Roy pour son plaidé. » Messieurs du Parquet ne prenaient donc la parole que moyennant finances. On cite des témoins, mais on surseoit tellement à leur audition, qu'ils reviennent à Lanquais ; il faut leur donner 15 sols pour les engager à retourner à Périgueux. Le prisonnier va être mené à Bordeaux, nouveaux frais : « aux geolliers pour nous délivrer led. prisonnier sans qu'il fust à la conduite, 4 livres ; — pour le droict de garde à 3 sols par jour, 4 1/2 livres ; — pour l'entrée et issüe, 10 sols ; — aux portiers de prison pour leur vin, 15 sols. » Le total fut de 49 écus.

C^{te} DE SAINT SAUD.

LETTRE DE CLAUDE BOURDELIN

A JEAN BRUN, DE BERGERAC.

Nous avons eu plusieurs fois, dans nos procès verbaux, l'occasion de constater que l'apothicaire Jean Brun (2), de

(1) Chartrier, etc., *ut supra*.

(2) D'après l'*Armorial général* de d'Hozier, de 1693, Pierre Brun, apothicaire à Bergerac, qui était de la même famille, portait de gueules à un sautoir d'argent. (Bibliothèque nationale, Mss.)

Bergerac, ami de Jean Rey, du Bugue, était en relations épistolaires avec tous les personnages savants de son temps. La lettre que nous publions aujourd'hui lui est adressée par Claude Bourdelin, chimiste connu (1), originaire des environs de Lyon, qui entra à l'Académie des Sciences en 1666, au moment de sa fondation par Colbert. Les questions de pharmacutique qu'il y traite, un peu trop techniques pour nous, lui semblent dignes de fixer l'attention d'un correspondant aussi instruit.

F. V.

A Monsieur,

Monsieur Brun le Jeune à Bergerac

A Paris le 30^e septembre 1657.

Monsieur,

Vous n'avez que faire de me recommander d'agir en vostre endroit sans compliment puisque ie n'en scay point faire, si ie le pouvois vous m'avez donné une belle occasion pour cela qui est le Rossoli, dont ie vous remercie ; i'en ay distribué a tous ceux que vous m'avez mandé, qui m'ont chargé de vous en faire le mesme de leurs part avec leurs baisemains. Pour ce qui est des marcassites, il les faut mettre dans quelque lieu humide et mesme a la cave, si vous voulez ; elles se chargeront de cristaux qui ne sont autre chose qu'un vitriol qu'il faudra tirer avec de l'aue chaude, puis faire evaporer jusqu'a ce que vous voyez une très forte taincture et pesante ; l'on en peut mettre jusqu'à une dragme dans quelque tisane qu'on donne à tous ceux et celles qui ont des maux de teste, obstructions, pasle couleur et autres de cette sorte. Je ne m'en suis guere servi ; i'en ay seulement fait prendre durant deux mois a une femme qui enrageoit d'un mal de teste continuel : elle en a esté guari avec encore des pilules faites avec l'aloës, mirrhe et mastic, parties esgales ; elle en prenoit tous les soirs 24 grains en se couchant, et le lendemain 18 ou 20 grains dans un boullon ; ell'a este guari de cette sorte. C'est une longue attente que celle des cristaux qui se font aux marcassite ; ie ne vous conseillerrois

(1) Voir le *Dictionnaire historique* de Moréri, édition de 1759, t. II, p. 161 ; les *Œuvres* de M. de Fontenelle, Paris, chez les Libraires associés, 1766 ; tome V, p. 48 ; la *Biographie universelle* de Michaud, etc.

pas trop de vous y amuser, le gout en est tres desagreable. Le sel de Mars que vous avez est cent fois meilleur ; pour le vernix que vous me demandés de M^r Duclos, ie tacheray de l'avoir de luy, si ie le decouvre, vous l'aurés en mesme temps. Si ie pouvois presentement, ie vous enverrois la veritable preparation de l'elixir des propriétés de Paracelce, de mesme que ie l'ay appris et veu faire a mond s^r Duclos (1). Vous serez asscz estonné de ce procedé de travail. S'il vous vient quelque chose dans la pensée et que ie sois assez heureux de vous y pouvoir ayder, disposez entièrement de

Monsieur

Vostre tres humble et tres obeissant
serviteur

BOURDELIN.

Mes baisemains a M^r votre frere s'il vous plaist.

Vous voyez comme ie vous escriis en amis, c'est a dire le plus simplement et dans la plus grande naifveté ; vous en ferez donc de mesme s'il vous plaist. Il faut que ie vous dise que la mode d'à present d'escrire est de ne plus mettre de commencement ny de fin comme si cestoit un billet.

J'oublioit de vous dire que vous m'avez fort obligé d'avoir payé le port de la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'escrire. Si i'avois le temps, ie vous ferois une page entière de compliment pour cela ; ie ne l'ay receue que cinq ou six jours apres le baril pour la raison que le port estoit payé. Souvenez vous, s'il vous plaist, que vous me ferez la faveur de m'escrire de mettre seulement à Bourdelin sans autres qualités. Mandés moy aussy comment ie mettray au dessus des lettres que ie vous escriray.

(1) Samuel Gottereau Duclos, né à Paris dans la première moitié du xviii^e siècle, l'un des premiers membres aussi de l'Académie des Sciences. Devenu médecin du roi, il abjura le protestantisme et se retira en 1685 dans un couvent de capucins où il finit ses jours. Il fut l'un des premiers qui cherchèrent à fonder la matière médicale sur la chimie expérimentale. (*Nouvelle biographie générale* de Firmin Didot, tome XV.)

LES ÉCOLES DU NONTRONNAIS

en 1758.

(RAPPORT DU SUBDÉLÉGUÉ)

Le 12 juillet 1758, M. de Tourny fils, intendant de Bordeaux, écrivait aux subdélégués placés sous ses ordres pour leur demander un état des régents enseignant dans leur ressort, avec des appréciations sur leur orthodoxie, leur moralité et leur capacité.

Les rapports qui lui furent adressés à cette occasion sont conservés aux Archives départementales de la Gironde dans la liasse C. 3097 ; plusieurs concernent le Périgord. Parmi ceux ci, l'état fourni par le subdélégué de Périgueux fait connaître que, dans sa subdélégation, sur les 181 paroisses qui la composaient, 61 possédaient des écoles (1). Celle de Nontron était moins bien pourvue. D'après l'état de M. du Bosfrand, subdélégué, que nous publions ci-dessous avec sa lettre d'envoi, 11 paroisses seulement sur 53 avaient des maîtres d'écoles. Il existait alors en Nontronnais 22 régents dont 8 enseignaient les premiers principes du latin (2) : 4 à Nontron et 4 autres à Mareuil, Saint-Pardoux et Miallet.

Les observations de M. du Bosfrand sur chacun de ces régents sont pleines d'intérêt et nous montrent que, sauf de rares exceptions, ces maîtres d'écoles étaient de fort honnêtes gens dont la science, peu étendue assurément, était bien suffisante pour les besoins des villageois du temps ; l'un d'eux, noté d'une façon si pittoresque : « paresseux par inclination, régent par nécessité, d'un fort bon caractère », semble incarner le type du bon vivant.

Roger DROUAULT.

(1) Renseignements fournis, dit le subdélégué, par le chanoine maître-école du diocèse.

(2) Enseigne la grammaire, écrit M. du Bosfrand ; cette acception du mot « grammaire » s'est conservée dans l'expression *classes de grammaire*.

I

Nontron, ce 30 juillet 1758.

MONSEIGNEUR,

J'ai l'honneur de vous envoyer l'état des régents établis dans les villes et paroisses de ma subdélégation que vous désirez par la lettre dont vous m'avez honoré le douze de ce mois. Les notes que je rapporte dans la colonne d'observation, d'après les témoignages de personnes dignes de confiance, vous feront connoltre la religion, conduite et capacité des régents qui ne sont pas capables d'inspirer à la jeunesse qui leur est confiée, rien de contraire à la pureté du christianisme.

J'ai l'honneur d'être avec un profond respect,

Monseigneur,

Votre très humble et obéissant serviteur,

Du BOSFRAND.

II.

*ETAT des régents établis dans les villes et paroisses de la
subdélégation de Nontron.*

Subdélégation de Nontron.

NOMS des Villes et Paroisses	NOMS et surnoms des Régents	OBSERVATIONS
Nontron.	François BLANCHETON	Enseigne la grammaire avec fruit et professe la religion catholique avec autant d'édification que sa conduite est sage et réglée.
id.	Louis RICHARD	Plein de religion et de piété, mais n'a pas un grand talent pour enseigner les premiers principes de la grammaire, aussi a-t-il peu d'écouliers.
id.	Jean ARBONNEAU	Enseigne la grammaire avec assiduité et professe la religion catholique avec autant d'édification qu'il est sage et réglé.
id.	Etienne FAURIEN	Professe la religion catholique avec édification ; sa conduite est autant sage

et réglée qu'il est capable d'enseigner la grammaire à laquelle il se consacre depuis peu de temps.

Nontron.	Pierre RASTINEAU	Apprend à lire et à écrire, professe la religion catholique et tient une conduite réglée.
id.	François RIBADEAU	Apprend à lire et à écrire, professe la religion catholique et tient une conduite réglée.
id.	Léonard GAUTIER	Apprend à lire et à écrire, professe la religion catholique et tient une conduite réglée.
Mareuil.	Pierre CHANCEL DE TERMIÈRE	Enseigne la grammaire avec applaudissement, professe la religion catholique avec édification, mais sa réputation vient d'être noircie pour avoir voulu abuser d'une veuve. Les honnêtes gens se persuadent que c'est une pure calomnie.
id.	PUTRENIER	Professe la religion catholique, tient une conduite réglée et n'est pas fort capable d'enseigner les premiers principes de la grammaire.
La Roche-beaucourt.	BEAUPRÉ	Apprend à lire et à écrire quoiqu'il ne soit fort capable; professe la religion catholique et tient une conduite réglée.
St-Pardoux-la-Rivière.	Jean MARBOUTIN (1)	Professe la religion catholique, tient une conduite assez réglée (2); mais son zèle est si fort ralenti qu'il néglige entièrement ses écoliers quoiqu'il soit capable de les instruire et leur enseigner les principes de la grammaire.
id.	Jean BARBARIT (3)	Apprend à lire et à écrire, de saine religion, bonnes mœurs et attentif à l'éducation de la jeunesse.

(1) Il se qualifie dans les actes d'état-civil de Saint-Pardoux de *regent latiniste* ou de *precepteur du latin*.

(2) Il eut souvent maille à partir avec ses voisins.

(3) Jean Barbarin, maître-ès-arts.

- Abjat-de-Nontron.** **Pierre VAUDON** Apprend à lire et à écrire sans en avoir le talent ; professe la religion catholique et tient une conduite réglée.
- Saint-Saud.** **Daniel MARTINOT** Apprend à lire et à écrire sans en avoir le talent ; professe la religion catholique et est de bonnes mœurs.
- Augignac.** **Jean RONDARIE** Apprend à lire et à écrire quoiqu'il ne soit pas fort capable ; professe la religion catholique avec édification et tient une conduite réglée.
- Champniers.** **Nicolas GIGNAC** Apprend à lire et à écrire ; paresseux par inclination et régent par nécessité ; professe la religion catholique et est d'un fort bon caractère.
- Bussière-Badil.** **Lazare COMMENÇAS** Apprend à lire et à écrire ; professe la religion catholique, est de bonne conduite et hors de portée d'inspirer à la jeunesse des sentiments contraires à la religion.
- id.** **Pierre MOUSNIER** Apprend à lire et à écrire ; est de saine religion et de bonne conduite.
- Busserolles.** **Antoine et Pierre MOUSNIER** D'une capacité suffisante à apprendre à lire et à écrire ; professent la religion catholique avec édification et tiennent une conduite la plus sage.
- Miallet.** **Pierre RICHARD** Agé de 20 ans, de la religion catholique et d'une bonne conduite ; enseigne les premiers principes de la grammaire.
- id.** **Jean DE MAUMONT** Apprend depuis 25 ans à lire et à écrire ; est de saine religion et de bonne conduite.
-

INSTALLATION DE M^{re} D'ALBARET,

ÉVÊQUE DE SARLAT,

EN SON ÉGLISE CATHÉDRALE.

(1778).

Hodie vigesima octava mensis februarii, anno Domini millesimo septingentesimo septuagesimo octavo, ante portam majorem ecclesiæ cathedralis Sarlati, vulgo nuncupatam del Peyrou, existentibus subtus dictam portam honorabilibus, venerabilibus et discretis dominis viris Joanne Baptista de Formigier de Beaupuy decano, Vincentio de Chaunac præposito, Joanne de Grezel archidiacono de Marquay, Guilhelmo de Pignol de Lacarriere, Antonio Reynal de Lalande, Antonio Josepho Goudin de Pauliac, Petro de Marquayssat, Joanne de Bar, Francisco de Montalembert, Antonio Bergade, Marco-Antonio de Tapinoix de Betou, Petro Roux et Joanne Baptista Thiebault, canonicis dictæ ecclesiæ cathedralis Sarlati, munitis suis pluvialibus, et habentibus super quamdam tabulam reliquias dictæ ecclesiæ, spectantibus adventum reverendi in Christo patris et domini domini Josephi-Anna-Lucæ d'Albaret, miseratione divinâ et Sanctæ Sedis apostolicæ gratiâ Sarlatensis episcopi, eorum patris, qui introitum dictæ ecclesiæ facere decreverat, qui quidem reverendus associatus pluribus nobilibus dominis et aliis notabilibus personis existentibus ante dictam portam, et dictam ecclesiam introire cupiens, dicti canonici organo dicti Joannis Baptistæ de Beaupuy decani dixerunt, et demonstraverunt dicto reverendo domno episcopo quod in dictâ ecclesiâ sunt plura privilegia, statuta, et libertates quæ in quolibet adventu eorum futuri pastoris, idem futurus pastor antequam recipiatur per dictos canonicos tenetur jurare ea tenere, custodire, et observare, quæ dictus de Beaupuy decanus ibidem vivâ voce narravit et declaravit, requisivitque ipsa tenere et observare, ut sui prædecessores inconcussè tenuerunt et observaverunt, et dicto reverendo exhibuit certa statuta et privilegia, qui quidem reverendus audita dictâ remonstratione dicit velle tenere et observare dicta privilegia, et ore suo protulit formam receptionis et juramenti in modum qui sequitur.

Ego Josephus-Anna-Luca d'Albaret, sacri consistorii, regis consiliarius, episcopus et dominus Sarlatensis, promitto et juro hanc ecclesiam cathedralem Sarlatensem sponsam nostram, canonicosque ejus-

dem in suis juribus prerogativis, libertatibus, statutis et consuetudinibus laudabilibus in quibus ipsa ecclesia et canonici ejusdem sunt et fuerunt tam per se, quam per eorum prædecessores, tenere, et ipsa jura, statuta, libertates, prerogativas, et consuetudines laudabiles prædictas custodire, nec ipsas, per nos, seu aliam interpositam personam infringere, seu infringi facere nec permittere quovis modo.

Quo juramento more assueto præstito, dicti domini decanus et canonici dictum dominum Josephum-Annam-Lucam in eorum episcopum et pastorem receperunt, reliquias osculo dederunt, et in pompam infra dictam ecclesiam, cantando *Te Deum laudamus* et ad majus altare associaverunt. De quibus præmissis omnibus et singulis fuit dictis partibus respectivè concessum instrumentum, anno, die et loco prædictis, præsentibus magistris Michaelle Secondat, et Joanne Ludovico Cambon, presbiteris et præbendariis dictæ ecclesiæ cathedralis, pluribusque aliis Sarlati habitatoribus, testibus ad hæc vocatis.

Signé : † JOSEPHUS-AN. L., episcopus Sarlatensis.

L'abbé DE BEAUPUY, decanus.

MONTALEMBERT, canonicus et syndicus non approbans qualitatem domini Sarlatensis quam quam sibi ut supra voluit vindicare reverendus dominus episcopus per illa verba, episcopus et dominus Sarlatensis, quia domini canonici sunt condomini prædictæ villæ Sarlati, una cum dicto domino episcopo, pro ut patet in transactione facta inter abbatem Bernardum, conventum et consules dictæ civitatis Sarlati.

SECONDAT, prêtre ; CAMBON, GAUSSEN, notarius regius.

Pour copie conforme :

LOUIS CARVÈS.

(Archives des notaires de Sarlat.)

V A R I A .

LETTRES DE PROSPER BRARD,

minéralogiste,

A L'ABBÉ AUDIERNE.

I

Le Lardin, 24 février 1835.

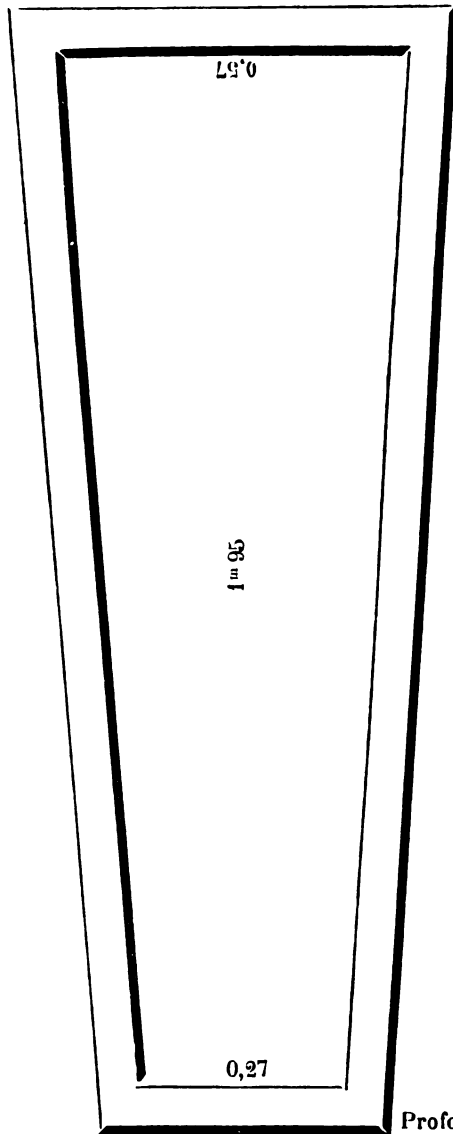
Monsieur et bon ami,

J'ai appris avec le plus grand plaisir la nouvelle distinction qui était due à vos talents divers et en particulier à cet esprit de saine critique et de bonne observation qui vous sont naturels. C'est pour commencer à vous occuper de mille choses qui n'en valent pas la peine, ainsi que cela vous arrivera sans doute bien souvent, que je vous adresse le trait des deux tombeaux de pierre qui ont été découverts à quelques pas du champ où l'on a trouvé 2 Honorius en or, à la Boissière. Parmi les ossemens que l'on a trouvés dans ces deux cuves sépulcrales dont les couvercles étaient brisés et dérangés, l'on a rencontré trois pièces de fer profondément rouillées, mais dont les faces extérieures présentent des découpures d'argent en feuilles qui dénotent une riche damasquinure; l'une de ces 3 pièces est la garde d'une épée plate ou plutôt d'une dague, et les 2 autres appartiennent, je crois, à la partie articulée des cuirasses du temps; du reste, point d'inscriptions, point de vases, point de médailles.

Permettez-moi de vous rappeler que vous avez eu la bonté de me promettre le tableau de l'état ecclésiastique du département pour le 1^{er} avril prochain, époque où j'espère avoir le plaisir de vous voir et de vous renouveler l'assurance des sentiments distingués et du bien sincère attachement de votre tout dévoué serviteur,

P. BRARD.

Veuillez présenter l'hommage de mon profond respect à Monseigneur et ne pas oublier tout ce qui a trait aux écoles chrétiennes et aux petits et grands Séminaires.



Tombeau de pierre calcaire trouvé près la Boissière, le 17 février 1835. Il y en avait 2 pareils. Les couvercles étaient enlevés et cependant on y a encore trouvé des ossements humains et plusieurs pièces de fer très rouillées, mais qui semblent avoir appartenu à des armures

richement damasquinées en argent, car les ornemens de ce métal sont encore bien conservés.

P. BRARD.

II

Lardin, 15 juin 1835.

Monsieur l'Abbé,

J'ai recueilli un fait assez curieux pendant mon dernier voyage à Périgueux, mais il faut le constater et le mettre hors de doute. Voici ce dont il est question.

Il paraît certain qu'il a existé à Périgueux deux palmiers dattier de sexe différent; l'individu femelle aurait existé pendant longtemps dans le jardin du grand Séminaire, occupé aujourd'hui par les Casernes, l'individu mâle à quelque distance de là, mais dans un lieu que je n'ai pas encore pu découvrir.

Pendant dix années, m'a-t-on dit, l'individu femelle a produit des dattes et tout à coup il devint stérile. L'abbé Lebeuf, académicien, passant par Périgueux, fut consulté sur ce changement subit et il ne balança point à assurer, sans l'avoir vu, qu'il avait dû exister aux environs un palmier mâle que l'on aurait abattu ou qui serait mort accidentellement; que de ce voisinage et de cette disparition il était résulté la production des dattes et la stérilité. C'était un M. Laromiguerre, professeur de botanique à l'Ecole centrale du Département, qui rapportait ce fait en parlant des plantes dioïques et de leur fécondation à distance, et c'est un de ses élèves qui me l'a raconté. Vous voyez, Monsieur l'abbé, que tout cela n'est qu'un oui dire passé par deux ou trois langues et que, pour rapporter ce fait, il faut qu'il soit appuyé sur de meilleures preuves. J'en ai cependant déjà une entre les mains qui dépose matériellement en sa faveur, c'est un rameau de ce palmier conservé par curiosité et qui m'a été remis par M. Seguy, pharmacien.

On m'a dit aussi qu'il existait, à Sarlat, un chanoine fort âgé qui aurait peut-être eu connaissance de ce palmier et surtout de celui du jardin du grand Séminaire. Voudriez-vous donc avoir la bonté, Monsieur, de m'aider à constater ce fait, qui prouverait jusqu'à l'évidence que notre climat est assez tempéré pour se prêter à la culture des plantes les plus méridionales. Il serait donc essentiel de savoir d'abord si le fait est vrai; — s'il y avait un ou deux palmiers; — si les dattes arrivaient à maturité (ce qui n'est pas probable, car les palmiers d'Hyères ne peuvent point amener leur fruit à ce point de perfection);

— s'ils étaient abrités ou en plein vent ; — quel était leur grosseur et leur hauteur à peu près ; — qui les planta, à quelle époque, et qui causa leur mort.

Il faut bien compter sur votre extrême obligeance et sur votre zèle pour tout ce qui est utile, pour oser vous importuner ainsi, Monsieur, aussi j'espère que vous m'excuserez et que vous voudrez bien agréer la nouvelle assurance de la haute considération de votre dévoué et affectionné serviteur,

P. BRARD.

Veuillez avoir la bonté de présenter mes salutations respectueuses à Monseigneur.

III

Lardin, 29 janvier 1838.

Monsieur l'Abbé,

Je viens vous rappeler votre aimable promesse ; mon travail avance et je vais devenir un peu plus pressant auprès des personnes qui ont eu la bonté de me promettre de m'aider. Vous n'avez point oublié que j'attends de votre obligeance un résumé bien concis de l'histoire du Périgord, l'époque gauloise, l'invasion romaine, et les divers gouvernemens qui s'y sont succédés jusqu'à nos jours avec des dates aussi précises que possible. Voilà, ce me semble, tout ce qu'il est indispensable de dire dans une statistique par rapport à l'histoire du pays dont la statistique n'est que l'histoire physique à une époque donnée.

Je vous avais également prié de me dire en quoi consistaient les moyens d'instruction pour la classe pauvre avant notre première Révolution ; il y avait, je crois, des frères de la Doctrine comme aujourd'hui, sinon partout du moins dans les principales villes de la province. M. Jouannet m'a procuré le tableau des collèges et pensions, mais je n'ai rien pour la classe indigente.

Je ne saurais croire qu'il n'y eut absolument rien, surtout dans les villes. Voilà, Monsieur, ce que je viens demander à votre obligeance accoutumée, espérant que vous voudrez bien ne pas me refuser l'appui de votre vaste érudition et de la connaissance parfaite du pays qui nous intéresse tant l'un et l'autre.

En attendant cette nouvelle preuve d'intérêt, je vous prie, Monsieur l'Abbé, de vouloir bien agréer la nouvelle assurance de ma parfaite considération et de mon bien sincère attachement.

P. BRARD.

Terrasson, 25 mars 38.

Monsieur et bien bon ami,

Vous avez parfaitement compris ce qu'il convenait de dire pour la partie historique du Département dans un ouvrage tout de chiffres, et je vous remercie de m'avoir donné cette nouvelle preuve de complaisance et d'attachement pour moi. Je changerai bien peu de chose à ce document et encore ce ne sera que pour pouvoir l'enchasser dans l'introduction.

Je viens de parcourir une partie de la Bourgogne et du Bourbonnais et j'aurais bien voulu pouvoir en rapporter quelques-unes de ces belles couches de houille qui font la fortune de ces contrées et dont nous sommes jusqu'ici tout à fait privés ; enfin patience, la partie n'est pas encore tout à fait perdue, il nous reste encore de l'espoir, car les plaines de Condat et de Terrasson, ainsi que la vallée de Rastignac, n'ont point été sondées, et si Dieu me prête vie, cela ne se passera pas en conversation.

En attendant le plaisir de vous voir et de vous remercier de vive voix, je vous prie, Monsieur, d'agréer l'assurance de mon bien sincère attachement.

P. BRARD.

P.-S. — Je me suis procuré un document très officiel sur les établissements d'instruction publique qui existaient avant 89, mais je n'ai rien pour l'instruction élémentaire primaire, et par conséquent je vous confirme ma prière à ce sujet.

NÉCROLOGIE.

RENÉ DE MANTHÉ.

Bien que notre regretté confrère fût extrêmement jeune, vingt-deux ans à peine, sa perte n'en sera pas moins sensible, car René de Manthé avait devant lui un brillant avenir. Il est fort rare de trouver, chez un jeune homme de son âge, une telle ardeur au travail et un tel acquis. D'une honorable famille de Mussidan, qui n'avait rien négligé pour son éducation, M. de Manthé promettait encore plus qu'il n'avait tenu. Il avait terminé au lycée de Bordeaux de sérieuses études commencées au collège Saint-Joseph de l'érieux, puis, tout en suivant l'école des Beaux-Arts de cette pre-

mière ville, il s'était adonné aux recherches historiques et archéologiques d'une façon si consciencieuse que malgré ses dix-neuf printemps, la Société d'archéologie de Bordeaux l'avait nommé son secrétaire. Il fit alors paraître dans son recueil une monographie fort bien faite intitulée : *La baronnie de Capian et le prieuré d'Artolée*.

Mais Paris l'attirait ; il était venu s'y fixer depuis dix-huit mois, quand une fièvre muqueuse, aggravée d'une méningite, l'emporta en quelques jours. L'avis de tous est que le surmenage intellectuel l'avait débilité et que la maladie eut vite raison d'un corps usé par l'étude.

En effet, quinze mois à peine de préparation lui avaient permis de subir d'une façon brillante les examens d'entrée aux Ecoles des Hautes-Etudes et du Louvre. Il menait tout de front. Ceux qui le voyaient chaque jour aux *Manuscripts* de la Bibliothèque nationale fureter dans les vieilles chartes périgourdines, pouvaient croire qu'il ne songeait qu'à recueillir des documents pour l'histoire de la châtellenie de Saussignac, qu'il nous réservait (et que ses parents veulent bien nous promettre), ou aider deux de ses confrères dans la publication de la *Généalogie de Bideran*, qu'il signa avec eux et qui parut le jour de sa mort. Mais, rentré dans son domicile de la rue Lagrange, il étudiait d'autres matières plus ardues et plus délicates. Là, il préparait ses examens, et les piochait, — qu'on me permette l'expression, — avec la conscience scrupuleuse qu'il apportait en tout. D'un autre côté, les questions sociales qui agitent tant notre société, étaient loin de lui être indifférentes. Son enthousiaste jeunesse, son esprit droit et généreux l'empêchaient de voir l'abîme ouvert aux pieds de ceux qui se laissent entraîner par les sophismes d'une foule sceptique et trompeuse. M. de Manthé avait en cela, comme en tout, des idées larges, fécondes, mais personnelles et originales tout à la fois ; il avait une honte instinctive de la banalité.

Que nos modestes, mais sincères, regrets adoucissent le cœur ulcéré d'une mère éplorée et d'un père frappé par la mort soudaine de ce fils unique que Dieu notre seul et vrai Maître a enlevé aux grandes espérances terrestres qu'on était en droit de fonder sur lui.

A. S.

Deux planches accompagnent cette livraison : la 1^{re} représente la Ville de La Tour Blanche en 1835 ; — et la 2^e, l'Eglise de Léguillac-de-Cercles.

Le Gérant responsable : J. BOUNET.

TABLE

ALPHABÉTIQUE ET ANALYTIQUE

DES PRINCIPAUX NOMS ET MATIÈRES

Contenus dans le Tome XXIII (1896)

DE LA SOCIÉTÉ HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE DU PÉRIGORD

Par A. DE SAINT SAUD, membre de la Société.

SOMMAIRE :

	Pages.
Statuts de la Société.....	5
Liste des membres de la Société.....	9
Séances mensuelles : du 5 décembre 1895.....	31
— du 2 janvier 1896.....	40
Compte de gestion du trésorier (exercice de 1896).....	50
Séances mensuelles : du 6 février 1896.....	85
— du 5 mars.....	96
— du 2 avril.....	177
— du 7 mai.....	187
Assemblée générale du 27 mai.....	237
Séances mensuelles : du 2 juillet.....	246
— du 6 août.....	317
— du 3 septembre.....	326
— du 1 ^{er} octobre.....	385
— du 5 novembre.....	395
Le plan d'une Abbatale de religieux Augustins en Sar- ladais (M. J. MANDIN).....	52
Testament de Géraud de Malayoles (1272) (M. Ferd. VILLEPELET).....	56
Soumission des Croquants (septembre 1595) (M. A. DUJARRIC- DESCOMBES).....	64

Régiments périgourdins (M. le marquis DE SAINT-ASTIER DES BORIES).....	66
Lettre de Du Pré de Saint-Maur, intendant de Guienne, à Joly de Fleury, ministre des finances, relativement aux inondations de 1783, en Périgord (M. Paul HUET).....	76
Vente, par Pierre Regnaud à Hélié, son frère aîné, d'une borderie appelée Larnaudie (M. le marquis d'ABZAC DE LA DOUZE).....	106
La collégiale de Saint-s ti er (M. A. DE ROUMEJOUX).....	108
Causerie archéologique. — Eglise de Saint-Astier. — Château de La Roque (M. le baron DE VERNEILH).....	113
Vieux <i>Sints</i> périgourdins (M. Roger DROUAULT).....	121
Prise de possession de l'évêché de Sarlat par M ^{re} de Mon- tesquiou (M. Louis CARVÈS).....	163
Le pape Urbain V est-il issu d'une famille périgourdine ? (M. Joseph MALLAT).....	198
Assense aux frères Pécout, par Guillaume Adhémar, prieur commendataire de Lafaye, du moulin de Sieurac, situé dans la paroisse de Razac, du 1 ^{er} novembre 1481 (M. le marquis d'ABZAC DE LA DOUZE).....	201
Causeries archéologiques. — La porte de Bannes. — La cheminée de Rognac (M. le baron DE VERNEILH)..	203
L'impôt sur le revenu sous l'ancien régime (M. le marquis DE CUMOND).....	213
Pièces relatives aux diverses communautés religieuses de Montpazier (M. Gustave CHARRIER).....	214
Procès-verbal de la bénédiction des cloches de l'église de Saint-Vincent-de-Cosse (M. Louis CARVÈS).....	231
La société périgourdine au temps de Bertrand de Born (M. R. DE BOYSSON).....	268
Vente, par Hélié Pelete à Hélié de Landric et à Marie du Puy, de la quatrième partie du tènement de Lauterie (M. le marquis d'ABZAC DE LA DOUZE).....	288
La Filolie (M. le baron OBERKAMPFF DE DABRUN).....	290
Ordonnance et règlement de police de la ville de Sarlat du 18 avril 1716 (M. Louis CARVÈS)....	291
Autel du chapitre dans la cathédrale de Saint-Front (M. Amédée GRENIER).....	296

Excursion à la grotte de la Mouthe, près les Eyzies (M. FÉAUX)	335
Le château du Claud (M. A. DE ROUMEJOUX).....	346
Les Gontaut-Biron et les Réformés de Salignac (M. BEAUNE)	347
Traité pour la refonte de la cloche de Cercles (M. DUJARRIC- DESCOMBES).....	373
Liste des ci-devant nobles qui ont protesté contre le décret du 19 juin 1790 (M. Louis CARVÈS).....	376
Neuvième excursion archéologique (MM. le marquis DE FAYOLLE et DE ROUMEJOUX).....	406
Les garnisons de Limeuil et de Lanquais à la fin du xv ^e siècle (M. le comte DE SAINT SAUD).....	425
Lettre de Claude Bourdelin à Jean Brun, de Bergerac (M. F. V.).....	428
Les écoles du Nontronnais en 1758 (M. Roger DROUAULT).	431
Installation de M ^{re} d'Albaret, évêque de Sarlat, en son église cathédrale (M. Louis CARVÈS).....	435

VARIA.

Passage du roi Charles IX en Périgord (1565) (M. le vicomte DU RIEU DE MAYNADIÉ).....	79
Correspondance bibliographique et archéologique (Lettres de MM. Léon Lapeyre, de Merliac et Morteyrol)	172
Lettres de M. de Mourcin à MM. Dumonteil, de Douchapt.	232
Archéologie. — Mon 1122 ^e sonnet (M. Ludovic SARLAT)..	234
Congrès archéologique du 3 au 11 juin 1896 (M. A. DE ROUMEJOUX).....	303
Extrait d'une nouvelle bibliothèque mise en vente à Péri- gueux en 1741 (M. Charles AUBLANT).....	378
Lettres de M. de Longpérier, membre de l'Institut, à l'abbé Audierne.....	379
Lettres de Prosper Brard, minéralogiste, à l'abbé Audierne.	437

DESSINS DU TOME XXIII.

✓ Façade et transepts de l'église de Saint-Amand-de-Coly....	52
✓ Plan intérieur de ladite église.....	54

✓ Eglise de Saint-Astier (Côté méridional).....	112
✓ Château de La Roque, en Sarladais.....	116
✓ Porte du château de Bannes.....	204
✓ Cheminée du château de Rognac.....	208
✓ Château de La Filolie (commune de Saint-Amand-de-Coly.	290
✓ Autel du chapitre de Saint-Front.....	297
✓ Château du Claud (commune d'Eyvigues).....	346
✓ Cheminée du château du Claud.....	347
✓ La Tour-Blanche en 1835.....	415
✓ Eglise de Léguillac-de-Cercles.....	417

NÉCROLOGIE.

M. le marquis de Casteras-Seignan (M. Amédée GRENIER)..	82
M. Jean Dufour.....	172
M. Grellet-Balguerie (M. D.-D.).....	174
M. le marquis de Bourdeille (M. D.).....	235
M. Ferdinand Millet-Lacombe (M. E. R.).....	309
M. le marquis de Sainte-Aulaire (M. le baron DE VERNEILH).	309
✕ M. Leo Drouyn.....	314
René de Manthé (M. A. S.).....	441



Abbayes, couvents, prieurés. — Divers, 60-2 ; — voir *Cadoun, Ligueux, Montpazier, St-Amand-de-Coly*.

Abjat, canton de Nontron. — Cloche, 162 ; — instituteur en 1758, 434.

Abzac (Famille d'). — Régiment de La Douze, 68 ; — par-rainage de cloches, 139, 153 ; — alliance avec les Méricat, 416.

Abzac (Marquis d'). — Copie de ventes, 106, 288. — *Id.* d'absence, 201.

Adhémar (Famille d'), 201.

Agonac. — Cloche, 132.

Ajat, cant. de Thenon. — Cloche, 163, 401.

Albaret (Mgr d'). — Son installation en 1778, 435.

Alméric. — Périgourdin en Espagne, 89.

Anglais en Périgord, 329.

Anglars (Famille d'). — Alliance avec celle de Chilaud, 100 ; — demoiselles d'A. reçues à St-Cyr, 263 ; — château du Claud, 347.

Anianus, év. de Périgueux, 247.

Anoblissements. — Famille Morand, 196.

Anthropologie. — La grotte de La Mouthe, 323, 335.

Antiquités, voir *Périgueux et Sculptures*.

Appe (Saint). — Vie, 100.

Archevêques de Bordeaux. — Seigneurie de Saint-Cyprien, 47.

Architecture. — Etude sur Saint-Amand-de-Coly, 52-6, 393 ; — église de Sablonceaux, 86 ; — Saint-Astier, 108, 113 ; — arch. bretonne, 304 et suiv. ; — monuments aux environs d'Excideuil, 399 ; — égl. de Preyssac et de La Monzie, 400 ; — de Lisle, de Brassac, etc. ; voir l'excursion annuelle de la Société.

Arlot (Famille). — Baronnie de Fages et co-seigneurie de Saint-Cyprien, 47 ; — cloche de Frugie, 143.

Armée, armes et questions militaires. — Hache néolithique, 34 ; — pierres bretonnes, 307 ; — montres, 425 ; — a. diverses, 437 ; — voir *Régiments*.

Armoiries, 130 ; — famille Morand, 197 ; — famille Grimoard, 199 ; — famille de Tricard, 210. — a. des Aydie, 263 ; — famille de La Filolie, 291.

Aublant (Charles). — Ecrit satirique, 244 ; — vente d'une bibliothèque, 378 ; — biographie de Courtois, 403.

Aubusson (Famille d'), 397.

Audierne (Abbé). — Lettres de P. Brard, 437.

Augeard (Famille d'), 330.

Augiéras (Mr). — Cloche de Paussac, 389.

Augignac, canton de Nontron. — Cloche, 162 ; — instituteur en 1756, 434.

Augustins (Religieux.) — Saint-Amand-de-Coly, 53, 302.

Autographes. — Du comte de Sainte-Aulaire et du prince de Talleyrand, 33 ; — divers, 42-3, 102, 324, 330, 397.

Aydie (Famille d'). — Régiment de Ribérac, 69 ; — le comte d'A., écrivain, 239 ; — armoiries, 263.

B

Bacalan (Famille de), 353.

Bagnac, com. d'Atur, — Enceinte fortifiée, 35.

Bannes, commune de Beaumont. — Porte du chât., 203.

Bardon (Famille de), 426.

Bareau (Anatole). — Incendie des Cordeliers d'Excideuil, 92.

Barrière (Famille de), 106.

Beaulieu (Famille de). — Chât. de La Filolie, 291.

Beaune (Joseph). — Mémoire sur Salignac et les Gontaut, 94, 347.

Beupoil (Famille de). — Autographes du comte de Sainte-Aulaire, 33 ; — régiment de Saint-Aulaire, 73 ; — le marquis de Sainte-Aulaire, 309.

Beaupouyet, cant. de Mussidan, 62.

Beauroyre (Famille de). — Jeanne et Marie-Anne reçues à Saint-Cyr, 263 ; — chât. de La Filolie, 291.

Beaux-Arts, voir *Congrès, Musée, Peintures*.

Belcier (Famille de). — Marie-Anne, reçue à St-Cyr, 263.

Béler (Albéric de). — R. de Bouillé, gouverneur de Périgueux, 191.

Bergerac. — Inondation de 1783, 77 ; — entrée de Charles IX, 80 ; — opuscule concernant B., 87 ; — maison d'éducation, 397.

Bibliographie. — Du Périgord, 94 ; — renseignements bibliographiques, 166-72 ; — vente d'une bibliothèque à Périgueux en 1741, 378.

Bideran (Famille de). — Généalogie, 320.

Boisserie de Masmontet (Edmond). — Généalogie de Bideran, 320.

Bonneval (Famille de). — Seigneurie de Saint-Jean-de-Côle, 144-9.

Born (Bertrand de), 183, 268-88.

Bosredon (Ph. de). — *Sigillographie du Bas-Limousin*, 330 ; — récompense, 388.

Botanique. — Palmiers datiers à Périgueux, 439.

Bouchard (Famille). — Mort de David B., 407.

Bouillé (Reynéy de), gouverneur de Périgueux, 191.

Boulzac, cant. de St-Pierre-de-Chignac. — Cloche, 153.

Boulouneix, cant. de Champagnac. — Cloche, 139.

Bourbet (Le), commune de Cherval, 424.

Bourdeille (Famille de). — Monument à Brantôme, 32, 88 ; — publication des poésies inédites de Brantôme et son portrait, 39 ; — Henri de B. et les Croquants, 64-6 ; — régiment de Brantôme, 67 ; — *id.* de Bourdeille, 69-72.

Bourdeille (Marquis de). — Décès et nécrologie, 97, 235.

Bourdalin (Claude). — Lettre à J. Brun, 428.

Boychet (Guillaume de), 63.

Boyer (Jean), religieux de Cadouin, 240.

Boysson (Richard de). — Etude sur la *Société périgourdine* . . . , 183, 268.

Brantôme. — Cloches, 148, 163.

Brard (Prosper). — Lettres à l'abbé Audierne, 437.

Brassac (Régiment de), 68.

Bretagne. — Congrès de la Soc. franç. d'archéol., 303.

Bretenos, com. de Campagne, 260.

Brétenoux (Mgr de). — Note sur cet évêque, 259.

Bruc, canton de St-Astier, 60.

Brugière (Chanoine), 61 ; — dates des cloches, 188 ; — *Virgini paritura*, 193.

Brun (Jean). — Lettre de N. Lefebvre, 105 ; — lettre de Claude Bourdelin, 244, 428.

Bruneysart. — Prieuré inconnu, 61.

Bugeaud (Famille). — Lettres du duc d'Isly à ses parents, Ambroise et Patrice, 43.

Busserolles, cant. de Bussière. — Instituteur en 1758, 434.

Bussière (Georges). — *Inauguration du monument* . . . à Brantôme, 32.

Bussière-Badil. — Cloche, 144 ; — instituteur en 1758, 434.

C

Cadouin. — Chartes concernant l'abbaye, 240.

Campsegret, canton de Villambard, 60.

Capdrot, cant. de Montpazier. — Vierge vénérée, 387.

Carbonnières (Famille de). — Alliance avec celle de Gérard, 90 ; — quittance de Jean de C., 397.

Carrier (Abbé). — Plan de l'égl. de St-Amand-de-Coly, 182 ; — note sur ce monastère, 322.

Carrier (Famille), 416.

Cars (Famille des). — Chât. de La Filolie, 291.

Carvès (Louis). — Evêché de Sarlat, 163 ; — cloche de St-Vincent-de-Cosse, 231 ; — ordonnance de police, 291 ; — liste de nobles protestataires, 376 ; — installation de M^{sr} d'Albaret, 435.

Castéras-Seignan (Marquis de). — Décès, 40 ; — notice nécrologique, 82-4.

Caumont (Famille de). — Autographe, 42 ; — régiments de Tonneins, de La Force, de Cugnac, 69, 70, 73 ; — lettre du maréchal de La Force, 322.

Celles, cant. de Montagnier. — Cloche, 188.

Céramique. — Objets divers, 46, 197.

Cercles, cant. de Verteillac, 325, 373, 414.

Chabaneau (Camille). — Chevalier de la Légion d'H., 43, 87.

Chabans (Famille de). — Parainage de cloches, 151-2.

Champagnac-de-Bélair. — Cloche, 162.

Champagne, cant. de Verteillac. — Cloche, 153.

Champniers, cant. de Bussière. — Cloches, 142, 163 ; — instituteur en 1758, 434.

Champs-Romain, cant. de St-Pardoux. — Cloche, 161.

Chancel (Famille de). — Lettre de Lagrange-C., 182.

Chancelade, canton de Périgieux, 60.

Chansons. — Voir *Musique*.

Chantageline, com. de Mensignac, 60.

Chapt (Famille de). — Portrait, 99 ; — 150 ; — chât. de La Filolie, 291 ; — inventaire de Puyguilhem, 403.

Charles IX. — Voyage en Périgord, 79-81.

Charrier (Gustave). — Pièces sur Monpazier, 94, 214-31 ; — spécimen d'impression, 259.

Chasanhol (Famille), 63.

Chaumont (Famille de). — Hugues de C., 243.

Cherval, cant. de Verteillac. — Eglise, 422.

Chevalier (Famille de), 73.

Chilhaud (Famille de), 104.

Claud (Le), chât., com. d'Eyvigues, 346.

Clédât (Léon). — Chevalier de la Légion d'H., 102.

Clermont (Famille de). — Régiments du baron de Piles, 66, 68.

Cloches. — Inscriptions et fontes de c. périgourdines, 36, 121 à 163, 231 ; — c. de Cercles et de Périgueux, 325, 373 ; — c. de Paussac, 389 ; — c. d'Abjat à Thiviers, 401.

Cluseaux. — La Merlerie et la Fenêtre-Basse, 91 ; — St-Jory, 103.

Cluzel (Famille du). — Pierre et Bertrand du C., frères de M^{sr} de Brétenoux, 261.

Communautés religieuses. —

Voir *Augustins, Cordeliers, Miséricorde, Récollets*.

Condat. — Cloche, 125.

Condat-sur-Vézère, cant. de Terrasson. — Siège de 1595, 65.

Congrès scientifiques. — C. des Beaux-Arts, 33 ; — de la Sorbonne, 44, 250 ; — c. de la Soc. franç. d'archéol. en Bretagne, 303.

Contestabile. — Autel de Vauclaire, 297 à 302.

Cordeliers. — A Périgueux, 60.

Corgnac, cant. de Thiviers, 126, 161.

Courbefy (Haute-Vienne). — Cloche, 131.

Courtois (Antoine), 403.

Constin (Famille de), 66.

Crocé-Spinelli. — Aéronaute périgourdin, 398.

Croquants. — Leur soumission en 1595, 64-6.

Cumond (Marquis de). — *Impôt sur le revenu*, 184, 213.

D

Decoux-Lagoutte (E). — *Les Hommes illustres de Treignac*, 386.

Delfau (M.). — Notice sur des châteaux, 169.

Delpit, capitaine, 426.

Délugin (Antony). — Photographies diverses, 392.

Deschamps (Antoine). — Hache néolithique, 34.

Dessins, gravures, portraits, 93.
— Portraits de Périgourdins, 99 ;
— don de d. par **Leo Drouyn**, 265.

Dezeimeris (Reinhold). — Officier de la Légion d'H., 250.

Dominicains. — A Périgueux, 60.

Domme, 329.

Dordogne (Département de la).
— Milices et légions, 74-5.

Dordogne (Rivière). — Inondation de 1783, 76-7.

Douchapt, cant. de Montgrier, 60.

Drayau, com. de La Linde, 397.

Drouault (Roger). — Etude sur les cloches et *sints* périgourdins, 36, 121, 188 ; — empreinte de sceau, 47 ; — cluseau à St-Jory, 103 ; — chansons patoises, 105 ; — testament de Charles de La Marthonie, 191 ; — instituteurs du Nontronnais, 263, 431 ; — inventaire de Puyguilhem, 403.

Drouyn (Leo). — Don de dessins, 265, 334 ; — notice nécrologique, 314 ; — décès, 317.

Ducrocq (Mr.). — Officier de la Légion d'H., 43.

Dufour (Jean). — Décès et nécrologie, 85, 172.

Dujarric-Descombes (Albert).
— Lettre de M. de Mèredieu, 48 ;
— soumission des Croquants en 1595, 64-6 ; — Périgourdins en Espagne, 89 ; — don d'actes, 104 ;
— notice nécrologique sur M. Grellet-Balguerrie, 174 ; — ordon-

nance sur des troubles en Périgord, 184; — régiments périgourds, 187; — *Le comte d'Aydie*, 239; — don de chartes, 243; — R. de Brétenoux, év., 239; — cloche de Cercles, 325; — Guillaume Gontier de Biran, 333; — lettre de la comtesse de Fénélon, 402.

Dumonteil (Famille). — Lettres de Mourcin, 232.

Dupont (Paul). — Chevalier de la Légion d'H., 250.

Durand (Charles). — Motte à Bagnac, 35; — paléontologie, 45; — photographies, 47, 243, 331, 398, (*Pietàs*).

E

Echourgnac, cant. de Montpon. — Cloche, 157.

Eglises. — Fortifiées, 115.

Voir : *St-Astier*, *St-Amand-de-Coly*, *Preyssac*, *Lisle*, *Brassac*, *Cherval*, *St-Martial*, *La Monzie*, etc.

Enceintes fortifiées, retranchements, etc. — A Bagnac, 35; — à la Chapelle-Grézignac, 424.

Escodéca (Famille d'). — Régiment de Pardaillan, 68, 182, 187.

Esparbès (Famille d'). — Régiment d'Aubeterre, 70.

Etymologies. — *Nauve*, 264.

Excideuil. — Incendie de l'égl. des Cordeliers et plaque dans celle de St-Thomas, 92-3; — cloche, 140.

Eymet. — Découverte paléontologique, 34, 45.

Evêques périgourds. — Voir Ananias, Cluzel, Mareuil, Talleyrand.

Eyquem de Montaigne (Famille), 354.

F

Fages, com. de St-Cyprien, 47.

Fajol (Jean de), 164.

Faubournet (Famille de). — Marie-Jeanne reçue à St-Cyr, 263.

Fayard (Famille de). — Marchés à Léguillac, 418.

Fayolle (Famille de). — Portrait littéraire attribué au chevalier de F., 333.

Fayolle (Marquis de). — Pierres sculptées à Périgueux, 35; — découverte de cluseaux, 91; — fouilles à la Cité, 193; — sarcophages à Siorac, 324; — église de La Monzie-Montastruc, 400; — excursion de la Société, 406.

Féaux (Maurice). — Pierres sculptées, 35; — la grotte de La Mouthe, 331, 335.

Fénélon, voir *Salignac*.

Ferrand (Famille de). — Généalogie des branches périgourdines, 320.

Ferrières (Famille de). — Régiments de Sauvebœuf, 68, 71.

Feydeau (Joseph de), 353.

Firbeix, cant. de St-Pardoux. — Cloches, 161.

Foires et marchés. — A Léguillac-de-Cercles, 418.

Folk-Lore, 105.

Fondeurs de cloches. — Noms de f., 124 et suiv., 188 ; — voir *Sints*.

Fontaines, com. de Champagne, 60.

Fontroubade, com. de Lussas. — Cloche, 128.

Formigier (Famille de). — D. B. de F. de Beaupuy, doyen du chapitre de Sarlat, 435.

Foucauld (Famille de). — Jean, gouverneur du Périgord, 65 ; — régiments d'Oleron et du Daugnon, 72 ; — lettre du colonel de F., 397.

Fouilles, voir *Périgueux* et *La Mouthe*.

Fouilloy (Robert de). — Mission royale en Périgord, 97.

Frenet (Ernest). — Officier de l'I. P., 90.

Fumel (Famille de), 142.

G

Galhard (Famille de), — Pierre de G., 261.

Gallorostit, localité indéterminée, 62.

Gallo-romaine (Epoque), voir *Périgueux*.

Galy (Docteur). — Publication des poésies inédites de Brantôme, 39.

Généalogies et notes généalogiques. — Famille Morand, 195-7 ; — famille Grimoard, 198 ; — familles de Ferrand et de Bideran, 320.

Génébrias de Boisse (Mr.). — Don de phot. 183.

Gérard (Famille de). — Origine, 90.

Gironde (Famille de), 221-2, 224.

Gontaut (Famille de). — Régiment de Salignac, 67 ; — *id.* de Biron, 72 ; — lettre du duc de Biron (1602), 181 ; — fondation du couvent de Montpazier, 216 ; — les Gontaut-Biron et les Réformés de Salignac, 347 ; — fiefs à Drayau, 397 ; — lettres au maréchal de Biron, 402.

Gontier (Famille). — Prix de Guillaume G. de Biran, 333.

Gontier du Soulas (Ludovic). — Testament ancien, 105.

Gouts, canton de Verteillac. — Cloche, 156.

Grailly (Famille de). — Jean de G. et l'abbaye de Cadouin, 240.

Grand-Boisset, com. de Saint-Aquilin, 61.

Grand-Brassac, cant. de Montagnier. — Cloche, 135 ; — église, 409.

Grant (Famille). — Fief de Nanchapt, 417.

Grellet-Balguerie (L.-C.). — Décès, 97 ; — brochures, 101 ; — nécrologie, 174.

Grellety (Dr). — Don de phot., 185.

Grenier (Amédée). — Nécrologie de M. de Castéras, 82 ; — note sur Vauclaire, 185 ; — l'autel du Chapitre à St-Front, 296.

Grézel (Famille de), 164.

Grignol, cant. de St-Astier, 61.

Grimoard (Famille de), 198.

Grottes. — La Mouthe, 323, 335 ; — voir *Cluseaux*.

Guérin (Charles). — Vulgarisation de l'histoire, 190.

H

Haras en Périgord, 195.

Hautefort. — Liève de ténements, 405.

Hautefort (Famille d'). — Régiments de son nom, 72-3.

Hautschamps (Baron des). — Calvaire à Sarlat, 331, 398.

Hermann (Gustave). — Plaque à Excideuil, 93.

Hoarau de La Source (Mr.). — Découverte paléontologique, 34.

Hospitalières (OEuvres et maisons). — Hôpital de Montpazier, 220. — Maladrerie à La Tour-Blanche, 417.

Huet (Paul). — Lettre de Du Pré de St-Maur, 76 ; — généalogie de Ferrand, 320.

Hurault de l'Hospital (Famille), 351.

I

Impôts, 184, 213.

Imprimeries et imprimeurs. — Opuscule concernant Bergerac, 87 ; — J. et F. Textier, 98, 259.

Inscriptions. — Sur des cloches 124 à 163 ; — près de Vairaigne, 324 ; — *id.* à Périgueux, 379 et suiv. ; — sur une maison, 417.

Instruction. — Instituteurs du Nontronnais, 263, 431 ; — Ecole centrale de Périgueux, 385.

J

Jarrouty, com. de St-Martial-d'Artensec, 62.

Jaubert (Famille de), 125, 128, 135.

Javel (J.-C. de), 164.

Javerlhac, cant. de Nontron. — Cloche, 162.

Jeard (Dom), prieur de Vauclaire, 296 et suiv.

Jérôme Visguio, ou de Périgueux, 89.

Joas (Famille de), 427.

Jouanel (André). — Biographie de Loys, 389 ; — notes sur le Sarladais, 391.

Joubert. — Lettre à une dame, 102.

Jussac (François de), 65.

Justice. — Présidial de Périgueux, 244 ; — frais de procédure au XVI^e siècle, 428.

L

Labaume (Famille de), 265.

La Boëtie. — Faux portrait, 391.

Laborie (Famille de). — Barthélemy de L., archiprêtre de Montpazier, (voir ce mot).

Labroue (Emile). — *Athènes sous Périclès*, 320.

La Brouse (Famille de). — Régiment de Verteillac, 71 ; — cloche de Bussière, 144.

Lachambeaudie (Pierre). — Fable autographe, 89.

La Chapelle-Grèzignac, cant. de Verteillac, 424.

La Chapelle-Montmoreau, cant. de Champagnac. — Cloches, 133, 151, 162.

Lachèze (Léonard de), 354.

La Côte, com. de Varaigne, 324.

La Cour (Famille de). — Hommage de Pierre, chevalier, 42.

La Cropte (Famille de). — Seigneurie de Lanquais, 425, 427,

Ladevi-Roche (Docteur). — Inventaire du chât. de St-Germain-du-Salembre, 265 ; — censier de Mauriac, 324.

Ladiesudie (Jean de), 164.

Lafaurie, capitaine, 426.

Lafaye, prieuré, 61.

La Filolie, com. de St-Amand-de-Coly, 93, 290.

La Filolie (Famille de). — Chateau de son nom et armoiries, 291.

Lagut (Famille de), 132.

La Marthonie (Famille de). — Testam. de Charles, sgr. de Puy-guilhem, 192 ; — Suzanne reçue à St-Cyr, 263.

Lambert (Famille). — Pétro-nille L., 58.

Lambertie (Famille de). — Portraits, 99.

La Monzie-Montastruc, cant. de Bergerac. — Eglise, 400.

La Mouthe, grotte près des Eyzies, 323, 331, 333.

Landric (Famille), 288.

Lanis (Jacques de), abbé de Cadouin, 240.

Lanquais, cant. de La Linde. — Montre de sa garnison et siège, 425.

Lapeyre (Léon). — Correspondance, 166-72.

La Rochebeaucourt (Famille et commune de). — Seigneurie de Soubran, 86 ; — instituteurs en 1758, 433.

La Roque, com. de Lanquais. — Château, 427.

La Roque, com. de Meyral. — Château, 116.

La Roque-Besnac (Régiment de), 67.

La Sauve, abbaye (Gironde), 57, 62.

La Sudrie (Famille de). — Jeanne, reçue à St-Cyr, 263.

La Tour (Famille de), 425.

La Tour-Blanche, cant. de Verteillac. — Hommage, 42 ; — description, 415.

Latrade (Louis de). — Portrait, 99.

Lau (Famille du). — Parrainage de cloches, 143, 150 ; — titres de famille, 261.

Lau (Marquis du). — Don de son chartrier, 261 ; — pièces intéressant le Périgord, 387.

Laurens de Reyrac (F. Philippe de). — Portrait, 99.

Lauterie, com. de Trélissac, 288.

Lauzun (Lo'-et-Garonne), 80.

Lavergne (Léonce de). — Portrait, 99.

Lavie (Famille de). — Plainte pour une cloche, 153-6.

Le Blanc (Famille), 351.

Léguillac-de-Cercles, cant. de Mareuil. — Eglise et marchés, 417.

Lestrade (Comte M. de). — Fouilles à la Cité, 90 ; — liève de ténements en Hautefort, 405.

Lettres inédites. — De rois, au chat. de La Chapelle-Faucher, 103 ; — voir dans les procès-verbaux les mentions d'autographes, 33, 42, 102, 321, 330, 397.

Ligue (La) en Périgord, 338.

Ligueux, cant. de Savignac, 60.

Limenuil, cant. de Ste-Alvère. — Montre de sa garnison, 425.

Limoges et Limousin, 98.

Limousin (Léonard), émailleur, 80.

Linguistique. — Notes sur le patois, 166, 168.

Lisle, cant. de Brantôme. —

Cloche, 142 ; — seigneurie et église, 407.

Longa, com. de St-Médard-de-Mussidan. — Réception de Charles IX, 81.

Longpérier. — Lettres à l'abbé Audierne, 379.

Losse (Famille de), voir *Bannes*.

Lostanges (Famille de). — Régiments de son nom, 72-3.

Loupchac, com. de Villefranche-de-Longchapt, 59.

Loys (J.-B.). — Biographie, 389.

Lur (Famille de), 81.

Lussas, cant. de Nontron. — Cloche, 149, 162.

M

Macelier (Antoine), damoiseau, 261.

Malayoles (Famille de), 56-63.

Magne (Pierre), ministre, 398.

Maisonneuve-Lacoste (André). — La cloche d'Abjat à Thiviers, 401.

Maisons anciennes, voir *Nanchapt*.

Mallat (Joseph). — Origine d'Urbain V, 198.

Mandin (J.). — Etude architecturale de Saint-Amand-de-Coly, 52-6, 183, 392 ; — fouilles à la Cité, 106, 194 ; — moulage d'une lettre, 258.

Manthé (René de). — Mesures agraires, 41 ; — *Généalogie de Bideran*, 320 ; — décès, 327 ; — notice nécrologique, 441.

Marchedieu, maison noble à La Tour-Blanche, 416.

Marcilland (Famille), 156.

Mareuil, 420, 433.

Mareuil (Famille de). — Raymond de M. fait don de l'église de Quinsac, 330 ; — sgrie de Mareuil, 420.

Maroite, com. de Brassac, 413.

Marquessac (Famille de). — Marguerite, reçue à St-Cyr, 263.

Masseret (Corrèze). — Vente de cette châtellenie, 242.

Mauzac, cant. de Lalinde. — Interdit de l'égl., 103.

Mellet (Famille de). — Régiment de Neuvic, 67.

Ménestérol, cant. de Montpon, 58, 62.

Mensignac, cant. de St-Astier. — Cloche, 156.

Méredieu (Famille de). — Lettre de M. de M. d'Ambois à Chevalier de Cablanc, 48.

Merliac (G. de). — Lettre à M. Lapeyre, 167.

Mérigat (Famille), 416.

Mesures agraires. — En Périgord, 41.

Miallet, cant. de St-Pardoux. — Cloches, 161 ; — instituteur en 1758, 434.

Millet-Lacombe (Ferdinand). — Décès, 237 ; — notice nécrologique, 309.

Milhac-de-Nontron, cant. de Saint-Pardoux. — Cloche, 150, 161.

Miséricorde (Dames de la). — A Montpazier, 221-31.

Montagrier, 57, 62.

Montaigne (Famille de). — H. I. de M., jésuite, 239.

Montesquieu (Famille de). — Evêché de Sarlat, 163.

Montpazier, 94, 214.

Montpon, 57, 62.

Montres. — Garnisons de Li-meuil et Lanquais, 425.

Monuments mégalithiques. — Collections bretonnes, 307.

Monzie (François de), 164.

Morand (Famille). — Notice généalogique, 195.

Moreau (Famille). — Jean, président à la Cour des Aides, 159.

Morlaix (Finistère), 303.

Morteyrol (Mr.) — Lettre à M. Lapeyre, 169.

Mottes anciennes. — Puyre don, 183, 243.

Moulins. — Sieurac, 201.

Mourcin (M. de). — Lettres, 232.

Musée départemental. — Dons, 197, 326.

Musique. — Chansons patoises, 105.

Mussidan, 61 ; — passage de Charles IX, 81 ; — cloche disparue, 127.

N

Nanchapt, maison noble dans La Tour-Blanche, 416.

Nantheuil, cant. de Thiviers. — Cloches, 162.

Nanthiat, cant. de Lanouaille. — Cloches, 124, 128.

Nesmond (Famille de), 353.

Noblesse. — Liste des nobles protestataires en 1790, 376 ⁽¹⁾ ; — rôles d'hommages et de bans de gentilshommes périgourains, 387 ; — voir *Anoblissements*, *Armoiries*, *Généalogies*.

Noël (Famille), 152.

Nontron. — Cloches, 159, 163 ; — instituteurs en 1758, 432.

Nontronneau, com. de Lussas. — Cloche, 132.

Notaires. — Dépôt de leurs minutes, 265.

Numismatique. — Denier d'Hélie, 380 ; — Honorius, 437.

O

Oberkampff (Baron). — Dessins de Losse et de la Filolie, 93 ; — notice sur la Filolie, 290.

(1) Vu leur nombre, 85, il n'a pas été fait de fiche spéciale pour chacun.

P

Paléontologie — Ossements découverts à Eymet, 34, 45 ; — brochures de M. Rivière, 179 ; — ossements de la grotte de La Mouthe, 339.

Panis (Etienne-Jean). — Ce conventionnel n'est pas périgourain, 49.

Papiol. — Jongleur et château, 279.

Pardaillan. — Voir *Escodéca* et *Ségur*.

Pascout (Noble Arnaud), 261.

Paussac, cant. de Montagnier. — Cloche, 389.

Payzac, cant. de Lanouaille. — Cloche, 158.

Pèlerinages. — A Capdrot, 337.

Pelete (Hélie), 288.

Pénitents (Confréries de). — A Montpazier, 218.

Perdux, com. de Tocane, 59.

Pergot (Abbé). — Vierge antique, 192.

Périgord. — Régiment de P., 70 ; — inondation de 1783, 76-8 ; — *Index de noms périgourains*, 88 ; — notes diverses, 102, 167-72 ; — le P. au temps de Bertrand de Born, 183, 268 ; — troubles en P., 184 ; — haras, 195 ; — *Le P. historique et archéologique*, 239 ; — routiers du P. et *Révolution en P.*, 241 ; — rapports commerc. avec le Quercy, 248.

Périgueux. — Sculptures, 32 ;

— inondation de 1783, 73; — découvertes gallo-romaines, 90, 106, 193, 243; — R. de Bouillé, gouverneur, 191; — Ecole centrale, 385; — *N. D. la Noire*, 386.

Périgueux (Famille de). — Itier de P., 57.

Perponcher (Famille de). — *Ex-libris*, 195.

Petit-Jumilhac, com. de La Chapelle-Faucher. — Cloche, 130.

Pétrocôres, 100.

Peyronny (Raoul de). — Motte de Puyredon, 183, 242.

Peyrouse, com. de St-Saud, 60.

Photographies, 36, 185, 391.

Piégut, cant. de Bussière-Badil. Cloches, 135, 163.

Pignol (Famille de), 164.

Piles, voir *Clermont*.

Poésies. — 1122^e Sonnet de L. Sarlat, 186, 234.

Ponteix, com. de Boulazac, 34.

Ponteyraud, cant. de Ste-Aulaye, 60.

Ponts. — A Bergerac et Périgueux, détruits en 1783, 77-8.

Porchères, cant. de Coutras (Gironde), 59.

Pourtenc (Famille), 127.

Pré de Saint-Maur (Du). — Lettre de cet intendant, 76.

Preyssac, cant. d'Excideuil. — Eglise, 399.

Prieur (Abbé), 193-4.

Pronchères, com. de Manzac, 61.

Protestantisme, 347 et suiv.

Puy (Famille du). — Marie du P., 288.

Puyferrat (Régiment de), 67.

Puy-de-Fourches, com. de Senacenac. — Cloche, 138.

Puyguilhem, com. de Villars. — Inventaire de 1766, 403.

Puyredon (Motte de), com. de St-Perdoux, 183, 242.

Puy-Ste-Marie (Église de Beaupouyet?), 62.

Q

Quinsac, cant. de Champagnac. — Don de l'église à l'abbé d'Uzerche, 330.

R

Récollets. — Couvent de Montpazier, 215.

Régiments. — R. périgourdins de 1567 à la Restauration, 66 à 75; — r. Royal, 70; — r. de Périgueux, 72; — voir *Beaupoil*, *Escodéca*, *Esparbès*, *Foucauld*, *Lostanges*, *Mellet*, *Salignac*, *Souillac*, *Talleyrand*, etc.

Régnaud (Famille). — Vente d'une borderie, 106.

Reillac, cant. du Bugue, 61.

Rey (Famille). — Notes nouvelles, 37; — autographie, 47; — brochure, 101.

Ribérac, 62 ; — passage de Charles IX, 81.

Ribeyreix (Famille de), 133.

Rieu de Maynadié (Vicomte du). — Passage de Charles IX en Périgord, 79.

Rivière (Emile). — Découvertes à la grotte de La Mouthe, 323, 335.

Rognac, com. de Bassillac. — Cheminée du chât., 208.

Roumejoux (A. de). — Visite à la Cité, 90 ; — collégiale de St-Astier, 108-13 ; — excursions en Bretagne, 258 ; — congrès en *id.*, 303 ; — inscription près de Vairaigne, 324 ; — cloche à Périgueux, 325, — chât. du Claud, 346 ; — monuments aux environs d'Excideuil, 399 ; — excursion de la Société, 414.

Roux-Fazillac. — Lettre, 212.

Royère (Famille de). — Pierre de R., 329.

S

Saint-Amand-de-Coly, cant. de Montignac. — Etude et discussion sur son église, 52-6, 182, 322, 392 ; — cloche, 139.

Saint-Angel, cant. de Champagnac. — Don de l'égl. à l'abb. d'Uzerche, 330.

Saint-Aquilin, cant. de Neuvic. — Cluseaux de la Merlerie et de la Fenêtre-Basse, 91.

Saint-Astier. — Collégiale, 108-16.

Saint-Astier (Famille de). — Marguerite, dame de Lardimalie, 65 ; — Jean, 68.

Saint-Astier (Marquis de). — Régiments périgourins, 66-75.

Sainte Aulaire (Marquis de). — Notice nécrologique, 309.

Saint-Clart (J.-B. de), 164.

Saint - Crépin - d'Auberoche, cant. de St-Pierre-de-Chignac, 64.

Saint-Crépin, cant. de Mareuil. — Cloche, 163.

Saint-Cyprien. — Note, 47.

Saint-Cyr. — Réceptions de 1719 à 1728, 262.

Saint-Etienne-le-Droux (St-Estèphe), cant. de Nontron. — Cloches, 153, 162.

Saint-Félix-de-Villadeix, cant. de Lalinde. — Document ancien, 104.

Saint-Front (Eglise et chapitre de). — Comparaison avec l'égl. de St-Astier, 114 ; — cloches, 135, 152 ; — autel du Chapitre, 296.

Saint-Front-la-Rivière, cant. de St-Pardoux. — Cloches, 161.

Saint-Germain-du-Salembre, cant. de Neuvic. — Inventaire du château, 265.

Saint-Jean-de-Côle, cant. de Thiviers. — Cloches, 144, 162.

Saint-Jory-de-Chalais, cant. de Jumilhac. — Cluseau, 103 ; — cloche, 162.

Saint-Julien-de-Bourdeilles,

cant. de Brantôme. — Cloche, 158.

Sainte-Marie-de-Chignac, cant. de St-Pierre-de-C. — Cloche, 158.

Saint-Martial-de-Valette, cant. de Nontron. — Cloches, 158, 163.

Saint-Martial-de-Viveyrols, cant. de Verteillac, 421.

Saint-Martin-de-Fressengeas, cant. de Thiviers. — Cloche, 162.

Saint-Martin-le-Peint, cant. de Nontron. — Cloche, 142.

Saint-Michel-de-Double, cant. de Montpon, 62.

Saint-Michel-l'Ecluse, canton de Ste-Aulaye. — Cloche, 138.

Saint-Ours (Famille de), 397.

Saint-Pardoux-la-Rivière. — Cloches, 127, 139, 143, 161 ; — instituteur en 1758, 433.

Saint-Perdoux, cant. d'Issigeac. — Motte de Puyredon, 183.

Saint Pierre (F. de). — Gestion financière, 43, 50.

Saint-Priest-les-Fougères. — Cloches, 130, 133, 162.

Saint-Privat-des-Prés, cant. de Sainte-Aulaye, 58-9.

Saint-Quentin-de-Chalais (Charente). — Cloche, 125.

Saint-Saud, cant. de St-Pardoux. — Cloches, 161 ; — instituteur en 1758, 434.

Saint Saud (Comte de). — Note sur Saint-Cyprien, 47 ; — famille de Gérard, 90 ; — documents pé-

rigourdins, 103 ; — régiments de Pardailan, 182 ; — commun. diverses, 194-7 ; — réceptions à St-Cyr, 262 ; — étymologie de *naue*, 264 ; — minutiers des notaires, 265. — *Généalogie de Bideran*, 320 ; — lettres au maréchal de Biron, 402 ; — garnisons de Limeuil et Lanquais, 425 ; — René de Manthé, 441 ; — table, 443.

Saint-Thomas-de-Treysseroux. — Voir *Trois-Sœurs*, 61.

Sainte-Trie, cant. d'Excideuil. — Cloche, 163.

Saint-Vincent-de-Cosse, cant. de St-Cyprien. — Cloche, 231.

Saint-Vincent-Jalmoutier, cant. de Ste-Aulaye, 63.

Saint-Vivien-d'Euche, com. de Paussac. — Eglise, 413.

Salignac, canton, 349 et suiv.

Salignac (Famille de). — Régiment de S., 67 ; — *id.* de Fénélon, 92 ; — lettre de l'abbé de Fénélon, 101 ; — Gabriel de S., 195 ; — notes diverses, 349 ; — autogr. de Fénélon, 397 ; — lettre de la comtesse de Fénélon, 402.

Salles - Lavauguyon (Haute-Vienne). — Eglise, 99.

Sanilhac (N.-Dame-de), cant. de St-Pierre-de-Chignac, 61 ; — vente d'une borderie, 106.

Sarlat. — Evêché, 163 ; — ordonnance de police, 291 ; — calvaire au collège, 331, 398 ; — fêtes de charité, 392 ; — nom des chanoines en 1778, 435.

Sarlat (Ludovic). — 1122^e sonnet, 186, 234.

Sarliac (Régiment de), 67.

Sarrazac, cant. de Lanouaille. — Cloche, 157.

Savignac, cant. de Nontron. — Cloche, 156.

Sciences naturelles. — Voir *Botanique*.

Sculptures. — A Périgueux, 32, 35, 194, 243 ; — vierge antique, 192 ; — autel de Vauclaire, actuellement à St-Front, 296 à 302 ; — sc. bretonnes 305 et suiv. ; — *Pietà* au chât. de Fénélon, 331 ; — calvaire à Sarlat, 332 ; — cheminée du Claud, 346 ; — les vierges noires, 386 ; — *Pietàs* ; calvaire à Sarlat, 398.

Seguin (Famille de). — Chartes, 243.

Ségur (Famille de). — Régiments de Pardaillan, 67, 182, 187.

Sénéchaussées. — Paroisses de la s. de Bergerac, 102 ; — union de châtellenies, 103.

Sénilhac, voir *Sanilhac*.

Sépultures. — Près de Siorac-de-Ribérac, 35, 324 ; — tombe à La Boissière, 438.

Sieurac, moulin, com. de Razac, 201.

Sigillographie. — Sceau d'un notaire royal, 47 ; — sceau du prieur de Peyrat, 243 ; — s. du Bas-Limousin, 330.

Sints périgourdins (Vieux), 121.

Siorac, com. d'Annesse, 63.

Siorac, cant. de Ribérac. — Tombeaux, 35, 324.

Société hist. et arch. du Périgord. — Excursion annuelle, 186, 194, 245, 325, 406 ; — bibliothèque, 241.

Solac, paroisse inconnue, 62.

Sorges, cant. de Savignac. — Cloche, 158.

Souillac (Famille de). — Régiment de Montmège, 70.

Stations préhistoriques, voir *La Mouthe*.

T

Talleyrand (Famille de). — Autographes du prince de T., 33, 242, 398 ; — régiments de ce nom, 71 ; — abbé de St-Astier, douteux, 109, 111 ; — évêque de Tréguier, 261.

Tarneau (Famille de), 354.

Teyjat, cant. de Nontron, 163.

Teyssière (Famille de). — Guy de T., 57.

Teyssieu (Martial), 164.

Thiviers. — Cloches, 134, 136 152, 162, 401.

Tocane-Saint-Apre, cant. de Montagnier, 59.

Trélissac, cant. de Périgueux. — Tènements divers, 288.

Tricard (Famille de). — Chât. de Rognac, 210.

Trois-Sœurs, com. des Lèches, 61.

U

Urbain V, pape. — Origine périgourdine, 198.

V

Vasseur-Bordeaux (Charles). — Décès, 85.

Vauclaire, chartreuse, 62, 185, 296.

Vaucocour (Famille de), 134.

Vayssière (R. de), 164.

Vergt, 61.

Verneilh (Baron de). — Des-sins, 35, 47; — *Vieilles maisons limousines*, 98; — église des Salles-Lavauguyon, 99; — St-Astier et La Roque, 113-20; — Bannes et Rognac, 203-13; — le marq. de Ste Aulaire, 309.

Vernode, com. de Tocane, 59.

Verteillac, 424.

Veyrines, com. de La Chapelle-Gonaguet, 61.

Veyrines (Famille de). — Antoine de V., 261.

Vieux-Mareuil, cant. de Mareuil, 419.

Villefranche-de-Périgord, 328.

Villac, cant. de Terrasson, 329.

Villepelet (Ferdinand). — Notes sur Jean Rey, 37; — testament annoté de G. de Malayoles, 56-63; — bibliographie du Périgord, 94; — lettre et acte inédits, 105, 244; — étymologie de *nauve*, 264; — portrait littéraire, 333; — lettre de C. Bourdelin à J. Brun, 428.

Voies et communications. — Chemin de Saint Jacques, 60.

UNIVERSITY OF MICHIGAN



3 9015 07327 6373

BOUND

SEP 22 1948

UNIV OF MICH.
LIBRARY

